

Flashback

Dan Simmons

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

DAN SIMMONS

flashback

Roman

ailleurs & demain



robert laffont

« AILLEURS ET DEMAIN »

Collection dirigée par Gérard Klein

Dan Simmons

Flashback

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Patrick Dusoulier



ROBERT LAFFONT

Titre original : FLASHBACK

(édition originale : ISBN 0-316-006965 Reagan Arthur Books / Little, Brown and Company)

© Dan Simmons, 2011

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2012.

En couverture : Conception graphique © www.headesign.co.uk et photo © Philip James Corwin / Corbis

ISBN : 978-2-221-13233-3

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

*Ce livre est pour Tom et Jane Glenn, qui sont le
véritable avenir*

Nous trouvons de tout dans notre mémoire ; elle est une espèce de pharmacie, de laboratoire de chimie, où on met, au hasard, la main tantôt sur une drogue calmante, tantôt sur un poison dangereux.

MARCEL PROUST, *La Prisonnière*

1.00

Zone Verte japonaise au-dessus de Denver Vendredi 10 septembre

— Vous vous demandez probablement pourquoi je vous ai prié de venir ici aujourd'hui, Mr Bottom, dit Hiroshi Nakamura.

— Non, répondit Nick. Je sais pourquoi vous m'avez fait venir ici.

Nakamura eut l'air surpris.

— Vous le savez ?

— Ouais, fit Nick en pensant : *Et puis merde... Au point où tu en es... Nakamura veut engager un détective. Montre-lui que tu en es un. Vous voulez que je trouve la ou les personnes qui ont tué votre fils Keigo.*

Nakamura cligna des yeux sans rien dire. C'était comme si le fait d'entendre prononcer le nom de son fils l'avait figé sur place.

Le vieux milliardaire jeta un coup d'œil vers son chef de la sécurité, un homme trapu mais puissamment bâti qui se tenait accoudé à un *tansu* près d'un *shōji* ouvert par lequel on apercevait le jardin intérieur. Si Sato avait réagi à l'interrogation muette de son employeur par un geste ou une expression quelconque, Nick n'avait rien remarqué. En fait, maintenant qu'il y repensait, il ne se souvenait même pas d'avoir vu Sato *cligner* des yeux pendant le trajet en voiturette de golf jusqu'au bâtiment principal, ni lors des présentations faites ici dans le bureau de Nakamura. Les yeux du chef de la sécurité étaient deux billes d'obsidienne.

Nakamura dit enfin :

— Votre déduction est correcte, Mr Bottom. Et comme dirait Sherlock Holmes, c'est une déduction *élémentaire* puisque vous étiez l'inspecteur de la brigade criminelle chargé d'enquêter sur la mort de mon fils alors que je me trouvais encore au Japon, que nous ne nous sommes jamais rencontrés, et que nous n'avons jamais eu aucun autre contact.

Nick attendit.

Après le coup d'œil lancé dans la direction de Sato, Nakamura s'était concentré de nouveau sur le simple feuillet d'e-vélin interactif qu'il tenait à la main avant de transpercer Nick du regard de ses yeux gris.

— Pensez-vous être *capable* de retrouver le ou les assassins de mon fils, Mr Bottom ?

— J'en suis certain, mentit Nick.

En fait, il savait que la vraie question du vieux milliardaire était : *Êtes-vous capable de ramener la pendule en arrière et d'empêcher que mon fils unique soit assassiné, pour que tout aille de nouveau bien ?*

Nick aurait également répondu « J'en suis certain » à cette question. Il aurait dit n'importe quoi pour toucher l'argent que cet homme pourrait lui verser. Suffisamment d'argent pour qu'il puisse retourner auprès de Dara pendant des années. Peut-être toutes les années qui lui restaient à vivre.

Nakamura plissa légèrement les yeux. Nick savait qu'on ne pouvait pas devenir plus de cent fois milliardaire au Japon, ou l'un des neuf Conseillers fédéraux régionaux d'Amérique, en étant un imbécile.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que vous pourrez réussir maintenant, Mr Bottom, alors que vous avez échoué il y a six ans, à une époque où vous étiez un véritable inspecteur spécialisé dans les homicides, avec toutes les ressources du Département de la police de Denver à votre disposition ?

— Il y avait quatre cents affaires criminelles en instance à l'époque, Mr Nakamura. Nous avions quinze inspecteurs pour s'en charger, avec de nouvelles affaires qui arrivaient tous les jours. Cette fois, je n'aurai que celle-là à mener et à résoudre. Rien pour m'en distraire.

Le regard gris de Nakamura, aussi inflexible que celui plus sombre de Sato, et déjà glacial, sembla descendre encore de quelques degrés.

— Seriez-vous en train de me dire, ex-inspecteur Bottom, que vous n'avez pas accordé au meurtre de mon fils toute l'attention qu'il méritait, malgré sa... hem... haute priorité et les instructions précises données en ce sens par le gouverneur du Colorado ainsi que par la présidente des États-Unis en personne ?

Nick sentit le besoin de flashback ramper dans ses tripes comme un mille-pattes. Il n'avait qu'une envie : sortir de cette pièce et se réfugier sous la chaude couverture du *alors, pas maintenant, elle, pas ça...*

— Je dis qu'il y a six ans, le DPD ne consacrait à aucune de ses enquêtes les effectifs et l'attention qu'elles méritaient. Y compris celle concernant votre fils. Bon sang, même si ç'avait été le gamin de la Présidente qui s'était fait tuer, la brigade criminelle aurait été incapable de résoudre l'affaire à l'époque.

Il regarda Nakamura droit dans les yeux, en misant tout sur cette tactique absurde consistant à recourir à la franchise.

— Ou de la résoudre maintenant, ajouta-t-il. La situation est cent fois pire aujourd'hui.

Il n'y avait pas un seul siège dans la pièce, même pas pour Mr Nakamura. Nick Bottom et le milliardaire se tenaient debout, séparés simplement par un étroit bureau en ébène parfaitement dégagé de tout objet. La posture désinvolte de Sato contre le *tansu* ne cachait pas le fait – évident en tout cas à l'œil exercé de Nick – que le chef de la sécurité était particulièrement vigilant et dangereux, même s'il n'était pas armé. Il émanait de lui cette aura

indéfinissable des anciens flics ou soldats qu'on a formés à tuer d'autres hommes.

— Naturellement, dit Mr Nakamura d'une voix suave, c'est votre expertise acquise au fil de nombreuses années passées au Département de la police de Denver, ainsi que votre connaissance inestimable du déroulement de l'enquête, qui constituent les raisons principales qui nous amènent à envisager de vous confier la reprise des investigations.

Nick en avait assez de se conformer au script de Nakamura.

— Non, monsieur, dit-il. Ce ne sont pas les raisons qui vous poussent à m'engager. Si vous voulez me confier l'enquête sur le meurtre de votre fils, c'est parce que je suis la seule personne encore vivante qui puisse – sous flashback – revoir chaque page des dossiers perdus lors de la cyberattaque qui a effacé toutes les archives du DPD il y a cinq ans.

En son for intérieur, Nick pensa : *Et c'est aussi parce que je suis le seul capable, sous flash, de revivre chaque conversation avec les témoins, les suspects et les autres inspecteurs impliqués. Grâce au flashback, je peux relire le Dossier du Crime qui a été perdu en même temps que les fichiers.*

— Si vous m'embauchez, Mr Nakamura, poursuivit Nick, ce sera parce que je suis le seul au monde à pouvoir remonter presque six ans en arrière pour *entendre* et *voir* une nouvelle fois tout ce qui s'est passé au cours d'une enquête dont la piste est à présent aussi froide que les os de votre fils enterré dans votre caveau familial du cimetière catholique d'Hiroshima.

Mr Nakamura semblait avoir cessé de respirer, et il n'y avait plus aucun bruit dans la pièce. Dehors, on entendait la minuscule fontaine s'écouler dans le minuscule bassin au milieu du minuscule jardin de gravier.

Ayant joué presque toutes les cartes dont il disposait, Nick croisa les bras et attendit en regardant autour de lui.

Dans sa résidence privée de la Zone Verte japonaise au-dessus de Denver, le bureau du Conseiller Hiroshi Nakamura, bien que récemment construit, semblait avoir mille ans. Et se trouver au Japon.

Les portes coulissantes et les fenêtres étaient des *shōji*, les panneaux plus lourds des *fusuma*, et tous donnaient sur une cour intérieure abritant un merveilleux petit jardin japonais. Dans la pièce, une seule fenêtre, un *shōji* translucide, laissait pénétrer la lumière naturelle sur un petit autel niché dans une alcôve. On y voyait danser l'ombre des bambous sur un vase contenant des fleurs et des brindilles de l'automne. Le vase lui-même était parfaitement disposé sur le sol laqué. Les quelques meubles de la pièce étaient placés conformément à l'amour qu'ont les Nippons pour l'asymétrie, et chacun était d'un bois si foncé qu'ils semblaient avaler la lumière. Par contraste, le parquet de cèdre ciré et les tatamis, eux, semblaient rayonner d'une douce chaleur en dégageant une odeur fraîche et sensuelle d'herbe séchée. Nick avait eu suffisamment de contacts avec les Japonais lorsqu'il était inspecteur à Denver pour savoir que la propriété de Mr Nakamura, sa résidence, son jardin, ce bureau, ainsi que l'*ikebana* et les quelques objets

modestes, mais précieux, disposés çà et là, étaient tous de parfaites expressions du *wabi* (la simple tranquillité) et du *sabi* (la simplicité élégante et la célébration de l'éphémère).

Et Nick s'en foutait complètement.

Il avait besoin de ce travail pour gagner de l'argent. Il avait besoin de l'argent pour s'acheter plus de flashback. Il avait besoin du flashback pour retourner auprès de Dara.

Comme il avait été obligé d'enlever ses chaussures dans le *genkan* où Sato avait laissé les siennes, le sentiment dominant chez Nick Bottom en ce moment était le simple regret d'avoir mis cette chaussette noire ce matin – la gauche, avec un trou suffisamment grand pour que son gros orteil dépasse. Il recroquevillait son pied tant bien que mal pour obliger son orteil à réintégrer la chaussette, mais pour y arriver, il aurait fallu se servir des deux pieds, et ça se serait trop vu. Sato l'observait déjà bien assez comme ça. Nick replia son gros orteil du mieux qu'il put.

— Quel genre de véhicule conduisez-vous, Mr Bottom ? demanda Nakamura.

Nick faillit éclater de rire. Il était prêt à être congédié et jeté dehors par Sato pour son allusion de *gaijin* insolent aux os glacés du vénéré Keigo, mais il ne s'était pas attendu à une question concernant sa voiture. D'ailleurs, Nakamura l'avait certainement vu au volant sur l'une des quelque cinquante mille caméras de surveillance qui l'avaient suivi tandis qu'il approchait de la propriété.

Il s'éclaircit la gorge.

— Ahem... Je possède un hongre GoMotors qui date de vingt ans.

Le milliardaire tourna légèrement la tête vers Sato et aboya quelques syllabes en japonais. Sans se redresser et sans un sourire, le chef de la sécurité répondit à son patron par une tirade gutturale encore plus rapide. Nakamura hocha la tête, manifestement satisfait.

— Votre... hem... hongre est-il un véhicule fiable, Mr Bottom ?

Nick secoua la tête.

— Les batteries lithium-ion sont des antiquités, Mr Nakamura, et avec les sentiments actuels de la Bolivie à notre égard, je ne crois pas qu'elles puissent être remplacées avant longtemps. Alors, après une bonne douzaine d'heures de charge, ce tas de ferr... cette voiture peut parcourir une soixantaine de kilomètres à cinquante à l'heure, ou une cinquantaine à soixante kilomètres à l'heure. Il ne nous reste plus qu'à espérer que je n'aurai pas à me lancer dans des poursuites façon *Bullitt* dans cette enquête.

Mr Nakamura n'esquissa pas le moindre sourire. Il n'avait peut-être pas compris l'allusion. Ils ne regardaient donc pas les bons vieux films, à Hiroshima ?

— Nous pouvons vous fournir un véhicule de la délégation pour la durée de votre enquête, Mr Bottom. Peut-être une berline Lexus ou Infiniti.

Cette fois, Nick ne put s'empêcher de rire.

— Une de vos planches à roulettes à l'hydrogène ? Non, monsieur, ça ne marchera pas. D'abord, elle se ferait complètement désosser dès que je la laisserais garée n'importe où dans Denver. Et ensuite – comme votre chef de la sécurité pourra vous le confirmer –, j'ai besoin d'une voiture qui passe inaperçue, au cas où je devrais prendre quelqu'un en filature. Profil bas, c'est comme ça que nous disons, nous autres détectives privés.

Mr Nakamura émit un profond bruit de gorge comme s'il s'apprêtait à cracher. Nick avait déjà entendu des Japonais faire ce bruit du temps où il était flic. Il semblait exprimer un mélange de surprise et peut-être de mécontentement, bien qu'il l'eût aussi entendu chez des Japonais devant quelque chose de magnifique, comme la vue d'un jardin pour la première fois. C'était sans doute aussi intraduisible que tant d'autres choses entre les Nippons pleins d'ardeur de ce nouveau siècle et les Américains infiniment las...

— Très bien, alors, Mr Bottom, dit enfin Nakamura. Si nous décidons de vous confier ce travail, vous aurez besoin d'un véhicule doté d'un plus grand rayon d'action quand l'enquête vous mènera à Santa Fe, au Nouveau-Mexique. Mais nous pourrons discuter des détails plus tard.

Santa Fe, songea Nick. Ah, merde... Non, pas Santa Fe. N'importe où, mais pas Santa Fe... Rien que le nom de la ville lui faisait mal à la cicatrice qu'il avait au ventre. Mais il entendit une autre voix dans sa tête, une voix de cinéma parmi les centaines qui habitaient sous son crâne : Laisse tomber, Jake. Ici, c'est Chinatown.

— Très bien, dit Nick. Nous parlerons plus tard de cette histoire de voiture et de déplacement à Santa Fe. Si vous m'engagez.

Nakamura regardait de nouveau son feuillet d'e-vélin.

— Et vous habitez actuellement dans un ancien Baby Gap, dans l'ancien Centre commercial de Cherry Creek, c'est bien exact, Mr Bottom ?

Doux Jésus... Alors que l'avenir de Nick dépendait sans doute entièrement du résultat de cet entretien, et avec les dizaines de milliers de questions que Nakamura aurait pu lui poser et auxquelles il aurait pu répondre en gardant au moins quelques lambeaux de ce qui lui restait de dignité, il fallait que ce soit : Vous habitez actuellement dans un ancien Baby Gap, dans l'ancien Centre commercial désaffecté de Cherry Creek ?

Oui, Mr Nakamura, c'est parfaitement exact, fut-il tenté de répondre. J'habite actuellement dans un sixième d'un ancien Baby Gap dans l'ancien centre commercial de Cherry Creek dans un quartier de merde dans une ville de merde dans un quarante-quatrième des anciens États-Unis d'Amérique. C'est bien moi, l'ancien Nick Bottom. Pendant que vous, vous vivez ici avec les autres Japs, au sommet de la montagne, entouré de trois périmètres de sécurité que le putain de fantôme de ce putain d'Oussama ben Laden n'arriverait pas à franchir.

Nick dit simplement :

— Ça s'appelle maintenant les Résidences de Cherry Creek. Je crois que mon cubicule occupe une partie de ce qui était autrefois un Baby Gap.

Des trois hommes, deux étaient richement vêtus d'un costume noir avec une veste aux revers étroits et un pantalon aux plis impeccables, une chemise d'un blanc immaculé et une étroite cravate noire. Le look JFK des années 60, ressuscité près de soixante-quinze ans plus tard. Même Mr Nakamura, qui approchait des soixante-dix ans, aurait été incapable de se souvenir de cette période historique. Pourquoi, alors, se demanda Nick, cela faisait-il la dixième fois que les gourous de la mode au Japon le remettaient au goût du jour ? Le style Kennedy allait bien à la mince silhouette élégante de Mr Nakamura, et Sato était presque aussi bien habillé que son patron, même si son costume avait sans doute coûté deux mille nouveaux dollars de moins. Mais la tenue du chef de la sécurité aurait pu être un peu mieux taillée. Malgré son âge, Nakamura était mince, alors que Sato était bâti comme une armoire à glace, si on pouvait appliquer cette expression à un Japonais qui ignorait sans doute ce que c'était...

Debout au milieu de la pièce, Nick sentait une brise légère venue du jardin lui caresser le gros orteil. Il avait conscience qu'il était de loin le plus grand des trois, mais aussi le seul à se tenir voûté – ce qui était devenu récemment une habitude. Il regrettait de n'avoir pas au moins repassé sa chemise. Il avait voulu le faire, mais il n'avait pas trouvé le temps au cours de la semaine écoulée, depuis qu'il avait reçu un appel pour cet entretien. C'est ainsi qu'il avait maintenant une chemise froissée sous une vieille veste fripée, et un pantalon dépareillé, juste le moins crasseux de ses chinos – un ensemble qui contribuait sans doute à donner l'impression qu'il avait non seulement dormi dans ses vêtements, mais carrément *sur* eux. Nick s'était seulement rendu compte ce matin qu'il avait trop grossi ces deux dernières années pour arriver à boutonner ce vieux pantalon, ou la veste, ou son col de chemise. Il espérait que sa ceinture, trop large pour être à la mode, arrivait à cacher le haut de son pantalon resté ouvert, et que son nœud de cravate dissimulait son col imboutonnable. Mais cette fichue cravate était trois fois plus large que celles des Japonais. Et le fait que cette cravate – un cadeau de Dara – ait sans doute coûté cent fois moins que ce que Nakamura avait dû dépenser pour la sienne ne contribuait pas à renforcer son assurance.

Et puis merde, après tout. C'était la seule cravate qui lui restait.

Né au cours de l'avant-dernière décennie du siècle précédent, Nick Bottom était suffisamment vieux pour se souvenir d'une chanson qui passait à la télé dans un programme pour enfants, et les paroles entêtantes résonnèrent de nouveau dans son cerveau douloureux et affamé de flashback : *Une de ces choses n'est pas comme les autres, une de ces choses n'est pas à sa place.*

Et puis merde... songea de nouveau Nick, qui paniqua un instant à l'idée qu'il s'était exprimé à voix haute. Il lui était de plus en plus difficile de se concentrer sur quelque chose dans ce monde non flashbacké qui lui semblait de plus en plus irréel.

Voyant que Mr Nakamura semblait très à l'aise dans ce silence qui se prolongeait, et que Sato s'en amusait alors que lui-même le supportait de

moins en moins bien, Nick ajouta :

— Bien sûr, cela fait déjà pas mal d'années que Cherry Creek n'est plus un centre commercial, et qu'il n'y a plus aucun magasin. ALGD.

Nick avait prononcé le vieil acronyme « algode », comme tout le monde, mais l'expression de Nakamura resta impassible, ou poliment curieuse, ou même passivement interrogative, ou un peu des trois. Une chose était sûre : le milliardaire nippon n'avait pas l'intention de lui faciliter cet entretien.

Sato, qui avait dû fréquenter un peu les rues aux États-Unis, ne se donna pas la peine de traduire pour son patron.

— « Avant la Grande Débâcle », expliqua Nick.

Il n'ajouta pas que l'expression plus couramment utilisée, « jelgode », signifiait le « Jour de la Grande Débâcle ». Nakamura connaissait certainement les deux termes. Cela faisait maintenant cinq mois qu'il était au Colorado en tant que Conseiller fédéral pour quatre États. Et il avait certainement entendu toutes sortes d'américanismes avant cela, ne serait-ce que dans la bouche de son fils assassiné.

— Ah, fit Mr Nakamura avant de consulter de nouveau sa feuille d'e-vélin.

Des photos, des vidéos et des colonnes de texte s'affichaient sur la page flexible, puis défilaient ou disparaissaient au moindre contact du bout des ongles manucurés de Nakamura. Nick remarqua qu'il avait des doigts courts et puissants, des doigts de travailleur manuel – mais il doutait que Mr Nakamura se fût jamais livré à un travail physique en dehors des loisirs qu'il s'était choisis. Courses de régates, peut-être. Ou polo. Ou alpinisme. Trois activités mentionnées dans la gowiki-bio de Hiroshi Nakamura.

— Et combien de temps avez-vous travaillé pour le Département de la police de Denver, Mr Bottom ? poursuivit Mr Nakamura.

Nick avait l'impression que cet entretien était mené à l'envers.

— J'ai été inspecteur pendant neuf ans, répondit-il. J'ai fait partie de la police dix-sept ans au total.

Il fut tenté un instant d'énumérer quelques-unes de ses citations, mais il s'abstint. Nakamura avait tout ça dans sa base de données.

— Inspecteur dans la brigade des crimes majeurs, puis dans le service des vols et homicides ? lut Nakamura en ajoutant le point d'interrogation uniquement par politesse.

— Oui, fit Nick tout en pensant : *Dépêche-toi, bon sang, venons-en à l'essentiel...*

— Et vous avez été renvoyé du bureau des inspecteurs il y a cinq ans pour des raisons de... ?

Nakamura avait cessé de lire comme si les raisons n'étaient pas écrites là noir sur blanc, et déjà bien connues du milliardaire. Cette fois, le point d'interrogation n'était marqué que par le sourcil gauche poliment levé.

Connard, pensa Nick, secrètement soulagé qu'ils aient enfin atteint la partie difficile de l'entretien.

— Ma femme a été tuée dans un accident de la circulation il y a cinq ans,

dit-il sans aucune émotion, sachant que Nakamura et son chef de la sécurité en savaient bien plus que lui sur sa vie. J'ai eu quelques difficultés à... m'en remettre.

Nakamura attendit, mais c'était au tour de Nick de ne pas lui faciliter la tâche. *Tu sais très bien pourquoi tu vas m'engager pour ce boulot, tête de nœud. Alors, vas-y. Oui ou non.*

Finalement, Mr Nakamura dit d'une voix douce :

— Ainsi donc, votre renvoi du Département de la police de Denver, après une période probatoire de neuf mois, a été motivé par un abus de flashback.

— Oui.

Nick se rendit compte qu'il souriait aux deux hommes pour la première fois.

— Et cette addiction, Mr Bottom, a également été la raison de l'échec de votre agence d'investigations deux ans après que vous avez été... hem... que vous avez quitté la police ?

— Non, mentit Nick. Pas vraiment. C'est juste que les temps sont durs pour les petits entrepreneurs. Le pays est dans sa vingt-troisième année de sa Reprise Sans Emplois, vous le savez bien.

La vieille plaisanterie ne sembla faire aucun effet aux deux Japonais. L'attitude décontractée de Sato rappelait un peu à Nick celle de Jack Palance, le tueur à gages dans *L'Homme des vallées perdues*, malgré la totale différence physique entre les deux hommes. Les yeux qui ne clignent jamais. Attendant. Observant. Espérant que Nick fasse un geste pour que Sato-Palance puisse dégainer et le descendre. Comme si Nick pouvait être encore armé après avoir franchi les multiples périmètres de sécurité autour de la propriété, que sa voiture eut été scannée par IRM et laissée cinq cents mètres plus bas, et le Glock 9mm qu'il avait apporté – il aurait semblé absurde, même à Sato, qu'il traverse la ville sans arme sur lui – confisqué.

Sato le regardait avec la concentration totale d'un garde du corps professionnel. Ou de Jack Palance le tueur.

Au lieu d'explorer davantage la question du flashback, Mr Nakamura dit soudain :

— Bottom¹. C'est un nom de famille inhabituel en Amérique, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, dit Nick qui commençait à s'habituer à cette succession de questions presque aléatoire. Le plus drôle, c'est qu'à l'origine, ma famille s'appelait « Badham² », mais un employé d'Ellis Island l'a mal compris. Exactement comme dans la scène où le petit Michael Corleone se retrouve avec un nouveau nom, dans *Le Parrain II*.

Décidément, Mr Nakamura n'était pas un fan de vieilles bobines... Il regarda de nouveau Nick avec son expression japonaise indéchiffrable.

Nick soupira bruyamment. Il commençait à en avoir assez de faire la conversation. D'un ton neutre, il dit :

— Bottom est un nom inhabituel, mais c'est le nôtre depuis les cent cinquante ans que ma famille est aux États-Unis.

Même si mon fils refuse de le porter, songea-t-il.

Comme s'il lisait dans ses pensées, Nakamura reprit :

— Votre épouse est décédée, mais je crois comprendre que vous avez un fils de seize ans, nommé... (le milliardaire hésita et consulta son vélin, ce qui permit à Nick d'admirer la perfection de la coupe au rasoir de ses cheveux poivre et sel)... Val. « Val » est-il le diminutif de quelque chose, Mr Bottom ?

— Non. C'est juste « Val ». Il y avait un vieil acteur que ma femme et moi aimions beaucoup, et... enfin, voilà, juste « Val ». Je l'ai envoyé à Los Angeles il y a quelques années, pour qu'il vive avec son grand-père – mon beau-père –, un professeur de l'UCLA maintenant à la retraite. Les chances d'avoir une bonne éducation sont meilleures là-bas. Mais Val a quinze ans, Mr Nakamura, pas...

Nick s'interrompt. L'anniversaire de Val avait été le 2 septembre, huit jours plus tôt. Il l'avait oublié. Nakamura avait raison : son fils avait bien seize ans maintenant. Il se sentit soudain enrôlé. Il s'éclaircit la gorge et poursuivit :

— Bon, toujours est-il que c'est exact, j'ai un fils, et il s'appelle Val. Il vit avec son grand-père maternel à Los Angeles.

— Et vous êtes toujours dépendant du flashback, Mr Bottom, dit Hiroshi Nakamura.

Cette fois, pas de point d'interrogation, ni dans la voix neutre du milliardaire ni dans son expression.

Nous y voilà...

— Non, Mr Nakamura, je ne le suis plus, dit fermement Nick. Je l'ai été. Le Département était parfaitement en droit de me renvoyer. Pendant l'année qui a suivi la mort de Dara, je suis devenu carrément une épave. Et c'est vrai, j'ai continué d'abuser de la drogue quand mon agence de détective privé a fait faillite un an après que j'ai quitté... après mon renvoi de la police.

Sato était accoudé nonchalamment au *tansu*. La posture de Mr Nakamura resta rigide et son visage inexpressif, comme s'il en attendait plus.

— Mais j'ai réussi à surmonter mon problème d'addiction, poursuivit Nick en écartant les mains.

Il était fermement décidé à ne pas supplier (après tout, il avait encore un atout dans sa manche, la raison pour laquelle ils étaient *obligés* de l'embaucher), mais assez bêtement, il trouvait important qu'ils lui fassent confiance.

— Écoutez, Mr Nakamura, vous savez certainement qu'on estime aujourd'hui que quatre-vingt-cinq pour cent des Américains ont recours au flashback, mais nous ne sommes pas tous des addicts comme je l'ai été... brièvement. Nous sommes nombreux à nous en servir uniquement de temps en temps... une sorte de récréation... une activité sociale... comme les gens qui boivent du vin ici ou du saké au Japon.

— Êtes-vous en train de suggérer sérieusement, Mr Bottom, que le flashback peut être utilisé en *société* ?

Nick reprit son souffle. Le gouvernement japonais avait rétabli la peine de mort pour quiconque vendait, utilisait, ou même détenait simplement du flash. Ses dirigeants le craignaient autant que les musulmans. Sauf que dans le Nouveau Califat Global, la condamnation par les tribunaux de la charia pour usage ou possession de flashback entraînait la décapitation immédiate – filmée en direct et diffusée dans le monde entier sur une chaîne d'al-Jazira où l'on pouvait voir vingt-quatre heures sur vingt-quatre des exécutions, lapidations, et autres châtiments islamiques. Cette chaîne était active – et très regardée – nuit et jour à travers le Califat dans ce qui restait du Moyen-Orient et de l'Europe, et dans les villes américaines où vivaient des groupes de fans *hâjji*. Nick savait que beaucoup de non-musulmans de Denver la regardaient également, rien que pour le plaisir. Nick lui-même la regardait parfois, quand la nuit était particulièrement difficile...

— Non, dit-il enfin. Je ne prétends pas qu'il s'agit d'une drogue sociale. Je veux simplement dire que, consommé avec modération, le flashback n'est pas plus dangereux que, disons... la télévision.

Les yeux gris de Nakamura continuaient de le transpercer.

— Ainsi donc, Mr Bottom, vous n'êtes pas dépendant du flashback comme vous l'étiez dans les années qui ont suivi la mort tragique de votre épouse ? Et si je devais recourir à vos services pour enquêter sur la mort de mon fils, vous ne seriez pas distrait de vos investigations par le besoin de consommer la drogue à des fins récréatives ?

— C'est exact, Mr Nakamura.

— En avez-vous consommé récemment, Mr Bottom ?

Nick n'hésita qu'une seconde.

— Absolument pas. Je n'en ai éprouvé ni l'envie ni le besoin.

Mr Sato sortit d'une poche de sa veste un téléphone portable, un rectangle de plastique noir comme de l'ébène, plus petit que la carte nationale d'identité-crédit de Nick. Il le posa sur la surface polie du *tansu*.

Aussitôt, cinq des parois en bois foncé de la pièce austère se transformèrent en écrans de projection. En HD ultime, mais pas en 3D complète, les vues étaient plus nettes que si on avait regardé à travers des vitres.

Nick et les deux Japonais avaient sous les yeux les images multiples, prises par des caméras cachées, d'un flasheur furtif assis dans sa voiture garée dans une ruelle à quelques kilomètres à peine d'ici. Les enregistrements remontaient à moins de quarante-cinq minutes.

Ah, merde... songea Nick.

Les vidéos commencèrent à se dérouler.

1. « Bottom » signifie « le bas », « le fond », mais aussi « le derrière » (N.d.T.).

2. « Badham » peut se lire comme « mauvais jambon », mais aussi « mauvaise fesse » (N.d.T.).

1.01

Zone Verte japonaise au-dessus de Denver Vendredi 10 septembre

La première réaction de Nick fut professionnelle, le résultat de ses années de surveillance du temps où il travaillait dans la brigade des crimes majeurs. *Il a fallu cinq caméras, dont au moins deux embarquées sur des drones miniatures furtifs. Deux avec un objectif stabilisé à très longue focale. Une tenue à la main, mais c'est impossible qu'elle ait été aussi près...*

C'était lui à l'écran, bien sûr. Lui dans son hongre pourri, avec les vitres baissées parce qu'il commençait déjà à faire chaud sous ce soleil de septembre. Le véhicule était garé à l'ombre d'un arbre dans une impasse, au milieu d'un lotissement de maisons de luxe abandonné, à moins de cinq kilomètres de la Zone Verte japonaise, et à deux kilomètres de la sortie Evergreen-Genesis de l'Interstate 70. Nick avait pris de triples précautions pour s'assurer qu'il n'était pas suivi – cela étant, pourquoi son employeur potentiel l'aurait-il fait suivre *avant* l'entretien d'embauche ? Peu importe. Il aimait bien être parano, une attitude qui lui avait été très utile pendant ses années dans la police. Il était même sorti du hongre pour examiner le ciel et la végétation envahissante au milieu des maisons abandonnées à l'aide de ses vieilles jumelles infrarouge, équipées d'un détecteur de mouvements et d'intrus furtifs. Rien.

À présent, Nick se vit remonter dans sa voiture et sortir de sa veste fripée la seule fiole de flashback qu'il avait emportée ce matin-là.

Les trois hommes continuèrent de regarder tandis que Nick fermait les yeux, ouvrait la fiole et inhalait profondément. Il la jeta ensuite par la fenêtre et se cala dans son siège, la nuque contre l'appuie-tête. Au bout de quelques secondes, son regard devint vide, comme c'est toujours le cas pour les flasheurs, et sa bouche s'ouvrit légèrement – exactement comme en ce moment.

Comme il était sorti de Denver assez tôt et qu'il avait une demi-heure à tuer avant d'atteindre les barrages de la police du Colorado autour de la Zone Verte – le premier des trois périmètres de sécurité qu'il allait devoir franchir –, il n'avait pris qu'une fiole de dix minutes. *Dix malheureux dollars pour revivre dix minutes de bonheur*, comme aimaient à dire les dealers.

Nick était filmé sous cinq angles différents, dont trois en vue rapprochée. Le spectacle n'était pas différent de celui de milliers de flasheurs dodelinant de la tête au coin des rues. Ses paupières étaient baissées, mais pas complètement fermées. On distinguait le bas des iris qui oscillait rapidement à droite et à gauche, comme les mouvements oculaires d'un rêveur. Son corps et son visage tressautaient sur les cinq écrans à mesure que les émotions et les réactions trouvaient presque – mais pas tout à fait – leur chemin vers les muscles correspondants. La caméra la plus proche se focalisa sur un filet de bave argentée, puis zooma sur la mâchoire qui s'agitait faiblement tandis que le flasheur essayait de parler au milieu des souvenirs qu'il revivait. Aucun mot n'émergeait distinctement. C'était le charabia habituel des flasheurs. La prise de son était excellente, et Nick pouvait maintenant entendre le bruissement du feuillage au-dessus de sa voiture dans la brise matinale. Cinquante minutes plus tôt, il ne l'avait même pas remarqué.

— Bon, d'accord, j'ai compris, dit-il au bout de deux minutes alors que les Japonais semblaient toujours fascinés par les écrans. Vous comptez m'obliger à regarder tout le reste de ces conneries ?

Apparemment, c'était bien leur intention. Ou plutôt, celle de Mr Nakamura. Les trois hommes regardèrent donc l'intégralité des dix minutes, pendant lesquelles Nick Bottom, aussi fripé et suant que dans la vraie vie en ce moment, continua de baver et de tressauter, avec ses pupilles dilatées, deux taches noires sur les œufs durs de ses yeux pas tout à fait fermés, qui s'agitaient comme deux mouches bourdonnantes. Nick s'efforça de ne pas détourner le regard.

Mais l'Enfer est ici, je n'en suis point sorti. C'était une des quelques citations hors du domaine du cinéma qu'il avait glanées au contact de sa femme, diplômée de littérature. Il aurait été incapable d'en préciser la source, mais il croyait se souvenir que cela avait un rapport avec Faust et le Diable. Comme son père, Dara lisait et écrivait en allemand ainsi que dans plusieurs autres langues étrangères. En plus, le père et la fille semblaient connaître toutes les pièces, tous les romans et tous les bons films dans chacune de ces langues. Nick avait une maîtrise d'analyse criminelle – assez inhabituel pour un flic, même un inspecteur chargé des homicides –, mais il s'était toujours senti un imposteur en présence de Dara et son père.

Dans la voiture, il avait flashé sur sa lune de miel avec Dara, à l'hôtel Hana Maui, dix-huit ans plus tôt. Il était soulagé maintenant de ne pas avoir inclus de séance au lit dans ce flash rapide. Il avait préféré revivre simplement une de leurs baignades dans la piscine infinie donnant sur le Pacifique, au moment où la lune se levait, revoir leur course précipitée pour aller se doucher et s'habiller rapidement dans leur *hale* parce qu'ils allaient être en retard au restaurant où ils avaient réservé une table, marcher de nouveau jusqu'au *lanai* entre deux rangées de flambeaux, et bavarder tandis que les étoiles s'allumaient une à une dans le ciel noir. L'air avait été imprégné d'un

parfum de fleurs tropicales et de la fraîcheur iodée de l'océan. Nick avait évité de flasher sur la séance de sexe parce qu'une tache de sperme sur son pantalon était bien la dernière chose qu'il voulait dans cet entretien. Maintenant, il était content que ce visage imbécile enregistré par les caméras ne reflète pas les échos d'un orgasme vieux de dix-huit ans...

Au bout d'un temps interminable, la vidéo se conclut enfin par un Nick Bottom se réveillant de sa transe en secouant la tête. Il se passa la main dans les cheveux, resserra son nœud de cravate et s'examina un instant dans le rétroviseur avant de démarrer. Le moteur électrique fit entendre un grincement d'agonie, et la voiture s'éloigna. Aucune des caméras ne le suivit, même pas les aériennes. Quatre des écrans retrouvèrent leur aspect de bois foncé. Le dernier s'était figé sur un affichage en gros plan du chronodateur.

Hiroshi Nakamura et Hideki Sato restèrent silencieux, mais leur regard était à présent tourné vers Nick.

Au bout d'une minute de cette situation absurde, Nick dit enfin :

— Bon, c'est vrai, je suis encore accro au flash. Je flashe tout le temps – au moins six à huit heures par jour, à peu près ce que les Américains consacraient autrefois à regarder la télé. Et alors ? Vous allez quand même m'engager pour ce travail, Mr Nakamura. Et vous allez me payer mon flashback pour que je puisse retourner presque six ans en arrière afin de réactiver l'enquête sur le meurtre de votre fils.

Le téléphone-puce de Sato était resté posé sur le *tansu*, et les cinq surfaces de projection affichèrent tout à coup différentes photographies de Keigo Nakamura.

Nick les regarda à peine. Autrefois, pendant l'enquête, il avait vu plein de photos du jeune homme, aussi bien vivant que mort, et il n'avait pas été plus impressionné que ça. Le fils du milliardaire avait un menton fuyant, des yeux bridés marron, une coupe de cheveux ridicule avec des mèches hérissées, et cet air boudeur, maussade et sournois qu'il avait vu trop souvent chez les jeunes Asiatiques aux États-Unis. Nick en était venu à détester cette expression des riches touristes japonais de merde venus s'encanailler dans leurs expéditions en Amérique. Les seules photos de Keigo Nakamura qui l'avaient intéressé étaient celles de la scène du crime et de l'autopsie, où il arborait un large sourire – mais un sourire qui résultait du coup de couteau qui lui avait tranché la gorge, une plaie béante qui laissait voir la blancheur des vertèbres cervicales. L'agresseur inconnu avait presque réussi à séparer la tête du corps quand il avait égorgé le jeune héritier.

— Si vous comptez m'engager, c'est précisément à cause du flashback, dit Nick d'une voix douce. Alors, si on arrêtrait de tourner autour du pot ? Venons-en au fait, ou restons-en là. J'ai des choses à faire aujourd'hui, et d'autres gens à voir.

Cette dernière phrase était le plus gros mensonge qu'il ait sorti jusqu'ici.

Nakamura et Sato restèrent totalement impassibles, apparemment indifférents, comme si Nick Bottom avait déjà quitté la pièce.

Nakamura secoua la tête. À présent, Nick distinguait mieux les signes de son âge, dans les poches presque invisibles qu'il avait sous les yeux et les fines ridules au coin des paupières.

— C'est une erreur de vous croire indispensable, Mr Bottom. Nous avons des copies imprimées de tous les rapports de police, aussi bien avant qu'après la cyberattaque, ainsi qu'avant et après votre retrait de l'enquête. Mr Sato a un dossier complet de tout ce que possédait le Département de la police de Denver.

Nick éclata de rire. Il vit pour la première fois un éclair de colère dans les yeux du vieux Conseiller.

— Allons, Mr Nakamura, vous savez bien ce qu'il en est. Ce « tout » dont vous parlez et que le Département vous a fait partager représente moins de dix pour cent de ce que nous conservions sous forme numérique. Le papier coûte beaucoup trop cher pour imprimer des tonnes de détails superflus, même pour des milliardaires japonais bénéficiant de l'appui de la Maison-Blanche. Sato n'a sans doute même pas vu le Dossier du Crime... n'est-ce pas, Hideki-san ?

L'expression du chef de la sécurité ne changea pas devant cette provocation et cette familiarité, mais ses yeux déjà froids se transformèrent en deux blocs de glace noire. On n'y lisait plus aucune trace d'amusement.

— Vous avez donc besoin de moi si vous voulez une nouvelle enquête, poursuivit Nick. Pour la dernière fois, je propose qu'on arrête ces bêtises et qu'on aille droit au but. Combien envisagez-vous de me payer pour ce travail ?

Nakamura le regarda fixement encore un instant avant de dire doucement :

— Si vous réussissez à trouver les assassins de mon fils, Mr Bottom, je suis prêt à vous verser quinze mille dollars. Plus vos frais.

— Quinze mille nouveaux dollars, ou quinze mille anciens ? demanda Nick d'une voix à peine étranglée.

— Des anciens dollars, précisa Nakamura. Et vos frais.

Nick croisa les bras comme pour réfléchir, mais c'était en fait pour essayer de garder l'équilibre. Il avait tout à coup une sensation de vertige.

Quinze mille anciens dollars équivalaient à un peu plus de vingt-deux millions de dollars actuels.

Nick avait actuellement à peu près cent soixante mille dollars sur son compte CNIC, et il devait plusieurs millions à d'anciens amis, à quelques bookmakers et dealers de flashback, ainsi qu'à divers usuriers.

Vingt-deux millions de dollars. Nom de Dieu... Nick écarta légèrement les pieds pour ne pas chanceler.

Tout en restant dans son personnage de détective de série noire, il réussit à mettre un peu d'énergie dans sa voix :

— Très bien. Je veux un transfert immédiat de ces quinze mille dollars sur ma carte. Pas de conditions... je veux dire par là, pas de restrictions ni d'entourloupes, Mr Nakamura. Engagez-moi et transférez l'argent.

Maintenant. Ou sinon, appelez votre chauffeur de voiturette de golf pour qu'il me raccompagne à ma voiture.

Cette fois, ce fut au tour du milliardaire de rire.

— Nous prenez-vous pour des imbéciles, Mr Bottom ? Si nous vous transférions l'intégralité de la somme, vous disparaîtriez à la première occasion pour tout dépenser en flashback pour votre usage personnel.

Bien sûr que c'est ce que je ferais, songea Nick. Je pourrais vivre de nouveau. Et je serais assez riche pour passer le reste de ma vie avec Dara – plusieurs fois.

Encore un peu sonné, il demanda :

— Qu'est-ce que vous proposez, alors ? La moitié maintenant, et l'autre moitié quand j'aurai mis la main sur le type ?

Sept mille cinq cents anciens dollars lui permettraient de rester sous flash pendant des années.

Nakamura répondit :

— Je vais transférer sur votre CNIC un montant suffisant pour vos premières dépenses, et je l'augmenterai en fonction des besoins. Mais attention, il s'agit de couvrir des *frais*. Le versement se fera en nouveaux dollars. Les quinze mille anciens dollars seront transférés sur votre compte personnel seulement quand l'assassin de mon fils aura été identifié, et que cette information aura été validée par Mr Sato.

— Une fois que j'aurai tué le gars, vous voulez dire, rétorqua Nick.

Mr Nakamura ignore la remarque. Au bout d'un moment, il ajouta :

— Notre contrat holistique a été transféré sur votre téléphone, Mr Bottom. Vous pourrez l'étudier à loisir. Votre signature virtuelle activera le contrat et Mr Sato transférera alors l'argent des frais initiaux sur votre carte. En attendant, auriez-vous l'obligeance de ramener Mr Sato à Denver dans votre voiture ?

— Et pourquoi diable le ferais-je ?

— Vous ne me reverrez plus avant la conclusion de cette enquête, Mr Bottom, mais en revanche, vous allez souvent voir Mr Sato. Il sera mon agent de liaison permanent avec vous. Aujourd'hui, j'aimerais qu'il se fasse une idée de votre véhicule et qu'il voie votre résidence.

Nick éclata de rire.

— *Se faire une idée de mon véhicule ? Voir ma résidence ? Pour quoi faire ?*

— Mr Sato n'a jamais vu un magasin Baby Gap, dit Hiroshi Nakamura. Cela l'amuserait beaucoup. Voilà qui met fin à notre entretien, Mr Bottom. Je vous souhaite une bonne journée.

Le milliardaire inclina le buste d'un angle infinitésimal, en un salut pratiquement invisible dans sa brièveté.

Nick Bottom, lui, ne s'inclina pas. Il tourna les talons et se dirigea vers le *genkan* pour récupérer ses chaussures à l'entrée. À chaque pas, il sentait la douceur du tatami sous son gros orteil dénudé.

Hideki Sato le suivait de près sans faire le moindre bruit.

2.00

Los Angeles

Vendredi 10 septembre

Val était nonchalamment installé dans le creux formé par une poutrelle rouillée et une plaque de béton constellée de crottes de pigeons, sous un pont en ruine qui surplombait une section abandonnée de la 101, non loin de ce qui restait de Union Station. Val aimait bien cet endroit, pas seulement pour sa fraîcheur relative, mais aussi parce qu'il était vraiment cool. Il s'amusait à imaginer que ces enchevêtrements de poutres d'acier et ces bordures en béton, où ses copains et lui étaient en train de se reposer, étaient les arcs-boutants d'une cathédrale gothique abandonnée, et qu'il était le bossu au milieu des gargouilles. Charles Laughton, peut-être. Le goût de Val pour les films anciens était sans doute la seule chose que son vieux lui avait donnée avant que ce salopard ne l'abandonne.

Les autres membres de son petit flashgang étaient en train d'émerger. Leurs spasmes et leurs filets de bave laissaient place à des bâillements, des étirements et des cris.

— *Gé-nial !* hurla Coyne.

Il était ce qui se rapprochait le plus d'un chef pour cette bande de petits Blancs loqueteux.

— Ah putain que oui, c'est génial ! répondit en écho Gene D.

Ce grand gamin boutonneux était en train de se frotter machinalement l'entrejambe en émergeant de son flash. Il essayait manifestement de conclure ce qu'il n'avait pas réussi à obtenir pendant le viol réel.

— Ouais, elle en redemande ! s'écria Sully.

C'était un garçon de seize ans bien musclé, dont les bras étaient couverts de tatouages qui remontaient jusqu'à son visage, où ils formaient un masque de guerrier maori.

Monk, Toohey, Cruncher et Dinjin émergèrent à leur tour de leur énième flash de trente minutes. Ils restèrent silencieux, à part quelques bâillements, rots et pets. Ces quatre-là avaient un an ou deux de moins que Val et le reste de la bande, mais Cruncher – Calvin – était de loin le plus grand, le plus costaud et le plus bête de tous. Aucune de leurs tentatives de sexe n'avait duré plus d'une minute avant leur machin-truc précoce, et c'est pourquoi Val

se demandait sur quoi ces pauvres débilés avaient bien pu flasher pendant les vingt-neuf autres minutes... La partie où ils avaient arraché les vêtements de la fille ? Quand elle s'était enfuie ? Ou est-ce qu'ils se contentaient de flasher trente fois de suite sur leur Moment Magique, comme un disque avec un rayon laser coincé ?

Le groupe avait flashé et reflashé sur le viol d'une vierge spanique une heure plus tôt. L'idée initiale – c'était surtout une idée de Coyne – avait été de mettre le grappin sur une des petites spaniques sur le chemin de la communale, et de lui faire sauter le berlingot. « Une de ces mignonnes petites vierges avec juste un filet de poils au-dessus de la fente », comme l'avait dit Coyne avec une grande poésie. « De quoi flasher et s'envoyer en l'air pendant des semaines. »

Mais ils n'avaient pas réussi à s'emparer d'une de ces écolières convoitées. Toutes les gamines spaniques étaient conduites à l'école par des pères ou des grands frères armés, roulant sur le bitume dans leurs fourgons hybrides tandis que les jeunes vierges regardaient défiler le paysage par les meurtrières. Au bout du compte, ils s'étaient rabattus sur María la Branlette, une simple d'esprit qui était en troisième dans le même établissement qu'eux. MLB avait peut-être été effectivement vierge – il y avait eu un peu de sang quand Coyne y était allé en premier –, mais la vue de son corps dénudé, les bourrelets de graisse au-dessus de sa culotte bon marché, son visage bouffi et blafard avec ses yeux vides, ses gros seins qui semblaient déjà vieux et qui commençaient à s'affaisser, tout cela avait excité Val d'une façon malsaine, mais l'avait aussi amené à proposer de faire le guet au lieu de participer au viol.

Il avait flashé en même temps que les autres, mais seulement dix minutes sur l'anniversaire de ses quatre ans, à Denver. Val avait tendance à retourner à cette fête un peu comme les schizophrènes dont il avait entendu parler, qui se brûlent régulièrement les bras avec une cigarette pour se rappeler qu'ils sont encore vivants.

Les sept garçons réanimés allumèrent des cigarettes et s'installèrent confortablement sur les poutrelles. Ils s'y sentaient bien, mais aucun d'eux n'aurait osé s'allonger sur ces étroits rubans d'acier à vingt mètres au-dessus de l'autoroute en étant sous flash. Tous portaient des jeans troués, des rangers noirs et des tee-shirts interactifs délavés comme en avaient pratiquement tous les gamins de leur classe : une paire d'images devant et derrière, représentant des mecs mégacool comme le Che et Fidel, Hitler et Himmler, Mao trucmuche et Charles Manson, Mohammed al Aruf et Oussama ben Laden – personnages dont ils ignoraient à peu près tout. Coyne avait des images interactives estompées – qui pouvaient passer en holo et réagir à la voix, en entamant un véritable dialogue quand on leur parlait – de Dylan Klebold et Eric Harris. Val et ses camarades ne savaient vraiment rien de ces deux-là, à part que c'étaient des tueurs mégacool à peu près de leur âge, qui avaient essayé de descendre tout le monde dans leur lycée au siècle

dernier, à une époque où c'était une idée originale, du temps où les dinosaures et les Républicains parcouraient encore la Terre.

Val, comme ses copains qui fumaient tranquillement sur les poutrelles au-dessus de l'autoroute, avait souvent imaginé et parlé de tuer tout le monde dans son lycée. Le problème étant, bien sûr, que les lycées n'étaient plus une cible aussi commode. Klebold et Harris avaient eu la partie facile (et même comme ça, on disait qu'ils avaient foiré, parce que leurs bonbonnes de propane n'avaient même pas explosé). Aujourd'hui, dans les couloirs du lycée de Val près du Centre de Détention du Stade des Dodgers, il y avait presque autant de gardes armés que d'élèves. En plus, les milices locales protégeaient les gamins suffisamment stupides pour se rendre à l'école à pied, et même ces foutus profs étaient obligés de porter une arme et de s'entraîner régulièrement au stand de tir du LAPD, dans la vieille usine Coca-Cola près de Central Avenue.

Coyne se leva, défit sa braguette et se mit à pisser dans le vide : le jet d'urine décrivit une courbe avant de se terminer vingt mètres plus bas sur le bitume envahi par les mauvaises herbes. Cela déclencha une épidémie : Monk, Toohey, Cruncher et Dinjin furent les premiers à imiter leur chef, puis Sully et Gene D., et enfin Val. Il n'avait pas vraiment besoin de pisser, mais c'était souvent un effet secondaire d'une séance de flashback, et il ne voulait pas que les autres sachent qu'il n'avait flashé que quelques minutes alors qu'ils avaient passé une bonne heure à revivre leur viol. Il se déboutonna et se joignit à la brigade des pisseurs.

— Hé, arrêtez ! cria Coyne avant que Val et les plus jeunes aient fini.

Un rugissement se fit entendre dans le canyon de béton de la 101. Ce n'était pas facile de s'arrêter de pisser une fois qu'on avait commencé, mais Val y parvint. Soudain, dans un grondement de tonnerre, une douzaine de Harley passèrent au-dessous d'eux. On pouvait voir les tatouages et les muscles de ceux qui les chevauchaient, là où ils n'étaient pas couverts de cuir noir, et leurs longues chevelures noires ou grises flottaient derrière eux.

— Putain, c'est de la *vraie* essence qu'ils brûlent, là ! hurla Gene D.

Les motards passèrent sous le pont sans même lever les yeux, bien que les garçons fussent parfaitement visibles avec leurs petits zizis au-dessus du vide. Les Harley rugissantes faisaient au moins du cent trente à l'heure.

— Ah, merde, j'aurais bien aimé être deux kilomètres plus loin, dit Sully dans un souffle.

Ils savaient tous ce qu'il voulait dire. Un peu plus loin, sans aucune possibilité de sortir avant, une portion de l'autoroute s'était détachée lors du Big One, laissant un gouffre de près de quatre mètres de large, avec vingt mètres plus bas, dans la pénombre, un amoncellement de blocs de béton, de poutrelles tordues, de carcasses de voitures rouillées, et d'après ce que les garçons avaient entendu dire, des dizaines de squelettes de motards. Des années plus tôt, un fan de Harley mégacool avait installé une dalle de béton pour servir de rampe, et tous ces motards allaient devoir la monter à toute

allure, pas plus de trois de front, pour franchir le vide et poursuivre leur route jusqu'à la première ouverture dans les barricades de sortie, là où la 101 rejoignait ce qui restait de l'autoroute de Pasadena. Val avait vu la route des deux côtés de la brèche : la partie ouest était couverte de traînées de sang séché, de caoutchouc déchiqueté et de débris de chrome et d'acier. Mais la 101 faisait un coude un peu plus loin, après Almeda, ce qui les empêchait de voir la rampe.

Les garçons regardèrent avec envie les Harley s'éloigner : les motards commençaient à resserrer leur formation, avec en tête leur chef, un colosse hirsute aux tatouages rouges injectés de vrai sang. Ils accélérèrent dans la courbe, et tandis que l'écho de ces rugissements de puissance et de défi résonnait autour d'eux, Val se sentit physiquement excité comme il ne l'avait pas été quand les autres avaient violé tour à tour cette pauvre María la Branlette.

Coyne croisa son regard et lui fit un léger sourire, sa cigarette pendant de sa lèvre mince. Val s'aperçut que lui aussi était en train de bander. C'était dans des moments comme ça que Val se sentait vaguement homo.

Il cracha bruyamment par-dessus le bord pour cacher son embarras et il se reboutonna en tournant le dos aux autres. Le rugissement des Harley atteignit un pic avant de s'atténuer vers l'ouest.

Coyne passa la main dans son dos, sous son tee-shirt, et sortit quelque chose de sa ceinture.

— Ah, putain ! s'écria le petit Dinjin. Un flingue...

C'en était bien un. Les garçons s'attroupèrent autour de Coyne, accroupi près du parapet constellé de crottes d'oiseaux.

— Beretta M9, neuf millimètres, murmura Coyne au cercle de têtes au-dessus de lui. La sécurité est là...

Il fit jouer un petit levier. Val se dit que le rond rouge devait signifier que la sécurité était dégagée.

— Et là, ça éjecte le chargeur...

Coyne appuya sur un petit bouton derrière le pontet. Le chargeur, ou le magasin, Dieu sait comment il fallait dire, glissa hors de la crosse et Coyne l'attrapa d'une main.

— Il contient quinze cartouches. S'il reste une balle dans le canon, on peut la tirer même quand le chargeur est sorti.

— Je peux le tenir ? Dis, je peux ? haleta Sully. S'il te plaît, je veux juste, tu sais, tirer à vide.

— C'est comme quand tu essaies de tirer un coup avec une nana ? demanda Monk.

— Ta gueule, dirent simultanément Val, Coyne, Sully et Gene D.

Ils n'aimaient pas qu'un jeunot de la bande la ramène.

Coyne leva le semi-automatique et pointa le canon vers Sully.

— Je veux bien te le passer si tu sais t'en servir. Est-ce qu'il peut tirer, là ?

— Ben non, répondit Sully en riant. Le magasin...

— Le chargeur, rectifia Coyne.

— Ouais, d'accord. Le chargeur est retiré. Je vois les cartouches entassées dedans. Pas de danger.

Val pouvait les voir lui aussi, ou du moins celle du haut : une douille de cuivre, la balle en plomb avec une entaille au bout, sans doute faite avec un canif. Cela lui faisait un drôle d'effet, un peu comme le rugissement des Harley Davidson tout à l'heure.

— Tu n'es qu'un crétin, dit Coyne à Sully. Tu aurais pu te tuer ou me tuer, moi, ou n'importe lequel de ces rats qui bavent d'envie.

D'un coup sec, Coyne tira la culasse en arrière et éjecta la cartouche restée dans la chambre, qu'il attrapa au vol de sa main libre.

— Il en restait une dans le tuyau, dit-il doucement. Tu te serais explosé les couilles, ou tu aurais tué l'un de nous.

Sully grimaça un sourire en clignant des yeux. Il avait tellement envie de tenir l'arme dans ses mains qu'il en oubliait de prendre l'air vexé de s'être fait remettre à sa place.

C'est vrai que ce connard aurait sans doute trouvé le moyen de nous tirer dessus, songea Val.

Coyne actionna le cran de sûreté pour cacher de nouveau le rond rouge, puis il appuya sur la détente pour remettre la culasse en place avant de tendre l'arme à Sully, son plus vieil ami et son premier disciple. Les autres s'en approchèrent tandis que Coyne et Val reculaient de trois pas.

Val s'était retourné pour contempler la ville.

Le centre-ville était au sud-est, avec ce qui restait de ses tours, parmi lesquelles la carcasse tronquée de celle de l'US Bank – que les vieux croûtons comme son grand-père s'obstinaient à appeler la tour de la Bibliothèque –, et l'amas de décombres vertical du Aon Center. La plupart des autres tours étaient en grande partie abandonnées et recouvertes de leur préservatif noir antiterroristes.

Mais ce n'étaient pas les vieux buildings que Val regardait.

Comme tout le monde aujourd'hui, il voyait Los Angeles comme un patchwork de chasses gardées, où chaque zone semblait vibrer d'une couleur différente. Au sud-est, c'était le territoire spanique, principalement la *reconquista*. Tout au sud, à travers les canyons déserts du centre-ville, se trouvaient les places fortes des nègres et des chinetoques, avec encore plus de zones de *reconquista* autour. Derrière lui, au nord, il y avait encore pas mal de quartiers détenus par des chinetoques, des viets et autres faces de citron, mais qui cédaient lentement du terrain devant l'expansion de la *reconquista*, tandis que plus loin au nord et à l'ouest, surtout dans les hauteurs, les anglos avaient transformé Mulholland Drive en voie privée, et protégé les collines non seulement avec des portails, mais aussi avec des miliciens et des clôtures électriques. La Zone Verte des Japs était bien plus loin à l'ouest, du côté de la 405, dans les collines où se trouvait autrefois le musée du Getty Center. Elle était entourée de douves, de clôtures électriques,

de patrouilles de sécurité et d'espaces d'approche surveillés en permanence par des drones tueurs. Il y avait encore une centaine d'autres enclaves moins importantes – mais toutes farouchement défendues –, et chacune de ces foutues zones avait ses propres points de contrôle, barrages et approches mortelles.

C'était dans les quartiers des rupins – Beverly Hills, Bel Air, Pacific Palisades et une partie de Santa Monica – qu'on pouvait maintenant s'amuser vraiment la nuit, mais le grand-père de Val n'avait pas de voiture qu'il puisse voler, et il n'essayait donc pas d'y aller. De toute façon, la bande n'aurait aucune chance de franchir les grilles et les postes de sécurité de tous ces richards. Le minable petit flashgang de Coyne était obligé d'aller à pied, et l'océan Pacifique était aussi difficile à atteindre que la lune.

— Tu veux le tenir ? proposa Coyne.

Il avait fait le tour du cercle en offrant le Beretta comme un prêtre présentant l'hostie, et c'était au tour de Val de communier.

Il prit l'arme et fut étonné de son poids – même sans le chargeur. La crosse quadrillée était fraîche dans sa main moite. En feignant de savoir ce qu'il faisait, Val tira la culasse en arrière et regarda dans la chambre vide.

— Cool, non ? demanda Coyne.

Les six autres se tenaient derrière lui comme des acolytes zélés, ce qu'ils étaient effectivement.

— Ouais, cool, dit Val en braquant le pistolet sur la carcasse de la tour de l'US Bank. *Bang*, fit-il doucement.

Coyne éclata de rire, et les autres l'imitèrent aussitôt comme des imbéciles.

Val se demandait sur qui il tirerait si Coyne lui donnait le Beretta avec son chargeur. Sur son grand-père, bien sûr, mais au fond, qu'est-ce que Leonard lui avait fait, à part vouloir le couvrir comme une mère poule ? Un de ses profs, peut-être, sur le chemin du lycée, mais le seul qu'il détestait vraiment était Mlle Daggis, la prof d'anglais, qui l'avait obligé à lire sa rédaction devant toute la classe. C'était la dernière fois que Val avait écrit quelque chose qui vaille la peine à l'école. Il aimait bien écrire des trucs, et cette fois-là, il avait simplement oublié de se retenir...

Ah, non, attends...

S'il avait cette arme, Val pourrait trouver un moyen de retourner à Denver et de loger une balle dans le ventre de son vieux. Il savait bien qu'il lui serait impossible de prendre l'avion. Aujourd'hui, les passagers se retrouvaient nus comme des vers, on les scannait et on leur balançait une cinquantaine d'instruments dans tous les orifices pour vérifier qu'ils ne s'étaient pas fourré un paquet de Semtex dans le trou du cul. En plus, seuls les Japs et les Américains les plus riches – comme la mère de Coyne – pouvaient s'offrir l'avion.

Non, il faudrait qu'il fasse du stop à travers quinze cents kilomètres de territoire infesté de bandits, en se tenant à l'écart des autoroutes contrôlées par les milices et les Feds, et en évitant la ville fortifiée de Las Vegas. Il

faudrait qu'il prenne ces petites routes goudronnées que les routiers nomades connaissent bien, pour rentrer à Denver après six ans d'absence et trouver son vieux, et alors...

Val vit que Coyne lui tendait la main. Il voulait récupérer son pistolet.

Il le lui rendit et Coyne remit le chargeur en place d'un geste traduisant une longue pratique, puis il actionna la culasse avec un claquement sec. En principe, il y avait maintenant une balle dans le canon et treize autres – à moins que ce ne soit quatorze ? – attendant dans le chargeur.

— Ça, c'est l'outil, déclara Coyne.

— C'est l'outil, ouistiti, lança Sully en écho.

Les six autres gloussèrent. Val attendit.

— C'est l'outil, répéta Coyne. Maintenant, on va devoir passer aux travaux pratiques.

— Comme au bahut, dit Sully.

— Ta gueule, tête de gland.

— Ta gueule, tête de gland, répéta Sully qui se tut enfin en arborant un sourire niais.

— On va descendre quelques mecs avec ça, dit Coyne en regardant chacun tour à tour de ses yeux gris, et on pourra flasher dessus pendant des années. Et il faut que ce soit quelqu'un de spécial.

— Mr Amherst ? proposa Gene D.

Mr Amherst était le principal de leur collège.

— Je me fous pas mal de Mr Amherst, rétorqua Coyne.

Les autres garçons – sauf Val, qui réfléchissait encore au moyen de descendre son vieux – étaient si attentifs qu'ils avaient tous la bouche ouverte.

— Pour profiter au maximum du flash, reprit Coyne, il faut que ce soit quelqu'un d'important. Quelqu'un que personne ne s'attend à voir descendre. Quelqu'un qui nous permettra d'avoir nos visages et nos noms sur toutes les chaînes d'info en continu, même s'ils n'arriveront jamais à nous mettre la main dessus.

— Une vedette de ciné ? dit Gene D.

Le gamin boutonneux semblait vraiment se prendre au jeu.

Coyne secoua la tête.

— Il n'y a rien de tel dans l'univers que de flasher après avoir dégommé quelqu'un, dit l'aîné de la bande.

Coyne n'était plus qu'à un mois de son dix-septième anniversaire et de son incorporation militaire obligatoire. Val allait devoir affronter le même gouffre dans onze mois.

— Mais il faut que ce soit quelqu'un de spécial, répéta Coyne.

Il les dévisagea tous. Même Val commençait à s'intéresser.

— Qui ça ? demanda Cruncher.

— Un Jap, répondit Coyne.

Les autres garçons explosèrent de rire.

— Zappe le Jap ! s'écria Sully. Nique le Nip !

Val secoua la tête.

— Leur protection est trop efficace pour ça. Leurs putains de bagnoles sont blindées. Ils ont des gardes du corps ninjas, des gars de la protection présidentielle et des drones comme s'il en pleuvait. Et leur Zone Verte est... non, vraiment... on ne peut pas s'en approcher, Coyne.

— Moi, si, répondit Coyne. Il y a quatorze balles dans ce Beretta. Je peux me procurer trois autres pistolets comme celui-là, et je suis capable de nous amener suffisamment près d'un vrai Conseiller jap pour que même Dinjin ne puisse pas le rater. Le flashback là-dessus vaudra de l'or. Alors, qui est avec moi ?

Six des garçons acquiescèrent avec enthousiasme, en se donnant des grandes tapes dans les mains. Val se contenta de regarder Coyne pendant une longue minute, en fixant ses yeux gris où brillait une vague lueur de folie.

Puis il hocha lentement la tête.

La bande de jeunes flasheurs s'éloigna du pont pour s'enfoncer dans la jungle et se diriger vers la Vieille Plaza et le parc El Pueblo de Los Angeles, avec son église couverte de graffitis. Là-bas, des dealers de flash et d'armes les attendaient.

1.02

Denver

Vendredi 10 septembre

Sato n'arrivait pas à loger sa carcasse dans la voiture ni à mettre la foutue ceinture de sécurité.

Nick avait dû se repayer les trois cercles de sécurité dans l'autre sens, avec Mr Sato en remorque. Les ninjas et autres sbires de la garde personnelle de Mr Nakamura l'avaient remis aux vigiles du Secteur japonais, qui l'avaient passé à la police du Colorado et aux agents du SSD – le service de sécurité diplomatique au sein du Département d'État, chargé de veiller sur les diplomates étrangers –, qui lui avaient rendu son Glock avec son étui spécial.

Quand Nick avait enfin pu monter dans son hongre, heureux de pouvoir s'en aller, il avait découvert que Sato ne pouvait pas s'installer dans la voiture. Sa masse remplissait tout l'espace entre le dossier du siège et la planche de bord.

— Toutes mes excuses, marmonna Nick, c'est en principe un siège ajustable, mais ça fait un bout de temps qu'il ne marche plus. Il faudrait aussi que je fasse réparer la ceinture, un de ces jours...

La ceinture pouvait se dérouler sur une cinquantaine de centimètres seulement, et arrivait à peine au niveau de l'épaule de Sato.

— Avez-vous des airbags ? demanda le chef de la sécurité.

— Heu... dit Nick.

Puis il se souvint que la voiture avait été hyperscannée en venant ici. Sato savait forcément qu'il n'y en avait plus dans cette caisse antique. Nick les avait revendus depuis longtemps.

Sato tripota un instant les commandes du siège bloqué, et puis, juste au moment où Nick sortait pour essayer de se joindre – sans doute en vain – à ses efforts, il posa les pieds solidement sur le plancher, puis avec un grognement de lutteur de sumo, il tendit brusquement les jambes.

Dans un grincement effroyable, le siège recula à fond, en sortant presque de ses glissières, jusqu'à ce que son dossier à moitié incliné vienne toucher la banquette arrière.

Sato poussa un autre grognement en tirant de toutes ses forces sur la ceinture.

Quelque chose céda dans le mécanisme, et deux mètres de ceinture pendirent mollement. Toujours incliné, cinquante centimètres en retrait par rapport au conducteur, Sato inséra la boucle dans son logement.

Nick se réinstalla derrière le volant et démarra. Il aurait bien aimé remonter les vitres pour ne plus entendre les rires des agents du SSD, mais il faisait déjà bien trop chaud dans le petit habitacle, et la clim ne marchait pas à cause des batteries trop faibles.

Le niveau des batteries était un gros problème...

Nick avait remis son téléphone dans le logement du tableau de bord, et sa fonctionnalité GPS indiquait que le Centre commercial de Cherry Creek se trouvait à 47,7 kilomètres par le chemin le plus court – c'est-à-dire en faisant le trajet inverse de celui qu'il avait suivi pour venir ici, par Speer Boulevard jusqu'à la 6, puis la I-70 et la sortie Evergreen menant à la Zone Verte. Les types du SSD avaient regonflé le hongre avec leur chargeur hyper-rapide à 240 volts, mais l'affichage du téléphone comme celui de la voiture indiquaient que les vieilles batteries ne permettraient pas de faire plus de 39,1 kilomètres, même en tenant compte de la partie en pente de l'I-70.

Nick Bottom ne voulait surtout pas se retrouver en panne avec Mr Hideki Sato quelque part sur le Speer Boulevard – probablement en territoire *reconquista* au sud du centre-ville – à 8 ou 9 kilomètres de leur destination.

Et puis merde, songea-t-il une fois de plus. *Qui ne tente rien n'a rien...*

Le hongre se mit à bourdonner et à siffler, et quitta la Zone Verte en bringuebalant pour rejoindre l'I-70.

La position de Sato – pratiquement allongé sur son siège déglingué, et tellement reculé qu'on aurait dit que Nick était son chauffeur et qu'il était le passager à l'arrière – était ridicule, mais cela ne semblait pas le gêner. Ses mains calleuses croisées sur le ventre, il contemplait les arbres et le ciel au-dessus de lui.

Jetant lui aussi un coup d'œil au ciel, Nick dit :

— Mr Sato, comment avez-vous réussi à me filmer pendant que je flashais dans cette impasse ? Certaines vues semblaient provenir d'une caméra tenue à la main à trois ou quatre mètres à peine.

— C'était bien le cas.

Nick essaya d'accélérer dans la rampe menant à l'Interstate, mais le hongre n'était pas d'humeur à ça – même pas dans une descente. Au moins, il n'y avait pas trop de circulation sur l'I-70, et il serait facile de s'insérer dans le trafic. Autrefois, à une époque dont Nick se souvenait encore très bien, une famille pouvait s'engager sur l'I-70 et parcourir 1 650 kilomètres sans jamais avoir à la quitter – sauf pour refaire le plein. L'I-15 la rejoignait à 800 kilomètres de Denver, au beau milieu du désert de l'Utah et de la région de montagnes. Ensuite, elle menait à LA où elle se terminait au bord de l'océan Pacifique, près de la jetée de Santa Monica.

Aujourd'hui, un automobiliste intrépide pouvait monter dans sa voiture à Denver et rouler 150 kilomètres vers l'ouest, jusqu'à Vail, où l'I-70 cessait

d'être protégée aussi bien par la police d'État que par les Feds. Au-delà de Vail, il y avait des dragons...

— Comment avez-vous fait pour envoyer un de vos gars à trois mètres de ma voiture avec une caméra ? demanda Nick.

— Combinaison furtive, répondit Sato.

Ce petit homme trapu, mais incroyablement massif, avait l'air parfaitement détendu.

Nick se retint de répliquer. Les combinaisons furtives, c'était un truc pour les agences du genre de l'ancienne CIA, depuis longtemps démantelée, ou les films de SF. Comment justifier le coût exorbitant d'une combi furtive, juste pour suivre Nicholas Bottom se rendant à un entretien d'embauche ? Même s'ils avaient tenu à filmer cette séquence pour le déstabiliser, comme ils l'avaient fait pendant l'entretien, pourquoi une combinaison furtive ? Et comment avaient-ils pu placer l'opérateur *dans* sa combinaison aussi près de la voiture de Nick avant qu'il plonge sous flash ? Avec une *voiture* furtive ? C'était une histoire à la James Bond, complètement ridicule.

Sato plaisantait sûrement. Mais Nick, qui possédait encore un talent de flic pour déceler la plupart des signes physiques et auditifs subtils qui trahissent quelqu'un qui ment (pour un certain nombres de délinquants, le signe était simple : il suffisait qu'ils remuent les lèvres), n'arrivait pas à repérer quoi que ce soit chez Sato. À part quelques expressions occasionnelles, et délibérées, de mépris, dédain et amusement à l'égard de Nick, il n'y avait rien. Sous cette façade japonaise que les Occidentaux comme Nick considéraient comme indéchiffrable, le chef de la sécurité portait un autre masque, probablement professionnel.

— Pour la vidéo aérienne, insista Nick, c'étaient des drones miniatures ?

— Pas tous, répondit doucement Sato. Et dans un cas, c'était une vue par satellite.

Ils se sont servis de grands modèles de drones, et ils ont mobilisé un satellite de surveillance, peut-être même un de ceux du Groupe Nakamura, rien que pour me regarder renifler un peu de flashback ? Nick rit encore intérieurement à cette idée.

Sato était toujours allongé comme un bouddha renversé, les doigts croisés sur son large ventre puissamment musclé.

Nick freina légèrement dans la pente de l'I-70, et la voiture, qui ne roulait déjà pas bien vite, se mit à se traîner comme un escargot. Nick espérait – sans trop y croire – que le régénérateur de freinage remettrait juste assez de jus dans les batteries agonisantes pour l'emmener jusque chez lui. Même les autres vieilles carcasses le doublaient en klaxonnant. C'est à peine s'il pouvait distinguer les véhicules à hydrogène dans la voie de gauche réservée aux VIP, tellement ils roulaient vite.

Il changea de sujet, dans l'espoir de faire parler un peu plus Sato.

— Comment avez-vous traduit « hongre » à votre patron ?

— Comme étant un cheval mâle à qui on a retiré les testicules. C'est bien

cela ?

— Oui. Mais au Japon, vous n'avez donc pas de hongres, de vieux hybrides auxquels on a retiré le moteur à essence ?

— C'est illégal au Japon, répondit Sato. Nos voitures sont contrôlées une fois par an et doivent satisfaire à toutes les exigences modernes. Il y a peu d'automobiles qui aient plus de trois ans. Les véhicules à hydrogène sont – comment dites-vous ? – la norme au Japon.

Nick continua de freiner, un œil sur les cadrans de charge, en essayant de maintenir à la fois ses batteries et la conversation.

— Mr Nakamura ne semble pas apprécier les vieux films, dit-il.

Sato émit un son grave venant de la gorge et de la poitrine. Nick ne sut absolument pas comment l'interpréter. Il fallait passer à autre chose.

— Vous savez, cette histoire de liaison ne va pas marcher.

— Liaison ? répéta Sato.

— L'idée que Mr Nakamura a évoquée, que vous me suiviez partout pour faire un rapport sur tout ce que je vois et entends. L'idée que vous participiez à mon enquête. Ça ne marchera pas.

— Et pourquoi ça, Mr Bottom ?

— Vous savez très bien pourquoi, s'énerma Nick.

Ils approchaient du bas de la colline, où commençait la vaste plaine qui s'étendait à l'est de Denver sur presque 1 300 kilomètres, jusqu'au Mississippi. Dans quelques minutes, il allait devoir prendre une décision. Il pouvait continuer un peu vers le nord, puis à l'est sur l'I-70 jusqu'à la Souricière, et faire enfin un bref passage par l'I-25 au sud jusqu'à Speer Boulevard, sans jamais devoir s'arrêter. Ou bien tourner à droite pour reprendre la Highway 6 et retourner à Speer par le même chemin qu'à l'aller. En prenant par la 6, c'était légèrement plus court, mais l'I-70 permettrait peut-être de soulager un peu les batteries fatiguées.

— Mes témoins et mes suspects refuseront de parler devant un Jap, poursuivit Nick. Heu, pardonnez-moi, une personne d'origine japonaise. Vous voyez ce que je veux dire.

Sato grommela quelque chose qui était peut-être un assentiment.

Nick se tourna vers la masse imposante du chef de la sécurité.

— Quand Keigo a été assassiné il y a six ans, des assistants et des responsables de la sécurité de Nakamura ont collaboré avec la police de Denver. Vous n'en faisiez pas partie. Sinon, je me serais souvenu de vous.

Sato resta silencieux.

Au dernier moment, Nick prit la sortie menant à la 6. C'était mieux de prendre au plus court. En tout cas, il y avait sacrément intérêt...

Tous les indicateurs de charge clignotaient en jaune foncé ou en rouge, mais Nick savait que le hongre, tout comme lui, avait encore un peu de kilométrage caché quelque part...

— Alors, pourquoi n'avez-vous pas accompagné Mr Nakamura aux États-Unis quand son fils a été tué ? demanda Nick. Il me semble qu'en tant que

chef de la sécurité de Nakamura, vous auriez dû être en première ligne pour poser des questions aux flics. Mais votre nom n'apparaît même pas dans les dossiers.

Sato ne dit toujours rien. Il semblait dormir, et ses paupières étaient – presque – baissées.

Nick le regarda de nouveau, et soudain, il comprit...

— Vous faisiez partie de l'équipe de protection de Keigo, dit-il doucement.

— J'étais *la* protection de Keigo, répondit Sato. Sa vie était entre mes mains pendant tout le temps qu'il a passé ici à tourner son film sur les Américains et leur addiction au flashback.

Nick se frotta la joue et le menton, qui étaient déjà râpeux. Il s'était rasé à la va-vite ce matin.

— Ah, bon sang, fit-il.

Le hongre continua de cahoter en ronronnant pendant quelques minutes. La recharge par freinage lui avait fait du bien, même si ça ne se voyait pas vraiment sur ces cadrans merdiques. Finalement, ils allaient peut-être réussir à atteindre le parking de Cherry Creek...

— Votre nom ne figurait pas dans les dossiers, dit enfin Nick. Je n'ai même pas besoin de vérifier sous flashback, j'en suis certain. Cela veut dire que vous ne vous êtes pas fait connaître. Et Nakamura n'en a rien dit non plus pendant l'enquête. Vous possédiez des informations vitales concernant le meurtre de Keigo Nakamura, mais votre patron et vous, vous les avez cachées au DPD, à nous tous.

— Je ne sais pas qui a tué Keigo Nakamura, dit Sato à voix basse. Nous avons été... brièvement séparés. Quand je l'ai retrouvé, il était mort. Je n'avais rien d'intéressant à dire à la police. J'avais peu de raisons de rester aux États-Unis.

Nick eut un petit ricanement de flic.

— L'homme qui a découvert le corps s'enfuit du pays... rien d'intéressant à dire à la police. C'est pas mal. Je pense que la grosse question, c'est comment se fait-il que vous travaillez encore pour Hiroshi Nakamura alors que son fils a été assassiné pendant qu'il était sous votre protection ?

C'était une remarque brutale, et l'espace d'un instant, Nick crispa les épaules en imaginant le chef de la sécurité lui tirant une balle dans le dos à travers son siège. Mais Sato répondit simplement :

— Oui, c'est une question importante.

Nick eut soudain une autre révélation. Il cligna des yeux comme si une ampoule électrique s'était allumée devant lui.

— Vous avez *déjà* mené une enquête – vous et vos gars de la sécurité. Hein, c'est bien ça, Sato ? C'était quand... il y a cinq ans et demi ?

— Oui.

— Et même avec votre technologie, vos drones, vos satellites et tout le bazar, vous n'avez pas réussi à découvrir qui a tué le fils de votre patron.

— Non, nous n'avons pas réussi.

— Votre enquête a duré combien de temps, Sato ?

— Dix-huit mois.

— Vous aviez combien d'agents sur le coup pendant ces dix-huit mois ?

— Vingt-sept.

— Nom de Dieu ! s'exclama Nick. Tout cet argent et tout ce personnel...

Vous n'avez pas réussi à trouver l'assassin de Keigo, et vous ne nous avez jamais dit – aux flics de Denver ou au FBI – que vous meniez votre propre enquête.

— Non, confirma Sato.

Sa voix semblait venir de très loin.

— Tout cet argent, ce personnel, cette technologie, répéta Nick, et vous avez été infoutus de trouver qui avait tranché la gorge de ce garçon. Mais votre patron attend de moi que je découvre l'assassin avec juste un peu de flashback et la semelle de mes souliers.

— Oui.

— Qu'est-ce que vous allez devenir si cette dernière tentative échoue ?

En posant la question, Nick se rendit compte qu'il connaissait déjà la réponse, même s'il ne se souvenait plus sur le moment du terme correct.

— Je me ferai *seppuku*, répondit Sato sans que ni sa voix ni son expression ne changent. Comme je l'ai proposé – mais la permission m'a été refusée – les deux premières fois que j'ai manqué au service de mon maître. Cette fois-ci, l'autorisation m'a été accordée d'avance.

— Doux Jésus... murmura Nick.

Son téléphone encastré dans le tableau de bord émit un bourdonnement d'alerte terroriste juste au moment où une détonation lointaine se faisait entendre par la vitre ouverte. Nick vit une colonne de fumée s'élever au nord-est. Des hélicoptères noirs de la Sécurité intérieure étaient nettement visibles à deux ou trois kilomètres au nord, tournoyant dans le ciel tels des charognards.

Nick interrogea son téléphone, mais il n'y avait encore aucun détail.

Dans son rétroviseur, il vit Sato se toucher l'oreille gauche. L'écouteur était tellement minuscule que Nick ne l'avait pas remarqué tout à l'heure.

— Qu'est-ce c'est ? demanda-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Une bombe. Une voiture piégée, manifestement. À l'échangeur de l'I-701, l'I-25 et la 36, ce que vous appelez la Souricière. Deux sections des autoroutes en surplomb se sont effondrées. Plusieurs dizaines de voitures sont ensevelies sous les décombres. On ne semble pas avoir détecté de contamination radiologique, chimique ou bactériologique.

— Bon sang, j'ai failli prendre par là... On y serait, maintenant. On sait qui a fait le coup ?

Sato haussa les épaules.

Nick n'interpréta pas ce geste comme voulant dire *Je ne sais pas* ou *Ce n'est pas encore sur le Net*, mais simplement *Quelle importance ?*

Et effectivement, est-ce que ça en avait ?

Hâjji, CA, *reconquista*, flashgangs, groupes anarchistes, milices spaniques, milices anglos, black muslims, cartels du Nouveau-Mexique, cartels locaux, honnêtes citoyens en colère, rebelles à la conscription, anciens combattants amers, infiltrateurs du Nouveau Califat... ça n'avait aucune importance. Le fait de savoir *quels* terroristes avaient fait sauter la Souricière ne vous permettait pas vraiment d'échapper au terroriste suivant, avec son arme ou sa bombe artisanale, ou sa camionnette bourrée d'engrais.

Mais Nick était quand même agacé de voir que le téléphone de Sato recevait des infos sécurisées plus vite que son propre appareil – pas tout à fait légal, et bidouillé pour intercepter les échanges sur le réseau tactique de la police.

Il ralentit quand la 6 passa au-dessus de l'I-25. Tout au nord, au-delà de l'immense ovale barbouillé de noir du CDDSI de Mile-High, juste à l'ouest des restes des buildings du centre-ville avec leurs enveloppes antiterroristes, derrière les masses de Six Drapeaux et de Coors Field, s'élevait encore une épaisse fumée. Les hélicos de la SI bourdonnaient et faisaient de grands cercles comme des vautours, tandis que ceux des journalistes – des charognards plus petits – tournaient un peu plus loin en attendant d'être autorisés à s'approcher suffisamment de la scène pour satisfaire les attentes des téléspectateurs.

Nick franchit l'I-25 et tourna à droite dans Speer Boulevard.

— Alors, comme ça, dit-il par-dessus son épaule, si mon enquête n'aboutit pas – sur une affaire que vous n'avez pas su résoudre en dix-huit mois à une époque où les indices et les souvenirs des témoins étaient encore frais, avec plus de technologie que le FBI et les milliards de Nakamura à votre disposition –, vous allez vous éventrer ?

Le chef de la sécurité hocha simplement la tête et ferma les yeux.

1.03

Cherry Creek

Vendredi 10 septembre

Le hongre gravit la rampe jusqu'au second et dernier étage du parking du Centre commercial de Cherry Creek, et son moteur mourut à dix mètres des bornes de recharge. Nick abandonna la voiture là, sachant que Mack ou l'un de ses gars se chargeraient de la pousser. La station de chargement de la Zone Verte japonaise n'avait pris qu'une quarantaine de minutes. Ici, avec ce matériel antique, il faudrait bien douze heures, même pour une simple recharge partielle. Nick s'en fichait.

Sato avait franchi les deux points de contrôle en montrant sa CNIC – une carte noire et non pas verte comme celles des diplomates ou des visiteurs étrangers –, et il n'y avait eu aucun problème. Mais Nick attendait de voir ce qui allait se passer au dernier contrôle, celui de la salle des armes. Si Sato croyait que son statut diplomatique allait lui permettre de rentrer dans Cherry Creek avec une arme, il allait être drôlement surpris. La présidente des États-Unis ne pourrait pas pénétrer dans ce complexe avec une arme, même cachée dans son soutien-gorge.

Ils étaient à présent dans le sas d'accès, et l'adjudant G., l'expert en armement et responsable de la sécurité, se tenait derrière le comptoir d'inspection. Un des gardes des postes de contrôle avait dû le prévenir par téléphone. L'adjudant G., un ancien marine, était à un de ces âges indéterminés une fois passé le cap de la soixantaine, mais il était encore en bonne forme physique, et dangereux. Son visage carré et tanné sous sa coupe en brosse semblait tenir uniquement grâce à son réseau de vieilles cicatrices.

Nick lui remit son Glock et attendit.

L'ancien centre commercial ne disposait pas d'un hyperscan IRM ni de couches de sécurité comme dans la Zone Verte, mais la machine à rayons X et le vieux renifleur d'explosifs installés dans le sas avaient fait leur travail. Nick pouvait voir sur l'écran de l'adjudant la silhouette brillante de Sato et la sienne. Sato portait une sorte de très gros pistolet dans un étui sous l'aisselle, une arme plus petite dans un ceinturon, un minuscule pistolet semi-automatique à la cheville droite, et une sorte de couteau à lancer dans sa ceinture au-dessus de la hanche droite.

Avant que l'adjudant G. n'ait pu grommeler ses exigences, Sato lui dit :

— Si vous voulez bien d'abord écouter ceci, je vous prie.

Il tendit sa CNIC à l'adjudant, qui mit son oreillette et ses e-lunettes pour accéder aux informations cryptées qu'elle contenait. L'expression de l'ancien marine ne changea pas, et quand il rendit sa carte d'identité à Sato, il dit simplement d'un ton bourru : « Entrez, Mr Sato », sans même tenter de le désarmer.

Nick en resta bouche bée, au point qu'il crut que sa mâchoire allait se décrocher. Il avait souvent entendu cette expression, mais il n'avait jamais eu l'occasion de vivre lui-même l'expérience...

Les portes intérieures et la grille s'ouvrirent, et Sato s'écarta avec un grand geste de la main comme pour dire : « Après vous... »

Nick se dirigea vers son cubicule. Cette partie de la ville était manifestement soumise à un de ses délestages électriques quotidiens, et malgré les générateurs qui continuaient d'alimenter les portes de sécurité, les bornes de chargement du parking, les caméras de surveillance, les portes des cubis, les autocanons extérieurs et autres équipements essentiels, la mezzanine du premier étage n'était pas éclairée. Quant aux panneaux vitrés courant le long du plafond, ils étaient recouverts d'une telle couche de poussière et de crasse qu'ils ne laissaient plus passer qu'une faible lumière d'un jaune maladif. La plupart des ventilateurs de l'espace commun étaient également arrêtés, et comme les occupants laissaient la porte de leurs cubis ouverte pendant ces coupures, l'air était saturé de l'odeur de plusieurs milliers de gens, de leur literie sale, de leur cuisine et de leurs ordures

Nick s'arrêta et s'accouda un instant à la balustrade pour regarder cinq mètres en contrebas la vieille fontaine qui coulait autrefois devant le grand magasin Saks Fifth Avenue. Cet espace abritait encore quelques-uns des cubis les plus chers du complexe, même s'il n'était pas vraiment accueillant avec ses sacs-poubelle éventrés entassés devant l'entrée barrée par un rideau de fer. Nick jeta un coup d'œil là où se trouvait autrefois la sculpture des oies sauvages.

Le grand bassin trapézoïdal en marbre avait depuis longtemps été vidé de son eau et rempli de terre pour servir de potager aux résidents des cubis de Saks, mais quelques câbles d'acier pendaient encore du plafond, et il restait une oie sauvage en bronze. Nick se souvenait de la sculpture d'origine, du temps où, gamin puis jeune homme, il venait faire ses courses ici. Elle avait représenté des oies sauvages se préparant à se poser l'une après l'autre dans l'eau. La plus basse, les pattes tendues en avant, semblait projeter des éclaboussures de part et d'autre, là où ses pieds palmés touchaient la surface. Combien y avait-il eu d'oies ? se demanda Nick. Six ? Huit ? Encore plus ?

Il faudrait du flashback pour le savoir, et il n'allait pas gaspiller de la drogue pour ça. Mais maintenant, il ne restait plus que cette oie solitaire trois mètres au-dessus du potager improvisé, avec ses larges ailes en bronze écartées et ses pattes qui commençaient juste à se déployer tel un train

d'atterrissage palmé.

Nick ne savait pas pourquoi il s'était arrêté ici avec Sato en remorque... C'est juste qu'il avait l'habitude de jeter un coup d'œil au passage à cette voie esseulée.

Il secoua la tête avec agacement et reprit le chemin de l'ancien Baby Gap, là où il habitait.

Les occupants des cinq autres cubis étaient tous chez eux derrière leurs cloisons et leurs couvertures tendues, parce qu'ils étaient eux aussi au chômage et qu'ils n'avaient nulle part où aller dans la journée. La vieille femme du cubi à côté de celui de Nick était en train de ronfler. Le couple du cubi en face se lançait des insultes à tue-tête, et leur gamin de deux ans s'était mis à brailler, de sorte que le niveau sonore de l'ensemble frôlait dangereusement le seuil mortel. Comme d'habitude, le cubi du vieux soldat était silencieux – Nick s'attendait toujours à sentir la puanteur qui annoncerait à tout le monde que le vieil homme avait finalement décidé de se pendre ou de se tirer une balle dans la tête –, mais les deux autres faisaient marcher leur télé à fond. Le plafond acoustique du Baby Gap était à quatre mètres, mais les minces cloisons ne faisaient que deux mètres cinquante.

Nick ouvrit la porte et fit entrer Sato dans son espace minuscule. Il sentait grandir en lui sa rage de voir son intimité envahie. Mais Mr Nakamura avait insisté pour que le chef de la sécurité visite son domicile, et le transfert initial de crédit ne s'effectuerait qu'une fois cette formalité accomplie.

Nick constata qu'il avait oublié de faire son lit. Le plus drôle, c'est qu'autrefois, entre Dara et lui, ç'avait été un motif de fierté un peu absurde qu'il le fasse toujours, même avant de la rencontrer, et les matins où ils étaient tous les deux pressés, c'était lui qui le faisait si elle n'en avait pas le temps.

Le lit défait était d'autant plus en évidence qu'il occupait près du tiers de la pièce.

Nick ne proposa pas à Sato de s'asseoir parce que, primo, il ne l'avait pas invité chez lui, et secundo, le seul endroit pour s'asseoir, à part le lit défait, était la chaise devant le petit bureau sur lequel Nick ouvrait le clavier virtuel de son téléphone, et que cette chaise n'était probablement pas assez solide pour supporter le poids du Japonais. Elle était déjà un peu limite pour lui.

Mais le chef de la sécurité ne semblait pas avoir envie de s'asseoir. Il s'approcha du mur en face du lit, où était accroché un écran de 70 pouces, puis il alluma la télé et y introduisit sa carte.

Aussitôt, trois rangées de visages apparurent à l'écran, dix-huit en tout.

— Reconnaissez-vous ces gens ? demanda Sato.

— Quelques-uns. La plupart, répondit Nick.

Ces visages lui avaient été familiers, autrefois, des témoins et des suspects dans le meurtre de Keigo Nakamura, mais le flashback avait pour effet paradoxal d'estomper les souvenirs réels.

Comme en réponse à cette réflexion silencieuse, Sato dit :

— Mr Nakamura pense que vous voudrez sans doute passer quelques heures à relire leurs dossiers et revoir leurs interviews à l'aide du flashback avant d'entreprendre votre enquête. Je vous suggère fortement de ne procéder à cette revue que sur un ou deux sujets à la fois, pour pouvoir démarrer le plus tôt possible vos investigations dans le monde réel. Combien d'heures de flashback vous faut-il ?

Nick haussa les épaules.

— L'enquête a pris quatre mois de ma vie. Si je voulais la revoir entièrement sous flash, relire les dossiers de tous ces gens et revoir leurs interviews, je pourrais me mettre au travail vers Noël.

— Ce qui est, bien sûr, totalement inacceptable.

— Bon, d'accord. Qu'avez-vous en tête, Mr Nakamura et vous ? Que je commence dans un mois ? Quinze jours ?

— Tôt demain matin, répondit Sato. Vous êtes un expert en déclenchement de souvenirs sous flashback. Sélectionnez des moments critiques à revivre cet après-midi et ce soir, passez une bonne nuit pour récupérer, et je me joindrai à vous demain matin quand vous redémarrerez l'enquête.

Nick ouvrit la bouche pour protester, puis il la referma. Cela n'avait aucune importance. L'essentiel était d'obtenir le transfert de fonds sur sa carte.

Sato lui fit signe de la lui donner, puis il la passa dans son téléphone et la rendit à Nick.

— Vous avez maintenant de quoi couvrir les dépenses du premier mois. Cela comprend l'argent nécessaire pour acheter du flashback, bien sûr, mais aussi pour vos déplacements – vous allez avoir besoin d'une nouvelle voiture, comme Mr Nakamura l'a fait remarquer – et autres frais divers. Il va de soi que toutes vos dépenses seront suivies en temps réel par nos soins.

Nick se contenta de hocher la tête. Mais quand Sato s'apprêta à partir, il lui dit :

— Trois de ces dix-huit personnes sont mortes, vous savez.

— Oui, je sais.

— Mais vous voulez quand même que je les revoie sous flash et que je les garde au centre de l'enquête ?

— Oui.

Nick haussa encore les épaules.

— Bon, je vais vous raccompagner.

L'expression semblait désuète, même à Nick qui n'était plus tout jeune. Et il se fichait bien que le chef de la sécurité ait du mal à retrouver son chemin. Mais il tenait à s'assurer qu'il quittait effectivement le complexe.

À son grand étonnement, Sato ne se dirigea pas vers un des sas de sortie. Il traversa le hall vers la mezzanine nord et le couloir administratif près de l'ancienne boutique Ralph Lauren. L'adjudant G. et le sergent de sécurité en armure noire – il s'appelaient Marx – l'y attendaient. Les quatre hommes

franchirent une porte et gravirent une volée de marches – les ascenseurs ne fonctionnaient pas à cause du délestage – menant à la terrasse. Nick connaissait cet accès, il en avait mémorisé le code. Il avait aussi dans le placard de son cubi une trentaine de mètres de corde en Perlon-3, des mousquetons et un harnais au cas où il aurait besoin de quitter rapidement le bâtiment par le toit.

Il plissa les yeux dans l'air embrumé. La colonne de fumée s'élevait toujours à des kilomètres au nord-ouest.

L'hélicoptère qui vint chercher Sato était un de ces nouveaux modèles silencieux qui ressemblaient plus à une libellule que les appareils de la Sécurité intérieure ou de la police. Quand il se posa – Nick ignorait totalement que l'ancien centre commercial avait sur son toit une plate-forme d'héliport balisée aux infrarouges –, le seul bruit qu'on entendit fut celui des gravillons glissant sur les lucarnes crasseuses et les panneaux solaires hors d'usage.

Sans dire un mot, Sato grimpa dans la cabine et l'appareil de Nakamura redécolla pour se diriger vers l'ouest.

En redescendant, l'adjudant G. dit à Nick :

— Vous avez de sacrées fréquentations, dites-moi...

Nick se contenta de grogner.

*

Nick n'eut pas besoin de quitter le centre commercial pour aller voir son dealer. Il le retrouva dans la partie du sous-sol qui abritait autrefois la chaufferie.

— Putain, fit le technicien quand il vit le solde sur la CNIC de Nick. Combien tu veux mettre pour le flash ?

— Tout le paquet.

Nick lui tendit sa carte et le regarda la passer dans son boîtier, un engin de marché noir tout à fait illégal mais parfaitement fonctionnel.

— Ça va me prendre un peu de temps pour rassembler autant de fioles d'un coup.

— Tu as dix minutes, répondit Nick qui savait où Gary stockait ses réserves. Une minute de plus, et j'achète dans la rue.

— O.K., on se calme, dit Gary en faisant un geste d'apaisement avec ses mains noueuses. Je t'apporte le tout dans ton cubi d'ici dix minutes. Mais il y a dans le bâtiment pas mal de flasheurs qui vont râler ce soir.

— Qu'ils aillent se faire foutre. Mais pas de livraison dans mon cubi. Je te retrouve ici dans dix minutes.

— C'est toi le client.

— Et pas qu'un peu, dit Nick.

*

Huit minutes plus tard, Gary était de retour dans la chaufferie, et Nick aussi. Il avait déposé sa carte et son téléphone dans son cubi, puis il s'était douché et avait changé de vêtements avant de s'examiner avec son vieux détecteur de la police – juste au cas où Sato lui aurait collé un traceur. Il était ensuite descendu au sous-sol avec simplement sa vieille sacoche de toile en bandoulière.

Malgré le grand nombre de fioles de vingt-quatre heures que Nick avait spécifié, ça faisait quand même une sacrée quantité à transvaser. Il les fourra dans sa sacoche, en les enveloppant rapidement dans des serviettes pour qu'elles ne se cognent pas.

Une fois Gary parti, Nick franchit la porte rarement utilisée permettant d'accéder aux canalisations et aux étroits passages de maintenance sous la chaufferie. Un de ces passages menait à des conduites plus anciennes et plus profondes, dont la plupart étaient maintenant condamnées, et qui débouchaient sur l'extérieur. Mais le panneau d'accès était fermé avec un cadenas dont sans doute plus personne ici ne connaissait la combinaison. Nick tapa le code à sept chiffres, qu'il connaissait non pas pour avoir vécu dans le complexe, mais suite à une affaire remontant à une dizaine d'années, quand il avait dû explorer avec des collègues le dédale souterrain de Cherry Creek à la recherche d'un tueur en série spécialisé dans les enfants.

Il referma la trappe derrière lui et prit une petite lampe torche dans sa sacoche. Le dos courbé, il parcourut rapidement une cinquantaine de mètres en s'efforçant d'éviter les conduites rouillées qui remplissaient une bonne partie du passage. Ce qu'elles contenaient maintenant – et qui en coulait goutte à goutte par les fissures de corrosion – était suffisamment toxique pour que les voyous de la rue ne viennent pas dans cette partie du labyrinthe. L'air y était presque irrespirable.

Arrivé au premier embranchement, Nick prit le tunnel de gauche, qui était tout aussi étroit et malodorant. Il compta vingt pas et s'arrêta devant une série de tuyaux plus petits qui s'enfonçaient dans le mur de béton. Il y avait un vieux panneau d'inspection qui semblait bloqué par la rouille, mais il s'ouvrit en grinçant quand Nick tira sur la poignée.

Le sac en plastique étanche était toujours à sa place, là où il l'avait planqué des années plus tôt. Il était venu vérifier de temps en temps. Il retira le pistolet calibre .32 de son tas de chiffons huilés et le mit dans sa sacoche. C'était une arme intraçable qui avait appartenu autrefois à son dernier partenaire, l'inspecteur K.T. Lincoln. Il laissa la liasse de vieux billets dans son étui en plastique, mais il en sortit le mobile bon marché acheté chez Wal-Mart, impossible à identifier. Les batteries longue durée fonctionnaient encore : il arrivait à capter un signal dans le souterrain.

Accroupi dans la puanteur du tunnel, Nick composa un numéro.

— Papillon, j'écoute, fit une voix avec un fort accent pakistanais.

— Pap, c'est le Dr B. J'ai besoin que tu viennes me prendre devant la grille d'égout sous le vieux pont de Cherry Creek dans cinq minutes.

Il y eut un silence presque imperceptible. Pendant une bonne douzaine d'années, Mohammed al Mahdi, également connu sous le nom de « Papillon », avait été l'un des meilleurs indics de l'inspecteur Nicholas Bottom. Et pour Papillon, le « Dr B. » avait été le flic qui payait le mieux. Après avoir été viré de la police, Nick s'était souvent assuré que le chauffeur de taxi était toujours là, en apportant généralement un cadeau quand il lui rendait visite. Mais le plus important, c'était que Papillon avait encore peur de Nick Bottom – physiquement, mais aussi parce que Nick en savait suffisamment sur son passé pour pouvoir le faire plonger quand il voudrait.

— J'arrive tout de suite, Dr B.

*

Dans les films, les bouches d'égout servant à l'évacuation des eaux de pluie avaient la taille de celles de Los Angeles. On pouvait y faire passer un camion. De fait, dans un film du milieu du siècle dernier que Nick et Dara avaient adoré, *Des monstres attaquent la ville*, c'était un régiment entier de jeeps et de camions qui s'engouffraient dans ces tunnels. Mais ceux de Denver étaient des passages étroits tapissés de vase, et Nick en était réduit à ramper en s'aidant de ses coudes quand il atteignit enfin la grille rouillée, qu'il fit sauter et tomber sur le trottoir abandonné sous le vieux pont de Cherry Creek.

Le cyclo-taxi de Papillon, importé de Calcutta quand cette ville était passée à une flotte de taxis électriques, attendait dans la pénombre. Nick se glissa sur la banquette arrière.

— Le flashodrome de Grossven, dit-il à son chauffeur.

Papillon hocha la tête et se mit à pédaler. Nick se renfonça contre le dossier crasseux en veillant à ce qu'on ne puisse pas voir son visage.

Le flashodrome de Mickey Grossven se trouvait à moins de trois kilomètres au sud, le long de la rivière. Là-bas, les grands ensembles d'habitations avaient brûlé lors des combats de la première *reconquista*. Ils n'avaient été ni remis en état ni démolis. Nick glissa un billet de cinq anciens dollars dans la paume de Papillon – l'équivalent de deux mois de salaire pour l'immigrant clandestin – en lui disant :

— Tu ne m'as pas vu, tu ne m'as pas entendu. Si quelqu'un retrouve ma piste, je me mettrai en chasse sur la *tienne*, Mohammed.

— Vous pouvez compter sur moi, Dr B.

Nick était déjà descendu du cyclo-taxi et se glissait par la brèche percée dans le mur. Il se retrouva dans un couloir qui empestait l'urine, puis il gravit quelques marches et s'arrêta dans un autre couloir qui ne menait nulle part. Il n'y avait devant lui qu'un mur de brique et des débris calcinés.

Nick se tint immobile, le temps que les caméras infrarouges puissent l'examiner soigneusement.

Le mur glissa sur le côté et Nick entra dans un immense hangar sans

fenêtres. Le seul éclairage provenait de bâtonnets chimiques plantés dans des petits tas de cire fondue à même le sol. Il y avait des centaines de lits de camp dans la pièce sombre, peut-être même un millier, et une silhouette agitée sur chacun d'eux. Des flacons étaient accrochés au-dessus de chaque lit, avec des tubes d'intraveineuse reliés à chaque occupant.

Grossven et son énorme gorille attendaient Nick dans la zone d'accès.

— Inspecteur Bottom ? fit Grossven. J'espère qu'il n'y a pas de problèmes ?

Nick secoua la tête.

— Je ne suis plus inspecteur, Mickey. J'ai juste besoin d'une couchette et d'une IV.

Grossven étira sa bouche édentée en un large sourire et balaya l'espace sombre derrière lui d'un revers de la main.

— Des couchettes, ça n'est pas ça qui manque. Des couchettes et du temps. Tout le temps qu'on peut espérer. Combien en voulez-vous, inspecteur ?

— Six cents heures.

Grossven n'ayant plus de sourcils, il ne manifesta sa surprise que dans ses yeux.

— Pour un début, ça n'est pas si mal. Vous payez en liquide, inspecteur, ou je mets ça sur votre compte ?

Nick lui tendit un billet de cinquante dollars.

— Lawrence, dit Grossven.

Le colosse en armure d'écailles de dragon conduisit Nick jusqu'à un lit de camp installé dans un coin à l'écart, et brancha l'IV avec des gestes d'expert. Nick posa sa sacoche sous le lit et glissa son pistolet dans sa poche, tout en sachant qu'ici, son argent et ses fioles de flashback étaient en sécurité. C'est à ça que servaient ces cavernes d'hibernation. Mickey n'aurait pas survécu un mois s'il avait laissé ses clients se faire dévaliser, et il faisait ce métier depuis plus de dix ans.

Passer plus de vingt heures d'affilée sous flash entraînait des problèmes rénaux et intestinaux. L'absence de pauses pouvait aussi conduire à des épisodes psychotiques quand l'esprit, enfin réveillé, se révélait incapable de faire la différence entre les deux réalités.

Nick se fichait pas mal des problèmes de psychose – il savait déjà quelle réalité il avait choisie –, mais il accepterait les interruptions de quatre heures qui lui permettraient d'éviter l'atrophie musculaire en marchant un peu sur la piste aménagée à l'étage, d'aller aux toilettes et de manger quelques barres protéinées. Une fois par semaine, il irait prendre une douche dans les bains municipaux à côté. Peut-être.

Six cents heures avec Dara, c'était insuffisant – ça ne faisait même pas un mois complet –, mais ce serait un début.

Allongé sur sa couche, le tube d'intraveineuse suffisamment lâche pour qu'il ne risque pas de le gêner s'il devait prendre son arme, Nick prit la première fiole de vingt-quatre heures, se concentra sur son point de déclenchement des souvenirs, dévissa le bouchon et inhala profondément.

3.00

Echo Park, Los Angeles

Samedi 11 septembre

Le professeur émérite George Leonard Fox, Ph.D., entra lentement dans le parc, en prenant bien garde de ne pas trébucher, de ne pas tomber, de ne pas se casser un de ses os de plus en plus fragiles. Cela le fit sourire. *Voilà à quoi j'en suis réduit, songea-t-il. C'est pour ça que les personnes âgées marchent à petits pas. Pour protéger leurs os fragiles. Et par la grâce de Dieu, ou sa malédiction, mon tour est venu.*

Il se rendit compte qu'il se laissait aller à ronchonner, et il chassa ce sentiment puéril pour se concentrer tandis qu'il progressait lentement – mais pas vraiment à petits pas, pas encore, pas tout à fait – sur les dalles disjointes de l'allée. À soixante-quatorze ans, le professeur George Leonard Fox ne se servait pas encore d'une canne, et il n'avait pas l'intention de se casser quelque chose aujourd'hui et d'être obligé d'en avoir une. Des fioles de flashback brisées craquaient sous ses pieds, mais il n'y prêtait pas attention.

Il était encore tôt, à peine 7 heures du matin, et il faisait relativement frais dans Echo Park. Le ciel était bleu et bien dégagé, les quelques tables et bancs de pique-nique qui restaient encore dans le parc étaient couverts de rosée. Pendant la journée et les nuits de week-end, d'innombrables gangs passaient leur temps à se battre au couteau et à se tirer dessus pour... pour quoi, au fait ? se demanda Leonard. Pour posséder le parc quelques heures seulement ? Pour affirmer leur statut ? Juste histoire de s'amuser ?

Pour un homme qui avait consacré sa vie à essayer de comprendre les choses, Leonard avait conscience que, maintenant qu'il s'apprêtait à mourir de vieillesse – s'il avait de la chance –, il comprenait de moins en moins.

Mais il comprenait très bien que les samedis et dimanches matin, le parc appartenait aux vieux comme lui.

En levant un instant les yeux des dalles diaboliques, Leonard vit que son ami Emilio Gabriel Fernández y Figueroa avait annexé leur table de jeu d'échecs préférée, et qu'il était en train d'y disposer les pièces qu'il avait apportées avec lui.

— *Buenos días, mi amigo*, dit Leonard en s'approchant.

— Bonjour, Leonard, répondit Emilio en souriant.

Ils alternaient entre l'anglais et l'espagnol, un samedi sur deux, et Leonard avait oublié que la semaine précédente, ç'avait été l'espagnol. Comment avait-il pu l'oublier ? Il avait eu un mal fou à se souvenir du mot « appauvrissement » – *empobrecimiento* était ce qu'Emilio avait finalement proposé... Il commençait donc à présenter les symptômes de perte de mémoire de l'alzheimer en plus de ses problèmes d'équilibre et sa peur de se briser les os ?

Leonard sourit et tapa sur le poing gauche d'Emilio. C'était un pion noir. Emilio allait encore avoir les blancs. C'est ce qu'il préférait, et il gagnait à peu près trois fois sur quatre au tirage au sort. Emilio s'assit sur le banc de béton – l'échiquier était déjà disposé avec les blancs de son côté – et Leonard s'installa avec précaution en face de lui. Ils n'utilisaient pas de pendule pour leurs parties amicales.

Emilio ouvrit avec son coup habituel de pion, prudent et classique. Leonard répondit comme il le faisait toujours, lui aussi. La partie progressa rapidement dans sa première phase familière, et les deux hommes purent se détendre et bavarder tout en jouant.

— Comment avance ton roman, Leonard ? demanda Emilio en allumant une cigarette.

Emilio Gabriel Fernández y Figueroa – le vieil homme prétendait que son grand-père avait volé le nom de famille entier à un personnage d'un film avec John Wayne – fumait un paquet par jour. Et pourtant, Emilio était né en 1948, dix ans avant Leonard, et il approchait de son quatre-vingt-quatrième anniversaire sans se soucier apparemment d'os fragiles, de cancer du poumon ou de quoi que ce soit d'autre.

Emilio le reconnaissait lui-même : il était béni des dieux. Arrivé en Californie comme immigrant clandestin à la fin des années 60, il avait gagné suffisamment d'argent comme traducteur, et aussi parfois comme comptable, pour pouvoir retourner au Mexique et s'y marier. Il avait ensuite décroché une maîtrise puis un Ph.D. à l'*Universidad Nacional Autónoma de México*. Il y avait enseigné la littérature espagnole ainsi qu'à l'IPN, l'*Instituto Politécnico Nacional*, pendant de nombreuses années jusqu'à ce que – alors qu'il allait prendre sa retraite – deux de ses fils et trois de ses petits-fils soient tués lors de combats opposant les cartels de la drogue à la police fédérale mexicaine.

Quand les batailles entre cartels et *Federales* prirent les proportions d'une véritable guerre civile, et que vingt-trois millions de Mexicains, y compris les cartels, émigrèrent vers le nord, aux États-Unis, sur une période de sept mois, cinq des fils survivants d'Emilio et huit de ses petits-fils se joignirent au tsunami en tant que chefs du mouvement émergent de la *reconquista*, visant à séparer le Nuevo Mexico naissant d'une grande partie du vieux Mexique contrôlée par les cartels et plongée dans le chaos. Le professeur Emilio Gabriel Fernández y Figueroa avait pris le chemin du nord avec ses fils, petits-fils et arrière-petits-fils, ainsi que la plupart de ses petites-filles et leurs familles, pour retourner aux États-Unis – enfin, ce qu'il en restait –, là où il

avait pu autrefois gagner de quoi payer ses études, et où il s'était depuis rendu à de nombreuses reprises en tant qu'universitaire respecté.

Leonard avait fait sa connaissance en septembre 2001, lors d'une conférence rassemblant des sommités littéraires à Yale. Les deux professeurs avaient été présentés à l'assistance comme étant experts des œuvres de Gabriel Garcia Márquez, du fabuliste argentin Jorge Luis Borges, du poète chilien Pablo Neruda et du romancier cubain Alejo Carpentier. Il n'avait même pas fallu une heure de table ronde pour que le professeur George Leonard Fox batte en retraite sur tous les fronts et s'en remette à l'expertise du professeur Emilio Gabriel Fernández y Figueroa.

Le troisième jour de cette conférence, des avions détournés par des djihadistes d'Al-Qaida s'étaient écrasés contre les tours du World Trade Center à New York, sur le Pentagone et dans un champ en Pennsylvanie. Les conversations privées qui s'ensuivirent entre Leonard et Emilio avaient scellé une amitié qui durait toujours à Los Angeles, trente ans plus tard.

Leonard poussa un soupir.

— Je suis complètement bloqué, Emilio. Mon idée était d'écrire une sorte de fresque historique des quarante dernières années, façon *Guerre et Paix*, mais je suis incapable d'aller plus loin que septembre 2008. Je n'arrive tout simplement pas à comprendre cette première crise financière.

Emilio sourit, puis il exhala une bouffée de fumée et attaqua avec son fou.

— Tu ferais peut-être mieux de prendre Proust comme modèle, Leonard, au lieu de Tolstoï.

Leonard bloqua la ligne d'attaque du fou en déplaçant un de ses pions d'une case. Le pion lui-même était protégé par son cavalier.

Après ses premiers coups relativement prudents, Emilio devenait toujours beaucoup plus agressif, en recourant à une combinaison de ses fous et de ses tours, presque toujours aux dépens de ses autres pièces. Leonard, lui, préférait ses cavaliers et une défense solide.

— Non, Emilio, quand bien même j'aurais une madeleine magique, entremêler l'histoire de ma vie aux événements des dix dernières années n'éclairerait presque rien. Je ne vivais pas sur cette planète. Je vivais sur des campus universitaires.

Leonard avait pourtant bien remarqué un tournant dans l'histoire, quand le pays et le monde avaient commencé à prendre le chemin de l'enfer... ou en tout cas, il avait remarqué sa propre implication. Dans les années 90, il enseignait à la fois les classiques et la littérature anglaise à l'université du Colorado, à Boulder, quand les administrateurs – cédant à une sorte de chantage de la part de l'enseignant en question – avaient nommé à la tête du tout nouveau département des études ethniques un soi-disant universitaire, soi-disant Indien d'Amérique et soi-disant professeur (mais un homme indéniablement rongé par la haine) du nom de Ward Churchill. Cette désignation avait été une soumission totale au politiquement correct – un terme déjà inextricablement lié au mot « université » – et à une certaine

forme de médiocrité enragée. Quand Leonard était rentré de la conférence de Yale après le 11-Septembre, il n'avait pas été étonné de découvrir que ce Ward Churchill avait écrit un essai dans lequel il comparait les victimes du World Trade Center et du Pentagone à des « petits Eichmann ». Ses quelques étudiants en littérature anglaise – et ceux encore plus rares qui étudiaient les classiques – semblaient raser les murs des couloirs d'un air honteux, tandis que les étudiants de Churchill – tatoués, avec de nombreux piercings et levant le poing d'un air rageur – marchaient d'un pas triomphant comme des membres de la Gestapo.

— Non, répéta Leonard, je n'ai même pas l'ombre d'une vie proustienne dont je pourrais parler. Je voulais documenter une époque que nous avons vécue tous les deux, d'une façon aussi étendue et brillante que Tolstoï quand il a documenté la sienne. Il se trouve simplement que je ne sais *rien*, que je ne comprends *rien*. La guerre, la paix, la finance, l'économie, la politique... je ne comprends rien à rien.

Emilio eut un petit rire qui se termina en toux, puis il avança une tour de cinq cases pour soutenir ses fous en une tentative de prise en tenaille.

— Tolstoï a dit un jour que *Guerre et Paix* n'était pas censé être un roman.

— Ma foi, dit Leonard en déployant son autre cavalier, si c'est ça, j'ai réussi à égaler Tolstoï. Mon fouillis de pages n'est pas un roman non plus.

Le fou d'Emilio, protégé par sa tour, captura un des pions de Leonard.

— Échec au roi, fit Emilio.

Leonard joua calmement le cavalier qu'il tenait en réserve, protégeant ainsi son roi et menaçant le fou d'Emilio. C'était une... L'idée même que l'image lui vienne à l'esprit le fit rougir. C'était une *impasse mexicaine*...

— Tu pourrais t'abstenir d'écrire le roman, et te contenter d'écrire un équivalent de l'épilogue de *Guerre et Paix*, reprit Emilio. Tu sais, des thèmes comme le fait que les forces historiques défient la raison humaine, qu'aucun de nous n'est libre mais que la conscience crée en nous l'illusion de la liberté et du libre arbitre, et que puisque le libre arbitre est une illusion, l'histoire doit trouver ses propres lois, et que même la personnalité dépend de l'époque, du lieu, de l'émotion et de la causalité.

— Ça, ce serait un traité philosophique, répondit Leonard en regardant Emilio amener son autre tour dans la mêlée. Pas un roman.

— De toute façon, plus personne ne lit de romans.

— Je sais, dit Leonard en prenant la première tour de protection d'Emilio avec son fou. Échec au roi.

Emilio fronça les sourcils. Il était trop tard pour roquer, et il avait un peu trop déployé ses pions et ses pièces majeures, laissant la zone du roi relativement dégarnie. Il renonça un instant à son attaque et rapatria son fou dans une position protectrice.

— Échec au roi, dit de nouveau Leonard après avoir pris ce fou avec le sien.

En grommelant, Emilio finit par sortir son cavalier de son hibernation pour

s'emparer du fou de Leonard – qui s'était préparé à cet échange, car Emilio se reposait davantage sur ses fous. Et maintenant, toute prétention à tenir des positions offensives et défensives bien ordonnées laissa place à un chaos de pièces en désordre. Leurs parties, qui débutaient toujours de façon très classique, dégénéraient presque toujours comme ça, en combats d'amateurs.

— Au moins, dit le professeur émérite Emilio Gabriel Fernández y Figueroa, l'époque est aux traités.

— C'est une époque de *Zeitstil*, répliqua sèchement Leonard.

Emilio connaissait le contexte de l'expression – le « style du temps » – et ils en avaient souvent discuté ensemble. L'intellectuel allemand Karl Jünger avait utilisé ce terme dans ses *Kaukasische Aufzeichnungen*, ses carnets secrets tenus pendant le règne d'Hitler. Leonard méprisait Jünger – du moins celui de la Seconde Guerre mondiale plutôt que le Jünger de la guerre froide, qui s'était exprimé beaucoup plus ouvertement –, parce que, au lieu de s'opposer sans détour à la tyrannie, l'Allemand avait jugé suffisant de s'en moquer et de ridiculiser Hitler en secret. *Zeitstil* – le « style du temps » – avait été sa façon de décrire le recours à l'euphémisme et au double langage par les hommes au pouvoir, dans le but de détruire le langage même qu'ils avaient usurpé. Jünger avait pu le constater dans les années 30 et 40. Leonard l'avait observé tout au long de sa vie aux États-Unis. Ni l'un ni l'autre n'avaient agi.

— *LTI*, murmura Emilio. (Cela signifiait *Lingua tertii imperii*, l'expression codée de Jünger empruntée à Victor Klemperer, le « Langage du Troisième Empire ». Un jeu de mots d'une érudition amère.) Ça a toujours existé.

Leonard secoua la tête. Ses cavaliers avançaient à présent contre les défenses dispersées d'Emilio.

— Non, pas toujours, dit-il. Pas à ce point.

— Alors, mon ami, ton nouveau *Guerre et Paix* ne parlerait ni de guerre ni de paix. Juste de la confusion de notre époque et de son langage.

— Oui, fit Leonard.

Emilio avait tenté une défense à l'aide de sa tour, et le fou de Leonard traversa l'échiquier pour s'en emparer.

— *Solitudinem faciunt, pacem appellant*, dit Emilio.

— Oui.

La première fois que Leonard avait entendu cette citation de Tacite – « Ils font un désert et disent que c'est la paix » –, il était en première année d'université, et ces quatre mots l'avaient frappé au front comme un coup de poing. Ils lui faisaient encore le même effet aujourd'hui.

— Échec et mat, dit Leonard.

— Ah, oui, bien joué, très bien joué, marmonna Emilio. (Il écrasa sa cigarette et en alluma une autre, puis il se cala en arrière et croisa les bras.) Quelque chose te tracasse, mon ami. C'est au sujet de ton petit-fils ?

Leonard respira lentement et commença à remettre les pièces en place pour une autre partie avant de répondre.

— Oui. Cela fait une semaine que Val ne va plus à ses cours – je reçois des

appels automatiques du lycée. Il rentre à la maison au petit matin et refuse de me parler. Ce n'est plus le gamin qu'il était.

— Il devient peut-être l'homme qu'il sera, répondit Emilio d'une voix douce.

— J'espère que non. C'est une période difficile pour lui. Il est en colère, il en veut à la terre entière – à moi en particulier – et je crois qu'il renifle beaucoup de flashback.

— Tu as trouvé des fioles ?

— Non. J'ai simplement la forte impression qu'il prend la drogue avec ses amis.

Ils avaient souvent abordé la question du flashback. Comment faire autrement ? Emilio affirmait qu'il ne l'avait jamais essayé. Il préférait se reposer sur sa mémoire plutôt que de recourir à une substance chimique pour revivre des souvenirs artificiels. Et puis, ajoutait-il, quand on a quatre-vingts ans passés, on ne peut pas se permettre de sacrifier une partie du temps qui vous reste à vivre dans la réalité pour autant de minutes à « revivre » le passé. Leonard avait reconnu qu'il lui était arrivé autrefois d'en prendre, mais il n'avait pas aimé l'effet que ça lui faisait. Et puis, il n'y avait pas de gens ni d'événements assez importants à ses yeux pour justifier de dépenser de l'argent afin de les revoir ou de les revivre.

— C'est un des avantages – ou un des inconvénients, peut-être – d'avoir été marié quatre fois, avait-il dit à Emilio.

À présent, Leonard s'attendait à entendre de la part de son vieil ami mexicain une réflexion philosophique, pour le consoler, peut-être, mais Emilio dit doucement :

— Hier, une jeune spanique du quartier, María Hernández, s'est fait violer sur le chemin du lycée. Elle avait... disons, une réputation un peu douteuse, mais son père, ses frères et la milice locale de la *reconquista* ont juré de tuer les garçons qui ont fait ça.

— Les garçons ? répéta Leonard.

Sa voix était tellement creuse qu'il avait l'impression de l'entendre résonner dans ses oreilles.

— Une bande de huit ou neuf jeunes anglos, précisa Emilio. Presque certainement un de ces flashgangs dont on entend parler pratiquement tous les jours. Ils ont fait ça pour pouvoir le *re-faire* autant de fois qu'ils voudront.

Leonard se passa la langue sur les lèvres.

— Si tu penses que Val... non, c'est impossible. Pas Val. Il est en colère, c'est vrai, et perturbé, mais... non, pas Val. Pas un viol. Jamais de la vie.

Emilio fixa d'un air triste son collègue et partenaire d'échecs.

— La jeune fille – María – connaissait un des garçons qui l'ont violée. Un élève anglo de son collège qui aime se faire appeler Billy le Kid. Un certain William Coyne.

Le professeur émérite George Leonard Fox crut qu'il allait vomir. Il avait rencontré très peu des camarades de Val depuis que Nick l'avait envoyé vivre

avec lui, mais Billy Coyne faisait partie de ceux qui venaient souvent à la maison. Un garçon toujours souriant, respectueux et poli, mais quarante ans d'enseignement avaient permis à Leonard de voir que derrière cette façade, c'était un hypocrite sournois à la Eddie Haskell.

— Je pense que je vais devoir faire sortir Val de cette ville, dit-il enfin.

Emilio avait entamé la deuxième partie en déplaçant son pion blanc, mais Leonard n'arrivait pas à se concentrer.

— *Sí*, mon ami, ce ne serait pas une mauvaise idée. As-tu assez d'argent pour le billet d'avion ?

Leonard eut un petit rire amer.

— Avec des tarifs qui dépassent le million de nouveaux dollars pour un vol Los Angeles-Denver ? Non, pas vraiment.

— Son père, peut-être ? Il a pu acheter un billet il y a cinq ans pour l'envoyer ici.

Leonard secoua la tête.

— Nick a dépensé pratiquement tout l'argent de l'assurance vie de ma femme pour payer ce billet.

— Mais c'était un policier...

— Oui, dit Leonard, *c'était*. Aujourd'hui, ce n'est plus qu'un accro au flashback. Autrefois, j'obligeais Val à lui téléphoner une fois par mois, mais il ne veut plus parler à son père, et Nick ne rappelle jamais quand je lui laisse un message. Je crois qu'il a oublié qu'il avait un fils.

— Il y a d'autres membres de la famille ?

Perdu dans ses pensées, Leonard secoua encore la tête.

— Tu connais bien *ma* famille, Emilio. Quatre mariages au fil de toutes ces années, mais seulement trois filles. Dara est morte dans cet accident de voiture à Denver. Kathryn a épousé un musulman français et elle est partie vivre à Paris il y a plus de vingt ans – elle s'y est perdue dans la dhimmitude. Sous le voile, comme on dit. Cela fait quinze ans que je n'ai plus aucune nouvelle. Eloïse m'appelle trois fois par an de La Nouvelle-Orléans – toujours pour m'emprunter de l'argent. Son mari et elle sont des flasheurs. Ils sont au chômage tous les deux. Mes trois ex-épouses que j'ai aimées sont mortes, et celle que j'ai appris à haïr – et qui m'a haï dès le début –, vit toujours. Elle est riche, et n'accepterait jamais un coup de fil de moi – et encore moins de recueillir le petit-fils que j'ai eu par une autre femme.

— Alors, dit Emilio, il ne reste que le père.

— Oui, le père. Val dit qu'il le déteste – quand il accepte d'en parler –, mais je crois que ce serait encore la meilleure solution. Et ça ne serait que pour onze mois, jusqu'à ce que Val fasse son service militaire. Cette ville devient trop dangereuse pour lui.

Emilio regardait Leonard avec une expression triste.

— Elle risque de le devenir aussi bientôt pour toi, mon ami. Vous devriez partir tous les deux. Bientôt. Très bientôt.

Leonard émergea de ses réflexions, sans plus penser à la partie d'échecs.

— Que veux-tu dire, Emilio ? Tu sais quelque chose ?

Le vieil homme poussa un soupir. Il prit sa canne à pommeau d'ivoire posée contre la table et s'appuya sur elle.

— Les forces de La Raza et de la *reconquista* sont très agitées. Il pourrait y avoir très bientôt une tentative pour s'emparer du pouvoir dans tout Los Angeles.

Sous l'effet de la surprise, Leonard éclata de rire. Ils discutaient rarement de politique.

— S'emparer du pouvoir ? répéta-t-il d'une voix trop forte. Est-ce que les spaniques ne contrôlent pas déjà tout à LA, à part quelques quartiers ? Est-ce que la loi n'impose pas déjà que le maire soit spanique ?

— Spanique, oui. Mais ce n'est pas la vraie *reconquista*, Leonard. Los Angeles n'est pas gouvernée comme une province du Nuevo Mexico. C'est... sur le point de se faire.

Leonard resta un instant sans voix. Finalement, il dit :

— Ça signifierait la guerre civile dans les rues.

— Oui.

— Combien... combien de temps avons-nous ?

Emilio se pencha plus lourdement sur sa canne, et son expression se fit encore plus triste. Leonard repensa à Cervantès et à son Chevalier à la triste figure.

— Si ton petit-fils et toi pouvez partir, vous feriez bien de le faire... très vite, chuchota Emilio.

Il sortit de sa poche une carte de visite et un magnifique stylo, puis il écrivit quelques mots en espagnol et tendit le carton à Leonard. La carte ne comportait que le nom d'Emilio et une adresse située à trois kilomètres à l'est d'Echo Park – Leonard ne lui avait jamais demandé où il habitait –, ainsi qu'une courte phrase pour dire à celui qui la lirait de laisser passer cet homme, que c'était un ami, et de le conduire à l'adresse indiquée. Elle était signée : *Emilio Gabriel Fernández y Figueroa*.

— Mais comment faire ? demanda Leonard en rangeant soigneusement la carte dans son portefeuille. Comment ?

— Il y a les convois routiers, aussi bien les grands semi-remorques qui acceptent parfois de prendre des passagers payants que les automobilistes qui voyagent en groupe.

— Je n'ai pas de voiture.

Leonard éprouvait une sorte de vertige, un peu comme ce qu'on doit ressentir juste avant d'avoir une crise cardiaque ou une embolie. La chaleur du soleil de septembre lui semblait tout à coup trop dure à supporter.

— Je sais.

— Les points de contrôle et les barrages routiers...

— Viens me voir à cette adresse quand tu seras certain que vous partez tous les deux, dit Emilio en castillan. On pourra peut-être organiser quelque chose...

Leonard posa les mains bien à plat sur la table en béton. Il examina un instant ses taches de vieillesse, ses veines gonflées et ses articulations déformées par l'arthrite. C'étaient ses mains, ça ? Comment était-ce possible ?

— Tu te souviens de ce que dit le légionnaire romain Flaminius Rufus à propos de la Cité des Immortels, dans la nouvelle de Borges, *L'Immortel* ? demanda Emilio en repassant à l'anglais.

— Flaminius Rufus ? Je... non. Je me souviens de l'histoire, mais là... non.

— Borges fait dire à son légionnaire que la ville est « si horrible que sa seule existence... contamine le passé et l'avenir, et de quelque façon compromet les astres ».

Leonard regarda son compagnon sans rien dire. Il ne voyait pas du tout où Emilio voulait en venir.

— C'est ainsi que les guerriers de la *reconquista* du Nuevo Mexico voient les derniers quartiers gringos et asiatiques de Los Angeles, mon ami. Beaucoup de sang va couler. Et bientôt. Et si ton petit-fils a quelque chose à voir dans le viol de María Hernández, il ne vivra pas assez longtemps pour voir ce sang se déverser à travers la Cité des Anges. Quitte la ville si tu le peux, Leonard. Emmène ton petit-fils avec toi. *Va-t'en !*

1.04
Denver
Samedi 11 septembre

— Tu comptes passer toute la nuit dehors à boire de la bière en regardant les étoiles, ou bien tu viens te coucher ?

La voix de Dara lui parvient à travers la porte grillagée jusqu'à la minuscule véranda où Nick est assis, contemplant à travers les trouées du feuillage des vieux ormes de Sibérie une petite portion du ciel de fin d'été. La nuit est emplie du chant des insectes, des bruits de télé et de chaînes stéréo des maisons voisines, avec parfois des hurlement de sirènes au loin, dans Colfax Avenue.

— Il y a une troisième possibilité, dit-il. Tu peux venir t'asseoir sur mes genoux pour que je t'apprenne quelques constellations.

— Je suis trop grosse pour m'asseoir sur les genoux de quelqu'un, dit Dara. Mais elle pousse quand même la porte qui grince.

Elle est effectivement grosse... enfin, grosse pour Dara. Elle en est à la fin de son huitième mois, et ça se voit. Elle tient à la main une autre cannette de Coors, qu'elle tend à Nick. Elle a fait très attention pendant toute sa grossesse.

Nick tapote ses genoux pour lui faire signe de s'asseoir, mais elle l'embrasse sur le front et s'installe à côté de lui dans le vieux fauteuil de jardin. Elle lève les yeux vers le ciel et dit d'une voix douce :

— Je ne vois pas beaucoup d'étoiles, et encore moins de constellations.

— Il faut que tu laisses à tes yeux le temps de s'habituer à l'obscurité, fillette.

— Il ne fait pas vraiment très sombre, ici, avec toutes les lumières de la ville. Tu n'aimerais pas mieux vivre à la campagne, dans la montagne, quelque part où les étoiles brillent et où tu pourrais t'acheter cette lunette astronomique que tu n'arrêtes pas d'admirer dans ton catalogue ?

— À la campagne, on deviendrait chèvres, répond Nick.

Il détache la languette de sa cannette bien fraîche et la pose à côté de lui au lieu de la jeter dans le noir. Il est fier d'avoir une véranda et un jardinet aussi propres.

— Et puis, poursuit-il, les flics des villes sont obligés de vivre dans les

villes. C'est la loi. (Il boit une gorgée de bière.) Mais c'est vrai, j'aimerais bien avoir un télescope et le ciel sombre d'une vallée en altitude, à Estes Park par exemple. Il y a toujours la lueur du Front Range, mais les sommets à l'est en bloquent une bonne partie.

— Le Père Noël va peut-être se souvenir que tu veux un télescope, dit Dara en observant toujours le ciel.

Un hélicoptère de la police va et vient au-dessus des toits.

Nick secoue la tête avec énergie.

— Non. Ça coûte trop cher. Il y a des tas d'autres choses qu'on pourrait s'acheter avec cet argent, et qui sont bien plus importantes... si j'arrive à avoir des heures supplémentaires cet automne pour le gagner.

— Tu les auras, dit Dara d'une voix triste.

Il sait qu'elle a horreur de ça quand il travaille les week-ends et tard le soir, même si l'argent des heures sup est aussi important pour eux. Mais *ce* week-end – on est vendredi soir –, *ce* week-end Nick est libre, et il va le passer avec elle.

Il aurait bien aimé que son ancien lui-même arrête de regarder ces putains d'étoiles et qu'il tourne la tête pour voir encore une fois Dara dans la douce lumière qui filtre à travers la fenêtre de la cuisine – tout en sachant à la seconde près quand l'ancien Nick va le faire. Nick comprit pourquoi il choisissait si souvent de revivre ce week-end en particulier, quand Dara était enceinte jusqu'au cou, dès qu'il arrivait à se procurer une fiole de quarante-huit heures. Ils vont faire l'amour, enfin, d'une certaine façon (très agréable, dans le genre flirt préconjugal assez poussé), mais ce n'était pas la raison. C'était juste la simplicité de ces moments passés ensemble, quelques semaines seulement avant que Val naisse et que les choses changent tellement. Il y avait aussi le fait que chaque soir d'été dans ce moment revêcu, Nick allait s'endormir la tête posée sur les seins gonflés de Dara.

— Tu aurais été beaucoup plus heureux si tu avais été astronome, Nicholas.

La voix de Dara est ensommeillée, détendue, ce qui excite un peu Nick, comme toujours.

— Tu veux dire que c'est toi qui serais plus heureuse si j'étais astronome au lieu d'être flic.

Il sirote sa bière et cherche des yeux Aldébaran. Une légère brise agite les feuilles des ormes et celles plus grandes des tilleuls du voisin. Leur bruissement pas encore tout à fait métallique fait partie de cette soirée d'été.

— Eh bien, dit Dara, si tu étais astronome, on vivrait au sommet d'une montagne, peut-être à Hawaï, et loin de tout ça.

Nick se tourne...

Exactement au moment où Nick savait qu'il le ferait.

... vers sa femme et la regarde. Il pose sa grosse main sur son ventre encore plus gros.

— Je ne pense pas que tu aimerais habiter au sommet d'un volcan à Hawaï au moment d'accoucher, fillette, avec l'hôpital et le médecin les plus proches

trois mille mètres plus bas, et à une île de distance.

Il regrette aussitôt d'avoir dit ça. Les inquiétudes de Dara concernant sa grossesse, après trois fausses couches, n'ont d'égales que les siennes.

Tout va bien se passer, songea le Nick qui flottait à la fois à l'intérieur et au-dessus de ce moment. Il sentait vaguement – ou il s'imaginait les sentir – ses autres « moi-même » pensant la même chose au même instant, bien que, normalement, il fût impossible à un « observateur » sous flashback de déceler sa propre présence lors de visites antérieures. En tout cas, il ne pouvait pas entendre les pensées de ses autres moi-même comme il pouvait sentir et partager les pensées et les émotions du Nick d'alors.

— Je suis un bon flic, Dara, dit Nick (il est embarrassé par ce qu'il a dit sur l'hôpital et le médecin, mais il est quand même sur la défensive). Vraiment un très bon flic.

Dara pose sa petite main sur la grosse main de Nick restée sur son ventre.

— Tu aurais sans doute été un bon astronome, mon Nicholas. Un *vraiment* très bon astronome. Mais les étoiles sont des objets de beauté qui suscitent l'émerveillement...

— Tout comme toi, ma douce, l'interrompt Nick en plaisantant pour la détourner de ce qu'elle va certainement dire.

— ... qui suscitent l'émerveillement, répète fermement Dara qui n'a pas envie de plaisanter. Tandis que les objets de *ta* profession – les voyous, les drogués, les témoins, un trop grand nombre de tes collègues, et même certains des avocats, juristes et victimes – ne font qu'inspirer le dégoût, le cynisme et le désespoir. Quand tu as quitté l'université, Nick, tu aurais dû te rendre compte que tu étais trop sensible pour ce métier. Tu en aimes bien les aspects superficiels – une certaine ironie mêlée d'adrénaline, j'imagine, et aussi quelques-uns de tes collègues, et le fait d'être toi-même un bon flic –, mais à l'intérieur, tout ça te ronge comme de l'acide. Et ça ne changera jamais.

Nick retire sa main et boit un peu de bière. L'hélicoptère a été rejoint par un autre, et les deux évoluent au-dessus de la partie nord des jardins botaniques avec leurs projecteurs de recherche. Les faisceaux ressemblent d'abord à deux cannes blanches agitées par des aveugles dans le noir, puis se transforment en une version miniature et inversée des projecteurs au-dessus de Berlin ou de Londres pendant la Seconde Guerre mondiale. Tout ce qui manque, songe Nick, c'est un B-17 ou un bombardier Heinkel pris dans les faisceaux convergents. Les projecteurs et les feux des appareils occultent les étoiles, et le bruit des deux hélicos se répercute sur les maisons de brique et sur les arbres tout le long de la rue et dans la petite allée bordée de vieux garages des années 20.

Nick peste contre l'intrusion de ces engins. En plus d'avoir tout le week-end à lui, il a pu prendre exceptionnellement son vendredi après-midi, et il l'a passé...

... et il l'a partagé avec le Nick plus vieux, qui flotte au-dessus, qui écoute, revit et

ressent.

... à tondre la pelouse dans la chaleur, tailler les haies et les branches basses des arbres de son voisin qui ne s'en occupe pas, réparer les gonds des portes du vieux garage et bricoler dans la maison près de Dara. Elle aussi a pu se libérer pour ce vendredi – elle est assistante de recherche au bureau du district attorney adjoint –, et elle a passé sa journée à rattraper un peu son retard sur les tâches ménagères et les préparatifs pour le bébé tandis que Nick tond, taille et répare, et plus généralement se fourre dans ses jambes. Il porte son plus vieux chino, le plus confortable, une veste en toile de jean sans manches et des baskets criblées de taches blanches à la Pollock, celles qu'il a mises quand ils ont repeint récemment ce qui sera la chambre du bébé. Dara porte une blouse de grossesse bleu ciel et un vieux pantacourt, tous les deux si délavés que pour rien au monde elle ne voudrait être vue dans cette tenue.

Mais plusieurs fois cet après-midi, elle est quand même sortie dans le jardin pour apporter un verre de limonade bien fraîche, et une fois des cookies au chocolat – étonnamment parfaits, juste sortis du four – à son mari ruisselant de sueur.

C'est la première fois depuis des semaines que Nick ne porte pas de pistolet à la ceinture.

Nick Bottom adore leur maison et leur voisinage, et il sait bien que Dara les aime aussi. Cette partie de la ville, au sud-ouest des Jardins botaniques de Denver et au sud de Cheesman Park, est un mélange de grandes maisons de brique traditionnelles et de petits bungalows comme celui que Nick et Dara ont tout juste réussi à se payer quatre ans plus tôt, grâce à un prêt du syndicat de la police.

Le voisinage est aussi relativement sûr, grâce aux flics : bien que le quartier ait basculé dans la délinquance et soit devenu le territoire de gangs après les premières vagues de récession dix ans plus tôt, et que quelques-unes des grandes maisons récupérées par les banques se soient transformées en tanières de crack et en dortoirs pour immigrants clandestins venus du Moyen-Orient, les flics et les inspecteurs plus âgés du DPD avaient déjà commencé à s'y installer au cours de la deuxième décennie du nouveau siècle. Cet afflux avait attiré d'autres policiers plus jeunes avec leur famille, et apporté plus de stabilité. Même dans cette époque moderne – l'année de la grossesse de Dara a été surnommée l'« Année de la Vision Claire » par la nouvelle administration à Washington – où pratiquement tous les civils sont armés, la présence de dizaines de flics et de leurs familles a eu un effet apaisant sur le voisinage.

Et comme les flics en famille ont toujours eu la mauvaise habitude – partagée comme en miroir par la Mafia – de passer leur temps libre avec d'autres flics en famille, Nick y a trouvé un véritable esprit communautaire. En mai dernier, à l'occasion du barbecue et tournoi de croquet que Nick et Dara organisent chaque année, il y avait eu plus de soixante personnes. Un

patrouilleur du nom de Jerry Connors, que Nick connaît depuis des années et qui partage la passion de Nick et Dara pour les vieux films, projette chaque samedi soir des films numériques sur un drap tendu sur le mur de son garage, et la moitié du commissariat qui n'est pas de service se retrouve là sur des chaises en toile dans le jardin de Jerry, à boire de la bière et attendre les bourdes et autres erreurs de continuité – comme le gamin en arrière-plan dans la scène de la cafétéria du mont Rushmore, dans *La Mort aux trousses*, qui se met les mains sur les oreilles *avant* qu'Eva Marie Saint ne sorte son pistolet de son sac pour tirer sur Cary Grant –, des détails que Jerry adore raconter avant de passer le film.

Et Jerry pose aussi des questions philosophiques pertinentes, histoire d'alimenter pendant le film les réflexions de ses collègues et des autres voisins – du genre *James Mason et son espion numéro un*, *Martin Landau, sont-ils homos et amoureux l'un de l'autre, ou quoi ? Parce que, quand même, écoutez bien la petite tirade de Landau-Leonard à propos de son intuition féminine, et la remarque que lui fait Mason : « Eh bien, Leonard, je croirais presque que tu es jaloux. »*

Nick espère que ce sera un bon endroit pour élever son fils ou sa fille. (Quelquefois, Dara et lui ont l'impression d'être les seuls futurs parents dans la ville – peut-être même de l'État ou du pays tout entier – à avoir systématiquement refusé les échographies, les scans génétiques et autres méthodes modernes pour déterminer le sexe de leur enfant avant sa naissance.)

— Alors, dit Dara, tu ne vas pas me raconter ton histoire ?

Nick doit faire un effort pour émerger de sa rêverie de j'adore-ma-maison-et-mon-quartier. Combien de bières a-t-il déjà bues depuis le début de l'après-midi ?

Pas suffisamment pour émousser ta passion plus tard dans la soirée, pensa le Nick qui observait.

— Quelle histoire ? demande Nick dans le temps réel de ce vendredi soir d'été seize ans et un mois plus tôt.

— L'histoire de ton oncle Wally qui t'a offert un jour ce petit télescope à Chicago, et comme quoi c'était l'objet le plus précieux que tu aies jamais eu.

Nick lance un regard incisif vers Dara, mais elle sourit, elle ne se moque pas de lui, et voilà qu'elle lui prend de nouveau la main. Il passe sa cannette dans l'autre.

— Eh bien, c'était, heu... C'était l'objet le plus précieux que j'aie jamais eu. Pendant des années.

— Je sais, dit Dara en chuchotant. Parle-moi du moment où tu as essayé de regarder les étoiles depuis la fenêtre de ton taudis de Chicago.

— Ce n'était pas un taudis, fillette. (Nick termine sa cannette et prend la résolution que ce sera la dernière de la soirée.) L'appartement d'oncle Wally à Chicago était juste un... enfin, tu sais... un appartement dans un quartier qui avait été irlandais, puis polonais, avant de devenir essentiellement un

quartier noir.

— Mais ça faisait quinze jours que tu étais en visite chez ton oncle... dit Dara pour l'encourager.

Nick sourit.

— Ça faisait quinze jours que j'étais en visite chez mon oncle – il était représentant en biscuiterie après avoir été gérant d'un magasin A&P. Mon père m'envoyait passer deux semaines à Chicago chaque été. J'étais ravi.

— Et donc, ça faisait quinze jours que tu étais chez ton oncle... répète Dara avec un grand sourire.

Nick lui donne un léger coup de poing sur le genou, puis il lui reprend la main.

— C'était donc presque la fin de mon séjour et nous avions l'habitude de nous promener le soir dans Madison Street, à quelques centaines de mètres de son petit appartement, et chaque fois que nous passions devant ce que je prenais pour un magasin d'appareils photo et d'électronique – c'était en réalité la boutique d'un prêteur sur gages –, je demandais qu'on s'arrête pour que je puisse admirer un petit télescope dans la vitrine. Ce n'était pas vraiment une lunette astronomique, tu comprends, mais plutôt une sorte de longue-vue comme en avaient les capitaines des navires d'autrefois, avec un petit trépied noir...

— Et alors, ton dernier soir à Chicago... dit Dara.

— Hé ! Tu me laisses raconter mon histoire ou quoi ?

Elle pose la tête sur son épaule.

— Et alors, mon dernier soir à Chicago – qui s'est avéré être la dernière fois que j'ai vu mon oncle, le seul membre de ma famille que je connaissais en dehors de mes parents, parce que Wally est mort d'un infarctus deux mois après mon retour à Denver –, mon dernier soir à Chicago, donc, après avoir lavé et essuyé la vaisselle avec Wally – il était célibataire –, j'étais dans la salle à manger occupé à ranger mes vêtements dans mon petit sac sur le lit pliant où je dormais quand Wally m'a appelé pour que je vienne sur le balcon, et...

— Et voilà ! dit Dara qui a l'air vraiment heureuse.

— Et voilà. Le télescope. Je n'en croyais pas mes yeux. On ne m'avait jamais rien offert d'aussi cool, et ce n'était même pas mon anniversaire ou Noël, rien. On l'a donc installé sur son trépied, posé sur une chaise calée sur une poubelle, là, sur le balcon au deuxième étage, et j'ai essayé de voir des étoiles ou des planètes, j'étais absolument passionné par l'espace à cet âge-là...

— Qui était ? demande Dara d'une voix étouffée par le bras de Nick.

— Mon âge ? Neuf ans, je crois. Bon, les lumières de la ville empêchaient de voir la plupart des étoiles, mais on a réussi à en trouver une suffisamment brillante. Plus tard, j'ai su que c'était Sirius. Et Jupiter aussi, qui était très lumineuse ce soir-là.

— Et c'était au début des années 90, murmure Dara. Qui aurait cru qu'il y

avait déjà des appareils modernes comme des télescopes, en ce temps-là ?

— Tu n'es qu'une jalouse, dit Nick.

C'est une blague entre eux. Dara a dix ans de moins que lui, et elle est née à la fin des années 90. Nick aime bien lui rappeler tout ce qu'elle a manqué au cours de cette décennie. *Comme le chant du cygne de Ronald Reagan ? La pipe que s'est fait tailler Bill Clinton ?* demande-t-elle alors d'un air innocent. Mais quelquefois, ils trouvent ça bizarre qu'il regardait déjà du porno sur Internet l'année où elle était née.

— J'aime bien l'histoire du télescope de l'oncle Wally, dit Dara en se frottant le front contre l'épaule de Nick comme un chat.

Nick soupçonne qu'elle a encore une de ses migraines.

— Et moi, j'aime... commence à dire Nick.

— Moi ?

— ... le « Spécial Créature » du vendredi soir, sur TCM, conclut-il en se levant et en l'attirant contre lui. Et ça commence dans trois minutes.

Elle éclate de rire, mais elle se presse contre Nick en posant sa main douce sur sa hanche gauche, là où il porte d'habitude son arme. Les hélicoptères sont partis, leur bruit remplacé par celui plus lointain et moins pressant de sirènes au loin.

Nick jette sa cannette de bière dans la poubelle à recycler près de la porte et prend Dara dans ses bras pour la serrer contre sa poitrine. Le haut de son crâne ne lui arrive même pas au menton. Ses seins gonflés par la grossesse lui font un effet bizarre, après tant d'étreintes au cours des deux dernières années. Nick réalise, ni pour la première fois ni la millième, à quel point elle est jeune. Et à quel point il a de la chance.

— J'ai quelque chose à te demander, murmure Dara.

Quelque chose qui va te plaire, songea Nick de là où il flottait, sentant sa femme contre lui mais attentif aux bruits ambiants et aux mouvements qu'il n'avait pas consciemment remarqués ce soir-là, seize ans et un mois plus tôt. La brise soudaine qui agitait les hautes branches de ces malheureux ormes de Sibérie, qui attendaient de laisser tomber leurs innombrables feuilles dans le jardin d'ici un mois ou deux, où il faudrait les ratisser et les mettre dans des sacs. La télé des Baker qui beuglait encore trop fort deux maisons plus loin. Le chat qui se promenait comme un funambule à quatre pattes sur la haute barrière le long de l'allée...

— J'aimerais que...

— ... vous vous levez, Bottom-san. Levez-vous. Réveillez-vous, bon sang.

Bizarrement, Dara ne se contente plus de serrer Nick dans ses bras. Elle le soulève de terre et se met à le secouer brutalement. Nick sent son ventre gonflé par la grossesse contre le sien.

Quelqu'un lui planta une aiguille dans la cuisse.

— Hé, fais attention, fillette ! s'écria Nick en reculant.

Dara le souleva encore plus haut, le secoua encore plus fort. Non.

Nick voulut prendre son pistolet. Il n'était pas là.

Quelqu'un arracha l'intraveineuse de son bras. Une autre aiguille s'enfonça

à côté de la première. Nick ressentit le choc d'eau glacée dans les veines produit par le T4B2T, le contreflash, qui lui parcourait le corps. Il hurla :

— Mickey ! Lawrence !

Mickey n'était nulle part dans la pénombre des bâtons lumineux. Lawrence le gorille était à terre, étendu à plat ventre et bloquant l'allée étroite entre les rangées de couchettes.

Dara le serrant contre lui, dans cette belle soirée d'été...

— Taisez-vous, dit Sato.

Le chef de la sécurité traversait l'entrepôt en portant Nick sur son épaule avec la même facilité que lorsque lui-même transportait Val jusqu'à son lit quand il était petit. Quelques flasheurs émergèrent de leur transe en lançant des regards furieux vers les intrus – le principe des flashodromes, c'était qu'on puisse flasher tranquillement sans être dérangé... –, mais la plupart continuaient de dormir et de tressauter comme si de rien n'était.

Où était Mickey ? Lawrence et lui n'avaient-ils pas un fusil à pompe à portée de main justement pour ce genre d'invasion ?

Nick sentait des picotements douloureux dans ses bras et ses jambes, sous l'effet du T4B2T. Ses membres étaient engourdis, et il n'arrivait même pas à donner des coups de pied, il ne pouvait même pas serrer les poings.

Dehors, l'air était glacial et il crachinait. Nick constata qu'il faisait nuit tandis que Sato le portait dans l'allée, puis s'engageait dans une ruelle où des voitures étaient garées le long du caniveau débordant d'eau de pluie. Était-ce le même soir ? Combien de temps était-il resté sous flash ?

Sato prit sa télécommande et déverrouilla une vieille Honda électrique, puis il déposa Nick sur le siège avant et lui mit prestement une menotte autour du poignet droit. Il fit passer la chaîne dans un anneau en acier fixé en haut du montant de la portière avant de lui menotter étroitement l'autre poignet.

La douleur que Nick ressentit dans ses bras et ses mains qui commençaient à se réveiller lui donna l'impression d'être crucifié. Il poussa un grand cri juste au moment où Sato claquait la portière et venait s'installer au volant.

Nick continua de crier, mais Sato l'ignore tandis qu'il roulait dans Speer Boulevard sous une pluie glacée qui tombait maintenant de plus en plus fort. Les rues étaient pratiquement désertes. Même les milliers de sans-abri le long des promenades et des pistes cyclables de Cherry Creek s'étaient réfugiés dans leurs cahutes et leurs cartons sous les ponts. Une faible lueur à l'est indiqua à Nick que c'était presque l'aube. Combien de temps était-il resté inconscient ? Juste le flash de ce vendredi après-midi avec Dara l'Année de la Vision Claire, et puis le soir et la nuit. Pas plus de huit heures. *Merde...*

Nick se tut quand Sato tourna vers l'ouest dans Colfax.

Le Jap ne peut pas... non... il ne va quand même pas...

Et pourtant, si. En traversant l'I-25, Sato s'engagea au sud dans Federal Boulevard puis à l'est dans la 29^e Avenue Ouest, et ensuite de nouveau au sud dans Bryant – une rue étroite et barricadée qui longeait le bord de la

butte surplombant l'I-25, avec des panneaux ACCÈS STRICTEMENT INTERDIT de chaque côté et au-dessus.

— Non ! s'écria Nick.

Sans lui prêter attention, Sato s'arrêta juste le temps de montrer son identification à la borne automatique, puis il s'engagea dans le long tunnel circulaire d'hyperscan. Nick sentit les atomes de son corps basculer dans une autre dimension de spin – pour la deuxième fois en vingt-quatre heures – et se demanda un instant si une surexposition à l'IRM pouvait être néfaste pour la santé...

Loin au-dessous d'eux et sur la gauche, l'I-25 disparut. Pour empêcher des dégâts provoqués par des explosifs conventionnels, la circulation était déroutée de part et d'autre de l'I-25 et se trouvait canalisée vers des rues traversant la zone ferroviaire. Les voitures des VIP avaient droit à des couloirs nord et sud dans des tunnels antiexplosion creusés soixante mètres sous terre.

En apercevant devant lui le bâtiment barbouillé de noir, Nick faillit éclater de rire tant ses soucis pour sa santé paraissaient futiles. Le point de contrôle suivant était équipé de pieux plantés en biais dans le bitume de la rue déserte, de sorte qu'une fois franchi, il était littéralement impossible de revenir en arrière.

— Non, dit encore Nick d'une voix éteinte.

— Si, répondit Sato.

Mais il arrêta la voiture.

L'énorme structure qui masquait le lever de soleil derrière les nuages s'était autrefois appelée l'Invesco Field de Mile-High.

Ce « nouveau » stade de football, inauguré en 2001, avait remplacé le vieux stade de Mile-High où l'on disputait des matchs de football et de base-ball depuis 1948. Le bord ondulé du haut du bâtiment avait inspiré les cadres d'Invesco – une société depuis longtemps disparue qui avait acheté les droits pour que le nouveau stade de l'équipe des Broncos de Denver, elle-même depuis longtemps défunte, porte son nom –, et ils l'avaient surnommé « le Diaphragme ». Le stade avait été conçu pour recevoir au moins 76 000 supporters de foot et à peu près 50 000 fans de rock dopés jusqu'aux yeux pour les concerts qu'on y donnait autrefois. Le 25 août 2008, l'Invesco Field de Mile-High – un nom imprononçable que personne n'utilisait même à l'époque, sauf les présentateurs qui en avaient reçu la consigne impérative – avait atteint une sorte d'apothéose quand plus de 84 000 personnes s'y étaient rassemblées (sans compter le milliard de spectateurs qui suivaient l'événement sur les premières télévisions à haute définition) pour écouter le discours de Barack Obama acceptant sa désignation comme candidat à la présidentielle. Cela avait constitué le clou du spectacle de la Convention démocrate de 2008 qui se tenait non loin de là, au « Pepsi Center » de Denver.

Aujourd'hui, Invesco, Pepsi, les Broncos, la Ligue nationale de football, les

manifestations sportives en public, et même ce rituel du Parti démocrate, tout cela était mort et enterré, comme l'était également, bien sûr, l'homme qui avait été choisi ce soir-là comme candidat, vingt-huit ans plus tôt, pour incarner l'Espoir et le Changement.

Aucun de ceux qui avaient assisté à l'un de ces matchs de football ou participé aux bacchanales médiatiques d'un discours d'acceptation en ces temps de naïveté rafraîchissante n'aurait reconnu le stade de Mile-High aujourd'hui. Le bâtiment, qui était maintenant le Centre de détention du Département de la Sécurité intérieure, semblait avoir été plongé dans quelques centaines de milliers de litres d'huile moteur 10W40. Une immense toile noire était déployée au-dessus du stade, autrefois à ciel ouvert, transformant ses seize hectares – les salles, les couloirs, les rampes, les escaliers, les gradins de 76 000 places, et plus d'une centaine de loges – en une sorte de puits faiblement éclairé même en plein jour. L'entrée nord du centre de détention était une sorte de cloaque noir bordé de béton et barré d'une porte en acier, suffisamment large pour laisser passer deux camions de front.

En cette matinée sombre, aucune lumière ne venait du bâtiment haut de quarante-cinq mètres.

Non, ce n'était pas tout à fait exact. Au-dessus de l'entrée ovale du CDDSI se dressait un cheval bleu géant tout droit sorti de l'Enfer : son ventre était strié de veines rouges saillantes, ses sabots d'acier étaient affûtés comme des rasoirs, et ses yeux démoniaques projetaient deux puissants rayons laser. Leurs faisceaux transpercèrent le brouillard – ou peut-être était-ce de simples nuages bas – et zigzagèrent avant de converger sur la Honda, puis sur Nick Bottom, où ils s'arrêtèrent.

— Dites-moi tout ce que vous savez sur ce cheval, Bottom-san, ordonna Sato d'une voix douce.

Le cheval ? ! songea Nick dont les pensées se mirent à s'agiter comme des rats en cage. *Qu'est-ce qu'on en a à foutre de ce putain de cheval ?* Il secoua la chaîne de ses menottes contre l'anneau fixé à la portière.

Mais c'est alors qu'il s'entendit répondre d'une voix terne :

— À l'origine, le cheval du stade était Bucky le Bronco. Bucky faisait huit mètres de haut, et avait été réalisé à partir d'un moulage du cheval de Roy Rogers, Trigger, en train de se cabrer. Roy était un acteur de cinéma et de télé vers le milieu du siècle dernier. Il avait accepté qu'on réalise cette statue à partir du moulage de Trigger avant que cette nouvelle version du stade soit construite, mais à la condition expresse que la municipalité et les propriétaires du stade promettent de lui donner un autre nom. Les gens ont voté, je crois que c'était dans les années 70, et ils ont baptisé cette plus grande version de Trigger « Bucky le Bronco ».

Mais putain, pourquoi je raconte toutes ces salades à Sato ? se demanda Nick. *Je ne savais même pas que je savais tout ça...* Il essaya de crispier ses mâchoires pour interrompre ce flot de niaiseries, mais il constata qu'il était

littéralement incapable de fermer sa gueule.

— Mais là, ce n'est pas Bucky le Bronco, poursuivit Nick d'une voix monocorde en essayant de lever une main menottée en direction de l'éta lon bleu au-dessus de l'entrée. Ce cheval fou est une sculpture réalisée par un artiste du Nouveau-Mexique, Luis Jiménez – qui n'était d'ailleurs pas vraiment un artiste, mais plutôt un type qui fabriquait des carrosseries en fibre de verre pour les *chicanos* mordus de vieilles bagnoles surbaissées. Il s'agissait d'une commande faite par la direction de l'Aéroport international de Denver il y a une quarantaine d'années. La seule raison pour laquelle Jiménez a remporté cet appel d'offres, c'est que les dizaines de millions de dollars budgétés pour doter l'aéroport d'œuvres d'art étaient âprement disputés entre les différentes minorités – spaniques, Noirs, Indiens, tout ce que vous voudrez. Absolument tout le monde, sauf les Asiatiques du Colorado. À mon avis, ils ne pouvaient pas se qualifier de minorité. Trop malins. Bon, toujours est-il que le maire de l'époque était un Noir, que sa femme présidait le comité chargé d'attribuer les budgets aux différents projets artistiques, et que la seule chose qui comptait était que les gagnants soient des membres d'une minorité, pas de vrais artistes, et certainement pas de *bons* artistes.

Nick se détourna de Sato et se cogna le front contre la vitre. Les taches rouges des lasers se déplacèrent avec lui – sur ses bras, puis sur sa poitrine.

— Continuez, Bottom-san, je vous en prie. Dites-moi absolument *tout* ce que vous savez sur ce cheval.

Nick essaya d'étouffer le son de sa propre voix en posant ses avant-bras sur ses oreilles, mais il continua de s'entendre par conduction osseuse.

— Cet étalon bleu mesure dix mètres de haut, il est beaucoup plus grand que le Bucky le Bronco d'origine. Les habitants de la petite ville de l'artiste dans le Nuevo Mexico sont convaincus que le cheval est maudit. Il est tombé sur le sculpteur dans son atelier, et Jiménez est mort avant d'avoir pu le terminer. Il a été installé à l'AID en 2008, et le contrat stipulait qu'il devait y rester dix ans. L'aéroport et la ville s'en sont débarrassés aussitôt l'échéance arrivée. C'était un vrai choc pour les visiteurs quand ils débarquaient à Denver pour la première fois, et tous les habitants l'avaient en horreur. La Sécurité intérieure a remplacé Bucky le Bronco par cet étalon dément et hanté, et ils l'ont placé au-dessus de cette entrée quand ils se sont installés à Mile-High il y a une douzaine d'années. Les lasers jouent un rôle de sécurité. Mais ils vont finir par m'aveugler si un de ces putains de rayons touche ma rétine.

— Est-ce tout ce que vous savez sur le cheval bleu ? demanda Sato.

— Oui ! hurla Nick.

Il se mit à secouer la tête comme un fou en tirant de toutes ses forces sur la chaîne qui le retenait. Des gouttes de sang se joignirent aux taches rouges des lasers sur le devant de son tee-shirt.

— Ah, espèce de salopard ! Cette deuxième aiguille dans ma cuisse, c'était

du Veritas de Pfizer, c'est ça ?

— Bien sûr, répondit Sato. Si je vous donnais encore une chance de mener cette enquête, Bottom-san, nous trahiriez-vous à nouveau et abandonneriez-vous vos investigations pour retourner sous flashback à la première occasion ?

— Oui, bien sûr, pas qu'un peu. Pour ça, vous pouvez me croire, Mr Moto.

— Me tueriez-vous si l'occasion se présentait à vous, Bottom-san ?

— Oui, oui, absolument ! hurla Nick. Ah, putain de salopard !

— Croyez-vous sincèrement avoir une chance de résoudre le mystère de la mort de Keigo Nakamura, Bottom-san ?

— Pas une chance sur un milliard, s'entendit répondre Nick.

Le chef de la sécurité balaya un instant Nick de son regard noir, et Nick le regarda droit dans les yeux. Finalement, il réussit à dire :

— Pourquoi m'emmenez-vous au CDDSI ?

Tous les habitants du Colorado savaient que des tas de gens entraient dans ce grand gâteau imbibé d'huile qu'était le centre de détention de Mile-High, mais que pratiquement personne n'en ressortait.

La voix de Sato était aussi neutre que d'habitude.

— Bottom-san, vous avez trahi un des neuf Conseillers fédéraux des États-Unis d'Amérique. Vous avez manqué à votre parole et à vos engagements contractuels. Peut-être envisagiez-vous d'assassiner Hiroshi Nakamura.

— Quoi ? s'écria Nick en luttant contre ses menottes jusqu'à ce que le sang gicle de ses poignets sur le pare-brise et la planche de bord.

Sato haussa les épaules.

— Ils sauront trouver la vérité après un interrogatoire suffisant.

Nick sentit que ses yeux s'efforçaient de sortir de leurs orbites, comme ceux de l'étalon fou. Deux points rouges continuaient de se promener sur sa poitrine tels les doigts ensanglantés d'une amoureuse aveugle.

— Vous êtes aussi dingue que ce foutu canasson, Sato. Vous voulez me faire disparaître dans l'enfer de la Sécurité intérieure pour pouvoir dire à votre patron que la tentative de relance de l'enquête a échoué. Et alors, il vous donnera l'autorisation de vous faire *seppuku*.

Sato resta silencieux.

Nick s'apprêtait à crier : « *Vous ne vous en tirerez pas comme ça !* », comme un personnage de mauvais feuilleton, mais avec l'aide du Veritas de Pfizer, ce qui sortit de sa bouche fut :

— Et en plus, vous allez vous en tirer. Nakamura va vous croire, et vous allez pouvoir vous suicider pour expier votre échec, et moi je vais pourrir ici dans le noir pour l'éternité.

Sato le dévisagea encore un long moment, puis il hocha la tête et tint sa CNIC en l'air. Les lasers des yeux de l'étalon bleu pointèrent une seconde sur la carte, puis l'un des deux revint sur Nick tandis que l'autre continuait de lire le rectangle de plastique.

Sato fit demi-tour sur la chaussée mouillée et traversa de nouveau le

tunnel d'hyperscan, puis il s'engagea dans une allée au milieu du désert de gravier, d'immondices et de pavés humides qui avait été autrefois le parking et le quartier autour du stade de Mile-High.

— Je crois, Bottom-san, dit Hideki Sato, que nous devrions aller visiter les lieux du crime.

2.01

À l'angle de la 10 et de La Cienega, Los Angeles Samedi 11 septembre

Billy Coyne et Val, suivis du reste de la bande, escaladaient les échafaudages de bambou pour se rendre au marché en plein air du samedi, là où une section de la 10 s'était effondrée, quand ils entendirent au-dessus d'eux et dans la ville en contrebas le bruit caractéristique de centaines d'AK-47 tirant en l'air, des appels de muezzins lancés depuis des dizaines de minarets à l'intention des fidèles, des cloches d'église et des cris provenant aussi bien du marché que des rues plongées dans l'ombre au-dessous d'eux : « *Allah akbar ! Allah akbar !* »

Les garçons interrompirent aussitôt leur ascension, pensant qu'il s'agissait d'une attaque des *hâjji* ou d'un kamikaze bardé d'explosifs.

Mais Val se souvint qu'aujourd'hui était un jour férié, le 11-Septembre, et toute cette agitation était Los Angeles fêtant l'anniversaire d'événements anciens remontant au 11 septembre 2001, la date – comme Val l'avait appris à l'école – du début triomphant de la résistance contre la vieille hégémonie impérialiste américaine, et un tournant crucial dans la création du Nouveau Califat et autres signes d'espoir pour le Nouvel Ordre Mondial. Il savait que les églises chrétiennes faisaient sonner leurs cloches pour tenter comme chaque année de se joindre aux célébrations des *hâjji* dans les dizaines de mosquées à travers la ville, et signifier ainsi leur solidarité, leur compréhension et leur absolution.

Derrière lui, en direction du centre-ville, quelqu'un tirait des fusées rouge et orange qui s'écrasaient et explosaient contre les façades vitrées des vieilles tours, histoire de contribuer à la fête. Les huit garçons sautèrent de l'échafaudage pour se retrouver sur la grande dalle de la 10, d'où ils purent observer le spectacle. Toohey, Cruncher et Dinjin se mirent à pousser des cris d'enthousiasme, mais ils se turent en voyant que leurs aînés restaient silencieux. Ils se contentèrent de lever le poing chaque fois qu'une fusée explosait contre une carcasse de gratte-ciel.

Ils se tournèrent vers le marché. À voir les commerçants derrière leurs étals, il n'était pas étonnant qu'il y ait eu tant de cris de joie : la majorité de ces vendeurs soi-disant nomades étaient *hâjji* – ou du moins originaires du

Moyen-Orient –, et la plupart des marchandises haut de gamme qu'ils proposaient étaient introduites dans le pays par les *hâjji* revenant du Pakistan, d'Indonésie, des Euro-Califats ou encore de la mère des nations du Califat, la Très Grande République Islamique, qui s'étendait à travers les anciens pays du Moyen-Orient – Liban, Israël, Égypte, Arabie saoudite, Tunisie, Soudan – tel un immense cimetière. Contrairement aux autres gamins de son lycée, Val aimait beaucoup la géographie, et il affichait parfois des cartes sur l'écran virtuel de son téléphone pour les étudier. Elles changeaient si vite...

Il aimait aussi beaucoup l'histoire, mais ça, c'était la faute de son grand-père. Leonard radotait tellement sur ce sujet que, forcément, il lui en était resté quelque chose.

Val se demanda comment – à une époque où même les vols intérieurs dans ce qui restait des États-Unis coûtaient plusieurs millions de nouveaux dollars – ces têtes de serviette pouvaient se permettre de franchir aussi fréquemment les océans. *Sans doute à cause des bénéfices qu'ils se font sur cette camelote que tu vois devant toi, pauvre imbécile, songea-t-il.*

Il était quand même forcé de reconnaître que, dans l'ensemble, c'était vraiment de la *bonne* camelote mégacool...

La double rangée d'étals faisait une centaine de mètres de long, et l'allée entre les auvents était déjà remplie de chalands matinaux. Coyne donna un coup de coude à Val et fit un signe de tête à droite et à gauche. Val comprit qu'il lui indiquait les deux paires de flics du LAPD, revêtus de leur armure noire intégrale, postés à chaque extrémité, ainsi que les minidrones bourdonnant au-dessus d'eux. Les armes automatiques des flics, courtes et noires, rappelaient la raison de leur présence.

Mais Val et Coyne suivirent d'abord Toohey, Monk et les autres vers quelques-uns des étalages rigolos.

Certains étaient tenus par des femmes, la plupart coiffées d'un simple hijab, tandis que d'autres, assises derrière les marchands barbus, portaient carrément la burqa. Val remarqua les yeux bleus brillants d'une jeune femme, et aurait juré qu'il s'agissait de Cindy, une fille de sa classe d'instruction civique du mercredi. Il avait souvent passé son temps à la regarder pendant les cours.

— Quels trucs mégacool ! s'écria Sully. Superhypermégacool !

Les garçons s'étaient attroupés autour des étals de tee-shirts interactifs. C'était du sérieux, la plupart coûtant au moins cinq cent mille nouveaux dollars, mais Coyne semblait avoir toujours de l'argent sur sa carte, et c'est pour ça que la bande y jetait un coup d'œil.

Un vieux *hâjji* à la barbe noire montrait un de ses articles les plus chers, un long tee-shirt noir avec dans le dos une image 3D de Jeffrey Dahmer, un tueur en série d'autrefois qui bénéficiait d'un regain d'intérêt de la part du public et des chercheurs à cause de la série de HBO qui passait en streaming, avec Gillie Gibson dans le rôle principal. Le cannibale (le vrai Dahmer, pas

l'acteur) était en train de besogner dans l'une des orbites du crâne d'une de ses victimes. Alors que Gene D. s'en approchait pour mieux voir le tee-shirt, Dahmer arrêta ses activités frénétiques, et tout en gardant le crâne contre son bas-ventre, il regarda Gene D. par-dessus son épaule. La tête de Dahmer sembla émerger du tissu noir comme d'un lac de pétrole tandis que l'IA disait d'une voix venue des profondeurs de l'enfer : « Hé, toi, là... ouais, le boutonneux à la chemise rouge... Il me reste un trou de libre. Ça te dirait de me tenir compagnie ? »

Gene D. fit un bond en arrière. Ses camarades et une trentaine d'autres passants hurlèrent de rire. Les vieilles femmes en burqa gloussèrent discrètement et détournèrent pudiquement la tête en relevant légèrement leur voile. Le *hâjji* qui tenait le tee-shirt montra sa bouche édentée au milieu de sa barbe noire.

— C'est celui-là qui m'intéresse, dit Coyne en pointant le doigt vers un tee-shirt à l'arrière.

Un des jeunes assistants du marchand, guère plus âgé que Val, avec quelques poils de barbe, un chapeau de *hâjji* mégacool et une cartouchière en travers de son gilet et sa chemise kaki, déploya le tee-shirt que Coyne voulait voir.

Il y avait une simple tache noire au milieu de la poitrine. Mais elle grossit progressivement et devint la silhouette d'un homme torse nu qui s'approchait – et bientôt, on put distinguer son visage. Vladimir Poutine.

— Oh, putain, mégacool, murmura Sully.

— Ferme-la, dit Coyne.

Poutine continua d'avancer vers Coyne jusqu'à ce que le torse puissant et les bras musclés du tsar Vladimir remplissent le tissu, puis il n'y eut plus que son visage, et enfin ses yeux au regard menaçant.

— Bon sang, il a au moins cent cinquante ans ! dit Monk d'une voix étouffée tant il était intimidé par la présence de l'homme fort qui avait régné le plus longtemps.

Et dans le cas de Poutine, le terme « homme fort » était à double sens.

— Non, seulement quatre-vingts, répondit machinalement Val. Il est né en 1952... six ans avant mon grand-père.

— Ta gueule, dit Coyne. Écoute.

En tournant la tête pour regarder plus particulièrement Coyne, l'image de Poutine dit :

— *Moio soudno na vozdouchnoï podouchkie polno ougreï.*

Les syllabes étaient crachées comme des balles de mitrailleuse.

Coyne partit d'un grand éclat de rire, ce qui étonna Val. *Est-ce que Coyne comprend vraiment ce charabia ?* La mère de Billy le Kid était-elle russe ? Il ne se souvenait plus.

— Hé, Coyne, qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Monk. Qu'est-ce qu'il a dit ?

Coyne écarta la question d'un geste de la main. Aux yeux de Poutine, il

demanda :

— Vladimir Vladimirovitch, *skolko eto stoït ? Foutbolka ?*

La tête et les épaules puissantes de Poutine sortirent soudain du tee-shirt. Val recula d'un pas. D'une façon un peu étrange, c'était encore plus effrayant que Dahmer le cannibale.

Poutine fit un mince sourire à Coyne tout en regardant du coin de l'œil les autres garçons, qui reculèrent à leur tour.

— Huit cent mille dollars, répondit-il enfin avec un fort accent. Nouveaux dollars, ajouta-t-il avec un sourire encore plus glacé. Est-ce que tu essaies de m'accrocher des nouilles aux oreilles, *droug ?*

— *Niet*, dit Coyne avec un nouvel éclat de rire. *Davaïte pereïdiom na « ty »*, Vladimir Vladimirovitch.

— *Poshol ty !* répliqua l'IA de Poutine en ricanant.

Au risque de se faire rembarrer par Coyne, Val lui demanda :

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire : « Va te faire foutre », répondit Coyne.

Son rire ressemblait étrangement à celui de l'IA.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Aucune importance. (Coyne se tourna vers le *hâjji* barbu.) Je le prends.

Le marchand scanna la CNIC de Coyne et le regarda avec un certain respect. Le gamin à la cartouchière replia le tee-shirt et s'apprêtait à le mettre dans un sac quand Coyne l'arrêta.

— Non, je le mets maintenant.

Il déboutonna sa chemise de flanelle bleue et la jeta dans la poubelle, puis il enfila son nouveau tee-shirt. Val remarqua le Beretta passé dans sa ceinture derrière son dos, mais il n'était pas sûr que d'autres l'aient remarqué. Coyne semblait s'en foutre royalement.

— Ah, un vrai *kroutoï paren*, dit le visage de Poutine qui remplissait à présent tout le devant du tee-shirt.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Monk d'une voix geignarde.

— Un vrai dur, répondit Coyne.

En relevant légèrement le bas du tissu pour pouvoir regarder Poutine dans les yeux, il lui dit :

— Tu es un *kliovi blin*, mon vieux. Vraiment mégacool. Et un sacré *shishka*. Mais maintenant, ferme-la pendant qu'on finit notre shopping.

Les membres de la bande se séparèrent pour ne pas trop se faire remarquer, mais aussi parce qu'ils s'intéressaient à des choses différentes.

Toohey, Cruncher, Dinjin et Sully allèrent jeter un coup d'œil aux derniers jeux piratés venant du Japon, de Russie, de la Corée Consolidée, d'Inde et autres pays high-tech. Gene D., qui rougissait encore de s'être fait traiter de boutonneux par l'IA de Dahmer, partit de son côté. Monk suivit Coyne quand le chef du gang s'engagea dans l'allée pour regarder les nouvelles caméras vidéo et autres appareils photographiques, tous très chers – rien au-dessous du million de dollars. Resté seul, Val se promena au milieu des stands sans

prêter attention aux cris des vendeurs ni aux bousculades de la foule – il ne craignait pas les pickpockets parce qu’il n’avait pas d’argent sur lui, et qu’il avait laissé sa CNIC à la maison.

Sur une grande table, derrière laquelle trônaient deux *hâjji* afghans en tenue officielle du gouvernement taliban, étaient empilées des vestes de treillis, des rangers et des armures bon marché de l’armée américaine. Dinjin et les plus jeunes, qui aimaient encore porter ce genre de conneries, disaient que ces surplus venaient de soldats américains tués en Chine et en Amérique du Sud – et en général, il y avait au moins un morceau d’armure-dragon cabossé et taché de sang pour conforter cette théorie –, mais Val était assez vieux pour savoir que la plupart de ces articles avaient été simplement volés aux militaires américains qui combattaient comme mercenaires pour le Japon et l’Inde, dans les nombreux convois qui ravitaillaient les lignes de front sans cesse mouvantes.

Maintenant qu’il avait seize ans, et qu’il pouvait s’attendre à être enrôlé de force dans seulement onze mois et quelques jours, Val n’était pas le moins du monde tenté de porter une tenue de l’infanterie américaine ou des marines. Il recevrait bien assez tôt son propre uniforme, son treillis et ses rangers, ainsi que son code-barres subdural.

Le frère aîné de Billy Coyne, Brad, avait obtenu de ses parents qu’ils payent pour lui éviter l’enrôlement dans l’armée. Ensuite, il avait rejoint la Confrérie Aryenne, où il s’était finalement retrouvé avec une autre sorte d’uniforme, ainsi qu’avec une armure bien plus efficace et des armes sacrément plus cool que ce que les soldats US mal équipés possédaient pour combattre des seigneurs de la guerre et des Hugonistas. C’était grâce à l’histoire de Brad que Coyne était respecté et accepté comme chef par ce flashgang de petits Blancs minables.

Quand Val avait parlé de Brad à son grand-père – enfin, du coup de ses parents qui avaient payé pour lui éviter la conscription –, et qu’il lui avait demandé s’il pourrait faire la même chose pour lui, Leonard l’avait simplement regardé avec des yeux ronds, comme si son petit-fils était devenu fou.

Quelquefois, Val regrettait d’avoir d’abord pensé à tuer son grand-père quand Coyne lui avait montré le Beretta. Après tout, Val savait bien que Leonard ne faisait pas exprès d’être un connard fini. C’était juste à cause de sa formation d’universitaire.

Il venait juste d’arriver devant un étalage d’articles de prix, différents types d’écrans 3D haute définition ultraminesces, qu’on pouvait plier et enrouler. Comme cette table était également tenue par des « importateurs » *hâjji* – Val avait compris depuis longtemps que le marché en plein air était aujourd’hui l’endroit le plus sûr de Los Angeles, parce qu’il n’y avait aucune chance qu’un kamikaze s’y fasse exploser –, la plupart des écrans étaient branchés sur l’inévitable chaîne de la mort d’Al-Jazira montrant des lapidations et des décapitations, mais certains affichaient aussi différentes célébrations du 11-

Septembre à travers le pays et dans le reste du monde.

Plusieurs des reportages provenaient de la mosquée Shahid al-Haram, récemment construite sur l'emplacement des tours du World Trade Center à New York, le « Ground Zero ». Val trouvait la mosquée très belle, une sorte de Taj Mahal en plus grand et plus élégant, et entièrement noire. En ce moment même, le maire de New York, le vice-président des États-Unis et l'imam en chef de la ville se succédaient pour prononcer des paroles pleines d'espoir près du trou où ce foutu World Trade Center s'était autrefois dressé, et où l'on avait d'abord tenté de construire un Mémorial du 11-Septembre, puis une nouvelle Tour de la Liberté, avant qu'ils soient tous deux détruits.

Val trouvait logique qu'on ait choisi cet endroit pour y construire la plus grande mosquée d'Amérique du Nord. Personne n'allait s'attaquer à une mosquée – quoique, comme Leonard le lui avait expliqué, la Très Grande République Islamique pourrait bien s'y essayer, parce qu'elle était chiite alors que la mosquée Shahid al-Haram était sunnite. Son grand-père lui avait aussi dit que « Shahid al-Haram » signifiait quelque chose comme « les Martyrs du Lieu Sacré », ce qui avait évidemment fait grincer des dents à quelques vieux fachos et autres hégémonistes américains irréductibles.

Mais quelques semaines auparavant, Val était entré dans la petite pièce du sous-sol où était installée la télé, et il y avait vu son grand-père en train de regarder une émission à la gloire de la mosquée Shahid al-Haram – et deux cents autres énormes mosquées en cours de construction ou récemment terminées aux États-Unis (en excluant la République du Texas, bien sûr, qui n'en faisait pas partie et qui ne portait pas particulièrement les mosquées dans son cœur). Et là, il avait été stupéfait de voir que le vieux Leonard pleurnichait. Bon sang, qu'est-ce qui lui prenait ?

D'un air gêné (Val l'était autant que lui), son grand-père lui avait expliqué qu'il était simplement enrhumé, mais cela avait donné à Val de quoi réfléchir : *Et si Leonard allait me faire un alzheimer ? Qu'est-ce que je deviendrais, moi ?*

Mais le lendemain, après un de leurs rares dîners ensemble (rapidement passé au micro-ondes), Leonard s'était lancé dans un prêchi-prêcha pour essayer de lui expliquer comment s'était passé le vrai 11-Septembre pour lui. À l'époque, Leonard enseignait l'*Étymologie* d'on ne sait quel machin de John Keats, une connerie comme ça, à l'université du Colorado à Boulder. Il était entre deux mariages, et il élevait la mère de Val qui avait trois ans. Ce jour-là, il avait rejoint ses collègues dans la salle des profs, d'où ils avaient regardé les événements après que les avions des martyrs se furent écrasés contre le World Trade Center et le Pentagone, et...

Val l'avait coupé net. Qu'est-ce que les gens avaient à foutre de ces vieilles histoires ? Qu'est-ce qu'il fallait qu'il fasse, maintenant ? Qu'il se lamente parce que Stonewall Jackson s'était fait tuer à Gettysburg ? Tout ça, c'était de l'histoire ancienne, fini, terminé.

Stonewall Jackson est mort avant la bataille de Gettysburg, avait été la réponse

pédante de Leonard.

Bon, avait rétorqué sèchement Val, toutes ces conneries de fachos contre le Califat s'étaient arrêtées avant que Leonard ne devienne sénile. Comme tous les gamins américains, Val avait étudié le Coran dès l'école maternelle, et l'Islam était la Religion de la Paix – n'importe quel débile savait ça. Pourquoi Leonard allait-il chialer en voyant cette magnifique mosquée du Lieu Sacré à New York ? Qu'est-ce qu'il voulait ? Qu'on transporte les ossements de ce fauteur de guerre de Greg Dubbya Bush jusqu'à New York et qu'on construise une crypte pour les abriter ?

Leonard avait rectifié d'une voix triste : « *George W. Bush* ».

Val était alors sorti pour passer toute la nuit avec le flashgang, et toute la matinée du lendemain, et après ça, ils n'avaient plus jamais abordé le sujet.

Mais maintenant, en regardant sur les écrans le maire de New York et le vice-président pratiquement lécher les bottes de l'imam en chef barbu, Val se sentait mal à l'aise sans savoir trop pourquoi. Peut-être à cause de tous ces *hâjji* dans le marché qui arnaquaient les clients. Ou bien simplement quelque chose d'aussi bête que ces chaussures et ces uniformes empilés sur la table, et qu'on vendait comme s'ils avaient vraiment été récupérés sur des cadavres de soldats américains, sur un champ de bataille chinois au nom imprononçable.

Val secoua la tête pour en chasser ces réflexions stupides et s'approcha de l'étal des armes – la raison pour laquelle ils étaient venus ce matin – pour observer Coyne qui tentait de faire ses achats.

Coyne était le plus âgé de la bande, le plus grand et celui qui avait le teint le plus foncé. Sa tentative de se laisser pousser la barbe n'avait pas été vraiment concluante, mais il pouvait donner l'impression de ne s'être pas rasé depuis trois jours. Par ailleurs, comme il lui était impossible de trafiquer sa CNIC, il avait une carte d'exemption militaire, celle de Brad, que ses copains de la CA avaient bidouillée et qui lui permettait de prétendre avoir dix-huit ans. Évidemment, si Coyne arrivait à obtenir les armes qu'il voulait, il serait obligé de payer en liquide... mais il semblait avoir assez de cash sur lui.

Le *hâjji* responsable de la table des armes avait fait signe à Toohey et aux autres gamins d'aller voir ailleurs – les minidrones de la police et de la SI bourdonnaient à seulement quelques dizaines de mètres au-dessus d'eux –, et l'Iranien barbu dévisageait maintenant Coyne d'un air soupçonneux. Mais la carte d'exemption militaire sembla passer avec succès le contrôle de son scanneur. Quand le *hâjji* lui demanda sa CNIC, Billy sourit en haussant les épaules et dit qu'il ne l'avait pas sur lui – juste sa carte de l'armée et un tas d'argent liquide. Il aimait chasser, voyez-vous, et il voulait se faire un stock de nouvelles armes avant que la saison de la chasse au chevreuil ne se termine dans l'Idaho...

En entendant ce prétexte bidon – tellement dans la manière de Coyne –, Val fut obligé de détourner les yeux pour ne pas éclater de rire. Il fit semblant d'examiner une paire de lunettes d'immersion en RV venant du

Brésil.

Le *hâjji*, lui, ne riait pas du tout, comme Val put le voir dans un miroir destiné aux clients, mais il ne semblait pas non plus croire un mot des salades de Coyne. Les marchands barbus le laissèrent cependant inspecter les armes.

Coyne avait réussi à s'en procurer deux autres à la Vieille Plaza, mais c'était de la camelote : un revolver calibre .38 qui devait dater de l'époque de Raymond Chandler – malgré tous ses efforts, Val adorait lire –, et un pistolet indonésien en plastique d'un nouveau modèle à crosse escamotable, qui tirait de toutes petites cartouches .228 biodégradables. Il était destiné à être embarqué subrepticement dans un avion, ce qui ramenait au bon vieux temps des *hâjji*. Gene D. portait le .38 bien planqué dans sa ceinture – c'était un revolver à canon court – tandis que Monk avait hérité du jouet indonésien comme lot de consolation.

Coyne n'avait pas encore dit à la bande où et quand ils étaient censés se créer ce flash éternel en descendant un Jap important, mais il avait insisté sur le fait que tous devaient être armés, et qu'il lui fallait au moins une vraie sulfateuse à minifléchettes. À Val, Coyne avait murmuré qu'il lui confierait le Beretta, ce qui lui avait fait très plaisir. Il avait bien aimé le poids et le contact de l'arme dans sa main, et il s'imaginait encore tirant une de ces grosses balles dum-dum dans le ventre de son vieux.

Coyne était en train de soupeser et de vérifier l'équilibre d'un cracheur de fléchettes OAO Izhmash, une arme moderne, noire et compacte. C'était apparemment ce que voulait le chef du flashgang, et il avait commencé à discuter du prix avec le *hâjji* quand le vieux cogneur de tapis, après avoir jeté un rapide coup d'œil vers les minidrones et les quatre chevaliers en armure du LAPD qui parcouraient à présent l'allée, lui fit soudain signe d'un geste furieux de s'en aller.

Coyne haussa les épaules et s'éloigna sans protester, mais il avait un large sourire quand Val le rattrapa à l'étal des jeux.

— Ce foutu bouffeur de halva m'a passé ça, Val.

Coyne lui montra une petite carte verte avec une adresse que Val connaissait – sous une autre dalle condamnée – et un 2400 griffonné à côté.

— Le marché de minuit, chuchota Coyne. Demain soir. La tête de serviette me vendra trois de ces magnifiques sulfateuses à fléchettes – et même plus si j'ai assez d'argent. On devrait tous être équipés lundi. Tu es sûr que tu n'en veux pas une pour toi ?

Val secoua la tête.

— Non, j'aime bien le Beretta.

Coyne sourit et lui donna un petit coup de poing à l'épaule juste au moment où les autres arrivaient.

— Hé, BC, j'ai vu ça quand le *hâjji* t'a envoyé balader ! cria Cruncher. Alors, tu vas nous dire quand on doit niquer le Nip, zapper le... *wouff* !

Ce dernier bruit avait été l'air qui s'échappait des poumons du grand

gaillard. Coyne lui avait donné un coup de poing – pas du tout amical, celui-là – dans le ventre. Il le frappa de nouveau et Cruncher s'écroula comme un vieux sac de linge sale. Les autres garçons reculèrent, et Coyne pointa rapidement du doigt vers les drones.

L'un des sbires en armure du LAPD, alerté par le bruit de la chute de Cruncher, se retourna aussitôt et dit quelques mots dans son micro. Les trois autres se tournèrent aussi vers Coyne, en un mouvement gracieux et huilé comme celui des robots dans les films de SF. Leurs visières se rabattirent tandis qu'ils zoomaient sur la scène.

Avec un grand sourire, Coyne montra ses mains vides en direction des flics, puis il en tendit une pour aider Cruncher à se relever. Val se mit à rire bêtement, comme si ce n'était qu'un jeu, et quelques-uns des garçons les plus malins se joignirent à lui. Cruncher se releva en grimaçant, la lèvre inférieure retroussée comme un gamin boudeur. Coyne se dirigea vers l'échelle la plus proche, le bras passé autour des épaules du gros lard. Juste une bande de petits merdeux en quête d'aventure dans le marché des grandes personnes.

*

Deux cents mètres plus loin, sous un bloc en surplomb de la 10, dans une pénombre qui sentait le moisi et hors de portée d'éventuels micros et caméras, Coyne frappa de nouveau Cruncher. En pleine figure, cette fois.

Val entendit des dents se briser et regarda froidement ce gros imbécile s'écrouler à terre.

— Espèce de *connard*, gronda rageusement Coyne en se tenant au-dessus de sa victime. Espèce de sale petit *connard* de *merde*. Tu crois que tout ça, c'est de la rigolade ? Tu ne te rends pas compte qu'à cause de toi, on aurait pu se faire tuer ? Se faire balancer dans ce trou à rat du CDDSI pour le restant de notre vie ? Tu as envie de passer le reste de ta vie à te faire enculer à longueur de journée par des salopards de nègres et de spaniques ?

Les poings toujours serrés et le visage déformé par une effroyable grimace, Coyne pivota sur lui-même pour faire face aux autres – *tous les autres sauf moi*, songea Val. Il se mit à hurler :

— Et vous, bande d'enfoirés à la con, ça vous tente ? Si vous voulez vous faire ramasser et torturer par la SI, ou simplement vous faire exécuter, alors, *allez-y* ! Mais sans moi, putain de merde, ou c'est moi qui vous y enverrai, bande de débiles !

Le Beretta de Coyne se retrouva soudain dans sa main. Plus tard, en y repensant, Val n'arrivait toujours pas à comprendre comment il avait fait. Coyne avait le poing serré, et l'instant d'après... le canon noir de la mort balayait le groupe, pointé sur chacun tour à tour.

Tous – sauf Val – se mirent à bafouiller des excuses, à jurer qu'ils ne déconneraient pas, que jamais ils ne diraient des trucs quand quelqu'un pourrait les entendre. Même Cruncher s'était joint au concert, en crachotant

à travers ses chicots au milieu des filets de sang coulant de ses lèvres tuméfiées.

Tous parlaient... sauf Val.

Coyne lui braqua le Beretta – qui était censé être le Beretta de *Val* – en pleine figure.

— Et *toi*, tache de merde, tu comprends ? Est-ce que *toi*, tu sauras fermer ta gueule ?

Vexé, Val ne put que hocher la tête en clignant des yeux. Avec cette arme pointée sur lui, il éprouvait une sensation bizarre – un frémissement dans le scrotum, comme si ses testicules essayaient de se rétracter à l'intérieur de son corps, et un besoin pressant de se cacher derrière quelqu'un, n'importe qui, même lui-même.

Il s'entendit répondre :

— Tu ne nous as pas encore dit où et comment on peut tuer un Jap.

Coyne sourit et glissa son pistolet sous son tee-shirt, où l'on pouvait voir le visage maintenant attentif de Poutine afficher lui aussi un sourire sinistre. Il fit signe à la bande de s'asseoir en cercle. Même Cruncher réussit à se redresser à genoux pour les rejoindre.

— Pas n'importe quel Jap, dit Coyne à voix basse. *Le* Jap. Daichi Omura en personne. Le Conseiller de Californie.

Quelques-uns sifflèrent entre leurs dents. Cruncher essaya, lui aussi, mais il fit la grimace en tâtant ses lèvres ensanglantées et ses dents brisées.

— Taisez-vous, dit Coyne.

Tout le monde se tut.

— Vendredi prochain, dans la soirée, il y a une grande cérémonie de prévue dans le centre-ville, pour réinaugurer le Centre Disney des Arts Théâtraux, dans Grand Avenue. Il y aura le maire spanique et tout un tas de monde, mais à part nous et les organisateurs, personne ne sait que le Conseiller Omura va venir de la Zone Verte en convoi automobile. Je sais exactement quand il y sera – à la seconde près –, où la limousine blindée doit s'arrêter, de quel côté Omura doit descendre, et où seront postés ses gardes du corps.

— Mais comment... couina Dinjin avant que Toohey ou un autre le fasse taire d'une tape sur la tête.

Val, encore rouge de colère et d'embarras, avait compris, lui. Si Coyne avait autant d'argent, c'était parce que sa mère travaillait pour la municipalité – elle assurait la liaison entre le bureau du Conseiller et la ville. Elle était au département des transports.

— Et nous, on sera là pour l'attendre, conclut Coyne en faisant le tour des visages.

Gene D. secouait la tête d'un air sceptique.

— J'ai déjà vu ce genre de truc à la télé, BC. Et c'est pas pour te manquer de respect ou je ne sais quoi, mais... heu... on arrivera pas à moins d'un kilomètre de ce machin de Disney et de ce qui se passe à l'intérieur. Surtout

si le Conseiller doit y être. Ce sera comme une visite du pape et...

— Ils ont tué un pape il n'y a pas longtemps, l'interrompt Coyne.

Gene D. acquiesça, puis il secoua de nouveau la tête et réussit à reprendre le fil.

— Non, ce que je veux dire... tu sais... il y aura la police d'État et les machins, là... les fédéraux...

— La Sécurité intérieure, dit Sully qui faisait la tête.

— Ouais, mais pas ça, fit Gene D. C'est pas d'eux que je veux parler. Ces autres fédéraux...

— Le Département d'État chargé de la sécurité, dit Coyne en montrant à tout le monde comme il pouvait être patient.

— Ouais. Et pas seulement eux, mais aussi les gars de la protection du Jap... dit Gene D.

Mais il semblait être arrivé au bout de son discours. C'était quand même assez impressionnant de la part de ce gamin qui ne payait pas de mine, songea Val.

Quand lui-même prit la parole, il fut étonné de constater à quel point sa voix semblait normale – ferme, même – étant donné qu'une minute avant, il avait failli faire dans son froc quand Coyne lui avait braqué son arme sur la tête.

— Ce que Gene D. veut dire, c'est qu'on ne pourrait pas tellement s'approcher, et que même si on y arrivait, on ne pourrait pas tuer Omura sans se faire descendre par ses gardes, et que même si on arrivait à le tuer sans se faire tuer, on ne pourrait jamais s'en sortir. La ville tout entière serait en folie. On aurait nos photos sur chaque chaîne satellite avant d'avoir fait cinquante mètres... qu'on n'arriverait même pas à faire, d'ailleurs.

Val se rendit bien compte que la fin de son discours n'était vraiment pas terrible, mais il en resta là et croisa les bras.

Coyne sourit.

— Tu as parfaitement raison, mon gars, mais tu oublies une chose : les égouts. Je connais les tunnels, je sais comment y entrer, où attendre, duquel il faut tirer et par lesquels s'enfuir.

Toohey fit une grimace.

— Non, laisse tomber, là. Je vais pas ramper dans la merde même pour aller tuer quelqu'un.

Coyne leva les yeux au ciel.

— Pas les égouts à merde, crétin. Les égouts pour les inondations. Les égouts pour évacuer les eaux de pluie en cas d'orage. La ville en a des centaines.

Val repensa à un film des années 50, *Des monstres attaquent la ville*, avec ses fourmis géantes et la scène finale où le type du FBI, James Arness, avec son sous-fifre machintruc, poursuit les fourmis dans les canalisations d'égout qui se déversent dans la rivière de Los Angeles, à bord de jeeps et de gros camions dont les moteurs résonnent dans les tunnels. Le père de Val avait

adoré ce film pour on ne sait quelle raison idiote – sans doute parce que la mère de Val l'aimait bien aussi –, et quand il était petit, il adorait le regarder sur un écran plat, en noir et blanc, avec ses parents, dans la petite maison qui sentait le pop-corn, tous les trois serrés sur le vieux canapé...

Il émergea brusquement de sa rêverie – le souvenir avait été presque aussi réel que dans un flash, mais seulement parce qu'il avait déjà souvent flashé sur cette expérience... – et dit :

— Non, Coyne. Non. Ce n'est pas comme si la ville et les agents de sécurité du Jap ne connaissaient pas l'existence de ces égouts. Quand un type comme le Conseiller se déplace en public, j'ai lu que les accès aux égouts sont soudés au chalumeau à deux kilomètres à la ronde... (Val vit que Coyne souriait toujours, mais il poursuivit quand même.) Pas seulement les trappes rondes pour accéder aux vrais égouts dont Toohey parlait, mais aussi les égouts de débordement. Ils les soudent, ou ils se débrouillent pour les bloquer d'une façon ou d'une autre.

Il se tut en voyant que Coyne continuait de sourire d'un air condescendant. Il se rendit compte qu'il avait gardé les bras croisés. Il ne croyait pas un mot du baratin de Coyne. Et il n'appréciait pas du tout de se faire braquer un pistolet sur la tête. Il n'était pas près de l'oublier...

Comme s'il sentait l'hostilité de Val, le chef du petit flashgang posa une main sur son épaule. D'une voix douce et raisonnable, il dit :

— Tu as parfaitement raison, Valerino. La sécurité municipale, la sécurité du Département d'État, la SI et les ninjas d'Omura vont s'assurer que toutes les fenêtres des bâtiments voisins seront fermées pour se protéger des snipers, que tous les toits auront été inspectés, que tous les véhicules non autorisés auront été emmenés à la fourrière, et que tous les accès aux égouts – aussi bien ceux qui transportent la merde de Toohey que les autres – auront été bloqués...

Coyne attendit l'espace de quelques battements de cœur, en vrai fils d'acteur de cinéma qu'il était, en les regardant lentement tour à tour – même Cruncher, avec son visage tuméfié – avant de dire :

— Mais la bouche d'égout qui donne sur le Pavillon Disney est *déjà condamnée*. Elle l'est depuis des années. Toutes les archives informatiques disent que c'est un blocage permanent réalisé à la soudure, mais ça n'est pas vrai. C'est juste une vieille porte métallique avec une grille en acier à l'intérieur. On peut découper la grille à l'avance. Et...

Coyne s'arrêta encore un instant pour faire durer le plaisir, et puis :

— ... *et j'ai la clé pour ouvrir cette foutue porte*.

Six des garçons réagirent en s'exclamant et en se donnant des coups de coude.

— Personne ne nous verra, poursuivit Coyne. Bien planqués, on va pouvoir faucher le VIP jap comme de la mauvaise herbe, et on sera partis avant que ses gardes n'aient eu le temps de se retourner. On va refermer les panneaux derrière nous. Le temps qu'ils aient réussi à entrer dans les égouts, on sera

déjà deux kilomètres plus loin à travers le... comment on dit, déjà... le *labyrinthe* de ces vieux tunnels, déjà dans la rue pour se mêler à la foule. Je sais même où on pourra se débarrasser des armes pour qu'on ne les retrouve jamais.

Les gamins avaient cessé de s'agiter, et tous se regardèrent sans rien dire. Même Cruncher avait oublié de s'occuper de sa bouche ensanglantée.

— Ah, putain... murmura enfin Val. C'est vrai que ça pourrait marcher... Putain...

— On va pouvoir flasher des années là-dessus, dit Coyne en souriant.

— Putain... répéta Val.

— Putain et ainsi soit-il, conclut Coyne en bénissant les autres avec la main, comme s'il était le successeur du défunt pape.

— *Iourodivi !* dit l'image grimaçante de Vladimir Vladimirovitch Poutine. Vous êtes tous fous... des *fous de Dieu*.

1.05

LoDo, Denver

Samedi 11 septembre

Sato ne retira pas les menottes pendant le trajet qui les menait vers le nord pour rejoindre la 20^e Rue, puis de nouveau vers l'est au-dessus de l'I-25 avant de redescendre dans le quartier de Denver qu'on appelait LoDo. Nick avait déjà les poignets en sang. Chaque secousse du lourd véhicule – manifestement blindé – lui arrachait encore plus de peau, et il serrait les dents pour ne pas crier.

Avant, il avait eu envie de tuer Sato. Maintenant, il se jurait de le torturer d'abord...

« LoDo » était le nom charmant que les promoteurs immobiliers avaient imaginé dans les années 80 – ou peut-être dans les années 70 – pour le vieux quartier d'entrepôts de Denver, le « Lower Downtown », la partie basse du centre-ville, qui se trouvait coincé entre le vrai centre-ville et la rivière South Platte. Au XIX^e siècle, c'était là qu'on trouvait les bordels, les bars, les selleries et les entrepôts. Vers le milieu du siècle dernier, même les bars et les bordels avaient dû mettre la clé sous la porte, et il ne restait plus qu'un bourrelier, quelques entrepôts encore en activité et beaucoup d'autres désaffectés, et des centaines de clodos, poivrots et accros. Dans les dernières décennies du siècle, le programme de rénovation urbaine – et la nouvelle expansion de la ville vers la rivière – avait chassé les poivrots et accros au profit de restaurants chics et d'immeubles d'habitation encore plus huppés, avec des façades en brique et des poutres apparentes. Quand le stade de base-ball de Coors Field avait ouvert en 1995, LoDo était à l'apogée de sa renaissance. Son déclin n'avait commencé qu'après la Grande Débâcle, mais quand vint l'Année de la Vision Claire, ce quartier était déjà en bonne voie vers sa situation actuelle : quelques bars, des immeubles abandonnés servant de repaires aux flasheurs et autre junkies, et encore et toujours des bordels...

Keigo Nakamura était mort dans une pièce située au second et dernier étage d'un bâtiment de Wazee Street, une longue rue sombre bordée de bars, de maisons de passe et d'entrepôts.

Il faisait plein jour – du moins, autant qu'on peut le dire d'une fin de matinée froide et pluvieuse de septembre – quand Sato gara la Honda devant

l'immeuble, qui ressemblait à tous ses voisins sur ce côté de la rue. Quand le chef de la sécurité fit le tour de la voiture pour le débarrasser de ses menottes, Nick songea un instant à lui sauter dessus... mais il rejeta aussitôt cette idée. Il était trop épuisé par sa nuit de flash, les injections de T4B2T et de Veritas, et par l'adrénaline de la terreur.

Il allait devoir attendre une autre occasion...

Sato défit les menottes et, en tenant toujours les poignets de Nick d'une seule main puissante, il tira de sa poche une petite bombe aérosol.

Du gaz lacrymogène ! songea Nick en fermant instinctivement les yeux.

Sato projeta quelque chose de froid sur ses poignets écorchés, et pendant quelques secondes, la douleur fut tellement forte que Nick ne put s'empêcher de pousser un gémissement. Et puis... plus rien. Plus aucune douleur. Quand Sato relâcha sa prise, Nick plia les doigts. Tout était en ordre, et malgré le sang sur sa chemise, le pare-brise et le tableau de bord, les lacérations étaient superficielles.

Sato le prit sous les aisselles et le tira de la voiture, puis il le déposa sur le trottoir et l'entraîna vers le vieux bâtiment. Des formes – des flasheurs et des ivrognes endormis, sans doute – s'agitèrent et se levèrent dans l'obscurité de l'entrée, sous l'auvent.

Deux hommes sortirent de l'ombre, mais ce n'étaient pas des drogués ni des poivrots. C'étaient deux jeunes Japonais athlétiques et bien habillés. Sato leur fit un signe de la tête et l'un des deux déverrouilla la porte.

— Retour sur les lieux du crime six ans après, dit Nick d'une voix légèrement tremblante à cause du froid et de la rage qui bouillonnait en lui. Vous croyez vraiment qu'après tout ce temps, revoir ce bâtiment vide va m'apprendre quelque chose ?

Pour seule réponse, Sato alluma les lumières.

Nick s'était rendu à de nombreuses reprises dans cet immeuble, cinq ans et onze mois plus tôt, bien qu'il n'eût pas été le premier inspecteur appelé sur les lieux, et il se souvenait très bien du bordel que c'était : au rez-de-chaussée, trois grandes pièces remplies de canapés, de fauteuils et d'écrans, avec une kitchenette. Les meubles étaient renversés, le sol était jonché de fioles de flashback vides, et les lampes avaient été brisées quand les témoins s'étaient rués dehors avant que la police ne débarque. Il y avait même des vêtements sales et quelques préservatifs dans les coins.

Plus maintenant.

Les meubles et les lampes avaient été réparés et remis en place, et bien qu'il y eût encore un peu partout un amoncellement d'assiettes et de verres – un immense buffet avait été dressé ce soir-là pour fêter la fin des prises de vues, en l'honneur des assistants japonais de Keigo, des personnes interviewées et de tous ceux qui avait participé à la réalisation de son documentaire –, les trois pièces et la petite cuisine étaient maintenant propres et relativement en ordre.

— Je ne comprends pas, dit Nick.

Sato lui tendit une élégante paire de lunettes tactiques intégrales.

Avant même de les activer, Nick remarqua à quel point elles étaient légères. Les lunettes tactiques du DPD avaient toujours semblé peser au moins une tonne et donnaient mal à la tête au bout de dix minutes. Pas celles-là. Elles ne pesaient guère plus que des lunettes de soleil ordinaires, et comme elles étaient enveloppantes, on avait un champ de vision complet. Avec celles du DPD, on se trouvait limité à un îlot de vision virtuelle entouré d'une réalité qui donnait le vertige.

Nick toucha l'icône placée au bas des verres et poussa une exclamation étouffée. Il fit quelques pas en avant pour confirmer ce qu'il voyait maintenant.

Les trois pièces et la cuisine s'étaient soudain remplies de gens figés au milieu d'une conversation, d'une bouchée, d'un rire, d'un flirt ou d'une inhalation de flashback. De vrais visages, de vrais corps. De vraies gens...

Il s'était bien attendu à voir tout ce monde – c'est à ça que servaient les lunettes tactiques –, mais pas à un tel niveau de réalisme. Les lunettes du DPD et de l'armée américaine qu'il avait eu l'occasion d'utiliser ne génèrent guère plus que des silhouettes schématiques, comme des dessins d'enfant, avec des visages à peine reconnaissables, des masques d'Halloween plantés sur des bâtonnets.

Ici, ces personnages étaient *réels*. La qualité du rendu en 3D était du niveau des films virtuels modernes, comme la célèbre série *Casablanca* avec Humphrey Bogart, Claude Rains, Ingrid Bergman, et de nouvelles vedettes régulièrement invitées comme Lauren Bacall à dix-neuf ans. Et une fois qu'on s'était habitué à cette série, comme Nick qui la regardait tard le soir, on ne trouvait plus du tout bizarre d'y voir d'autres vedettes de différentes époques telles que Tom Cruise, Leonardo DiCaprio, Kathleen Turner, Galen Watts, Byron Bezoukhov, Sheba Tits, ou même des stars entièrement virtuelles comme Natacha Liubov ou Tadanobu Takeshi. Ils étaient tous aussi réels.

Aussi réels que les gens qui venaient soudain d'apparaître devant lui.

Nick retira ses lunettes et fit le tour des pièces autour de l'escalier, suivi de Sato. Elles étaient maintenant vides. Quand il remit ses lunettes, il éprouva l'inévitable choc de la surprise en voyant réapparaître plus de deux cents personnes.

Il s'approcha du premier témoin qu'il reconnaissait. Il s'agissait de l'ancien poète israélien Danny Oz. Les pores de la peau étaient visibles sur son visage hagard, ainsi que de petites veines éclatées dans les yeux et sur le nez du vieil écrivain.

— Tout ça a dû coûter une fortune à Mr Nakamura, dit Nick.

Sato sembla considérer que ce commentaire ne méritait pas de réponse.

— Les trois niveaux ont été virtualisés comme ça ? demanda Nick en se promenant dans la pièce pour examiner ces hommes et ces femmes au regard fixe.

Il s'arrêta un instant pour admirer le décolleté d'une jeune blonde qu'il ne

reconnaissait pas. Peut-être une des prostituées invitées à la fête.

— Oui, bien sûr, répondit Sato.

Nick releva les yeux vers lui. Sato ne semblait ni plus ni moins tridimensionnel, solide et réel, que les autres occupants de la pièce, hommes, femmes, travelos et autres sexes indéterminés. Il était un peu plus large et épais, c'est tout. Et Sato n'était plus le seul Japonais présent. En plus de deux hommes très jeunes et d'une jeune femme – que Nick reconnaissait comme faisant partie de l'équipe de vidéo et de prise de son de Keigo Nakamura –, il y avait trois gardes du corps fort bien habillés et également équipés de lunettes tactiques.

Pourquoi portaient-ils des lunettes tactiques ? se demanda Nick. Mais il laissa la question de côté pour l'instant. Il avait mal à la tête.

Au début, par manque de pratique mais aussi à cause de la qualité exceptionnelle de ces lunettes, Nick commit l'erreur classique chez les débutants de contourner les personnages et d'essayer de se faufiler dans la foule. Puis il secoua la tête avec un sourire amusé et commença à les traverser carrément. Les figurines tridimensionnelles n'émirent aucune protestation.

Dans un coin de la pièce, un ancien directeur de Google, un bel homme trapu aux cheveux blonds vêtu d'une robe safran, expliquait les vertus karmiques de *l'Immersion Totale* à un groupe de cinq ou six jeunes gens qui semblaient boire ses paroles. Nick se souvint de ce type – Derek quelque chose. Il était dans la liste des dix-huit principaux témoins-suspects que Sato lui avait montrée la veille... mais Nick n'y avait pas fait très attention. Maintenant, il lui revint en mémoire qu'il avait dû autrefois se rendre à Boulder pour interviewer ce connard en robe de moine bouddhiste, à l'Institut Naropa. Derek machin-chose était un accro intégral au flashback, et son objectif était de revivre sous flash chaque seconde des quarante-six années de sa vie dans une cuve à immersion totale. Le but était de parvenir au *satori* par la voie du flashback.

— L'étage où a eu lieu le meurtre est comme ça, lui aussi ? demanda Nick en essayant de se souvenir du nom d'un autre type dans la cuisine – l'homme semblait déjà bien parti, et il tenait à la main un verre rempli d'un liquide ambré, qui venait manifestement d'être versé d'une bouteille de scotch bien réelle et hors de prix.

— Oui.

— Bon sang... fit Nick en se souvenant des photos de la scène du meurtre et de l'autopsie. Attendez un peu... Mr Nakamura a vu tout ça ?

— Oui, bien sûr, répondit Sato d'une voix qui n'aurait pas pu être plus neutre. De nombreuses fois.

— Vous avez fait ça pour votre enquête privée.

Nick se rendit compte à quel point il devait paraître idiot... non, il l'était vraiment... mais il n'éprouva nullement le besoin de s'excuser. Après tout, il avait de sacrément bonnes raisons d'être un peu lent ce matin.

Sato hochait la tête de façon presque imperceptible. Le chef de la sécurité suivait Nick dans son exploration, d'abord le grand salon puis la petite cuisine. Il ne marquait aucune hésitation en passant à travers les gens.

— Dans cette tenue, dit Nick en s'efforçant de débarrasser son cerveau des toiles d'araignée qui s'y étaient installées, vous me rappelez un des sbires de Goldfinger... Oddjob.

Sato ne sembla pas reconnaître le nom, et Nick s'en voulut d'essayer de faire la conversation. C'était une des règles dans la vie d'un flic – non, dans la vie tout court – qu'il était inutile d'essayer de bavarder avec son aisselle ou son cul, et qu'il ne fallait donc pas essayer non plus avec des versions ambulantes de ces deux parties de l'anatomie.

Nick poussa un soupir et dit, en réfléchissant à voix haute :

— N'empêche, si Mr Nakamura revient régulièrement ici pour revoir le cadavre tout frais de son fils assassiné là-haut, ça doit être...

Il se figea, puis il se tourna lentement vers Sato.

— Ah, bon sang, putain d'enfoiré...

L'un des sourcils noirs de Sato se haussa de quelques millimètres d'un air interrogateur, mais le reste de son expression resta impassible.

— Il est tout bonnement impossible que vous ayez récupéré un tel luxe de détails rien qu'à partir de témoignages ou de souvenirs des participants.

— Quelques témoins ont peut-être accepté de se soumettre au flashback avant de décrire ces détails ?

— Mon cul, fit Nick.

Sato croisa les mains sur son bas-ventre, dans la pose traditionnelle des directeurs de pompes funèbres, des militaires qui se font passer un savon, et des gardes de sécurité qui essaient de se fondre dans le papier peint ou dans les rideaux derrière eux.

— Mon cul, répéta Nick sans autre raison particulière que le fait que ça sonnait bien à ses oreilles. Vous étiez là. Vous étiez à tous les étages ce soir-là. Vous savez observer bien mieux que n'importe quel soi-disant témoin. Vous êtes passé sous flash – probablement pendant plusieurs semaines – pour voir et enregistrer ce niveau incroyable de détails avant de les communiquer aux programmeurs de RV. C'est *vous* qui avez réalisé tout ça.

Sato resta silencieux.

— Il est illégal pour un citoyen japonais de posséder, de vendre ou d'utiliser du flashback, que ce soit au Japon ou en déplacement à l'étranger, reprit Nick. Et s'il est reconnu coupable, le juge n'a d'autre choix que de le condamner à mort par injection létale.

Sato restait immobile, très calme.

— Putain d'enfoiré, répéta Nick – parce que là aussi, l'expression lui plaisait, et que ça faisait déjà trop longtemps qu'il avait envie de la dire.

Mais il hésitait aussi devant cet atout qui se présentait à lui. Pourquoi diable Sato lui offrirait-il sur un plateau un tel moyen d'exercer des pressions sur lui ?

La réponse était simple : jamais Sato ne ferait une chose pareille.

Nick continua tranquillement de passer d'une pièce à l'autre, traversant sans hésiter les formes pétrifiées. *Tout ça est simultané.* Dans chacune des trois pièces comme dans la cuisine, tout ce qu'on pouvait voir se déroulait en même temps. Même si Sato était passé sous flash, il n'aurait pas pu se souvenir de ce qui se passait au même moment dans les différentes pièces du rez-de-chaussée, et encore moins aux deux étages.

Une fois de plus dans cette matinée sinistre, Nick Bottom eut envie de vomir.

Sato hocha la tête comme s'il lisait dans ses pensées (encore une fois), et il lui tendit deux oreillettes d'un bleu scintillant.

Nick les mit en appréhendant ce qui allait suivre...

Effectivement, Sato appuya sur une icône de son téléphone et tous les gens numériquement recréés en trois dimensions s'animèrent autour de lui. Le bruit ambiant de la fête poussa Nick à se poser les mains sur les oreilles. Avec les minuscules écouteurs qu'il s'y était enfoncés, ça ne faisait évidemment pas une grosse différence.

Nick resta immobile un instant, à observer les gestes et déplacements parfaitement naturels des gens dans la pièce. Puis il se dirigea rapidement vers le canapé et se pencha par-dessus le dossier entre un jeune blondinet – beaucoup trop beau pour que ce soit naturel – et une jeune blonde – elle aussi beaucoup trop belle pour être vraie – avec laquelle le jeune homme était en conversation intime.

— Je trouve que la cocaïne-3, le cognac, le flash et la baise vont vraiment, vraiment très bien ensemble, tu vois, quand on, heu, quand on les fait en même temps, murmura l'homme à l'oreille de sa compagne, mais on n'a pas, tu sais, le même *buzz* quand on y retourne sous flash.

— Pareil pour moi, heu, je veux dire, totalement, répondit la blonde en se penchant vers Nick – à *travers* Nick, en fait – pour permettre à son interlocuteur d'avoir une vue plongeante sur ses seins.

— Ah, merde, fit Nick en se relevant.

Il passa de pièce en pièce tout en continuant d'observer et d'écouter plus de deux cents personnes en train de faire la fête, puis il s'arrêta et regarda Sato.

— En réalité, pendant tout ce temps-là, tout était enregistré. Il y avait aussi des caméras cachées dans les étages ?

Le chef de la sécurité fit un geste vers l'escalier, et Nick gravit les marches. Sur le palier du demi-étage, un quatrième Japonais équipé de lunettes tactiques était posté devant une porte fermée. Nick s'écarta et Sato tendit la main à travers le garde pour ouvrir la porte – verrouillée dans le monde réel – avec une clef bien réelle elle aussi.

Il y avait également une porte fermée au premier étage, et quand Sato l'ouvrit, le battant passa au travers d'un cinquième garde. Nick retirait parfois ses lunettes quelques secondes, pour s'assurer qu'aucun de ces

nouveaux gardes de sécurité n'était réel.

Le premier étage était exactement comme dans ses souvenirs, sauf qu'à l'époque, il avait été complètement dévasté. À présent, c'était simplement le bazar, et il y avait beaucoup, beaucoup de monde.

Huit chambres étaient accessibles depuis la zone centrale d'accès, et toutes étaient occupées. Ici, aucune porte n'était fermée à clef. Nick en ouvrit une au hasard et entra.

Un petit voyou maigrichon – Nick reconnut aussitôt Delroy Nigger Brown – était en train de baiser avec trois Blanches. Grâce à ses souvenirs des dossiers de l'époque, Nick savait qu'aucune de ces filles n'avait plus de quinze ans, et que deux étaient mortes de causes naturelles – si on peut qualifier de « causes naturelles » le fait d'être poignardée par son souteneur ou de succomber à une overdose d'héroïne mêlée de flash – dans les quatre mois suivant le meurtre de Keigo. Nick savait aussi que Delroy N., maquereau et fournisseur de drogue, devait être encore en prison actuellement, à Coors Field... mais pas à cause de la mort de ces deux filles. Nick sentit de nouveau la bile lui monter à la gorge en réalisant que, s'il était obligé de poursuivre cette enquête, il allait devoir rendre visite à Delroy N., une des dernières personnes à avoir vu Keigo vivant.

Le criminel avait été le fournisseur principal de Keigo en flashback et autres drogues pendant le séjour du jeune homme à Denver.

Nick vérifia que toutes les autres chambres étaient occupées, et constata que nombre de leurs occupants ne semblaient pas avoir autant de scrupules que Delroy N. quant aux relations sexuelles avec d'autres hommes. L'ensemble des vigoureuses combinaisons effectuées dans ces huit chambres impliquait une bonne quarantaine de personnes, et avec la vingtaine d'invités et de putes qui attendaient dans la zone centrale, le nombre total – invités, pique-assiettes, employés du traiteur, prostituées et gardes – semblait coller.

Sans compter les deux cadavres à l'étage au-dessus.

Quand il eut fini d'examiner toutes les chambres – il aurait bien voulu en sauter au moins trois –, Nick se rendit compte que le bruit et l'agitation duraient depuis plus de dix minutes.

Pour générer ça, il avait fallu un temps de calcul sur des superordinateurs absolument ahurissant. Rien que ces dix minutes créées pour les lunettes tactiques avaient dû coûter autant qu'une durée équivalente dans un film entièrement virtuel à gros budget.

— Combien de temps dure la boucle ? demanda Nick.

— Une heure et vingt-neuf minutes.

— Et elle se termine quand on a découvert les corps, et que tout le monde s'enfuit ?

— Sept minutes après la découverte du corps du jeune Mr Nakamura et de la dame, c'est bien ça.

Nick resta bouche bée.

— Vous n'aviez pas de caméra au deux...

— Non.

La question, l'idée même, avait été stupide. S'il y avait eu des caméras au deuxième étage, dans la chambre de maître Keigo, il n'y aurait pas d'énigme à résoudre.

À moins qu'un certain chef de la sécurité n'ait détruit les enregistrements. Là, en ce moment même, Hideki Sato était le Suspect Numéro un pour l'ex-inspecteur Nicholas Bottom...

Et devant la porte fermée donnant accès au deuxième étage se trouvait la Preuve Numéro un dans un éventuel procès pour meurtre contre Sato.

Le Japonais à la carrure impressionnante, équipé de lunettes tactiques et qui se tenait devant la porte les mains croisées sur le bas-ventre aurait pu être le frère jumeau de Sato, même en tenant compte des six ans d'écart.

À travers sa migraine et sa nausée, Nick fouilla dans sa mémoire ravagée.

— Takahishi Satoh, dit-il doucement. Avec un « h ». Quelqu'un qui vous est apparenté, Hideki-san ?

— Non.

— Je me souviens de lui, maintenant. Il était un peu plus grand que vous, mais il aurait pu être votre doublure.

— Oui.

— Il était responsable de la sécurité, à ce qu'il nous a dit.

— Pas tout à fait, Bottom-san. Il vous a dit que son titre était « commandant de la sécurité », et qu'il dirigeait les cinq gardes chargés de veiller sur Keigo Nakamura aux États-Unis.

— Mais il ne nous a pas dit que c'était *vous* qui lui donniez des ordres. Que c'était *vous* le véritable chef de la sécurité.

— Aucun de vous n'a demandé à Satoh-san s'il avait un supérieur... à part Mr Nakamura senior, je veux dire.

— Alors, quand des témoins comme Oz et les autres ont décrit le gros lutteur de sumo chargé de la sécurité de Keigo, ça pouvait être vous ou votre copain. Ils ont parlé de « Mr Satoh ». Sacrement futé.

Sato ne dit rien.

— Vous vous rendez compte, bien sûr, cracha Nick, que vous êtes passible de poursuites pour obstruction à la justice et mensonge sous serment ?

— Je n'ai jamais menti sous serment, Bottom-san.

— Non, effectivement, parce qu'on ne savait même pas que vous existiez ! lança Nick en se détournant de la projection de Satoh dans ses lunettes pour regarder Sato portant les siennes.

— Pourtant... fit Sato, si vous examinez les témoignages des cinq gardes que vous et vos collègues avez interrogés à l'époque, vous constaterez qu'aucun d'eux ne vous a menti.

— Ils ont menti par omission ! cria Nick en se passant la main dans les cheveux. (Ça lui faisait mal au crâne de crier.) Ils ont commis une *entrave à la justice* !

Sato ouvrit la porte, mais Nick n'était pas encore prêt à monter à l'étage.

— Est-ce que ce faux chef de la sécurité s'appelait même vraiment Satoh ?

— Oui, bien sûr.

— Il vous a fallu combien de temps pour trouver un type qui vous ressemble avec pratiquement le même nom, Hideki-san ?

Debout devant la porte ouverte, Sato ne répondit pas.

— Est-ce que vous avez même jamais été en public au côté de Keigo, pendant votre séjour ici ?

— Quelquefois. Très rarement.

— Où étiez-vous installé pour observer la réception, Hideki-san ? Dans une camionnette garée dehors ? Une camionnette bourrée d'écrans ? Dans un hélicoptère ? En orbite ?

Sato attendit.

Nick n'en avait pas fini avec le premier étage. Ou peut-être n'était-il pas encore prêt à affronter ce qui l'attendait là-haut.

— Où sont les caméras ? demanda-t-il.

Sato relâcha la poignée de la porte et sortit son téléphone de sa poche. Un pointeur laser se posa en neuf ou dix endroits du plafond, des murs et des lampes.

— Et au moins quatre caméras dans chaque chambre et salle de bains, dit Sato. Il y en avait soixante-six à cet étage. En tout, deux cent trente dans le bâtiment.

Nick s'approcha d'un des murs.

— Montrez-moi encore une fois.

La tache rouge du laser réapparut.

— L'objectif est minuscule, ou invisible, dit Nick. Mais bien sûr, vous avez dû retirer toutes les caméras après le meurtre.

— Bien sûr. Mais comme vous regardez le mur à travers vos lunettes, vous le voyez tel qu'il était ce soir-là. Les capteurs vidéo sont... hem... très discrets.

Nick éclata de rire, sans savoir si c'était parce que l'idée de qualifier de « discrètes » deux cent trente caméras installées dans un bordel-flashodrome était complètement absurde, ou simplement parce qu'il était particulièrement stupide ce matin. Aucune importance.

Il se retourna vers le vrai Sato et son double numérique.

— Très bien, dit-il. Allons-y.

Sato coupa le bruit et l'agitation de la réception derrière lui, et ils gravirent les marches du grand escalier.

*

Les quatre pièces du deuxième étage n'avaient pas été remises en ordre comme celles des deux autres niveaux. Tout semblait être resté dans le même état que le soir du meurtre. Nick et Sato retirèrent leurs lunettes avant de franchir le seuil en haut des marches. Nick passa en premier.

Ils se retrouvèrent dans un hall d'entrée avec une porte ouverte à gauche donnant sur la cuisine – les enquêteurs du DPD avaient constaté qu'elle était parfaitement équipée, mais pratiquement inutilisée : il n'y avait que quelques bouteilles de bière et de champagne dans le frigo. Sur leur droite, une autre porte high-tech donnait sur un escalier menant au toit.

Il suffit d'un coup d'œil à Nick pour voir que la cuisine semblait intacte, mais l'entrée elle-même était encore jonchée d'emballages de seringues laissés par les secouristes. Pourquoi avaient-ils tenté une réanimation sur ce qui était manifestement un cadavre – à part le fait, bien sûr, que ledit cadavre et son père valaient des milliards de dollars –, Nick n'en avait aucune idée. Mais ils avaient essayé, et le désordre de la chambre s'était propagé jusqu'ici à travers le salon. L'élégant revêtement de sol de l'entrée et le chambranle de la porte donnant sur le large escalier – il n'y avait pas d'ascenseur, de sorte que tout le mobilier avait dû être monté par là –, étaient éraflés par le passage des civières et du matériel des secouristes, puis de l'équipe médico-légale. Un cochon avait même écrasé son mégot par terre.

L'entrée se rétrécissait en un petit couloir décoré de tableaux de valeur. Au bout, en franchissant une double porte vitrée, on trouvait la bibliothèque sur la gauche et le salon droit devant, qui donnait sur la chambre à coucher.

— Y a-t-il une autre pièce que vous aimeriez voir avant d'aller dans la chambre ? demanda Sato.

— Quelqu'un a-t-il été tué dans une autre pièce ?

— Non.

— Alors, commençons par la chambre, dit Nick.

Sato retira ses chaussures et les laissa dans l'entrée. Nick garda les siennes. Il était flic... enfin, il l'avait été... pas l'invité d'on ne sait quelle foutue cérémonie du thé. Et de toute façon, Keigo Nakamura avait dépassé le stade où il pourrait se sentir insulté qu'un barbare *gaijin* garde ses chaussures aux pieds dans sa propre maison. (En revanche, Nick espérait bien que Sato, lui, était choqué.)

Le salon était aussi immense et aussi en désordre que dans son souvenir. La double porte de la chambre était grande ouverte. La piste des débris laissés par les secouristes semblait y conduire plutôt que d'en venir.

Ses lunettes tactiques toujours à la main, Nick entra dans la pièce.

Il flottait encore dans la chambre une odeur de cervelle et de sang séché. *Après tant d'années ? s'interrogea Nick. Impossible.*

Et pourtant, l'odeur était bel et bien là.

En lieu et place de moquette, le sol était recouvert de rectangles de tatamis. Du temps où il était dans la police, Nick avait appris que les Japonais avaient encore tendance à exprimer la dimension de leurs pièces en fonction du nombre de ces rectangles de un mètre sur deux. Une chambre, ou un salon de thé, était souvent une pièce à 4,5 tatamis. Toutes sortes de règles présidaient à la façon de les disposer – jamais de façon géométrique, et une règle précisait qu'en aucun cas les coins de trois ou quatre tatamis ne

devaient se toucher. Cette chambre était immense – elle faisait peut-être bien une trentaine de tatamis. Mais ceux-là n'avaient pas une douce odeur d'herbe séchée comme dans le bureau de Mr Nakamura.

La première tache de sang qui attirait l'œil se trouvait sur le grand lit. Les draps chiffonnés étaient éclaboussés, et une grosse tache rouge de la taille d'une tête s'étalait sur les oreillers et la tête de lit ainsi que sur une partie du mur. C'était là que la fille était morte. Il y avait par terre une tache plus large, entourée d'emballages de seringues et autres déchets médicaux. Cette tache de sang séché recouvrait tout un tatami et avait débordé sur deux autres.

Nick alla jeter un coup d'œil dans la salle de bains, où il vérifia les quatre fenêtres, puis il revint dans la pièce pour examiner le tatami souillé.

— Si vous voulez bien vous écarter, Bottom-san ?

Sato avait remis ses lunettes. Nick fit de même et regarda par terre. Il se tenait enfoncé jusqu'aux chevilles dans le bas-ventre de Keigo Nakamura. Nick fit un pas de côté, sans pouvoir s'empêcher de sourire. Il l'avait fait exprès.

Le corps de Keigo était entièrement nu. Celui de la jeune femme, étendu sur le lit, était vêtu d'un jean et d'un soutien-gorge noir. Keigo avait eu la gorge presque entièrement tranchée. La jeune femme – Nick se souvenait de son nom, Keli Bracque – avait été tuée d'une balle en plein front. En prenant soin de ne pas marcher encore sur Keigo, Nick se pencha pour examiner la blessure de Keli. La balle de calibre .22 avait laissé un tout petit trou très propre sur son front pâle, mais elle avait causé les dégâts habituels en ricochant à l'intérieur du crâne. Ce calibre restait l'un des préférés chez les assassins professionnels, et plusieurs des collègues de Nick en avaient déduit qu'il pouvait s'agir du travail d'un tueur à gages.

Nick recula de deux pas et regarda par terre. Si la fille avait été tuée par un pro, pourquoi un tel travail d'amateur sur Keigo, plein de haine et de rage ? Pour adresser un message ? Mais un message à qui ? À Mr Nakamura, manifestement. Ou peut-être que toute cette violence, cette quasi-décapitation de Keigo, n'était qu'une ruse destinée à égarer les enquêteurs, pour qu'ils ne voient pas que tout cela était l'œuvre d'un professionnel plein de sang-froid.

Il y avait un livre avec une couverture rouge ouvert sur la table de nuit à quelques centimètres de la main de la fille. Un roman du siècle dernier intitulé *Shogun*.

— Ces images sont bien meilleures que toutes les photos que j'ai pu voir, dit Nick. Qui les a prises ?

— Moi. Avant que la police n'arrive.

— De mieux en mieux, dit Nick en éclatant de rire. Non seulement vous avez quitté la scène du crime, mais en plus, vous avez dissimulé des preuves... les enregistrement vidéo, ces photos, votre existence même en tant que chef de la sécurité de Keigo. C'est sûr que vous vous retrouverez en

prison quand un tribunal américain en aura fini avec vous, Hideki-san.

Nick savait bien qu'il se répétait, mais ça lui faisait plaisir de recenser encore une fois tous les chefs d'accusation. Sato ne réagit pas plus que la première fois.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a pas d'images tactiques animées ? demanda Nick.

— Je vous ai déjà dit que nous n'avions pas de caméras au deuxième étage, Bottom-san, répondit Sato d'une voix douce.

— Ouais, fit Nick sans retenir son sarcasme.

Il retourna auprès du lit, en marchant sur la tête de Keigo, cette fois. Si Sato avait des vapeurs, tant pis, qu'il aille se faire foutre...

En se frottant les tempes, Nick examina le visage de la morte et essaya de se souvenir de son dossier. Elle était jeune – dix-neuf ans – et blonde. Et américaine. Et grande. Presque trente centimètres de plus que Keigo, qui faisait tout juste un mètre cinquante. Tous ces Japs semblaient avoir un faible pour les grandes Américaines blondes.

Mais, comme c'était le cas pour une bonne partie de ce que Keigo avait mangé chez lui pendant son séjour aux États-Unis, Mlle Keli Bracque avait été importée du Japon. C'était la fille d'un couple de missionnaires américains qui l'y avaient laissée orpheline. Elle avait été plus ou moins élevée par la division des Industries Lourdes Nakamura spécialisée dans le divertissement et la relaxation. Nick savait qu'autrefois, les sociétés japonaises envoyaient leurs cadres en vacances sexuelles à Bangkok... pas dans le quartier chaud de Patpong, où affluaient les hommes venus d'autres pays, mais dans un secteur beaucoup plus surveillé dont la clientèle était exclusivement japonaise. Malgré ces précautions, les problèmes de sida étaient devenus suffisamment préoccupants pour que les Japonais renoncent à la Thaïlande et forment leurs propres prostituées. Le dossier sur Keli Bracque, que le conglomérat Nakamura avait finalement – et avec beaucoup de réticence – accepté de remettre, ne le disait pas explicitement, mais il y avait de fortes chances pour que Keli se soit occupée de la satisfaction sexuelle de cadres supérieurs, certainement avant d'être pubère.

D'un autre côté, songea Nick en regardant son visage, *peut-être pas...*

Celle-là avait peut-être été mise de côté pour le fils du patron. Ou pour lui et le patron.

— Elle est à moitié habillée, et lui est encore nu, dit-il à voix haute.

— Oui.

Nick attendit la réaction sarcastique qu'une remarque aussi évidente faite par un enquêteur expérimenté aurait dû déclencher, du genre : « Quelle perspicacité, Sherlock », mais Sato se contenta de cette simple syllabe.

— Là où je veux en venir, dit enfin Nick, c'est que Keigo et Mlle Bracque sont restés seuls ici pendant... combien ? Trente-neuf minutes ? Quarante ?

— Trente-six minutes et vingt secondes avant que Mr Satoh défonce la porte, après avoir constaté que Mr Nakamura ne répondait pas à son

téléphone.

— Suffisamment longtemps pour un rapport sexuel, dit Nick.

Il savait que l'expression « défoncer la porte » ne correspondait pas tout à fait à la réalité, car la porte en haut de l'escalier était conçue pour résister à un assaut à coups de bélier. En tant que garde de sécurité, Satoh avait sur lui une charge explosive directionnelle, petite mais puissante, pas plus grosse qu'une gomme, juste pour ce genre de situation d'urgence. Mais ça n'avait aucune importance.

— Cependant, poursuit Nick en se frottant la joue et en regardant les deux corps à travers ses lunettes, les autopsies ont montré qu'ils n'avaient eu aucune activité sexuelle, même si c'était la raison invoquée par Keigo quand il est monté ici pendant la réception, pour avoir un peu d'intimité. Ah, bon sang, je ne crois pas du tout que Keli était en train de se rhabiller après une partie de jambes en l'air. Je ne crois même pas qu'elle se soit déshabillée, sauf pour retirer son chemisier et ses chaussures.

— Le jeune Mr Nakamura et la jeune dame se contentaient peut-être de bavarder ?

Nick ricana.

— Les jouets sexuels vivants du Groupe Nakamura sont-ils renommés pour leur conversation ?

— Oui, répondit Sato. Comme les *geisha*, toutes les employées de la division récréative de Nakamura sont formées à charmer par l'intelligence de leur conversation, leur talent à divers instruments de musique, leur connaissance des techniques de préparation et d'exécution de la cérémonie du thé... toute une gamme de compétences qui dépasse la simple... satisfaction des sens par le plaisir physique.

Nick l'écoutait à peine. Il désigna le livre ouvert.

— Je crois que Mlle Bracque était en train de lire son roman quand le tueur est entré dans la chambre. Elle a juste eu le temps de le reposer et de marquer sa page avant que l'agresseur ne lui tire une balle dans la tête.

Sato attendit.

— Quelle que soit l'identité de cet intrus, son arrivée soudaine ne l'a pas alarmée, dit Nick en réfléchissant tout haut.

Tout cela était pour lui de l'histoire ancienne, mais il la redécouvrait au fur et à mesure. Cela faisait des années qu'il n'avait pas repensé aux détails de ce meurtre.

— On ne prend pas le temps de marquer sa page quand quelqu'un qui vous fait peur surgit dans votre chambre.

— Bottom-san, vous êtes en train de dire que Mlle Bracque connaissait son assassin.

Nick était trop perdu dans ses pensées pour même hocher la tête. En retirant ses lunettes, il s'approcha de la fenêtre, tout à côté du sang sur le tatami et la tête de lit. Il posa la main sur la vitre, qui n'était pas tout à fait en verre. Hermétiquement scellée. À l'épreuve des balles, et même des

explosions, sauf les plus violentes. Quand Nick en avait lu les spécifications six ans plus tôt, il s'était imaginé un bombardement après lequel cet immeuble de Wazee Street n'aurait plus été qu'une montagne de gravats tandis que les fenêtres seraient restées intactes, flottant dans l'air comme des pierres magiques transparentes.

Comme on ne pouvait pas ouvrir les fenêtres, l'air des pièces du dernier étage était constamment rafraîchi par des conduits de ventilation. De minuscules conduits. Un assassin ninja gros comme une souris aurait pu s'y faufiler s'il n'y avait pas eu aussi à franchir toute une série de filtres et d'écrans. Nick passa la main tout près de la grille et sentit un souffle d'air. Le système fonctionnait encore.

— Donc, poursuivit Nick, Keigo et son amie de location n'étaient pas ici pour baiser. Keigo attendait peut-être simplement quelqu'un.

— Qui donc ? demanda Sato d'une voix douce.

Sans remettre ses lunettes pour regarder une dernière fois les victimes – mais en évitant soigneusement le tatami taché et le corps invisible de Keigo étendu par terre –, Nick dit :

— Allons sur le toit.

Dans le hall d'entrée, Nick s'arrêta un instant pour examiner la porte de l'escalier d'accès à la terrasse. À part les petits boîtiers noirs sur les deux coins supérieurs et un sur le côté, là où il y aurait eu normalement un lecteur de carte, elle ressemblait à n'importe quelle porte métallique. Mais Nick savait que ce foutu machin coûtait plus que ce qu'il pouvait gagner en dix ans. Non seulement elle vérifiait les empreintes rétinienne et digitale – combien de films Nick avait-il vus où le bon ou le méchant apporte la main ou l'œil de quelqu'un pour tromper ces systèmes de sécurité simplistes –, mais elle prélevait aussi un échantillon d'ADN qu'elle analysait, elle mesurait les ondes cérébrales, et effectuait encore une dizaine d'autres tests d'identification qui ne pouvaient marcher qu'avec une personne vivante. Six ans plus tôt, toute cette technologie avait été réglée sur la rétine, les empreintes, l'ADN, les ondes cérébrales et autres caractéristiques vitales de Keigo Nakamura.

Elle semblait maintenant ajustée sur Hideki Sato. En tout cas, la lourde porte s'ouvrit en cliquetant après que Sato se fut penché sur l'une des boîtes noires, qu'il eut frotté son pouce contre elle et accompli toute une série de passes magiques. Arrivé en haut des marches, il renouvela l'opération avec une deuxième porte similaire.

Nick reposa la même question qu'autrefois :

— Comment les femmes de ménage et le personnel de maintenance font-ils pour entrer et sortir de cet appartement ?

Personne n'y avait répondu six ans plus tôt, et Sato ne répondit pas davantage cette fois.

1.06
Wazee Street, Denver
Samedi 11 septembre

Il pleuvait plus fort, mais la brume s'était dissipée et le ciel se dégagait un peu. À l'est se dressaient les tours du centre-ville de Denver, avec leurs enveloppes noires, et à l'ouest les immeubles d'habitation se tassaient le long de la rivière. On apercevait au sud les silhouettes massives du Pepsi Center et du centre de détention de la SI, et au nord d'autres bâtiments plus bas, avec la flèche de soixante mètres qui soutenait un passage pour piétons reliant LoDo au quartier de la rivière par-dessus les embranchements ferroviaires. Tout à fait à l'ouest, à peine visibles à travers les nuages bas, s'élevaient les collines. Les sommets étaient tout simplement absents ce matin.

Le toit du bâtiment de Keigo Nakamura, dans Wazee Street, n'avait rien de spécial. Un patio-jardin était délimité par un plancher légèrement surélevé et entouré d'un grillage couvert de vigne grimpante pour préserver l'intimité de la grande baignoire. Six ans plus tôt, en cette soirée d'octobre, l'eau de la baignoire avait été préalablement chauffée à la bonne température – mais aucune des victimes ne s'y était baignée, d'après le médecin légiste. Maintenant, en cette matinée de mi-septembre, elle était froide et couverte d'une bâche jaune à moitié moisie. La partie jardin de la terrasse consistait en un assortiment de grands pots alignés au bord du patio, avec un revêtement dans le même bois léger, mais personne n'y avait jardiné ces dernières années. Il y avait encore quelques mauvaises herbes et les vestiges desséchés de plantes plus nobles.

Sato poussa un grognement en se baissant pour lacer ses souliers vernis noirs.

Nick s'efforça de se souvenir des détails de la sécurité de cette terrasse banale. Il lui revint qu'il y avait des rayons détecteurs multifréquence invisibles et des guides d'ondes enveloppant tout le périmètre jusqu'à trois mètres de hauteur... oui, on voyait à chaque coin les poteaux destinés aux projecteurs et à l'équipement... et des capteurs de pression sur le revêtement de bitume et de gravier, mais pas sur la partie surélevée du patio.

— Quelqu'un aurait pu sauter ici d'une terrasse voisine en s'aidant d'une perche, marmonna Nick.

Sato l'ignore.

Oui, quelqu'un aurait pu sauter à la perche, mais à moins d'atterrir précisément sur la partie en bois, les capteurs de pression auraient aussitôt détecté son arrivée. Aucune alarme ne s'était déclenchée.

Mais les portes...

— Les portes sont restées ouvertes... quoi ? deux minutes et demie ? dit Nick en escomptant une réponse, cette fois.

— Deux minutes vingt et une secondes.

Nick hocha la tête. Il se revit blaguant avec sa partenaire, qui était à l'époque le sergent K.T. Lincoln (elle avait maintenant le grade de lieutenant). Il lui avait dit qu'en deux minutes vingt et une secondes, il était capable de tuer une douzaine de Keigo Nakamura.

— Parle pour toi, avait répliqué K.T. Moi, dans le même temps, je pourrais en tuer une centaine, de ces putains de Keigo.

Nick n'avait pas douté un instant qu'elle en fût capable. K.T. était à moitié noire, un peu plus qu'à moitié lesbienne, une juive convertie farouchement laïque qui s'était mise à s'habiller strictement de noir dans le civil depuis la mort d'Israël. Une très belle femme dans son genre ronchon, et probablement le meilleur flic – et le plus honnête – avec qui il ait jamais eu l'occasion de travailler. Et pour une raison qu'il ignorait, elle détestait les Japs.

À présent, debout sous la pluie et regardant la terrasse et le patio déserts, Nick déclara :

— Je pense avoir résolu l'affaire.

Sato s'adossa au rebord de la baignoire et pencha la tête de côté pour montrer qu'il était attentif.

— Les newsblogs se sont tous lancés à l'époque dans des histoires de mystère de chambre close, poursuivit Nick, mais en fait, cette foutue chambre n'était même pas fermée au moment des meurtres. Keigo a ouvert la porte du bas, il a grimpé l'escalier, il a ouvert celle du haut, et il est venu ici. Je ne sais pas où vous étiez – dans une camionnette, une caravane, un dirigeable –, mais vous avez vu s'allumer les alarmes à distance montrant qu'il avait ouvert les portes et vous avez dû lui téléphoner pour savoir si tout allait bien.

Sato grogna. Mais cette fois, Nick avait besoin d'un peu plus que ça.

— Est-ce que vous avez téléphoné à Keigo ? Ou l'avez-vous contacté d'une autre manière ?

— Comment appelez-vous ça, grommela Sato, quand vous interrompez le flot de parasites sur une ligne sans parler ?

— Du pseudomorse, répondit Nick.

Du moins, c'était le terme que lui et un tas d'anciens militaires du DPD utilisaient. Le pseudomorse – simplement cliquer pour interrompre l'onde porteuse – était aussi vieux que la radio. Du temps où il était en uniforme, les gars dans leurs voitures de patrouille avaient imaginé tout un code pour ça – des façons de se dire des trucs qu'il valait mieux que le dispatcheur

n'entende pas ou ne puisse pas enregistrer.

Sato grogna encore une fois.

— C'est donc comme ça que vous avez contacté Keigo, et il a répondu de la même façon, et vous avez donc su que c'était O.K. quand il a ouvert les portes. Une interruption pour la question, et deux en réponse ?

— Deux interrogatives et trois en réponse, Bottom-san.

— Vous avez fait ça combien de fois avant qu'il cesse de répondre parce qu'il était mort ?

— Deux fois.

— Et combien de temps avant que vous demandiez à Satoh d'enfoncer la porte et de voir ce qui se passait ?

— Une minute douze secondes.

Nick se frotta le menton. Il avait vraiment besoin de se raser...

— Vous avez dit que vous aviez résolu l'affaire, insista Sato.

— Ah, oui. Keigo n'a pas baisé avec la fille parce qu'il attendait quelqu'un. Quelqu'un qui devait venir par le toit.

— Sans déclencher les alarmes de périmètre ni les capteurs de pression ?

— Exactement. La personne en question est arrivée en hélicoptère et a simplement débarqué sur les planches du patio, où il n'y a pas de capteurs.

Sato fit une grimace amusée.

— Il y avait une grande animation dans Wazee Street, ce soir-là. Beaucoup d'allées et venues d'invités. Vous croyez qu'ils n'auraient pas remarqué un hélicoptère au-dessus du bâtiment ?

— Non, pas si c'était un hélico furtif doté de la technologie de murmure, comme votre hélico-libellule qui est venu vous chercher hier. Comment appelez-vous ces engins ?

— *Sasayaki-tonbo*, dit Sato

— Et ça veut dire quoi ?

— Libellule-murmure.

— O.K., fit Nick. Bon, jusque-là, vous vous teniez donc en retrait, dirigeant la sécurité à distance, laissant votre Satoh-san si bien nommé faire comme si c'était lui le chef – juste au cas où il y aurait des interrogatoires si les choses venaient à mal tourner, ce qui a été le cas –, mais ce soir-là, vous avez dit à Keigo que vous vouliez le voir à une heure et demie du matin...

— Il faudrait que ce soit une heure vingt, dit Sato.

Nick l'ignora.

— Alors, Keigo tue un peu le temps avec son jouet sexuel, qui ne se donne même pas la peine de se déshabiller pour le prince héritier, et puis il monte sur le toit pour vous y retrouver. Vous débarquez de la libellule-murmure, qui reprend sans doute de l'altitude en restant en vol stationnaire, jusqu'à ce que vous ayez terminé ce que vous êtes venu faire. Keigo déverrouille la porte pour vous emmener dans son appartement et, aussitôt dans la chambre, vous tuez la fille d'une balle en plein front, et puis vous vous servez d'un grand couteau pour Keigo, qui doit être bien étonné.

Sato sembla réfléchir un instant à l'explication.

— Et comment ai-je fait pour remonter sur le toit, Bottom-san ? Seul le jeune Mr Nakamura pouvait ouvrir les portes.

Nick éclata de rire.

— Je ne sais pas comment vous êtes sorti. Vous aviez peut-être un code d'urgence spécial pour ces fichues portes.

— Mais si c'était le cas, Bottom-san, pourquoi aurais-je organisé ce rendez-vous avec le jeune Mr Nakamura ? J'aurais pu le prendre par surprise quand je le voulais.

— Peu importe, dit sèchement Nick. Vous avez peut-être simplement bloqué les portes avec des cailloux du jardin. Mais vous aviez largement le temps de les tuer tous les deux et de repartir en hélicoptère – sans déclencher la moindre alarme sur le toit.

Sato hocha la tête comme s'il était convaincu.

— Et pour ce qui est de mon mobile ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Jalousie, quelque chose qui s'est passé au Japon et qu'on ne saura jamais. Vous étiez peut-être amoureux de la petite Mlle Keli Bracque.

— Amoureux d'elle ? répéta Sato. Et c'est pour ça que je l'ai tuée d'une balle dans la tête ?

— Ouais, fit Nick. Exactement.

— Et ensuite, j'ai tué le jeune Mr Nakamura par jalousie ?

— Bon, écoutez, j'ai dit que je ne connaissais pas le mobile. Tout ce que je sais, c'est que vous aviez l'opportunité ainsi que l'accès aux armes et à la technologie pour accéder à l'appartement de Keigo.

— La technologie dont vous parlez étant le *sasayaki-tonbo*, dit Sato.

— Ouais.

— Vous feriez bien de vérifier s'il y avait des *sasayaki-tonbo* à l'époque en Amérique. Ou même au Japon, d'ailleurs.

Nick ne dit rien. Au bout d'une minute passée à regarder cette terrasse déprimante et les nuages qui l'étaient tout autant, il dit enfin :

— Ne restons pas là sous la pluie. Redescendons.

*

Plus tard, Nick se demanda pourquoi il n'avait pas tout simplement quitté le bâtiment. Son travail était terminé, il n'avait plus rien à découvrir en examinant les lieux d'un crime remontant à six ans. Il aurait dû partir. Tout aurait été différent s'il était parti.

Mais il était resté.

Ils se retrouvèrent dans le hall d'entrée du deuxième étage, et encore une fois, Nick crut sentir une légère odeur de sang et de cervelle répandus dans la chambre deux pièces plus loin. Sato se dirigea vers l'escalier, mais au lieu d'attendre qu'il ait déverrouillé la porte d'accès, Nick tourna à droite et entra

dans la grande pièce donnant sur Wazee Street.

C'était la bibliothèque de la résidence de Keigo Nakamura pendant les mois qu'il avait passés aux États-Unis, et c'était le genre de pièce dont les jeunes lecteurs ne pouvaient que rêver. Le parquet était en cerisier du Brésil, les rayonnages tapissant trois murs étaient en acajou, les moulures étaient sculptées à la main. Le sol était recouvert de tapis persans, et les longues tables avec leurs casiers incorporés destinés aux revues et les énormes dictionnaires qui y étaient posés semblaient venir tout droit de la cabine de navigation de Christophe Colomb. Les élégants volets recouvrant les huit grandes fenêtres étaient également en bois de cerisier. L'énorme bureau en acajou devant les fenêtres donnait l'impression d'avoir appartenu à un président des États-Unis dans le Bureau ovale, et le piano posé sur une estrade était un Steinway. Les fauteuils profonds dispersés dans la pièce ainsi que le grand canapé étaient d'un cuir si foncé et si doux qu'ils évoquaient un club anglais du XVIII^e siècle.

Nick regarda les deux mille trois cent neuf livres disposés sur les étagères. Il en connaissait le nombre exact parce qu'il avait demandé à son équipe de les examiner un par un. Les seuls indices qu'ils y avaient trouvés étaient des polaroids vieux de près d'un siècle montrant un jeune homme nu endormi sur un divan. Les photos avaient été glissées entre les pages du troisième tome de *L'Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*. Comme le jeune homme sur la photo avait une demi-érection, un collègue astucieux de Nick en avait déduit un certain rapport avec le titre de l'ouvrage. D'autres avaient pensé que Keigo Nakamura, connu au Japon aussi bien qu'aux États-Unis pour être un amateur de femmes, était en réalité homosexuel, et qu'il avait probablement été tué par un de ses amants.

Finalement, ni les techniciens du DPD ni les experts du FBI n'avaient été capables d'identifier le photographe ou son jeune modèle, mais Nick avait retrouvé le décorateur qui s'était occupé de l'appartement. Celui-ci avait déclaré avoir acheté tous ces livres au mètre dans différentes enchères en Californie et au Colorado. Et les ouvrages avaient été choisis essentiellement pour la qualité de leur reliure en cuir.

À la connaissance de Nick et des experts du FBI, Keigo Nakamura n'avait jamais ouvert un seul de ces livres, et le jeune homme nu sur les photos faisait partie d'un autre mystère.

Le roman que Keli Bracque était en train de lire ce soir-là – *Shogun* – ne venait pas de la bibliothèque.

Nick écarta les volets en bois et contempla un instant la pluie qui tombait sur Wazee Street. Il posa la main contre la vitre froide en essayant de résister aux étranges énergies – presque oubliées – qui montaient en lui telle une faim soudaine.

En fait, il commençait vraiment à s'intéresser à cette affaire. *Pourquoi ?* Keigo Nakamura ne signifiait rien pour lui. Cet arrogant gosse de riche avait sans doute mérité d'être assassiné. Son petit documentaire sur l'addiction des

Américains au flashback n'aurait intéressé personne au Japon ni aux États-Unis.

Mais il était quand même suffisamment intéressant pour que quelqu'un le tue à cause de ça. On n'avait pas retrouvé son téléphone ni sa vidéocaméra, et les trois dernières cartes mémoire contenant les interviews récentes avaient également disparu. Ces interviews contenaient-elles quelque chose qui avait signé l'arrêt de mort de Keigo Nakamura ?

Personnellement, Nick considérait Hideki Sato comme le nouveau suspect numéro un. Cela expliquerait pourquoi Sato avait pris de telles précautions pour cacher son existence dans l'enquête initiale. Quant au mobile – le connaîtrait-on jamais ? Hiroshi Nakamura avait peut-être fait assassiner son fils pour des raisons qui resteraient mystérieuses. Sato aurait manifestement été l'homme idéal pour effectuer ce travail.

Et Nick avait bien aimé aussi son petit discours sur l'hélicoptère, la libellule-murmure. Comment Sato l'avait-il appelé, en japonais ? *Sasayaki-tonbo*. Nick savourait l'élégance, la puissance de la démonstration d'un procureur expliquant au jury que le chef de la sécurité, Hideki Sato, était descendu d'un *sasayaki-tonbo* pour assassiner le fils de son maître.

Le seul problème avec cette théorie, c'était que six ans plus tôt, Keigo Nakamura n'avait pas été le seul résident de Wazee Street à avoir une baignoire chauffée sur le toit. Le FBI aussi bien que le DPD mené par l'inspecteur Nick Bottom avaient déniché un certain James Oliver Jackson qui se trouvait dans son propre jacuzzi – en compagnie de quatre jeunes amies – au moment de la réception de Keigo et du meurtre. La baignoire de Mr Jackson était de l'autre côté de la rue, trois bâtiments plus loin à l'est. Son immeuble n'avait qu'un seul étage, et de sa terrasse on ne pouvait pas voir le patio de Nakamura à cause de la clôture qui l'entourait, mais Jackson et ses invitées avaient déclaré qu'ils auraient certainement remarqué un hélicoptère au-dessus du bâtiment. De là où James Oliver Jackson était assis dans sa baignoire – Nick l'avait vérifié personnellement –, on voyait parfaitement l'espace aérien au-dessus de l'immeuble de Nakamura. De plus, Jackson et ses copines avaient dit qu'il y avait beaucoup de lumière dans la rue ce soir-là, avec tout le ballet de voitures et d'invités à la réception de Keigo.

Mais un homme vêtu de noir, descendant le long d'une corde suspendue à un hélicoptère noir et silencieux ? se demanda Nick. Il sourit en imaginant un procureur présentant cette histoire de tueur ninja à un jury...

Il sourit encore en essayant de se représenter l'énorme masse de Hideki Sato, masqué et vêtu de sa tenue de ninja, glissant dans la nuit le long d'une corde de soixante mètres. L'hélicoptère avait intérêt à être sacrément solide...

— Nous attendons quelque chose ? demanda Sato qui était resté sur le seuil de la bibliothèque.

Sans répondre, Nick passa le doigt sur la vitre légèrement embuée, faite

d'un matériau à l'épreuve des balles et des bombes. Il prit ses lunettes tactiques dans sa poche et se les mit sur le nez.

— Vous m'avez dit que vous aviez les enregistrements tactiques des sept minutes après que Mr Satoh a enfoncé la porte et découvert le corps de Keigo. J'aimerais les voir, s'il vous plaît.

— Il n'y avait pas de caméras au dernier étage... commença Sato.

— Je le sais bien. Je ne veux pas être *dans* la re-crédation comme en bas. Je veux simplement la *voir*. Comme une vidéo normale. Mais ce qui m'intéresse, c'est une vue prise par une caméra externe, aussi proche que possible de cette fenêtre, ajouta Nick en tapotant la vitre.

— Un instant, je vous prie, dit Sato avant d'appuyer sur une icône de son téléphone.

Tout changea de nouveau. Soudain, ce fut la nuit, et il y avait une agitation confuse dans la rue deux étages plus bas. Le point de vue n'était pas parfait – la caméra avait dû être placée sous la corniche de la terrasse –, et Nick avait l'impression vertigineuse d'avoir été transporté instantanément un peu plus haut et sur sa droite. Les caméras extérieures étaient en mode vision nocturne : les objets brillaient d'une lumière verdâtre, et les phares des voitures étaient des taches laissant derrière elles des traînées vert clair. Les visages des gens fuyant la réception avant l'arrivée de la police étaient tout à fait distincts, même s'il aurait fallu filtrer le son et le nettoyer pour distinguer des voix individuelles au milieu du brouhaha.

Nick vit le vieux savant chauve de l'Institut Naropa courir vers une camionnette qui l'attendait. Il semblait avoir froid dans sa robe de coton et ses sandales de corde. Il avait sur ses talons quatre ou cinq de ses acolytes, parmi lesquels l'homme aux cheveux blonds que Keigo avait interviewé la veille.

Derek Dean, songea Nick. Le type s'appelait Derek Dean. Ah, merde... Je me demande si mon passeport est encore valide. Je vais en avoir besoin si je dois aller à Boulder pour l'interroger encore une fois.

À présent, des sirènes mugissaient dans Wazee Street et la ruée des invités devint une bousculade indescriptible.

Voilà l'ex-poète israélien, Danny Oz, qui court vers une voiture en compagnie de Delroy Nigger Brown. Qu'est-ce que ces deux-là pouvaient bien faire ensemble ce soir-là ?

Il se souvint que Delroy était le principal fournisseur de drogue dans cette partie de LoDo. Ça devait être ça, l'explication. Des voitures de police arrivaient maintenant des deux directions, et Nick reconnut les visages de plusieurs patrouilleurs dont les rapports à moitié incompréhensibles avaient été les premiers à figurer dans l'énorme volume qui allait devenir le Dossier du Meurtre de K. Nakamura.

Nick avait vu à peu près tout ce qu'il voulait voir, mais il garda ses lunettes sur le nez quand la première ambulance arriva, déchargeant un flot de secouristes qui se précipitèrent bien inutilement.

— Est-ce que je peux récupérer mon arme ? demanda Nick.

— Ah, vraiment désolé, répondit Sato. L'arme que vous aviez dans le flashdrome n'est plus disponible. Mais j'imagine que vous en avez d'autres dans votre centre commercial ?

— Et l'argent que j'avais sur moi chez Mickey ?

— Vraiment désolé, répéta Sato. Cet argent a été laissé au propriétaire pour couvrir les dégâts et les soins éventuels que l'état de son gorille pourrait nécessiter.

— Vous avez au moins gardé les fioles de flashback que j'ai achetées ? demanda Nick qui sentait la rage monter de nouveau en lui.

Si Sato lui faisait encore une fois le coup de Mr Moto avec son « Vraiment désolé », il était prêt à l'étrangler...

— Non, dit Sato. Les drogues illégales ont également été laissées là-bas.

— Ma foi, répliqua sèchement Nick, je vais avoir besoin de quelques-unes de ces « drogues illégales » si je veux pouvoir faire des recherches avant les interviews que je comptais faire aujourd'hui.

— Qui pensez-vous interviewer aujourd'hui, Bottom-san ?

— Oz, l'écrivain, pour commencer. Mais je veux aussi me préparer pour le dingue de Boulder, Derek Dean, et aussi faire un tour à Coors Field pour revoir mon vieux copain Delroy. Il faut compter trois heures là-bas, et disons deux heures pour flasher sur les rapports...

— Quatre fioles de trente minutes seront mises à votre disposition aujourd'hui. Et aussi, bien sûr, cette reconstruction vidéo numérisée est téléchargée sur votre téléphone en ce moment même.

En ravalant sa colère, Nick s'apprêtait à retirer ses lunettes quand il se figea.

— Arrêtez l'enregistrement ! cria-t-il. Revenez en arrière... non, un peu en avant... juste un peu en arrière... là ! Stop !

Sato remit ses lunettes.

— Qu'y a-t-il, Bottom-san ?

Une autre voiture de police venait d'arriver, en même temps que la GoMo Volta banalisée des deux inspecteurs de permanence cette nuit-là – Kendle et Sturgis. Des voitures qui avaient été garées le long du trottoir essayaient maintenant de se frayer un passage au milieu des véhicules d'urgence de plus en plus nombreux, avant de se retrouver coincées. Des gens couraient sur les trottoirs pour s'échapper avant que ne commencent l'identification et les interrogatoires des témoins.

Mais Nick ne regardait rien de tout ça...

Son attention se portait sur deux petites taches blanches, un front et un avant-bras visibles au-dessus d'une voiture garée à une cinquantaine de mètres à l'est.

La partie inférieure du visage était cachée par l'avant-bras et le toit de la voiture. Les cheveux étaient dans l'ombre, et le reste de la personne était tout simplement invisible.

Dara, songea Nick, et il se sentit soudain pris de vertige.

Qu'est-ce que sa femme pouvait bien faire là le soir du meurtre ? C'était impossible.

— Sato... un peu en avant. Stop. Encore... stop. En arrière...

— Vous voyez quelqu'un, Bottom-san ?

Nick Bottom repensa à l'époque où il était étudiant, et entendit la voix de son professeur expliquant que plus de cinq millions d'années d'évolution avaient aiguisé la capacité de *Homo sapiens* à distinguer un visage humain, aussi camouflé ou déguisé soit-il. Le plus grand ennemi de l'homme a toujours été l'homme, avait dit le professeur, et le cerveau humain était capable de voir un autre visage humain avec une précision extraordinaire, même au milieu de l'environnement le plus confus ou mal éclairé. La première chose que distingue un bébé est le visage de sa mère – plus précisément ses yeux et son sourire.

Nick ne distinguait pas d'yeux ni de sourire dans cette forme au loin, seulement la tache blanche d'un front, l'ovale d'un avant-bras dépassant d'un manteau noir et posé sur le toit d'une voiture, mais il en était absolument certain : c'était sa femme.

Dara ?

Il ressentit un mélange de nausée et de vertige. Il pensa d'abord à se ruer sur Sato pour s'emparer de son arme et en poser le canon contre sa tempe jusqu'à ce que le chef de la sécurité avoue ce qu'il avait fait, et lui dise pourquoi.

Pourquoi avoir truqué cette image floue de Dara et l'avoir incrustée dans la vidéo ?

Pour entraîner Nick dans l'enquête. Pour l'impliquer personnellement. Pour le piéger, peut-être ?

— Avancez encore un peu... s'il vous plaît, dit Nick.

Le front se baissa et disparut. Y avait-il une deuxième personne dans l'ombre avec Dara, ou juste des invités qui passaient à côté d'elle en s'enfuyant ? Les formes sombres disparurent sur le trottoir vers l'est. Nick n'arrivait même pas à voir si c'était la silhouette d'une femme. Son mal de tête était revenu, et avec le vertige que lui donnaient les lunettes, il avait envie de vomir. Est-ce qu'il pouvait améliorer la première image ? Sans doute, mais l'enregistrement semblait déjà à la résolution maximum, compte tenu de la distance et du faible éclairage. Il pourrait essayer en interfaçant ces lunettes et le téléphone avec l'écran 3D qu'il avait chez lui.

Il retira les lunettes et les glissa dans sa poche.

— Rien, dit-il. J'avais cru voir quelqu'un... mais ce n'était pas ça. Je suis fatigué. J'ai besoin de me reposer et de me plonger dans le flashback des interrogatoires et des documents.

Il sortit de la bibliothèque et retourna dans l'entrée, suivi de Sato.

— Vous pouvez prendre la Honda pour retourner à votre logement, Bottom-san.

— Pour que vous puissiez encore frimer en vous envolant dans votre foutu *sasayaki-tonbo* ?

Sato secoua la tête.

— Je comptais appeler un taxi.

— Je ne veux pas de votre saloperie de Honda, Hideki-san.

— Mr Nakamura a pensé qu'elle serait plus fiable que votre véhicule actuel pour...

— Je vous ai dit que *je ne veux pas de votre putain de Honda* ! hurla Nick. (Il avait un marteau-piqueur dans la tête, et c'était encore pire quand il criait.) Raccompagnez-moi si vous voulez, mais je me servirai de ma propre voiture.

— Comme vous voudrez, dit Sato en faisant signe à Nick de passer devant lui.

Une fois en bas des marches, Sato ouvrit l'autre porte et ils traversèrent en silence le salon vide et froid.

Dehors, Sato remit la clef de la porte à l'un des deux Japonais en faction. Il pleuvait toujours.

Avant de monter dans la Honda, Nick jeta un coup d'œil du côté est de la rue, comme si Dara pouvait y être encore.

Qu'est-ce que ces salopards peuvent bien mijoter ? se demanda-t-il tandis que la voiture se balançait sous le poids de Sato. Nick passa les mains sur le toit de la Honda et se frotta le visage avec l'eau glacée avant de s'installer. Il avait mal partout, même au fond du cœur...

Ils n'échangèrent pas un mot pendant les quinze minutes du trajet.

Alors que Nick sortait de la voiture devant le complexe de Cherry Creek, Sato lui dit d'une voix douce :

— Bottom-san, comprenez-moi bien : si vous me traitez encore une fois de « putain d'enfoiré », je serai dans l'obligation de vous tuer.

3.01

Los Angeles

Dimanche 12 au vendredi 17 septembre

Dimanche

Le professeur émérite George Leonard Fox était assis dans l'espèce de cagibi qui lui tenait lieu de bureau. Il était occupé à écrire quelques notes dans un gros carnet relié de cuir qu'il possédait depuis des années, mais qu'il n'avait jamais utilisé jusqu'ici. Il avait décidé de tenir un journal.

Comme c'était étrange d'écrire de nouveau avec un stylo ! Cela lui rappelait l'année qu'il avait passée à rédiger sa thèse – *Capacité négative dans les poèmes mineurs de John Keats* –, griffonnant fiévreusement sur des pages de bloc jusqu'au petit matin. Il se réveillait plus tard au bruit de Sonja tapant les feuillets à la machine pour la relecture. Leonard essaya de se souvenir de l'année... 1981. Reagan était le nouveau Président, et Sonja et lui, ainsi que tous les autres étudiants et les professeurs, n'avaient que railleries pour cet homme. Leonard avait vingt-trois ans et Sonja neuf de plus, et comme il avait déjà noué une liaison sérieuse avec une étudiante de vingt ans nommée Cheryl, Sonja allait bientôt devenir son ex-première épouse. Ou plus exactement, songea-t-il, sa « première ex-épouse ».

Toujours est-il que le divorce qu'il avait demandé avait été conclu quatre mois après sa soutenance de thèse et l'obtention de son premier doctorat. Sonja lui en avait voulu de l'avoir en quelque sorte « exploitée », comme elle disait, en lui faisant dactylographier le texte. Mais elle avait fini par lui pardonner, et ils étaient restés bons amis jusqu'à sa mort en 1997.

Le professeur émérite George Leonard Fox ne pouvait pas en dire autant de ses trois autres femmes. Elles étaient toutes encore en vie (même si, à ce qu'il avait entendu dire, Nubia était pratiquement emmurée dans son alzheimer), mais aucune ne lui avait pardonné leur mariage ou ses incartades supposées. Ah, mais pourtant... Nubia lui avait peut-être pardonné, si elle ne se souvenait plus qui il était. Leonard cessa un instant d'écrire et, avec un sourire ironique, il s'imagina la retrouvant dans quelque hospice public débordant de victimes de la démence sénile, pour se présenter une nouvelle fois...

Il secoua la tête. Il lui arrivait de se demander si lui-même ne présentait

pas les symptômes précoces de l'alzheimer. Cela étant, se disait-il, à soixante-quatorze ans, on ne pouvait pas vraiment parler de précocité...

Val n'était pas rentré à la maison la veille au soir. Ce n'est qu'en fin de matinée, alors que Leonard prenait son petit déjeuner, que le gamin était revenu. Sa seule réponse au « bonjour » de son grand-père avait été un grognement agacé. Et ensuite, il était allé directement se coucher et avait dormi pratiquement toute la journée.

Leonard savait bien que cet adolescent de seize ans n'allait pas partager avec son grand-père – ni avec aucun autre adulte, d'ailleurs – ce qui pouvait se passer dans sa vie en ce moment. Il avait horreur de cet aspect de la personnalité de son petit-fils. Ce personnage de l'ado boudeur, rebelle et incapable de communiquer était un stéréotype tellement banal... Si Leonard n'avait pas eu l'occasion de voir les autres facettes de la personnalité du fils unique de sa fille – sa sensibilité (qu'il s'efforçait de cacher à ses camarades), sa passion pour la lecture, sa réticence à faire du mal aux autres (du moins quand il était plus jeune) –, il aurait été tenté de s'en laver les mains et de le renvoyer auprès de son père.

Le père de Val. Au cours des dernières semaines, Leonard avait plusieurs fois été à deux doigts de décrocher son téléphone pour appeler Nick Bottom. Mais chaque fois, il s'était retenu. D'abord parce que les communications longue distance étaient redevenues très difficiles et coûteuses, après des dizaines d'années de contacts instantanés et pratiquement gratuits partout dans le monde. Leonard se souvenait du temps de son enfance, quand un de ses parents disait à l'autre : « C'est un appel *longue distance* », comme s'il s'était agi de payer pour appeler quelqu'un sur la Lune.

Les autres raisons pour lesquelles Leonard hésitait à appeler Nick étaient plus personnelles et un peu mesquines : d'une part, Nick Bottom avait manifesté de moins en moins d'intérêt pour son fils au cours des cinq dernières années, et d'autre part, il était presque certainement devenu un accro profond au flashback, ce qui, aux yeux de Leonard, signifiait une personne qu'on pouvait décrire comme un « pervers narcissique ».

Mais cependant, écrivit-il dans son journal, tandis que de sombres nuages d'orage continuaient de s'amonceler au-dessus de Los Angeles, il savait qu'il allait devoir faire *quelque chose*.

Il s'arrêta un instant pour reposer son poignet endolori. Écrire ainsi à la main aggravait encore plus ses problèmes d'arthrite qu'avec un clavier virtuel. Mais enfin, en parlant de stéréotypes... Cette histoire de « nuages d'orage qui s'amoncelaient » ! Sonja l'aurait sermonné dans son suédois le plus véhément.

Pourtant, avec des volutes de fumée de plus en plus épaisses chaque jour au-dessus de Los Angeles – d'abord dans les quartiers de la *reconquista* à l'est et au sud-est, puis dans les zones asiatiques plus au sud et à l'ouest, autour de l'université, et hier dans les enclaves des riches à l'ouest et dans les collines vers Mulholland Drive, soigneusement barricadées et patrouillées –,

on avait *vraiment* l'impression que des nuages s'accumulaient au-dessus de la ville, de plus en plus sombres chaque jour.

Leonard se remit à écrire. Il avait décidé de rendre visite à Emilio à l'adresse indiquée sur la carte qu'il lui avait laissée – pas de numéro de téléphone ni d'adresse e-mail, rien que celle de la maison – avant le prochain week-end si Val continuait de se comporter de façon aussi anormale, et si le sentiment d'une Apocalypse imminente persistait dans la ville. Bien sûr, s'acheter des places dans un convoi de camions se rendant à Denver représentait un coût et un risque extravagants, mais Leonard commençait à penser que ça valait encore mieux que de rester à Los Angeles.

Lundi

Pour Leonard, la journée commença par le simple soulagement de voir Val partir au lycée. Un peu plus tard, il téléphona à la ligne de contrôle automatique du district pour s'assurer que son petit-fils y était bien.

Il avait essayé de parler à Val pendant que celui-ci avalait rapidement son petit déjeuner – une bouteille d'UltraCoke et une barre de protéines –, et la seule réponse du garçon avait été : « Si ça t'inquiète tant que ça de savoir où je vais, tu aurais dû me faire greffer un implant GPS. »

Si Val avait été son fils, c'est ce que Leonard aurait fait. Mais le garçon avait déjà onze ans quand il était arrivé à Denver – traumatisé par la mort brutale de sa mère et la nouvelle addiction de son père –, et il avait semblé trop tard pour lui faire mettre cet implant par le LAPD.

Leonard passa une trop grande partie de ce lundi à essayer de faire différentes courses, en particulier pour constituer un stock de denrées non périssables qu'ils pourraient emporter s'ils décidaient finalement de fuir la ville le week-end suivant. En parcourant son quartier et Chinatown à vélo, il fut de nouveau frappé de voir à quel point il était impossible de faire grand-chose – en tout cas de façon efficace – dans ce nouveau monde où il vivait.

Le flashback, songea-t-il, est le grand coupable. Assez bêtement, Leonard se rendit à sa banque, une vraie banque, pas un distributeur automatique de billets, pour effectuer un retrait. Naturellement, il n'y avait pas d'employés. Dans ses brochures, la banque de Leonard promettait d'avoir toujours au moins deux guichetiers pendant les quatre demi-journées d'ouverture au public, mais le lundi – une de ces quatre demi-journées – était le plus touché par l'absentéisme lié au flash. Leonard aurait dû savoir qu'il perdrait son temps en venant ici un lundi.

Le supermarché fut aussi une épreuve. Leonard dut faire la queue un quart d'heure rien que pour entrer dans le magasin, en franchissant les divers portails d'hyperscan, les renifleurs de cartes de crédit et les cabines de reconnaissance d'ADN. À l'intérieur, en plus des clients, il y avait une armée de vigiles dans leurs carapaces de scarabée, équipés de casques d'ébène à visière réfléchissante et d'armes automatiques. Dans les films si populaires

autrefois, Leonard avait tellement vu de versions de ce futur qu'il aurait dû y être habitué avant même qu'il se concrétise, mais en fait, même après ces vingt années de présence croissante de forces de sécurité, ça le mettait encore mal à l'aise.

Étant donné l'absence de personnel dans le magasin, quand Leonard remarqua que la section des produits frais était remplie de légumes pourris à cause de la négligence et des coupures de courant, son seul recours fut de téléphoner à un numéro national automatisé. Quelque part dans ce bâtiment affreusement éclairé et criblé de bulles noires de caméras de surveillance, il devait bien y avoir un gérant humain. Mais celui-ci n'avait certainement aucune envie d'avoir affaire à ses clients. Et Leonard doutait fort que cette chaîne de magasins de Los Angeles appartienne encore à quelqu'un du nom de Ralph...

En rentrant de ses courses, il dut faire de nombreux détours à cause des alertes incessantes de son téléphone concernant des incidents terroristes. Des kamikazes tibétains s'étaient fait exploser dans Chinatown, et des séparatistes californiens de la Confrérie Aryenne étaient engagés dans une bataille rangée avec le LAPD et les unités tactiques de la Sécurité intérieure près d'Echo Park.

Cette nuit-là, ce n'est que vers 3 heures du matin que Val rentra à la maison.

Mardi

Leonard passa une bonne partie de sa journée dans son bureau, à trier sans enthousiasme les piles de feuillets constituant les différentes moutures de l'énorme roman qu'il avait fini par abandonner. De temps en temps, il griffonnait une note dans son journal, généralement pour se demander comment un professeur émérite de littérature anglaise et de lettres classiques pouvait écrire aussi mal.

Son objectif, comme il l'avait dit à Emilio et quelques autres, avait été de raconter l'histoire du premier tiers du nouveau siècle. Mais en relisant au hasard quelques passages de ses nombreux brouillons, il voyait bien qu'il n'avait fait que révéler sa propre ignorance. Ses personnages étaient invariablement des victimes des forces sociales qui avaient tant changé l'Amérique et le monde en vingt-cinq ans, et leurs actions – quand il y en avait, car dans la plupart des versions, ils ne faisaient que parler – montraient leur incompréhension de la nature de ces forces et leur impuissance à faire face à de tels bouleversements. En d'autres termes, les perceptions de ses personnages étaient aussi émoussées et altérées par les illusions et le confort de quarante années passées sur un campus que l'avaient été celles du professeur George Leonard Fox.

Il laissait tomber les feuillets à mesure qu'il avançait dans sa lecture, et il ne put s'empêcher de sourire. Comme il l'avait dit à Emilio, il avait tenté de

faire comme Tolstoï, de se placer du point de vue ultime, celui de Dieu, et il avait lamentablement échoué. Finalement, il se serait satisfait d'avoir réussi à obtenir le point de vue d'une divinité mineure, disons... celui de Herman Wouk.

Dans les années 70, Leonard avait lu les deux grands ouvrages de Wouk, *Le Souffle de la guerre* et *Les Orages de la guerre*, et comme tous les étudiants et les professeurs de son entourage, il n'y avait vu que de médiocres romances historiques, une tentative maladroite de raconter l'histoire des années qui avaient conduit à la Seconde Guerre mondiale et à l'Holocauste, puis les événements eux-mêmes, à travers deux énormes volumes où l'on suivait les tribulations des membres de la famille d'un officier de marine américain – et en particulier l'épouse juive de son fils, Natalie, qui se retrouve à Auschwitz avec son intellectuel d'oncle et son jeune enfant. « Wouk a eu le ventre plus gros que les yeux », avait-il déclaré avec esprit – sans citer la source originale – dans un de ses cours à Yale, quand les ouvrages avaient été mentionnés dans la discussion.

Mais aujourd'hui, Leonard se rendait compte que Wouk – largement oublié au tiers du siècle suivant – avait vraiment *su* des choses sur le monde. Ce romancier, très populaire à l'époque, avait richement peuplé ses œuvres de détails soigneusement observés, qu'il s'agisse des mécaniques primitives d'un sous-marin des années 40 ou de celles, beaucoup plus efficaces, de la bureaucratie de l'Holocauste. Et Wouk avait écrit ses chefs-d'œuvre oubliés comme si le salut de son âme dépendait de son récit de la Shoah.

Dans ses différents brouillons de roman, Leonard n'avait su que noter les idées confuses de ses personnages passifs – qui reproduisaient si parfaitement les siennes – quant aux raisons pour lesquelles le monde se dégradait autour d'eux.

Il jeta ses piles de manuscrits dans une grande boîte et en referma le couvercle.

À quel moment s'était-il rendu compte que les États-Unis d'Amérique allaient dans la mauvaise direction... pas la « mauvaise direction » de milliers de cris d'alarme d'intellectuels à la mode, tels que Marx, Marcuse, Gramsci, Alinsky et les autres, mais carrément la dégringolade au tréfonds de l'enfer ?

Récemment, pour des raisons qu'il ne s'expliquait pas, il avait repensé aux premiers temps de l'administration Obama. À l'époque, Leonard était marié avec sa dernière femme, Nubia – sans aucun doute le moins stressant de ses quatre mariages –, et ils habitaient dans le Colorado. Leonard donnait ses cours à l'université de Boulder tandis que Nubia dirigeait le département des études sur les femmes afro-américaines, mais elle avait insisté pour retourner à Chicago, sa ville natale, pour y être le soir de l'élection d'Obama en 2008. Nubia avait été tellement sûre qu'il l'emporterait qu'elle avait réservé leurs places d'avion dès le mois d'août, le jour où Obama avait été désigné comme candidat par la convention démocrate de Denver. Nubia y avait participé en

tant que déléguée.

Sa mère les avait logés. Les trois frères et les deux sœurs de Nubia, ainsi que leurs maris, femmes et enfants, étaient tous là pour suivre le dépouillement, et avant même qu'Obama ait atteint le nombre magique de délégués, tout le monde était sorti pour assister à l'annonce finale et à la fête dans Grant Park.

Leonard se souvenait encore des cris de joie et des larmes sur les joues de Nubia – sur les siennes aussi. Leonard avait dix ans quand la police avait attaqué des manifestants dans ce parc, pas très loin de là où Obama officialisait sa victoire. Il avait été trop jeune pour s'intéresser vraiment aux turbulences des années 70. Ce soir-là, avec les centaines de milliers de gens affluant dans Grant Park, les cris et les larmes de joie, les étrangers qui s'embrassaient tandis que les écrans géants branchés sur CNN annonçaient qu'Obama avait atteint le seuil critique de voix, ce soir-là, donc, avait semblé être à la fois le passé et l'avenir de Chicago et de l'Amérique.

Les choses avaient été sombres, mais ils avaient atteint tous ensemble la Terre promise.

Ce sentiment s'était effacé plus vite chez Leonard que chez Nubia dans les années qui avaient suivi, une des raisons pour lesquelles le mariage avait duré moins longtemps qu'il aurait pu.

Ce n'était pas que Leonard – un intellectuel, membre éminent et même chef de file de sa tribu universitaire, encore dans la cinquantaine et plein d'énergie – se soit soudain transformé en Républicain. Non, pendant toutes ces années de chamboulement, Leonard avait continué de croire – de croire à l'espoir, au changement, au rôle important que le gouvernement fédéral devait jouer dans tous les domaines, qu'il s'agisse de faire appliquer les règlements pour lutter contre le réchauffement climatique, d'assumer le contrôle de l'assurance maladie et mille autres facettes de la vie américaine.

Mais à la fin de cette décennie et au cours de la suivante, alors que la récession avait semblé se terminer avant de replonger dans quelque chose de bien pire et apparemment sans fin, tandis que les guerres menées à l'étranger se concluaient par des défaites et des retraits, et que le gouvernement avec ses nombreux programmes d'aide sociale faisait les mauvais choix sur l'avenir et tombait en faillite – Leonard avait commencé à douter.

À douter que les décisions visant à augmenter sans cesse les dépenses sociales et à creuser le déficit au beau milieu du premier round de la grande récession globale aient vraiment été opportunes.

À douter que, lorsque l'Amérique s'était finalement retirée devant le succès croissant de l'Islam radical à travers le monde, cette décision ait été vraiment sage.

À douter que les États-Unis d'Amérique aient réellement bien fait d'adopter un nouveau rôle, plus humble, dans la deuxième décennie du XXI^e siècle, en déclarant qu'ils n'étaient « qu'une nation parmi d'autres ». Malgré le profond scepticisme du professeur George Leonard Fox envers tout ce qui pouvait

ressembler de près ou de loin à du vulgaire patriotisme, l'Amérique n'avait-elle pas possédé quand même quelque chose d'unique... autre que le racisme, le sexisme, l'impérialisme et le capitalisme effréné dont on l'accusait si souvent ?

Tandis que la deuxième décennie du siècle broyait de plus en plus de gens dans le monde, du fait de la banqueroute, de la faillite et des compromis avec des agresseurs violents, Leonard commença à se poser la question – et même à l'exprimer à Nubia – de savoir s'il n'y avait pas eu finalement quelque chose d'*exceptionnel* dans la puissance et la position des États-Unis d'autrefois.

— Je n'aurais pas dû m'attendre à autre chose de la part de quelqu'un né dans les années 50, lui avait dit Nubia peu de temps avant de le quitter. Tu vivras *toujours* dans cette époque, avec le sénateur George McCarthy et sa commission d'enquête sur les activités antiaméricaines.

Il n'avait pas corrigé son erreur sur le prénom de McCarthy. Nubia avait vingt et un ans de moins que lui, et elle était très belle. Elle lui manquait encore.

Mais il avait trouvé cette accusation injuste. Il lui avait expliqué un jour qu'il n'avait que des souvenirs très flous de la chasse aux sorcières communistes du début des années 50, étant donné qu'il était né en 1958. Leonard ne pouvait même pas lui parler du rock, des drogues et du « Peace and Love » des années 60, parce qu'il n'avait que douze ans quand cette décennie s'était achevée.

Il reconnaissait que le monde de son enfance lui avait semblé... quoi ? Plus *ordonné*. Plus raisonnable. Plus sûr. Et même, il s'en rendait compte maintenant, plus propre.

Mais, ajoutait-il, comme tous les Démocrates et intellectuels progressistes essayaient de s'en convaincre à l'époque où il avait épousé Nubia (il venait juste d'avoir cinquante ans et de prendre la direction de son département de littérature, et sa ravissante épouse n'en avait pas encore tout à fait trente et s'efforçait de grimper au sein de *son* département), la nation aurait été différente avec Obama si les dirigeants de droite n'avaient pas laissé derrière eux une économie en voie de décomposition et une politique étrangère qui échouait partout. (Sauf que, quand Leonard s'efforçait d'être honnête avec lui-même, il ne se souvenait pas vraiment d'une économie explosive ni de désastres en politique étrangère quand il était dans sa trentaine et sa quarantaine.)

Vers 2011 ou 2012, avant que Nubia ne le quitte et alors qu'il était parti enseigner à l'université de Californie, Leonard avait questionné différents professeurs d'économie sur cette récession qui refusait d'en finir, et sur les différentes crises permanentes, qu'elles fussent financières, immobilières, fiscales ou autres. (Jusque-là, Leonard n'avait jamais éprouvé le moindre intérêt pour l'économie, refusant de la considérer comme une véritable discipline méritant d'être étudiée et encore moins comme une science. Mais

vers qui d'autre se tourner en de pareilles circonstances ?)

Cinq ou six des meilleurs économistes de l'université avaient tenté de lui expliquer les convulsions dont on observait déjà les premiers effets, en recourant à des termes obscurs mais pleins d'optimisme. Leonard avait essayé de suivre, avec un certain succès. Mais il n'avait pas été convaincu.

Et puis un jour, par hasard, à une réception donnée par un de ses collègues dans les collines au-dessus de Boulder, Leonard s'était retrouvé à prendre un verre avec un vieux professeur d'économie à la retraite. Celui-ci avait écouté la question de Leonard, puis il avait sorti un petit ordinateur de son portefeuille. (En ce temps-là, les ordinateurs et les téléphones étaient des appareils distincts.)

Le vieux prof, qui commençait déjà à pas mal tanguer avec tout le scotch qu'il avait bu dans la soirée, avait pianoté un instant pour afficher un graphique qu'il avait montré à Leonard. Plus tard, il le lui avait envoyé par e-mail, et Leonard l'avait imprimé. Il devait être encore quelque part dans ses affaires.

Ce diagramme représentait un scénario à 8 % d'augmentation annuelle de la dette publique, en démarrant en 2010. La dette était représentée en pourcentage du PIB, et différents taux de croissance avaient été envisagés, allant de - 1 % jusqu'à un robuste (et jamais atteint) + 4 %.

Avec ce taux inaccessible, la dette publique aurait égalé le PIB en 2015. Mais, bien sûr, l'économie ne s'était pas portée aussi bien, et le ratio effectivement observé avait été de 1,2.

Le diagramme avait montré qu'en 2035, même si l'économie suivait un rythme de 4 % de croissance annuelle, le ratio atteindrait 2,2. C'était dans trois ans, et Leonard savait que le ratio avait déjà dépassé le cap des 5.

La projection se terminait par une prévision d'un ratio de dette sur PIB de 3,2 en 2045 – si le pays avait eu cette belle croissance – et de 18 pour une croissance de - 1 %.

Leonard savait que jamais les États-Unis n'atteindraient ce ratio épouvantable, une dette représentant dix-huit fois le produit intérieur brut. Cela faisait déjà des années que l'Amérique avait fait faillite...

— J'ai travaillé sur ce diagramme avec trois collègues il y a quatre ans, dit d'une voix pâteuse le vieux libertaire (ou du moins, c'est ce que Leonard commençait à soupçonner avec une certaine inquiétude). C'est juste que cette foutue dette augmente plus vite que ce PIB de merde, exactement comme ça s'est passé au Japon, et maintenant, le dragon est chez nous et il nous dévore. Vous comprenez ?

— Non, dit Leonard.

En fait, il commençait un peu à comprendre, même à cette époque.

— Tenez, regardez ça, fit le vieux prof en affichant un autre graphique.

Celui-là montrait les risques de l'accroissement des dépenses sociales. On y voyait comment les dépenses obligatoires – Sécurité sociale, Medicare, Medicaid, et les centaines d'autres programmes d'aide fédérale –

excéderaient les recettes totales quelque part entre 2030 et 2040.

Le graphique était faux, comme le savait maintenant Leonard. En réalité, ce point de croisement s'était produit avant 2022, à peu près au moment où la nation avait été officiellement déclarée en faillite.

— Ce diagramme se fondait sur les programmes de dépenses sociales *avant* qu'Obama et les Démocrates fassent voter leurs programmes de relance et autres aides fédérales, grommela le vieil économiste. Notez bien que vers le début des années 2030, le montant de nos dépenses sociales obligatoires sera effectivement supérieur à notre PIB. Et en 2050, ce sont les *intérêts* de l'argent emprunté pour financer ces programmes – et je parle des anciens programmes, plus limités – qui dépasseront le PIB.

Leonard se souvenait encore de sa réaction :

— C'est absurde. Ça ne peut pas arriver.

— Ah bon, ça ne peut pas ? avait répondu le vieux prof en lui soufflant des vapeurs d'alcool à la figure.

— Certainement pas. Le Président et le Congrès ne laisseraient jamais la situation en arriver là.

Son interlocuteur avait du mal à le fixer.

— Je vous connais. J'ai lu des articles sur vous. Vous êtes un gros bonnet en littérature américaine. Eh bien, dites-moi, Mr Gros Bonnet, où est-ce que ce pays va trouver l'argent pour financer toutes ces aides ?

— L'économie va se rétablir, répondit Leonard.

— C'est ce qu'ils ont déjà dit il y a trois ans. Et à chaque reprise, Wall Street s'est retrouvé à peu près dans le même état qu'un vétéran d'Irak tétraplégique. Et l'économie – qui n'a rien à voir avec Wall Street, vous comprenez bien – est encore pire. Non ? Vous n'êtes pas d'accord ? Les petites entreprises se retrouvent taxées à mort et contraintes de mettre la clef sous la porte. Le taux de chômage recommence à grimper. Ah, bon sang, pour la première fois dans ce pays depuis les années 30, il y a une classe de chômeurs permanents. L'inflation repart à tour de bras, ce qui appauvrit les gens à chaque jour qui passe. Les consommateurs ne consomment pas. Les acheteurs n'achètent pas. Les banques ne prêtent pas. Et la Chine, qui détient encore la plupart de nos bons du Trésor, est en train de lâcher aux coutures. L'économie des Chinois – leur économie miraculeuse à 8 % de croissance annuelle – s'est révélée être une bulle et une illusion encore plus énormes que les nôtres. Leur « 8 % de croissance » venait simplement d'une bande de vieux communistes qui décidaient à l'avance du niveau de croissance – en le finançant sur les fonds publics –, comme un gérant de magasin qui prendrait son stock pour un bénéfice.

Leonard n'avait rien compris à tout ça. Mais il suivait les infos sur ce qui se passait en Chine et ce qui arrivait aux Chinois. C'était effrayant.

— Le Président est entouré de gens très intelligents, dit-il en se levant et en s'apprêtant à quitter rapidement ce vieil imbécile à la retraite.

— C'est bien trop tard pour les gens très intelligents, marmonna le vieux

prof dont le regard devint de nouveau très vague.

Il regarda son verre de scotch vide et fronça les sourcils comme s'il soupçonnait quelqu'un de l'avoir volé.

— Les gens très intelligents, reprit-il, sont justement ceux qui ont foutu ce pays et ce monde en l'air pour nos petits-enfants, Mr Gros Bonnet de la Littérature. Souvenez-vous bien de ça.

Et de fait, Leonard s'en était souvenu.

Mercredi

Val ne rentra pas à la maison le mardi soir, ni le mercredi matin. Un peu après midi, Leonard téléphona au LAPD pour signaler une disparition d'enfant.

Après avoir bataillé pendant trois quarts d'heure avec des répondeurs automatiques et des mises en attente (pour une raison inconnue, le LAPD passait une sorte de musique vaguement turque pour faire patienter les gens. Aux oreilles de Leonard, on aurait dit les gémissements de victimes d'un crime), il réussit enfin à joindre un sergent avant de devoir attendre encore dix minutes que son appel soit transféré au service des personnes disparues. Là, on lui demanda de détailler les faits. Dès que Leonard précisa que son petit-fils avait seize ans, il sentit que le policier à l'autre bout du fil avait cessé de s'intéresser à son cas. Le dernier conseil fut : « Attendez une semaine. Appelez les parents des amis de votre petit-fils, et demandez-leur s'il n'est pas chez eux. Si, après ça, il n'est toujours pas rentré, rappelez-nous. »

Leonard aurait bien voulu appeler les parents des amis de Val, mais le seul garçon du groupe qu'il connaissait était William Coyne, et il n'y avait aucun « Coyne » dans l'annuaire en ligne (qui se réduisait progressivement comme une peau de chagrin).

Est-ce que ce garçon, la seule fois où ils s'étaient vus et où le jeune Coyne cherchait manifestement à impressionner Leonard, n'avait pas dit d'un ton presque condescendant que sa mère travaillait pour le Conseiller japonais ? Ou pour la municipalité, en liaison avec l'équipe d'Omura ?

Leonard demanda à son téléphone de balayer la liste des fonctionnaires de la ville et les répertoires du Getty Castle, mais il n'y avait aucun « Coyne » dans tout ça. Ah, mais l'année dernière, Val lui avait parlé des parents de son ami Billy le Kid qui avaient divorcé. Ça faisait partie d'une tirade que Val lui avait lancée à la tête, comme quoi *tous ceux qu'il connaissait venaient de familles désunies*. Si la mère de Coyne avait divorcé et repris son nom de jeune fille, c'était celui-là qui pourrait se trouver dans la liste du personnel du Conseiller.

Ne voyant pas comment procéder plus avant, Leonard avait abandonné cette piste.

Finalement, en début d'après-midi, il laissa un mot pour Val, lui

demandant de lui téléphoner s'il rentrait à la maison pendant son absence, puis il passa le reste de la journée à sillonner le centre-ville à vélo, au sud jusqu'à la 10, à l'ouest jusqu'aux barrages de Highland Avenue qui empêchaient d'aller dans Beverly Hills, à l'est jusqu'aux points de contrôle de la *reconquista* le long de Ramona, et au nord jusqu'à Glendale.

Partout, il y avait des convois de véhicules blindés – Garde nationale, Sécurité intérieure, et même quelques engins de l'armée. La fumée au sud était très épaisse. Les infos sur les radios de Los Angeles ainsi que sur les websites locaux ne signalaient rien de particulier.

Quand il rentra vers 7 heures dans son appartement sombre et toujours vide, Leonard était au comble de la colère et de l'inquiétude.

C'était peut-être à cause de tous ces engins militaires qu'il avait vus et évités en pédalant de toutes ses forces, mais Leonard se demandait si cette hostilité et ce comportement imprévisible chez Val ne venaient pas simplement du fait qu'il venait d'avoir seize ans et qu'il allait devoir affronter le service militaire dans moins d'un an. C'était la dernière *vraie discussion* que Leonard avait eue avec son petit-fils, l'après-midi de la « fête » d'anniversaire solitaire du gamin. Leonard était convaincu que Val était profondément blessé que son père ne l'ait pas appelé, mais ce n'était pas de ça qu'ils avaient parlé. Les questions de Val avaient porté essentiellement sur la conscription, les différentes façons d'y échapper (il n'y en avait pratiquement aucune pour un jeune Américain de race blanche en bonne santé, et qui s'était enregistré comme l'avait fait Val quand les formulaires s'étaient affichés sur son téléphone), et sur les différentes guerres dans lesquelles combattaient des soldats américains pour le compte de l'Inde et du Japon.

Sur ce dernier point, Leonard n'avait pas été d'une grande utilité – il avait vraiment du mal à comprendre l'hégémonisme de la NSCSGAO, et encore plus ses objectifs militaires en Chine et ailleurs. Tout ce qu'il avait pu expliquer, c'était que l'envoi de troupes pour servir de mercenaires à l'Inde et au Japon, deux nations financièrement plus stables, était l'une des rares sources de devises fortes pour l'Amérique.

— Au lycée, Mr Hartley dit qu'il y a une centaine d'années, il y avait déjà eu une Sphère de coprospérité de la Grande Asie Orientale, avait répondu Val, et qu'elle avait quelque chose à voir avec la grande guerre qu'il y a eu à l'époque, mais je n'ai pas très bien compris le rapport.

Le rapport est l'ironie de l'histoire, avait songé Leonard, mais il avait expliqué à Val ce qu'était l'empire militariste japonais, le nom que celui-ci avait donné à son court règne sur une grande partie de la Chine, la Malaisie, ce qu'on appelait alors l'Indochine, les Philippines et d'autres îles du Pacifique sud. Il lui avait brièvement décrit comment les Japonais, au cours de leur rapide expansion, avaient fait passer leurs brutales occupations militaires pour un rejet de la domination impérialiste blanche – ce qu'elle était, effectivement –, mais uniquement pour la remplacer par une version

japonaise de la conquête impérialiste menée par les nazis au nom de la suprématie de la race aryenne. « Ils ont été à deux doigts d'ajouter l'Australie à leur prétendue "sphère de coprosperité", et ils y seraient parvenus sans la bataille de Midway », avait dit Leonard, mais il s'était arrêté en voyant le regard de son petit-fils devenir vitreux. Val aimait beaucoup lire, mais il n'appréciait pas l'histoire à sa juste valeur. Comme la plupart des lycéens américains dans cette ère de sélection politisée des faits « utiles » à apprendre, Val n'avait jamais eu à situer la guerre de Sécession, par exemple, à moins d'un siècle près.

Val cherchait-il à s'enfuir à cause de la conscription ? Leonard savait que c'était ce que faisaient des dizaines de milliers de gamins de son âge.

Mais Val avait encore onze mois devant lui. L'idée de devoir aller combattre en pays étranger ne pouvait pas encore lui faire peur au point qu'il tente une telle folie...

Comme en écho des réflexions de Leonard, la chaîne d'info en continu qui passait en bruit de fond – il y en avait plus de soixante dans ce bouquet satellite de base, pratiquement une pour chaque tendance politique imaginable – annonça que « les forces des Nations unies » s'étaient emparées, après « de violents combats contre les rebelles locaux inféodés au seigneur de la guerre chinois Lu Zhongzheng », de la ville stratégique de Langzhong. Leonard ignorait totalement où pouvait se trouver « Langzhong », et il ne demanda pas à son téléphone de chercher pour lui. Rien de tout cela n'avait d'importance. Il imagina soudain un gamin né une vingtaine d'années avant lui, avant la Seconde Guerre mondiale – qui, pour Val, était simplement « cette grande guerre qui s'est passée il y a une centaine d'années » –, plaçant des épingles de couleur sur d'immenses cartes géographiques tandis que les combats faisaient rage, et que les Américains et les forces alliées s'approchaient de Berlin ou de Tokyo.

Les « forces des Nations unies » citées régulièrement dans les infos sur les combats en Chine signifiaient simplement les forces américaines. L'Inde, le Japon et le « Groupe des Cinq » dominaient tellement le Conseil de sécurité étendu que les Nations unies se pliaient à leurs désirs sans qu'il y ait la moindre menace de veto. Quand les combats concernaient les Balkans, l'Afrique ou les Caraïbes, les « forces des Nations unies » signifiaient les Russes, qui s'efforçaient tout autant que les Américains de se procurer des devises en louant leurs militaires.

Leonard poussa un soupir et passa son petit téléphone d'une main à l'autre. Il voyait bien qu'il pratiquait l'esquive de l'universitaire – transformant ses pensées pleines d'inquiétude et de craintes, sans parler de la nécessité de prendre une décision rapide, en de vagues réflexions et autres abstractions historiques. Il était presque dix heures et demie du soir. Il allait devoir appeler le père de Val à Denver, il n'avait pas le choix. Le gamin avait peut-être été enlevé, blessé, ou tué... gisant au fond d'une fosse dans une de ces zones de séisme interdites, près des anciennes autoroutes. C'était exactement

le genre d'endroit où les flashgangs comme celui de Val aimaient traîner.

Leonard se rendit compte que c'était la première fois qu'il s'avouait que Val faisait presque certainement partie d'un flashgang...

En soupirant encore une fois, il s'apprêta à composer le numéro de Nick Bottom...

Val entra brusquement dans l'appartement. Il dégageait une odeur d'essence et de quelque chose de plus fort, plus âcre – une odeur de poudre ? De cordite ?

Sans même regarder son grand-père, il se rendit directement dans sa chambre. Quelques secondes plus tard, un air de Deathcult Rock se déchaîna derrière la porte.

Furieux, Leonard s'en approcha et leva le poing pour cogner au battant, mais il s'arrêta. Que dire au gamin qu'il ne lui ait déjà dit ? Quel ultimatum lui adresser qu'il n'ait pas déjà donné ?

Il retourna dans son bureau et s'assit dans le faible cône de lumière.

Demain, il irait voir Emilio. En attendant, il ne pouvait qu'espérer que Val et ses copains se fassent prendre en train de commettre un petit délit. Comme Val n'avait pas d'antécédents criminels et qu'il était mineur, le LAPD lui planterait un traceur que Leonard n'aurait pas besoin de payer, ni le logiciel de localisation.

Leonard avait honte de penser une chose pareille... mais c'était quand même bien ce qu'il espérait.

Jeudi

Le matin, une fois Val parti au lycée, Leonard sortit pour aller à la recherche d'Emilio. Il portait en bandoulière un sac de toile dans lequel il avait mis toutes ses économies.

Il prit la direction du sud-est en longeant le Centre de détention du Stade des Dodgers, puis il passa sous l'autoroute de Pasadena jusqu'à l'endroit où Sunset Boulevard devient l'avenue Cesar Chávez. En traversant ces quartiers de plus en plus glauques, Leonard était certain que quelqu'un l'attaquerait pour lui voler sa bicyclette, et se retrouverait avec plus d'un million de nouveaux dollars en prime. Plus il avançait en âge, plus le professeur George Leonard Fox était convaincu que le seul dieu était l'ironie du destin.

Personne ne le vola pendant cette partie du trajet .

En milieu de matinée, il atteignit la vieille Union Station, un endroit qu'il adorait – avec sa fille Dara, il avait passé une fois tout un week-end à regarder de vieux films, la plupart datant des années 30 à 50, comportant de grandes scènes tournées dans la célèbre gare –, puis il prit au sud sous le tronçon abandonné de la 101. Il faisait chaud pour un mois de septembre, et le temps d'arriver au premier barrage, au croisement de Santa Fe Avenue et de la 4^e Rue Est, il transpirait déjà sous sa chemise blanche.

La 4^e Est était barricadée. De chaque côté flottaient les grands drapeaux

tricolores du Nuevo Mexico. Contrairement au drapeau de l'ancien État américain du Nouveau-Mexique, dessiné en 1968, l'aigle au centre ne combattait pas un serpent, et il était représenté de face, coiffé d'une couronne. Emilio lui avait expliqué que ce drapeau s'inspirait de celui du Premier empire mexicain, fondé en 1821, mais le nouvel aigle était tellement stylisé qu'il rappelait plutôt celui de la loi du Rétablissement National de l'ère Roosevelt ou encore – bien plus menaçant – l'aigle nazi.

Mais ce n'était pas le moment d'examiner les drapeaux. Des hommes armés de pistolets-mitrailleurs sortirent de derrière les barricades permanentes.

— *¿Qué quieres, viejo?*

Le professeur George Leonard Fox n'apprécia pas du tout le « vieux », mais il tendit la carte qu'Emilio lui avait remise et répondit d'une voix qu'il s'efforça de maîtriser :

— *Exijo que me lleven a la casa de Gabriel Fernández y Figueroa.*

Il n'aurait peut-être pas dû utiliser le verbe « exiger », mais il était déjà trop tard. L'un des spaniques se mit à rire, mais son camarade lui montra la carte et le rire s'arrêta aussitôt.

— *¿Por qué quieres ver a Don Fernández y Figueroa, gringo viejo?*

Leonard en avait assez des ricanements et des insultes.

— Conduisez-moi chez lui, c'est tout, dit-il sèchement. Don Fernández y Figueroa m'attend.

Cinq des hommes armés se concertèrent rapidement, puis celui qui tenait la carte fit signe à Leonard d'avancer vers un gros 4 x 4 Volkswagen noir garé derrière la barricade.

— Venez.

*

Emilio habitait une immense maison ancienne juste à l'est du cimetière d'Evergreen.

En fait, tandis que son escorte lui faisait franchir une série de barrages et de postes de garde, Leonard vit qu'il s'agissait plutôt d'une forteresse. Dans un rayon de plusieurs centaines de mètres, les rues étaient remplies de véhicules militaires, avec l'aigle couronné du Nuevo Mexico peint sur les flancs. De l'autre côté de la rue, le mur et la clôture entourant l'immense cimetière avaient été abattus, et des dizaines de blindés étaient rangés sur l'herbe fanée. Devant la maison d'Emilio, des SUV noirs étaient alignés. Les murs de la maison étaient surmontés de tessons de bouteille et de fil de fer barbelé.

Une fois à l'intérieur de l'enceinte, le guide de Leonard fut arrêté à plusieurs reprises et montra à chaque fois la carte de visite. Leonard dut se soumettre à deux fouilles – agressives, embarrassantes, exhaustives. Il aurait été très facile à ces hommes de s'emparer de sa sacoche de billets, mais à part un examen rapide des liasses, personne ne s'intéressa à ses pauvres

économies.

Le grand hall d'entrée donnait sur des pièces où Leonard aperçut des groupes d'hommes qui fumaient, discutaient et faisaient de grands gestes, penchés sur des cartes déployées sur des tables, tout en gardant un téléphone collé contre l'oreille. Son guide l'emmena à l'étage où ils s'engagèrent dans un long couloir. Deux hommes, en civil mais tenant une arme automatique, montaient la garde devant la porte entrouverte d'une bibliothèque. Il fallut leur montrer de nouveau la carte de visite, puis Leonard fut fouillé une troisième et dernière fois. Les gardes poussèrent le battant de la porte et le laissèrent entrer. Là encore, ils avaient jeté un coup d'œil à ses liasses de billets sans faire de remarque.

La pièce était immense. Trois des murs étaient couverts jusqu'au plafond de rangées de vieux livres reliés de cuir. Le quatrième était percé de fenêtres à travers lesquelles Leonard put voir et entendre des hélicoptères noirs se poser sur une large zone intérieure dallée. Emilio Gabriel Fernández y Figueroa était installé derrière un grand bureau, en compagnie d'un autre homme assis en face de lui. Chauve, la cinquantaine. Ils avaient manifestement un air de famille. Les deux hommes se levèrent en le voyant s'approcher.

— Leonard, dit son partenaire d'échecs du samedi matin à Echo Park depuis quatre ans.

— Don Fernández y Figueroa, répondit Leonard en s'inclinant respectueusement.

— Non, non, dit le vieil homme. Emilio. Je suis Emilio. Permits-moi de te présenter mon fils Eduardo. Eduardo, voici mon partenaire d'échecs et de conversation dont je t'ai parlé avec tant de respect, le professeur émérite George Leonard Fox.

Eduardo inclina sa tête chauve. Il avait une voix très douce.

— *Es un verdadero placer conocerlo, señor.*

— Tout le plaisir est pour moi, répondit Leonard.

— Je vais m'occuper des dispositions, Père, dit Eduardo avant de saluer de nouveau Leonard et de quitter la pièce en refermant la porte derrière lui.

Leonard sentit son cœur battre plus fort. Pendant toutes ces années, il avait su que les fils et petits-fils d'Emilio devaient être des membres importants du mouvement de *reconquista* en Californie et à Los Angeles, mais il comprenait maintenant que c'était *Emilio* qui dirigeait les opérations. Comment cet homme important – et dangereux – avait-il pu gâcher tant de samedis matin avec un professeur de littérature à la retraite ?

Leonard n'avait jamais remarqué de gardes du corps dans Echo Park ces matins-là, mais il devait y en avoir eu.

— Tu as décidé de quitter Los Angeles, mon ami ? dit Emilio en faisant signe à Leonard de s'asseoir en face de lui.

Lui-même se rassit derrière son grand bureau dont le dessus était entièrement dégagé. Dehors, le ballet d'hélicoptères continuait.

— Oui.

— *Bueno*, fit Emilio. C'est le bon moment pour une telle décision. (Il hésita un instant et s'éclaircit la gorge avant de poursuivre.) Dans deux jours – tôt samedi matin, avant l'aube –, l'État de Californie va tenter de m'assassiner. Ils vont utiliser un drone prédateur de type Requin Blanc pour détruire la résidence, en espérant me tuer ainsi que ma famille et tous ceux qui sont ici.

— Bon Dieu...

— *Sí*, Dieu est bon. Il nous a permis d'obtenir ce précieux renseignement. Ma famille et moi ne serons plus là quand les missiles frapperont. Les forces de la *reconquista* sont prêtes à riposter. D'ici une semaine, la Cité des Anges aura un nouveau gouvernement.

Ne sachant pas quoi dire, Leonard posa simplement sa lourde sacoche sur le bureau.

— Un million trois cent mille, en nouveaux dollars, dit-il d'une voix bizarrement étranglée. Toutes mes économies. Je n'en ai gardé qu'une toute petite partie pour couvrir les frais pendant le voyage.

Emilio ne regarda pas ce qu'il y avait dans le sac. Il hocha courtoisement la tête.

— C'est moins que le tarif habituel pour transporter deux personnes d'ici jusqu'à Denver... tu veux toujours te rendre à Denver, mon ami ?

— Oui.

— Encore une fois, c'est moins que le prix normal, mais le chef du convoi me doit un petit service, poursuivit Emilio. (Le vieil homme sourit en montrant ses dents tachées par la nicotine.) Et puis, nos hommes et nos véhicules de la *reconquista* assurent la protection de ce convoi. Son chef ne voudrait pas nous contrarier pour quelques malheureux dollars de plus ou de moins.

— Quand le convoi doit-il partir ? demanda Leonard.

Il ressentait une étrange impression de vide, de flottement, comme s'il venait d'avaler plusieurs verres d'alcool. Ce dialogue avait sa place dans un film, pas dans la vie du professeur Leonard Fox.

— Vendredi à minuit, répondit Emilio. Quelques heures seulement avant l'attaque prévue contre ma maison. Il y aura trente-huit semi-remorques dans ce convoi, quelques voitures privées, et aussi, naturellement, nos véhicules de sécurité. Ton petit-fils et toi prendrez place à bord d'un des gros-porteurs. Dans l'extension de la cabine, naturellement.

— Où est-ce que je peux retrouver ce convoi ?

Ce qui inquiétait Leonard, c'était que le lieu de rendez-vous soit trop loin dans la partie est de Los Angeles pour que Val et lui puissent s'y rendre à pied ou à vélo. Ou du moins, en réussissant à rester vivants.

— Le vieux dépôt ferroviaire du côté de North Mission Road, juste au-dessus de l'endroit où la 101 rejoint la 10. Tu peux y aller facilement en prenant West Sunset après North Alameda. Il ne devrait pas y avoir de barrages ni de points de contrôle jusqu'au dépôt. Je t'ai fait préparer un sauf-

conduit que j'ai signé.

Un sauf-conduit. Leonard n'avait jamais entendu ce terme en dehors du film *Casablanca*. Don Emilio Gabriel Fernández y Figueroa était en train d'ouvrir un tiroir et d'en sortir le document en question. Sa signature faisait presque toute la largeur de la page.

Ils se levèrent tous les deux et Leonard prit dans ses mains celle d'Emilio, encore puissante malgré ses veines saillantes et ses taches de vieillesse.

— Merci, mon bon ami, dit-il.

Il était à la fois terrifié et transporté de joie, au bord des larmes.

Alors qu'il était sur le seuil, Emilio lui lança :

— Ton petit-fils... il viendra avec toi ?

— Il viendra, répondit Leonard d'un air décidé.

— Bien. Je doute que nous nous revoyions un jour... du moins dans cette vie. Que Dieu t'accompagne, mon ami si cher.

— Et toi aussi. Bonne chance, Emilio.

Dans le couloir, son guide et le fils d'Emilio, Eduardo, l'attendaient avec trois hommes armés.

*

Val rentra tôt ce soir-là, à temps pour le dîner. Tandis qu'ils mangeaient leur repas réchauffé au micro-ondes, Leonard lui expliqua son plan pour quitter la ville le lendemain à minuit. Il ne le présenta pas comme si son petit-fils avait le choix.

— On me dit que le convoi mettra une dizaine de jours pour atteindre Denver, conclut Leonard. Tu verras ton père dans une semaine et demie.

Val le regarda calmement, d'un air presque calculateur. Quelle que soit l'objection que son petit-fils soulèverait, Leonard avait la réponse. Si nécessaire, il donnerait suite à la proposition d'Eduardo Emilio Fernández y Figueroa de lui envoyer deux combattants de la *reconquista* pour traîner Val de force jusqu'au lieu de rendez-vous.

Mais d'une façon étonnante – ahurissante, en fait –, Val répondit simplement :

— Vendredi minuit ? Un convoi pour Denver ? C'est une idée géniale, Leonard. Qu'est-ce qu'on emporte avec nous ?

— Juste ce qui peut tenir dans deux petits sacs de voyage, répondit son grand-père abasourdi.

— Super. Je vais emballer les quelques vêtements que j'ai envie de garder. Et deux ou trois bouquins, sans doute. Rien d'autre.

Leonard n'arrivait pas à croire que ça puisse être aussi simple.

— Tu n'es pas obligé d'aller au lycée demain, dit-il. Et personne ne doit savoir que nous partons, Val. Quelqu'un pourrait tenter de nous en empêcher.

— Ouais, dit l'adolescent dont le regard s'était fait un peu vague, comme

s'il pensait à autre chose. Mais non, j'irai au lycée. Il faut que je récupère deux ou trois trucs dans mon casier. Mais je serai de retour à la maison à 9 heures.

— Pas plus tard ! insista Leonard.

Il avait peur de ce que le garçon allait faire avec ses copains ce dernier soir.

— Pas plus tard, Grand-papa. Je te le promets.

Leonard en resta coi. Quand Val l'avait-il appelé « Grand-papa » pour la dernière fois ? Il était incapable de s'en souvenir.

Vendredi

Leonard passa la journée à se faire un sang d'encre. Les deux sacs, remplis de barres nutritives, de gourdes d'eau, de fruits frais, de vêtements et de livres, étaient posés près de la porte de la cuisine et semblaient le narguer.

Il avait songé un instant à téléphoner à Nick Bottom pour le prévenir de leur arrivée, mais il y avait renoncé. Il attendrait d'être effectivement en route.

En fait, il pensait : *Je n'arrive pas à y croire*. Il y croirait quand ils auraient franchi la ligne séparant la Californie du Nevada.

Val rentra à la maison quelques minutes après 8 heures. Ses vêtements étaient tachés de boue, et il avait du sang sur sa chemise et sur le front. Il semblait affolé.

— Leonard, passe-moi ton téléphone !

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Passe-moi ton putain de téléphone !

Leonard tendit l'appareil à son petit-fils qui semblait devenu fou, en se demandant qui il voulait appeler et pour dire quoi. Mais Val écrasa le téléphone sous le talon de sa lourde botte – une fois, deux fois, autant de fois que nécessaire pour que les composants sautent du boîtier. Le garçon saisit la carte SIM et se précipita dehors.

Leonard était trop ébahi pour essayer de courir après lui.

Trois minutes plus tard, Val était de retour.

— Je l'ai jetée à l'arrière d'un camion qui allait vers l'ouest, dit-il en haletant.

— Val, assieds-toi. Tu saignes.

Le garçon secoua la tête.

— Ce n'est pas mon sang, Grand-papa. Allume la télé.

La chaîne d'info de Los Angeles était au milieu d'un bulletin spécial.

— ... d'une attaque terroriste à la réinauguration du Centre Disney des Arts Théâtraux plus tôt dans la soirée. Des coups de feu ont été tirés sur le Conseiller Daichi Omura, mais le Conseiller n'a pas été blessé. Nous répétons, le Conseiller Omura n'a pas été blessé au cours de l'attaque terroriste, bien que deux de ses gardes du corps aient été tués ainsi qu'au moins cinq des

agresseurs. Nous avons maintenant une vidéo de...

Leonard n'arrivait même plus à entendre les paroles de l'annonceur. Ou plutôt, il n'arrivait plus à en comprendre le sens.

Là, sur l'écran, étaient affichés les visages de plusieurs des terroristes. C'étaient tous de jeunes garçons. Ils étaient couverts de sang, et leurs yeux ouverts étaient fixes. La caméra s'arrêta un instant sur le dernier visage.

C'était celui du jeune William Coyne.

Saisi d'horreur, Leonard se tourna vers son petit-fils.

— Mais qu'est-ce que tu as fait ?

Val avait pris les deux sacs de voyage et en poussait un contre la poitrine de son grand-père.

— Il faut qu'on s'en aille, Leonard. *Tout de suite.*

— Non, nous devons appeler les autorités... pour arranger tout ça...

Val le secoua avec une force dont Leonard ne l'aurait jamais cru capable.

— Il n'y a rien à « arranger ». S'ils m'attrapent, ils me tueront. Est-ce que tu comprends ? Il faut qu'on s'en aille !

— Le rendez-vous au dépôt n'est pas avant minuit... marmonna Leonard.

Il sentait des picotements dans les mains et les pieds, et il avait un peu le vertige. Il était en état de choc.

— Aucune importance, dit Val en s'aspergeant le visage d'eau pour enlever le sang. (Il s'essuya avec une serviette accrochée près du lave-linge.) On se cachera jusque-là. Mais il faut qu'on se tire, et vite !

— Les lumières... fit Leonard tandis que Val l'entraînait sans un mot vers la porte de service.

Une fois sur son vélo, le garçon se mit à pédaler comme un fou dans l'allée sombre.

1.07

Six Drapeaux Au-dessus Des Juifs

Lundi 13 septembre

Il y avait un homme crucifié au-dessus des grilles du Country Club de Denver, dans Speer Boulevard, mais Nick ne ralentit pas pour autant ce lundi matin en se rendant à Six Drapeaux Au-dessus Des Juifs. Les infos téléphoniques ne précisait pas encore l'identité du crucifié, ni les raisons de son supplice. Le trafic était rapide et fluide, et Nick était obligé de pousser son hongre à fond pour rester dans le flot de la circulation. En passant devant, il put tout juste apercevoir quelques véhicules de secours à l'entrée et des pompiers sur des échelles. Autrefois très chic et très cher, ce country club n'en était plus un depuis quelques années, et le terrain de golf et les courts de tennis étaient couverts de centaines de tentes bleues, du genre de celles que les Nations unies envoyaient aux pays du tiers-monde après un tsunami ou une épidémie. Nick ne connaissait personne qui sache à quoi servaient ces tentes, ni d'ailleurs quel pays ou société était maintenant propriétaire du club. Cela ne semblait intéresser personne, Nick pas plus que les autres.

Il avait utilisé tout le flashback que Sato lui avait donné, et il avait dormi tout l'après-midi et la soirée du dimanche. Ce genre de crash total des systèmes se produisait souvent chez les grands utilisateurs de flash. Les effets de la drogue ressemblaient au sommeil, jusqu'aux mouvements oculaires rapides du dormeur, mais ce n'était pas un vrai sommeil. Du moins, pas le genre de sommeil dont le cerveau humain a besoin. C'est pourquoi, tous les quinze jours à peu près, les flasheurs s'écroulaient et dormaient vingt-quatre heures d'affilée, voire plus encore.

À part un mal de tête qui semblait battre tous les records, Nick devait avouer qu'il se sentait beaucoup mieux.

Le problème, c'était que rien autour de lui – ni Speer Boulevard sous la voûte des arbres, ni la circulation bruyante dans les deux voies des prolos, ni le ronronnement de skateboard des voitures à hydrogène dans celle réservée aux VIP, ni les centaines d'abris de fortune le long de la Cherry Creek et des pistes cyclables cinq mètres en contrebas – ne semblait réel. C'était comme ça depuis au moins cinq ans, mais ce mois-ci, ça semblait empirer. La réalité, c'était les heures de flashback passées avec Dara. Cet intermède absurde avec

Sato ou les dialogues qu'il devait improviser dans cette pièce de théâtre mal écrite, mal éclairée et mal jouée, n'étaient certainement pas la réalité.

Mais ce qui plongeait maintenant Nick Bottom dans la confusion, c'était son usage multiple de flashback. Il s'en était servi pour revivre l'entretien qu'il avait eu autrefois avec Danny Oz. Il s'en était aussi servi, comme il le faisait chaque jour depuis cinq ans et demi, pour passer du temps avec la femme qu'il avait perdue.

Mais il avait également utilisé des heures de la drogue pour essayer de découvrir où Dara avait bien pu être le soir où Keigo Nakamura avait été tué.

Lui-même effectuait une surveillance ce soir-là dans Santa Fe Drive, juste à la limite du *no man's land* de la *reconquista*. Assis à l'arrière d'une voiture banalisée en compagnie de deux inspecteurs, il surveillait la maison d'un chef de guerre local dont on savait qu'il introduisait des armes et de la drogue dans la ville. Comme Nick Bottom travaillait de jour à la brigade des crimes majeurs, il n'avait aucune raison de se trouver là, mais dans les premiers mois suivant sa promotion, il avait eu l'idée saugrenue de vouloir faire son travail administratif pendant la journée tout en restant en contact avec la réalité de la rue et de ses habitants, aussi bien les voyous que les flics.

C'était impossible. Une idée vraiment idiote.

Les deux policiers assis à l'avant ce soir-là – Cummings, un inspecteur de troisième classe, avec moins d'un an d'expérience dans ce poste après sept ans comme agent en uniforme, et Coleman, vingt-cinq ans au DPD dont neuf comme inspecteur de première classe (le même grade que Nick) – lui avaient clairement fait comprendre qu'ils avaient autant besoin de lui que d'un coup de pied au cul...

Nick avait quand même insisté, et il était donc là à frissonner – ils avaient coupé les batteries pour économiser l'énergie – et à respirer cette odeur familière des missions de surveillance, un mélange de sueur, de vieux plastique et de café, avec parfois un pet silencieux mais redoutable venant d'un de ses collègues. Ah, bon sang, qu'est-ce qu'il avait aimé ces années passées sur le terrain...

En revivant cette heure sous flashback, Nick s'était souvenu qu'il avait téléphoné à Dara un peu avant minuit. Il avait voulu l'appeler plus tôt, mais il s'était trouvé dans une bodega à ce moment-là, pour aller chercher du café pour Coleman et Cummings. En fait, elle n'avait pas décroché. Nick avait été étonné, mais pas inquiet. Quand il était en opérations, elle laissait toujours son mobile allumé. Dans l'après-midi – il ne s'en souvenait que grâce à ce flashback autour de minuit –, il lui avait dit qu'il travaillerait tard, mais il n'avait pas précisé qu'il serait dans la rue. Elle éteignait souvent son téléphone quand elle savait qu'il était bien en sécurité à la Division Centrale.

Ce soir-là, Nick avait réussi à dormir trois heures sur le canapé de son bureau, et il avait été réveillé par l'appel du commandant de la division, qui lui confiait l'affaire du meurtre de Keigo ainsi qu'à sa partenaire, K.T. Lincoln. Apparemment, les inspecteurs qui étaient arrivés sur les lieux

n'avaient pas la pointure suffisante pour ce genre d'affaire hautement politique. À l'époque, Nick était encore le golden boy du département, et K.T. Lincoln apportait un bon équilibre avec sa race, son genre et son orientation sexuelle. (Le commandant avait reconnu qu'il aurait préféré mettre un Japonais sur le coup s'il en avait eu un avec un badge en or, mais il n'en avait pas. En fait, avait-il avoué, dans tout le Département de la police de Denver, il n'y avait qu'un seul employé d'origine japonaise, et c'était une jeune policière en uniforme qui apprenait les ficelles du métier dans le quartier de Five Corners. Il allait devoir se contenter de Nick Bottom et de K.T. Lincoln.)

Nick avait utilisé une fiole de quinze minutes pour revivre son coup de téléphone à Dara ce matin-là. Elle avait paru étrangement calme en apprenant la nouvelle, alors qu'un succès dans cette affaire pouvait signifier un énorme bond dans la carrière de Nick. Elle était assistante du DAA de Denver, et elle connaissait bien ce genre de choses. Elle avait l'air fatiguée, presque droguée. Quand Nick avait mentionné qu'il avait essayé de la joindre vers minuit, il y avait eu un silence – que le second Nick revivant ce moment sous flashback remarqua beaucoup mieux que le Nick de l'époque, bourré de caféine –, et elle avait dit qu'elle avait pris un somnifère et qu'elle avait éteint son portable avant de se coucher tôt.

Les trois secondes de vidéo montrant le visage de Dara près de la maison de Keigo ce soir-là hantaient l'esprit de Nick. Depuis que Dara était morte, il n'avait jamais rien vécu de tel. Il avait transféré la vidéo sur son téléphone et l'avait regardée une dizaine de fois sur son grand écran 3D dans son cubi, pour avoir la meilleure image possible. Il était parfois certain qu'il s'agissait de Dara, mais à d'autres moments, il était encore plus certain que ce n'était pas elle – simplement une femme qui ne lui ressemblait même pas.

Il avait aussi refait trois flashes de quinze minutes sur sa conversation téléphonique avec elle le matin où il lui avait parlé du meurtre de Keigo, puis il avait flashé et reflashé une heure de la première fois où il l'avait revue le soir suivant.

Est-ce qu'elle avait l'air bizarre ? Est-ce qu'elle semblait lui cacher quelque chose ?

Est-ce qu'il était en train de devenir fou ?

Est-ce que ça ne faisait pas déjà longtemps qu'il l'était ?

*

Ce que tout le monde appelait maintenant Six Drapeaux Au-dessus Des Juifs se trouvait juste à gauche du pont où le Speer Boulevard rejoignait l'I-25. De l'autre côté de l'autoroute, sur la colline au sud-est de l'immense complexe, se dressait la silhouette du Centre de détention de la Sécurité intérieure de Mile-High.

Nick avait été vaguement curieux de savoir pourquoi ce parc d'attractions

transformé en camp de réfugiés s'était appelé « Six Drapeaux », puisque la société qui gérait les autres parcs sous cette enseigne n'avait possédé celui-là que cinq ou six ans au début du siècle. Pendant un peu plus d'un siècle avant ça, et quelques années après la brève période des Six Drapeaux, ce parc s'était en fait appelé les Jardins d'Elitch.

Il n'y avait plus de jardins en vue tandis que Nick s'engageait sur l'immense aire de parking et suivait les blocs de béton antisouffle jusqu'au premier des nombreux postes de contrôle.

Nick avait entendu parler des anciens Jardins d'Elitch par son grand-père. Son père, qui était mort quand Nick avait quinze ans, avait été agent de la police d'État. Le premier souvenir que Nick en avait était son arme de service, un gros revolver Smith & Wesson. Le père de Nick n'était pas mort au cours d'une fusillade (comme Nick, il n'avait jamais eu à se servir de son arme), mais dans un accident sur l'I-25, à trois kilomètres à peine de l'endroit où Dara et son patron, le district attorney adjoint Harvey Cohen, étaient morts. Le père de Nick s'était garé sur le bas-côté pour aider un automobiliste en panne, et un conducteur de seize ans complètement saoul avait dévié sur l'accotement et l'avait écrasé.

Le grand-père de Nick avait été chauffeur de bus, et son arrière-grand-père avait conduit les vieux trolleybus reliant Denver à sa banlieue et à quelques villes voisines avant que les voitures ne les fassent disparaître. Grand-papa Nicholas avait raconté à Nick toutes sortes d'histoires merveilleuses sur les Jardins d'Elitch, dont le slogan avait été pendant des dizaines d'années : *Si vous n'avez pas vu Elitch, vous n'avez pas vu Denver.*

À leur création en 1890, les Jardins d'Elitch se trouvaient à des kilomètres à l'ouest du centre-ville, du côté de la 38^e Rue et de Tennyson, dans une banlieue qui était alors plutôt un village distinct. En s'étendant, ce parc avait conservé ses arbres, ses immenses parterres de fleurs et ses aires de pique-nique ombragées où les visiteurs pouvaient s'installer avec leurs provisions. Pendant une quarantaine d'années, il avait eu un zoo, et pendant un siècle, il avait abrité le Théâtre des Jardins, offrant d'abord des spectacles en été, puis accueillant des vedettes de cinéma et de télé. Dans les années 30, Elitch avait ajouté le Dancing du Trocadéro, pour des soirées dansantes avec des groupes de jazz ou de grands orchestres de passage. Le grand-père de Nick lui avait raconté qu'il écoutait chaque semaine à la radio la retransmission nationale de « Un soir au Troc ». Au milieu des années 50, les propriétaires y avaient ajouté un parc d'attractions pour les enfants, le Kiddieland, avec des petites voitures de course à pédales, un manège d'avions-fusées à deux places, et de vrais « bateaux à moteur » flottants. Jusque-là, les grands parcs d'attractions s'adressaient presque exclusivement aux adultes, mais le Kiddieland d'Elitch avait connu un immense succès.

En 1991, Elitch avait déménagé à son emplacement actuel, près du centre-ville, et avait été racheté par la compagnie qui gérait d'autres parcs Six Drapeaux à travers l'Amérique. Les nouveaux propriétaires avaient remplacé

l'herbe et les jardins par du ciment et du béton, les manèges et les jeux du Kiddieland par des attractions vertigineuses à haute accélération, avec des prix d'entrée qui obligeaient les familles à emprunter à leur banquier. Quand Six Drapeaux l'avait revendu aux alentours de 2006, les nouveaux propriétaires, tout en rétablissant le nom de « Jardins d'Elitch », avaient terminé le travail en détruisant les derniers vestiges de jardins et de plaisir pour quiconque n'était pas un accro total à l'adrénaline.

Nick connaissait tout cela en détail parce que son grand-père et sa mère s'étaient souvent servis d'Elitch pour illustrer l'évolution de l'Amérique à la fin du siècle dernier et dans les premières années du nouveau : l'abandon des jardins, des pelouses ombragées, de l'élégance et du plaisir familial à un coût raisonnable au profit de la terreur d'attractions hors de prix où on vous propulse la tête en bas à plus de 6 g.

Ma foi, songea Nick en garant sa voiture et en traversant l'aire de parking craquelée et envahie par les mauvaises herbes pour rejoindre le point de contrôle, pour ce qui était de la terreur, l'Amérique avait été servie au-delà de toutes ses espérances...

*

Les gardes du poste de contrôle d'accès étaient tous des anciens du DPD qui se souvenaient de Nick, et il fut bien traité. Le badge noir magique de Nakamura régla tous les autres problèmes. L'un des gardes passa un coup de fil pour prévenir Danny Oz qu'il avait un visiteur, et alla même jusqu'à accompagner Nick à travers le dédale de cahutes, de tentes, de manèges abandonnés et de boutiques à ciel ouvert.

— On dirait qu'ils ont tout ce qu'il leur faut, ici, fit remarquer Nick juste histoire de faire la conversation.

— Ah, ouais, dit le garde – un ancien agent de patrouille du nom de Charlie Duquane –, le camp est assez autonome. Ils ont leurs propres médecins, dentistes et psychiatres, et une clinique tout à fait correcte. Ils ont même six synagogues.

— Il y a combien de résidents, en ce moment ?

— Dans les vingt-six mille, répondit Charlie. À un ou deux cents près.

Six ans plus tôt, il y avait eu un peu plus de trente-deux mille résidents. Nick savait qu'un bon nombre de réfugiés israéliens étaient âgés, et que le cancer était endémique dans tous les camps. Presque aucun d'eux n'était autorisé à se mêler à la population.

Il rencontra le poète dans une cantine, sous une tente dressée au milieu des piliers et des rails d'une ancienne attraction de montagnes russes. Ils étaient seuls.

La main que Nick serra était molle, moite, osseuse et faible. Nick venait juste de revoir Danny Oz pendant sa préparation sous flashback et dans la reconstitution en 3D des lieux du crime, et il n'y avait aucun doute que

l'homme avait affreusement vieilli en six ans. À l'époque, Oz avait été maigre, avec un air vaguement tuberculeux comme il sied aux poètes, et ses cheveux étaient déjà pratiquement gris alors qu'il n'avait que la cinquantaine, mais on sentait chez lui une énergie intérieure, et ses yeux avaient été aussi animés que sa conversation. À présent, ce n'était plus qu'un cadavre ambulante : le teint et les yeux jaunâtres, les cheveux gris aussi jaunis que les dents d'un gros fumeur, les fines rides du rire et de la réflexion – qui avaient un certain charme – transformées en profonds sillons dans une peau étirée sous laquelle on percevait déjà le crâne du squelette.

Nick savait que lors de ce que les Juifs appelaient le Second Holocauste, Danny Oz avait attrapé une forme de cancer provoquée par les radiations (les Vrais Croyants qui avaient fabriqué les onze bombes avaient fait en sorte qu'elles soient vraiment *très* sales), mais il n'arrivait pas à se souvenir de quel cancer il s'agissait.

Aucune importance. Quel que fût son nom, il tuait le poète à petit feu.

— C'est un plaisir de vous revoir, inspecteur Bottom. Avez-vous finalement réussi à capturer l'assassin du jeune Mr Nakamura ?

— Il ne faut plus mettre « inspecteur » devant mon nom, Mr Oz. J'ai été renvoyé du DPD il y a un peu plus de cinq ans et demi. Et non, la police n'est pas plus près d'attraper l'assassin de Keigo Nakamura qu'elle ne l'était à l'époque.

Danny tira une profonde bouffée de sa cigarette – Nick comprit tout à coup que c'était du *cannabis*, sans doute pour soulager ses douleurs – et plissa les yeux dans la fumée exhalée.

— Si vous ne faites plus partie de la police, que me vaut l'honneur de cette visite, Mr Bottom ?

Nick lui expliqua qu'il avait été engagé par le père de la victime, tout en notant que, même en tenant compte du joint et du fait qu'on avait peut-être réveillé Oz pour cette visite, le regard du poète était trop vague et fixé un peu au-dessus de l'épaule droite de Nick. Ce regard lointain lui était familier : c'était celui qu'il avait lui-même le matin devant la glace, quand il décidait de se raser. Danny Oz consommait beaucoup plus de flash qu'il y a six ans.

— Alors, allons-nous reprendre les mêmes questions que la dernière fois, demanda Danny Oz, ou y en a-t-il de nouvelles ?

— Avez-vous pensé à quelque chose d'autre qui pourrait m'aider, Mr Oz ?

— Appelez-moi Danny. Et non, je n'ai pas d'autre idée. Vous et vos collègues enquêteurs, vous partez toujours de l'hypothèse que le meurtre de Keigo Nakamura est lié aux interviews qu'il avait filmées ?

— Il n'y a pas de « collègues enquêteurs », dit Nick avec l'ombre d'un sourire. Et je n'ai rien d'aussi élégant et élaboré qu'une théorie. Je ne fais que parcourir un terrain connu.

— Ma foi, c'est quand même un plaisir de parler à un personnage du *Songe d'une nuit d'été*. Et j'ai souvent repensé à ce que vous m'aviez dit.

— De quoi parlez-vous ?

— Que vous ignoriez que vous étiez un personnage d'une pièce de Shakespeare jusqu'à ce que votre femme vous l'apprenne.

Cette fois, Nick sourit pour de bon.

— Vous avez une sacrément bonne mémoire, Mr... Danny. (*À moins que tu n'aies flashé toi aussi sur notre dernière rencontre. Mais pourquoi gaspiller de l'argent et de la drogue rien que pour ça ? Pour être sûr de ne pas te tromper dans tes réponses ?*) Mais Dara n'était pas encore ma femme quand elle m'a révélé l'existence de l'autre Nick Bottom. Nous sortions ensemble – plus ou moins. Elle était encore étudiante, et j'étais déjà dans la police. J'étais retourné à l'université pour essayer d'obtenir ma maîtrise.

— Comment avez-vous pris la nouvelle ? Je veux dire, l'histoire des oreilles et une possible intimité sexuelle avec la reine des fées ?

— J'ai fini par m'en remettre. C'était la vision de l'autre Nick Bottom – ou ce qu'il dit être une vision dans un rêve dont il s'est éveillé – qui intéressait Dara. Elle pensait qu'un réveil aussi joyeux – une *épiphanie*, disait-elle – m'attendait dans mon avenir. Au cours de cette première soirée passée ensemble, elle m'a récité de mémoire le passage presque entier. J'ai été très impressionné.

Danny Oz sourit et tira une dernière bouffée de son joint, dont il écrasa le mégot dans un couvercle de pot de confiture qui lui servait de cendrier. Il alluma une autre cigarette – normale, celle-là, qui sembla plus le satisfaire – et se mit à réciter :

— « Quand ma réplique viendra, appelez-moi, et je répondrai. Ma prochaine est "*Très beau Pyrame*". Holà ! hé !... Pierre Lecoing ! Flûte, le raccommodeur de soufflets ! Groin, le chaudronnier ! Meurt-de-Faim ! Dieu me garde ! Ils ont tous décampé en me laissant ici endormi ! J'ai eu une vision extraordinaire. J'ai fait un songe : c'est au-dessus de l'esprit humain de dire ce qu'était ce songe. L'homme qui entreprendra d'expliquer ce songe n'est qu'un âne... Il me semblait que j'étais... nul homme au monde ne pourrait me dire quoi. Il me semblait que j'étais... et il me semblait que j'avais... Il faudrait être un fou à marotte pour essayer de dire ce qu'il me semblait que j'avais. L'œil de l'homme n'a jamais ouï, l'oreille de l'homme n'a jamais vu, la main de l'homme ne serait pas capable de goûter, sa langue de concevoir, ni son cœur de rapporter ce qu'était mon rêve. Je ferai composer par Pierre Lecoing une ballade sur ce songe : elle s'appellera *Le Rêve de Bottom*, parce que ce rêve-là est sans fond, et je la chanterai à la fin de la pièce, devant le duc. Et peut-être même, pour lui donner plus de grâce, la chanterai-je pour elle après sa mort. »

Nick sentit comme une décharge électrique lui traverser le corps. Il n'avait jamais entendu personne prononcer ces mots à voix haute, à part Dara.

— Vous avez une mémoire extraordinaire, Oz.

Le vieil homme haussa les épaules et tira sur sa cigarette, comme si la fumée l'empêchait de souffrir.

— Les poètes sont comme ça. Nous retenons les choses. Ça fait partie de ce qui fait de nous des poètes.

— Ma femme avait un de vos livres, dit Nick en regrettant aussitôt d'évoquer ce souvenir douloureux. Un de vos recueils de poèmes, je veux dire. En anglais. Elle me l'a montré après l'entretien que j'ai eu avec vous il y a six ans.

Moins de quatre mois avant sa mort.

Danny attendit la suite avec un léger sourire.

Voyant qu'il fallait qu'il dise quelque chose sur ces poèmes, Nick reprit :

— Je ne comprends pas vraiment la poésie moderne...

Cette fois, Oz eut un vrai sourire qui permit de voir ses dents tachées par la nicotine.

— J'ai bien peur que ma poésie n'ait jamais atteint le statut de la modernité, inspecteur... je veux dire Mr Bottom. J'écrivais dans le mode épique, qui était déjà ancien à l'époque d'Homère.

Nick ne put qu'écarter les mains d'un air embarrassé.

— Votre femme et vous, reprit Oz, ce premier soir, avez-vous abordé ce dont le Bottom de Shakespeare parle dans ce passage ?

Nick sentit dans les muscles de son ventre la douleur des cicatrices laissées par le couteau de Santa Fe comme si elles étaient toutes récentes, de vraies pointes de feu. Pourquoi diable avait-il évoqué Dara et ce foutu passage de la pièce ? Oz ne savait sans doute même pas qu'elle était morte. Nick se crispa dans l'attente de ce que ce poète moribond allait lui dire. Il se dépêcha de meubler le silence avant qu'Oz puisse parler.

— Oui, un peu. Ma femme était diplômée de littérature anglaise. Nous avons pensé tous les deux que c'était bizarre que Bottom, en se réveillant, ait les sens complètement mélangés. Vous savez, l'œil n'a jamais ouï, l'oreille n'a jamais vu, la main n'a pas pu goûter, tout ça. Nous avons conclu que le songe de Bottom avait bouleversé ses sens, comme cette maladie nerveuse... dont j'ai oublié le nom.

— La synesthésie, dit Danny Oz en secouant des cendres dans son couvercle. (Un autre sourire rapide, qui était peut-être teinté d'autodérision.) Si je connais le mot, c'est seulement parce que c'est celui qu'on utilise aussi en écriture quand une métaphore recourt à un type d'impression sensorielle pour en décrire une autre, par exemple... disons... une « couleur criarde ». Oui, c'est effectivement très étrange, et Shakespeare réutilise la synesthésie un peu plus loin, quand les acteurs de la pièce à l'intérieur de la pièce demandent à Thésée, le duc d'Athènes, s'il préférerait « entendre » une danse bergamasque ou « voir » l'épilogue.

— Je ne comprends vraiment pas grand-chose à tous ces trucs littéraires, dit Nick.

Il se demandait s'il ne devrait pas simplement mettre fin à l'entretien et s'en aller.

Oz insista. Dans son regard voilé par la douleur, une nouvelle lueur

d'intérêt semblait briller tandis qu'il plissait les yeux dans la fumée.

— Mais c'est très bizarre d'utiliser un mot ancien qui retrouve son usage propre. Bottom dit à la fin de son discours sur son rêve épiphanique que, une fois que son ami Pierre Lecoing aura transformé en ballade la révélation qu'il a eue, « je la chanterai pour elle après sa mort. » Mais la mort de qui ? Qui est cette « elle » qui va mourir ?

Nick sentit le couteau remuer dans ses tripes. En serrant les dents, il dit :

— Machinetruc. Le personnage qui meurt dans la pièce que ce Bottom présente au duc.

Danny Oz secoua la tête.

— Thisbé ? Non, je ne pense pas. Il ne parle pas non plus de la mort de Titania, la reine des fées avec qui Bottom a peut-être couché. La femme pour qui il chantera cette ballade si importante quand elle sera morte est un mystère complet... quelque chose qui se situe au-dessus ou en dehors de la pièce. C'est comme un indice pointant vers un mystère shakespearien que personne n'a remarqué.

Si tu savais comme je m'en fous, songea rageusement Nick. Son interlocuteur devait bien remarquer sa colère même à travers sa suffisance et sa fumée. Mais non : le regard lointain semblait maintenant plus concentré sur Nick et plus détendu. Nick avait conscience de la présence de son pistolet accroché à sa hanche. S'il tirait maintenant une balle dans la tête de Danny Oz, le poète et lui se sentiraient mieux.

— Pour agréable que soit la critique littéraire portant sur votre nom, Mr Bottom, reprit Oz, j'imagine que vous voulez me poser des questions.

— Juste quelques-unes, répondit Nick qui se rendit compte que sa main était déjà sur la crosse de son arme, sous sa chemise. (Il dut faire un effort pour relâcher sa prise et reposer sa main moite sur la table.) Je voulais surtout voir si vous vous souveniez d'autre chose concernant votre interview avec Keigo Nakamura.

Oz secoua la tête.

— Rien que de très banal... aussi bien ses questions que mes réponses. Le jeune Mr Nakamura s'intéressait à nous... à moi... à tous les réfugiés israéliens dans ce camp, uniquement pour notre usage du flashback.

— Et vous lui avez dit que vous en preniez.

— Oui. Il y a une chose qui m'a intrigué à l'époque, Mr Bottom, mais j'étais trop nerveux pour poser la question. Vous avez interrogé toutes les personnes interviewées par Keigo Nakamura dans les quelques jours qui ont précédé sa mort, en vous focalisant sur les questions qu'il avait posées. Pourquoi n'avez-vous pas simplement visionné les vidéos qu'il avait prises ? Peut-être vouliez-vous tester notre mémoire pour je ne sais quelle raison ? Ou vous assurer de notre sincérité ?

— La caméra et les cartes mémoire ont été volées quand Keigo Nakamura a été assassiné. À part quelques notes préparatoires et les souvenirs de ses assistants, nous ignorions absolument les questions qu'il avait pu poser

pendant les quatre derniers jours d'interviews.

— Ah, fit Oz. Je comprends mieux, maintenant. Vous savez, il y a une chose que Keigo Nakamura m'a demandée dont je ne crois pas m'être souvenu quand la police m'a interrogé. Ça ne m'est revenu à l'esprit que tout récemment... Il m'a demandé si je serais prêt à prendre du F-deux.

— Du F-deux ? répéta Nick éberlué. Il avait l'air de penser que ça existe vraiment ?

— C'est cela qui est bizarre, Mr Bottom. Il semblait y croire.

L'existence du F-deux, le Flashback Deux, était une rumeur qui circulait depuis une bonne dizaine d'années. Le produit était censé être une amélioration du flashback, permettant non seulement de revivre son propre passé, mais de vivre aussi des alternatives de la réalité. Ceux qui continuaient d'affirmer que la drogue allait faire son apparition d'un jour à l'autre, et qui n'avaient cessé de l'affirmer depuis tout ce temps-là, disaient que le F-deux était un mélange de flashback classique et d'un composé hallucinogène complexe qui agissait au niveau des endorphines, de sorte que les fantasmes procurés par le F-deux seraient forcément agréables, jamais des cauchemars. On ne souffrirait jamais dans un rêve au F-deux.

Ceux qui y croyaient comparaient cette drogue mythique au travail de montage sur un film, comme l'ajout d'effets spéciaux numériques. Les souvenirs disponibles pour être revécus avec ses cinq sens sous flashback pourraient constituer une sorte de matériau de base pour des rêves tout aussi réalistes, mais entièrement dirigés par ses propres fantasmes. Jusqu'à ce que Nick réalise que le F-deux n'était qu'un mythe, il s'était imaginé l'utilisant non seulement pour revivre son passé avec Dara, mais aussi pour se créer un véritable avenir avec elle.

— Qu'avez-vous répondu à Keigo ? demanda-t-il.

— Je lui ai dit que je ne croyais pas qu'on puisse jamais créer une drogue comme le F-deux, dit Oz en inspirant profondément la fumée de sa cigarette et en la relâchant presque à regret. Et que si une telle drogue devait apparaître un jour, je n'y aurais certainement jamais recours, parce que mon cerveau était déjà bien assez capable de produire des fantasmes. Enfin, je lui ai dit que je n'utilisais le flashback que pour revivre un seul souvenir... inlassablement. (La cigarette du poète n'était pratiquement plus que de la cendre.) Vous pourriez dire que je suis obsédé.

— Vous continuez de prendre du flashback ? demanda Nick.

Il connaissait d'avance la réponse, mais il était curieux de voir si Oz allait le reconnaître.

Le poète éclata de rire.

— Oh, oui, Mr Bottom. Plus que jamais. En ce moment, je passe au moins huit heures par jour sous flash. Je serai probablement en train de flasher quand ce cancer de la prostate me tuera enfin.

Où est-ce que tu trouves le fric pour t'acheter tout ça ? songea Nick. Mais au lieu de poser la question, il hocha simplement la tête en disant :

— Lors de notre entretien, je ne crois pas que vous m'ayez dit sur quoi vous flashiez. Vous dites que Keigo ne vous l'a pas demandé... et pourtant, j'aurais pensé qu'il se serait concentré là-dessus avec tous les flasheurs.

— Il n'a pas posé la question, ce qui était bizarre. Mais de toute façon, c'était déjà bizarre qu'il ait choisi de m'interviewer.

— Pourquoi ça ?

— Parce que, comme vous le savez, Keigo Nakamura réalisait son documentaire sur l'usage du flashback par des *Américains*. Son approche, son thème central, concernait le déclin d'une culture autrefois florissante qui s'est détournée de l'avenir pour s'enfoncer dans l'obsession de son passé – avec trois cent quarante millions de passés individuels. Mais je ne suis pas américain, Mr Bottom, je suis israélien. Ou du moins, je l'étais.

À l'époque, on n'avait pas cherché à savoir pourquoi Keigo avait choisi d'interviewer Oz, et Nick ne savait pas si cela avait de l'importance. Mais effectivement, c'était étrange.

— Alors, Mr Oz, sur quoi flashez-vous ?

Le poète alluma une autre cigarette avec le mégot de la précédente, qu'il écrasa dans son cendrier improvisé.

— J'ai perdu toute ma famille lors de l'attaque, Mr Bottom. Mes parents, qui vivaient encore. Deux frères et deux sœurs. Tous mariés, tous avec une famille. Ma seconde épouse et nos deux enfants – David avait six ans, Rebecca huit. Mon ex-épouse, Leah, avec qui j'étais resté en bons termes, et notre fils de vingt et un ans, Lev. Tous partis en vingt minutes de brasier nucléaire, ou assassinés plus tard par les envahisseurs arabes dans leurs combinaisons antiradiations achetées à bas prix aux Russes.

— Et donc, comme ça, vous flashez pour vous retrouver avec eux ? dit Nick avec lassitude.

Il était censé se rendre à Boulder dans l'après-midi pour interroger Derek Dean à Naropa, mais pour l'instant, il ne se sentait pas la force de conduire aussi loin, et encore moins de mener un autre entretien.

— Jamais, répondit Danny Oz.

Nick se redressa sur sa chaise en haussant les sourcils.

Oz sourit avec une tristesse presque infinie et secoua un peu de cendre de sa cigarette.

— Je ne me suis jamais servi de la drogue pour retourner auprès de ma famille.

— Sur quoi flashez-vous, alors, Mr Oz ?

Nick aurait dû ajouter une formule de politesse du genre *Si vous me permettez la question*, mais il avait oublié qu'il n'était plus flic. Cela faisait longtemps que ça ne lui était pas arrivé.

— Le jour de l'attaque, dit Danny Oz. Je revis sans cesse le jour où mon pays est mort. Chaque jour de ma vie. Chaque fois que je plonge sous flash. (Il dut lire l'incrédulité sur le visage de Nick. Il hocha la tête comme s'il le comprenait.) J'étais avec un ami archéologue sur un site au sud d'Israël,

qu'on appelle Tel Be'er Sheva. On pense qu'il s'agit des vestiges de la ville biblique de Be'er Sheva ou Beersheba.

Nick n'en avait jamais entendu parler, mais il est vrai que cela faisait plus de trente ans qu'il n'avait pas ouvert une bible, et il n'était pas très fort en géographie. Il n'y avait plus vraiment de raison de s'intéresser à celle de cette région morte.

— Tel Be'er Sheva se trouvait juste au nord du Centre de recherche agricole de Havat MaShash, précisa Oz.

Ça, Nick en avait entendu parler... Ce centre de recherche, comme tout le monde l'avait appris après la destruction d'Israël, était en fait une installation souterraine secrète consacrée à la guerre biochimique, et c'est là qu'avait été mise au point et fabriquée en masse la drogue qu'on appelait maintenant « flashback ». Manifestement, les premières versions avaient été conçues comme une expérience neurologique pour faciliter les interrogatoires. Le produit s'était échappé du labo de Havat MaShash, et on l'avait trouvé en vente en Europe et ailleurs au Moyen-Orient des mois avant le Second Holocauste.

Nick mentionna cette coïncidence géographique.

Le poète Danny Oz secoua la tête.

— Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu de laboratoire biochimique à cet endroit, Mr Bottom. J'avais déjà passé des années dans cette région avec mes amis archéologues, et j'avais encore d'autres amis qui travaillaient dans le véritable centre de recherche agricole de Havat MaShash. Il n'y avait pas d'installation souterraine secrète. Ils ne se servaient que de composants destinés à l'agriculture – ce qui se rapprochait le plus d'une drogue secrète était le genre de produits chimiques utilisés pour améliorer les pesticides afin qu'ils ne nuisent pas à l'environnement.

Nick haussa les épaules. Oz pouvait nier tant qu'il voulait, mais après le bombardement, *tout le monde* avait su que le flashback était né dans le labo de guerre bactériologique de Havat MaShash. Certains pensaient que l'attaque nucléaire avait été, du moins en partie, une sorte de punition pour avoir laissé la drogue s'échapper, être copiée et vendue.

Que ce soit vrai ou non, Nick s'en fichait.

— Qu'est-ce qu'un poète faisait sur un site archéologique ? demanda-t-il.

Il tâta la poche de sa veste à la recherche du petit carnet dont il s'était servi pendant sa carrière d'inspecteur, mais il n'était pas là.

— J'écrivais une série de poèmes sur le chevauchement du temps, le passé et le présent qui coexistent, et sur le pouvoir qu'ont certains endroits de nous permettre de percevoir cette conjonction.

— On dirait de la science-fiction.

Danny Oz hocha la tête.

— Oui, c'est vrai. Toujours est-il que je passais quelques jours à Tel Be'er Sheva avec Toby Herzog, le petit-fils de l'archéologue de Tel Aviv qui a effectué les premières fouilles. Son équipe venait de découvrir un nouveau

réseau de citernes, encore plus profond et plus développé que les énormes citernes découvertes quelques dizaines d'années plus tôt. Ce site était célèbre pour son eau – des puits profonds et d'anciennes citernes creusés dans la roche –, et la région a été habitée dès le Chalcolithique, 4 000 ans avant notre ère. « Be'er » signifie « puits ». La ville est mentionnée plusieurs fois dans le Tanakh, souvent d'une façon un peu rituelle pour décrire l'étendue d'Israël à l'époque, par exemple « de Be'er Sheva à Dan ».

— Et c'est donc le fait d'être sous terre qui vous a sauvé la vie, dit Nick impatientement.

Oz sourit et alluma une autre cigarette.

— Précisément, inspecteur. Vous êtes-vous jamais demandé comment les anciens procédaient pour éclairer leurs cavernes et leurs excavations profondes ? Comme dans les grottes des temples indiens d'Ellorâ ou d'Ajantâ, par exemple ?

Non, songea Nick.

— Ils se servaient de torches ? dit-il.

— Oui, souvent. Mais il leur arrivait d'utiliser la même méthode que nous à Tel Be'er Sheva. Le générateur que Toby Herzog avait apporté était tombé en panne, et ses étudiants avaient disposé une série de grands miroirs pour réfléchir la lumière du soleil jusqu'au fond de la grotte, un miroir à chaque coude. C'est ainsi que j'ai pu voir la fin du monde, Mr Bottom. Réfléchie neuf fois sur des miroirs de un mètre sur deux.

Nick resta silencieux. Dans une tente ou une cabane voisine, un vieil homme chantait, ou criait peut-être de douleur.

Oz sourit.

— En parlant de miroirs, beaucoup sont recouverts aujourd'hui. Les plus orthodoxes de mes cousins font Shiv'ah pour leur rabbin qui vient de mourir – cancer du côlon –, et je crois qu'il est temps pour le *Seoudat Havra'ah*, le repas de consolation. Aimeriez-vous un œuf dur, Nick Bottom ?

Nick secoua la tête.

— Vous avez donc dit à Keigo que vous flashiez uniquement sur votre souvenir d'explosions vues dans un miroir ?

— Des explosions *nucléaires*, corrigea Oz. Il y en a eu onze, toutes visibles de Tel Be'er Sheva. Et non, je ne l'ai pas dit au jeune Mr Nakamura puisque, comme je vous l'ai indiqué tout à l'heure, il ne m'a pas posé la question. Il s'intéressait beaucoup plus à l'étendue de l'usage du flashback dans le camp, comment nous nous le procurions, pourquoi les autorités le toléraient, ce genre de choses.

Nick se dit qu'il était sans doute temps de prendre congé. Le vieux poète n'avait rien d'intéressant à lui dire.

— Avez-vous déjà vu une explosion nucléaire, Mr Bottom ?

— Seulement à la télé, Mr Oz.

Le poète souffla une bouffée de fumée, comme si elle pouvait le cacher.

— Nous savions que l'Iran et la Syrie possédaient un arsenal nucléaire,

naturellement, mais je suis convaincu que le Mossad et le gouvernement israélien ignoraient que le Califat embryonnaire avait atteint le stade d'ogives thermonucléaires rudimentaires de type Teller-Ulam. Trop lourdes pour être placées à bord de missiles ou d'avions, mais, comme nous le savons tous maintenant, ils n'avaient pas besoin d'engins aériens pour nous apporter ce qu'ils nous avaient préparé. (Comme s'il sentait l'impatience de Nick, Oz se dépêcha de poursuivre :) Mais les explosions elles-mêmes sont d'une beauté extraordinaire. Des flammes, bien sûr, et le champignon bien connu, mais aussi une gamme incroyable de couleurs et de teintes : bleu, doré, violet, une dizaine de nuances de vert, et du blanc. Ah, ces multiples anneaux de blanc qui se déploient... Ce jour-là, nous n'avons eu aucun doute : nous avions sous nos yeux toute la puissance de la Création.

— Je suis étonné que cela n'ait pas déclenché un tremblement de terre qui vous aurait tous ensevelis,

Oz sourit.

— Ah, mais si, c'est bien ce qui s'est passé. Il nous a fallu neuf jours pour nous dégager de l'effondrement des citernes de Be'er Sheva, et c'est cet enterrement prématuré qui nous a sauvé la vie. Nous n'étions remontés à la surface que depuis quelques heures quand un hélicoptère de l'armée américaine nous a trouvés et nous a transportés jusqu'à un porte-avions – enfin, ceux d'entre nous qui avaient survécu à l'éboulement. Je consacre mon temps hors flash à essayer de retrouver la beauté de ces explosions, Mr Bottom.

Il est fou à lier, songea Nick. Mais après tout, on le serait à moins.

— Grâce à votre poésie, dit-il.

Ce n'était pas une question.

— Non, Mr Bottom. Je n'ai pas écrit un seul vrai poème depuis le jour de l'attaque. J'ai appris à peindre, et mon cubicule est rempli de toiles montrant la lumière du plérôme déchaîné par les archontes et leur Démoniurge ce jour-là. Aimerez-vous les voir ?

Nick regarda sa montre.

— Désolé, Mr Oz, mais je n'ai pas le temps. Juste encore une ou deux questions, et je m'en vais. Vous étiez à la réception donnée par Keigo Nakamura le soir où il a été assassiné.

— C'est une question, Mr Bottom ?

— Oui.

— Vous me l'avez déjà posée il y a six ans, et je suis sûr que vous vous souvenez de ma réponse. Oui, j'y étais.

— Avez-vous eu l'occasion de parler à Keigo Nakamura ?

— Vous me l'avez également demandé. Non, je ne l'ai pas vu de la soirée. Il était à l'étage – là où il a été tué –, et moi, je suis resté au rez-de-chaussée.

— Vous n'avez pas eu de... heu... de difficultés pour vous rendre à la réception ?

Oz alluma une cigarette.

— Non. Ce n'était pas très loin à pied. Mais ce n'est pas ce que vous voulez dire, j'imagine ?

— Non. Ce que je veux dire, c'est que vous êtes un résident de ce camp. Vous n'êtes pas autorisé à vous déplacer. Comment se fait-il que vous ayez pu vous rendre à cette réception ?

— J'ai été invité, répondit Oz en aspirant profondément une bouffée. Nous avons le droit de nous promener un peu, Mr Bottom. Personne ne s'en inquiète. Tous les réfugiés juifs ont un implant. Pas comme ceux des délinquants juvéniles, mais la variété incrustée dans l'os.

— Oh... fit Nick.

Oz secoua la tête.

— Le poison relâché par l'implant ne tue pas, Mr Bottom. Il rend simplement de plus en plus malade, jusqu'au moment où on est obligé de retourner au camp pour l'antidote.

— Oh, fit de nouveau Nick avant de demander : Ce soir-là, vous êtes parti en compagnie de Delroy Nigger Brown. Pourquoi ?

Oz exhala la fumée de sa cigarette dans une toux qui se voulait peut-être un rire.

— Delroy était mon fournisseur de flashback, inspecteur. Ici, les gardes nous en vendent, mais ils ajoutent cinquante pour cent au prix normal. Quand je le pouvais, je m'approvisionnais auprès de Delroy Brown. Il habite une vieille demeure victorienne dans les hauteurs, juste à l'ouest de l'autoroute.

Nick se frotta la joue et constata qu'il avait oublié de se raser ce matin. L'explication était plausible, mais c'était quand même bizarre que Keigo Nakamura ait interviewé à la fois Brown et Oz dans les derniers jours de sa vie. À moins que ce ne soit Brown qui l'ait mené à Oz. Cela n'avait sans doute aucune importance.

— Je n'ai jamais compris pourquoi le gouvernement américain n'a pas simplement laissé tous les réfugiés juifs s'intégrer à notre société, dit Nick. Après tout, il y a déjà vingt-cinq millions de Mexicains installés ici, et c'est une population dont le niveau d'éducation et de formation professionnelle n'a rien à voir avec celui des ex-Israéliens.

— Ah, fit Danny Oz. Vous être trop aimable, Mr Bottom. Mais le gouvernement américain ne pouvait pas se permettre de nous laisser vivre avec des membres de notre famille aux États-Unis. Souvenez-vous, c'est plus de trois cent mille survivants israéliens qui ont débarqué ici. Et étant donné l'état de votre économie, et votre reprise sans emplois qui entre dans sa vingt-troisième année...

— N'empêche... commença Nick.

Oz l'interrompt sèchement, avec cette fois une note de colère dans la voix.

— Le gouvernement américain – même si le terme « gouvernement » est assez risible – était terrorisé, et il l'est encore, à l'idée de s'attirer les foudres du Califat Global, qui n'attend qu'un prétexte pour nous exterminer. Revenez

un peu sur terre, Mr Bottom.

Nick grimaca comme s'il venait de recevoir une gifle.

— Vous faites partie de ces gens qui font comme si le Califat et l'Europe partitionnée n'existaient pas, c'est ça ? poursuivit Danny Oz. De ceux qui ignorent que l'Islam est la religion qui se développe le plus vite dans ce qui reste de vos États-Unis ?

— Je n'ignore rien du tout, répliqua Nick.

En réalité, il s'abstenait de penser au Califat et aux problèmes à l'étranger. Qu'est-ce qu'il en avait à foutre ? Dara avait eu une demi-sœur qui avait disparu dans la dhimmitude en France ou en Belgique, ou dans l'une de ces nations partitionnées où la charia prévalait, mais en quoi cela pouvait-il le concerner ? Dara ne l'avait jamais rencontrée.

Oz se remit à sourire.

— N'est-ce pas intéressant de noter qu'ils ont de nouveau tué six millions d'entre nous, Mr Bottom ?

Nick le regarda sans rien dire.

— C'est un nombre magique, vous ne trouvez pas ? reprit Oz. Au moment de l'attaque, Israël avait quelque huit millions deux cent cinquante mille habitants, mais dont plus de deux millions étaient des Arabes ou des immigrants non juifs. À peu près un million de ces Arabes sont mort avec la population visée, mais ça laisse encore six millions de Juifs morts au cours de l'attaque, ou peu de temps après à cause des radiations – les bombes étaient vraiment très sales, Mr Bottom, vous le saviez ? – ou encore aux mains des armées arabes d'invasion. Quatre cent mille Juifs sont morts incinérés à Tel Aviv-Jaffa. Trois cent mille réduits en cendres à Haïfa. Deux cent cinquante mille à Rishon LeZiyyon. Et d'autres encore. Jérusalem n'a pas été bombardée, bien sûr, puisque cette cité – restée intacte – était la raison essentielle des attaques, aussi bien nucléaires que militaires. Les six cent mille Juifs qui y habitaient ont été capturés par des troupes équipées de combinaisons antiradiations, et on ne les a jamais revus, bien que certains parlent d'un vaste canyon dans le Sinaï rempli de cadavres. Ce que je ne comprendrai jamais, c'est que l'option Samson n'ait pas été déclenchée.

— De quoi s'agit-il ? demanda Nick.

— J'étais un homme de gauche, voyez-vous. J'ai passé une bonne partie de ma vie à protester contre la politique de l'État d'Israël, à participer à des manifestations et à écrire des articles en faveur de la paix, à essayer de m'identifier au malheureux peuple palestinien opprimé. À ce propos, Gaza a été plus que décimée, avec plus de quatre-vingts pour cent de morts quand le nuage radioactif de la bombe de Beersheba – seulement deux cent mille Juifs carbonisés – a dérivé vers le nord-est. Mais il ne se passe pas de jour sans que je m'étonne de l'absence de l'option Samson, dont j'avais entendu parler toute ma vie... cette stratégie supposée du gouvernement israélien selon laquelle, si la nation était attaquée par des armes de destruction massive, ou si une invasion irrésistible était imminente, Israël lancerait ses propres armes

nucléaires pour anéantir les capitales de tous les États arabes et islamiques à sa portée. Et à cette époque, Mr Bottom, la portée des armes israéliennes excédait largement ce qu'on pouvait imaginer. Il y a plusieurs dizaines d'années, mais après que les premières bombes israéliennes eurent été fabriquées en secret, un général du nom de Moshe Dayan avait dit : « Israël doit être comme un chien enragé, trop dangereux pour qu'on ose l'embêter. » Mais en fin de compte, voyez-vous, nous n'avons pas su être ce chien...

— Non, dit Nick, vous ne l'avez pas été.

Il se leva pour s'en aller.

— Je vais vous raccompagner jusqu'à la grille, dit Danny Oz en rallumant une cigarette.

Quand ils sortirent de la tente, ils virent que des nuages d'orage s'étaient amoncelés, venus des montagnes au loin. Au-dessus d'eux se dressait « la Tour Infernale », une carcasse rouillée de soixante mètres de haut. Derrière, un circuit en radeau intitulé « le Canyon de la Mort » avait été presque entièrement démantelé pour en récupérer les matériaux. Le cri de douleur ou le chant plaintif se fit de nouveau entendre d'une tente ou d'une cabane un peu plus loin.

En approchant de la grille du camp, Danny Oz dit :

— Vous voudrez bien transmettre mon bon souvenir à votre épouse Dara, Mr Bottom.

Nick se retourna aussitôt.

— Quoi ?

— Ah, je ne vous l'avais pas dit ? Je l'ai rencontrée il y a six ans. Une femme charmante. Faites-lui mes amitiés.

En un instant, le Glock de Nick se retrouva dans sa main, le canon posé contre le front de Danny. Nick poussa le poète contre un poteau métallique, l'avant-bras fermement appuyé sur sa gorge.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? Vous l'avez rencontrée ? Où ça ?

La menace du pistolet avait retenu l'attention d'Oz, mais Nick vit dans le regard du vieil homme comme une sorte de désir. Il *voulait* que Nick appuie sur la détente. Nick n'y voyait aucun inconvénient.

— Je... l'ai renc... je... ne peux... pas parler... votre bras...

Nick relâcha légèrement la pression, mais il appuya un peu plus le canon de son arme contre le front de Danny. Le cercle d'acier avait écorché la peau du vieil homme, fragile comme du parchemin.

— Allez-y, dit Nick, parlez.

— J'ai fait la connaissance de Mme Bottom le jour où Keigo Nakamura m'a interviewé. Elle est restée à peu près une heure, je me suis présenté, et...

— Ma femme était ici avec Keigo Nakamura ? dit Nick en armant le chien de son pistolet.

— Non, non... enfin, je ne crois pas. Elle était en retrait dans la foule, en compagnie d'un homme, mais un peu à l'écart. Elle regardait l'interview – qui était réalisée en public, vous comprenez, pour que le vieux manège soit

en arrière-plan.

— Qui était l'homme avec elle ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Décrivez-le-moi

— Petit, corpulent, la quarantaine, presque chauve. Il avait un vieil attaché-case. Une moustache et des lunettes à l'ancienne, avec des verres sans monture.

Nick savait de qui il s'agissait – Harvey Cohen, le district attorney adjoint dont Dara avait été l'assistante. Mais qu'est-ce que ces deux-là pouvaient bien fricoter à Six Drapeaux Au-dessus Des Juifs le jour où Keigo avait interviewé Oz ?

— Cette femme que vous avez prise pour Dara, l'avez-vous vue parler avec Keigo ou quelqu'un de son équipe ?

— Non.

— Que vous a-t-elle dit quand vous vous êtes présenté ?

— Seulement qu'elle avait trouvé l'interview très intéressante, et qu'il faisait vraiment beau pour la saison, ce genre de banalités. Mais quand elle m'a dit qu'elle s'appelait Dara Fox-Bottom, nous avons discuté du *Songe d'une nuit d'été*. Elle m'a dit que son mari était inspecteur dans la police de Denver.

— Bon sang, pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé à l'époque ? gronda Nick en appuyant encore plus fort le canon du Glock contre le front ensanglanté d'Oz.

— J'ai pensé que ça valait mieux comme ça, lâcha Oz qui semblait avoir encore du mal à respirer bien que Nick eût cessé de l'étrangler avec son bras. Vous aviez une collègue avec vous pendant l'interview... Ce n'est pas que je trouvais quoi que ce soit d'*anormal* à ce que votre femme soit en compagnie de ce gentleman chauve, mais comme j'étais un suspect dans le meurtre de Keigo Nakamura, j'ai jugé préférable de ne pas en parler.

— Pourquoi m'en parlez-vous maintenant, alors ? dit Nick.

Il avait le doigt sur la détente.

— À cause de notre conversation d'aujourd'hui... à propos du Rêve de Bottom, répondit Oz. Écoutez, inspecteur, si vous voulez tirer, tirez. Mais sinon, lâchez-moi.

C'est ce que fit Nick deux minutes plus tard. Il n'y avait rien d'autre à apprendre. Il commençait à pleuvoir quand Nick tourna le dos au Juif agonisant et à tous les autres Juifs mourants.

Il sortit du camp et rejoignit le parking, où Hideki l'attendait à côté de son hongre. Nick fit comme s'il n'était pas là et monta dans sa voiture. Il claqua la porte et appuya sur le démarreur.

Rien. Les cadrans indiquaient une charge nulle. La voiture était complètement morte alors que les batteries auraient dû lui permettre de rouler encore une quinzaine de kilomètres.

— Putain ! hurla Nick Bottom. Putain de merde !

Il descendit aussitôt de la voiture et dégagea la sécurité de son Glock. Sato

recula pour s'abriter derrière son propre véhicule.

Nick tira cinq balles à travers le capot dans les batteries et le moteur depuis longtemps émasculé, puis six à travers le pare-brise, et encore trois dans les pneus avant et une autre dans le capot.

— Putain de bordel de merde !

Il continua d'appuyer sur la détente, mais le chien cliqueta à vide.

Quatre gardes accoururent aussitôt, les visières baissées et les armes automatiques pointées. Sato leur montra son badge et leur fit signe de s'en aller. Nick braqua son arme sur lui, mais la culasse était rétractée et le chargeur vide.

Sato était en train d'examiner le hongre. La voiture émettait une sorte de cliquètement de batterie fracassée, et l'on entendait un sifflement d'agonie provenant des pneus crevés.

— J'ai toujours eu envie de faire ça à une voiture, dit Sato. (Il se tourna vers Nick.) Ce n'est pas un bon jour, on dirait ?

1.08

République populaire de Boulder

Lundi 13 septembre

La longue rangée d'éoliennes géantes courait le long de ce qu'on pouvait apercevoir du Continental Divide, c'est-à-dire du Wyoming au nord jusqu'au-delà de Pikes Peak à deux cent cinquante kilomètres au sud. Pour Nick Bottom, cet alignement de grandes turbines abandonnées évoquait une immense clôture délabrée dont chaque poteau rouillé se dresserait à près de cent vingt mètres dans le ciel du Colorado. Une clôture, ou peut-être une cage...

Dans sa jeunesse, Nick avait aimé contempler ces montagnes avec leurs crêtes et leurs hauts sommets neigeux, mais depuis, il avait appris à éviter de regarder vers l'ouest. Un scientifique avait estimé que la « verdisation » du système national de production d'électricité par le biais d'éoliennes tuait chaque année plus de quatre milliards d'oiseaux migrateurs ou nocturnes. Nick s'imaginait toujours d'énormes amoncellements de carcasses d'oiseaux au pied de ces turbines... du temps où elles fonctionnaient encore.

Les éoliennes n'avaient jamais fourni suffisamment d'électricité pour couvrir leurs coûts de maintenance, et le réseau de câbles posé sur les étendues de neige et les parois rocheuses des hautes montagnes rappelait à Nick des varices sur les jambes tachetées d'un vieil homme agonisant. L'ancienne Union européenne avait abandonné la plupart de ses coûteuses éoliennes au moment même où les États-Unis, sous l'impulsion de leurs nouvelles administrations visionnaires, avaient englouti ce qui restait de leur fortune dans les technologies « vertes ». La République populaire de Boulder achetait maintenant son électricité à l'une des centrales nucléaires installées dans les plaines à l'ouest de Cheyenne, dans le Wyoming – du type standard équipé de réacteurs à haute température refroidis par gaz –, mais la position officielle de la cité-république était qu'elle se reposait entièrement sur des énergies « vertes ».

S'il avait eu le choix, Nick ne serait pas venu ici cet après-midi pour son rendez-vous avec Derek Dean, l'un des sujets d'interview de Keigo Nakamura. Il aurait préféré retourner dans son cubi à Cherry Creek, pour passer quelques heures à flasher sur ses conversations avec Dara à l'époque

de la première interview d'Oz. Elle avait peut-être dit quelque chose qui lui avait échappé sur le moment, et qui pourrait tout expliquer.

Mais il n'avait pas eu le choix...

C'était Sato qui conduisait, et il avait insisté pour que le rendez-vous soit respecté. En plus, le stock de flash destiné à Nick était dans le coffre de la voiture, et Sato n'allait pas le lui donner tant qu'il n'aurait pas procédé à ce foutu interrogatoire qui, de toute façon, ne servirait à rien.

Nick restait donc assis sans rien dire, comme engourdi par ce qu'il venait d'apprendre sur la présence de Dara lors de l'interview d'Oz.

Il regarda s'approcher les grands barreaux de la cage blanche le long de ce qui avait été autrefois le magnifique Continental Divide. Au poste de douane, la file de voitures se rendant en République populaire par la 36 représentait au moins trois quarts d'heure d'attente.

— Vous avez votre passeport physique sur vous, Bottom-san ? demanda Sato.

Nick hocha simplement la tête.

Sato engagea sa Honda blindée sur la voie de gauche réservée aux diplomates. Il montra deux CNIC noires et leurs vieux passeports imprimés, comme l'exigeait encore la RPB. Il leur fallut moins de trente secondes pour franchir les autres portails de contrôle.

*

Avec ce qui était maintenant la République populaire de Boulder, les habitants du Colorado entretenaient une relation qui pouvait être d'amour-haine, d'amour-amour ou carrément de haine-haine.

Le père de Nick n'avait jamais caché ses sentiments. D'après lui, dans les années 60, la ville de Boulder et son université avaient été parmi les hauts lieux de la drogue, du sexe et des sports de plein air, caractérisés par un rejet de toute autorité (mais en comptant toutefois sur les parents pour payer les frais de scolarité et les factures). Nick l'avait souvent entendu dire que ces réfugiés de l'Été de l'Amour avaient grandi, vieilli – en continuant de porter leurs queues-de-cheval grisonnantes, que le père de Nick appelait des « queues-de-blaireau » – et voté des lois.

Vingt ans avant la naissance de Nick, le conseil municipal de Boulder avait instauré des règles draconiennes sur le développement urbain, entraînant presque aussitôt un doublement, puis un triplement et un quadruplement des prix de l'immobilier – avec pour conséquence pratique de chasser les classes moyennes de la ville. En moins de quinze ans, Boulder était devenue un mélange d'héritiers à queue-de-blaireau et de sans-logis infestés de vermine.

Au cours des années 80, après de profondes délibérations et avec le soutien de la population pacifiste et anti-Reagan, le conseil avait déclaré que Boulder était désormais une « zone dénucléarisée ». Comme le lui avait expliqué le père de Nick, le résultat avait été que, pendant les décennies suivantes, pas

un seul porte-avions ni sous-marin nucléaire n'avait jeté l'ancre à Boulder...

Dans les années 90, le même conseil municipal – les queues-de-blaireau des hommes et les cheveux en brosse style prof de gym des femmes étaient encore plus gris, mais les visages n'avaient pas changé, à en croire le père de Nick – avait réfléchi pendant des mois avant de décider qu'il n'y aurait plus, qu'il ne *pouvait* plus y avoir d'« animaux domestiques » à Boulder, Colorado. Les chiens et les chats devraient être confiés à des « tuteurs » humains. Rien que les modifications nécessaires dans les procédures d'enregistrement avaient coûté une fortune. En *anciens* dollars.

Dans la même période, avant que Nick Bottom ne fasse ses premiers pas, une petite fille du nom de JonBenét Ramsey avait été assassinée chez elle le jour de Noël. L'enquête sur ce meurtre avait été tellement salopée par la police, le district attorney et les autres autorités impliquées, que pratiquement tous les officiels de la ville ayant touché de près ou de loin à l'affaire avaient été limogés. Le père de Nick avait été fasciné par le niveau d'incompétence presque total manifesté à cette occasion. Pour lui, cela avait démontré que la ville de Boulder, avec ses presque deux cent mille habitants, n'était manifestement pas prête pour jouer dans la cour des grands. Quand, tout à fait par hasard, un détective privé avait résolu l'affaire vingt-cinq ans plus tard – alors que les acteurs principaux, les membres de la famille et les suspects étaient presque tous morts –, la clef du mystère s'était révélée aussi claire et évidente que le jour où l'on avait découvert le corps.

Nick regrettait que son père n'ait pas vécu assez longtemps pour connaître la solution. Il aurait certainement beaucoup apprécié l'ironie de la chose.

Le XXI^e siècle arriva, et le conseil municipal de Boulder ne pouvait jamais s'empêcher de prendre position sur des questions qui ne concernaient en rien une ville moyenne : il avait manifesté son soutien aux rebelles marxistes du Nicaragua, s'était officiellement opposé aux guerres en Irak, en Afghanistan et ailleurs, refusait de souscrire aux lois fédérales visant à restreindre l'usage du cannabis et autres drogues, et accueillait des immigrants mexicains clandestins en leur accordant le statut de réfugiés politiques – cela étant, comme il n'y avait aucun endroit dans Boulder où des immigrants mal payés puissent vivre, ils étaient toujours discrètement expulsés hors des limites de la ville une fois faite très publiquement l'annonce du « refuge » accordé. Enfin, le conseil avait déclaré officiellement que la ville de Boulder ne « collaborerait » jamais avec un président des États-Unis républicain.

Bien sûr, Nick savait que son père avait une vision partielle de Boulder – même avant que la ville ne se constitue en république indépendante peu de temps après le Texas. À part les queues-de-blaireau grisonnants (qui, de toute façon, étaient maintenant presque tous morts), Boulder avait été autrefois un pôle scientifique très actif. L'université du Colorado, la CU, avait possédé un département des sciences de haut niveau, et était l'une des rares universités au monde où les étudiants pouvaient contrôler des satellites orbitaux (ce qui avait pris fin quand la prédominance américaine en matière de vols spatiaux

et de technologie satellitaire avait été surpassée par le Japon, la Russie, l'Inde, l'Arabie saoudite, le Nouveau Califat et le Brésil). Au pied de la chaîne des Flatirons, on avait construit un magnifique bâtiment moderniste en verre et en grès – le seul bâtiment autorisé dans la ceinture verte – conçu par I.M. Pei et destiné à accueillir le National Center for Atmospheric Research, le NCAR, qu'on prononçait *En'car*.

Ce n'est qu'après que des centaines de milliards de dollars et d'euros eurent été engloutis dans les études sur l'origine anthropique du réchauffement climatique que l'on avait appris les trucages et les falsifications des données utilisées, reconnus par des dizaines de chercheurs. D'autres scandales avaient suivi, qui avaient provoqué l'effondrement du marché d'échange des quotas d'émission de gaz à effet de serre et des crédits carbone, un effondrement qui avait contribué au Jour de la Grande Débâcle. Tout cela avait fini par entraîner une réduction de 85 % du budget du NCAR. Son nouveau siège à Omaha, dans le Nebraska, était beaucoup plus modeste.

Boulder avait aussi abrité le National Bureau of Standards, qui avait attiré pendant des décennies des savants de réputation internationale. Le bâtiment du NCAR sur les hauteurs de la ceinture verte et le complexe du Bureau of Standards étaient aujourd'hui loués à l'Institut Naropa et à son école Rinpoche de Sagesse transpersonnelle désincarnée.

Mon père a vraiment raté le meilleur, songea Nick tandis qu'ils approchaient de la ville près des collines. Car ce n'était qu'après le jelgode, le Jour de la Grande Débâcle, que la République populaire de Boulder avait vraiment atteint sa plénitude...

*

Les grillages, les champs de mines, les patrouilles armées et les postes de douane couraient le long de la plus haute crête à cinq kilomètres au sud-est de Boulder. Quand on redescendait au-delà dans la vallée, on prenait mieux conscience de la beauté de la ville et de ses environs. Le feuillage des arbres commençait à changer de couleur, et les pentes au pied des masses de grès géantes qu'on appelait les Flatirons étaient couvertes de sapins. Les hauts sommets et ces fichues éoliennes disparaissaient à mesure qu'on descendait vers la ville. L'air y était plus propre et plus clair qu'il ne l'avait été depuis cent cinquante ans.

Les voitures et autres engins à moteur n'étaient pas autorisés dans Boulder. Même les voitures de police et les camions de pompiers reposaient sur l'énergie cycliste. On indiqua à Sato un des parkings souterrains qui s'étendaient sur trois kilomètres le long de Table Mesa Road. Les places coûtaient extrêmement cher, car chaque emplacement avait sa propre protection antibombe (et cela, après avoir dû franchir deux portiques d'hyperscan à l'entrée). Une fois garé, on pouvait se rendre à pied dans Boulder, mais comme la ville s'étendait sur quelque soixante-dix kilomètres

carrés, la plupart des visiteurs préféraient louer un Segway ou bien – ce qui revenait moins cher – une bicyclette, un pousse-pousse ou un cyclo-pousse avec ou sans chauffeur. (Chaque fois que Nick se rendait dans la République populaire, il repensait à son père qui aurait apprécié le paradoxe de cette ville qui ne pouvait supporter que des chiens et des chats soient traités comme des « animaux domestiques », mais dont le système de transport public reposait sur le labeur d'êtres humains, essentiellement des immigrants logés dans des baraquements.)

Sato et Nick choisirent un cyclo-pousse à deux places conduit par deux Malaisiens.

Pendant les cinq kilomètres du trajet, Nick essaya de se détendre tandis que le cyclo-pousse bringuebalait de Table Mesa à Broadway, de Broadway à Baseline, et enfin sur cinq ou six cents mètres vers Chautauqua Park, à l'ouest.

Le Chautauqua de Boulder datait de 1898. Inspiré du Chautauqua originel de New York, et dans l'esprit du « Mouvement Chautauqua » des années 1890, il avait été fondé par des Texans qui voulaient un endroit avec des cottages, une grande salle de restaurant et une grange destinée à des conférences et des représentations musicales, où ils pourraient échapper à la chaleur des étés du Texas. Lorsque Mark Twain, après avoir englouti toute sa fortune dans un prototype de machine à composer, avait dû reprendre ses tournées de conférencier à l'âge de soixante-cinq ans, en 1905, son circuit avait consisté principalement en Chautauquas répartis à travers le pays. Nombre de Chautauquas d'été consistaient en de simples villages de toile, mais quelques-uns, comme celui de Boulder, comportaient des résidences construites en dur et de grands bâtiments pour les conférences ainsi que pour les cours pédagogiques, religieux et culturels.

Ce Chautauqua était perché sur une saillie herbeuse au-dessus de Boulder, adossée à la ceinture verte et à un réseau de sentiers de randonnée. Quand Nick était petit, il venait ici avec ses parents pour parcourir ces chemins. C'était encore un lieu de promenade apprécié par les habitants de Boulder, même si les snipers occasionnels et les attaques de couguars, de plus en plus nombreux dans la région, avaient de quoi décourager pas mal d'amateurs de balades en montagne.

Beaucoup plus loin sur la droite, au-delà de Canyon Road et à la limite de ce quartier résidentiel, se dressait le haut minaret de la mosquée Masjid Ahl al-Hadeeth. Le règlement interdisant toute construction de plus de quatre étages remontait à une soixantaine d'années, mais le conseil municipal avait levé cette restriction pour Masjid Ahl al-Hadeeth, et son minaret s'élevait à trois fois la hauteur autorisée. Les musulmans locaux ainsi que le Nouveau Califat avaient manifesté leur reconnaissance pour ce geste en versant des contributions financières importantes à la municipalité et en exigeant que tous les Juifs résidant dans les limites de la ville soient expulsés. Le conseil était actuellement en train d'examiner cette demande, (Nick avait lu dans les

éditoriaux du blog *Boulder Daily Camera* que, comme il y avait de toute façon très peu de Juifs à Boulder, on ne perdrait pas grand-chose en accédant à la requête.) Les musulmans de Boulder – qui représentaient maintenant quelque 15 % de la population globale, avec chaque jour de nouveaux immigrants accueillis par la ville – avaient obtenu d’être jugés selon la charia, et non plus selon les lois du Colorado, au cas où ils viendraient à être accusés d’un crime.

Sato interrompit le cours des pensées de Nick.

— C’est une bonne chose que notre statut diplomatique de Conseillers nous permette de garder nos armes.

Nick se contenta d’un grognement.

— Vous n’avez pas apporté de chargeur de rechange, dites-moi, Bottom-san ? demanda Sato.

— Mon papa m’a appris que si quinze balles n’ont pas fait le travail, il ne sert à rien d’en avoir quinze ou trente de plus, répondit sèchement Nick.

Sato acquiesça.

— C’est très juste. Mais ces hongres de Government Motors sont difficiles à tuer. Enfin, ici, vous ne devriez pas avoir besoin de votre arme. Boulder est la ville la plus paisible du Colorado, n’est-ce pas ?

— L’une des plus paisibles, dit Nick.

Si on ne tient pas compte de l’augmentation considérable des crimes d’honneur et des assassinats d’homosexuels...

À part quelques rares pousse-pousse ou cyclo-pousse, les rues étaient remplies de cyclistes élasthannés et casqués, montés sur des vélos ultralégers qui devaient coûter un million de nouveaux dollars au bas mot. Il y avait aussi des joggeurs partout – des centaines et des milliers, dont un bon nombre vêtus de combinaisons en élasthanne tachées de transpiration, mais certains étaient presque ou entièrement nus.

— La République populaire de Boulder semble un endroit très sain, commenta Sato. Pas très pudique, mais sain.

— Ah, pour ça, oui, dit Nick. Avez-vous déjà entendu l’expression « Body Nazi » ? Il y a des tas de Body Nazis dans la République populaire.

Sato émit une sorte de reniflement qui était peut-être un rire.

— Body Nazi, répéta-t-il. Non, je n’avais jamais entendu ce terme, mais il me semble très approprié.

Des joggeurs dépassaient leur cyclo-pousse en agitant les bras et les poings, le regard fixé sur un but lointain, mais atteignable, qui était peut-être l’immortalité physique.

Alors qu’ils approchaient de la masse imposante de Flagstaff Mountain, les deux cyclistes malaisiens tournèrent à gauche pour s’engager au milieu des vastes pelouses du Chautauqua. L’immense auditorium, un peu plus haut sur la colline, dominait le grand hall des Arts et d’autres bâtiments.

Sato paya les deux pédaleurs, et Nick lui demanda :

— Que savez-vous sur cet endroit ? Pas le Chautauqua, mais l’Institut

Naropa, qui le loue la plus grande partie de l'année ?

Le Japonais haussa ses larges épaules.

— Seulement ce que j'ai pu apprendre en consultant mon téléphone. L'université a été fondée en 1974 par un tulkou tibétain en exil, Chögram Trungpa Rinpoche. Le nom « Naropa » vient d'un sage bouddhiste indien du XI^e siècle. L'université a été officiellement accréditée à la fin des années 80, mais contrairement à beaucoup d'établissements religieux aux États-Unis, elle n'a pas réellement pris ses distances avec son organisation bouddhiste – qui est Shabhala International, je crois.

— Êtes-vous bouddhiste, Sato ? demanda Nick.

Sato le regarda longuement, et Nick commençait à se lasser de se voir réfléchi dans les lunettes de soleil du chef de la sécurité quand celui-ci dit enfin :

— Le bâtiment administratif est par là, si je ne m'abuse. Nous ferions mieux de nous dépêcher, sinon nous risquons d'être en retard pour notre entretien avec Mr Dean.

— *Notre* entretien ? répéta Nick.

— Je suis intéressé par ce que ce gentleman peut avoir à nous dire. En tant qu'enquêteur en chef, vous pourrez naturellement poser toutes les questions, Bottom-san.

— Allez vous faire voir, dit Nick.

Mais il s'abstint soigneusement de prononcer le mot « enfoiré ».

Ils se dépêchèrent.

*

Nick avait entendu dire que le grand auditorium Chautauqua, une structure en bois qui n'était guère plus qu'une grange démesurée, avait cependant reçu pendant près d'un siècle et demi les éloges des artistes pour son acoustique exceptionnelle. Quand Nick était venu ici autrefois avec ses parents pour entendre des merveilles du XX^e siècle telles que Bobby McFerrin, les gens du Chautauqua avaient enfin fait réparer le toit – les générations précédentes de spectateurs avaient pu observer la lune et les étoiles à travers les fissures et les tuiles manquantes –, mais l'on pouvait encore voir les feuilles des arbres et le ciel par des fentes dans les murs en bois. Naropa les avait maintenant reconstruits de sorte qu'on ne voyait plus rien au travers.

La scène de l'auditorium était restée en place, mais le reste avait été aménagé pour qu'on puisse utiliser le bâtiment en hiver. On avait enlevé les anciens fauteuils pliants, durs comme du bois, et on avait installé à la place des plates-formes basses pour égaliser le sol. Sur chacune de ces plates-formes, on avait disposé des dizaines de lits confortables, et chaque lit était entouré d'une batterie d'appareils de surveillance médicale affichant le rythme cardiaque, la tension, et les différents tracés encéphalographiques du sommeil. Des hommes et des femmes – il était parfois difficile de faire la

différence à cause de leurs crânes rasés – vêtus de robes jaune safran surveillaient les cadrans. Nick estima qu'il devait y avoir un bon millier de lits dans la salle.

Il comprit aussitôt la nature de cet endroit : c'était une version infiniment plus propre du flashodrome de Mickey Grossven, où les flasheurs qui voulaient s'immerger longtemps dans la drogue étaient protégés et assurés d'être réveillés régulièrement pour éviter l'atrophie musculaire ou l'arrêt des fonctions digestives dû à l'alimentation exclusive par intraveineuse. Mais là où le ratio personnel/flasheur était de un pour trois cents chez Mickey, l'Institut Naropa devait avoir au moins un « expert » attentif auprès de chaque corps sous flash.

Leur guide les ayant quittés, Nick put parler librement à Sato.

— C'est ici que Naropa a vraiment fait fortune ces dix dernières années. Un de leurs administrateurs a décrété que l'objectif bouddhiste d'être « présent dans le moment » impliquait de *revivre* ce moment... *tous* les moments. Les étudiants de Naropa, aussi bien ici qu'au NCAR et dans l'ancien bâtiment du Bureau of Standards – je crois qu'ils sont à peu près quinze mille en tout – se livrent à ce qu'ils appellent le « travail intérieur ».

— Basé sur les enseignements du vajrayāna portant sur la recherche et l'application des énergies ésotériques internes, murmura Sato.

— Oui, ce genre de trucs. C'est au niveau maximum sur l'EC.

— L'EC, Bottom-san ?

— L'Échelle de la Connerie.

— Ah, je vois...

— L'Institut Naropa s'intéresse aussi beaucoup à votre cérémonie du thé, aux histoires de labyrinthes chrétiens, à l'*ikebana*, aux cristaux thérapeutiques, aux expériences de sortie du corps, aux rites druidiques et aux cérémonies de la Wicca... il s'agit de sorcellerie, Sato-san.

— L'*ikebana* et la cérémonie du thé sont des formes légitimes de méditation, mais peut-être pas dans les mains de ces charlatans.

L'un des médecins en robe safran gravit une rampe pour rejoindre Nick et Sato qui attendaient sur le seuil. Il semblait américain, mais il avait le crâne rasé comme tous les professeurs et étudiants de l'université. En joignant les mains, il s'inclina et dit :

— *Namasté*.

Comme aucun d'eux n'était indien, Nick répondit par un « Alors, ça boume ? »

Le moine, professeur ou médecin, peu importe, ne manifesta aucune irritation, mais il ne se présenta pas.

— Vous êtes venu ici pour rencontrer Mr Dean ?

— C'est exact, dit Nick en montrant son badge noir de Conseiller. Il est réveillé ?

— Oh, oui, répondit le moine. Cela fait plus de trois heures qu'il s'est réveillé de la Réalité Précédente. Mr Dean a pratiqué ses exercices, il a

déjeuné, et il a passé une heure avec l'un de nos conseillers transpersonnels pour passer en revue sa plus récente expérience de Réalité Précédente.

— Très bien, fit Nick. Où est-il, alors ?

— Dans le jardin de contemplation derrière ce bâtiment. Voulez-vous que je vous accompagne ?

— Pas la peine, dit Nick, on saura le trouver. Je n'ai qu'à chercher un type chauve en robe de chambre orange.

— *Namasté*, dit le moine en joignant de nouveau les mains et en s'inclinant.

— À tout à l'heure, réincarnateur, répliqua Nick.

*

En se dirigeant vers le jardin, Nick et Sato discutèrent du dossier. Il avait un peu plu sur Denver avant qu'ils ne quittent Six Drapeaux, mais la pluie avait cessé pendant leur trajet jusqu'à la République Populaire. D'autres nuages gris s'approchaient à présent juste au-dessus des cimes des Flatirons, mais il faisait encore bon. Nick retira sa veste et se la mit sur l'épaule.

Derek Dean avait été un jeune millionnaire, un directeur important dans les derniers jours de l'empire Google. Il avait vécu dans un monde bien au-dessus de celui dans lequel presque tous s'étaient débattus et embourbés après le Jour de la Grande Débâcle. Dean avait passé la plus grande partie de sa vie dans de luxueux appartements new-yorkais, dans des bungalows sur la plage de Malibu, dans des limousines blindées et des jets privés, toujours accompagné de ses gardes du corps pour éviter d'être importuné. Quand la dernière innovation technologique de sa société avait connu un échec retentissant, ses relations et ses investissements diversifiés l'avaient rendu encore plus riche.

Et puis, il y avait de cela sept ans, à l'âge de quarante-cinq ans, Dean avait découvert la religion. À la connaissance de Nick et de ses collègues, Derek Dean n'avait eu aucun lien particulier avec Keigo Nakamura ni avec son père avant son interview la veille du meurtre. Mais Dean avait été le seul étudiant de Naropa en Immersion Totale que Keigo ait choisi de filmer. À l'époque, il n'était en Immersion Totale que depuis un an, mais d'après l'entretien que Nick venait de revivre sous flash, Dean était un Vrai Croyant.

Il fallait en être un pour pouvoir s'offrir la thérapie de l'âme proposée par Naropa. Le flashback était bon marché – un dollar pour chaque minute à revivre –, mais les gens de Naropa tenaient à ce qu'on utilise une version plus puissante et sacrée qu'ils appelaient *stotra*.

Nick savait bien qu'il n'existait pas de version plus puissante du flashback. Il y avait le flashback, un point c'est tout. Toujours et partout. On ne pouvait ni le diluer ni l'améliorer. Il était ce qu'il était.

Mais alors que le flash se vendait dans les rues à quinze dollars les quinze minutes, la même quantité coûtait trois cent soixante-quinze dollars à Naropa.

Derek Dean était donc sous flash dix-huit heures par jour à vingt-cinq dollars la minute. À cela s'ajoutaient les centaines de milliers de dollars nécessaires pour la surveillance médicale, le régime alimentaire spécial et le « conseil spirituel ».

Et il s'agissait d'*anciens* dollars...

— Même une fortune de plusieurs centaines de millions peut s'évaporer rapidement dans une telle quête de la révélation, dit Sato alors qu'ils approchaient du jardin.

C'était un labyrinthe formé de haies, mais comme celles-ci ne dépassaient guère un mètre de haut, les chances de s'y égarer étaient faibles.

— Et notre ami n'en est qu'aux sept premières années du processus, dit Nick. Il lui reste encore trente-huit ans à revivre sous la version Naropa du flash avant d'en arriver au moment où il a commencé, un an avant son interview avec Keigo.

— Est-ce qu'il va devoir alors revivre les années passées à revivre sa vie ? demanda Sato.

Nick lui jeta un rapide coup d'œil, mais l'expression du chef de la sécurité était aussi sévère et impassible que d'habitude.

— C'est une très bonne question, dit-il. Voulez-vous qu'on la lui pose ?

— Non. Comme vous l'exprimeriez sans doute vous-même, Bottom-san, l'un et l'autre, nous nous foutons éperdument de sa réponse.

Nick ne put s'empêcher de sourire. Ils s'engagèrent dans le labyrinthe.

*

Derek Dean avait changé de façon dramatique. Nick venait de le voir quelques heures plus tôt en flashant l'interview, mais six années d'Immersion Totale étaient depuis passées par là. À l'époque, Dean avait été un homme légèrement corpulent, mais très énergique et en bonne forme physique : le genre de joueur de tennis capable de tenir honorablement tête au professionnel du club. Il avait maintenant perdu au moins vingt kilos. Son visage, autrefois rose et ferme, presque toujours éclairé par un sourire plein d'assurance quand Nick l'avait interrogé, était maintenant creusé et dénué de toute expression, à part ce regard vague que Nick associait aux enfants trisomiques. Ses bras dépassant de sa robe n'étaient plus que des os à peine recouverts de vestiges de muscles flasques. Ses mains autrefois puissantes tremblaient comme celles d'un vieillard. Nick fut particulièrement troublé en voyant ses ongles longs de cinq centimètres, recourbés et d'un jaune pisseux.

Dean était assis sur un banc entre la haie et l'allée de gravier. Il fixait d'un air hagard la petite porte à l'arrière de l'auditorium.

Nick s'assit en face de lui et se présenta, sans lui tendre la main ni présenter Sato.

— Il est presque temps pour moi de... de retourner dans... sous... de retourner, marmonna Derek Dean d'une voix faible. Presque temps.

— Vous vous souvenez de moi, Mr Dean ? demanda Nick d'un ton incisif pour attirer son attention.

Le regard vague balaya un instant le visage de Nick.

— Oui, inspecteur Bottom... ils m'ont dit... l'inspecteur Bottom va revenir me voir. Mais c'est presque le moment d'y aller, voyez-vous... de retourner... vous comprenez.

— Nous serons très brefs, dit Nick.

Il était inutile de corriger l'erreur sur son statut. Si le fait de croire qu'il était encore dans la police pouvait faciliter l'entretien, tant mieux. Nick n'avait indiqué que son nom.

Six ans plus tôt, Dean avait été un acolyte au crâne rasé, mais Nick avait vu des photos de lui alors qu'il avait encore des cheveux blonds coupés court. En ce temps-là, il avait eu le teint bronzé et l'air en parfaite santé. Maintenant, son crâne était blanc comme le ventre d'un poisson crevé et criblé de petites plaies.

— Vous souvenez-vous de notre dernier entretien, Mr Dean ? demanda Nick en se retenant de claquer des doigts pour attirer son attention.

Le regard vague mais avide s'arracha de la contemplation de la porte de l'auditorium et essaya de se fixer sur Nick.

— Oui, il y a quelques semaines... oui, inspecteur. Au sujet de ce jeune Japonais qui est mort. Oui. Mais voyez-vous, depuis, madame Howe a dit que je pouvais travailler à la fresque sur l'Alamo pendant la récré. Vous saviez que Davy Crockett est mort au Fort Alamo ?

Sato grommela d'un air interrogateur.

— Madame Howe est ta maîtresse, Derek ? demanda Nick.

Dean fit un grand sourire. Il avait perdu plusieurs dents au cours des dernières années, malgré la fortune qu'il dépensait pour bénéficier de soins constants à Naropa.

— Oui, madame Howe est ma maîtresse.

— En quelle classe es-tu, Derek ?

— Je suis en CE2. Je commence juste l'année. Et madame Howe a dit que Calvert, Juan, Judy et moi, on peut travailler à la fresque de l'Alamo pendant la récré. On a assez de crayons de couleur pour ça.

— Est-ce que tu te souviens de ce que je t'ai demandé au sujet du meurtre de Keigo Nakamura, Derek ? Tu te souviens des questions que je t'ai posées la dernière fois ?

Dean fronça les sourcils. Il semblait au bord des larmes.

— C'était il y a longtemps, inspecteur Bottom, ça fait des semaines et des semaines ! J'ai eu tellement de choses à faire depuis...

— Oui, je vois ça.

— Quand on veut s'alléger de son karma, il faut revisiter chaque moment où on l'a accumulé, dit Dean d'une voix plus ferme et plus âgée. L'immersion totale est la seule voie possible pour parvenir à la plénitude de la conscience d'une façon qui transforme l'âme. Mes conseillers spirituels m'aident à tout

réintégrer consciemment.

On aurait cru entendre un élève récitant par cœur un texte en langue étrangère.

— Mr Dean, avez-vous tué Keigo Nakamura ? demanda Nick.

— Quoi... tuer... un *être* humain ? dit Derek en portant ses doigts squelettiques sur ses lèvres gercées et ses joues creuses. J'ai fait ça, moi, inspecteur ? Vous le savez ? Cela aiderait beaucoup si l'un de nous deux en était sûr. J'ai vraiment fait ça ?

— Pourquoi étais-tu à la réception de Keigo Nakamura le soir du meurtre, Derek ?

— J'y étais ? J'y étais *réellement* ? Vous savez, inspecteur, la réalité est une notion relative. Davy Crockett et Jim Bowie sont peut-être morts – mais il est aussi possible qu'ils soient toujours vivants dans une dimension contiguë.

— Pourquoi étais-tu à la réception de Keigo Nakamura le soir du meurtre, Derek ? Prends ton temps pour te souvenir.

Dean fronça les sourcils et posa son poing osseux sous son menton pour bien montrer qu'il réfléchissait. Au bout d'une minute, il releva les yeux et afficha de nouveau son sourire d'enfant édenté.

— J'ai été invité ! J'y suis allé parce que j'étais invité ! Et mon professeur m'a dit que je pouvais y aller, et il est venu avec moi.

— Ton professeur ? Tu veux dire ta maîtresse, madame Howe ? demanda Nick.

Dean secoua la tête piteusement et trop longtemps, comme un ivrogne ou un enfant contrariant.

— Non, non, mon professeur ici, à l'Institut. Shantarakshita Padmasambhava. On l'appelait Artie. Il avait fondé le Yogachara-Madhyamika, et c'était une Grande Âme, une bénédiction pour l'Institut.

— Artie est encore ici ? À l'Institut Naropa, je veux dire ?

Dean jeta un coup d'œil inquiet autour de lui. Son regard avide se reporta sur la porte de l'auditorium.

— Est-ce que Shantarakshita Padmasambhava est encore ici à l'Institut ? Oui, bien sûr.

Nick vit que Sato notait quelque chose dans son téléphone.

— Est-ce que... commença Nick.

— Shantarakshita Padmasambhava est mort il y a quelques années, poursuivit gaiement Dean, mais il est encore ici. Oui. Cet après-midi, à la récré, madame Howe me laissera travailler à la fresque de l'Alamo avec Judy et Calvert et... et... et j'ai oublié qui encore. Je suis désolé. J'essaie de me souvenir, j'essaie de toutes mes forces, mais j'oublie.

L'ancien directeur de Google se mit à sangloter. Un filet de morve coulait sur sa lèvre supérieure.

— Juan, dit Nick, madame Howe a dit que tu pouvais faire la fresque avec Judy et Calvert et Juan.

Dean fit un grand sourire et s'essuya la bouche d'un revers de la main.

— Merci, inspecteur Bottom. (Cet homme de cinquante-deux ans gloussa comme un enfant.) C'est un drôle de nom, Bottom. Est-ce qu'ils vous appellent Gros Cul à l'école, inspecteur ?

— Jamais plus d'une fois, répondit Nick.

Il se leva pour aller s'asseoir à côté de Dean et il le prit fermement par l'épaule. Il eut l'impression de serrer une poignée d'os. S'il serrait un peu plus fort, il les entendrait certainement se briser.

— Mr Dean, avez-vous tué Keigo Nakamura, ou savez-vous qui l'a fait ?

Dean leva une main pour caresser le poignet de Nick.

— Je vous aime, inspecteur Bottom.

En regrettant de ne pas avoir apporté un chargeur de rechange, Nick hocha la tête et répondit :

— Moi aussi, je t'aime, Derek. Est-ce que tu as tué Keigo Nakamura, ou bien sais-tu qui l'a fait ?

— Non, inspecteur. Je ne pense pas. Mais je le saurai bientôt !

— Quand ?

Dean se passa la langue sur les lèvres et entreprit de compter sur ses doigts.

— J'ai sept ans, maintenant... presque sept ans et demi. Ça me laisse encore... des tas d'années... avant que je retourne au moment où Keigo m'a parlé et quand il est mort le lendemain. Je suis vraiment navré, inspecteur.

Il se remit à pleurer.

— Nom de Dieu... murmura Nick.

— Un grand professeur, reprit Dean en souriant de nouveau (mais sans essuyer ses larmes ni sa morve, cette fois). Mais incapable de nous guider sur le vrai chemin menant au *satori* aussi vite ou aussi sûrement que... disons... le ferait Bodhidharma. (Il se tourna vers Sato. Le chef de la sécurité continuait d'écrire dans son téléphone avec un stylet.) Vous êtes l'ami de Keigo, Takahishi Satoh, c'est bien ça ? Je me souviens de vous. Vous étiez là quand on a filmé l'interview.

Sato poussa un grognement.

Dean se leva d'un bond. Son visage rayonnait d'une joie intense à travers ses larmes. Deux moines venaient de franchir la petite porte de l'auditorium et se dirigeaient vers le labyrinthe végétal, vers lui.

Nick et Sato se levèrent à leur tour.

— Est-ce qu'on a vraiment besoin de continuer ? demanda Nick.

Sato secoua la tête.

Ils regardèrent les deux moines prendre chacun Derek Dean par un coude pour le ramener dans l'auditorium où l'attendaient son lit et son intraveineuse. Dean se retourna pour faire un au revoir, en agitant son avant-bras et la main bien à plat, comme un gamin de sept ans.

Nick et Sato redescendirent de la colline et contournèrent le grand hall pour rejoindre l'endroit où plusieurs pousse-pousse et cyclo-pousse attendaient, leurs propriétaires assis ou allongés dans l'herbe. Sur l'immense

pelouse de Chautauqua Green, le soleil brillait sur des cercles de robes safran et de crânes chauves engagés dans des conversations animées ou plongés dans une méditation silencieuse.

— Trouvez-nous un cyclo à deux places, dit Nick. Il faut que je vérifie un truc à l'administration. J'en ai pour deux secondes.

Nick remonta la pente en courant au milieu des ormes, mais au lieu de se rendre directement au bâtiment administratif, il entra de nouveau dans l'auditorium et descendit rapidement les marches en jetant un coup d'œil aux lits. Les moines s'apprêtaient tout juste à administrer du flashback en intraveineuse à Derek Dean quand Nick se glissa entre eux et le squelette vêtu de jaune safran.

— Monsieur, dit un des moines, vous ne devez pas interférer avec...

— Taisez-vous, fit Nick.

À deux mains, il agrippa Derek Dean par le devant de sa robe et le releva à moitié jusqu'à ce qu'ils soient nez à nez. Nick sentit une odeur de mort qui s'échappait de sa bouche et des pores de sa peau.

— Est-ce que vous m'entendez, Dean ? (Il le secoua, et le cliquètement qu'il entendit n'était pas imaginaire : c'était un claquement de dents.) Est-ce que vous m'entendez ?

L'ancien directeur hocha la tête. Il ouvrait de grands yeux.

— Avez-vous rencontré ma femme – Dara – soit quand Keigo vous a interviewé, soit plus tard, peut-être au cours de la réception ?

— Femme... répéta Dean.

— Concentrez-vous, espèce de salopard de merde. (Un des moines fit mine de vouloir intervenir, mais Nick l'écarta comme on écarterait un enfant.) Avez-vous déjà vu cette femme ?

Nick lui montrait son téléphone avec une photo de Dara qui remplissait l'écran.

— Non. Je ne crois pas.

La voix de Dean n'était qu'un soupir.

— Je veux que tu sois sûr, siffla Nick en rapprochant la photo. Si jamais je découvre que tu m'as menti, je te jure que je reviendrai pour te tuer.

Le regard de Derek se concentra sur la photo.

— Non, inspecteur, je n'ai jamais vu cette femme. Mais j'aimerais bien la baiser, si jamais je la voyais... mais je ne l'ai pas vue, je ne crois pas...

— Je dois protester, s'écria l'un des moines. Nous allons appeler la sécurité. Nous allons...

— Allez vous faire foutre.

Nick lâcha Dean et remit son téléphone dans sa poche avant de quitter l'auditorium.

Il lui fallut moins d'une minute dans le bâtiment administratif voisin pour récupérer des informations sur l'ancien professeur de Dean auprès d'une très jolie jeune femme au crâne rasé. Manifestement, elle ne savait pas encore que Nick venait de menacer de mort un de leurs étudiants en Immersion

Totale. Oui, confirma-t-elle, Shantarakshita Padmasambhava avait été un de leurs plus brillants professeurs. Âgé de quatre-vingt-quatre ans quand il avait accepté de guider Mr Derek Dean sur la Voie de l'Immersion Totale, cela faisait trois ans que le bien-aimé Shantarakshita Padmasambhava avait quitté sa dépouille mortelle. On avait dispersé ses cendres du haut de Flagstaff Mountain au-dessus du campus de Chautauqua.

Nick remercia la jeune femme au crâne élégant et au cuir chevelu bronzé, et sans savoir vraiment pourquoi, il lui demanda son numéro de téléphone personnel. En joignant les mains, elle lui fit un grand sourire absolument sincère et lui dit :

— *Namasté.*

*

Ils attendirent d'être descendus du cyclo-pousse et remontés dans la voiture de Sato, d'avoir quitté Boulder et franchi les contrôles de douane, et d'être de l'autre côté de la crête d'où ils ne pouvaient plus voir la République populaire dans le rétroviseur, avant de discuter de l'interview.

— Eh bien, Sato-san, dit Nick, à votre avis, est-ce qu'on vient de gober le plus beau ramassis de craques de toute l'histoire des réponses bidons, ou est-ce que Mr Derek Dean est vraiment trop déjanté pour figurer encore dans notre liste de suspects ?

— S'il n'est pas encore trop fou maintenant, Bottom-san, il le sera très certainement le temps qu'il entre en... comment dites-vous, ici... en sixième.

Nick acquiesça d'un grognement. Il n'avait pas parlé au chef de la sécurité de son dernier et bref entretien avec Dean sur son lit d'immersion totale à la con.

— La question du mobile se pose toujours, ajouta Sato. Mr Dean semble ne pas en avoir.

— Aucun de nos suspects ne semble en avoir, dit Nick en se calant contre son dossier et en fermant les yeux.

Il avait un mal de tête qui lui enfonçait des aiguilles dans le cerveau à chaque battement de cœur.

— Quelqu'un en avait forcément un, répliqua Sato. Mais je n'en vois pas pour Mr Dean. Nos propres investigations n'ont fait ressortir aucun lien entre Dean et Keigo ou Mr Nakamura.

— Dean était un gros ponton dans un empire sur le point de s'écrouler, dit Nick sans ouvrir les yeux. Rivalité professionnelle ? Jalousie ? Google s'est fait pas mal d'ennemis avant d'être démantelé et de passer à la trappe.

— Non, répondit Sato. Il n'y a aucune trace d'interaction, hostile ou non, entre Mr Dean du temps où il était un directeur relativement mineur dans son entreprise et les intérêts de Mr Nakamura. S'il y avait eu une quelconque animosité professionnelle, il est peu probable qu'elle se soit propagée aussi bas que le niveau de Mr Dean. Il jouait un rôle dans son entreprise, certes,

mais somme toute assez modeste.

— Il a peut-être simplement trouvé Keigo antipathique quand le garçon l'a interviewé, dit Nick.

La Honda blindée de Sato avait de bons amortisseurs, mais chaque secousse sur l'autoroute mal entretenue et criblée de nids-de-poule lui enfonçait des clous dans le crâne.

— Suffisamment antipathique pour le tuer après une seule rencontre ?

Nick haussa les épaules.

— Ce sont des choses qui arrivent. Moi-même, c'est parfois ce que je ressens. Mais dans le cas présent, Derek Dean l'a peut-être fait pour la même raison que tous ces flashgangs – pour se créer un souvenir suffisamment puissant, presque orgasmique, sur lequel flasher pendant sa foutue thérapie en immersion totale.

— Pour flasher dessus dans trente-neuf ans, plus un certain nombre d'années à cause des six heures par jour sans flashback...

— Une petite dizaine d'années supplémentaires, dit Nick. Il passe dix-huit heures par jour à flasher, six heures hors flash... grosso modo. Par conséquent, s'il continue son flash chronologique en temps réel, c'est dans quarante-neuf ans qu'il pourra revivre le meurtre. Il aura alors cent un ans...

— Les chances sont faibles pour que Derek ait un orgasme quand il atteindra cet âge, grommela Sato. Mais qui sait s'il n'est pas en train de revivre le meurtre tous les jours ? Toute cette histoire de « Madame Howe nous laisse faire la fresque de l'Alamo » est peut-être simplement destinée à nous égarer. Le programme d'Immersion Totale de Naropa est un alibi formidable pour un assassin qui cherche à se cacher du monde.

— C'est bien vu, dit Nick. Mais si on peut imaginer que Derek ait été capable de simuler l'imbécillité d'un flasheur en overdose, sa déchéance physique, elle, était bien réelle. C'est un mort vivant.

Il ouvrit les yeux et absorba la douleur apportée par la lumière, avec une pensée reconnaissante pour les nuages bas qui cachaient le marteau-pilon du soleil.

— Est-ce que nous allons directement à Coors Field ? demanda Sato, qui semblait avoir hâte de continuer.

— Cet après-midi ? Pas question. Ramenez-moi à la maison, s'il vous plaît. Vous avez bien les fioles de flashback pour ma préparation aux prochaines interviews ?

— Oui, dans ma mallette, répondit Sato. Mais il est encore relativement tôt, et nous pourrions...

— Non, il faut une meilleure luminosité que ça pour Coors Field. En principe, le ciel devrait être dégagé demain. Nous attendrons le début de l'après-midi, quand l'orientation de la lumière sera optimale.

— Pourquoi la luminosité doit-elle être meilleure, Bottom-san ?

— Le terrain du stade n'est pas éclairé dans la journée.

— Et alors ?

— Et alors, il faut que la lumière soit optimale pour vous, répondit Nick, puisque vous allez devoir être mon sniper de soutien.

— Moi ? Les gardes mettent des snipers professionnels à disposition.

— Oui, c'est le cas pour les policiers et les avocats qui y vont sur décision du tribunal. Mais vous et moi, nous n'avons pas plus de raison officielle de nous y rendre que des parents ou des amis.

— Pourtant, le statut officiel de Conseiller... commença Sato.

— ... me permettra de fournir mon propre sniper, l'interrompt Nick. Et c'est vous. Comment vous débrouillez-vous avec un fusil à lunette ?

Sato ne répondit pas.

— Bon, dit Nick, de toute façon, ça n'a pas vraiment d'importance.

— Comment cela, Bottom-san ?

— Il y a à Coors Field une trentaine de milliers de violeurs, voleurs, voyous et assassins. En admettant qu'une demi-douzaine seulement s'en prennent à moi – ou qu'ils m'attirent derrière un pilier ou dans une de leurs cahutes, à l'abri des regards –, vous ne pourrez pas les arrêter à temps. En réalité, le sniper de soutien n'est là que pour abrégé les souffrances du visiteur capturé avant que ces criminels ne passent à des petits jeux trop inventifs.

— Ah, je vois, fit Sato.

Cette information ne semblait pas particulièrement le choquer, ni lui déplaire.

Le téléphone de Sato les prévint par les haut-parleurs de la voiture qu'une bombe artisanale de très forte puissance avait explosé sur la 36 à hauteur de l'accès de Pecos Street, et que le trafic était dévié vers le sud, dans Federal Boulevard. Nick aperçut une colonne de fumée et de poussière devant eux, exactement comme après l'explosion de la Souricière quelques jours – quelques années – plus tôt.

*

Dara, qui est en train de lire au lit, referme son livre et dit :

— Alors, Nick, où en est ton enquête ?

Il referme sa revue automobile, en laissant un doigt pour garder la page.

— Elle tourne en rond, fillette. Franchement, je n'y comprends rien.

— Tu n'en es qu'au tout début, tu sais.

— Ouais.

Il s'attend à ce qu'elle reprenne sa lecture – Thomas Hardy –, mais elle laisse son livre fermé et lui demande :

— Tu ne cours pas de danger, dis-moi ?

Surpris, il la regarde droit dans les yeux.

— Pas du tout. Pourquoi serais-je en danger ?

— C'est une affaire politique, Nick. J'ai horreur de tout ce qui est politique, encore plus quand ça implique le fils d'un célèbre industriel

japonais ou je ne sais quoi.

— Les gens de Nakamura se montrent coopératifs, dit Nick. Quel danger pourrait courir un inspecteur ?

Dara lève les yeux au ciel.

— Il y a *toujours* du danger, voyons. Ne me prends pas pour une cruche. Je ne suis pas une jeune mariée qui aurait épousé un flic sans savoir ce qui l'attendait.

Nick secoue la tête en souriant.

— En parlant de ce qui attend une jeune mariée, ça me donne une idée...

Le Nick qui observe est étonné. Est-ce qu'ils font l'amour ce soir-là ? Il n'a jamais flashé sur cette scène – il a même eu du mal à trouver un point d'entrée pour cette séquence de trente minutes –, et il ne sait pas du tout comment elle se termine. C'est à peine s'il se souvenait de leur conversation.

C'est au tour de Dara de secouer la tête. Ça ne l'amuse pas, et elle ne se laisse pas distraire.

— Ils ne vont quand même pas te renvoyer à Santa Fe ?

À cette question, le Nick Bottom d'il y a six ans sent ses abdominaux se contracter, tandis que le Nick actuel sent ses tripes se nouer de terreur.

— Non, répond-il d'une voix grave en la regardant bien dans les yeux. Il n'y a aucun risque, Dara.

— Tu m'as dit qu'il y a un suspect ou un témoin potentiel qui habite par là-bas...

— Pas important au point que le capitaine Sheers ou le Département mettent en danger la vie d'un de leurs principaux enquêteurs, l'interrompt Nick. Le Nouveau-Mexique est un territoire encore plus hostile qu'il y a trois ans, quand... enfin, qu'il y a trois ans. On téléphonera au bureau du shérif de Santa Fe, pour qu'il s'occupe de nous récupérer ce dont on a besoin.

Dara a l'air sceptique. Elle a posé son livre sur la table de nuit.

— Je te le jure, fillette, reprend Nick. Je ne vais pas retourner à Santa Fe. S'il le faut, je démissionnerai avant.

— Très bien, dit Dara en souriant pour la première fois. Parce que sinon, c'est moi qui te mettrai une balle dans la tête.

Il pose son magazine par terre et il la prend dans ses bras.

Un quart d'heure plus tard, en émergeant du flash, Nick se demande comment il avait bien pu oublier une soirée pareille...

*

Il n'était pas tout à fait 10 heures du soir quand Nick sortit de ce flash. Il n'avait pas l'intention de se servir des fioles que lui avait données Sato pour flasher sur Delroy Brown ou un autre des suspects. Il projetait de consacrer les six ou huit prochaines heures à retrouver toutes les conversations possibles avec Dara concernant ce qu'elle faisait avec le DAA Harvey Cohen, à la recherche d'un indice expliquant sa présence à Six Drapeaux Au-dessus

Des Juifs le jour où Keigo avait interviewé Danny Oz.

Nick savait qu'il ne pouvait limiter cette enquête – sa *véritable* enquête, à présent – à de simples séances de flashback. Il allait devoir interroger l'ancien patron de Dara et de Cohen, le district attorney Mannie Ortega, et probablement demander de l'aide à sa partenaire de l'époque, K.T. Lincoln, pour accéder aux dossiers.

L'idée de revoir K.T. – de devoir lui demander de l'aide – lui nouait l'estomac.

Il allait devoir aussi se débarrasser de Sato pour pouvoir interviewer Ortega, K.T. et d'autres. Il fallait qu'il en sache plus sur l'accident de voiture qui avait tué sa femme, et sur ce qu'elle faisait avec ce gros chauve de Harvey Cohen *avant* l'accident.

Son téléphone bourdonna.

Sans s'identifier, Hideki Sato dit :

— C'est à propos de notre déplacement à Santa Fe, Bottom-san. Que préférez-vous : demain après Coors Field, ou plus tard dans la semaine ?

Nick attendit que son ventre se décrispé un peu avant de répondre.

— Dès que l'avion ou l'hélicoptère de Mr Nakamura sera prêt.

— L'avion ? fit Sato. L'hélicoptère ? Il n'y a pas d'avion ni d'hélicoptère.

— Ne vous foutez pas de moi, dit Nick en sentant ses genoux trembler de peur. Je vous ai vu décoller l'autre jour de mon toit, vous vous souvenez ? Dans cet engin silencieux, cette libellule-murmure, le *sasayaki-tonbo* ou je ne sais quoi. Et à l'époque, Keigo s'y est rendu dans un des hélicos de son papa.

— L'espace aérien entre ici et Santa Fe n'était pas aussi dangereux il y a six ans. Mr Nakamura n'a aucun appareil disponible pour ce trajet. Les assureurs du groupe ne le permettraient pas.

— Mais alors, comment sommes-nous censés y aller ?

Nick n'avait pu s'empêcher de crier.

— Dans deux véhicules blindés et armés. Avec quatre gardes supplémentaires.

— Nom de Dieu... lâcha Nick.

— Je vais organiser le voyage pour mercredi.

Sentant qu'il ne pourrait maîtriser sa voix, Nick coupa la communication. Ses mains tremblaient trop pour qu'il puisse préparer une fiole de flashback et se concentrer sur le point d'entrée.

Il alla prendre une bouteille de mauvais whisky dans sa commode et s'en versa trois doigts, qu'il avala en deux gorgées.

Quand le tremblement de ses mains se calma un peu, il ouvrit une fiole d'une demi-heure. Il allait retourner à un moment favori avec Dara pour s'éclaircir les idées avant de reprendre ses recherches sur la période qui avait suivi la mort de Keigo et précédé celle de sa femme.

2.02

Salle de concert Disney au Centre des Arts Théâtraux Vendredi 17 septembre

Ils avaient tous la pétoche. Enfin, tous sauf Billy Coyne. Et Val s'était rendu compte depuis longtemps que Billy le Kid était aussi dingue qu'un rat de chiottes.

Val avait appris cette vieille expression – « dingue comme un rat de chiottes » – grâce à son vieux, qui la tenait du sien, comme il le lui avait dit un jour.

Et Billy Coyne était aussi dingue qu'un rat de chiottes.

Il avait continué de donner des ordres toute la semaine, mais il réservait la plus grande partie de ses vraies conversations au Vladimir Poutine de son tee-shirt. Et ces conversations étaient surtout en russe.

Les huit garçons avaient consacré cette semaine à suivre les instructions de Coyne et à tout préparer dans les égouts. Ils avaient passé un jour et demi dans le noir à découper les barreaux de la grille en acier, mais seulement à certains endroits, juste de quoi leur permettre d'accéder aux battants rouillés de la porte donnant sur la rue. Ils avaient laissé intacte la plus grande partie de la grille pour bloquer le passage de leurs éventuels poursuivants. Il leur avait encore fallu toute une journée pour limer la soudure joignant les deux panneaux de fer.

Tout reposait sur la qualité des informations de Billy Coyne – sans doute obtenues grâce à sa mère – concernant l'endroit précis où la limousine du Conseiller le déposerait. La bouche d'égout donnait sur le côté nord de la 2^e Rue, devant la façade de la Salle de concert Walt-Disney. Quand ils risquèrent un coup d'œil dehors le jeudi soir, après les nombreuses heures passées à scier et à limer, ils purent voir l'étrange bâtiment Disney. Coyne les avait assurés que toutes les rues seraient barrées, sauf pour le convoi officiel, et que la voiture blindée du Conseiller Omura arriverait par Grand Avenue, puis tournerait à droite dans la 2^e Rue avant de s'arrêter juste au coin. Les photographes, les cameramen de la télé et les journalistes étaient censés rester derrière des barrières entre la 2^e Rue et une ruelle tout aussi étroite, l'allée du Général Thaddeus Kosciuszko, de sorte que leurs objectifs seraient

braqués vers le nord, vers la salle de concert et les marches qu'Omura, le maire, leur entourage et leurs gardes du corps devraient gravir pour pénétrer dans le bâtiment.

Les membres du flashgang n'auraient que deux ou trois secondes pour repousser les battants de l'égout et ouvrir le feu.

Mais avant ça, ils pourraient voir à travers les panneaux fermés. Quand ils les avaient soudés quelques années plus tôt, les ouvriers y avaient percé d'étroites fentes horizontales vers le bas pour permettre l'écoulement des fortes pluies qui s'accumulaient habituellement dans la 2^e Rue. Ces fentes étaient trop étroites pour servir de meurtrières, mais elles leur permettraient d'observer le moment où Omura sortirait de sa limousine.

Au petit matin, tandis que Sully faisait le guet dans la rue au cas où des gardes se pointeraient, ils avaient procédé à une répétition générale : d'abord ouvrir tout grands les panneaux de fer, et se tasser ensuite dans le petit espace, à guère plus de deux mètres de profondeur, pour ouvrir le feu. En principe, la limousine transportant le Conseiller Omura devait s'arrêter pour le déposer à moins de quatre mètres de là. Les garçons porteraient tous un passe-montagne, comme de vrais terroristes. Coyne avait acheté des *keffieh*s palestiniens pour tout le monde, mais Val trouvait que là, il en faisait quand même un peu trop.

Une fois qu'ils auraient fait cracher tout leur arsenal, pistolets et sulfateuses à fléchettes, ils se tireraient à toute vitesse. Il y avait un coude dans le tunnel, à cinq ou six mètres à peine de l'ouverture, ce qui leur permettrait de se mettre à couvert. Coyne leur avait quand même dit de ne pas rester trop près des parois, parce que les ricochets pouvaient porter très loin. La grille intérieure empêcherait les flics et les gardes du corps de se lancer à leur poursuite, et toutes les autres trappes d'accès du voisinage étaient condamnées. Les flics ne sauraient pas dans quelle direction ils s'étaient enfuis. La première sortie des égouts se trouvait deux kilomètres à l'est, mais Coyne avait prévu de commencer par aller au nord sur près de huit cents mètres, et de prendre ensuite à l'ouest à travers le labyrinthe pour remonter enfin à la surface près de l'hôpital Cigna. Ils avaient également découpé à l'avance la porte qui bloquait cet accès. Tout à côté, derrière l'hôpital, il y avait une benne spéciale destinée aux déchets biologiques dangereux – dont Coyne avait soigneusement scié le cadenas pour que ça ne se remarque pas –, et c'est là qu'ils pourraient se débarrasser de leurs armes. Ils porteraient des gants pendant toute l'opération.

Le *hâjî* du marché de la 10 qui leur avait vendu les armes ne gardait pas trace de ses ventes.

— Le temps que les flics et les gardes japonais se retirent les pouces du cul, déclara Coyne, nous serons tous chez nous pour regarder la séquence sur CNN.

— Et si l'un de nous est blessé ou tué pendant l'attaque ? demanda Val. Là, les flics et le FBI ne mettront pas longtemps à nous identifier.

Coyne avait été furieux.

— Personne ne sera blessé ou tué, *ty moudak* !

Plus tard, le téléphone de Val lui apprit que cela voulait dire en russe quelque chose comme « espèce de connard ».

Le visage grimaçant de Vladimir Poutine regardait lui aussi Val d'un air furieux, mais c'est à Coyne qu'il sembla s'adresser :

— *Eto trous, iavliaïetsia slabym zvenom v tsepotchke, malenky Koïn. Ty doljen oubit ievo.*

Val n'avait pas utilisé son téléphone pour traduire ça... Il en avait compris le sens général, et savait que le Poutine du tee-shirt aimerait le voir mort.

Coyne avait passé un bras sur les épaules de Val en faisant signe aux autres de s'approcher, et ça s'était terminé en une sorte d'embrassade de groupe.

— Personne ne va se faire blesser ni tuer, mon drougui Val, dit Coyne avec une belle assurance. Ça va être un jeu d'enfant. On va pouvoir flasher là-dessus le restant de notre vie.

— O.K., marmonna Val, du moment que le restant de notre vie ne se compte pas en minutes...

Coyne avait éclaté de rire en lui donnant un petit coup sur le bras.

— Si on n'a pas les couilles, on n'a pas la gloire. Tu as vraiment envie d'être comme tous ces zombies autour de nous ?

— Non, dit Val après avoir réfléchi quelques secondes. Je n'y tiens pas.

*

Val passa la semaine à se demander ce qu'il devait faire. Il n'était ni un imbécile – contrairement à Dinjin, Toohey, Cruncher, Sully, Monk et Gene D., qui semblaient l'être de plus en plus –, ni dingue comme un rat de chiottes, ce qui était une quasi-certitude en ce qui concernait Billy Coyne. Aujourd'hui, tirer sur un Conseiller fédéral nippon était aussi grave – sans doute même encore plus – que de tirer sur la présidente des États-Unis. Le FBI et la Sécurité intérieure seraient *immédiatement* sur les dents, et Val n'avait aucun doute que les équipes du Conseiller disposaient de leurs propres ressources d'investigation à travers le pays.

Même des extrémistes comme la Confrérie Aryenne et la branche américaine d'Al-Qaida se gardaient bien de s'attaquer à un Conseiller japonais.

Val était sûr qu'il se cachait quelque chose derrière l'assurance de Coyne – dingue ou pas –, et il passa trois jours à explorer l'Internet avec son téléphone avant de trouver la réponse sur un site d'informations de la ville : Mme Galina Kschessinska – précédemment Mme Galina Coyne d'après des bulletins archivés sur six ans –, cadre hautement apprécié en charge des liaisons entre le Département des transports de la ville de Los Angeles et le bureau du Conseiller fédéral Daichi Omura depuis neuf ans, s'appêtait à prendre une retraite anticipée afin de pouvoir retourner auprès de sa famille

à Moscou. Le vendredi 17 septembre serait son dernier jour au bureau, et elle comptait partir pour Moscou le lendemain. Mme Kschessinska allait emmener avec elle son fils âgé de seize ans. Elle n'avait pas encore de plan bien arrêté pour son retour aux États-Unis. « Je veux seulement revoir ma famille et renouer des liens », avait-elle dit au journaliste du Département des transports, « et ensuite, naturellement, nous reviendrons afin que mon fils puisse remplir ses obligations concernant le Service sélectif. »

Val faillit pouffer en lisant ça. Bon, d'accord, Billy Coyne était dingue comme un rat de chiottes, mais pas de façon aussi suicidaire que Val l'avait pensé. Maman et son petit Billy ne reviendraient pas de Russie.

La mère de Billy avait dû essayer de payer pour lui éviter la conscription, comme elle avait réussi à acheter la liberté de son frère aîné, Brad, mais manifestement, ce coup-ci, ça n'avait pas marché. Coyne s'était souvent vanté auprès de Val du fait que Brad était déjà en Russie, et qu'il s'élevait rapidement au sein de la mafia russe. Et ni Billy ni sa mère n'avaient l'intention qu'il soit enrôlé dans l'armée américaine pour aller se battre et mourir dans la campagne chinoise pour le compte de l'Inde ou du Japon.

Grâce à sa mère, ce sacré Coyne avait donc une porte de sortie qui l'attendait le lendemain de l'attaque-suicide de son gang contre le Conseiller Omura. Val se demandait même si Coyne serait là le vendredi soir au moment de la tentative d'assassinat.

Probablement. Bien sûr, ce rat de chiottes de Billy devait être ravi à l'idée d'envoyer ses sept *compadres* à une mort quasi certaine – ou tout au moins en prison –, mais pouvoir y participer et s'en tirer ensuite libre comme l'air (la Russie n'avait pas d'accords d'extradition avec les États-Unis) devait le réjouir encore plus. Coyne était un sociopathe *et* un accro au flash, et Val pensait que la perspective de pouvoir flasher sur le meurtre d'Omura – sans doute un avant-goût d'aventures encore plus excitantes dans la Sainte Mère Russie – devait être irrésistible.

Coyne sera donc sans doute là vendredi soir, songea Val. Mais moi, est-ce que j'y serai ?

Pendant cette semaine qui allait se terminer par ce qu'il avait déjà surnommé « le Massacre du Vendredi Soir », la question ne cessa de lui trotter dans la tête.

Cela faisait déjà quelques mois qu'il se la posait sous une forme un peu différente. Val Bottom – ou plutôt Val Fox, comme il préférait se faire appeler au lycée – était déprimé au point d'envisager le suicide.

Être ou ne pas être, voilà la question.

Sauf qu'un type du nom de Harold Bloom, que Val avait trouvé sur l'Internet parce qu'il s'intéressait à Hamlet, avait dit que ce monologue ne parlait pas du tout de suicide. Un point de vue qui aurait beaucoup étonné Mr Herrendet, son jeune prof de littérature, qui enseignait *Hamlet* sans l'avoir jamais vraiment lu.

Jusque-là, les pensées suicidaires de Val n'avaient pas été vraiment

sérieuses, parce que dans la pratique, tous les moyens qui s'offraient à lui – sauter du haut d'un immeuble, se pendre, accumuler un stock de somnifères suffisant, voler une voiture ou une moto et déboîter sur l'autoroute à cent cinquante à l'heure – l'avaient tellement rebuté qu'il avait renoncé à de tels remèdes à sa mélancolie.

Mais maintenant, il avait le Beretta.

Coyne lui avait donné le pistolet mardi, quand le chef de la bande avait pu enfin se procurer son cracheur de fléchettes OAO Izhmash au marché de minuit. C'était le genre d'arme automatique que les *hâjji* appelaient un « nettoyeur de synagogue », et Coyne en était absolument enchanté, même si le simple fait de posséder cette arme pouvait vous valoir huit ans de prison minimum dans le Stade des Dodgers, sans aucune possibilité de réduction de peine.

Ce soir-là, Val avait téléchargé un manuel détaillé sur « Comment prendre soin de son Beretta ». Après avoir acheté tout le matériel nécessaire, huile spéciale, chiffons et goupillons, il avait consacré ses loisirs à nettoyer et inspecter son arme, et à en apprendre le fonctionnement. Il avait retiré le chargeur, puis il avait vérifié qu'il ne restait pas de balle dans le canon avant de se le poser sur le front.

Il avait lu dans un document en ligne (qu'il n'avait pas téléchargé, celui-là) intitulé *Le suicide est un droit inaliénable : Comment s'y prendre*, que même avec une balle de gros calibre comme du 9mm, on ne pouvait être certain de percer l'os du crâne. Il suffisait d'une légère déviation, avait expliqué l'article, et on se trouvait transformé en légume pour le restant de ses jours.

La seule façon d'être vraiment sûr, poursuivait l'article, était de se mettre le canon dans la bouche contre l'arrière du palais. Comme ça, on avait la garantie que la balle se logerait dans la cervelle, mettant fin à toutes les souffrances et tous les doutes.

Val fit l'essai, mais le goût infect de l'huile et la masse du canon dans sa bouche lui donnèrent la nausée au point de vomir. Et en plus, c'était un vrai truc de pédé...

Qu'est-ce qu'il y avait d'autre, comme méthodes ?

Se servir des flics, bien sûr. Il lui suffirait de se mettre devant le groupe de gamins déchaînés vendredi soir, et d'encaisser quelques rafales pour le flashgang.

Mais est-ce que ça lui garantirait une mort rapide et relativement indolore ? Probablement, mais il n'y avait aucune certitude.

Val avait huit ou neuf ans quand il avait regardé avec son père – qui adorait les westerns – un vieux film du siècle dernier intitulé *La Légende de Jesse James*. Dans ce film, un Jesse James vicelard à souhait et son frère Frank, rejoints par une bande de hors-la-loi, essayaient de s'attaquer à une « banque facile » à Northfield, dans le Minnesota. Manifestement, Northfield n'avait pas l'intention de laisser sa « banque facile » se faire dévaliser comme ça, parce que – dans le film, en tout cas – tous les hommes et tous les gamins,

et même les chiens de la petite ville, attrapaient un fusil et se mettaient à truffer de plomb les bandits.

Cole Younger, déjà touché à cinq endroits à Northfield, encaissa encore plusieurs balles au cours d'une fusillade dans un marais, dont une dans la main, une dans la poitrine et une dans la tête. Malgré onze blessures assez graves, il fut capturé vivant, puis jugé et emprisonné dans le pénitencier du Minnesota à Stillwater.

Val, qui s'était suffisamment intéressé à l'histoire pour emprunter à la bibliothèque quelques livres sur le sujet, avait appris que le butin total de l'attaque de la banque de Northfield s'était élevé à 26,70 dollars.

Bien sûr, c'étaient des anciens dollars, et ça devait sans doute valoir quelque chose à l'époque, mais tout de même...

Val essaya de s'imaginer les gardes du Conseiller Omura lui logeant huit, dix, onze balles dans le corps, sans arriver à l'abattre. Ça devait faire un mal de chien. Cole Younger avait été jeté à l'arrière d'une charrette avec ses complices les plus grièvement blessés, et alors même qu'il se vidait pratiquement de son sang par ses onze blessures, il avait plaisanté avec ceux qui l'avaient capturé, et quand ils étaient arrivés dans la ville de Madelia, Cole avait réussi à se mettre debout, puis il avait soulevé son chapeau taché de sang et de boue pour saluer des passantes.

C'était entre autres pour apprendre ce genre de trucs mégacool sur le monde et l'histoire que Val continuait de lire.

Mais est-ce qu'il saurait être aussi macho cool que Cole Younger avec ses onze balles dans la peau ? Val en doutait... Quand Leonard l'emmenait chez le dentiste clandestin dans le sous-sol d'un taudis près d'Echo Park, Val était à deux doigts de pleurnicher comme une fille. Alors, qu'est-ce qu'il ferait si un morceau de plomb se déplaçant plus vite que le son lui pénétrait dans le corps et lui déchiquetait des organes et des artères ?

Bon, qu'est-ce qu'il y avait comme autres moyens ?

Il pourrait tirer sur Coyne et les autres avant qu'ils n'assassinent Omura. Est-ce que la ville le considérerait comme un héros ? Est-ce que le Conseiller et le maire le gracieraient ? Est-ce qu'on organiserait un défilé en son honneur ?

Mais réussir à tuer les sept membres du flashgang sans se faire tirer dessus lui semblait relever de l'exploit, même s'il avait le courage de tenter le coup. Il commencerait par Coyne, mais tous ces petits cons boutonneux étaient armés, maintenant. Val essaya de s'imaginer recevant un nuage de fléchettes tirées par l'OAo Izhmash de Billy. Ces saloperies faisaient six ou sept centimètres de long, et elles étaient hérissées de barbillons. Doux Jésus... Rien que cette pensée lui donna encore envie de vomir.

De toute façon, il n'avait pas envie d'être gracié. Il n'avait absolument pas envie d'être un héros. Et il préférerait encore se mettre le canon contre le palais plutôt que de se trouver au centre d'un défilé.

Bon, qu'est-ce qu'il voulait, au fond ?

Mourir plutôt que continuer de vivre dans cette ville et ce monde de merde... peut-être. Probablement.

La seule chose qui le tentait plus que de mourir était de retourner à Denver et de descendre son vieux. Ce salopard l'avait abandonné après la mort de sa mère – il l'avait abandonné et complètement oublié, Val en était certain –, et il n'y aurait rien de plus jouissif que de voir la tête de Nick quelques secondes avant que Val appuie sur la détente de son Beretta.

Et puis, jeudi dernier – alors que Val était sûr qu'il ne lui restait plus qu'à se tirer une balle dans la tête ce soir-là, en espérant que son crâne n'était pas épais au point de dévier la balle –, ce cher vieux Leonard avait tout changé en lui parlant du convoi de camions pour Denver, que son riche copain spanique avait organisé pour eux.

Il avait failli fondre en larmes, mais heureusement, il avait su se retenir. Leonard n'aurait jamais rien compris à ses larmes de gratitude, qui tenaient non seulement à ce qu'il n'était plus obligé de mourir ce soir-là, mais aussi au fait qu'il allait pouvoir revoir son père et le tuer.

Grâce à sa mère, Coyne avait un tapis magique qui l'emporterait en Russie le lendemain de l'assassinat d'Omura. Et maintenant, Val Fox-Bottom avait un truc encore plus mégacool – son propre plan d'évasion de minuit avec des routiers du marché noir.

Il restait la question du projet d'attentat. Val pouvait maintenant tout laisser tomber, ne pas aller au rendez-vous vendredi soir, et se planquer jusqu'à ce que Coyne soit obligé de faire le coup sans lui.

Ou il pourrait y aller pour regarder le spectacle – il y aurait de quoi flasher dessus pendant des années, quelle que soit la tournure des événements – sans avoir à tirer un seul coup de feu. Ni en recevoir un.

Ce jeudi soir, Val alla se coucher avec le sourire, mais pas avant d'avoir utilisé son avant-dernière fiole de vingt minutes.

*

Val a quatre ans. Aujourd'hui, c'est son anniversaire et il a maintenant quatre ans. Il arrive à s'imaginer les quatre bougies sur le gâteau avec son glaçage au chocolat parce qu'il sait maintenant compter jusqu'à quatre. Il a quatre ans et sa maman est encore en vie et il ne déteste pas son papa et son papa ne le déteste pas et c'est son anniversaire.

Maman et Val et le meilleur ami de Val, Samuel, qui a quatre ans et qui habite deux maisons plus loin, et la grand-mère de Val – son copain vit avec seulement sa grand-mère, il ne sait pas trop pourquoi – sont tous dans la cuisine où, dans un peu moins de six ans, des gens vêtus de noir vont venir boire le café et manger des gâteaux et d'autres choses après l'enterrement de sa mère. Mais le Val de maintenant bloque ce souvenir du futur d'alors en s'abandonnant complètement au moment du flashback – lentement, délibérément, délicieusement –, comme s'il se plongeait doucement dans une

baaignoire remplie d'une eau bien chaude.

Val est installé sur la grande chaise que sa maman a achetée dans la boutique de meubles en bois blanc et qu'elle a décorée de fleurs et d'animaux, rien que pour lui, quand il est devenu trop grand pour s'asseoir sur sa chaise haute. Il a beau être un grand garçon de quatre ans, aujourd'hui, il adore cette chaise qui lui permet d'être presque à la même hauteur que son papa en face de lui.

Quand son papa est là. Ce qui n'est pas le cas en ce moment pour ce dîner d'anniversaire. Pas encore.

Un peu plus tôt, il a entendu sa maman au téléphone. « Mais tu as *promis*, Nick. Non, on ne peut plus attendre... Val tombe de sommeil après sa longue journée, et Samuel va devoir bientôt rentrer chez lui. Oui, tu as *intérêt* à essayer. Val compte sur toi aujourd'hui, et moi aussi. »

Elle sourit quand elle revient dans la cuisine, mais Val sent le Val de quatre ans qui perçoit la tension chez sa mère. Son sourire est trop large, ses yeux sont un peu rouges.

— Et si tu ouvrais deux ou trois de tes cadeaux en attendant que ton papa arrive ? propose sa mère.

— Oh, oui, quelle bonne idée ! s'exclame la grand-mère de Samuel.

Ça fait drôle de voir une vieille dame taper dans ses mains d'excitation comme une petite fille.

Val regarde ses mains dodues ouvrir les cadeaux. Un petit bateau de la part de Samuel, même si son copain est aussi surpris que lui en voyant ce que contient le paquet. Un livre avec des gratte-ciel en relief offert par la grand-mère de Samuel. Le petit Val est incapable de lire la plupart des mots dans le livre, mais le Val de maintenant y arrive.

— Je propose qu'on passe à ton gâteau, maintenant, dit sa maman, et on ouvrira les cadeaux de Papa et Maman quand tu auras soufflé les bougies.

Val et Samuel ouvrent de grands yeux quand la grand-mère de Samuel éteint dans la cuisine. En cette fin de journée de septembre, il y a encore juste assez de lumière à travers les volets pour qu'ils n'aient pas trop peur, mais Val sent le cœur du Val de quatre ans battre plus fort d'excitation et de plaisir anticipé.

— Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire...

Sa maman et la grand-mère de Samuel chantent. La lueur des bougies est magique.

Val souffle les bougies, avec un peu d'aide de sa maman pour la dernière, et il pointe le doigt sur chacune en comptant au fur et à mesure.

— Une... deux... trois... QUATRE !

Tout le monde applaudit. Sa maman rallume et là, debout au milieu de la cuisine, dans son costume gris avec sa cravate rouge, il y a Papa.

Val lui tend les bras et son papa le soulève dans les airs.

— Joyeux anniversaire, mon grand, dit Papa en lui tendant un paquet mal ficelé.

Il y a quelque chose de mou à l'intérieur.

— Vas-y, ouvre-le, dit son papa.

C'est un gant de base-ball, adapté à la taille d'un enfant, mais c'est quand même un vrai. Val essaie de l'enfiler sur sa main gauche, et son papa l'aide à bien le mettre. Val enfouit son visage dans la paume incurvée et huilée, et il respire l'odeur de cuir.

Sa maman les serre tous les deux dans ses bras, Val et son papa qui le tient toujours là-haut contre sa poitrine, et l'espace d'un instant, Val est presque écrasé parce que tout le monde embrasse tout le monde, mais il garde le gant de cuir et son odeur délicieuse contre son visage – parce que, sans très bien savoir pourquoi, il pleure comme un bébé –, et Samuel crie quelque chose, et...

*

Quand Val émerge de ses vingt minutes de flash, c'est au son de sirènes, d'hélicoptères et de coups de feu tirés quelque part dans le quartier. L'air qui passe à travers le volet de sa chambre est imprégné d'une odeur de poubelle.

Quelle chochette tu fais, se dit-il. À seize ans, tu flashes sur des conneries pareilles ? Une vraie chochette...

N'empêche, il aurait bien aimé avoir une fiole de trente minutes...

Val se retourne dans son lit pour plonger la main derrière sa vieille commode, dans la cachette masquée par le lambris à moitié décollé.

Il en retire les deux objets qu'elle contient et se rallonge sur le dos.

Le gant de base-ball – maintenant plus foncé, avec les lacets de cuir remplacés et retressés une dizaine de fois, et la doublure déchirée – sent presque comme autrefois. Le cuir a acquis une odeur plus profonde, plus consciente. Il se pose le gant, trop petit maintenant pour qu'il puisse l'enfiler, sur le visage.

Une vraie chochette. C'est une des raisons pour lesquelles il ferme la porte de sa chambre à clef. Et en fait, il éprouve le même sentiment de culpabilité avec ces deux talismans que quand il télécharge du porno sur des sites de branlette. Mais c'est quand même différent...

Il repose le vieux gant à côté de lui, sur l'oreiller.

L'autre objet est un vieux téléphone bleu. Le portable de sa mère. Le lendemain de l'enterrement, il l'avait pris et il l'avait caché. Son père avait fini par le chercher un peu partout, mais pas très bien.

En tant que téléphone, il ne servait plus à rien parce que son vieux avait résilié les abonnements et Verizon avait tout coupé peu de temps après la mort de sa mère, mais il restait des choses précieuses dedans.

Val se mit une oreillette et tapa quelques touches. Sa mère se servait de la fonction mémo vocal, et il connaissait ses dates préférées par cœur. L'une des notes remontait à septembre, six ans plus tôt, une liste de possibilités de cadeaux pour lui... pour son dixième anniversaire. Il y avait des notes du

même genre pour ce dernier Noël, juste quinze jours avant l'accident.

Mais même les mémos qui ne le concernaient pas personnellement étaient merveilleux. Certains mentionnaient un rendez-vous chez le dentiste, ou une réunion de parents d'élèves... aucune importance. Rien que la voix de sa mère lui permettait de s'endormir les soirs où il ne trouvait pas le sommeil. En général, elle avait l'air distraite, stressée par son travail, parfois même agacée, mais n'empêche... le son de sa voix touchait quelque chose de très profond en lui.

Il y avait aussi des fichiers texte dans le téléphone, bien sûr, et même de très gros datant des sept derniers mois de sa vie, mais ils étaient encryptés, et après quelques vagues tentatives pour trouver le code, Val les avait laissés de côté. C'était peut-être une sorte de journal intime, mais quoi qu'il en soit, sa mère avait tenu à le garder pour elle. Si le mariage de ses parents battait de l'aile, ou s'il s'agissait d'une de ces histoires d'adultes qu'elle voulait garder secrète, Val considérait que ça ne le regardait pas.

Tout ce qu'il voulait, c'était entendre le son de sa voix.

Bon sang, mais tu es vraiment une chochotte, Val Bottom. Dans moins d'un an, tu vas te retrouver dans l'armée ou chez les marines, et voilà où tu en es...

Val ignora cette voix intérieure et écouta celle de sa mère, le nez et la joue blottis contre le gant de base-ball.

Même avec cette affaire d'Omura qui l'attendait demain tel un fantôme vêtu de noir, la douce voix et l'odeur de cuir lui apaisèrent l'esprit, et il s'endormit en quelques minutes.

Sa dernière pensée fut : *Il faut que je range ces deux trucs bien au fond de mon sac, pour que Leonard ne les trouve pas...*

*

— Espèce d'enculé !

— Enculé toi-même, Coyne, dit Val. Et va te faire foutre.

Il était arrivé dix minutes en retard à leur rendez-vous devant l'accès aux égouts près de l'hôpital Cigna. Il avait failli ne pas venir, mais finalement, il avait compris qu'il douterait toujours de son courage s'il n'y allait pas.

— On allait partir sans toi, torche-cul, dit Coyne en grimaçant.

Sous sa veste en cuir, on apercevait un Poutine au regard menaçant et aux sourcils froncés. Coyne avait déjà enfilé son passe-montagne, mais en le laissant relevé sur son front.

— Tu as apporté ton flingue, torche-cul ? demanda Gene D. avec un gloussement presque hystérique.

Val lui donna une pichenette sur la joue.

— Hé ! cria Gene D.

Coyne s'esclaffa.

— Moi, j'ai le droit d'appeler ce torche-cul de Bottom « torche-cul ». Personne d'autre. Allez, ferme ta braguette, tête de nœud.

Gene D. baissa les yeux et les autres garçons rirent trop fort. Tout le monde avait l'air vraiment tendu.

— Tu as ta lampe ? demanda Coyne.

Là, derrière la benne à déchets de l'hôpital, il tenait son gros OAO Izhmash sans se cacher. Le jour tombait, mais il ne faisait pas encore vraiment sombre, et n'importe qui dans le parking aurait pu le voir.

Val lui montra sa lampe torche.

— Allons-y, dit Coyne.

Dinjin dégagea la trappe de l'égout et ils se glissèrent l'un après l'autre dans le conduit sombre et humide, Coyne en tête. Ils parcoururent ainsi sept ou huit cents mètres vers le centre-ville, à travers le dédale qu'ils avaient mémorisé en évitant d'inscrire des repères. Tous restaient silencieux, balayant du faisceau de leurs lampes les parois de béton couvertes de graffitis et tapissées de mousse. Près de l'entrée du Cigna, quelques matelas avaient été installés. Le sol était jonché de fioles de flashback brisées, de papier hygiénique et de préservatifs usagés, sur lesquels les garçons évitèrent soigneusement de poser le pied.

Val était épaté de voir que toute la bande était là. Les plus jeunes, comme Toohey, Cruncher et Dinjin, avaient-ils bien conscience de ce qu'ils s'apprêtaient à faire ?

Et les plus vieux – Sully, Gene D., Monk, et même Coyne – s'en rendaient-ils compte, eux ?

Val se demanda si lui-même savait ce qu'il faisait... Pourquoi était-il venu ?

Ils atteignirent la sortie donnant sur le bâtiment Disney plus vite que Val ne l'aurait voulu.

— Éteignez vos lampes, chuchota Coyne, et mettez vos masques.

— On en a encore pour dix minutes avant de... commença Sully.

— Ta gueule et fais ce que je te dis, lança Coyne.

Les garçons enfilèrent leurs passe-montagnes. Val détestait l'odeur et le contact de la laine humide sur son visage. Au début, il eut l'impression d'être plongé dans les ténèbres – il ne voyait absolument plus rien, et un sentiment de panique lui tordit soudain les tripes. Mais une faible lumière filtrait par les fentes aménagées dans les panneaux fermés, et sa vision commença à s'adapter, du moins suffisamment pour qu'il puisse distinguer les silhouettes de ses camarades. Il perçut une présence à côté de lui – Monk ? – et sentit le garçon trembler de terreur ou d'anxiété.

Coyne les bouscula jusqu'à ce que tous soient entassés aussi près que possible de la grille et des panneaux. En s'étirant le cou, ils arrivaient à distinguer la rue par les six fentes étroites. Les plus jeunes se relayaient aux deux fentes qu'on leur avait laissées.

Quand Val jeta un coup d'œil, il crut que son cœur allait exploser. Il y avait déjà des gens et des voitures dehors, mais la place de parking principale, à trois ou quatre mètres seulement, était encore vide. Le bruit des

voix et de la circulation, les cris des journalistes et des photographes, et une sorte de bourdonnement provenant de la foule, semblaient l'entourer malgré les barrières de béton et d'acier. Les autres fois où ils étaient venus ici, pendant toutes ces heures passées à scier et à limer, et à s'assurer que la clef de Coyne ouvrait bien les panneaux d'accès, la 2^e Rue avait été déserte, et le bruit des rares voitures passant dans Grand Avenue avait semblé très lointain.

Et maintenant, il y avait tout ce tumulte *ici*.

Bon sang, qu'est-ce qui leur était passé par la tête ? Val savait que, jusque-là, il s'était agi d'un simple fantôme de gamins – jouer aux pirates dans une grotte avec de vraies armes –, mais maintenant, c'était bien *réel*.

— Coyne, chuchota Val. On ne peut pas...

Coyne lui donna un coup de poing en pleine figure. Val tomba lourdement, avec son Beretta toujours dans sa ceinture. Il sentit l'étrange canon du cracheur de fléchettes s'enfoncer douloureusement dans sa joue.

— Ferme ta gueule, espèce de connard, siffla Coyne. Ou sinon, je te jure que je te bute ici, maintenant, sans attendre.

Val savait que les armes à fléchettes faisaient très peu de bruit, un simple chuintement. Coyne pourrait prendre le risque de... non, se rendit-il compte avec une terrible certitude. Coyne allait bel et bien prendre le risque d'être entendu en tuant Val tout de suite. Cette certitude absolue s'accompagnait d'une autre : depuis le début, Coyne projetait de le tuer ici ce soir. Il avait peut-être même l'intention de tuer tous les membres du flashgang au cours de la fusillade.

Le Beretta de Val était passé dans sa ceinture, sous son sweat-shirt à capuche et sa chemise de flanelle. Il s'apprêtait à tenter de le récupérer dans l'obscurité quand il entendit un bruit métallique. Coyne venait d'actionner quelque chose sur son arme, sans doute le cran de sûreté. Le prochain bruit qu'il entendrait serait son dernier...

— Il est là ! s'écria Monk. La limo est arrivée !

— Quoi ? chuchota Coyne. C'est trop tôt. Encore trois minutes...

Leur chef avait manifestement consulté sa montre de luxe.

— Il est en train de descendre ! cria Gene D.

Il n'était plus question d'essayer de rester silencieux.

Le cadenas était ouvert et la chaîne défaite, et six des garçons se précipitèrent pour attraper les barreaux qu'ils avaient posés contre le mur, des morceaux de grille de un mètre de long. C'était avec ces barres qu'ils s'étaient entraînés à ouvrir les panneaux au petit matin, tandis que Monk ou Dinjin restaient dehors, prêts à accourir pour remettre la porte en place.

— C'est lui ! cria Sully qui observait par l'une des fentes. Omura !

— Ferme-la ! Ferme-la ! chuchota Coyne.

Mais il était trop tard pour maîtriser la situation. Les événements se précipitaient inexorablement.

Au moins, se dit Val, l'OA O Izhmash n'était plus braqué sur sa tête. Il se

remit à respirer et commença à s'éloigner en rampant sur le dos, vers la zone plus sombre à quelques mètres de l'ouverture.

Quand les garçons avaient répété la manœuvre, tout s'était bien passé parce qu'ils s'étaient coordonnés, mais là, ils se mirent à taper n'importe comment contre les panneaux d'acier, qui finirent par s'entrouvrir en grinçant. La lumière des réverbères, des phares de voiture, des projecteurs et des flashes des photographes pénétra dans le tunnel et aveugla presque les huit paires d'yeux qui s'étaient habitués à la pénombre.

— Tirez ! Tirez ! Tirez ! hurla Cruncher en essayant d'armer le chien de son gros .357 Magnum.

— Non ! Attendez, attendez ! cria Coyne.

Qu'est-ce qu'il a prévu de faire ? se demanda Val, complètement abasourdi.

De toute façon, il ne pouvait pas rester là à attendre la réponse. Il se releva péniblement et courut vers le coude que faisait le tunnel un peu plus loin.

— Putain d'enculé ! hurla Coyne en tirant aussitôt sur lui avec son crache-fléchettes.

Croyant que c'était le signal d'y aller, les autres garçons se mirent tous à tirer eux aussi. Le bruit des détonations fut absolument assourdissant dans cet espace confiné. Gene D. n'avait même pas encore ouvert complètement le panneau de son côté, et des étincelles jaillirent sur l'acier. Les autres se bousculaient pour tirer entre les deux panneaux entrouverts d'à peine un mètre.

Juste après le coude du tunnel, Val venait juste de s'accroupir dans un renfoncement quand une cinquantaine de fléchettes barbelées frappèrent la paroi en projetant une pluie d'étincelles et continuèrent de ricocher plus loin dans le passage. Si Val n'avait pas franchi le coude à ce moment-là, il serait mort. Et s'il avait continué de courir, les fléchettes l'auraient déchiqueté et il serait mort...

Coyne se mit à crier à son tour et à tirer à travers l'entrebâillement des volets tout en poussant les autres devant lui. Val le vit faire parce que sa curiosité était trop forte : il n'avait pu s'empêcher de jeter un coup d'œil, alors que c'était complètement idiot...

Quelqu'un, sans doute un des gardes d'Omura, était en train de riposter. Val vit la tête rasée de Toohey exploser dans un nuage rouge et gris, et le garçon s'effondra contre Cruncher. Dinjin cria quelque chose avant d'être touché à son tour. Il tomba comme un sac de patates. Ce n'était pas du tout comme dans les scènes que Val avait vues mille fois au cinéma, où le corps est projeté en arrière de façon spectaculaire. Non, une simple chute, finale et mortelle.

— Continuez de tirer ! Continuez de tirer ! hurla Coyne d'une étrange voix de fausset, tout en reculant pour s'éloigner de l'ouverture.

Il tenait maintenant le canon de son arme braqué sur le dos de ses camarades.

Et merde, ça suffit comme ça... Val fit demi-tour et se mit à courir de toutes

ses forces. C'est en se cognant contre un mur de béton au premier embranchement du tunnel qu'il se rendit compte qu'il avait lâché sa lampe tout à l'heure. Il avait couru à l'aveuglette dans le noir. Il fallait qu'il prenne à gauche dans un passage étroit à l'embranchement suivant, mais il n'avait aucune chance de le repérer dans cette obscurité. Il était pris au piège.

Il venait de se relever et secouait la tête pour recouvrer ses esprits quand il y eut un éclair plus brillant qu'un soleil, suivi d'un bruit plus fort et plus terrifiant que tout ce qu'il avait jamais entendu jusqu'ici. Une onde de choc le souleva et le projeta cinq mètres plus loin. Il sentit à peine les écorchures sur ses genoux et ses coudes en glissant sur le béton.

Des flammes jaillirent dans le premier coude du tunnel derrière lui. Val aperçut une silhouette qui se jetait de côté, exactement là où lui-même s'était abrité quelques instants plus tôt. C'est alors qu'une deuxième onde de choc le frappa et l'envoya bouler sur quelques mètres.

Maintenant, il y avait assez de lumière pour voir...

Il retira son passe-montagne et prit le Beretta qu'il rangea sous la laine. Il se remit à courir. Le tunnel était illuminé en rouge et orange par des flammes invisibles, et l'ombre de Val bondissait devant lui tandis qu'il poursuivait sa course effrénée, obligé parfois de se baisser pour éviter des barres d'armature et écoutant le chaos d'explosions qui continuaient trente mètres derrière lui.

Quelqu'un a dû balancer une roquette ou un machin comme ça. Il n'y avait aucune chance que les garçons restés dans la première section du tunnel soient encore en vie après ça.

Des cris. Des coups de feu. Des gardes, des flics ou des soldats étaient maintenant *dans le tunnel avec lui*. L'idée géniale qu'ils avaient eue de laisser la grille en place pour bloquer le passage de leurs poursuivants n'avait pas tenu vingt secondes. Quelqu'un avait fait sauter les panneaux, la grille, les corps des garçons, tout...

Et maintenant, ils étaient à l'intérieur.

Val courait si vite et haletait si fort qu'il faillit rater le petit passage à gauche du tunnel principal. Il s'arrêta en dérapant sur ses baskets et fit demi-tour pour s'y engager.

Les flammes s'atténuaient derrière lui, et ce tunnel étroit, où il avait tout juste la place pour ses épaules, était très sombre.

Pour rejoindre le tunnel au-dessus et regagner la sortie, il fallait qu'il trouve une petite ouverture ronde percée dans la voûte, un puits vertical garni de barreaux d'échelle. Mais il n'arriverait jamais à la repérer dans le noir.

D'autres cris. Des hommes couraient maintenant devant son passage latéral en tirant. Ils avaient des pistolets-mitrailleurs.

Bien sûr qu'ils ont des pistolets-mitrailleurs, tête de gland.

Le meilleur moyen de trouver le tube vertical était de sauter tous les deux ou trois pas pour passer la main sur la voûte. Il tenait encore son Beretta et son passe-montagne dans la main droite. Il y avait de grandes chances qu'il

rate cette petite ouverture, mais ce n'est pas pour autant qu'il allait ralentir.

Le problème était que, quand il avait inspecté ce passage, il avait constaté qu'il se terminait en cul-de-sac une trentaine de mètres après l'accès vertical dont il avait besoin.

Encore des cris derrière lui. Un bruit de pas sur le béton. Des tas de types en train de courir. Une voix résonna dans son passage, mais il n'aurait su dire ce que l'homme criait.

Ils sont tous morts. Coyne, Monk, Gene D., Sully, Toohey, Cruncher, Dinjin. Tous morts.

Les doigts de sa main gauche rencontrèrent du vide.

Val s'arrêta aussitôt, puis il recula d'un pas et sauta en levant le bras gauche, en essayant d'estimer où se trouvaient les barreaux de l'échelle.

Il réussit à en agripper un, mais son épaule faillit se déboîter sous son poids. Il posa son Beretta et le passe-montagne contre sa cuisse pour essayer tant bien que mal de les tenir à deux doigts seulement, et il put se servir de sa main droite pour attraper l'échelon suivant.

En s'efforçant de ne pas lâcher son pistolet, il continua de grimper jusqu'à ce que ses pieds trouvent eux aussi appui sur les barreaux. Arrivé en haut, Val se hissa dans le tunnel et sentit son souffle soulever la poussière du béton contre son visage.

Il saignait et il avait mal un peu partout, mais il était à peu près sûr qu'aucune des fléchettes ne l'avait atteint. Il se releva péniblement et s'avança dans le tunnel en titubant, la main gauche posée contre la paroi. Heureusement, il n'y avait qu'une direction possible, vers l'est, depuis le puits vertical d'où il venait. Si en plus il avait dû s'orienter dans cette obscurité totale, il se serait complètement perdu.

Val n'avait encore parcouru qu'une trentaine de mètres quand il entendit un léger bruit derrière lui et sur sa droite.

Un rat ?

Avant même qu'il ait complété sa pensée, il fut aveuglé par le faisceau d'une lampe braquée sur lui.

Les flics ! Est-ce qu'ils allaient le laisser se rendre, ou simplement le cribler de balles sur place ? Si les autres avaient réussi à descendre le Conseiller Omura avec leur fusillade, la réponse ne faisait aucun doute...

Il s'apprêtait quand même à mettre les mains en l'air quand il entendit la voix de Billy Coyne derrière le cercle de lumière.

— J'ai toujours su que tu n'étais qu'une lopette, Val.

C'était incroyable et absurde, mais malgré sa terreur, Val repensa à ces vieux films de James Bond, de Bourne ou de Kurtz qu'il regardait autrefois avec son père. « En fin de compte, ce qui cause la perte des méchants », lui avait-il dit sur le canapé avec le paquet de pop-corn posé entre eux, « c'est qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de bavasser et bavasser. Il faut toujours qu'ils expliquent, et ils préfèrent parler plutôt que de tirer et d'en finir une bonne fois pour toutes avec le héros. »

— Je vais flasher là-dessus dans l'avion qui m'emmènera à Moscou demain – et en première classe, encore, espèce de connard, dit Coyne d'une voix toujours aiguë et étrange sous l'effet de l'adrénaline, et ça me fera jouir rien que de penser à ce qu'une centaine de fléchettes vont pouvoir te...

Val tira avec son Beretta à travers le passe-montagne qui le cachait.

Coyne fit « Urgh » et lâcha sa lampe torche, qui tomba sans se briser. Le faisceau se mit à décrire lentement un cercle.

Val se jeta de côté pour essayer de rester en dehors de la lumière. En appui sur un genou, il braqua son arme en visant bas.

Le faisceau s'arrêta sur Coyne qui se tenait à genoux en s'aidant de son Izhmash comme d'une béquille pour ne pas tomber. Il regardait fixement sa poitrine où un cercle rouge, juste un peu au-dessus et à droite du front pâle de Vladimir Poutine, commençait à s'élargir.

Coyne leva les yeux et dit avec un sourire niais :

— Tu m'as tiré dessus...

Il avait presque l'air amusé. Val le vit essayer de lever son arme. Il n'avait sans doute plus la force de s'en servir, mais Val n'avait pas l'intention d'attendre pour vérifier... Il tira de nouveau sur Coyne, dans la gorge cette fois.

La tête de Coyne fut projetée en arrière comme si son cou avait explosé, et son corps tomba en avant dans le cercle de lumière. Sa tête heurta le béton et le bruit des dents brisées resterait toujours dans la mémoire de Val.

D'autres cris derrière lui et au niveau inférieur...

Val était essoufflé comme s'il venait de courir un cent mètres. Il se sentait étrangement engourdi, et il doutait d'être même capable de marcher. Il ramassa la lampe torche et commençait à faire demi-tour quand une voix venant du cadavre de Coyne dit :

— *Ty rasstrelial nas, ty oublioudok !*

Val s'accroupit aussitôt, le Beretta pointé devant lui. Coyne gisait toujours à plat ventre dans une mare de sang qui ne cessait de s'étendre.

Val s'approcha prudemment et fit rouler le corps du bout du pied.

Les yeux de Billy étaient écarquillés et aveugles, et sa bouche aux dents brisées était grande ouverte. Sous la mâchoire ensanglantée, la gorge était déchiquetée. La deuxième balle l'avait presque décapité.

Vladimir Poutine regarda Val en étirant ses lèvres minces en une affreuse grimace.

— *Ty oubil nas, svolotch. Ty proklatie* de putain de *parchivo*...

Tout en sachant que c'était du pur gaspillage de munitions, Val tira exactement entre les deux petits yeux noirs de Poutine.

L'IA se tut.

À présent, des voix provenant juste de sous la colonne... Val espérait qu'ils n'avaient pas encore repéré l'accès. Il lui restait quelques secondes pour franchir le coude suivant.

La lampe dans une main et le Beretta dans l'autre. Val se mit à courir. Et à

courir.

1.09
Denver et Coors Field
Mardi 14 septembre

Du temps où Nick travaillait au Département de la police de Denver, jamais personne ne prononçait les initiales de l'inspecteur K.T. Lincoln en formant le doux prénom de « Katie ». En tout cas, pas devant elle. Quand on s'adressait à l'inspecteur Lincoln par son prénom, c'était toujours « K... T », en ménageant une pause de respect, voire de crainte, entre les deux consonnes. On disait que personne, pas même le capitaine, le commissaire divisionnaire ou les gens des Ressources humaines qui s'occupaient de ses papiers, ne savait ce qui se cachait derrière ces initiales. Bien sûr, dans son dos, les gens ne se privaient pas d'imaginer des variantes sexistes ou grivoises. Elle avait tendance à faire peur aux hommes, et comme Nick l'avait rapidement découvert quand il l'avait eue comme partenaire, moins les hommes se sentaient sûrs d'eux, plus ils avaient peur.

L'inspecteur de première classe K.T. Lincoln n'avait jamais fait peur à Nick Bottom, sans doute parce qu'ils travaillaient vraiment très bien ensemble.

Mais à présent, installé au fond du Denver Diner où il lui avait donné rendez-vous, il ressentit un peu de cette appréhension et de cette peur en la voyant s'approcher avec son mètre quatre-vingt-dix, ses cheveux crépus, ses traits durs et son expression menaçante. La certitude absolue qu'elle portait un Glock 9mm à la hanche ne faisait rien pour atténuer cette anxiété.

— Je t'ai commandé du café, lui dit Nick tandis qu'elle se glissait sur la banquette en face de lui.

Autrefois, ils venaient souvent ici prendre le petit déjeuner ensemble après une nuit de travail au Denver Center. Dara n'y avait jamais vu d'objection, ni la compagne de K.T.

Cela faisait presque cinq ans et demi que Nick ne l'avait pas revue. Entre-temps, elle avait été promue au grade de lieutenant et nommée chef de brigade... un poste que Nick aurait pu lui-même occuper aujourd'hui s'il n'y avait eu cette histoire d'addiction au flashback, sans compter le fait qu'il avait déconné à pleins tubes.

— Je ne veux pas de café, dit froidement K.T. Et la réponse à ce que tu vas me demander est « Non ». Et maintenant, y a-t-il autre chose, Mr Bottom ?

J'ai un rendez-vous avec les gars de l'Unité d'intervention d'urgence de Delvecchio. Il faut que j'y aille.

C'est cet imbécile de Delvecchio qui dirige l'UIU, maintenant ? songea Nick.

— À quoi tu dis non, K.T. ? Je ne t'ai encore rien demandé. Qu'est-ce que tu crois que j'allais demander ?

— Je ne serai pas ton sniper à Coors Field cet après-midi.

Nick n'avait jamais fait d'avances à K.T. Lincoln, mais il l'avait toujours trouvée attirante malgré sa taille, ses traits rudes et ses cheveux courts. Nick avait dit une fois à Dara qu'elle aurait très bien pu être une descendante d'Abraham Lincoln – si l'ancien Président avait couché avec une belle femme noire dotée du teint café au lait de K.T. et de son fichu caractère. Tout comme le président Lincoln (en dépit des rumeurs propagées par de médiocres historiens en quête d'une nouvelle approche sur le Président le plus célèbre des États-Unis), K.T. avait une préférence pour les femmes.

Mais c'étaient ses yeux marron profondément enfoncés et étrangement lincolniens – et où on lisait rarement la sympathie – qui étaient le principal point commun entre le Président sanctifié et le chef de brigade renfrogné.

— Comment as-tu su que j'allais à Coors ? demanda Nick.

— Là, tu te fous de moi, répondit K.T. Le département entier te regarde faire l'imbécile au service de Nakamura. Tu crois que tu peux obtenir une autorisation spéciale du gouverneur pour rencontrer Oz, Dean, Delroy Nigger Brown et le reste de la bande – le tout piloté depuis le bureau du Conseiller – sans qu'on soit au courant de ce que tu fais ? Reviens un peu sur la planète Terre, Bottom.

— Qu'est-ce qui est arrivé à « Nick » ?

— Il est mort au fond d'une fiole de flash, répondit sèchement K.T.

Nick se sentit blessé.

— J'ai déjà un sniper de soutien pour Coors, dit-il.

— Un des sbires de Nakamura, j'imagine. Très bien, tu n'as donc pas besoin de moi. S'il n'y a rien d'autre... dit-elle en se levant.

Elle fut bloquée un instant par la serveuse qui apportait le café et le copieux petit déjeuner de Nick – œufs, bacon et pommes de terre. Nick dit précipitamment :

— C'est au sujet de Dara.

K.T. hésita un instant avant de se rasseoir.

— Qu'est-ce qui se passe au sujet de Dara ? demanda-t-elle quand la serveuse fut partie après leur avoir versé leur café.

— Danny Oz, le poète israélien qui a été l'une des dernières personnes interviewées par Keigo Nakamura...

— Je me souviens très bien qui c'était, l'interrompit K.T.

— ... m'a dit hier que le jour de l'interview, il a rencontré Dara avec un petit homme chauve non identifié, mais qui devait être Harvey Cohen, le DA adjoint. K.T., j'ai besoin de savoir ce qu'elle faisait là.

K.T. prit sa tasse de café à deux mains et en but lentement une gorgée,

certainement pour se donner le temps de réfléchir.

— Oz n'a jamais mentionné la présence de ta femme, dans aucune des cinq autres enquêtes sur le meurtre de Keigo, dit-elle enfin à voix basse.

— Cinq enquêtes ? répéta Nick. Cinq ? J'étais seulement au courant de celle menée par notre département avec les Feds, et puis celle des Japs deux ans plus tard, demandée par Nakamura senior.

— Il y en a eu encore trois autres depuis, dit K.T. en contemplant son café. Une du DSI il y a trois ans, et une menée par notre département quand le gouverneur a dit à Peña Junior qu'il devait se remuer le cul. Et enfin, il y a dix-huit mois, les Feds s'y sont remis en demandant à la CIA ou je ne sais quelle agence de barbouzes de regarder dans les vilains recoins où en général les Feds ne mettent pas le nez.

— Donc, avec mon enquête, murmura Nick, ça fait six en six ans.

— Disons plutôt que ça en fait cinq et des poussières, dit sèchement K.T.

L'espace d'un instant, il y eut une expression assez rare sur son visage, comme si elle regrettait d'avoir dit ça.

Mais Nick se contenta d'acquiescer.

— Pourquoi Nakamura m'a-t-il embauché après que toutes ces armées sont revenues les mains vides ? Bon, en réalité, je me fiche pas mal de le savoir... je veux simplement comprendre ce que Dara et Harvey Cohen faisaient à Six Drapeaux ce jour de septembre. Il y a aussi une chance qu'elle ait été à la réception dans LoDo le soir où Keigo a été assassiné.

K.T. releva la tête.

— Dans la maison de Keigo ? C'est impossible, Nick. Tous les enquêteurs ont passé au peigne fin la liste des invités et les vidéos des caméras de surveillance. Les gens de Nakamura sont même allés jusqu'à recréer tout ça dans une simulation 3D. Aucune trace de Dara.

— Les simulations sont créées par des ordinateurs, grommela Nick. Les ordinateurs dépendent de ce qu'on y met. Et dans l'une des vidéos extérieures, j'ai aperçu... quelqu'un... qui pourrait bien être Dara, de l'autre côté de la rue à une cinquantaine de mètres. Juste au moment où tout le monde s'est enfui du bâtiment avant l'arrivée des flics.

K.T. secoua la tête.

— Le FBI et les autres spécialistes ont passé au crible toutes ces vidéos extérieures. Ils n'ont identifié personne d'intéressant.

— Ma foi, dit Nick en plaçant ses mots comme on glisse des cartouches dans le barillet d'un revolver, c'est peut-être parce que ma femme ne les intéressait pas. Mais *moi*, elle m'intéresse. Il faut que je sache pourquoi elle se trouvait à Six Drapeaux ce jour-là, et peut-être à la réception, et pour ça, K.T., j'ai besoin de toi.

Elle se cala contre le dossier de la banquette.

— Ah, bon sang, Nick... Tu as regardé trop de films ou lu trop d'histoires de détectives privés où l'ex-flic défroqué a encore une copine dans la police qui se tape tout le boulot pour lui, même si, dans la vraie vie, la copine en

question risque de perdre son badge en or. Mais tu vois, Nick Bottom, je ne suis plus ta copine, et quand bien même je le serais encore, je ne le ferais pas.

— Tu étais la copine de Dara, répondit simplement Nick en tenant ses mains serrées avec les index pointés vers la poitrine de K.T. comme deux pistolets. Ou en tout cas, c'est ce qui semblait à l'époque.

— Va te faire foutre, Bottom.

— Et va te faire foutre, Lincoln. Ce n'est pas de perdre ton badge qui te tracasse. C'est plutôt de perdre ta prochaine promotion. Mais qu'est-ce qui te reste comme promotion, K.T. ? Commissaire divisionnaire ? Maire ? Reine du Colorado ?

Nick avait choisi une table au fond du resto près des toilettes, à l'écart des fenêtres et de la foule matinale, mais des clients commençaient à tourner la tête vers eux.

Il se pencha vers elle et dit à voix basse :

— J'ai besoin de ton aide, K.T.

L'expression du lieutenant ne changea pas, à part peut-être un léger plissement des yeux.

— Ce dont tu as besoin, Nick, c'est de te raser, de te faire couper les cheveux et détartre les dents, et de perdre une bonne dizaine de kilos. Un costume neuf et une cravate ne te feraient pas de mal non plus.

Nick sentit ses muscles se crispier, mais il n'en montra rien.

— J'ai besoin de ton aide, K.T., répéta-t-il. J'ai besoin de savoir pourquoi Dara était à Six Drapeaux. Et si elle était du côté de l'appartement de Keigo ce soir-là.

— Elle ne t'a jamais dit si Cohen ou le district attorney étaient sur une affaire liée à Keigo Nakamura ?

— Pas que je me souviene. En ce moment, je revis ces journées une à une sous flashback, et tout ce qu'elle me dit ou ne me dit pas me semble à présent suspect. Il faut que je parle au district attorney de l'époque, Ortega.

— Mannie Ortega ? (K.T. gloussa en piquant un morceau de bacon dans l'assiette de Nick.) Je te souhaite bien du courage. Ça ne va pas être facile de rencontrer le maire pour l'interroger sur un truc dont il n'était sans doute même pas au courant il y a six ans. On dit qu'Ortega considère le poste de maire de Denver comme une simple étape. Il a des ambitions nationales.

— Qu'il aille se faire foutre, avec ses ambitions nationales, siffla Nick. J'ai juste besoin de savoir sur quoi Harvey Cohen travaillait qui aurait justifié sa présence ce jour-là avec Dara à Six Drapeaux Au-dessus des Juifs.

— Tu pourrais user de ton influence auprès du Conseiller pour accéder à Ortega, proposa K.T., mais ton... enquête... n'a plus rien à voir avec le fait de découvrir qui a tué Keigo Nakamura, n'est-ce pas ?

— Franchement, je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est que pour l'instant, je me fous pas mal de savoir qui a tué ce gamin, sauf si ça a un rapport avec Dara. Et peut-être même avec son... accident.

K.T. haussa ses épais sourcils.

— Son accident ? Tu n'es pas en train de me dire que la collision qui a tué Dara et Harvey Cohen n'était pas un accident ?

Nick haussa les épaules sans rien dire et contempla son assiette où son petit déjeuner avait refroidi.

— Nick, la patrouille de police, le bureau du shérif et celui du DA ont partagé avec toi toutes les informations recueillies au cours de leurs enquêtes. La circulation était rapide quand Cohen s'est apprêté à sortir de l'I-25 pour prendre la 58^e Avenue Est – Harvey conduisait toujours trop vite en ville. La Buick du vieux couple devant lui s'est arrêtée brusquement, sans raison. C'est juste que quelqu'un a ralenti devant eux et que le conducteur a écrasé la pédale de frein, comme le font souvent les personnes âgées. Harvey n'a pas pu freiner à temps ni éviter la Buick, et le chauffeur du semi-remorque derrière lui n'a pas réussi non plus. Les trois véhicules sont allés s'écraser contre la glissière de sécurité. Le vieux couple et le camionneur sont morts dans l'incendie, eux aussi. Pour l'amour du ciel, Nick, qu'est-ce que tu vois dans tout ça qui ne serait pas un accident ?

Il la fixa de ses yeux injectés de sang.

— Tu as déjà entendu parler du coup du sandwich, K.T. ?

— Oui, bien sûr. C'est une des plus vieilles arnaques à l'assurance auto. Mais je n'ai jamais entendu parler d'un cas où la voiture qui ralentit devant appartient à un vieux couple d'anglos au casier parfaitement vierge, ni d'un semi-remorque pour faire le presse-livres derrière. Et encore moins de complices prêts à mourir brûlés vifs. Non, tu vas devoir trouver mieux que ça, Nick.

— À ton avis, K.T., d'où venaient-ils ?

— Qui ça ?

— Harvey et Dara. D'où venaient-ils quand cet « accident » s'est produit ?

— Ils rentraient de déjeuner, je crois, d'après les rapports, répondit K.T. qui semblait lasse.

— Cela faisait déjà plus de trois heures qu'ils avaient quitté le bureau. Ça fait un peu long pour un déjeuner, tu ne trouves pas ? Et où est-ce qu'ils allaient ? À l'époque, le bureau du DA a dit seulement qu'ils allaient recueillir la déposition de quelqu'un à Globeville, sans plus de détails. Mais bon sang, qui va à Globeville pour recueillir une déposition ?

— J'imagine que c'est ce que font les DA adjoints et leurs assistants quand la personne qui doit déposer habite Globeville, répondit K.T. Pourquoi n'as-tu pas posé ces questions sur le moment ?

— Parce qu'elles ne semblaient pas importantes à l'époque. Rien ne semblait important à l'époque...

K.T. contempla ses mains puissantes posées bien à plat sur la table.

— Il faudra que tu voies Ortega et le DA actuel pour obtenir toutes ces informations, dit-elle d'une voix plus douce. Qu'est-ce que tu attends de *moi* ?

— D'abord, que tu me récupères tout ce que la police, le bureau du shérif

et celui du DA ne m'ont pas montré, dit Nick. Et tous les rapports du médecin légiste que je n'ai pas vus.

Elle le regarda un long moment avant de dire :

— Nick, tu tiens vraiment à voir les photos de l'accident, avec le corps désarticulé et calciné de Dara ?

— Oui, répondit Nick en lui rendant son regard avec une certaine férocité. J'y tiens. Et aussi le cadavre d'Harvey, et ceux du vieux couple et du chauffeur de camion. Il faut aussi que je voie tout ce que le département a pu récupérer comme infos sur les gens impliqués dans la collision. Je veux tout savoir sur le camionneur et les vieux schnoques.

— C'est tout ?

— Non. J'aimerais que tu fouines un peu pour savoir si une branche du département, du FBI ou d'un autre service enquêtait sur une affaire concernant Keigo Nakamura avant qu'il soit assassiné – quelque chose qui aurait mis le DA dans le coup et expliquerait qu'il ait envoyé Dara et Harvey Cohen à Six Drapeaux ce jour de septembre.

— Ça ne va pas être facile, dit K.T.

— Tu es chef de brigade, lieutenant Lincoln. Quand toi et moi étions inspecteurs de deuxième classe, on considérait ce rang comme juste au-dessous de celui de Dieu.

— Ah, ouais ? fit K.T. Eh bien, on se trompait. (Elle commença à se lever pour partir.) Tu as toujours le même numéro de téléphone ?

— Oui, répondit Nick. Mais si tu pouvais me faire ton rapport en personne – en privé, comme ici –, ce serait beaucoup mieux. Avec des infos imprimées sur papier, rien de numérique.

K.T. le regarda un instant en penchant la tête de côté.

— Tu ne serais pas un peu parano, des fois ?

— Même les paranos ont des ennemis, K.T. Si le FBI et la CIA ont décidé de reprendre l'enquête sur le meurtre de Keigo Nakamura, c'est qu'ils doivent fortement soupçonner une conspiration dirigée contre Nakamura et ses intérêts, par une de ces cabales de corporations comme ils en ont là-bas.

K.T. s'était maintenant extraite de sa banquette et se tenait debout, mais elle se pencha vers lui en baissant la voix.

— Voilà le genre de chose dans laquelle il serait dangereux de fourrer son nez, Nick. Aussi bien pour toi que pour moi. Depuis le Jour de la Grande Débâcle, le Japon est pratiquement retourné à l'âge féodal, tu le sais bien. Ces groupements d'entreprises – ils appellent ça des *keiretsu* –, sont comme des baronnies. Tu as bien entendu parler de la résurgence des *keiretsu*, non ?

— Oui, bien sûr.

— Alors, il faut que tu gardes à l'esprit que le Premier ministre et les membres de la Diète comptent pour du beurre. Les chefs de ces alliances d'entreprises – qui sont également chefs de leurs propres monopoles familiaux, les *zaibatsu*, qui ont fait un tel retour en force – veulent tous devenir le *shōgun* de la nouvelle Sphère de coprospérité de la Grande Asie

Orientale que les Japs sont en train de se tailler en Chine et dans le reste de l'Asie. Le statut de Nakamura en tant que Conseiller de l'Amérique en fait l'un des acteurs majeurs du cauchemar féodal que ces samourais-businessmen qualifient de culture. L'assassinat a toujours fait partie des coups réguliers entre les *keiretsu* et les *zaibatsu*. Tu n'as vraiment pas intérêt à te mêler de leurs petites guerres, Nick.

Il leva les yeux vers elle. Ils étaient si près l'un de l'autre qu'il sentait le parfum subtil qu'elle se mettait quand ils travaillaient ensemble au commissariat de la 16^e Rue.

— Je suis obligé de m'en mêler, K.T. S'il y a la moindre chance que Dara s'y soit impliquée, je vais devoir le faire moi aussi.

K.T. se redressa et sembla se plonger dans la contemplation du mur blanc derrière la banquette. Au bout de quelques secondes, elle dit à Nick :

— Tu sais pourquoi je fais partie des cinq pour cent d'Américains qui n'ont jamais essayé le flashback, pas même une fois ?

— Parce que tu es Amish, c'est ça ?

Son ex-partenaire ne sourit pas.

— Non, c'est parce qu'il y a déjà trop de morts importants dans ma vie, et que je passerais mon temps à leur rendre visite dans la brume provoquée par cette saloperie de drogue. J'ai lu dans un rapport que tu es allé voir ce paumé de Google l'autre jour, Derek Dean. Alors, tu sais à quel point cette habitude de revivre une fausse vie avec des morts peut être malsaine. Nick, chaque heure passée sous flash est une heure perdue à jamais pour ta vraie vie.

Il la regarda sans rien dire. Finalement, c'est d'une voix ferme et dénuée d'émotion qu'il lui posa la question :

— *Quelle* vraie vie, K.T. ?

Elle ferma les yeux un instant, puis elle commença à s'éloigner. Elle hésita, et c'est par-dessus son épaule qu'elle lui dit :

— Sois très prudent à Coors Field cet après-midi. Le département a reçu des infos selon lesquelles ce Hideki Sato que tu as choisi comme sniper est un des assassins de ces *zaibatsu* dont je te parlais.

— Tant mieux. Ça veut dire qu'il doit être capable de viser juste. Appelle-moi dès que tu auras quelque chose, et on se fixera un autre rendez-vous.

Le lieutenant Lincoln quitta le restaurant avec la même démarche agressive et assurée qu'en entrant.

*

Les visiteurs ne pouvaient entrer armés dans Coors Field, et Nick passa donc une bonne demi-heure à s'équiper d'une armure en Kevlar-Plus, passée sous ses vêtements et remontant jusqu'à son cou et sa tête pour former une sorte de passe-montagne écaillé en tissu métallique-balistique ultraléger. Son visage restait exposé, si bien qu'un détenu pouvait toujours choisir de

tirer là – et dans cette prison qu'on appelait Coors Field, il y avait des armes à feu aussi bien que des surins, des hachoirs, des lances, des matraques et des poignards de combat d'une taille respectable –, mais le K-Plus pouvait dévier la plupart des armes blanches. Et avec un peu de chance, ça laisserait le temps à son sniper d'intervenir.

Mais une lame enfoncée dans l'œil, avec la rapidité et la force d'un détenu amateur de Body Nazi, ferait aussi bien l'affaire qu'une balle. Les prisonniers endurcis de Coors Field étaient les hommes les plus costauds et les plus en forme physique de tout l'État du Colorado.

— Il n'y a que des hommes, ici ? demanda Sato.

Le directeur de la prison, Bill Polansky, et le gardien en chef Paul Campos – également en charge du peloton de snipers –, regardaient Nick finir de revêtir son armure. Polansky était le genre d'administrateur discret mais efficace qui, s'il avait été dans l'Éducation nationale, serait devenu proviseur de lycée à quarante-cinq ans, ou aurait été prêt à se tirer une balle dans la tête.

Campos – avec ses cheveux courts argentés et son teint bronzé – était le genre d'homme qui ferait exploser la cervelle de n'importe qui avant la sienne. Et qui ferait le travail non seulement avec plaisir, mais aussi avec une compétence absolue.

— Que des hommes, répondit le directeur Polansky. Nous n'avons pas de cellules intérieures, ici, à part quelques cachots d'isolement d'urgence sous les gradins. Les femmes sont logées dans l'ancien Pepsi Center un peu plus loin.

— J'allais souvent y voir jouer les Nuggets et Avalanche, dit Campos. Et une fois, j'ai même assisté à un concert de Bruce Springsteen. Ce fusil vous est-il familier, Mr Sato ?

Sato acquiesça d'un grognement.

Tout en ajustant l'armure sur ses parties génitales, Nick jeta un coup d'œil à l'arme que Sato tenait dans ses mains. C'était un M40A6 basique, un fusil de précision comme les marines en utilisaient encore. Il avait un chargeur de cinq cartouches. La portée nécessaire dans Coors Field étant relativement courte – cent quatre-vingts mètres au maximum –, il était logique que les snipers de la prison utilisent les munitions 7.62x51mm de l'ancienne OTAN plutôt que les cartouches de calibre .50, capables de percer un blindage mais plus lourdes.

Campos tapota la lunette de visée.

— Une Schmidt & Bender 3-12x50 Police Marksman II L modifiée, avec un réticule éclairé. Lunette diurne. Vous tirerez probablement dans l'ombre sous le second niveau de gradins – c'est là qu'habite D. Nigger Brown –, mais avec ça, vous récupérerez assez de lumière pour viser convenablement, même si le ciel se couvre. (Il s'interrompit un instant.) Avez-vous déjà utilisé ce modèle de fusil, monsieur ?

— Oui, répondit Sato en reposant l'arme sur son support à deux pieds

placé sur la table.

— Nous préférons qu'il n'y ait pas de morts, dit le directeur Polansky d'une voix lasse alors que Nick relevait le passe-montagne en K-Plus sur sa tête. Cela fait de nombreuses années que le Colorado a aboli la peine de mort, et elle n'a jamais été rétablie. Par conséquent, chaque prisonnier tué nous oblige à remplir un tas de paperasses. En fait, il y a plus de formalités quand un prisonnier meurt que quand c'est un visiteur.

Sato fit signe qu'il comprenait. Nick essayait de s'habituer à regarder par les deux trous aménagés dans son nouveau casque. Ses oreilles étaient couvertes, mais deux oreillettes lui permettaient non seulement d'entendre les bruits extérieurs, mais aussi de rester en contact radio avec Sato et les autres, installés dans l'ancienne loge des journalistes. Il portait aussi une minicaméra 3D équipée de deux capteurs audio, de sorte que les observateurs pourraient suivre tout ce qu'il verrait et entendrait... sauf si un détenu lui coupait la tête et la stockait quelque part.

Nick commença d'enfiler ses vêtements par-dessus son armure. Les gants en K-Plus viendraient en dernier.

Le directeur Polansky s'approcha de lui pour brancher la caméra et les micros, puis il recula en croisant les bras. Il semblait soucieux.

— Nous sommes tout disposés à faire plaisir au Conseiller Nakamura, Mr Bottom, mais pensez-vous que l'interrogatoire de ce prisonnier justifie tout ce chambardement ?

— Probablement pas, répondit Nick.

Maintenant qu'il avait fini de s'équiper, il se mit à plier les bras et les doigts, et à tourner la tête. Il avait l'impression d'avoir été emballé sous vide dans un film de métal et de plastique. La sueur commençait à s'accumuler sous l'armure.

— Allons-y, dit-il.

*

Nick franchit la porte centrale et commença sa longue marche à travers le terrain. La tente de Delroy Brown se trouvait au premier niveau à mi-chemin derrière le marbre. Brown n'était qu'un petit dealer condamné à seulement trois ans de prison, et en principe il n'aurait jamais dû avoir droit à un aussi bel emplacement, mais il était déjà venu souvent ici pour des délits plus graves, et il y avait beaucoup d'amis.

Nick ne regardait pas par-dessus son épaule, mais il savait que Sato était là-haut, derrière la vitre blindée de ce qui avait été autrefois le restaurant des VIP, et qui était à présent un perchoir de sniper.

Au début, quand Coors Field avait été converti en prison, le terrain de base-ball avait été réservé aux exercices en plein air. Il était maintenant couvert de tentes de toile, d'abris en tôle et en carton, et de cahutes faites de matériaux de récupération. Ceux qui vivaient ici étaient des nouveaux et des

moins que rien, parce que leurs habitations de fortune étaient livrées aux pires intempéries. Coors Field n'avait jamais eu de toit, rétractable ou non. Les détenus noirs bénéficiaient d'un traitement de faveur et occupaient toute la partie couverte derrière le marbre, entre les abris latéraux de la première et de la troisième base. Les Blancs possédaient les zones couvertes du côté gauche sur le premier et le deuxième niveau de gradins. Les spaniques avaient les deux niveaux du côté droit ainsi qu'une partie des gradins centraux qu'on appelait autrefois le Rockpile. Les habitants actuels avaient conservé ce nom.

Les loges de luxe étaient à présent des pièces sans fenêtres réservées aux prisonniers VIP – qui payaient une fortune aux gardiens et au directeur pour ce privilège – et les gradins du troisième niveau étaient couverts de tentes et de cabanes pour les excentriques et les prisonniers âgés qui voulaient simplement qu'on leur fiche la paix.

Une sorte de sentier partant de la clôture du champ central traversait l'ensemble de cahutes pour mener au marbre, et Nick ne s'en écarta pas. Dans l'ombre des tentes et des cabanes en carton, il pouvait distinguer des yeux inquisiteurs, mais personne ne s'approcha de lui. Les visiteurs étaient entourés d'une bulle de protection virtuelle de deux mètres de rayon. Si quelqu'un y pénétrait, le sniper tirait.

Il fallait marcher sur une bonne distance. Nick commençait à transpirer abondamment sous son armure, et il se sentait un peu faible.

Il connaissait la procédure : si des détenus vous attaquent à l'arme blanche, roulez-vous en boule, protégez-vous le visage avec vos gants de K-Plus et laissez votre sniper faire son travail pendant que les prisonniers vous lardent de coups de couteau. Une fois vos agresseurs à terre, relevez-vous et rejoignez à toute vitesse la sortie la plus proche.

Sauf que la sortie la plus proche était maintenant à une bonne centaine de mètres à l'autre bout du terrain...

Nick s'arrêta là où se trouvait autrefois le marbre, pour examiner les gradins. Le filet derrière la position du receveur était toujours là, exactement comme avant que cet État infesté de criminels décide de parquer ses prisonniers ici. Nick était étonné par la réalité de cet endroit qu'il était habitué à ne voir que sous forme numérique, quand il regardait les matchs des Rockies l'été. La plupart des gens avaient cru que la fin des rassemblements publics signerait l'arrêt de mort des sports professionnels, mais les jeux virtuels numérisés passant en 3D à la télé étaient encore plus populaires que les jeux en live d'autrefois. Cela tenait sans doute en partie au fait que les joueurs étaient bien meilleurs : ainsi, la nouvelle équipe des Colorado Rockies se flattait de posséder des joueurs tels que Dante Bichette, Larry Walker, Andrés Galarraga et Vinny Castilla, qui avaient tous joué dans l'équipe une quarantaine d'années plus tôt. La seule règle à présent en ligue majeure de base-ball était que le joueur virtuel enrôlé devait avoir joué autrefois dans l'équipe (et il ne pouvait être numériquement ressuscité que

dans une seule équipe à la fois), d'où le joyeux retour des Brooklyn Dodgers avec Sandy Koufax, Don Drysdale, Jackie Robinson, Duke Snider, Pee Wee Reese, Gil Hodges et bien d'autres. Ces Dodgers avaient à affronter des New York Yankees qui alignaient Derek Jeter, Mickey Mantle, Roger Maris (régulé sur sa meilleure année), Lou Gehrig, Dwight Gooden et Babe Ruth.

Il y avait des discussions sans fin sur l'exactitude historique des joueurs reconstitués et sur l'équité du principe même de ces équipes virtuelles de la MLB, mais les amateurs de base-ball adoraient cette ère de résurrection. Il y en avait peu qui voulaient revenir aux dernières décennies scandaleuses avec leurs joueurs bourrés de stéroïdes.

Nick, comme son père avant lui, aimait beaucoup la boxe, et il regardait souvent les Combats du Vendredi Soir où l'on pouvait voir un jeune Cassius Clay affronter Rocky Marciano ou Jack Johnson...

— Bottom-san, êtes-vous attentif ? murmura la voix de Sato dans l'oreille de Nick. Un homme s'approche sur votre droite.

L'homme aux cheveux blancs qui sortait du village de toile était grand, maigre, noir et vieux. Il portait un short kaki flottant, des sandales, et une chemise d'un blanc immaculé. Il avançait lentement, mais avec une démarche presque royale. Il s'arrêta juste à deux mètres de Nick et écarta les mains pour montrer qu'elles étaient vides.

— Bienvenue, monsieur, dans notre humble monde de Coors Field, sans base-ball et sans fans, sans hot dogs ni pop-corn ni bière, sans rien d'autre que des criminels incarcérés, parmi lesquels ma modeste personne...

Le vieil homme s'inclina légèrement, mais avec beaucoup de grâce. Il avait une belle voix, profonde et hypnotique, un peu comme celle des acteurs shakespeariens et des commentateurs sportifs d'autrefois.

Nick hocha la tête, mais il balaya rapidement les environs en se demandant s'il s'agissait d'une embuscade. *Continue d'avancer*, lui dit son cerveau. *Avance, imbécile*.

— Je m'appelle Soul Dad, lui dit l'homme. Soul avec un « u ». Puis-je vous demander votre nom, monsieur ?

Avance. Avance. Il n'avait rien à faire de dire son nom à ce vieux délinquant sénile.

— Je m'appelle Nick Bottom, s'entendit-il répondre d'une voix qui semblait lointaine.

Quelque chose dans sa conversation ce matin avec K.T. Lincoln avait distrait son attention à un moment où il ne pouvait pas se le permettre. C'était comme si tout ça – les tentes, les détenus, le soleil et le vieux stade dévasté, et même ce vieux fou à la voix étonnante – faisait partie d'une séance de flashback au-dessus de laquelle il flottait.

À force de flotter, tu vas te faire tuer, connard.

Soul Dad éclata de rire.

— Ma foi, Mr Nick Bottom, vous avez laissé vos oreilles d'âne à la maison, aujourd'hui.

Nick regarda un instant le vieil homme avant de se déplacer légèrement sur la droite, en maintenant la distance entre eux mais en l'interposant entre lui et d'éventuels tireurs placés dans les gradins tout en laissant une bonne visibilité pour Sato.

Comme Nick ne réagissait pas, Soul reprit :

— J'ai toujours pensé que, quand le Nick Bottom du *Songe d'une nuit d'été* se réveille et qu'il dit : « elle s'appellera *Le Rêve de Bottom*, parce que ce rêve-là est sans fond, et je la chanterai à la fin de la pièce, devant le duc. Et peut-être même, pour lui donner plus de grâce, la chanterai-je pour elle après sa mort », la femme dont il parle est la Juliette de *Roméo et Juliette*. Shakespeare a écrit les deux pièces à peu près à la même époque, voyez-vous... peut-être en même temps, bien que cela paraisse assez inhabituel pour le Barde... et je crois qu'il a laissé une réalité filtrer dans l'autre, dans cette tirade de Nick Bottom, exactement comme les utilisateurs de flashback, qui laissent leurs réalités s'interpénétrer au point parfois de ne plus pouvoir les distinguer.

Nick était sidéré. C'était bizarre que le poète israélien Danny Oz ait soulevé lui aussi la question de savoir qui était ce « elle » dans le « je la chanterai pour elle après sa mort ».

Tout en sachant qu'il perdait du temps et qu'il constituait une cible de plus en plus tentante, Nick ne put s'empêcher de dire :

— Vous semblez bien connaître Shakespeare, Mr Soul Dad.

En rejetant la tête en arrière, le vieil homme éclata d'un rire profond et ravi. Il avait de grandes dents très blanches, et malgré son âge, il ne lui en manquait qu'une, en haut à droite. En entendant ce rire, Nick se dit qu'il devait être jamaïcain, bien qu'il n'en eût pas l'accent. Quant à savoir s'il riait à cause du « Mr Soul Dad » ou du compliment sur Shakespeare, Nick n'en avait aucune idée.

— J'ai vécu plus de quarante ans dans une petite cabane au bord des voies ferrées à Buffalo, dans l'État de New York, en compagnie d'un professeur de philosophie accro au Sterno et d'une très grande érudition. Il m'en est resté quelque chose, Mr Bottom.

Nick savait que c'était idiot de poser des questions et de prolonger la conversation avec ce vieil homme, mais il faut parfois savoir être idiot.

— Soul Dad, dit-il d'une voix douce, pourquoi êtes-vous ici ?

Un autre éclat de rire tonitruant.

— Je suis ici pour m'être installé sous un échangeur en hiver, et avoir gâché la vue sur la Platte River à des gens qui payent très cher pour habiter dans une grande tour de verre au bord du jardin public. En échange, et si je peux me permettre, vous-même, Mr Bottom, pourquoi êtes-vous ici ? Ou plutôt, qui cherchez-vous ?

— Delroy... Brown.

Soul Dad fit un large sourire qui montra encore toutes ses dents.

— C'est fort courtois de votre part d'omettre le « mot en *n* », Mr Bottom. Et je suis d'accord avec vous sur ce choix. De tout ce que j'ai vu et dont j'ai

souffert au cours des quatre-vingt-neuf années de mon existence, le fait que mon peuple ait décidé de réutiliser ce terme symbolique de notre servitude – et qui n'avait jamais été tout à fait abandonné – est le plus bel exemple de folie infligée à soi-même.

Soul Dad se retourna et désigna une tente à mi-hauteur de la première série de gradins, derrière le marbre, et où, naturellement, tous les sièges avaient depuis longtemps été arrachés.

— Mr Delroy Nigger Brown est là-bas, cher monsieur, et il vous attend.

— Je vous remercie, dit sottement Nick.

Il s'apprêtait à reprendre son chemin quand Soul Dad leva discrètement la main pour que personne derrière eux ne puisse voir son geste.

— Ils ont l'intention de vous tuer, dit-il à voix basse.

Nick attendit.

— Pas Mr Brown, que vous voulez rencontrer, mais un certain Bad Nigger Ajax. Connaissez-vous cet homme ?

— Oui, je le connais, chuchota Nick.

C'était lui qui l'avait arrêté, et c'est sur son témoignage qu'Ajax avait été envoyé en prison une dizaine d'années plus tôt, pour avoir sodomisé à plusieurs reprises une enfant de six ans. La fillette était morte d'une hémorragie interne.

— Voici comment les choses vont se passer, poursuivit Soul Dad toujours à voix basse. Mr Brown va vous inviter sous sa tente. Vous serez bien avisé de décliner cette proposition. Mr Brown va vous dire : « Montons un peu plus haut, à l'écart, dans un endroit discret. » Dix marches plus haut, Mr Ajax va surgir de derrière une tente et vous tirer une balle dans la figure. Ses amis – ou disons plutôt ses acolytes terrorisés, car Mr Ajax n'a pas d'amis ici – vont s'interposer pour bloquer la vue de votre sniper et permettre à Mr Ajax de se réfugier dans la foule vers le côté gauche du terrain. On ne retrouvera pas le pistolet.

Stupéfait, Nick regarda fixement le vieil homme. Quatre-vingt-neuf ans. Soul Dad était né pendant la Seconde Guerre mondiale...

Avant que Nick ait pu dire quelque chose, ne serait-ce qu'un autre « Je vous remercie » tout aussi idiot – sans qu'il sache pour autant si le vieil homme avait dit la vérité, ou s'il lui tendait un piège pour une autre forme d'assassinat –, Soul Dad joignit les mains et le salua, puis il fit demi-tour et s'éloigna en longeant ce qui avait été autrefois la ligne de la troisième base.

Nick recula de deux pas tout en scrutant le dédale de tentes et de cabanes qui remplissaient tout le premier niveau de gradins derrière le marbre.

— Vous avez entendu ça ? murmura-t-il.

— Nous avons entendu, répondit la voix de Sato dans son oreille. J'examine en ce moment une photo d'Ajax.

Nick se passa la langue sur ses lèvres desséchées et gercées.

— Vous avez des suggestions à me faire ?

— Mr Campos propose que vous reveniez en franchissant la clôture du

champ central, Bottom-san. Il vous recommande de courir en zigzag. L'arme d'Ajax est probablement un pistolet de faible calibre.

La sueur coulait dans les yeux de Nick, mais il résista à l'envie de l'essuyer.

— Je vais monter pour trouver Delroy. Pensez-vous pouvoir réagir assez vite pour éliminer Ajax juste au moment où il déboulera ?

— Les ombres sont assez épaisses, là-bas, dit calmement Sato. Il ne restera exposé qu'une seconde. Et je dois vous faire un aveu, Bottom-san.

— Quoi ?

— Pour moi, tous les Noirs américains se ressemblent, Bottom-san.

Nick ne put s'empêcher de rire.

— Bad Nigger Ajax pèse dans les cent cinquante kilos, dit-il en se cachant la bouche avec la main afin que personne dans les gradins ne puisse lire sur ses lèvres.

Comme l'ont fait bien des lanceurs derrière leur gant, songea-t-il.

— Je dois avouer, Bottom-san, que pour moi, tous les Noirs américains de cent cinquante kilos se ressemblent. Vraiment désolé.

— Bon, fit Nick derrière sa main, si c'est comme ça, tirez simplement sur celui qui pointera une arme sur moi. Si vous pouvez.

— Le directeur Polansky ne va pas aimer la paperasse, dit Sato sans trahir aucune émotion.

Nick n'aurait su dire si le chef de la sécurité voulait faire de l'humour. De toute façon, c'était sans importance.

*

Nick s'engagea sur la rampe de terre menant aux gradins. Des hommes devant leurs tentes s'écartèrent sur son passage – pour échapper au cercle de la mort qui se déplaçait avec lui. Il sentait leurs regards braqués dans son dos tandis qu'il gravissait les marches. La rambarde centrale d'autrefois avait été depuis longtemps arrachée.

Arrivé à mi-hauteur de la première section, il s'arrêta près de la tente que Soul Dad lui avait indiquée.

— Delroy Nigger Brown ! lança-t-il.

Sa seule satisfaction fut que sa voix était restée ferme, sans chevrottement. La soudaine envie qu'il avait de pisser le long de sa jambe à travers le Kevlar était un peu moins satisfaisante.

— Delroy Nigger Brown ! Sors de là !

— Qui me demande ? geignit une voix familière.

— Sors de là et je te le dirai, répondit Nick en baissant un peu la voix tout en conservant son ton autoritaire de flic. *Tout de suite.*

— Pourquoi vous venez pas dans la tente, on sera plus tranquilles, gémit Delroy. Faut pas avoir peur, vous savez, monsieur le flic.

— Sors de là *tout de suite*, répéta Nick en martelant chaque syllabe.

Delroy Nigger Brown sortit en rampant de la tente basse. Il portait la

même tenue que Soul Dan, short, chemise et sandales, mais le tout était aussi crasseux que les vêtements de Soul Dad avaient été immaculés. Lorsqu'il se releva, c'est tout juste s'il arrivait à l'épaule de Nick.

— J'ai rien fait, mec, pleurnicha-t-il. Ça fait juste huit mois que je suis là, pour une petite vente de flash, c'est tout. Et c'est une erreur d'identité.

Malgré son envie de pisser ou de s'enfuir – ou les deux –, Nick ne put s'empêcher de sourire.

— Personne ne se retrouve à Coors Field pour avoir vendu du flash, Delroy, aboya-t-il. Tu fourguais de la coke, du X, de la blanche et de la Terreur que tu allais chercher au Nouveau-Mexique. Et tu en vendais à des gamins. J'ai juste une ou deux questions à te poser... et ça n'a rien à voir avec les armes ou la drogue qu'on a trouvées sur toi, ou je ne sais quelle merde.

— Ça n'a rien à voir avec ce que mon, heu, mon avocat voudrait pas me laisser, heu, vous savez, vous parler de ce qui n'a rien à voir avec moi ?

— C'est ça, répondit Nick qui n'était même pas sûr d'avoir compris ce qu'avait dit ce pleurnichard de dealer.

— Ça me va, dit Delroy avec un grand sourire comme si Nick était un ami ou un client en visite. Et si on allait, vous savez, un peu plus loin, où personne peut nous écouter, et où, heu, on sera à l'ombre et tout ça ?

— D'accord.

Nick empoigna Delroy par le bras en le serrant tellement fort que le petit dealer poussa un cri.

Ils gravirent une marche ensemble, tandis que Delroy se tortillait pour tenter de se libérer.

Deux marches. Trois. Quatre.

Nick sentit soudain une infecte odeur d'urine. Delroy s'était pissé dessus. Cette sale petite fouine n'avait pas prévu d'être à côté de Nick quand la fusillade commencerait.

Cinq marches. Six. Sept.

— Non ! hurla Delroy en essayant vainement de se dégager de la prise de Nick.

Il y eut une agitation soudaine autour d'eux, des hommes qui sortaient des tentes ou plongeaient dedans en courant et en se bousculant.

La détonation du fusil résonna à travers Coors Field comme un bruit de batte frappant la balle. Nick vit l'explosion de sang, de cervelle et d'os trois rangs au-dessus de lui et cinq mètres sur sa droite, exactement là où Soul Dad avait dit qu'Ajax serait embusqué.

Ça ne veut pas dire qu'il n'y en a pas trois autres qui attendent, hurla le cerveau de Nick tandis qu'il entraînait Delroy comme un pantin dégoulinant jusqu'aux sièges à côté du cadavre du tireur. À présent, des hommes couraient dans tous les sens, renversant des tentes et se bousculant pour échapper à la zone mortelle qui entourait Nick.

Dans les films, il y a toujours quelqu'un qui s'agenouille auprès d'une

victime pour lui tâter le cou et voir si le cœur bat encore. Nick n'avait jamais eu besoin de faire ça – au bout d'un moment, il suffit d'un coup d'œil pour savoir qu'une personne est morte. Évidemment, ça aide beaucoup – comme dans le cas présent de Bad Nigger Ajax – quand un tiers de la tête a disparu et que la cervelle est répandue sur le béton sale comme du porridge renversé.

Ce qui intéressait Nick, c'était l'arme, et il la trouva – un pistolet .22 long rifle de tir sportif, à canon long. Sans se soucier des empreintes digitales, il le ramassa et enfonça le canon sous la mâchoire de Nigger Brown tout en l'entraînant de nouveau au bas des marches. Nick n'eut même pas un dernier regard pour le cadavre d'Ajax.

Tandis qu'il traversait le terrain en tirant toujours Delroy derrière lui, des hommes continuaient de s'enfuir de tous côtés, vers les murs du champ extérieur ou les abris de la première ou de la troisième base. Dans ce mouvement de panique, les tentes s'écroulaient et les cabanes volaient en éclats. Nick tenait maintenant son pistolet bien en évidence pour que tout le monde le voie. Au moindre mouvement esquissé vers lui, son arme se déplaçait pour le couvrir. Il n'y avait pas beaucoup de mouvements comme ça...

Tout cela rappelait à Nick une scène de film que Val, Dara et lui avaient toujours adorée, celle où Charlton Heston joue Moïse écartant les eaux de la mer Rouge. Des effets spéciaux comme on en faisait avant les ordinateurs, mais drôlement cool quand même.

N'empêche, tu es trop relax, l'avertit son cerveau de flic. *Il y a de bonnes chances pour qu'il y ait encore ici des gens qui veulent ta peau.*

Il ne pouvait pas faire autrement. Nick n'avait pas l'autorisation de sortir Delroy Nigger Brown de Coors Field. Pour cela, il aurait fallu un mandat du tribunal et deux audiences en présence de son avocat, soit sans doute trois mois au total, tout ça pour voir finalement sa requête rejetée. Il lui fallait des informations tout de suite.

À peu près là où, en temps normal, aurait commencé le gazon du champ central, Nick fit un croche-pied au dealer qui tomba à genoux. Nick lui posa le canon de son pistolet sur le front. Il pouvait voir la vermine grouiller dans ce qui lui restait de cheveux.

— Je ne répéterai pas mes questions, dit sèchement Nick.

— Non, monsieur. Heu, oui, monsieur. Ah, merde. Oui, oui, monsieur, dit Delroy d'une voix tremblante.

— Qu'est-ce que t'a demandé Keigo Nakamura quand il t'a interviewé il y a six ans, et qu'est-ce que tu lui as dit ?

— *Hein, quoi ?* s'écria l'homme à genoux. *Qui ça ? Quand ?*

— Tu m'as très bien entendu, dit Nick en appuyant un peu plus le canon de son pistolet.

Du sang apparut sur le front de Delroy.

— Ah, le Jap ? Le Jap avec la caméra, et son assistante, là, une vraie bombe ? C'est de cet enclulé de Jap que vous parlez ?

— Oui, cet enculé de Jap.

— Qu'est-ce que vous voulez ? Parce que, heu, vous savez...

— Qu'est-ce qu'il t'a *demandé* ? Qu'est-ce que tu lui as *dit* ? répéta Nick en enfonçant encore plus le canon de son arme.

Cette fois, le sang se mit à couler.

— Ce putain de Jap voulait savoir où je dégotais, heu, vous savez, le flashback que, heu, que je vendais, gémit Delroy.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Ben, je lui ai dit la vérité, quoi. J'avais pas de raison de mentir.

— À *moi*, tu vas dire la vérité, ou sinon, il y aura un deuxième Nigger avec la cervelle en bouillie.

— *Je vais tout vous dire, je vais tout vous dire !* hurla Delroy en levant ses mains tremblantes mais sans toucher au pistolet. Heu, c'était quoi, la question ?

— Où est-ce que tu te procurais le flashback ?

— Là où j'achetais le reste de ma came. Ça fait six ans, maintenant. Toute ma bonne dope venait de Don Khozh-Ahmed Noukhaev, dans sa putain d'hacienda, à Santa Fe. C'est, heu, le chef de la mafia russe, là-bas, la Bratva.

Ah, merde, songea Nick. *Tous les chemins mènent à Santa Fe*. Il allait devoir faire le voyage que Sato avait prévu pour le lendemain.

— Qu'est-ce que tu as dit d'autre à Keigo Nakamura ?

— Je lui ai juste parlé de ce flashback de merde. L'héroïne ou la coke, ça ne l'intéressait même pas. Il voulait juste savoir pour le flash – comment je le récupérais chez Noukhaev, comment je faisais pour franchir les barrages de ces foutus *reconquistas*, tous ces machins.

— Quoi d'autre ? insista Nick en posant maintenant le canon du pistolet au coin de l'œil de Delroy.

Le dealer poussa un cri.

— Rien d'autre ! Le Jap voulait parler de rien d'autre. Regardez les vidéos si vous me croyez pas !

— Pourquoi as-tu quitté la réception avec Danny Oz le soir du meurtre de Keigo ?

— Quoi ? Avec *qui* ?

— Tu as bien entendu.

— Vous voulez dire le Juif de Six Drapeaux ?

— C'est ça.

— Pourquoi vous croyez que je suis parti avec lui ? Un mec venait de se faire buter dans la maison, vous voyez le truc ? J'allais pas traîner dans le secteur. Il fallait que je me tire, et ce type, là, le Juif, le magicien d'Oz ou je ne sais quoi, il voulait de la came. On est allés chez moi, sur la colline, parce que j'avais pas de fioles sur moi.

— Quel genre de came, Delroy ?

— Du flashback. Le Juif m'a jamais rien acheté d'autre.

Nick lui montra la photo de Dara affichée à l'écran de son téléphone.

— Regarde cette photo...

— Chouette petit lot... commença Delroy.

Nick enfonça un peu plus le canon. D'un simple mouvement de poignet, il aurait pu faire sauter l'œil du dealer qui se mit à hurler. Nick relâcha un peu la pression. Son arme était maintenant tachée du sang qui coulait du front de Delroy.

— Mais putain, mec ! Comment je peux regarder si vous me crevez l'œil ?

— Où est-ce que tu l'as déjà vue ? Et quand ? Tu as intérêt à être précis, ou je te jure que c'est plus qu'un œil que tu vas perdre.

Delroy fit un geste apaisant et se pencha pour mieux voir l'écran.

— Je l'ai jamais vue, mec. Nulle part. Jamais.

— Regarde encore.

— J'ai pas besoin. Je la connais pas, je lui ai jamais rien vendu, je lui ai jamais donné de fric pour rien du tout. Merde, je l'ai jamais vue, vous entendez ce que je vous dis ?

Nick remit son téléphone dans sa poche.

— J'entends ce que tu me dis.

Il lui donna un léger coup de crosse sur le crâne, juste de quoi l'étourdir, et Delroy s'écroula à terre.

Nick se dirigea rapidement vers le mur du champ central. Il se refusait à courir, histoire de conserver un peu de dignité, même s'il s'attendait à recevoir à tout instant une balle dans la tête et ne pouvait s'empêcher de crispier les épaules. Le K-Plus pouvait dévier un tir au corps, mais le choc d'une balle contre son crâne le tuerait même si elle ne traversait pas son passe-montagne.

— Le directeur Polansky ne va pas être très content, murmura la voix de Sato à son oreille. Mais par une heureuse coïncidence, Bottom-san, vos capteurs vidéo et audio semblent avoir cessé de fonctionner il y a deux minutes.

— O.K., fit Nick qui s'en fichait. Dites à Polansky et à Campos qu'il faut qu'ils sortent Soul Dad de là... tout de suite. Tout le monde l'a vu me parler avant que vous ne descendiez Ajax.

La clôture du champ central et la porte n'étaient plus qu'à une quinzaine de mètres. Combien de défenseurs s'étaient précipités vers ce mur vert écaillé en tentant d'attraper la balle ? Combien de lanceurs de relève avaient franchi cette porte pour rejoindre le monticule, le cœur battant et tremblant sous l'effet de l'adrénaline, comme Nick en ce moment ?

Mais à l'époque, le haut du mur n'avait pas été garni de barbelés comme maintenant.

Nick entendit dans son oreille la voix de Campos, le chef sniper.

— Nous n'avons pas besoin d'évacuer Soul Dad, Mr Bottom. Il est pratiquement vénéré comme un dieu, à Coors Field. Un tas de Noirs pensent qu'il a plusieurs centaines d'années et que c'est une espèce de sorcier. Même les Blancs et les spaniques le laissent tranquille. Personne ne lui fera de mal.

— Mais... commença Nick.

— Faites-moi confiance, poursuivit Campos. Soul Dad ne court aucun danger. Je ne sais pas pourquoi il vous a prévenu comme ça, mais il devait avoir ses raisons. Et il disait vrai : Bad Nigger Ajax n'avait aucun ami ici. Des tas de lèche-bottes et des minets, mais ils le haïssaient encore plus que ceux qu'il terrorisait. Soul Dad n'a rien à craindre.

Nick haussa les épaules. Il aurait bien trottiné pour franchir les derniers mètres qui le séparaient de la porte, mais le reflux d'adrénaline lui avait coupé les jambes.

Il entendit du bruit de l'autre côté. Quelqu'un dégageait la lourde barre. La porte s'ouvrit dans un grincement qui évoquait un cri d'agonie. Bad Nigger Ajax, lui, n'avait même pas eu le temps de crier...

Nick franchit le seuil et quitta le terrain.

1.10

Raton Pass et Nouveau-Mexique

Mercredi 15 septembre

Quand Sato l'appela un peu après 6 heures du matin pour lui dire d'être sur le toit des Résidences de Cherry Creek à 7 heures, où l'hélico-libellule *sasayaki-tonbo* viendrait le prendre, Nick éprouva un soulagement si intense et si honteux que cela faillit affecter ses sphincters. Il n'avait jamais imaginé qu'il pouvait être lâche à ce point.

Mais ça lui était égal. Malgré les craintes du conglomerat Nakamura concernant d'éventuels lance-missiles ou autres, l'hélico était infiniment moins risqué qu'une voiture pour se rendre à Santa Fe.

On ne voyait pas un nuage depuis la terrasse de l'ancien centre commercial. À une centaine de kilomètres au sud, Pikes Peak commençait à recevoir les premiers rayons du soleil. L'hélico-libellule arriva par l'ouest et décrivit une boucle avant de se poser délicatement. Nick y jeta son grand sac de toile par la porte arrière et grimpa dans l'habitacle en refusant la main que Sato lui tendait pour l'aider.

Son énorme sac était très lourd. En plus du Glock que Nick portait à la ceinture, il y avait dans ce sac une armure-dragon complète – un modèle de la police qu'il s'était procuré au marché noir quand il avait perdu son boulot et qui était autre chose que les simples sous-vêtements en K-Plus de la veille –, un couteau de combat KA-BAR dans son étui, un fusil d'assaut M4A1 qui avait appartenu à son père, un lance-grenades M209 qu'il avait acheté pour le fixer au vieux M4A1, une boîte de grenades « HE » M406 dans leurs logements séparés, un crache-fléchettes Negev-Galil, et un pistolet semi-automatique 9mm, un Springfield Armory EMP 1911-A1 très compact. Nick avait également emporté un revolver S&W Model 625 calibre .45 qui lui avait fait bon usage dans les concours de tir du DPD – il arrivait à tirer six coups, recharger avec un clip et tirer six autres coups, le tout en à peine plus de trois secondes –, et enfin, des boîtes de munitions appropriées à toutes les armes qui en avaient besoin...

— Faites attention à mon sac, dit-il à Sato en abaissant son siège et en tirant le sac dessous.

— Ah, vous avez apporté vos jouets, Bottom-san ?

Il n'y avait pratiquement aucun bruit de réacteur ni de rotor, mais quand l'appareil redécolla et se dirigea vers le sud, le rugissement de l'air dans la cabine fut tel que Sato tendit à Nick une paire d'écouteurs en lui criant le numéro du canal à utiliser.

L'appareil volait à quelque trois mille pieds. Nick jeta un coup d'œil par la porte ouverte et vit les quartiers de la banlieue sud de Denver se fondre progressivement dans ceux de la banlieue nord de Castle Rock.

Il faisait un peu plus frais – c'était la première matinée vraiment fraîche de ce mois de septembre – et les rayons du soleil éclairaient des voitures et des bâtiments qui semblaient propres, normaux, les produits d'un monde rationnel. Même les vieilles éoliennes rouillées le long du Continental Divide sur leur droite paraissaient belles dans cette chaude lumière matinale. Les cimes des hautes montagnes, à l'exception du Pikes Peak tout proche, semblaient s'éloigner vers l'ouest tandis que la libellule continuait de voler plein sud au-dessus de l'I-25.

Nick faillit sourire. Il savait bien qu'il aurait dû avoir honte de sa réaction quand Sato l'avait appelé, mais son soulagement restait plus fort que son sentiment de culpabilité. C'est juste qu'il n'avait pas voulu se rendre à Santa Fe en voiture, un voyage d'une journée semé d'embûches.

— Qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ? demanda-t-il à Sato sur leur intercom privé.

— Changer d'avis à quel propos, Bottom-san ?

Ce matin, le chef de la sécurité avait l'air endormi. Ou peut-être méditait-il dans le carré de lumière qui éclairait leurs sièges et la cloison arrière.

— Je veux parler de prendre un hélico au lieu d'y aller en voiture.

Sato secoua la tête de cette façon bizarre qui évoquait Oddjob.

— Ah, non. Le *sasayaki-tonbo* ne va pas plus loin que Raton Pass et la frontière de l'État. De là, c'est à bord de deux camions que nous ferons le reste du chemin jusqu'à Santa Fe. L'hélicoptère est le moyen le plus rapide pour rejoindre les véhicules.

Nick réussit à limiter sa réaction à un simple hochement de tête. Il se détourna de Sato pour se concentrer sur les ranchs et les champs abandonnés entre les villes, et l'autoroute peu fréquentée qui défilait sous l'appareil. Ils avaient à présent laissé Colorado Springs derrière eux, et le massif de Pikes Peak, dont le sommet déjà en partie enneigé se dressait à cinq mille pieds au-dessus de l'hélicoptère, s'éloignait sur leur droite.

*

— Nick, demande Dara, pourquoi on n'essaierait pas cette nouvelle drogue, le F-deux ?

Ils sont allongés tous les deux dans leur chambre, par un beau samedi de janvier ensoleillé, dix jours seulement avant que Dara soit tuée. Ils viennent juste de faire l'amour, avec cette lenteur et cette simplicité merveilleuses que

trouvent parfois les couples mariés qui ont franchi une nouvelle étape dans leur intimité.

Pendant près de six ans, Nick a évité de flasher sur ces derniers mois précédant la mort de Dara, même sur les meilleurs souvenirs, parce que le sentiment du malheur qui approche submerge le plaisir d'être avec celle qu'il aime. Mais il vient de faire une exception, parce que la conversation à moitié oubliée de ce samedi de janvier, cinq ans plus tôt, peut avoir un rapport avec sa nouvelle enquête.

Val a dix ans, et il passe ce long après-midi à une fête d'anniversaire, sous la surveillance de Laura McGilvrey.

— Non, sérieusement, dit Dara en s'étirant contre lui. Tu ne veux pas prendre du flashback normal avec moi, mais pourquoi ne pas essayer ensemble ce Flash-deux dont tout le monde parle ? Il paraît qu'il ne permet que des pensées agréables.

Nick grogne. Il a arrêté de fumer, mais en ce moment si particulier après l'amour, il ne peut s'empêcher de penser au paquet de cigarettes caché dans le placard à trois pas du lit.

— Le Flash-deux n'existe pas, dit-il. C'est une légende urbaine, un mythe. Je suis désolé de devoir te l'apprendre, fillette.

— Ah, zut et crotte ! s'exclame Dara. Je croyais que c'était juste le discours officiel, mais que tu avais déjà arrêté des accros au F-deux et que tu en avais tout un tas de fioles dans ton coffre au bureau.

— Non, pas du tout, répond Nick en passant le doigt sur la courbe du flanc nu de Dara (à qui ça donne la chair de poule, et il adore voir ça). Tout ça, c'est des bêtises. Une drogue pareille, ça n'existe pas. Mais même si elle existait, pourquoi voudrais-tu en prendre ? On n'a même pas essayé le flashback normal.

— Parce que tu ne voudrais pas qu'on l'essaye même si j'en avais envie, dit sa jeune épouse avec une petite moue boudeuse.

C'est une vieille blague entre eux. Elle joue la femme-enfant audacieuse qui voudrait prendre des substances illégales, elle qui pense qu'un deuxième verre de vin à table est un péché...

Il lui prend la tête entre les mains et la secoue doucement.

— Qu'est-ce qui te tracasse ? Je sais qu'il y a quelque chose.

Elle roule sur le côté et s'appuie sur ses coudes pour pouvoir le regarder.

— J'aimerais tellement qu'on puisse se parler, Nick. C'est impossible de se parler.

Tout en sachant que c'est la pire des choses à faire dans ce genre de conversation conjugale, Nick éclate de rire.

Dara s'écarte un peu de lui et prend un oreiller pour cacher ses seins adorables.

— Désolé, dit Nick. (Il l'est vraiment. Il sait qu'il lui a fait de la peine. Et il est triste de voir qu'elle couvre sa nudité devant lui.) C'est juste qu'on se parle *tout le temps*, fillette.

— Quand tu es à la maison.

— Et quand *toi aussi*, tu es à la maison, rétorque-t-il. Tu rentres tard le soir et tu as des déplacements le week-end aussi souvent que moi – et même plus.

Et encore une fois, il regrette d'avoir ouvert la bouche.

— Nos boulots... murmure-telle.

En flottant au-dessus de la conversation, écoutant ses pensées d'*alors* en même temps que leur dialogue remontant à plus de cinq ans, Nick est près de conclure que son intuition était fausse... elle n'avait rien dit ce jour-là qui ait un quelconque rapport avec son enquête.

— Je croyais qu'on aimait nos boulots, dit le Nick d'alors.

Imbécile, crétin... pense le Nick de maintenant.

— Oui, c'est vrai. Mais ils nous empêchent de parler de... eh bien, de nos histoires de boulot, justement.

Le Nick d'alors croit comprendre. Il y a des tas d'aspects de l'enquête sur Keigo Nakamura qu'il n'a pas été libre d'évoquer avec Dara, parce qu'elle travaille pour Mannie Ortega, le district attorney. Le Nick d'alors pense qu'elle lui en veut de son silence.

— Je suis désolé, Dara. Il y a des choses dont je n'ai pas le droit de parler, voilà tout, et...

Il est stupéfait : elle vient de lui donner un coup de poing à la poitrine. Pas un coup de poing pour rire... Elle le frappe assez fort pour laisser une marque rouge.

— Espèce d'idiot, dit-elle (et il est encore plus sidéré de voir des larmes dans ses yeux). Il ne t'est jamais venu à l'idée qu'il y a des choses dans *mon* boulot dont je n'ai pas le droit de te parler, alors que je le voudrais ? Que j'en ai besoin ?

Il est suffisamment intelligent – une fois n'est pas coutume... – pour ne pas le reconnaître, mais en fait, cela ne lui était jamais vraiment venu à l'esprit. Dara est investigatrice en chef pour l'un des adjoints du district attorney, le vieux Harvey Cohen qui n'a jamais beaucoup impressionné Nick, et il n' imagine vraiment pas grand-chose dans ses activités professionnelles dont elle ne pourrait pas lui parler si elle en avait envie. À sa connaissance, le bureau du DA – et encore moins Harvey – n'a aucune affaire en cours dans laquelle Nick pourrait être impliqué, ou pour laquelle il serait amené à devoir témoigner devant un tribunal.

— Ce n'est pas *bien*... dit Dara en se plongeant le visage dans l'oreiller. Mais ça n'a sans doute pas d'importance... c'est presque fini... encore quelques jours, peut-être une semaine, d'après ce que dit Mannie.

— Mannie Ortega ? (Nick n'a jamais aimé ce DA ambitieux, très rusé mais pas vraiment malin.) Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ?

— Rien, rien, dit Dara en lui tournant le dos tout en gardant l'oreiller contre sa poitrine.

Mais ses fesses et son dos ravissants sont nus, et Nick se presse contre eux en passant le bras autour de Dara. Il ne rencontre que l'oreiller.

— Excuse-moi, dit-il. J'ai été tellement occupé...

Elle lui touche le haut du crâne du bout des doigts.

— C'est idiot. Oublie tout ce que j'ai dit, Nick. Je t'expliquerai... quand je le pourrai. Bientôt.

Il l'embrasse dans le cou.

Et en flottant au-dessus d'eux au bout des quinze minutes de flash, il se rend compte qu'il avait presque oublié cette conversation. Il ne comprenait toujours pas de quoi elle avait pu parler, ni ce qui l'avait fait pleurer. Manifestement, il y avait quelque chose dans son travail qui la tracassait depuis un bout de temps.

— Et si on faisait cette sieste, comme on avait dit quand on est venus ici il y a une heure ? chuchote Dara en se tournant vers lui.

Son haleine est douce de l'odeur des larmes.

— Oui, bien sûr, on va piquer un petit somme, dit Nick. Je vais juste fermer la porte à clef, au cas où Val rentrerait de chez les McGilvrey avant qu'on soit réveillés.

*

Le col de Raton Pass n'était qu'à 2 388 mètres d'altitude, mais le commandant Malcolm avait établi son quartier général dans une caravane une centaine de mètres plus haut, sur un petit pic juste à l'ouest de l'Interstate 25.

Le commandant avait manifestement été prévenu de l'arrivée de Sato et du fait qu'il représentait le Conseiller. C'est pourquoi il le traita avec le minimum de ce respect agacé que les militaires savent si bien manifester et qu'on peut interpréter par : « Vous me faites perdre mon temps, mais je suis bien obligé... » Sato avait présenté Nick en mentionnant simplement son nom, sans expliquer la raison de sa présence, et le commandant Malcolm l'avait salué avec une parfaite indifférence.

Il y avait eu une époque où Nick aurait été vexé par ce genre d'attitude, mais aujourd'hui, ça l'arrangeait bien. Il voulait pouvoir se plonger dans ses pensées sans être impliqué dans quoi que ce soit.

Et puis, il était fatigué. Il avait passé la plus grande partie de la nuit à flasher, et il avait dormi à peine une heure. Ce n'était pas une stratégie bien futée pour affronter une journée qui allait faire appel à tous ses talents de survie – du moins, ce qu'il lui en restait –, mais il n'avait pas disposé d'assez de temps pour ne *pas* passer ces heures sous flash.

Ils se trouvaient dans la caravane et le commandant leur montrait un écran au milieu de toute une batterie fixée au mur, en pointant vers ce qui semblait être de petits tourbillons de poussière sur un fond tridimensionnel beige clair.

— Ces fontaines de poussière, dit le commandant Malcolm en plantant un doigt dans les images 3D, sont ce qui reste de la 3^e division blindée de la

République du Texas, battant en retraite vers ses points de regroupement à Dalhart et à Dumas. Et là...

Sa main disparut au milieu des images, là où les taches étaient plus foncées et plus larges.

— ... ce grand mur noir que vous voyez est en fait constitué de plus d'un millier de colonnes de fumée entre Wagon Mound et Las Vegas. Un bon nombre se trouvent près du vieux monument national de Fort Union... et sous ces fumées, il y a des centaines de chars, de transports de personnel et autres engins blindés, la plupart texans, qui sont en train de brûler. La bataille a duré dix jours, et certains de nos historiens considèrent déjà qu'il s'est agi du plus important combat de chars depuis la bataille de Kursk à la fin de l'été 1943.

— Qui a gagné ? demanda Nick.

Le commandant Malcolm le toisa comme s'il venait de lâcher un pet.

— D'un point de vue stratégique, les Russes, parce qu'ils ont stoppé la *blitzkrieg* allemande, répondit-il. Bien que les Soviétiques aient perdu plus de six mille chars et pièces d'artillerie, contre sept cents du côté allemand, la Wehrmacht a été contrainte de se retirer. Elle a perdu l'initiative sur le front de l'Est, et ce fut la dernière offensive majeure que Hitler put monter contre les Russes.

Sato s'éclaircit la gorge.

— Je crois, commandant, que mon collègue voulait savoir qui a gagné *cette* bataille – les Mexicains ou les Texans ?

— Ah, fit Malcolm sans paraître le moins du monde embarrassé. Les spaniques et les cartels ont repoussé la RdT en infligeant des pertes significatives aux Texans. C'est ce que je voulais dire par l'expression « battre en retraite ».

La frontière sud du Colorado, qui constituait de fait la frontière sud des États-Unis, était gardée par les troupes de la Garde nationale, mais leur commandant ainsi que cette unité basée à Raton Pass appartenaient à l'armée régulière. La *véritable* armée régulière, celle qui fournissait des mercenaires aux Japonais et autres, était trop précieuse pour être affectée à de simples tâches de défense du territoire, et Nick pensait que le commandant Malcolm avait dû enseigner l'histoire militaire à West Point ou ailleurs avant d'être envoyé ici pour surveiller les guerriers du week-end qui surveillaient la frontière.

Rien de tout cela n'avait d'importance.

— Ces images proviennent de drones ou de satellites ? demanda Sato.

— De satellites. Nous achetons de la bande passante sur des satellites militaires indiens, et aussi quelques civils. Les forces du Nuevo Mexico abattent nos drones.

— Les *reconquistas* contrôlent tout l'espace aérien au sud ?

Malcolm haussa les épaules.

— En principe, les Texans le contrôlent depuis l'année dernière... ils ont

même utilisé des avions avec des pilotes humains. Mais ces trois derniers mois, les forces du Nuevo ont mis en place des batteries laser tactiques mobiles à haute énergie, du type « Dôme d'acier » ou « Baguette magique ». Les *reconquistas* disposent désormais de points de défense multiples contre les missiles balistiques de la République du Texas, mais ils sont aussi capables d'éliminer tout ce qui peut voler... y compris nos drones.

— Mais les *reconquistas* n'ont pas déployé d'engins aériens à eux ? demanda Sato.

— Non, dit Malcolm. Les Texans ont des versions des anciens missiles Nautilus israéliens, qui peuvent intercepter n'importe quel engin à l'est du Nouveau-Mexique, jusqu'à trois cents kilomètres à l'intérieur des frontières du Texas. Vous pouvez me croire, Mr Sato... ici, l'espace aérien n'appartient à personne.

Sato jeta un coup d'œil vers Nick, mais celui-ci n'avait aucune idée de ce que le chef de la sécurité essayait de lui faire comprendre. Que ç'aurait été une mauvaise idée d'aller jusqu'à Santa Fe en hélico ? Nick regarda les écrans, tous remplis de colonnes de fumée noire qui indiquaient des divisions blindées en marche ou des véhicules en feu. *En tout cas, songea-t-il, ça n'est vraiment pas une bonne idée d'essayer de franchir tout ça en camion...*

— Les couloirs aériens entre LA et Santa Fe sont encore ouverts, dites-moi ? demanda Nick.

Le commandant Malcolm se tourna vers Sato en plissant les yeux, comme pour dire : « C'est qui, ce type ? »

— Ces étroits couloirs aériens à l'ouest de Santa Fe sont encore ouverts, reconnut-il. Il y a trop de millionnaires, de producteurs de films et d'acteurs qui ont besoin de se rendre dans leurs résidences secondaires à Santa Fe pour qu'on puisse fermer ces passages.

Nick soupira doucement. *Si seulement Nakamura avait bien voulu dépenser un peu d'argent pour nous envoyer d'abord à LA par avion, nous aurions pu nous rendre ensuite directement à Santa Fe dans l'avion d'un producteur... et nous épargner toute cette merde...*

— Mon commandant, dit Sato, avec tous ces combats le long de l'I-25, nous conseilleriez-vous de prendre la Highway 64 jusqu'à Taos, et ensuite au sud pour rejoindre Santa Fe ?

Nick connaissait bien la 64. La dernière fois qu'il s'était rendu à Santa Fe, il y avait une bonne dizaine d'années de cela, c'est par là que le convoi de la police était passé. À l'époque, le voyage avait été un vrai cauchemar – des bandits dans les collines, des ponts écroulés, des unités paramilitaires plus vicieuses les unes que les autres –, mais au moins, la duchesse de Taos, une petite-fille d'un écrivain de SF socialiste qui s'était installé là-bas dans les années 60, organisait des patrouilles sur une soixantaine de kilomètres, presque la moitié de la distance entre Taos et Raton, histoire de faire régner un peu d'ordre dans tout ça. Une fois à Taos, on n'était plus qu'à deux heures de Santa Fe par la Low Road.

— En fait, répondit le commandant Malcolm, dans la situation actuelle, je ne peux vous recommander aucun de ces deux itinéraires.

Comme Sato ne disait rien, le commandant replongea la main dans l'un des écrans.

— Le seul convoi civil qui ait tenté de rejoindre Santa Fe au cours des quinze derniers jours était composé de douze camions – Coca-Cola et Home Depot s'étaient regroupés – accompagnés de trois engins militaires blindés pour assurer leur protection. Nous avons perdu le contact peu de temps après qu'ils ont franchi nos barricades. Ils n'ont pas atteint Santa Fe, et nous pensons que c'est eux, là...

Nick se pencha pour mieux voir la tache orange foncé sous le doigt de Malcolm. Elle était à peu près à mi-chemin entre les petites bourgades de Springer et de Wagon Mound, qui semblaient séparées par une trentaine de kilomètres le long de l'I-25.

— Nous devons absolument nous y rendre, commandant, dit Sato. Nous recommanderiez-vous l'I-25, ou plutôt la route du canyon jusqu'à Taos ?

Malcolm retira sa main de l'écran et haussa les épaules.

— À dire vrai, l'I-25 offre peut-être une meilleure chance cette semaine. Les cannibales de Gallago ont étendu le rayon de leurs raids depuis l'ancien camp de scouts de Philmont, près de Cimarron, le long de la route du canyon. La cavalerie de la Duchesse n'a pas dégagé les cinquante derniers kilomètres de la 64 des obstacles et des bandits, contrairement à son habitude... on dit que la Duchesse serait morte. Il est possible que dans toute cette confusion après la bataille, l'I-25 vous permette de passer plus facilement inaperçus. C'est possible... mais les chances restent faibles.

Sato hocha la tête et serra la main du commandant. Il sortit de la caravane, suivi de Nick, et ils redescendirent de la colline pour rejoindre les deux Land Cruiser Toyota modifiés qui les attendaient sur le bas-côté de la route. Des tanks étaient positionnés sur les accotements près du sommet du col, et Nick aperçut des unités d'artillerie de la Garde nationale le long de la crête, au nord et au sud. L'hélico-libellule était déjà reparti.

Les quatre « ninjas » aux ordres de Sato attendaient près des deux camions. Quand Sato les lui avait présentés – « Joe », « Willy », « Toby » et « Bill » –, Nick n'avait rien su dire d'autre en réponse à leur salut que « Ah, hem... » Ça lui rappelait son enfance, à la fin du siècle dernier, quand il devait appeler le support technique pour un problème d'ordinateur ou de logiciel, et qu'une voix avec un fort accent venant de quelque part en Inde répondait : « Je m'appelle Joe ». Ah, hem...

Quand Nick avait fait leur connaissance, les quatre hommes étaient vêtus de jeans délavés et de tee-shirts non interactifs banals, mais pendant le peu de temps que Sato et lui avaient passé dans la caravane du commandant Malcolm, ils avaient enfilé leurs armures individuelles. Leur transformation était spectaculaire. Pas de pantoufles, ni vêtements ou passe-montagnes noirs de ninjas pour ces quatre-là. Leurs armures post-dragon – qui semblaient

aussi fines que de la soie, et recouvertes d'écailles qui se chevauchaient – devaient avoir coûté une fortune. Elles s'inspiraient des armures de samouraï du VIII^e ou X^e siècle, dans ces eaux-là. Chacun avait une armure différente, mais elles comportaient toutes des épaulettes cloutées, une sorte de jupe, un casque, des gants également cloutés et des jambières.

— Wouah, fit Nick. Comme dirait mon fils, c'est du matos mégacool.

— *Hai*, grogna « Joe ».

Il était le seul à avoir mis son casque, qui était sacrément impressionnant avec ses cornes sculptées, des sortes de petites crosses de hockey incrustées dans la courbe de ce qui était par ailleurs un casque blindé en Kevlar-9 tout à fait moderne.

Nick pointa le doigt vers ces antennes.

— Joe, ça ne vous ennuie pas si je vous demande à quoi servent ces cornes d'antilope de superhéros ?

— Des symboles de clan, gronda Joe d'un air féroce.

Mais une partie de cette férocité fut estompée par le sourire du jeune mercenaire, et le fait qu'il mâchonnait du chewing-gum.

— Le clan Nakamura, précisa-t-il (cette fois, sans sourire).

Nick regarda les casques que les trois autres tenaient sous le bras en attendant devant les portières ouvertes des Land Cruiser. Tous avaient les mêmes symboles du clan Nakamura, des cornes admirablement décorées. Les hommes de Sato n'étaient donc pas de simples *rōnin*, des mercenaires sans maître, mais plutôt des sortes de *bushi* ninjas-samouraïs, pas seulement au service personnel de Nakamura, mais très certainement fanatiquement dévoués au conglomérat familial.

— Comment ça s'appelle, ces machins ? demanda Nick en désignant du doigt les épaulettes tombantes de Joe, sans toutefois y toucher.

Elles paraissaient très lourdes, mais il vit qu'elles étaient en réalité faites du même tissu superléger en Kevlar-9 que le reste de l'armure.

— *Sendan-no-ita*, *kyubi-no-ita*, répondit Joe.

Nick trouva que c'était un nom un peu long pour des épaulettes relativement petites.

— Et cette couche supplémentaire de K-9 uniquement sur le bras gauche ?

C'est Toby qui répondit. C'était le plus petit et le plus mince des quatre jeunes guerriers, mais sa voix était presque ridiculement grave.

— L'armure supplémentaire sur le bras gauche s'appelle un *kote*, Bottom-san. On peut la lever rapidement pour dévier un coup de sabre ou une balle. On ne la porte qu'au bras gauche parce que le bras droit du samouraï doit rester libre pour pouvoir tirer à l'arc.

— Ou avec un lance-missile sol-air Igla 9K46, ajouta Bill en tapotant un long étui cylindrique qu'il portait à l'épaule.

Sato s'approcha du premier Land Cruiser. Il avait revêtu sa propre armure – entièrement rouge, rouge comme le sang, y compris le casque et le masque métallique. Bien que celui-ci fût relevé, Nick vit qu'il était hérissé de fibres

de couleur pâle, un peu comme des moustaches de chat. Sato portait à la ceinture un authentique sabre de samouraï dans son fourreau.

Nick n'y trouva absolument rien de risible.

— *Tsugi no fourtsu desu ka yaban to jōdan owa~tsu ta no ?* aboya Sato à ses quatre guerriers.

Ils s'inclinèrent tous aussitôt. Très bas.

— *Hai ! Junbi ga deki te, bosu ni id shi masu*, dit Joe.

Sato se tourna vers Nick, qui trouvait que le chef de la sécurité semblait infiniment plus à l'aise dans son armure de samouraï que dans ses costumes gris ou noirs habituels.

— Joe montera avec nous, les trois autres dans le deuxième véhicule. Vous feriez bien de passer votre armure, Bottom-san.

*

Leurs véhicules ressemblaient à des Land Cruiser Toyota, mais quand Nick vit les hommes à côté, il se rendit compte que les deux 4 x 4 – un terme archaïque qui datait de sa jeunesse – étaient à peu près deux fois plus gros que le plus imposant des modèles de cette gamme vénérable que Dara et lui avaient surnommés des « Land Crushers ». Il avait aussi remarqué qu'ils n'avaient aucune fenêtre – même pas de pare-brise. Chaque partie de la surface peinte en jaune terne couleur sable était constituée du même assemblage d'acier, de Kevlar-9 et divers autres alliages.

En vérité, lui avait dit Sato une fois que Nick eut réussi à enfiler son armure de flic – qui n'évoquait en rien celle d'un samouraï –, ces véhicules étaient une synthèse conçue par les militaires japonais à partir de leurs camions civils les mieux blindés et du modèle de l'armée américaine, vieux de vingt ans mais constamment amélioré, qu'était le M-ATV Oshkosh B'Gosh – M-ATV signifiant « Mine-resistant, ambush-protected All Terrain Vehicle », c'est-à-dire un véhicule tout-terrain résistant aux mines et protégé contre les embuscades.

Le bas de caisse de ce Land Cruiser était à un mètre vingt du sol, et sa forme en V lui permettait de dévier le souffle de bombes artisanales. En ces temps où chaque petite grand-mère payait un supplément pour faire blinder sa Chevrolet afin de pouvoir se rendre au supermarché sans risquer de voler en éclats, ce M-ATV restait quand même exceptionnel.

Les énormes pneus Michelin étaient non seulement gonflables depuis la cabine, mais ils étaient tissés en mailles métalliques et pouvaient parcourir trois cents kilomètres à plat. Chacune des quatre roues avait sa propre suspension indépendante de type militaire TAK-7, transmettant d'infimes secousses même si l'engin décidait de rouler sur un peloton de soldats ennemis. Au lieu de recourir à des batteries ou à un moteur à combustion interne nécessitant de l'essence ou du gas-oil, ces véhicules étaient équipés de deux Caterpillar C10 8 cylindres turbos de 700 chevaux développant

2 550 Nm de couple, alimentés par des « éléments radioactifs » stockés au plus profond du blindage. Autrement dit, avait expliqué Sato, les deux Land Cruiser-Oshkosh pouvaient faire deux fois le tour du monde sans avoir besoin de refaire le plein.

— C'est correct, comme consommation, avait répondu Nick.

Joe était en train de l'aider à se harnacher, et le système comportait non seulement des courroies métalliques à cinq points de fixation, mais aussi une série de boucles permanentes qui le maintenaient dans son fauteuil comme dans un sarcophage. En serré aussi bien dans son armure que dans le profond siège-baquet et les harnais, Nick regretta de ne pas avoir pris le temps de faire pipi avant.

Comme s'il lisait dans ses pensées, le samouraï rouge installé au volant lui dit :

— Il y a un tube dans la porte que vous pouvez vous fixer à des fins d'élimination, Bottom-san. L'urine sera stockée dans un récipient de dix litres qui se trouve également dans la porte, jusqu'à ce que nous nous arrêtions pour le vider.

— Dix litres, fit Nick. Super.

On ne voyait aucune fenêtre ni pare-brise à l'extérieur du Land Cruiser, mais à l'intérieur de l'habitacle, on avait une illusion parfaite de deux grands pare-brise devant Sato et Nick. C'était de la 3DHD, avec des images récupérées par toute une batterie de microcaméras externes. Le conducteur pouvait incruster dans ce « pare-brise » des informations et des images plus petites, ce qui renforçait encore l'illusion d'être dans un véritable poste de pilotage.

Joe était en train d'essayer de mettre un masque à oxygène sur le visage de Nick.

— Je n'ai pas besoin de ce truc.

— Si, c'est nécessaire, fit la voix de Sato dans ses écouteurs. Si le véhicule est touché par un obus ou un engin explosif, il n'y aura plus d'oxygène dans l'habitacle.

Nick supposa que c'était à cause de composants permettant d'éteindre les incendies, tels que du CO₂ ou un genre de mousse, et il n'insista pas. Le masque à oxygène avait un micro incorporé, tandis que les écouteurs collés contre ses oreilles faisaient partie du siège-sarcophage. Sato lui montra un bouton placé sur le plancher. En l'enfonçant une fois du bout du pied, Nick serait en communication privée avec Sato, deux fois pour inclure Joe, et trois pour se joindre à la fréquence radio reliant les deux véhicules et leurs six occupants.

— Qu'est-ce que je peux faire d'autre, dans le siège du passager ? demanda Nick.

Il était pratiquement entouré de consoles, d'affichages LCD, d'interrupteurs et de manettes.

— Absolument rien, répondit Sato. Ne touchez à rien, Bottom-san.

— Génial, dit Nick en se demandant s'il devrait se servir du tuyau maintenant.

Il décida d'attendre que Sato et Joe soient occupés à autre chose.

Coincé dans son siège, Nick ne pouvait pas se retourner pour voir ce que faisait Joe, mais le moniteur incrusté dans la planche de bord lui montra le mercenaire en train de se harnacher.

Le reste du Land Cruiser n'était pas exactement comme ce qu'on peut admirer chez un concessionnaire automobile. L'arrière était rempli de casiers, à l'exception du siège remarquablement complexe de Joe. À la grande surprise de Nick, ce siège commença à s'élever à travers le toit du véhicule tandis que Joe agrippait ce qui ressemblait beaucoup à une mitrailleuse M240 7.62mm.

Par une des vues extérieures, Nick vit s'agrandir la grosse bulle noire au-dessus du Land Cruiser, et le canon de la mitrailleuse se mettre en place à travers le plastique ou le verre. Le pilier vertical du siège bourdonna derrière Nick, qui put voir Joe et sa mitrailleuse décrire un cercle complet. Cela lui faisait penser aux mitrailleurs dans les films de bombardiers B-17 – *Un homme de fer*, *Memphis Belle* – qu'il aimait regarder avec Val.

Un détail le frappa : le canon avait *traversé* le verre ou le plastique noir.

— Du verre osmotique ? demanda-t-il.

Comme Sato ne répondait pas, Nick appuya du pied sur le bouton de l'intercom et répéta la question.

— *Hai*, grommela Sato. (Il semblait procéder à une check-list sur l'écran de son téléphone.) Plastique semi-perméable à l'épreuve des balles. Il y en a une couche de dix centimètres sur le dôme d'armement supérieur. Il se moule autour de l'arme.

Nick éclata de rire.

— À lui seul, ce plastique vaut plus que des billets d'avion pour LA et ensuite pour Santa Fe. Et ces foutus camions... ils ont dû coûter à Nakamura des *milliers* de fois plus que ce qu'il me paie pour cette enquête.

— Bien sûr, fit la voix calme de Sato dans les écouteurs.

— Mais alors, pourquoi m'emmener avec vous ? « Ne touchez à rien, Bottom-san. » Je ne suis qu'un passager inutile.

— Pas du tout, Bottom-san. C'est vous qui interrogerez Don Khozh-Ahmed Noukhaev, quand nous aurons rejoint sa résidence de Santa Fe.

— Pourquoi moi ? (Nick avait un ton amer, et il était heureux d'être en com privée avec Sato.) Vous ne faites que me trimbaler comme un vulgaire paquet de linge sale.

— Avez-vous interviewé Don Khozh-Ahmed Noukhaev il y a six ans, Bottom-san ?

— Non, vous le savez bien. Il n'était pas aux États-Unis à l'époque.

— Et il en a été de même pour trois des quatre autres tentatives d'interview. Le FBI a réussi à l'interroger brièvement il y a deux ans – par liaison satellite – mais les agents spéciaux n'ont pas su poser les bonnes

questions. Celle que vous allez avoir sera la première véritable interview avec lui... avec l'homme qui est l'un des derniers à avoir été interviewé et filmé par Keigo Nakamura, et qui peut avoir eu d'excellentes raisons de ne pas vouloir que quelqu'un d'autre voie cette vidéo.

— Vous pensez donc que ce Khozh-Ahmed Noukhaev est le principal suspect ? demanda Nick en essayant vainement de tourner la tête suffisamment pour voir Sato.

— Dans l'enquête, c'est la personne la plus importante qui n'ait pas encore été interviewée par un interrogateur compétent, Bottom-san.

Nick faillit encore éclater de rire. En ce moment, il se sentait tout sauf un « interrogateur compétent ».

Sato appuya sur quelques boutons et un bourdonnement aigu sembla résonner dans le crâne de Nick.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Les turbines ?

— Non, les gyroscopes, répondit Sato. Ils se mettent en régime.

— À quoi ça peut bien nous servir, des gyroscopes ?

— Ils aident à redresser le véhicule, tout comme les suspensions hydrauliques, au cas où le Land Cruiser serait renversé.

Cette fois, Nick s'esclaffa.

— J'ai dit quelque chose d'amusant, Bottom-san ?

— Oui, de très amusant. Il y a une minute, quand Joe a traversé le toit, j'ai cru être dans un film de bombardiers pendant la Seconde Guerre mondiale – vous savez, *Un homme de fer*, ce genre-là. Mais maintenant, je me rends compte que je me retrouve au beau milieu de *Mad Max* ou *Road Warrior*.

— Ce sont aussi des films américains sur la Seconde Guerre mondiale ? demanda Sato en actionnant d'autres boutons.

Les énormes turbos se mirent à rugir et ajoutèrent au vacarme dans la tête de Nick. La tourelle de Joe pivota en ronronnant derrière lui.

— Non, répondit Nick en s'efforçant de ne pas crier dans le micro. Ce sont des films du xx^e siècle – australiens, je crois – qui se passent dans un futur de merde où le monde est devenu complètement anarchique et où des hommes tuent d'autres hommes dans leurs voitures bizarres sur une autoroute où tous les coups sont permis...

— Ahhh, grommela Sato. Skiffie.

— Quoi ?

— De la skiffie américaine.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Nick tandis que Sato vérifiait la liaison radio avec le Land Cruiser transportant Willy, Toby et Bill. De la « skiffie » ? Qu'est-ce que c'est ?

— Vous savez bien, dit Sato en embrayant. (Nick entendit la lourde transmission grincer sous ses pieds.) Skiffie.

— Épelez-moi ça.

— S,c,i,tiret,f,i, dit Sato en avançant devant le second Land Cruiser pour se diriger vers l'ouverture qu'une grue militaire venait de leur ménager dans le

barrage de blocs de béton placés en travers de la route. Skiffie.

Nick rit encore plus fort.

— Vous avez parfaitement raison, Hideki-san, dit-il enfin en se demandant comment essuyer ses larmes sous son masque à oxygène. Toute cette histoire est de la skiffie, et ça promet de skiffier encore plus...

Laissant derrière eux le Colorado et les États-Unis, ils descendirent vers le Nouveau-Mexique.

3.02

Las Vegas, Nevada, et au-delà Mercredi 22 septembre

Extraits du journal intime du professeur émérite George Leonard Fox

Cinq jours de voyage. Cinq jours. Ces cinq derniers jours me semblent plus riches en événements, plus vécus, que mes cinq dernières années. Et quand je dis « vécus », je veux dire plus remplis de vie telle que définie dans le mode de l'expérience vécue avec une surabondance de conscience, illustrée chez quelques-uns seulement de mes personnages littéraires préférés, comme par exemple Alys, l'Épouse de Bath. Ainsi, j'ai peut-être effectivement plus vécu ces cinq derniers jours qu'au cours des quinze dernières années. Ou même les cinquante.

Ou peut-être n'ai-je jamais vécu aussi pleinement.

Une des raisons pour lesquelles j'écris ceci avec une telle joie prudente est que, pour l'instant, personne dans notre groupe n'a été blessé ou tué. Quand je dis « groupe », je ne sais pas si je parle seulement de Val et moi, ou si j'y inclus nos chauffeurs, Julio et Perdita Romano, ou s'il s'étend aux centaines d'autres voyageurs de ce convoi de camions. Dans ma terreur et ma joie d'être vivant cette semaine, je suis devenu vaste. Je contiens des multitudes.

Il est difficile de croire qu'il y a seulement deux jours, j'ai vu de mes propres yeux fatigués le spectacle qu'offre Las Vegas – Las Vegas et la joyeuse anarchie des camps de caravanes qui s'étaient autour dans le désert éclairé par des torches, au-delà de la muraille qui protège Las Vegas, Nevada, du violent cimetière du XXI^e siècle qui entoure ce dernier bastion du siècle dernier (et qui n'a pas encore réussi à l'emporter sur la brillante, improbable, ténue et surréaliste réalité de cette ville).

La haute muraille transparente, garnie de balises, de lasers, de bannières et de lumières menaçantes, commençait juste au sud de l'endroit où la bretelle de la 215 rejoignait autrefois l'Interstate 15. Elle continuait juste un peu au-delà de la 215 sur le côté ouest de la ville, et presque jusqu'à Henderson à l'est. L'aéroport McCarron se trouvait au cœur du secteur protégé, naturellement, ainsi que tous les grands casinos.

Depuis notre campement sur une petite butte au sud-ouest, nous pouvions voir la tour du Stratosphere loin au nord (avec au sommet ses montagnes russes et autres

attractions qui fonctionnaient encore), et le Luxor près de la muraille sud. Le projecteur laser de la pyramide de verre pointait jour et nuit dans l'espace. Mais c'est la nuit que Las Vegas était vraiment dans son élément, avec les lumières, les projecteurs et les lasers de ce qui avait été le MGM Grand, le Mandalay Bay, l'Excalibur, Paris et New York-New York. Certains de ces casinos possédaient encore leurs monuments miniatures étrangement émouvants, la statue de la Liberté et la tour Eiffel. Nous pouvions également voir la courbe du Bellagio et les grandes tours du Bally's, du Harrah's, de l'Imperial Palace, du Treasure Island, du Google Grand et du Mirage qui dominaient les bâtiments plus modestes des hôtels-casinos des années 50 comme le Caesars Palace, et dans le centre-ville, le Sahara, le Riviera et le vieux Circus Circus.

Juste à l'est de l'aéroport, on apercevait les coupoles éclairées du Taj Mahal – 20 % plus grand que l'original –, mais seuls les dômes inférieurs abritaient des casinos et des hôtels. Le dôme principal recouvrait le réacteur nucléaire construit par les Indiens, qui rafraîchissait et éclairait Las Vegas maintenant que le barrage Hoover n'était plus qu'un lointain souvenir.

Presque toutes les petites villes qui avaient autrefois défié la chaleur et la sécheresse du Nevada étant maintenant désertes – les Mesquite, Tonopah, Ely, Elko, Battle Mountain, Pahrump, Searchlight, toutes ces bourgades moins importantes que Reno et Carson City (qui possédaient leur propre réacteur, mais qui avaient quand même perdu 80 % de leur population) –, je ne pouvais qu'imaginer à quel point Las Vegas devait être brillante vue de l'espace quand le terminateur de la nuit traverse cette partie de l'Ouest américain.

En plus des lumières scintillantes à l'intérieur de la ville fortifiée – dont les murailles translucides, occupées comme elles l'étaient maintenant par des casinos et des chambres d'hôtels, brillaient comme de l'or dans la nuit –, il y avait des myriades de lumières dans le désert alentour, celles des milliers d'énormes camions tous feux allumés, et dans leurs cercles de lumière celles des feux de camps géants alimentés par du bois transporté sur quinze cents kilomètres dans ce but précis.

Trois soirs plus tôt, en regardant les spectacles de liesse à l'extérieur des murailles de Las Vegas – les rodéos et les foires, les cirques ambulants avec leurs grandes roues illuminées, leurs montagnes russes et manèges de fusées, les centaines de tavernes, de pubs et de bars installés dans des caravanes ou sous des tentes, les courses de motos et de motocross rugissant au milieu des bordels dans des villages de toile qu'on démontait et remontait ailleurs constamment, une sorte d'éternelle fête foraine à l'extérieur des murailles d'une ville qui est elle-même un parc d'attractions pour les millions de millionnaires qu'on trouve encore sur cette Terre en faillite (mon petit-fils Val me dit les noms de leurs machines aux feux rouge et vert clignotants, les Learjet, Gulfstream, Hawker Siddeley, Falcon, Cessna Citation Excel, Challenger, et les Soukhoï Poutine-Sokoli supersoniques qui atterrissent toutes les quelques secondes à McCarran) –, en contemplant ce spectacle, donc, j'ai été frappé de voir que Las Vegas, aussi bien à l'intérieur des murailles qu'au-dehors, était la plus grande exception à notre nouvelle loi interdisant tout rassemblement public.

Pour Julio et Perdita Romano, comme pour les milliers d'autres routiers et leurs

passagers qui faisaient la fête ici, sur le sol desséché et craquelé à l'extérieur des murailles étincelantes de Vegas, il n'y avait aucune crainte de voir des kamikazes parmi eux. Les camionneurs – certains des Canadiens faisant route vers le sud pour rejoindre l'Ancien Mexique, d'autres des Mexicains du sud de l'ancienne frontière remontant vers le nord pour livrer leurs cargaisons au Canada, et de nombreux chauffeurs américains se dirigeant vers tous les points de la rose des vents – avaient parcouru tant de kilomètres et travaillé si dur pour venir ici et profiter d'un ou deux jours de détente et de plaisir, dans cet équivalent moderne des points de rendez-vous du début du XIX^e siècle en Amérique où se retrouvaient les trappeurs, les Indiens et les acheteurs de leurs peaux de castor, qu'ils n'allaient pas gâcher cette occasion avec des attentats suicides et des assassinats politiques.

Une telle folie était réservée au reste du monde.

Le Peterbilt Sleeper 417 de Julio et Perdita est une machine extraordinaire. L'avant de la cabine, avec ses deux énormes sièges rembourrés UltraRide et la batterie de commandes en face du conducteur, est leur domaine. Val et moi sommes autorisés à nous installer derrière les sièges UltraRide sur deux confortables strapontins légèrement surélevés. Derrière nos strapontins, il y a un grand lit pour les Romano – toujours impeccablement fait dans la journée, et qu'ils partagent rarement parce qu'il y en a généralement un au volant – et derrière ce lit, un peu plus haut et séparé par une porte en accordéon, il y a un espace-couchette plus petit juste sous le déflecteur d'air transparent.

Quand Val et moi y sommes installés, et tandis que nous bavardons un moment en privé avant de nous endormir – Julio et Perdita ont tendance à conduire ensemble jusque tard dans la nuit avant que l'un des deux rampe dans le grand lit –, nous apercevons un ciel constellé d'étoiles brillantes. Si nous nous redressons sur notre couchette, nous pouvons voir, devant le capot du Peterbilt, le bitume de la route qui se précipite vers nous dans la nuit.

Pendant les deux premiers jours après notre évasion, Val n'a pratiquement pas ouvert la bouche, mais maintenant, il parle, il croise le regard des gens, il revit. À dire vrai, ce nouveau Val – aussi secoué qu'il ait pu l'être par les récents événements dont il ne veut pas encore parler en détail – ressemble beaucoup plus au garçon intelligent et intéressant qui est venu vivre avec moi il y a un peu plus de cinq ans. J'avais fini par me lasser du nouvel ado boudeur et taciturne qui semblait toujours au bord de la violence.

Notre dernier soir à Los Angeles a été un cauchemar.

Je m'apprêtais à sortir pour me lancer à sa recherche, ou bien appeler la police ou son père – sans savoir si j'allais le signaler comme disparu ou comme criminel en puissance –, quand il s'est précipité dans la maison. Il a alors fracassé mon téléphone et nous avons regardé ensemble à la télé les cadavres de ses camarades du flashgang. Il n'y avait aucun doute que Val était lui-même en état de choc – il était pâle comme la mort –, mais au lieu d'être le genre de choc qui m'aurait sans doute totalement paralysé comme la plupart des gens, il semblait avoir transformé ce

gamin de seize ans en une version froide et robotisée, mais formidablement efficace, de son père.

Nous n'avons pas eu besoin de nous cacher dans les entrepôts ferroviaires. Julio et Perdita Romano étaient déjà là avec leur camion, ainsi que des dizaines d'autres routiers, et quand je leur ai montré le document signé par Don Emilio Gabriel Fernández y Figueroa, ils nous ont laissés nous dissimuler sur les couchettes de la cabine de leur Peterbilt tandis que des hélicoptères de la police tournoyaient dans le ciel et que Los Angeles brûlait derrière nous.

Ce n'est que le lendemain que j'ai compris à quel point nous avions eu de la chance, Val et moi. Les Romano avaient déjà été payés. Le peu d'argent liquide qui me restait était dans mon sac. Si les Romano et les autres routiers n'avaient pas été des gens d'honneur, ils auraient pu nous laisser là en cette soirée effroyable, ou nous tuer une fois sortis de la ville et jeter nos corps sur le bas-côté de la route, sans que personne en sache rien.

À cause de l'attentat contre le Conseiller Omura et le déclenchement de la bataille entre les forces de la reconquista et la ville, la police routière avait établi des barrages juste avant que la 15 n'entame sa longue montée vers Victorville. Julio et Perdita Romano avaient risqué tout ce qu'ils possédaient – non seulement leur magnifique camion, mais aussi leur liberté – en nous menant à leur Peterbilt et en nous montrant comment nous cacher dans des compartiments secrets aménagés dans les réservoirs de chaque côté.

Là encore, il leur aurait suffi d'appuyer sur un bouton pour relâcher du gaz naturel liquéfié – le carburant utilisé par les camions – dans nos cachettes, et nous aurions été un problème de moins, rien que des corps glacés à jeter dans le désert. Aucun risque pour eux, et le voyage payé d'avance...

Mais c'étaient des gens honorables. Une fois qu'ils eurent montré aux policiers les documents fournis par Emilio et franchi les barrages, Julio et Perdita nous libérèrent de nos cachettes exiguës, puis nous nous installâmes sur nos sièges dans la cabine du Peterbilt qui se joignit au convoi pour se diriger vers Barstow et le désert.

Quand Julio ou Perdita se retiraient dans leur compartiment de repos pour regarder leur télé satellite, ils nous laissaient regarder avec eux. Ce que nous voyions, c'était Los Angeles qui brûlait derrière nous...

Les combats se révélaient bien plus terribles que ce que chaque camp – l'État de Californie ou les cartels, les troupes et les gangs de la reconquista du Nuevo Mexico – avait pu prévoir. Il ne s'agissait pas de simples émeutes. La police n'intervenait pas dans l'affaire et s'efforçait de rester en dehors de la bataille. Le gouverneur Lohan avait promis d'envoyer d'autre troupes de la Garde nationale en renfort de celles qui se faisaient laminer à travers la ville, mais peu de commentateurs pensaient que cela servirait à grand-chose. Quand le gouverneur avait menacé d'adresser une pétition à la Présidente pour qu'elle envoie des troupes fédérales, Julio avait éclaté de rire. Cela faisait des années que de telles menaces étaient vides de toute substance : nos troupes fédérales combattaient en Chine et ailleurs pour des maîtres étrangers.

Mais alors que les forces de la ville et de l'État avaient sérieusement sous-estimé

la puissance de celles de la **reconquista** – elles avaient été sidérées par la quantité de blindés et d'artillerie acheminés vers le nord depuis l'Ancien Mexique (j'en avais vu une partie sous des filets de camouflage dans l'immense cimetière en face de la résidence d'Emilio) –, de même les forces d'Emilio et de leurs alliés spaniques étaient surprises par les soulèvements de Noirs dans South Central, les combats d'Asiatiques dans les banlieues de l'ouest, l'implication des mercenaires engagés par les riches de Beverly Hills, de Bel Air et des hauteurs de Mulholland Drive, et par une dizaine d'autres groupes qui n'étaient alignés ni sur l'État de Californie ni sur les forces du Nuevo Mexico. C'est pour toutes ces raisons que la simple bataille entre la **reconquista** et la Garde nationale de Californie pour décider de l'avenir de Los Angeles s'était presque immédiatement transformée en une foire d'empoigne entre une vingtaine de camps. La ville était en train de devenir un État purement hobbesien – où tous se dressaient contre tous.

Quand je fis part de cette réflexion à Julio et Perdita, ils comprirent et acquiescèrent aussitôt. Ils avaient tous deux lu le **Léviathan** de Thomas Hobbes. J'allais devoir remettre en question mes idées reçues sur les chauffeurs de camion et leur niveau d'éducation...

Et en parlant d'éducation, Val en reçoit une très intéressante dans ce convoi de routiers.

Après une première nuit et une première journée passées dans un état presque catatonique – et j'en dirai davantage à ce sujet plus tard –, je vis que Val commençait à s'intéresser à son environnement et aux gens qui en faisaient partie.

Pendant nos deux nuits passées dans ce campement avec des dizaines d'autres convois de semi-remorques, dans le désert à l'extérieur des murailles de Las Vegas aux lumières tentatrices, j'avais remarqué l'intérêt presque avide de Val pour ce que ces hommes et ces femmes rassemblés autour des feux de camp avaient à dire. Pauvre Val... conformément à la loi et au diktat du Département de l'éducation, il a été contraint de sacrifier à la « diversité » (par pur principe) pendant presque chaque heure qu'il a passée à l'école depuis ses débuts à la maternelle de Denver, il y a de cela presque douze ans. Mais il n'a jamais vraiment su ce qu'était la diversité jusqu'à ce qu'il se trouve dans ce convoi. Val a grandi dans deux villes, Denver et Los Angeles, où les quartiers sont des fiefs raciaux, ethniques, linguistiques, et (de plus en plus) religieux, chacun se battant pour se tailler une part plus importante d'un « gâteau » théorique dans un jeu à somme nulle incessant impliquant la politique, les gangs et la guerre.

Mais pendant ces cinq jours et ces cinq nuits, il a vu et écouté « Gauge » Devereaux, Devereaux la Jauge, un Noir du Sud qui dit ouvertement que le retour au qualificatif de « nigger » est un aveu d'échec aussi bien de sa race que de la nation tout entière. Cela fait trente-huit ans que Devereaux conduit son gros semi-remorque, et il n'a pas l'intention d'arrêter maintenant sous prétexte que les villes auxquelles il livre ses cargaisons sont maintenant séparées par des régions de chaos de plus en plus vastes.

Val a écouté les histoires racontées au coin du feu par Henry Big Horse Begay, un Navajo qui, avec sa femme Laurette, conduit son camion depuis vingt-six ans et qui

met au défi n'importe quelle bureaucratie, armée ou bande de pillards de l'en empêcher. Il rit à gorge déployée – la dent qui lui manque fait paraître les autres encore plus blanches – en pensant à l'homme blanc qui a parqué son peuple dans des réserves, et qui doit maintenant replier sa « Destinée manifeste » comme un vieux tapis usé, mais je suis certain qu'il n'y a pas une once de méchanceté en lui. C'est un simple étudiant de l'Histoire.

— C'est ce qui arrive à chaque race, chaque groupe, chaque nation, dit Henry Big Horse Begay en riant. Les jours de grandeur se déversent telle une immense marée célébrée par les peuples chanceux – comme le mien l'a fait autrefois – qui pensent l'avoir méritée, ce qui n'est pas vrai, et puis la marée se retire, et ces nations, ces tribus, ces peuples se retrouvent tout ébahis sur la plage desséchée et couverte d'immondices.

Comme c'est étrange d'entendre cette image océanique de la part d'un homme qui a grandi dans les déserts de l'Arizona.

Val écoute aussi des gens comme Julio et Perdita, qui ont grandi dans les villes populeuses de l'Est, mais qui n'ont trouvé leur bonheur que sur les grandes routes – ou ce qu'il en reste –, et des spaniques comme les Valdez, nés au Mexique mais qui parcourent les autoroutes américaines depuis le début des années 80, et qui refusent de se soumettre à des clans, des gangs ou des nations qui se définissent aux dépens d'étrangers. Il y a aussi les Ellis, Jan et Bob et leurs trois enfants – qui sont « éduqués en cabine », comme dit Jan. Ils sont originaires du Sud, ce sont des évangéliques, mais ils ont de l'esprit, ils sont intelligents, ils ne s'emportent pas, ils ont les idées larges (ils considèrent le prosélytisme comme une intrusion dans la liberté d'autrui, et ils n'affichent pas leur foi), et leurs trois enfants – d'après Val qui a passé un long après-midi avec eux – en savent plus en géographie, histoire, astronomie, littérature et sciences que les camarades de lycée de Val.

J'ai senti que Val s'intéressait particulièrement à Cooper Jakes (que les autres routiers surnomment « Old Jakes Brakes », le « vieux Jakes-les-freins », pour une raison mystérieuse), un philosophe plus âgé et plus sage que moi. Il, doit bien approcher les quatre-vingt-dix ans, mais il est mince, robuste, et apparemment aussi immortel que du cartilage. Son absence de graisse est largement compensée par son abondante barbe blanche, et conformément à la tradition de tous les grands prophètes, ses prodigieux sourcils sont d'un noir de jais. En un instant, ces sourcils peuvent se lever et devenir aussi intimidants que deux canons de revolver braqués sur vous... Quand il est en colère, Cooper Jakes me fait penser à Achab.

Mais la plupart du temps, Cooper est détendu et plein d'humour (du genre sarcastique, surtout lorsqu'il s'agit de discuter de politique ou de religion). À l'en croire, il conduit de gros camions depuis l'âge de dix-sept ans. Il n'a jamais eu d'épouse ni de famille ni de maison, et ça ne lui a jamais manqué. Son camion a été son arche – c'est le terme qu'il emploie – à travers tous les « déluges de merde » qu'un Dieu en colère a déversés sur l'Amérique au cours de son existence.

Val semble ne pas se lasser d'écouter les commentaires acerbes, mais presque iambiques, de ce vieux libertaire. Je vois ses yeux briller de l'autre côté du feu de camp, et je pense au jeune prince Hal dans la taverne de la Hure, à East-Cheap, pour

ainsi dire aux pieds de Falstaff. (J'étais de ces universitaires qui préféraient infiniment Falstaff – une source d'esprit non seulement en lui-même mais aussi chez les autres, et un Aristote/Socrate potentiel pour enseigner les humanités au jeune prince en formation – à ce politicien menteur et phraseur, cette machine à tuer qu'Henry V devient dans l'œuvre de Shakespeare, quelle que soit l'émotion que peut procurer le discours tant vanté de la Saint-Crépin, avec sa « petite bande de frères ».)

Mais je m'égare...

Hier, Val m'a dit quelque chose sur un ton dépourvu du mépris, de la réserve et du sarcasme qui ont dominé tous ses discours en ma présence ces quatre dernières années.

— Je pourrais devenir routier, Grand-papa.

Je n'ai rien dit sur le moment, mais j'ai failli pleurer en entendant ces quelques mots spontanés (et en particulier, je dois l'avouer, ce « Grand-papa » enfantin qui m'a tellement manqué). Val n'a pas parlé d'être ou de devenir quoi que ce soit – à part sa tentative inconsciente mais incessante de devenir un trou noir de désillusion, si déterminée qu'elle frôle le nihilisme absolu – depuis qu'il a eu douze ans.

Avant que je ne devienne trop sentimental, je dois garder à l'esprit que mon petit-fils a probablement tué quelqu'un la semaine dernière. Ou en tout cas, qu'il a dû essayer.

Il semblait presque en état de choc ce vendredi soir à Los Angeles quand il a vu la photo du cadavre de son ami William Coyne sur l'écran de télévision. Pendant les premières quarante-huit heures de notre fuite, tout ce que j'ai pu lui soutirer sur l'attaque contre le Conseiller Omura a été cette seule phrase qu'il m'a répétée : « C'est vrai, j'étais avec ces petits connards, mais je n'ai pas tiré sur Omura, Leonard. Je te le jure. »

Mais Val n'a jamais dit clairement qu'il n'avait tiré sur personne, et les quelques fois où j'ai mentionné le nom de Coyne, la violence de sa réaction – les yeux baissés, la tête brusquement tournée dans une autre direction, tout son corps tendu – m'a fait penser qu'il s'est passé quelque chose entre les deux adolescents cette dernière nuit à Los Angeles.

Quelle que soit la cause de son traumatisme, Val l'a géré en dormant presque tout le temps pendant les premiers jours, tant que nous roulions. En voyant sa façon de dormir – il tremblait et tressaillait –, j'ai pensé qu'il prenait du flashback, mais une fouille rapide de son sac pendant son sommeil n'a pas révélé de fioles de la drogue.

En revanche, elle m'a permis de découvrir un pistolet noir que j'ai songé un instant à lui confisquer, mais j'ai finalement décidé de le laisser à sa place. Nous pourrions en avoir besoin avant la fin de ce voyage.

Du troisième au cinquième jour de notre exil, quand Val ne dormait pas pendant la journée, je l'écoutais interroger Julio et Perdita sur les détails de la protection de notre convoi.

Apparemment, celui-ci comporte vingt-trois camions semi-remorques dont certains

sont équipés de mitrailleuses lourdes et d'autres armes puissantes. De plus, nous sommes escortés par quatre véhicules blindés et un petit hélicoptère de reconnaissance et d'attaque. Les véhicules de combat – j'ai oublié le détail de leur armement et ce genre de choses, mais Val a visiblement tout retenu du calibre des armes, de la puissance des moteurs et de l'épaisseur des blindages – sont pilotés par des mercenaires appartenant à une société de protection du nom de TrekSec, qui sont payés par ces routiers indépendants ou les sociétés qui les emploient.

Perdita nous a montré sur leur système de navigation par satellite qu'un autre convoi du même genre, composé de dix-sept véhicules, roule en ce moment à quelque vingt-cinq kilomètres devant nous, et qu'il y en a encore un beaucoup plus important qui nous suit à une quarantaine de kilomètres, sur l'I-15. Les convois restent en contact permanent.

D'après Julio, ce sont les bandits qui posent le plus gros problème sur le tronçon de l'I-185 qui va de Las Vegas à St George en passant par Mesquite, même si la reconquista continue d'effectuer parfois des incursions dans la partie sud du Nevada. Julio estime que celles-ci sont de moins en moins fréquentes à cause des échecs répétés des cartels du Nuevo Mexico dans leurs tentatives d'annexion de Las Vegas. Il a ajouté que les raids de la guérilla anglo autour de Kingman et de Flagstaff se révèlent de plus en plus efficaces, et qu'ils ont réussi à clouer les forces d'occupation du NM ces deux dernières années.

Comme nous l'ont expliqué Julio et Perdita, notre problème immédiat se trouve au-delà de la ville presque désertée de Mesquite, théâtre de combats, là où l'I-15 franchit la frontière entre le Nevada et l'Arizona, passant du fuseau horaire du Pacifique à celui des montagnes Rocheuses : les quarante-cinq kilomètres d'autoroute qui traversent le coin nord-ouest de l'Arizona pour rejoindre l'Utah au nord comportaient autrefois de nombreux ouvrages d'art, mais au cours des dix dernières années, les bandits ainsi que les forces des États-Unis et du Nuevo Mexico en guerre ont fait sauter la plupart des ponts et des tronçons surélevés.

Comme le Mormon Range et les autres massifs qui longent la frontière au nord et au sud forment des barrières infranchissables, les convois vont devoir passer une journée entière à se frayer un chemin sur des routes de fortune jonchées de débris, à travers les blocs et les dalles de béton de l'ancienne autoroute le long de la Virgin River jusqu'à l'Utah. Julio nous a montré des vues prises par satellite de cette route sinueuse où les camions seront exposés aux attaques d'éventuels bandits postés sur les hauteurs qui voudraient nous bombarder avec des rochers.

— Est-ce qu'on ne peut pas simplement contourner tout ça ? a demandé Val. Faire un détour par le nord ?

Perdita nous a montré qu'il n'existe aucune autre route, à part quelques pistes et ravines dans le désert, sur une soixantaine de kilomètres au nord de Mesquite jusqu'aux minuscules bourgades abandonnées de Carp et d'Elgin, en longeant le lit de la petite rivière Meadow Valley Wash à présent à sec. Ensuite, il faut faire un détour de près de trois cents kilomètres par les anciennes nationales 93 et 319 avant d'atteindre l'Utah et son autoroute 56 délabrée.

— Les routiers ont surnommé ces quarante-cinq kilomètres la « Diagonale

de la Mort », a dit Julio. C'est un passage long et dangereux, mais c'est quand même plus rapide que de faire des détours acrobatiques. Nous sommes avant tout des camionneurs, et nous nous devons de livrer nos marchandises à l'heure dite.

Voilà pourquoi nous dormons ce soir à l'intérieur d'un périmètre défensif juste en dehors de la ville abandonnée de Bunkerville. Un nom tout à fait approprié, parce qu'il y subsiste quelques bunkers militaires.

Deux kilomètres à l'est, les montagnes se dressent en une formidable barrière évoquant ce qu'on peut voir dans les films inspirés de l'œuvre de J.R.R. Tolkien. Le brèche par laquelle passent la Virgin River et l'ancienne I-15 s'ouvre comme une gueule énorme et sombre – qui nous attend...

Nous nous mettons en route à l'aube. Perdita nous a assurés qu'avec l'hélicoptère de reconnaissance et la puissance de feu de notre convoi, il ne devrait pas y avoir de risque de confrontation importante – juste dix heures de cahots et de secousses, avec le moteur à son plus bas régime.

Val m'a dit ce soir :

— On dirait un de ces films de la Seconde Guerre mondiale que je regardais avec mon vieux. Ces convois sont comme les bombardiers B-17 se regroupant pour se protéger des avions de chasse allemands.

C'est la première fois depuis des années que je l'ai entendu parler de son père sans aucune hostilité.

Les feux des cuisines ont été éteints à 9 heures du soir, et l'humeur n'était pas aux plaisanteries autour des feux de camp. L'ambiance était sombre, et personne ne se laissait aller à fanfaronner. Chacun sait que demain sera l'un des moments les plus périlleux du voyage, mais pratiquement personne n'en parle. Tous les préparatifs nécessaires ont été effectués.

Je suis terrorisé à l'idée de parcourir les quarante-cinq kilomètres de ce lent couloir de la mort, exposé à tous les dangers, mais Val semble plutôt excité... presque enthousiaste. Les jeunes se croient toujours immortels...

Plus tard dans la soirée, quand tout le monde a été couché, je lui ai parlé après l'avoir vu refermer le petit téléphone qu'il a apporté et retirer l'écouteur de son oreille.

J'avais remarqué ce vieux téléphone le deuxième soir de notre voyage, et j'ai interrogé Val à ce sujet – après tout, il a insisté pour que je me débarrasse du mien parce qu'il risquait de nous faire repérer par les autorités –, et il m'a expliqué qu'il avait appartenu à sa mère, et que toutes les cartes et les puces GPS avaient été retirées depuis belle lurette. Il a fini par me dire qu'il écoutait les notes de la partie agenda juste pour entendre la voix de sa mère.

J'en ai eu le cœur serré.

Val était prêt à en dire plus. Je suis à peu près certain que sa bonne humeur et sa loquacité résultent directement du joint de marijuana qu'il a partagé tout à l'heure autour du feu avec Julio, Henry Big Horse Begay, Gauge Devereaux et Cooper

Jakes. J'ai l'impression que Val a consommé beaucoup de flashback ces dernières années, et peut-être, à l'occasion, des drogues plus dures telles que la cocaïne – je n'en suis pas vraiment sûr –, mais je ne l'imaginais pas fumant régulièrement de l'herbe avec ses amis.

Et donc, alors que nous étions dans nos couchettes sous le déflecteur en Kevlar transparent qui nous permet de voir les étoiles scintillantes – le rideau qui nous sépare du lit des Romano en contrebas est tiré, et il assure une isolation phonique étonnante –, Val m'a souri d'un air éméché qui ne lui ressemble pas du tout, et il m'a montré le téléphone.

— C'était celui de maman, ta... enfin, tu sais. Alors, comme je t'ai dit, il n'a plus aucune puce qu'on puisse tracer – je les ai toutes retirées moi-même depuis longtemps –, mais il reste encore les mémos vocaux et tout un tas de notes écrites que j'aimerais bien lire, mais je ne peux pas.

J'ai hoché la tête, mais je me sentais mal à l'aise. Cette conversation était aussi fine et fragile qu'un fil de toile d'araignée. Je savais que le moindre mot ou ton de voix déplacé de ma part suffirait à le rompre ou à le faire simplement s'envoler dans le vent. J'ai dit d'une voix très douce :

— Es-tu vraiment sûr de vouloir entendre sa voix et ses pensées intimes, Val ? Quelquefois, les adultes disent des choses en privé qu'ils ne veulent pas forcément partager avec...

Val a grogné en secouant la tête, et j'ai compris que, sans les effets bénéfiques de l'herbe puissante que Joe Valdez et sa femme Juanita ont rapportée de l'Ancien Mexique, je serais maintenant en train de contempler le dos d'un Val en colère. Mais là, il a continué de me parler.

— Ouais, ouais... mais je pense que dans son journal, il pourrait y avoir l'indice qui me manque pour comprendre pourquoi mon vieux s'est retourné contre elle... et l'a peut-être même tuée.

— Tuée !

J'ai crié, et je me suis aussitôt posé les mains sur la bouche. Val a jeté un regard inquiet vers le rideau tiré, mais il n'y a eu aucun bruit du côté de Julio et de Perdita.

Et Val ne m'a pas tourné le dos. Pas encore. Son chuchotement s'est fait plus rapide, plus véhément, sans aucune trace de la bonhomie procurée par l'herbe.

— Leonard, tu m'as demandé je ne sais combien de fois pourquoi je hais mon vieux. La réponse est peut-être dans ce journal crypté. C'est surtout à cause de ça que j'ai gardé ce foutu téléphone pendant toutes ces années.

— Val, tu ne hais pas vraiment ton père... *ai-je commencé à dire.*

— Si, je le hais, bon sang. Je hais ce foutu salopard, et si on réussit à arriver vivants à Denver, je te jure que je le retrouverai dans le flashodrome de merde où il est en train de pourrir, et je le réveillerai à coups de latte, et je lui tirerai une balle dans le ventre...

Je ne savais pas quoi répondre à un tel accès de folie, et je n'ai donc rien dit. En fait, c'était la seule façon de s'assurer que le gamin continue de parler dans son agitation.

— Il a découvert que Maman faisait quelque chose, Leonard, et je crois

qu'il l'a tuée. Ou il l'a fait tuer. Je le crois vraiment.

J'ai pensé dire quelque chose comme : « Mais ta mère est morte dans un accident de voiture, Val... », mais j'ai aussitôt compris que ça casserait tout. La conversation se terminerait aussi brusquement qu'elle avait commencé. Je me suis éclairci la gorge.

— Quel genre de choses faisait-elle qui aient pu mettre ton père en colère à ce point ?

Val a semblé se tasser, se replier sur lui-même en une masse défensive de genoux et de coudes, la tête baissée.

— Je n'en sais rien. Mais elle était souvent absente les dernières semaines – non, les derniers *mois* – avant d'être tuée dans cet *accident* si commode. Elle sortait souvent en douce. Quand mon vieux faisait des doubles postes au commissariat, et qu'on ne le voyait pas de tout le week-end – et même quelquefois quatre ou cinq jours d'affilée –, Maman faisait pareil. Quand elle devait s'absenter la nuit, elle m'envoyait dormir chez la drôle de grand-mère de mon copain Samuel – Sheila, qui sentait si bizarre. Quelquefois, c'était pour plusieurs nuits de suite. Et le vieux n'en a jamais rien su. Maman m'a fait jurer de garder le *secret*, Leonard. Tu imagines un peu, un parent qui fait jurer le secret à son gamin de dix ans...

J'y ai réfléchi. Ça ne ressemblait pas du tout au comportement habituel de Dara, ma fille, la lumière de ma vie.

— Qu'est-ce que tu penses qu'elle faisait, Val ? Qu'elle avait... une liaison ?

J'étais ébahi de poser une question pareille à mon petit-fils de seize ans, mais je ressentais soudain le désir de connaître la vérité, comme ce malheureux gamin tourmenté avait voulu la connaître pendant toutes ces années.

Val a haussé les épaules. Il semblait avoir très sommeil, tout à coup.

— Ouais, c'est bien possible. Sans doute avec ce gros lard avec qui elle travaillait, Harvey Cohen. Pendant toute cette dernière année, il venait toujours chercher Maman en voiture à des heures bizarres quand mon vieux était au boulot. Et il était *toujours* au boulot.

J'avais la bouche sèche et ma poitrine me faisait mal, non plus sous le coup de l'émotion, mais de façon plus inquiétante, la douleur d'un cœur de vieillard fatigué.

— Alors, tu penses que Dara avait une liaison avec son employeur, Harvey machin, que ton père l'a découvert et qu'il l'a tuée ? Ou qu'il s'est débrouillé pour qu'elle meure dans cet accident de voiture qui a aussi tué un vieux couple et un chauffeur de camion ? Est-ce que ça te paraît raisonnable, Val ?

Cette fois, il m'a foudroyé du regard, et j'ai compris qu'il regrettait de m'avoir parlé de ce vieux téléphone. L'intimité entre nous et les effets de l'herbe commençaient à se dissiper.

— Ouais. Et si tu cherches à me dire que mon vieux n'aurait pour rien au monde fait du mal à Maman, ne te fatigue pas. Tu ne connais pas mon vieux. Tu ne connais pas les flics.

J'ai simplement hoché la tête sans rien dire. C'était vrai. Je n'avais jamais beaucoup fréquenté de policiers – ni eu envie de le faire –, et malgré toutes mes visites quand Val était bébé et que j'habitais encore dans le coin après la mort de Carol, ma troisième femme, je ne m'étais jamais senti à l'aise avec l'inspecteur Bottom. C'est pourquoi, au lieu de prendre la défense d'un homme que je ne connaissais pas, j'ai demandé :

— Est-ce que je pourrais voir le texte crypté ?

J'ai senti sa réticence à me montrer les fichiers, et aussi qu'il s'en voulait – et m'en voulait – d'en avoir autant dit sur un secret qu'il gardait depuis six ans. Mais il a allumé son téléphone et tapoté quelques icônes avant de tourner l'écran vers moi pour que je puisse le voir dans les ténèbres du Nevada.

Je l'ai regardé un long moment, demandant seulement à Val de faire défiler les pages de texte au fur et à mesure, ce qu'il a fait – de mauvaise grâce. Il a ensuite éteint l'appareil qu'il a remis dans sa poche. Il s'est mis sur le côté en me tournant le dos et en tirant la couverture sur ses maigres épaules, mais je n'en avais pas encore tout à fait fini avec notre conversation.

— C'est un code basé sur un mot ou sur un livre, Val. Un code de cinq lettres.

Il a ricané.

— Dis-moi plutôt quelque chose que je ne sais pas...

Je n'ai pas relevé l'insolence. Je commençais à éprouver quelque chose comme de l'excitation. Ces pages encryptées contenaient peut-être un message qui m'était destiné. Dara et moi adorions nous envoyer des messages secrets quand elle était petite. Cela agaçait Carol, mais nous continuions de le faire, même après que Carol était tombée malade.

— Je pourrais peut-être t'aider...

Mais je n'avais pas réussi à cacher mon enthousiasme. Val a remonté sa couverture et s'est écarté encore plus, le dos toujours tourné.

— Je connais le genre de mots que Maman aurait utilisés pour ce code. Pas un seul ne marche. Et de toute façon, ça n'a pas d'importance. On va probablement se faire tuer dans le canyon demain. C'est pas important. Rien n'est important.

Cette entorse soudaine à la syntaxe était une parodie de la façon de parler des policiers, même si Nick Bottom ne s'exprimait jamais comme ça. J'ai été tenté un instant de lui dire : « Tu me fatigues avec ces conneries, petit imbécile », parce que c'est ce que je pensais, mais j'ai attendu quelques secondes avant de lui dire à voix basse :

— « Carol ». Ça pourrait être « Carol ». Le prénom de sa mère.

Val avait l'air presque endormi quand il m'a répondu d'une voix pâteuse :

— Non. J'ai essayé. Je t'ai dit... j'ai essayé tous les putains de mots de cinq lettres qui auraient voulu dire quelque chose pour elle. Tout ça... va rester... codé, c'est tout. Tu ferais mieux... de dormir, Leonard. On va devoir se lever tôt demain pour se faire tirer dessus. Laisse-moi dormir, tu veux ?

Je l'ai laissé dormir.

Je suis resté une heure comme ça à regarder les étoiles, et je me suis redressé sans faire de bruit. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité, et je voyais très bien le téléphone qui dépassait de sa poche tandis qu'il ronflait un peu plus fort que d'habitude.

Je connaissais le mot de cinq lettres. J'en étais sûr.

J'ai tendu le bras pour prendre l'appareil, mais je me suis retenu. Si possible, je voulais que Val m'autorise à essayer le mot et à regarder avec lui le journal intime de Dara se décrypter sous nos yeux.

Si possible... Sinon, j'avais l'intention de lui prendre son téléphone à la première occasion et de lire ces pages moi-même. Sans vraiment savoir pourquoi, j'étais certain que le dernier message secret que Dara avait adressé au monde était plus important que les sentiments d'un adolescent boudeur.

J'ai écrit tout cela à la main dans mon propre journal intime – que j'ai caché pour que Val ne puisse pas le trouver –, et je vais m'endormir en pensant à ma fille, et en me demandant pourquoi elle a choisi ce mot dont je suis certain qu'il est la clef de son dernier message au monde entier.

1.11

Au nord de Las Vegas, Nouveau-Mexique Mercredi 15 septembre

L'obus de tank qui frappa l'Oshkosh Land Cruiser de Nick et Sato fut un coup chanceux. Il explosa partiellement à travers le panneau osmotique du dôme d'armement, décapita Joe le mitrailleur dans un déluge de plasma incandescent, incinéra le reste du corps du mercenaire-ninja en une microseconde, et se déversa dans l'habitable telle une coulée de lave supersonique qui vaporisa tout ce qu'elle n'enflammait pas.

Jusqu'à cet instant, les deux heures et demie du voyage avaient été dépourvues d'incidents au point d'être franchement ennuyeuses.

Pendant les quinze premiers kilomètres en descendant de Raton Pass, les deux véhicules se trouvaient en principe sous la protection de l'artillerie du commandant Malcolm placée au sommet, mais à soixante-dix kilomètres à l'heure, ils quittèrent bientôt cette zone.

Nick ne le remarqua même pas. Il était trop occupé à essayer de suivre les instructions de Sato sur les procédures d'évacuation, l'utilisation du PEAP, les communications, les consignes en cas d'incendie et autres détails sur l'équipement du véhicule. Il était aussi trop occupé à chercher une position confortable. Il était non seulement encombré par son matériel – masque à oxygène, écouteurs et micros, armure et casque, sans compter le siège-sarcophage lui-même –, mais en plus, son sac d'armes personnelles qu'il avait repoussé sous son siège ne lui laissait plus de place pour ses jambes.

Quand Sato eut terminé son couplet d'hôtesse de l'air, et que Nick eut arrêté un instant de se trémousser – le tube à urine avait été *vraiment* utile –, il s'intéressa un peu plus aux grands écrans qui faisaient office de pare-brise. Du temps où les voyages étaient plus faciles, et où le Nouveau-Mexique et le Texas étaient encore des États, Nick et Dara étaient venus ici en passant par Raton Pass, et c'était un de leurs passages de frontière préférés. Le Nouveau-Mexique avait vraiment semblé différent une fois franchie la limite des deux États. Les hautes prairies avaient l'air différentes de celles du sud du Colorado, les contreforts du massif de Sangre de Cristo à l'ouest semblaient différents eux aussi, et surtout, les mesas et les volcans éteints visibles au sud-est affichaient « Sud-Ouest américain ! » plus clairement que n'importe

quel paysage du Colorado.

C'était encore le cas, même s'il y avait maintenant des colonnes de fumée nettement visibles au sud et au sud-ouest qui donnaient l'impression que certains de ces anciens volcans étaient encore actifs. Mais sur les petits écrans tactiques devant lui, Nick pouvait voir que ces fumées provenaient en fait de tanks et de véhicules en feu, et de villes ou de fortifications abandonnées.

— Si le commandant Malcolm et l'U.S. Army – comme la République du Texas et les *reconquistas*, d'ailleurs – sont incapables de maintenir des drones de reconnaissance dans le ciel, dit Nick, comment faites-vous ? La plupart de ces images viennent de drones et non de satellites, ou je me trompe ?

— *Hai*, grogna le samouraï massif en armure rouge. Nos engins aériens miniatures sont beaucoup plus... miniatures que ce dont peut disposer le commandant Malcolm.

— Comme les minuscules drones qui m'ont pris en vidéo juste avant que je rencontre Mr Nakamura ? demanda Nick qui leur en voulait encore de l'avoir filmé pendant son petit flash de dix minutes.

Sato ne répondit pas.

Nick regarda défiler le paysage sur les écrans 3DHD, des vues tellement nettes qu'on en oubliait que ce n'étaient pas des pare-brise ni des vitres. Il ajusta sa position et se demanda si la soupape du tube à urine ne fuyait pas un peu le long de sa jambe. Le trajet jusqu'à Santa Fe était censé durer huit heures – principalement à cause du mauvais état des routes et de la destruction de quelques ponts –, et Nick avait hâte d'être arrivé pour pouvoir se débarrasser de son armure et de tout ce harnachement.

À une soixantaine de kilomètres de Raton, à la sortie 419, ils passèrent devant une ancienne station-service sur leur gauche. La petite bourgade la plus proche, Springer, était encore à des kilomètres, et cette station isolée s'était dressée tel un phare pour les voyageurs de la nuit. Nick se souvenait de cet endroit du temps où il venait en vacances avec Dara : il y avait des douches et des DVD piratés pour les camionneurs, un superbe distributeur de boissons fraîches, et une exposition de voitures des années 50 et 60. Le vent soufflait fort, dans cette région, et il était glacé parce qu'il venait des lointaines montagnes de Sangre de Cristo. Il soufflait toujours, mais la station n'était plus à présent qu'une carcasse noircie. Même l'asphalte et le béton avaient éclaté là où les cuves de carburant avaient explosé.

Quelques kilomètres plus loin, entre les maisons vides de Springer et la petite ville également abandonnée de Wagon Mound, ils trouvèrent le convoi de douze camions dont leur avait parlé le commandant Malcolm.

Sato envoya un message radio au véhicule qui les suivait – Willy au volant, Toby à côté de lui et Bill en position de mitrailleur –, et s'engagea lentement sur le bas-côté pour contourner l'amoncellement de débris encore fumants.

En prenant garde de ne rien toucher d'autre, Nick zooma avec la caméra latérale pour obtenir une meilleure vue de la caravane de quinze véhicules –

les douze camions et leur escorte de trois SUV armés.

Le spectacle était assez effrayant. Nick fit la grimace en voyant les véhicules calcinés et les restes d'êtres humains encore visibles à l'intérieur – des corps réduits en cendres et des squelettes miniatures, certains avec les bras levés dans la position dite du « boxeur », fréquente chez les victimes d'incendie quand les ligaments et les tendons se consomment. Les camions qui n'avaient pas entièrement brûlé avaient été pillés. Il semblait y avoir pas mal de crânes dispersés aux alentours, tout blancs dans le soleil de midi. Il n'y avait aucun signe de survivants.

De profondes traces de chenilles – à coup sûr des engins blindés, dont certains probablement des chars d'assaut – venaient de l'ouest, puis passaient à côté ou au milieu des carcasses du convoi et des SUV fracassés par des obus – ceux-là n'avaient eu aucune chance de résister –, et se dirigeaient enfin vers l'horizon à l'est.

— Des Texans ? demanda Nick. Ou bien la *reconquista* ?

Sato essaya de hausser les épaules dans son épaisse armure de samouraï.

— Impossible à dire. Ici, les bandits – que ce soit les Mexicains ou la mafia russe – possèdent également des véhicules blindés. Mais ils auraient sans doute pris des otages.

Nick regarda les débris encore fumants s'éloigner et disparaître derrière eux, et se dit qu'il préférerait être n'importe quoi plutôt que routier...

Wagon Mound, la « Colline du Chariot », une petite ville d'une soixantaine de maisons calcinées avec un vieux centre-ville tout plat qui ne faisait guère plus d'une cinquantaine de mètres de long, avait été nommée d'après la colline qui se dressait à l'est de l'ancien arrêt où les locomotives à vapeur refaisaient autrefois le plein d'eau. Nick trouva qu'elle ressemblait effectivement un peu à l'un de ces chariots bâchés des temps anciens, les Conestoga.

— Quel effet cela vous fait-il ? demanda soudain Sato.

Cette question tira brutalement Nick de ses réflexions sur les corps et les véhicules brûlés du convoi victime d'une embuscade. D'habitude, le chef de la sécurité ne posait pas de questions ouvertes comme celle-là.

— Quel effet me fait quoi ?

Le système de climatisation de l'Oshkosh M-ATV avait filtré et éliminé la puanteur des corps calcinés et des pneus fondus, mais Nick avait cru la sentir dans son imagination. C'était tellement *bizarre* que Sato l'interroge sur ses sentiments...

— Quel effet tout cela vous fait-il ? répéta Sato. Le fait que votre nation parte en morceaux comme ça ?

Putain, qu'est-ce qu'il me veut ? fut la pensée immédiate de Nick. Est-ce que Sato devait rédiger un rapport psychologique à l'intention de Nakamura ?

— Je ne suis pas sûr de bien comprendre, dit-il prudemment.

— Bottom-san, vous êtes suffisamment vieux pour avoir connu les États-Unis lorsqu'ils étaient riches, forts, puissants, complets avec leurs cinquante

États. Aujourd'hui, il n'y en a plus que... combien ?

Tu sais très bien combien il y en a, espèce de torche-cul... songea Nick.

— Quarante-quatre et demi, répondit-il.

— Ah, oui, grommela Sato. Le « demi » en question correspond à la Californie, j'imagine ?

La question ne méritait pas de réponse.

— Je me demandais si ça vous posait un problème, Bottom-san. D'être ainsi passé du statut de grande puissance mondiale à celui de pays appauvri et criblé de dettes. Ce démantèlement de la nation que vous avez connue enfant et adulte.

Est-ce que c'est de la provoc ? se demanda Nick. Si tel était le cas, le moment était bien choisi. Nick était tellement engoncé dans son armure et coincé dans son siège qu'il ne pouvait même pas attraper son sac sous ses jambes, à moins d'entreprendre la demi-douzaine de procédures d'évacuation d'urgence que Sato lui avait déjà expliquées deux fois.

— Nous ne sommes pas le seul pays à avoir connu la grande débâcle au cours des dix ou vingt dernières années, dit-il enfin.

— Ah, c'est vrai. C'est vrai. (La voix de Sato était un grondement satisfait.) Mais vous reconnaîtrez qu'aucun n'est tombé aussi bas, ni aussi vite.

Nick essaya de hausser les épaules.

— Quand j'étais gamin, mon père avait un ami – je ne sais pas où ils s'étaient connus, à l'école de police, peut-être – qui était né en Union soviétique et qui avait vu ce pays implorer et disparaître en l'espace de quelques mois. Un nouveau drapeau. Un nouvel hymne national. Toutes les républiques satellites échappées du giron. Le corps embaumé de Lénine toujours dans sa tombe ou son mausolée sur la place Rouge, mais le communisme lui-même aussi mort et inutile que les couilles cirées de Lénine.

— Les couilles cirées de Lénine, répéta Sato comme en admiration devant l'expression.

— Alors, conclut Nick, si les Russes ont réussi à s'en sortir sans traumatisme majeur, pourquoi pas nous ?

— Les Russes ont effectué un... comment dites-vous, Bottom-san ? Un come-back, voilà. D'une certaine façon.

— Oui, d'accord, dit Nick. Avec de nouveaux dictateurs comme Poutine pour prendre les choses en mains, il était évident qu'ils se serviraient de leurs ressources énergétiques pour exercer un chantage sur l'Europe de l'Ouest, et leurs militaires se sont de nouveau installés en Géorgie ou je ne sais où. Mais à plus long terme, la démographie était contre eux. Baisse de la natalité, alcoolisme rampant, une économie dépendant entièrement de leurs ressources en gaz et en pétrole...

— Mais du gaz et du pétrole, ils en avaient *beaucoup*, dit Sato.

— Et alors ? En fin de compte, ils ne pouvaient pas gagner contre la force des chiffres. Exactement comme nous ici.

— Vous voulez parler de l'économie, Bottom-san ? Des programmes

sociaux qui ont détruit le dollar ? Ou des afflux d'immigrants ? Ou du comportement des individus qui ne se refusaient rien ?

C'est un putain de séminaire ou quoi ? se demanda Nick. Il se demandait aussi s'il n'y avait pas un système d'enregistrement dans ce véhicule qui avait dû coûter la peau des fesses. Mais pourquoi Mr Nakamura s'intéresserait-il aux opinions d'un de ses employés ? Ce serait comme s'il enregistrerait les opinions des jardiniers *gaijin* qui tondaient ses pelouses. (Pour rien au monde Nakamura n'autoriserait des Américains à travailler dans ses jardins privés.)

Finalement, c'est d'une voix lasse que Nick répondit :

— Tous les chiffres. Ce que vous devez comprendre, Sato, c'est que je suis né dans un pays et une société qui avaient toujours connu une richesse de plus en plus grande, une prospérité toujours croissante, et toutes sortes de choses que nous étions venus à considérer comme un progrès dans la vie de chaque citoyen, à part les vieux schnoques qui se souvenaient encore de la première Grande Dépression. La génération de mon père était même incapable d'*imaginer* que les choses puissent empirer. Et c'est pour ça que, quand ils avaient de l'argent – et nous aussi –, ils le dépensaient aussitôt. Et quand nous n'avons plus eu d'argent, nous avons quand même continué de le dépenser.

— Vous parlez des individus, Bottom-san, ou bien de votre gouvernement ?

— Des deux. Souvenez-vous, j'étais un jeune adulte quand nous avons eu le premier type de crise financière et les minitremblements de terre provoqués par le chômage – nous pensions que c'était le Big One, sans comprendre qu'il s'agissait simplement des premières secousses annonçant quelque chose de bien pire –, et le Président que nous avons élu à l'époque n'a fait qu'aggraver les choses – non, nous avons *tous* contribué à aggraver les choses – en faisant adopter ces programmes d'aide sociale colossaux dont il savait, dont nous savions tous, que nous ne pourrions pas les financer.

— Mais les Européens ont appliqué des programmes similaires pendant des générations, objecta Sato.

Nick trouvait que le chef de la sécurité commençait à ressembler à un prof d'université essayant de maintenir une conversation idiote avec des étudiants qui l'étaient encore plus.

Il éclata de rire.

— Ouais ! Et vous avez vu où ça les a menés ?

— Vous pensez souvent aux pays européens, Bottom-san ?

— À chaque heure et chaque minute de ma vie, Hideki-san, répondit Nick avec emphase.

Au bout de quelques minutes de silence, peut-être parce qu'il en avait un peu trop fait dans le sarcasme, Nick ajouta :

— En fait, non. Je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui beaucoup d'Américains qui pensent aux Allemands ou aux Français, ou à tous ces pauvres connards. Ils ont invité chez eux des dizaines de millions de

musulmans. Ils ont voté les lois et les exceptions à leurs lois inspirées de la *charia* qui les ont conduits à abandonner leur culture au Califat Global. Ils peuvent aller se faire foutre. Notre attitude – mon attitude – est le vieil adage : « Comme on beurre sa tartine, on se couche. »

— Beurrer... sa tartine... dit Sato d'un ton hésitant.

Sur le moniteur de l'habitable, Nick vit à travers les fentes du masque rouge de samouraï les grands yeux noirs du chef de la sécurité bouger tels des scarabées.

— Désolé, dit-il. C'était une vieille blague entre ma femme et moi. C'est un détournement idiot de l'adage : « Comme on fait son lit, on se couche. »

— Ah, fit Sato.

Mais la syllabe ne traduisait pas vraiment la compréhension.

Finalement, Sato reprit :

— Mais à vous, quel effet ces changements vous font-ils ?

Nick soupira. Pour Dieu sait quelle raison – peut-être la simple curiosité de Mr Nakamura –, Sato voulait réellement savoir ce qu'il ressentait. S'il n'avait pas été ligoté sur son siège et engoncé dans son armure, Nick aurait pu quitter la pièce, mais celle-ci se déplaçait en ce moment à précisément soixante-dix-sept kilomètres à l'heure. Il vit sur l'affichage du GPS que la prochaine ville serait Las Vegas... Las Vegas, Nouveau-Mexique, pas la ville des jeux dans le Nevada.

— Ça me fait l'effet que la seconde partie de ma vie a été un foutu cauchemar, répondit-il. Je m'attends à me réveiller un de ces quatre matins pour découvrir que ce n'était *vraiment* qu'un cauchemar... que Hawaï n'a pas fait sécession et que les Japonais ne s'en sont pas emparés après six ans de monarchie. Que Dara et moi, nous pourrions y retourner en voyage de noces si nous le voulions. Que Santa Fe n'est qu'une ville pittoresque dans un État voisin, où on mange bien et où il y a de belles choses à voir, et pas un endroit dirigé par des bandits et où quelqu'un m'a planté quinze centimètres d'acier dans le ventre.

« Je m'attends à me réveiller et voir que je vis dans un pays qui déploie ses forces à travers le monde pour de bons motifs – pour y apporter la justice –, au lieu d'envoyer nos enfants – mon fils l'année prochaine, Sato – sur des champs de bataille dont nous ne pouvons même pas prononcer le nom et où ils vont mourir en combattant pour vous autres Japs... et encore, même pas pour votre foutu pays, mais pour vos *zaibatsu* ou vos *keiretsu* ou je ne sais comment vous appelez vos putains de groupes de sociétés qui dirigent réellement le Japon aujourd'hui.

« Je m'attends à me réveiller et pouvoir me promener dans les rues de ma ville, dans mon pays, sans avoir peur que je ne sais quel gamin djihadiste se fasse exploser devant moi pour je ne sais quelle raison, et voir un match des Rockies par un beau soir d'été sans avoir à craindre les snipers et les kamikazes. Je m'attends à me réveiller et constater que tout l'argent que j'ai mis de côté peut vraiment me servir à acheter quelque chose – un billet

d'avion pour aller quelque part, ou faire une randonnée en voiture –, et que ma femme est toujours en vie pour partir avec moi.

« Mais le cauchemar est réel. Le cauchemar *est* la réalité, et tout ce dont nous avons rêvé – Dara et moi, mon pays tout entier –, s'est évaporé, a disparu, n'est plus qu'un rêve évanoui.

Quand Nick se tut enfin, il avait le souffle court. Il espérait que ce qui coulait sur ses joues n'était que de la sueur.

— C'est pour cela que vous prenez du flashback, Bottom-san ? demanda doucement Sato.

— Bien sûr que c'est pour ça que je prends du flashback, Hideki-san. Et c'est aussi pour ça que la moitié des flics que j'ai connus ont sucé le canon de leur arme.

— Sucé le... ah, je vois, dit Sato.

Nick secoua la tête autant que le lui permettaient son casque et son masque d'armure. Sato lui avait posé trois ou quatre questions idiotes et évidentes, et voilà que l'ex-inspecteur Nick Bottom se mettait à pleurnicher – ou du moins transpirer – comme une fillette. C'était vraiment pitoyable. Cette réaction lui fit toucher du doigt – ou lui rappela – à quel point il était devenu une loque. Tout ce qu'il voulait en ce moment, c'était pouvoir retourner à son cubi, dans l'ancien Baby Gap, fermer la porte à clef et se plonger dans plusieurs heures de flash.

— Mais le Japon a changé lui aussi, n'est-ce pas ? dit-il à Sato.

— Ah, oui, Bottom-san. Au cours de ces années de bouleversements planétaires, *Nihon* s'est débarrassé du carcan de culture et de gouvernement que lui avaient imposé MacArthur et les forces d'occupation américaines après la guerre, et a recouvré sa forme naturelle de hiérarchie et de gouvernement.

— Qui consiste en quoi, exactement ? La domination par la famille et l'homme fort qui l'emportent dans la bataille incessante entre les *zaibatsu* ou les *keiretsu* dont nous parlions tout à l'heure ?

— *Hai*, grommela Sato. Oui, Bottom-san. Plus ou moins. En ce sens, *Nihon* a rejeté la fiction inconfortable de la démocratie qu'on nous a imposée – une forme culturelle qui ne nous a jamais convenu –, pour revenir à quelque chose comme le *bakufu*, le « gouvernement sous la tente », qu'on appelle aussi le shogunat, avec le genre de chef militaro-industriel, le *sei taishōgun*, qui a dirigé le Japon pendant tant de générations.

— Pendant votre Moyen Âge, dit Nick sans chercher à masquer le sarcasme dans sa voix.

— Oui, Bottom-san. Notre Moyen Âge qui s'est poursuivi jusqu'à ce que les Américains obligent notre île et notre culture à s'ouvrir au monde extérieur, c'est-à-dire presque jusqu'au ^{XX}^e siècle. Mais soyez prudent dans votre mépris, Bottom-san. *Sei taishōgun* signifie « le grand général pacificateur des barbares ».

— C'est nous, dit Nick. Les *gaijin*. Les diables étrangers.

— *Hai*. Étrangers, oui, mais pas des diables. Ça, c'est la façon dont les Chinois pensent et s'expriment. Ce sont les plus grands racistes au monde. Mais pas les Japonais. La meilleure traduction de *gaijin* est simplement « les personnes de l'extérieur ».

— En attendant, votre patron, Mr Nakamura, veut devenir un *shōgun* moderne.

— Bien sûr. Tout comme les chefs des *keiretsu* Munetaka, Morikune, Toyoda, Omura, Yoritsugo, Yamahsita et Yoshiake.

— Il y a un Omura qui est Conseiller en Californie, et un Yoritsugo qui l'est dans le Midwest quelque part – Indiana et Illinois ?

— *Hai*, Bottom-san. Et aussi dans l'Ohio.

— Être Conseiller fédéral aux États-Unis est donc une étape importante pour s'emparer du shogunat au Japon ?

— Oui, ça peut l'être. Cela dépend de la réussite ou de l'échec du Conseiller et chef du clan *keiretsu*. Selon qu'il acquiert de l'honneur ou qu'il en perd. Car, voyez-vous, c'est encore une chose qui a fait son retour ces dernières décennies – la centralité de l'honneur, du courage et du sacrifice, un concept très ancien et oublié depuis longtemps, mais très profondément ancré en nous. Le *bushidō*, la « voie du guerrier » qui exige l'honneur jusqu'à la mort, domine à nouveau les pensées et les actes de nombreux Japonais.

— Y compris ce machin, là, le *seppuku*, le suicide rituel, si vous échouez ?

— Oh, oui.

— Mais à quoi bon ?

— À quoi bon, Bottom-san ?

— Oui, à quoi bon, puisque le Japon est victime de la même évolution démographique qui a tué la Grèce, l'Italie, la Hollande, la Russie, et tous ces autres pays dont nous parlions – avec une natalité qui décline. Les Grecs ont pratiquement disparu. La moitié des pays européens ont vu leurs populations d'origine presque entièrement remplacées par des immigrés musulmans...

— Oui, Bottom-san, mais *Nihon* n'autorise pas une telle immigration, qu'elle soit musulmane, coréenne ou autre.

— D'accord, mais la question n'est pas là. Votre taux de natalité continue de diminuer. Quand j'avais vingt ans, vous aviez quelque chose comme cent vingt-sept millions d'habitants. Et maintenant, une vingtaine d'années plus tard, votre population est de... quoi ?... quatre-vingt-dix millions, quelque chose comme ça ?

— Elle est plus proche de quatre-vingt-sept millions, effectivement.

— Et elle décline rapidement. Presque quarante pour cent de votre population a plus de soixante-cinq ans. C'est vieux, ça. Il n'y a plus de petits Nippons qui gambadent sur les tatamis pour travailler plus tard à votre place, remplir les usines et s'enrôler dans vos armées. Quel intérêt peut avoir Nakamura – ou les autres milliardaires des *keiretsu* – à devenir *shōgun* dans un pays où il ne reste plus que des vieux croûtons ?

— Exactement, dit Sato. C'est pour cette raison que nous devons conquérir

la Chine, Bottom-san.

— *Conquérir* la Chine ? répéta Nick bouche bée – ou du moins, autant que le lui permettait la courroie de son casque. Je croyais que nos gars étaient payés pour se battre là-bas pour vous, parce que ça fait partie de votre contribution aux efforts des Nations unies visant à mettre fin aux guerres civiles chinoises.

Sato ne dit rien.

— Vous envisagez de *conquérir* la Chine ? répéta bêtement Nick. Quarante-vingt-sept millions de vieux Japonais essayant de conquérir un pays qui compte... combien, déjà... un virgule six *milliard* d'habitants ?

— Exactement, répéta Sato. Mais la Chine est un pays de un virgule six milliard d'habitants qui a imploré encore plus que vos États-Unis, Bottom-san. Un désastre économique. Le chaos culturel. L'inflation. La stagnation. Des émeutes. Des rébellions militaires. Un effondrement complet de leur système politique communiste archaïque. Des seigneurs de la guerre. La guerre civile.

— Alors, comme ça, le Japon cherche seulement à en conquérir un morceau ?

— *Hai*, Bottom-san. Juste un morceau. Peut-être un tiers – mais le tiers le plus productif, incluant Shanghai, Pékin et Hong Kong. L'Inde – un autre « pacificateur » des Nations unies là-bas – peut avoir une grande partie du reste. Des négociations sont en cours avec elle sur ce point.

L'Inde, songea Nick, avec ses un virgule huit milliard d'habitants... Putain de merde... Le Japon, l'Inde, l'Indonésie et le Califat Islamique sont en train de se partager le monde, et pendant ce temps-là, nous, on se shoote au flash et on se fait péter la gueule...

Avec un gros effort pour ne pas se remettre à pleurer, ou rire, ou hurler à la lune qu'on apercevait juste au-dessus de l'horizon enfumé à l'est, Nick dit :

— Le petit Keigo Nakamura allait donc devenir le prince héritier de cet éventuel *shōgun*, qui pourrait bien régner sur un nouvel empire de sept cent cinquante millions d'âmes.

— Un *shōgun* probable, précisa Sato. Mais vous avez raison, bien qu'un *shōgun* ne soit pas à proprement parler un roi, et que le pouvoir ne se transmette pas toujours au fils aîné – ou unique. Si Hiroshi Nakamura devient le premier *shōgun* en cent soixante-quatre ans, et si son fils avait été encore en vie, celui-ci aurait été le *daimyō* le plus éligible pour accéder au shogunat à la mort de son père... à condition que les autres *daimyō*, les seigneurs de la guerre des *keiretsu*, soient d'accord.

— Avec toutes ces affaires qui se trament, murmura Nick (mais le micro transmettait bien son murmure), ce petit imbécile n'a rien trouvé de mieux que de venir aux États-Unis pour tourner son documentaire sur le flashback.

— Oui, dit Sato.

— Et vous l'avez laissé se faire tuer.

— Oui.

— Ma foi, après une boulette pareille, si le vieux Nakamura ne vous a pas donné l'ordre de vous faire *seppuku*, je ne sais pas ce qu'il lui faut.

— Oui, dit Sato.

— Fourgon Un, ici Fourgon Deux, fit la voix du ninja Willy sur la liaison radio entre les deux véhicules. Vous voyez ce garçon à cheval, Sato-san ? À vous.

Un garçon à cheval ? Nick regarda les écrans. Jusqu'ici, le voyage avait été tellement sans histoire, à part cette conversation vraiment bizarre, qu'il avait oublié où il se trouvait et n'avait plus fait attention à ce qui se passait à l'extérieur du Land Cruiser.

— Compris, Fourgon Deux, répondit Sato. Cela fait un moment que je l'observe, Willy. À vous.

Nick trouva enfin l'écran montrant le garçon sur son cheval. Le minidrone qui transmettait l'image semblait n'être qu'à une quinzaine de mètres au-dessus du gamin, qui devait avoir à peu près l'âge de Val – treize ou quatorze ans tout au plus.

Non, rectifia Nick. Val est plus vieux. Il a eu seize ans il y a une quinzaine de jours, et j'ai oublié de l'appeler pour lui souhaiter son anniversaire.

Ce garçon était spanique, torse nu et sans chaussures, et il ne portait qu'un short crasseux qui semblait avoir été taillé dans un pantalon d'homme. Il était juché sur une rosse tellement vieille et courbée que les pieds du gamin touchaient presque terre. Le garçon et le vieux canasson étaient si maigres qu'on leur voyait les côtes sous leur peau brune couverte de croûtes.

— Je ne vois pas de téléphone, dit Bill depuis sa position dans la tourelle de l'autre véhicule.

— Moi non plus, confirma Joe dans sa tourelle au-dessus de Nick.

— Fourgon Deux à Fourgon Un, coupa Toby qui était le passager dans l'autre Oshkosh M-ATV. Il pourrait en avoir un dans sa poche, avec une commande vocale. Le gamin est peut-être en train de transmettre nos coordonnées à une batterie d'artillerie.

— Bien reçu, Toby, dit calmement Sato. Quelqu'un a-t-il entendu quelque chose ?

Nick comprit que le drone transmettait aussi en audio, mais quand il réussit à trouver la bonne fréquence, il n'entendit que le vent dans l'herbe sèche autour du gamin, et le bruit du balayement occasionnel de la queue du vieux cheval.

— Négatif, Fourgon Un, répondirent quatre voix.

— Fourgon Un et Fourgon Deux, poursuivit Sato, quelqu'un a-t-il vu ses lèvres bouger ?

Encore une fois, quatre négations leur parvinrent sur la liaison radio. Nick se sentait vraiment idiot. Un idiot en surnombre.

— Fourgon Un, j'ai monté la calibre .50, dit Bill depuis la bulle de l'autre véhicule. Le garçon est à cent trente mètres de nous à l'est. Je peux facilement l'atteindre.

Ils s'exprimaient tous en anglais, pour que Nick puisse suivre.

— Bien compris, Fourgon Deux, dit Sato. Continuez de le suivre jusqu'à ce que nous l'ayons dépassé de un kilomètre, quand on sera hors de vue. Joe, tu l'as bien en ligne de mire, toi aussi ?

— Oui, Sato-san.

— Laisse Bill garder l'œil sur le gamin et son cheval. Continue de pivoter et signale-nous si tu repères autre chose.

— Compris, Sato-san.

— Fourgon Deux... Bill ?

— *Hai*, Fourgon Un ?

— Je surveille l'écran, mais tout en conduisant, alors fais bien attention de me prévenir dès que le garçon bougera... surtout s'il fait faire demi-tour à son cheval. Dis-moi alors dans quelle direction pointe la tête du cheval. Surveille le moniteur du drone quand il sortira du visuel.

— *Hai, j-shi*, répondit aussitôt Bill.

Dis-moi alors dans quelle direction pointe la tête du cheval ? songea Nick. Une fois qu'ils eurent franchi la petite butte et commencé à descendre dans une large vallée pour se diriger vers un pont – le lit de la rivière était maintenant à sec –, Nick demanda :

— Pourquoi toutes ces questions et ces discussions tout à l'heure sur le Japon et la Chine, et sur mes sentiments ? Je ne crois pas que vous cherchiez juste à faire la conversation.

— Il s'agit de Don Khozh-Ahmed Noukhaev et de votre rencontre prévue avec lui demain matin, Bottom-san.

— Don Khozh-Ahmed Noukhaev ? Et pourquoi parlez-vous de *ma* réunion avec ce type ? Vous y serez aussi, non ?

— Négatif, Bottom-san. C'est Don Khozh-Ahmed Noukhaev qui a contacté directement Mr Nakamura pour organiser cette rencontre, et il a bien précisé qu'elle ne doit se faire qu'avec vous. Personne d'autre.

Nick essaya de secouer la tête.

— Je ne comprends pas. Et même s'il ne veut parler qu'à moi, quel est le rapport avec ces histoires de pays qui partent en quenouille, et du Japon et de la Chine, et patin-couffin ?

— Il faut que vous compreniez qui est réellement Don Khozh-Ahmed Noukhaev, répondit Sato. Ce qu'il représente.

— C'est un trafiquant de drogue. Ce qu'il représente, c'est une énorme montagne de fric.

— C'est vrai, Bottom-san, mais il y a beaucoup plus que ça. Les parents de Don Khozh-Ahmed Noukhaev ont connu cette perte de culture et d'intégrité d'une nation quand l'Union soviétique a implosé.

— Bon, fit Nick, je veux bien verser une ou deux larmes pour eux. Mais cela dit, Don Khozh-Ahmed Noukhaev est *tchéchène*, non ? Ses parents et lui auraient dû se réjouir quand le vieil empire soviétique s'est retrouvé à flotter le ventre en l'air.

— Son père était tchéchène, Bottom-san, mais sa mère était russe, et il a été élevé à Moscou...

— Je ne vois toujours pas...

Ils approchaient du pont. Devant eux, l'I-25 formait une rampe taillée dans la roche de l'autre côté de la vallée. Ici, les terres un peu plus vertes, un peu plus herbeuses, étaient interrompues par de vieux peupliers de Virginie, certains abattus et d'autres qui se dressaient encore.

— Don Khozh-Ahmed Noukhaev représente non seulement les intérêts déclinants de la Russie dans les régions des États-Unis actuellement occupées par les troupes et les colons du Nuevo Mexico, mais aussi les intérêts très actifs du Califat Global.

— Vous voulez dire que ce trafiquant de drogue travaille pour les musulmans ? Qu'ils veulent prendre le contrôle de ce qui était l'Arizona, la Californie du Sud, le Nouveau-Mexique, des parties de...

— Ce que je veux dire, Bottom-san, c'est qu'il est très inhabituel et très intéressant que Don Khozh-Ahmed Noukhaev ait contacté Mr Nakamura et qu'il ait accepté un entretien avec vous. En fait, qu'il ait *insisté* pour avoir cet entretien. Avez-vous eu affaire à lui dans le passé, pour des choses que nous ignorerions ? Car si c'est le cas, il est très important que nous le sachions, Bottom-san.

— Non, rien, répondit Nick en toute franchise.

Le DPD avait essayé d'organiser une rencontre avec cet homme après le meurtre de Keigo Nakamura, parce que les techniciens du défunt réalisateur de documentaires avaient dit qu'il avait été interviewé quelques jours avant le crime, mais Don Khozh-Ahmed Noukhaev s'était révélé être un fantôme. Il n'y avait même pas moyen de contacter ses assistants. Les flics de la police locale de Santa Fe et les patrouilleurs du Nouveau-Mexique – qui étaient tous à la solde de quelqu'un, naturellement – n'avaient pas levé le petit doigt pour aider. Nick savait que le FBI n'avait pas eu plus de chance avec le trafiquant de drogue et d'armes russo-tchéchène-mexicano-musulman...

— Je ne vois toujours pas... commença Nick.

— Fourgon Un, Fourgon Un. (C'était la voix de Bill installé dans la tourelle de Fourgon Deux.) Le gamin fait tourner son cheval... de cent quatre-vingts degrés, on dirait... Oui, il s'est arrêté.

— Très bien, Fourgon Deux, dit calmement Sato. (Le chef de la sécurité actionnait différentes commandes sur son tableau de bord.) Préparez-vous à...

C'est à cet instant que l'obus antichar de 120mm HEAT frappa la bulle en Kevlar transparent au-dessus du premier Oshkosh, décapitant Joe en une microseconde, puis déversant une coulée de lave supersonique sur le corps calciné du ninja et dans le petit habitacle où étaient assis Sato et Nick.

1.12

Au nord de Las Vegas, Nouveau-Mexique Mercredi 15 septembre

Pour Nick, il n'y eut qu'une sensation immédiate de chaleur intense, suivie d'une pression effroyable, comme si un mur de ténèbres l'entourait et se resserrait autour de lui, puis plus rien.

Dans le second Oshkosh Land Cruiser M-ATV trente mètres derrière eux, le conducteur Willy – qui s'appelait en fait Mutsumi Ōta – vit le véhicule de Sato recevoir le projectile. La tourelle s'éleva à soixante mètres dans les airs sur une colonne de flammes qui semblait la soutenir. L'Oshkosh de Sato bascula et heurta le bord gauche du pont qu'il traversait avant de tomber en une série de tonneaux dans le lit desséché, entraînant avec lui la rambarde et le contrefort en béton. Des débris de métal incandescent avaient été projetés lors de l'impact de l'obus, et la trappe arrière, tel un shrapnel de cent cinquante kilos, passa à quelques centimètres du véhicule d'Ōta. En contrebas, d'autres geysers de flammes jaillirent des trappes ouvertes, des conduits d'aération et de l'arrière du véhicule de Sato et de Nick.

Ōta sortit de la route en donnant un coup de volant si brutal que l'énorme véhicule se retrouva quelques secondes sur deux roues seulement avant de retomber lourdement sur les quatre. Trente mètres avant l'endroit où il avait quitté la route, le bitume explosa sous l'impact d'un deuxième obus, et un troisième explosa juste à gauche de l'endroit où l'Oshkosh avait failli basculer.

Il y avait au moins deux tanks qui leur tiraient dessus.

Toby cria en japonais :

— J'ai vu les éclairs ! Deux tanks, caisse à couvert, juste au pied de la colline à mille mètres devant nous.

En atteignant le haut de la berge, Ōta continua tout droit sans ralentir et les douze tonnes de l'Oshkosh semblèrent flotter dans l'air pendant une éternité avant de retomber dans la pente, écrasant les quatre suspensions TAK-7.

La berge nord explosa derrière eux.

— Trois tanks ! s'écria Bill depuis sa tourelle. J'ai vu le troisième éclair.

Le M-ATV d'Ōta roula au milieu des saules et des troncs de peupliers avant

de s'arrêter dans le sable près de la berge sud. À présent, ils devaient être hors de vue et de portée des tanks, mais ils pouvaient encore être atteints par des mortiers ou des canons.

— Des fantassins ! cria Bill. (Son vrai nom était Daigorou Okada.) Je les ai vus juste avant qu'on descende. Plusieurs centaines, je crois. Ils ont des fusils d'assaut et des lance-roquettes, et aussi des missiles antichar TOW.

— Où ça ? demanda Mutsumi Ōta de sa voix calme et posée.

Il allait devoir s'assurer que son chef, Sato, était encore en vie, mais cela pouvait attendre une minute, le temps de comprendre la situation tactique et de trouver un moyen d'engager le combat.

— Ils sortent de trous au sud, à mi-chemin des tanks, dit Okada.

Sa voix était maintenant plus calme et plus professionnelle.

Pendant ce temps, Toby, qui s'appelait en réalité Shinta Ishii, avait essayé de contacter Sato ou Joe – de son vrai nom Tai Okamoto –, ou le *gajjin* qui était avec eux. Pas de réponse.

— Comment les drones et les satellites ont-ils pu ne pas repérer ces tanks ? demanda Shinta Ishii quand il eut renoncé à essayer de joindre le véhicule de Sato.

— Probablement de bonnes couvertures de cryocamouflage par-dessus les chars embusqués et les troupes dans leurs trous, dit Ōta. Ça permet de rester exactement à la température du sol. L'un de nous va devoir y aller pour qu'on ait une meilleure idée de ce qui nous arrive dessus.

— *Hai* ! répondit Shinta Ishii.

Il déconnecta aussitôt ses liaisons de com et autres cordons ombilicaux, donna un grand coup sur le bouton de dégagement des harnais, prit un kit d'oxygène et de communications – un PEAP – qu'il fixa sur son casque. Il prit enfin une caméra vidéo et un pistolet 9mm dans la boîte à gants avant d'ouvrir la portière et de sauter en roulé-boulé.

Une seconde plus tard, des images apparurent sur les écrans de l'Oshkosh, transmises par la caméra d'Ishii que celui-ci levait prudemment au-dessus du bord de la berge en gardant la tête baissée.

Une centaine de fantassins en armure légère s'avançaient sur les cinq cents mètres qui les séparaient du lit de la rivière. Trois tanks les suivaient.

*

Quand Nick reprit connaissance, il crut entendre des coups de feu autour de lui.

Mais non, comprit-il très vite, ce n'étaient pas des coups de feu. La partie avant de l'habitacle s'était remplie presque instantanément de mousse solide. Cette mousse était maintenant en train de s'évaporer ou de se liquéfier, peu importe, dans un bruit de bulles éclatées.

Il donna un coup de poing sur le bouton central des harnais qui le retenaient, et ils se rétractèrent tandis que son siège-sarcophage reculait en

sifflant. Nick tomba la tête la première contre le plafond et faillit se briser la nuque quand son casque heurta le métal brûlant.

L'Oshkosh était renversé sur le toit, légèrement incliné, et le côté conducteur semblait à moitié enfoui dans la terre. Derrière son siège et celui de Sato, une sorte de panneau coupe-feu s'était abaissé et il était maintenant chauffé au rouge avec des taches blanches incandescentes. Il faisait tellement chaud que Nick crut qu'il allait s'évanouir. Derrière ce panneau, il devait y avoir un incendie effroyable. Si Joe le mitrailleur n'avait pas réussi à s'échapper, il devait être mort.

Se souvenant des instructions de Sato, Nick se débarrassa de ses liaisons de com et du tube d'alimentation en oxygène, puis il ouvrit la console et en sortit un PEAP – Personal Egress Air Pack, un kit lui permettant d'avoir une alimentation autonome en air. Il s'y reprit à deux fois pour le mettre en place sur son casque et le brancher sur son masque à oxygène, avant d'activer les liens de com.

— Sato ?

Pas de réponse.

Divers débris s'étaient accumulés sur le plafond où Nick était maintenant accroupi. Il glissa vers Sato suspendu à son harnais et l'examina. Il était impossible de dire s'il vivait encore.

Sato avait les yeux fermés. Il semblait mort. L'explosion à l'arrière de l'habitacle avait arraché la plus grande partie de l'armure de son bras droit, et un coup d'œil suffit à Nick pour voir qu'il était fracturé. Du sang avait été projeté sur les différents écrans sombres du pare-brise, et il en coulait aussi de son bras.

Nick essaya de se souvenir des noms des hommes dans le second véhicule.

— Willy ? transmet-il. Toby ? Bill ?

Pas de réponse. Même pas de parasites. L'unité de com de son PEAP ne marchait peut-être pas. Ou l'autre véhicule avait peut-être été touché lui aussi, et détruit.

Après s'être assuré que son Glock était toujours bien fixé à la ceinture de son armure, Nick rampa pour récupérer son lourd sac de toile là où il était tombé sur le plafond, puis il ouvrit d'un coup de pied la portière du côté passager.

Il jeta d'abord le sac d'armes avant de sauter lui-même. Le côté droit de l'Oshkosh était relevé d'un bon mètre cinquante, et Nick poussa un grognement de douleur quand il atterrit sur le sol sablonneux, à côté d'un filet d'eau au milieu de buissons en flammes. Il ne pensait pas avoir de fracture, mais tout son corps était meurtri comme si on l'avait passé à tabac. Des gouttes de sueur coulaient sous son masque.

Il inspira profondément pour avoir un peu d'air frais, mais il était encore sur la réserve de trente minutes de son PEAP, qu'il laissa en place.

Il agrippa son sac avant que les flammes ne l'atteignent et s'éloigna de quelques pas le long de la berge pentue. Il pouvait voir maintenant que

l'énorme M-ATV était tombé du pont, puis qu'il avait fait quelques tonneaux avant de s'arrêter juste au pied de la berge de ce côté, l'avant et le flanc droit à moitié enfouis dans le sable. Quant à savoir si « ce côté » était au sud ou au nord, il n'en avait aucune idée.

Il dégaina son Glock, ouvrit son sac et examina les armes qu'il avait apportées. Elles semblaient intactes. Il jeta un coup d'œil à l'Oshkosh en feu.

L'arrière était entièrement englouti par les flammes, et elles commençaient à se propager le long du véhicule. Les pneus en acier étaient en train de fondre. Des munitions, probablement à côté de l'emplacement de la tourelle volatilisée, étaient en train de cuire et des balles partaient dans tous les sens.

— Ah, putain... fit Nick.

Il y retourna en titubant.

Ce côté était bien trop relevé pour qu'il puisse s'y hisser avec son armure sur le dos. Il escalada donc la berge le plus haut possible, puis il se glissa sur une roue fumante et rampa le long du flanc droit de l'Oshkosh. La portière était ouverte, mais il eut quand même du mal à s'y faufiler. Il sentit le tableau de bord sous ses pieds.

— Sato !

Pas de réponse. Il appela le second véhicule : pas de réponse non plus. C'était peut-être simplement parce qu'il ne savait pas comment réinitialiser la fréquence radio.

Sato était toujours suspendu à ses harnais, la tête en bas, le corps légèrement penché vers la portière du côté conducteur. La chaleur à l'avant de l'habitacle avait empiré, et des parties du coupe-feu chauffées à blanc commençaient à fondre.

Nick se glissa sous Sato. En prenant soin de laisser le bras cassé sur le côté, il se mit en position en dessous, le torse et les épaules tassés comme un lutteur de sumo –, puis il donna un coup de poing sur le bouton de libération du harnais.

Le corps massif tomba, cent cinquante kilos de poids mort qui écrasèrent Nick contre le plafond. Il eut le souffle coupé et crut sentir au moins une de ses côtes craquer.

— Ah... putain... de merde... Espèce... de gros...

Il n'alla pas plus loin. Si Sato était aussi mort qu'il en avait l'air, comme un bœuf à l'abattoir, il ne voulait pas dire du mal de lui. Mais il ne put quand même pas s'empêcher d'ajouter : « Gros... connard. »

Il mit alors toute son énergie à soulever et déplacer cette masse inerte vers la portière ouverte, en s'aidant de ses mains gantées et de ses pieds bottés. L'habitacle était à présent rempli de fumée. Nick sentit une résistance, et il vit que le casque de samouraï était encore relié au siège par différents tuyaux et câbles.

— Ah, merde... le PEAP...

Il réussit à maintenir le corps de Sato en position tout en s'accroupissant pour trouver la partie du tableau de bord marquée d'un symbole rouge. Il

appuya au bon endroit, et l'unité du PEAP sortit de son logement. Il lui fallut encore s'escrimer pendant quarante-cinq secondes, avec force jurons et en essayant vainement d'essuyer la sueur et le sang qui coulaient sur ses lunettes, avant d'arriver à mettre le PEAP en place et envoyer de l'oxygène au cerveau de Sato – qui était sans doute déjà mort de toute façon. Il lui fallut encore plus de temps pour déconnecter les câbles de com et insérer les nouveaux à la place.

— Sato ? Sato ?

Pas de réponse.

Et pas le temps d'en attendre une. Des flammes commençaient à traverser la cloison en partie fondue et l'arrière des deux sièges avait pris feu. Nick sentit quelque chose qui cuisait... C'était le bras droit fracturé de Sato.

— Arghh ! hurla Nick en bandant tous ses muscles pour soulever les cent cinquante kilos du Jap dans son armure rouge.

Il eut l'impression de porter toute cette masse sur sa tête en poussant Sato vers l'ouverture obscurcie par la fumée, en équilibre instable sur le bord de l'Oshkosh.

Nick s'approcha du corps. Il haletait et la sueur lui coulait dans les yeux. S'il n'avait pas mis son propre PEAP, il aurait déjà perdu connaissance et serait en train de brûler.

— Désolé, dit-il en poussant avec les pieds la masse rouge de Sato vers la portière du véhicule renversé.

Sato atterrit sur son bras cassé. Nick n'entendit pas un mot ni une plainte à travers ses écouteurs.

Une balle lui siffla aux oreilles. Les munitions stockées dans les casiers étaient à présent en train de chauffer, et on se serait cru au milieu d'un échange de tirs d'armes automatiques. Nick savait qu'il y avait là-dedans des missiles TOW et d'autres armes puissantes prêtes à partir.

Il sauta à terre et saisit Sato par la poignée fixée à son armure entre les omoplates. Il commença à tirer le corps, face contre terre, au milieu du sable, du gravier et des arbres en feu. Quand il atteignit enfin son sac, Nick le saisit d'une main et continua de tirer Sato avec l'autre. *L'adrénaline*, songea-t-il. *Le breakfast du champion...*

Encore une cinquantaine de mètres le long de la berge, et il pensait être enfin en sécurité quand l'Oshkosh explosa. Ils venaient juste de franchir un léger coude – plutôt une sorte de renforcement –, et se trouvaient hors de vue et de portée du véhicule en feu et des munitions qu'il contenait. Nick ne savait pas si les batteries « alimentées par des éléments radioactifs » qui faisaient tourner les turbines de sept cents chevaux risquaient d'exploser, mais il valait mieux partir du principe qu'elles le feraient, comme c'est le cas pour la plupart des machins qui alimentent les gros camions quand ils prennent feu...

En pensant à ces « éléments radioactifs » stockés dans le véhicule fracassé, Nick se demanda s'il n'avait pas déjà reçu tout à l'heure une dose mortelle,

ou stérilisante, de radiations. Ou quand l'Oshkosh avait explosé.

— Ah, putain de merde...

En grognant sous l'effort, il fit rouler Sato sur le dos. Quelle était la meilleure chose à faire, maintenant ? Lui retirer son casque et son armure ? Vérifier que le cœur battait encore, et voir quelles autres blessures il pouvait avoir ? Si Sato était mort, ça signifierait beaucoup moins de travail pour...

Accroupi à côté du corps massif, Nick remarqua soudain que le sable et le gravier autour de lui se soulevaient comme si des puces géantes s'y promenaient.

Ou comme si quelqu'un tirait sur moi...

En se penchant, Nick risqua un coup d'œil du côté du véhicule en flammes, puis de l'autre côté, vers la berge sur sa droite.

Une dizaine de mètres plus loin, quelqu'un vêtu d'une armure légère – ce n'était pas un des ninjas de Sato – était en train de leur tirer dessus avec un pistolet-mitrailleur en tenant l'arme à bout de bras et en l'agitant comme un tuyau d'arrosage. Nick avait vu pratiquer ce genre de méthode dans des vidéos de *hâjji* au Yémen, en Somalie ou en Afghanistan. Son père lui avait dit un jour que c'était comme ça que les bleus-bites se servaient de leur arme. Mais n'empêche, celui-là allait peut-être bien finir par avoir de la chance...

Une balle frappa la berge trente centimètres au-dessus de Nick, qui reçut une cascade de sable sur son casque.

Il dégaina son Glock, puis il s'accroupit sur un genou, en se servant de son bras et de sa main gauche pour caler son pistolet, et il plaça trois balles dans le torse du type.

Lâchant aussitôt son arme, le tireur s'affaissa et roula dans la pente. Mais les balles de 9mm n'avaient pas pénétré son armure, même légère. Il réussit à se mettre à genoux et commença à se relever pour aller récupérer son arme.

De son côté, Nick s'était relevé lui aussi et s'approchait lentement. Il le toucha encore à la poitrine, cette fois à cinq ou six mètres.

Le type retomba au bas de la berge. Là, il se remit encore à genoux en grattant le sable devant lui pour essayer d'attraper son arme. À chaque fois qu'il s'en approchait, Nick lui tirait une autre balle dans la poitrine, le projetant en arrière sur le dos ou sur les fesses. Dans sa dernière tentative, le gars réussit à poser ses mains gantées à quelques centimètres à peine de la crosse. Nick avait déjà eu l'occasion d'être touché alors qu'il portait ce genre de simple gilet pare-balles en Kevlar-3, et il savait que cela faisait l'effet d'un coup de batte de base-ball. Mais le tireur réussit encore une fois à se mettre à genoux en tendant les bras vers son arme. Ce petit salopard était vraiment coriace...

Mais Nick s'aperçut qu'il ne portait pas de casque de combat, juste une sorte de casque de motard en Kevlar avec une simple visière en Plexiglas.

En prenant soin d'économiser ses balles – il en avait déjà tiré six, il lui en restait neuf dans le chargeur –, Nick tira encore une fois, à moins de trois

mètres de distance, en plein dans cette visière. Dans une explosion de sang et de plastique, le tireur s'écroula, face contre terre cette fois.

Nick fit rouler le corps du bout du pied et vit à travers les fragments de Plexiglas brisé que c'était en fait une femme. Il résista au démon de l'adrénaline qui lui disait de loger encore une balle dans le visage ensanglanté.

Mais l'adrénaline allait refluer, et il savait qu'il n'allait pas tarder à avoir la tremblote. Il se dépêcha donc de grimper en haut de la berge pour jeter un coup d'œil. En roulant et en s'agrippant dans la pente, la femme lui avait creusé des sortes de marches d'escalier dans la terre. Il passa prudemment la tête au-dessus des racines et des herbes...

Une bonne vingtaine de fantassins – peut-être de l'infanterie légère, mais certainement d'aucune armée régulière – approchaient à une quinzaine de mètres tout au plus. Derrière eux, formant une longue ligne, il y en avait encore des dizaines portant des armes de toutes sortes. Certains se mirent à tirer sur Nick juste avant qu'il se mette à l'abri en glissant dans la pente jusqu'au cadavre de la jeune femme.

Des tanks. Il avait vu au moins deux putains de tanks derrière la ligne de combattants. Des putains de gros tanks avec des putains de gros canons qui pivotaient à la recherche d'une cible. Lui...

Non, ça n'est vraiment pas juste, songea Nick en courant rejoindre Sato et son sac d'armes. Je suis – j'étais – un inspecteur de la police criminelle, pas un mercenaire ni un soldat. Je suis – ou j'étais – un détective privé. Bon sang, j'ai déjà la quarantaine ! Je suis trop vieux pour ce genre de conneries ! Je me suis trompé de film !

Nick s'arrêta, le cœur battant : Sato était vivant, et il s'était relevé à quatre pattes, ou plutôt comme un chien à trois pattes parce qu'il tenait soigneusement son bras cassé contre sa poitrine. La visière de son casque était relevée et il vomissait en silence dans le sable.

— On n'a pas le temps pour ça, dit Nick en relevant lui aussi sa visière pour que Sato puisse l'entendre. Il y a de l'infanterie en approche. Et des tanks, Sato. Des tanks !

Mais Hideki Sato continua de vomir. Il devait être encore sacrément sonné, et sans doute à moitié conscient seulement.

Quatre silhouettes apparurent en haut de la berge, au-dessus du corps de la femme, et commencèrent à tirer sur eux. C'étaient également des adeptes de l'arrosage, mais avec le nombre de balles qui pleuvaient autour de lui, Nick se dit qu'un de ces imbéciles allait bientôt avoir de la chance.

Il s'accroupit et tira, touchant deux des attaquants au niveau de la visière. Avant même qu'ils soient tombés, il pivota et saisit son sac qu'il se mit en bandoulière, puis il attrapa Sato d'une main et l'entraîna vers le coude que formait la berge pour se mettre hors de la ligne de tir des deux agresseurs restants.

Il y en avait maintenant une vingtaine d'autres entre eux et le véhicule en

flammes, dont la plupart se contentaient de regarder l'incendie. Mais quelques-uns remarquèrent Nick et le colosse en armure rouge – il était difficile de ne pas voir Sato dans la lumière de ce début d'après-midi –, et cette petite douzaine se retourna et ouvrit immédiatement le feu.

De sa main gauche passée par-dessus son gros ventre, Sato prit le lourd pistolet Browning Hi-Power MK IV qu'il portait à la hanche, puis il s'accroupit et commença à tirer. Nick abattit trois des lointaines silhouettes d'une balle dans la visière avant que les autres ne se jettent à plat ventre ou se dispersent tout en continuant de tirer. De sa main gauche, Sato en abattit trois qui avaient été un peu lents à s'abriter.

— Vous avez... ? commença à dire Nick tout essoufflé.

Il se retourna et passa prudemment la tête hors du renforcement. Il recula aussitôt quand des tirs d'armes automatiques criblèrent de balles la terre et l'herbe à quelques centimètres à peine de son visage. À présent, il y avait au moins vingt-cinq ennemis dans le lit de la rivière, qui s'approchaient lentement.

Nick se jeta à plat ventre. Il passa de nouveau la tête et les deux bras, et réussit à abattre quatre des agresseurs. Les autres s'aplatirent ou se dispersèrent, mais en continuant de tirer.

— ... une idée ? dit Nick en terminant sa phrase.

— *Hai*, grommela Sato.

Il avait le visage en sang, mais cela semblait ne provenir que de légères coupures reçues quand sa tête avait cogné dans son casque au moment de l'explosion.

C'est tout ? songea Nick. *Hai ?*

Le lit desséché était large d'une trentaine de mètres du côté nord d'où ils étaient venus. Il n'y avait rien pour s'abriter, à part un tronc de peuplier qui avait dû échouer là au printemps, quand il y avait encore assez d'eau. Mais le tronc n'était pas très gros, et le bois était complètement pourri. Nick savait que les balles des fusils d'assaut de leurs adversaires le traverseraient de part en part.

D'un autre côté, leurs attaquants auraient plus de mal à les prendre à revers s'ils se mettaient là. Nick fit signe à Sato en lui montrant le vieux tronc, puis il prit son sac et se prépara à piquer un sprint. Il y avait de fortes chances qu'il soit touché avant d'atteindre son but.

— Non, grommela Sato. Restez ici, Bottom-san. Battez-vous.

— C'est ça, le putain de plan ?

Nick avait eu l'intention de mettre un peu d'ironie dans la question – si possible une ironie de héros intrépide, une ironie à la *Beau Geste* –, mais le résultat avait été plutôt un mélange pitoyable de couinement et de gémissement.

D'autres fantassins descendaient de la berge devant eux, sans se soucier des dernières munitions qui explosaient dans l'Oshkosh en flammes. Les attaquants visaient plus soigneusement, maintenant, et leurs balles

projetaient des petits geysers de sable autour de Nick et Sato. Nick était plus préoccupé par les types derrière lui, cachés par le renforcement de la berge. C'était toujours *l'invisible* qui lui faisait le plus peur, pas la menace évidente.

Nick tendit une boîte de grenades à Sato avant de prendre le gros cracheur de fléchettes Negev-Galil. Il eut l'impression de passer une éternité à chercher au fond de son sac la bande de plastique qui tenait ensemble les lourds chargeurs. Il arracha le premier et l'inséra dans son arme, puis il se mit debout et se pencha de côté.

Il y avait à peu près deux douzaines d'hommes – d'hommes et de femmes – en armure à moins d'une vingtaine de mètres, et d'autres continuaient d'affluer au sommet de la pente. Tous se mirent aussitôt à tirer. Un des plus grands toucha Nick en pleine poitrine, mais celui-ci avait déjà ouvert le feu avec son affreux Negev-Galil.

À peu près trente mille fléchettes balayèrent la zone, transformant les attaquants en lambeaux de tissu et d'armure sanglants. Une paire de jambes resta debout un instant, séparée du tronc. Une de ces jambes finit par tomber, mais l'autre resta en place.

Nick recula pour se mettre à l'abri. Il n'arrivait plus à respirer.

— Vous vous sentez bien, Bottom-san ?

Après avoir lancé toutes les grenades que Nick lui avait données, Sato était passé au vieux M4A1, dont le lance-grenades antique commençait à chauffer sérieusement. Une fois à court de munitions, il laissa tomber le fusil dans la poussière et reprit son Browning MK IV, toujours de la main gauche, abattant des silhouettes qui couraient devant lui et dont la plupart ne se relevaient pas.

— Aaaaa, fit Nick.

La balle n'avait pas traversé son armure, mais il était sûr d'avoir une autre côte fêlée à la hauteur du sternum. Il engagea un deuxième chargeur dans son arme et, en passant seulement le bras hors du renforcement, à la façon des *hâjji*, il tira un autre nuage de fléchettes en déplaçant son canon comme un vrai tuyau d'arrosage.

Avec sa visière relevée, il put entendre le bruit de moteur diesel et le claquement des chenilles d'un char qui approchait. D'une certaine façon, songea-t-il avec une ironie amère, ce tank n'avait guère d'importance – à chaque seconde, d'autres fantassins continuaient de sauter dans le lit de la rivière et de tirer du haut des berges. Quatre d'entre eux se précipitèrent pour s'abriter derrière le vieux tronc que Nick avait convoité. Le temps que le char arrive, tout serait terminé.

Sato abattit deux des fantassins, mais les deux autres réussirent à se mettre à couvert et ripostèrent aussitôt. Deux balles touchèrent l'armure de Sato qui bascula en arrière dans le sable. Nick avait déjà engagé un autre chargeur dans son Glock, et il tira sur des attaquants qui passaient la tête au-dessus d'eux. Un corps, touché sous le menton à travers le casque mal fixé, tomba à côté de Sato.

Nick remarqua que Sato bougeait rapidement les lèvres. *Bon sang*, se dit-il avec consternation, *il est en train de faire ses prières...* Il se demanda vaguement si c'étaient des prières bouddhistes. Non, sans doute pas. Le patron de Sato était catholique – très rare au Japon – et Sato avait peut-être été obligé de se convertir.

De toute façon, qu'est-ce que j'en ai à foutre ? songea Nick alors que deux vaillants fantassins surgissaient de derrière la courbe de la berge en tirant avec leurs fusils d'assaut à la hanche.

Nick leur mit à chacun une balle dans la visière, puis une autre quand ils furent à terre, mais une balle le toucha à l'épaule et le fit pivoter. Il tomba à la renverse. Il ne sentait plus son épaule ni une partie du torse. Est-ce que la balle avait pénétré ?

— À plat ventre, Bottom-san ! cria Sato.

— Quoi ?

Sato lâcha son arme et, vif comme un serpent, il agrippa Nick et le fit s'allonger dans le sable. Des dizaines d'attaquants se ruaient maintenant vers eux, venant de l'est, et Nick entendit des pas et des cris juste de l'autre côté du renforcement.

Fourgon Deux, l'autre Oshkosh, apparut soudain en rugissant sous le pont. Nick entendit comme un bruit de tronçonneuse, et il comprit que c'était une mitrailleuse lourde montée sur la bulle de la tourelle. Les balles, qui formaient une ligne d'au moins un mètre de haut, fauchèrent littéralement les attaquants à l'est ainsi que quelques-uns au sommet de la berge.

Les deux fantassins qui s'étaient abrités derrière le vieux tronc se relevèrent et ouvrirent le feu sur l'Oshkosh. La tourelle pivota et la mitrailleuse fit entendre son bruit de tronçonneuse. Les deux hommes et le tronc volèrent en éclats.

Dans un rugissement de moteurs, l'Oshkosh passa devant Nick et Sato, et sa tourelle pivota de cent quatre-vingts degrés. Bill, le ninja de Sato, commença à déverser un déluge de balles sur les attaquants massés de l'autre côté. Nick risqua un coup d'œil, et vit les survivants se disperser et grimper sur la berge pour s'enfuir vers le sud.

Sato posa son casque contre celui de Nick.

— L'homme que vous connaissez sous le nom de Bill s'appelle en réalité Daigorou Okada. Celui que vous connaissez sous le nom de Willy s'appelle en fait Mutsumi Ôta. Le vrai nom de Toby est...

— On fera les présentations plus tard ! cria Nick.

Il saisit son sac d'une main et Sato de l'autre, et tous deux coururent en titubant vers l'Oshkosh qui s'était arrêté. La grande trappe arrière s'ouvrit, révélant Toby qui se mit à tirer des nuages de fléchettes avec une mitrailleuse d'assaut. Nick jeta d'abord son sac dans l'habacle, puis il poussa Sato à l'intérieur.

Une balle le frappa entre les omoplates alors qu'il grimpait à son tour. Il fut projeté la tête la première dans l'amoncellement de douilles qui

tapissaient le plancher métallique de l'Oshkosh.

Toby referma aussitôt la trappe, que des balles martelèrent comme un orage de grêlons.

Sato s'agenouilla pour examiner le dos de Nick.

— La balle n'a pas pénétré ! cria-t-il pour se faire entendre dans le hurlement des turbos du M-ATV.

Nick aperçut les écrans à l'avant, et constata qu'ils rebroussaient chemin, en passant sous le pont puis en tournant vers le nord-est.

— Vous n'étiez pas en train de prier, dit Nick en haletant. Vous appelez Fourgon Deux.

Sato le regarda d'un air impassible.

Une des vidéos provenait manifestement d'une caméra installée sur la rive sud, et d'autres étaient transmises par les minidrones qui bourdonnaient dans les environs. On distinguait parfaitement les trois tanks, à une centaine de mètres tout au plus de la rive sud.

Nick suivit Sato en se frayant un passage à côté des jambes de Daigorou Okada installé dans sa bulle de mitrailleur. C'était un endroit dangereux où il valait mieux ne pas s'attarder, à cause des projections de douilles brûlantes dont toutes n'atterrissaient pas dans le sac spécial en amiante.

Nick s'appuya contre le dossier du siège-sarcophage de Toby.

— Shinta Inshii, dit Sato en concluant ainsi les présentations des vivants.

Nick le salua en le remerciant. Mutsumi Ōta, au volant – en fait, un omnicontrôleur monté sur console comme ceux qu'on trouvait dans les Lexus à hydrogène –, se dirigeait vers la berge sud, vers laquelle s'avançaient quelque deux ou trois cents fantassins et les trois tanks, comme le montraient les moniteurs.

— L'Oshkosh est capable de démolir ces engins ? demanda Nick à la cantonade.

Avec ses côtes fêlées et ses nombreux hématomes à la poitrine et dans le dos, ses mots étaient hachés et chacun était douloureux.

— Non, répondit Sato qui était occupé à pianoter sur un clavier escamotable que Nick n'avait pas remarqué tout à l'heure. Même un Oshkosh comme celui-là.

— Avec des TOWs ? insista Nick.

Cette question ressemblait presque à une prière.

Sato secoua la tête.

— Ce genre de char d'assaut (il fit un signe du pouce pour montrer la vue d'un des tanks transmise par un drone) possède des contre-mesures antimissiles. Nous n'avons aucune chance contre eux.

— Couverture aérienne ? Un drone armé ou un avion de chasse venu du Colorado ou...

Ou pourquoi pas carrément une espèce de deus ex machina ? songea Nick. C'est Dara qui lui avait appris ce terme littéraire. *Un dieu issu d'une machine.* Qui descend du ciel, souvent dans un panier d'osier, pour tirer les héros et

les héroïnes de situations dont ils ne pourraient pas se sortir tout seuls. Un mauvais procédé dans les romans et les pièces de théâtre, lui avait dit Dara. Mais Nick trouvait que le moment était vraiment venu pour un *deus ex machina*. Et même peut-être deux ou trois...

— Pas de couverture aérienne, Bottom-san, dit Mutsumi Ōta tout en continuant de rouler vers la berge sud.

Vers les troupes ennemies et les tanks.

— Alors, on se rend ?

Ce n'était pas tant une question qu'une très forte suggestion.

— Laisse un minidrone en position et utilise ses trois lasers pour éclairer les tanks, dit doucement Sato à l'homme assis dans le fauteuil contre lequel Nick s'appuyait pour ne pas tomber. Mets les autres hors de portée.

— *Hai*, Sato-san, dit Shinta Ishii en tapant rapidement sur des commandes de sa console.

Nick jeta un coup d'œil à l'écran, mais les mots étaient tous en *kanji* ou en *hiragana*.

— Des superlasers ? demanda-t-il d'une voix que lui-même trouvait pathétique. Vos minidrones sont équipés d'armes à lasers ?

— Oh, non, Bottom-san, répondit Mutsumi Ōta en arrêtant l'Oshkosh juste contre la pente de la berge. Rien que des lasers très ordinaires, qui ne feraient pas de mal à une mouche.

— Les coordonnées définitives sont entrées ? demanda Sato.

— *Hai*, aboya Shinta Ishii. *Do no kid ga kanry moe to i masu. J kid wo nokoshi kuma.*

Nick, qui avait suivi douze semaines de cours de conversation en japonais avec Dara neuf ans plus tôt, pour devenir inspecteur de première classe, ne comprit pas un traître mot de ce qu'il venait d'entendre.

— *Jay-bear t chaku jikan ?* demanda Sato.

Jay-bear ?

— Trente-huit secondes, répondit Shinta Ishii en anglais à l'intention de Nick.

Au-dessus d'eux, la tourelle pivota et la mitrailleuse de Daigorou Okada se déchaîna de nouveau. Des douilles commencèrent à pleuvoir sur le sol d'acier. Sur quatre écrans, Nick vit que la ligne de fantassins avait presque atteint le haut de la berge sud, et que les tanks étaient à moins de cent mètres derrière, également accompagnés de fantassins. Les hommes de tête tiraient manifestement sur le seul drone qui survolait la scène, et Nick entendit aussi des balles frapper le blindage de l'Oshkosh. Celles qui touchaient la tourelle faisaient un bruit un peu plus clair.

— Est-ce qu'on ne devrait pas au moins sortir pour... je ne sais pas, moi... pour se battre ? demanda Nick.

Sans rien dire, Sato posa sa main puissante sur le poignet de Nick. Le choc des balles sur la caisse de l'Oshkosh était devenu un véritable crépitement continu. Nick repensa à ce jour où son père et lui, alors qu'il était enfant,

avaient dû se réfugier sous un hangar en tôle ondulée pendant un violent orage. Ici, c'était encore plus fort.

La mitrailleuse se tut.

— Plus de munitions, Bottom-san, annonça Daigorou Okada.

— Dix secondes, dit Shinta Ishii à voix basse devant Nick.

Le ninja s'était enfoncé plus profondément dans son siège-sarcophage, et il avait resserré encore plus son harnais. Okada sauta de son perchoir et Nick vit un panneau de métal se refermer au niveau de la tourelle avec un bruit sec. Okada déplia un des strapontins et s'y harnacha aussitôt.

On va quelque part ? se demanda Nick avec un espoir enfantin. En regardant le seul écran qui fonctionnait encore, il vit sept ou huit fantassins sauter sur le toit de l'Oshkosh, en tirant dans l'espoir de trouver une ouverture. Cinquante autres arrivaient en courant pour les rejoindre. Les tanks approchaient en grondant.

Soudain, Sato se mit derrière Nick comme pour l'enlacer, malgré son bras cassé qui pendait sur le côté. Il se plaqua contre lui et l'enfonça contre le dossier du fauteuil du passager.

Plus tard, Nick affirma qu'il avait réussi à les apercevoir sur le moniteur du drone et celui de la dernière caméra extérieure en état de marche. Six longs objets, à peu près de la taille et de la forme de poteaux télégraphiques – qui descendaient de leur orbite à huit fois la vitesse du son.

Le minidrone qui tournait à trois cents mètres au-dessus d'eux et qui marquait la position des tanks avec ses rayons laser fut volatilisé dans la première seconde de l'explosion, mais les drones plus éloignés ouvrirent leurs canaux de communication et transmirent les images – enregistrées pour être étudiées plus tard – des trois nuages en forme de champignons qui s'élevèrent et convergèrent pour n'en faire plus qu'un, énorme, qui se déploya vers la stratosphère.

Les tanks furent vaporisés en un instant. Les centaines de fantassins qui se trouvaient dans un rayon de deux kilomètres autour des trois cibles furent pris dans l'onde de choc et projetés à une centaine de mètres dans le ciel rempli de poussière. Aucun ne sembla avoir survécu.

La berge s'effondra et ensevelit l'Oshkosh.

— Alimentation en air à 100 % en interne, fit une voix d'ordinateur que Nick n'avait pas encore entendue.

Les vibrations et les tremblements étaient très violents. Si Sato ne l'avait pas plaqué contre le siège, Nick aurait sans doute été secoué dans l'habitacle comme un plomb de chasse dans une boîte de conserve.

— Putain de nom de Dieu... murmura Nick quand les oscillations cessèrent et que Mutsumi Ōta eut redémarré les deux gros turbos jumeaux de l'Oshkosh pour les sortir de l'éboulement.

Ōta grimpa la rampe de terre jusqu'à la zone calcinée et s'arrêta en laissant tourner les moteurs. Daigorou Okada avait déjà ouvert la trappe de la tourelle et il était remonté sur son perchoir avec des chargeurs pour la

mitrailleuse.

Nick continua de regarder les écrans tandis que de plus en plus de minidrones revenaient à portée de transmission. La zone dévastée formait un cercle presque parfait qui s'étendait à travers le lit de la rivière et encore deux kilomètres au nord, et vers les falaises de la vallée au sud sur près de trois kilomètres.

Les portières s'ouvrirent. Le conducteur, Mutsumi Ōta, et Shinta Ishii, qui s'étaient équipés chacun d'un PEAP, sortirent et redescendirent au bas de la berge pour se diriger vers le premier Oshkosh qui continuait de brûler.

— Bottom-san, dit doucement Sato, veuillez abaisser votre visière et activer votre PEAP. L'air est rempli de particules. Nous devons récupérer le corps de Joe. Son vrai nom était Genshirou Ito, et même s'il ne doit pas en rester grand-chose après l'incendie, nous devons trouver ce que nous pourrons. Nous enverrons une autre équipe pour faire un travail plus complet avant de renvoyer les cendres d'Ito-san au Japon pour une cérémonie de héros. Nous honorons nos morts.

Nick hocha simplement la tête et abaissa sa visière d'une main tremblante. Sato l'aida à activer la com du PEAP, puis il appuya sur un bouton pour ouvrir la trappe arrière qui s'abattit dans un grand bruit métallique. Nick suivit Sato au bas de la rampe, sur un sol tellement cuit qu'il craquait sous leurs pas. Pas même un brin d'herbe n'avait survécu aux flammes.

— Des ogives nucléaires ? demanda Nick.

— Ahh, non, répondit Sato par le canal radio. Une arme purement hypercinétique. Lancée depuis une position en orbite, voyez-vous. Il y en a des centaines qui attendent un simple signal. Ici, nous en avons utilisé six. Pas d'ogives nucléaires, et donc pas de radioactivité, bien sûr. Rien que de la vitesse transformée en énergie. Beaucoup d'énergie.

— Je ne savais pas que ça existait, des trucs pareils, murmura Nick.

Un peu plus loin, Ōta et Ishii se servaient de gros extincteurs à mousse carbonique, récupérés dans l'Oshkosh survivant, pour combattre les flammes. Derrière Sato et Nick, la tourelle pivotait tandis que Daigorou Okada les couvrait.

— Non, dit Sato.

De son bras valide, il sortit un extincteur d'un compartiment extérieur et le tendit à Nick avant d'en prendre un pour lui.

— Votre bras est vraiment dans un sale état, dit Nick. Il va falloir vous évacuer par hélicoptère pour vous faire soigner. Et vite.

Sato sourit en secouant la tête.

— Okada-san est un excellent secouriste – comme l'était Genshirou Ito. Il y a tout ce qu'il faut comme analgésiques et matériel médical dans cet Oshkosh pour qu'il puisse réduire la fracture et me permettre de passer les trois ou quatre dernières heures qui nous séparent de Santa Fe dans un relatif confort.

Avant de descendre dans le lit de la rivière, Nick regarda vers le sud, puis autour de lui. Sur les kilomètres de dévastation, des milliers de petites

flammes continuaient de brûler. On aurait dit que le sol était en feu.

— Comment appelez-vous cette arme ? demanda-t-il.

Sato sourit.

— L'homme qui a eu l'idée d'une arme cinétique aussi élaborée et entièrement autoguidée – particulièrement conçue pour pénétrer des bunkers à grande profondeur – l'a appelée OWL.

— Owl ? répéta Nick. Comme la chouette ?

— Orbital Warhead Lancet. Autrement dit, une ogive-bistouri orbitale. Très simple. Très utile pour ce genre de combats contre de petites unités quand on ne peut pas disposer de support aérien. On s'en sert parfois en Chine, mais pas souvent. Ces engins coûtent très cher.

— Et ces six OWLs venaient de la réserve personnelle de Mr Nakamura...

— *Hai*, répondit Sato avec un grand sourire (alors que Nick était certain qu'il devait horriblement souffrir). Mais nous n'appelons pas cette arme cinétique « OWL », voyez-vous. Nous préférons l'appeler « jay-bear ».

Nick se souvint d'avoir entendu ce mot bizarre tout à l'heure.

— « Jay » comme la lettre « g », l'accélération de la pesanteur, de la gravité, ce genre de chose ?

— Oui, fit Sato en hochant la tête comme s'il savourait une blague personnelle. Mais aussi « G » comme l'initiale de l'écrivain américain de skiffie qui a eu l'idée de cette technologie particulière. Nous aimons rendre hommage aux créateurs quand nous le pouvons.

— Un écrivain de skiffie, répéta Nick.

Ah, oui. S, c, i, tiret, f, i...

Le sourire de Sato s'effaça.

— Il était très important, Bottom-san, que vous puissiez avoir votre entretien demain avec Don Khozh-Ahmed Noukhaev. J'ai promis à Mr Nakamura que vous y seriez.

Ils commencèrent à descendre vers le lit de la rivière pour rejoindre l'Oshkosh en flammes. Nick se demandait comment ils allaient pouvoir récupérer des morceaux du corps calciné de Joe dans un pareil foutoir. Ou s'ils trouveraient sa tête...

— Ce Don Khozh-Ahmed Noukhaev a sacrément intérêt à en valoir la peine, marmonna-t-il.

— Oui, acquiesça Sato toujours sans sourire, il a sacrément intérêt...

2.03

I-70 à l'ouest de Denver

Samedi 25 septembre

Val avait l'impression d'être suspendu à un câble invisible tendu entre le Paradis et l'Enfer. Parfois, il s'élevait jusqu'à ce qu'il aperçoive de la lumière. Plus souvent, il était précipité dans le vide jusqu'à ce que le câble se coince et arrête sa chute juste au-dessus de roches déchiquetées et de fosses remplies de soufre enflammé. Mais ainsi suspendu dans les ténèbres, il n'atteignait jamais ni l'un ni l'autre de ces endroits. Finalement, Enfer ou Paradis, ça lui était égal, du moment qu'il pouvait *arriver* quelque part. Ce vendredi soir, il était proche du Paradis.

L'ironie de la chose, bien sûr, et qui n'amusait que lui, c'était qu'il ne croyait ni au Paradis ni à l'Enfer, et qu'il n'y avait jamais cru.

L'Utah était une sorte de paradis. C'était l'un des derniers États de ce qu'on désignait encore sous le terme risible d'Union qui continuaient d'entretenir et de protéger leurs routes, même les Interstates qui avaient été autrefois de la responsabilité fédérale. Une fois franchi le périlleux tronçon de quarante-cinq kilomètres de la Diagonale de Virgin River – des bandits leur avaient tiré dessus pendant les deux tiers du parcours, mais les SUV de protection avaient riposté et le convoi n'avait subi aucune perte humaine –, le trajet par l'I-15 vers le nord, dans l'Utah, puis à l'ouest vers le Colorado par l'I-70, s'était déroulé à bonne allure et sans incidents. Val n'avait jamais rien vu de tel. Cela devait ressembler à ce que son père avait connu dans son enfance.

L'est de l'Utah – disons, depuis le petit bourg de Richfield, juste après la jonction de l'I-15 avec l'I-70, jusqu'à la frontière du Colorado quelque trois cents kilomètres plus loin – était l'une des plus belles régions de vieilles montagnes, de barrières de grès et de hauts plateaux que Val ait jamais vues. Il n'avait même pas imaginé que ça puisse exister.

Ces deux derniers jours, il était resté la plupart du temps en cabine avec un des deux chauffeurs solo – le Noir Gauge Devereaux et le Navajo Henry Big Horse Begay.

La nuit précédente, en descendant des hautes terres de l'Utah, Devereaux avait remarqué la bosse sous le blouson de Val, là où il cachait son Beretta dans sa ceinture, derrière son dos. Il avait demandé à voir l'arme. Pris de

court, Val avait fini par sortir son pistolet dont il avait retiré le chargeur avant de le tendre au chauffeur.

— Tu en as laissé une dans le tuyau, dit Devereaux.

Lâchant son volant un instant, le colosse actionna la culasse et attrapa la cartouche au vol. Il la donna à Val qui la glissa dans le chargeur.

Devereaux renifla le canon et la chambre. Val savait que, même après plusieurs jours, il y avait encore une odeur de cordite.

— Tu as tiré sur quelqu'un ? demanda le Noir.

Val revit Billy poussant un grognement, et le cercle rouge s'étalant sur le tee-shirt au-dessus du visage de Vladimir Poutine. Il entendit de nouveau le bruit des dents de Coyne heurtant le béton après la deuxième balle, le coup mortel, et il ne put s'empêcher de tressaillir.

— Je me suis entraîné sur des cibles, répondit-il.

Devereaux hocha la tête.

— C'est une belle arme. Il faut que tu la nettoies régulièrement.

Ils continuèrent de rouler en silence pendant un moment. Cela faisait une heure ou deux, au lever du soleil, que l'I-70 avait entamé sa descente de la montagne, près de Richfield, et ils approchaient de la sortie menant à la ville abandonnée de Green River. Ils laissaient derrière eux les escarpements fantastiques de granit et de grès pour s'engager dans le désert aride.

Val s'efforçait de ne plus penser à Billy Coyne, qui n'avait cessé de l'accompagner jusqu'ici, surtout la nuit où il le tenait éveillé. Une grande partie de son émotion s'était enracinée et cristallisée sous forme d'une seule pensée : « J'ai tué un être humain. » Il en avait presque la nausée, parfois, surtout au petit matin, mais le souvenir de ces quelques minutes dans le tunnel lui procurait une sorte d'excitation – proche même de l'extase. Il était tenté d'y retourner, de revivre ces instants juste pour éprouver de nouveau le sentiment de puissance et de libération qui l'avait envahi quand il avait logé ces deux balles dans la poitrine et la gorge de Billy.

Mais pour l'instant, Val n'avait pas ouvert une seule de ses fioles de flashback pour revivre l'épisode. Il avait l'impression que, d'une certaine façon, il se sentirait... souillé.

Il regardait les lumières du convoi et les bandes sur le bitume devant lui, et commençait à s'assoupir quand la voix de Devereaux le fit sursauter.

— Tu songes vraiment à devenir routier à ton compte ?

— Ouais, fit Val. Enfin, je ne sais pas. Peut-être.

— Oui, c'était pareil pour moi, quand j'y pensais. Mais c'est faisable, si tu es vraiment décidé à tenter le coup. Il y a à peu près un gamin sur mille qui *dit* en être capable et qui y arrive vraiment. Mais il faudra que tu mettes un peu d'argent au départ.

Nous y voilà, songea Val. Devereaux allait lui proposer une combine à la noix pour devenir routier, à condition que Val lui file du fric d'abord. *Décidément, ce monde de merde ne changera jamais...*

Mais non. Devereaux voulait parler d'autre chose.

— Je ne parle pas de la fortune qu'il faut pour s'acheter son camion. Ça, c'est des années plus tard.

— Comment vous avez fait pour vous acheter le vôtre ? demanda Val.

— J'ai eu de la chance, dit Devereaux en mâchonnant son éternel cure-dents. Et à voir la façon dont les prix grimpent, tu vas avoir besoin d'encore plus de chance... et de tripes... que moi. Mais je veux simplement parler de la façon de débiter. Tu sais, accompagner un bon chauffeur solo sur de longues distances, pour le relayer, les premières années. C'est faisable, à condition...

Et voilà, on y est, songea Val.

— À condition de quoi ?

— À condition d'avoir une fausse carte nationale d'identité-crédit vraiment bien faite, avec un nom et des références passables, et un faux hologramme du Syndicat des routiers. (Devereaux lui jeta un coup d'œil en coin.) J'ai comme dans l'idée que tu préférerais ne pas utiliser ta propre carte, pour des raisons personnelles... ou je me trompe ?

Val hésita, puis il acquiesça.

— Alors, tu vas avoir besoin de ce qui se fait de mieux dans le genre... le genre qui te permettra de franchir tous les barrages de flics et de miliciens, et les postes de pesage. Mais ça va te coûter à peu près deux cents dollars... des *anciens* dollars.

— Laissez-moi deviner, dit Val avec lassitude. Vous pouvez m'en fournir une.

Devereaux quitta un instant la route des yeux pour le fusiller du regard.

— Va te faire foutre, gamin. Je n'ai pas dit que je te fournirais quoi que ce soit, et de toute façon, ça n'est pas comme si tu avais cet argent, toi ou ton dingue de grand-père. Tout ce que j'offre, c'est des bons conseils, et j'allais le faire gratuitement, mais maintenant, tu peux aller te faire voir.

— Je suis désolé, dit Val (et il était sincère). Je suis... fatigué. Lessivé. Je n'arrive pas à dormir, et... bon, d'accord, j'aimerais bien avoir une nouvelle CNIC. Mais comment ? Et où ?

Devereaux continua de conduire en silence pendant quelques minutes. Enfin, en rétrogradant pour s'engager dans l'une des rares côtes de cette longue descente vers la région des plaines, il grommela :

— Il y a un type à Denver. Des tas de nouveaux solos vont le voir pour se procurer leur CNIC de routier. Aux dernières nouvelles, il prenait deux cents anciens dollars. Le tarif a sans doute augmenté.

— Vous avez raison, dit Val. Je n'ai pas cet argent, et Leonard non plus.

Devereaux haussa les épaules.

— Alors, tant pis.

— Mais j'aimerais bien quand même avoir son nom, dit Val en se redressant sur son siège. (Il se frotta le visage pour essayer de s'éclaircir un peu les idées.) Si j'avais une carte de routier, est-ce que je pourrais vous accompagner ?

— Moi, je suis un vrai solo, grommela Devereaux. Je ne prends pas de morveux d'apprentis avec moi. Mais il y a des tas d'autres gars qui veulent bien.

— Qui, par exemple ?

— Henry Big Horse Begay. La moitié du temps, il a un gamin avec lui, pour lui apprendre les ficelles du métier. Et en plus, il ne leur fait pas payer grand-chose. (Devereaux lança un autre regard vers Val.) Non, Henry n'est pas comme tu crois. Il aime bien les adolescentes, et même encore plus jeunes, mais on dirait qu'il n'y en a aucune qui ait envie de conduire un camion en solo. Alors, le vieux Begay prend des boutonneux comme toi sous son aile.

— « Pas grand-chose », ça se monterait à combien ?

Devereaux haussa les épaules

— De quoi payer sa bière à ce vieux croûton. Mais pour ce qui est d'apprendre à conduire un camion, quelques mois avec Henry Big Horse Begay, c'est comme si tu allais à Harvard ou Princeton, tu sais, une de ces écoles pour une version plus jeune de ton grand-père.

Val se passa la langue sur ses lèvres craquelées.

— Vous croyez qu'il me laisserait embarquer avec lui, après Denver ?

— Non, gamin, non. Ce convoi arrivera à Denver demain, et il va y rester une douzaine d'heures, juste le temps de décharger notre cargaison et de remplir une autre remorque de saloperies à emporter à l'est, de dormir un peu, et dimanche, vers 2 heures du matin, on reprendra l'I-70 pour Kansas City. Ça ne te laisserait même pas le temps de trouver le mec qui fait les cartes. Et en plus, il faut un bout de temps pour les fabriquer – ça prend en général deux semaines. Et bien sûr, ça supposerait que tu aies de quoi le payer d'avance.

Merde... songea Val.

— Mais je vais te donner le nom du type et la dernière adresse à Denver que je connais, dit Devereaux. On a une pause-pipi prévue dans quinze kilomètres. Va avec Henry pour le reste de la nuit, et parle-lui de cette histoire d'apprentissage. Il va t'expliquer pourquoi ça n'est pas facile – pourquoi il y a si peu de morveux comme toi qui réussissent à devenir des routiers longue distance –, mais au moins, tu aideras ce vieux Peau-Rouge à garder les yeux ouverts jusqu'à l'aube, pendant qu'on traversera les Rocheuses du Colorado.

— Merci, fut tout ce que Val réussit à dire.

Sans trop savoir pourquoi, il avait mal à la poitrine.

Devereaux ne dit plus un mot pendant le reste du trajet.

*

L'ancienne aire de repos de l'Interstate était située au sommet d'une crête surplombant une vallée désertique d'une quinzaine de kilomètres. Au-delà,

l'I-70 s'élevait de nouveau à travers des montagnes basses, mais Devereaux avait montré à Val sur l'altimètre de son GPS qu'après ça, le reste de la route pour rejoindre le Colorado n'était plus qu'une longue descente.

La vallée en contrebas, éclairée par la lune et les étoiles, était traversée par une route de terre sur une trentaine de kilomètres vers le sud. La route passait ensuite sous un saut-de-mouton de l'Interstate et se terminait dans une zone calcinée où il y avait eu autrefois une épicerie-quincaillerie tenue par des Indiens, une station-service, quelques maisonnettes et des caravanes. Tout cela avait maintenant disparu, même les rangées d'arbres au nord qui servaient de coupe-vent.

Disparues aussi toutes les toilettes de cette aire de repos – quelqu'un les avait fait sauter une dizaine d'années plus tôt. Val se demandait vraiment qui s'était donné la peine de gaspiller du C-4 ou de la dynamite pour détruire des toilettes dans ce trou perdu au milieu du désert. Mais c'était comme ça partout. Comme son grand-père le lui faisait toujours remarquer, une fois que le vandalisme se transforme en destruction aveugle – pour ainsi dire une société qui se détruit de l'intérieur –, il est difficile d'inverser la dynamique des choses. À présent, les routiers avaient creusé au milieu des broussailles des latrines destinées aux hommes, d'autres un peu plus haut au sud pour les femmes, et il y avait des rochers surplombant la falaise d'où les hommes pouvaient pisser.

Val trouva son grand-père un peu à l'écart, battant la semelle pour se réchauffer dans le vent glacé. Val savait que Leonard ne voulait pas se joindre aux autres pour faire pipi par-dessus le bord. Il était comme ça, un peu timide, et il se retiendrait jusqu'à Denver si nécessaire.

— Je serai avec Henry Big Horse Begay le restant de la nuit et jusqu'à Denver, dit Val.

Son grand-père hésita, comme s'il se demandait s'il allait lui donner l'autorisation, mais il dut se rendre compte que Val ne l'avait pas demandée, et il hocha simplement la tête. Avec sa maigre silhouette, ses mains fourrées dans les poches de son blouson trop léger, et ses longs cheveux blancs flottant dans le vent, Leonard avait l'air vraiment *vieux* – comme s'il avait beaucoup vieilli pendant ce voyage. Vieux comme le roi Lear.

Val était déjà aller pisser en compagnie de Gauge Devereaux et des autres. Il avait aimé regarder son jet d'urine se joindre à ceux de ses compagnons en une courbe gracieuse éclairée par la lune, formant de longs rubans brillants sur le fond plus sombre de la paroi de la falaise. Il resta donc encore une minute avec son grand-père, qui était manifestement fatigué, transi et malheureux.

— Val, est-ce que tu as regardé les infos sur les combats de Los Angeles ? demanda Leonard en baissant la voix comme si c'était un sujet dangereux.

— Non. Devereaux n'a même pas de télé dans sa cabine. Ça ne s'arrange pas ?

— C'est encore pire. On dirait que la ville entière va exploser.

Parfait, songea Val. Il avait détesté LA à chaque instant des cinq ans et onze jours qu'il y avait passés. Il avait espéré qu'un nouveau tremblement de terre l'engloutirait à jamais, mais ces combats de fin du monde feraient aussi bien l'affaire.

— Le gouverneur a instauré la loi martiale et demandé de l'aide à Washington, poursuivit son grand-père. Mais il n'y a tout simplement pas de ressources à affecter aux combats.

Parfait, songea encore Val.

— Alors, comme ça, dit-il, ton copain Emilio et les *reconquistas* n'arrivent pas à prendre le pouvoir comme ils l'espéraient, hein ?

— Non, manifestement pas, répondit Leonard en jetant un coup d'œil vers les groupes de routiers en train de fumer et de bavarder. (Ils ne semblaient pas pressés de remonter dans leurs cabines chauffées.) Tu sais, Val, on est partis juste au bon moment.

Comme si je ne le savais pas, Leonard... Val hocha la tête et remonta la fermeture de son vieux blouson de cuir. Julio lui avait donné une casquette de routier, et il la portait tout le temps, la visière rabaisée sur le front, même quand il dormait.

— Tu as un peu réfléchi au mot de passe que Maman aurait pu utiliser, Grand-papa ?

Il vit Leonard hésiter à répondre, sans bien savoir ce que cela pouvait signifier. C'est délibérément qu'il avait parlé à son grand-père de ces notes chiffrées, en se disant que Leonard – qui était très fort en mots croisés et messages secrets – aurait peut-être une idée d'un mot que sa fille aurait trouvé important. Mais Val n'avait pas vraiment *besoin* que tous ces textes, images, vidéos ou Dieu sait quoi encore soient décryptés.

Il avait déjà suffisamment de preuves pour savoir que son père avait comploté pour assassiner sa femme, et il le paierait...

Il tâta le Beretta bien calé dans son dos.

— Oui, dit Leonard, j'y ai réfléchi. J'aurai peut-être quelques suggestions à faire quand on se retrouvera ensemble. C'est notre dernière nuit avant d'arriver à Denver, si tout se passe bien dans les montagnes du Colorado. Alors, tu es vraiment sûr de vouloir voyager avec ce Mr Begay ?

— Ouais, dit Val. (Et puis, presque sans réfléchir, il ajouta :) Grand-papa, est-ce qu'il nous reste deux cents dollars ?

— Oui, on a même plus que... attends un peu. Tu veux dire des nouveaux dollars, ou des anciens ?

— Des anciens.

Leonard eut l'air effaré.

— Non, bien sûr que non. Tu sais bien que j'ai pratiquement dépensé tout ce que j'avais – ce qu'on avait – pour nous payer nos places dans ce convoi. Puis-je te demander pourquoi tu as besoin de ces deux cents dollars, presque trois cent mille nouveaux ?

— C'est pour quelque chose d'important. Quelque chose qui me

permettrait de devenir camionneur.

— Ma foi, c'est un but qui pourrait s'avérer très louable un jour, Val, mais j'espérais cependant que, avec ton intelligence et ta perspicacité, des études à l'université seraient peut-être...

— « Un jour », Leonard, ça ne m'intéresse pas, dit Val en laissant bien voir son exaspération devant la lenteur d'esprit de son grand-père. Je veux pouvoir quitter Denver dimanche *dans ce convoi*. Mais il me faudrait deux cents dollars pour y arriver. Peut-être un peu plus.

Peu importait que Devereaux ait dit qu'il fallait presque un mois pour obtenir la fausse CNIC validée par le Syndicat. Avec Leonard, c'était le principe de la chose qui comptait.

Son grand-père secoua simplement la tête.

— Je ne les ai pas, Val. J'en suis même loin. Très loin. Nous avons à peine de quoi tenir un jour ou deux quand nous serons à Denver. J'espère simplement que ton père y est toujours, et qu'il sera joignable.

— Et pourquoi il ne le serait pas ? rétorqua Val en plongeant ses poings crispés dans les poches de son blouson. C'est un accro au flash. Il y sera, ne t'inquiète pas. C'est juste qu'il ne sera pas réveillé, ou qu'il sera incapable de parler ou de se souvenir de qui on est. Ah, pour ça, ça va être de chouettes retrouvailles. Mais ne compte pas trop sur Nick Bottom pour nous nourrir et nous loger. C'est un junkie au flash, une épave, et ça fait des années qu'il est comme ça.

Val se rendit compte que sa colère venait du fait qu'il était lui-même en manque – il aurait juré qu'il lui restait une fiole d'une heure, mais il l'avait retrouvée vide, ce qui laissait penser que quelqu'un l'avait trouvée et s'en était servi, et il n'avait donc pas flashé depuis près de quarante-huit heures.

Il tourna le dos à son grand-père et s'approcha du groupe de camionneurs, à la recherche du vieil Indien.

*

Ils franchirent la frontière de l'État du Colorado vers minuit.

Ici, les bandits n'étaient pas un problème pour des convois de cette taille, bien protégés, et les armées de la *reconquista* n'y faisaient que des raids de nuisance, car le Colorado était trop au nord. Cependant, les quelque quatre-vingts kilomètres d'I-70 à travers la moitié de ce large territoire avant Denver traversaient des montagnes difficiles, et le manque d'entretien, tant au niveau de l'État que des autorités fédérales, avait fait de l'autoroute son propre obstacle. Vingt-cinq ans plus tôt, avait dit Begay à Val, un convoi de poids lourds aurait couvert les trois cent quatre-vingt-neuf kilomètres entre Grand Junction et Denver en quatre heures – et même moins s'il n'y avait pas de basanés prêts à attaquer.

Maintenant, ce trajet prenait douze heures. Si les conditions étaient bonnes.

Et la nuit était bonne, grommela Begay. Le beau temps se maintenait. Bientôt, les premières tempêtes de neige allaient bloquer le col de Loveland pour l'hiver, et ce serait la fin du passage facile par l'I-70 entre l'Utah et Denver. Une fois le col fermé, les convois seraient obligés de prendre la route du nord, vers Salt Lake City, et ensuite l'I-80 à travers le Wyoming jusqu'à Cheyenne, puis vers le sud pour rejoindre Denver. Un détour de plusieurs centaines de kilomètres.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas utiliser des chasse-neige, demanda Val, pour garder le col ouvert pendant l'hiver ?

Begay éclata de son rire de Navajo.

— Qui va payer pour les engins et les ouvriers, gamin ? L'État du Colorado ? Il est en faillite depuis plus longtemps que le gouvernement fédéral de ces putains d'États-Unis d'Amérique. Et puis, il y a encore d'autres cols après, comme le col de Vail, qui sera fermé pour de bon après les deux ou trois premières grosses chutes de neige.

— Il n'y avait pas un tunnel, avant ? demanda Val en se souvenant de quelque chose que son père ou son grand-père lui avait dit.

Begay hocha la tête. La lumière jaune des cadrans du tableau de bord se reflétait sur son visage taillé à coups de serpe. Il portait d'habitude un chapeau de cow-boy noir, mais ce soir, il avait un simple bandana pour retenir ses longs cheveux.

— Si, le tunnel Eisenhower, à 3 300 mètres d'altitude. Il passait sous le Continental Divide à une centaine de kilomètres à l'ouest de Denver. En fait, il y avait deux tunnels d'à peu près 2 500 mètres de long, un dans le sens ouest, l'autre pour aller vers l'est. Ils évitaient de devoir faire cette foutue grimpe sur la Highway 6 pour franchir le col de Loveland. Je crois que le col où on va passer la nuit doit être à quelque chose comme 3 600 mètres.

— Qu'est-ce qui est arrivé aux tunnels ? demanda Val.

Il regretta aussitôt d'avoir posé la question. Le manque de sommeil et de flashback le rendait idiot.

Begay s'esclaffa.

— C'est une des premières choses que ces salopards d'enculés ont fait sauter après le Jour de la Grande Débâcle. Il a fallu un an et demi à l'État et aux Feds rien que pour réparer un des deux tunnels et rétablir la circulation en hiver. Trois semaines après, ils l'ont fait sauter encore une fois. Après ça, comme tout le reste dans ce foutu pays, plus personne n'a essayé de le rouvrir.

Val hocha la tête en luttant contre le sommeil.

— Si le col est seulement trois cents mètres plus haut, dit-il d'une voix rendue pâteuse par la fatigue, ça ne devrait pas faire beaucoup de différence, si ?

Begay éclata de rire.

— Attends de voir, gamin. Attends de voir...

La route était pratiquement déserte, à part un ou deux convois roulant

dans l'autre sens. Le croissant de lune et les étoiles semblaient très brillants au-dessus des neiges éternelles qui apparurent bientôt au sommet des montagnes de chaque côté.

Begay n'avait pas de télé dans sa cabine, mais sa radio pirate beuglait en permanence. Val avait l'habitude des stations satellites officielles – NPR, CNR, MSBR, VOA –, mais ce que Begay appelait sa radio pirate captait toutes sortes de stations clandestines, AM et FM, qui crachouillaient toute la nuit.

La plupart étaient des radios de droite, interdites depuis des années, et le vieux Begay semblait adorer ce qu'elles racontaient.

Dans son demi-sommeil, Val entendait les diatribes proférées par les animateurs, interrompues seulement par des appels téléphoniques de gens qui avaient l'air encore plus dingues et plus fachos.

— Les annonceurs et les techniciens sont obligés de déménager tout le temps avec leurs émetteurs, dit Begay à un moment. Pour échapper au DSI et aux autres Feds.

Ce qui réveilla Val un instant, mais il s'assoupit de nouveau au son de la radio.

« ... non, mes amis, les choses n'ont pas toujours été ainsi. Il y a trente ans... vingt-cinq ans, même... nous étions encore une grande nation. Une nation unie. Cinquante États, cinquante étoiles sur le drapeau. Nous avons choisi le déclin, mes amis. Nous avons choisi la faillite nationale et la faillite de quarante-sept États pour pouvoir maintenir les programmes sociaux du gouvernement... soixante-treize pour cent de la population ne paye pas d'impôts, mes amis, mais ceux-là attendent quand même des soins médicaux du berceau jusqu'à la tombe, un emploi garanti à vie avec un salaire minimum de quatre cent quatre-vingts dollars de l'heure et une semaine de trente heures – et encore, quand quelqu'un accepte de travailler dans notre grande nation ruinée et dévastée –, et la retraite à cinquante-huit ans avec une pension complète, alors même qu'il y a maintenant dix-huit inactifs – y compris les onze millions d'immigrants illégaux qui viennent juste d'obtenir la régularisation et la naturalisation –, oui, dix-huit inactifs pour chaque Américain qui travaille, dans ce pays où on a oublié ce que c'est que de travailler vraiment dur... »

Les voix continuèrent. Val était à moitié endormi.

Quelques heures seulement après Grand Junction, le convoi rencontra une des raisons pour lesquelles il fallait douze heures pour atteindre Denver au lieu de quatre.

Juste après Glenwood Springs, une bourgade de montagne abandonnée – avec le quasi-démantèlement de la chaîne de distribution alimentaire, sauf dans les très grandes agglomérations, les petites villes s'étaient éteintes à travers le pays, particulièrement celles qui se trouvaient en altitude et donc inaccessibles en hiver –, il y avait un canyon d'une vingtaine de kilomètres qui avait été autrefois, d'après Begay, l'un des tronçons d'autoroute les plus spectaculaires des États-Unis.

Ce n'était plus le cas.

Ce qui avait été un double ruban de routes à deux voies surélevées – celles

menant vers l'ouest situées à une douzaine de mètres au-dessus des voies dans l'autre sens sur des kilomètres et des kilomètres – ponctué de tunnels bien éclairés et ventilés creusés à travers les avancées des falaises qui s'élevaient à plus de trois cents mètres de chaque côté et réduisaient le ciel à une mince tranche d'étoiles, n'était plus qu'une étroite route à deux voies gravillonnée, parsemée de nids-de-poule et zigzaguant au milieu de blocs de roche et de sections effondrées de l'ancienne autoroute. C'est là que les camions devaient rouler au pas, en cahotant le long des flots tumultueux de la Colorado River qui n'était plus régulée par des barrages.

Mais au bout des quatre-vingt-dix minutes nécessaires pour franchir ces vingt kilomètres, le convoi retrouva un revêtement à peu près normal de béton et d'asphalte qui permit à Begay de monter de nouveau en régime.

— Ah, dit Val, qu'est-ce que j'aimerais savoir faire ça...

Henry Big Horse Begay le regarda un instant avant de se concentrer de nouveau sur la route et les feux de position qui les précédaient.

— Quoi, changer de vitesses, tu veux dire ? Il y en a seize sur ce petit bijou, plus quatre pour la marche arrière. C'est ça que tu veux apprendre ? Savoir débrayer et gérer les vitesses sur un gros semi ?

— Juste apprendre à conduire un camion, dit Val.

La fatigue et le manque de flash agissaient sur lui comme du penthotal. Ou le faisaient peut-être retomber en enfance...

— Ouais, fit Begay en hochant la tête. Gauge m'a dit que tu me poserais la question. La réponse est oui... peut-être. Je veux bien te prendre une semaine ou deux à l'essai, comme passager. Pour apprendre les régimes et les vitesses. Tu pourras me payer au fur et à mesure. À condition que tu aies la CNIC, bien sûr.

— Je ne l'ai pas, répondit Val.

Il était au bord des larmes. S'il se mettait à pleurnicher comme un bébé, il préférerait se jeter dans la rivière qui bouillonnait sur leur droite.

— Je n'en ai pas, réussit-il à dire. Je n'ai pas l'argent pour m'en acheter une. Et je n'ai pas le temps.

— Le temps ? demanda Begay.

— Devereaux dit qu'il faut des semaines... quelquefois tout un mois... pour se faire faire la carte, même si on a de quoi payer. Et vous, les gars, vous repartez... quand ça ? Dimanche matin très tôt, je crois ?

— Ah, bon sang, gamin, je ne parlais pas de ce week-end. Je reviendrai à Denver fin octobre, juste avant Halloween. Si à ce moment-là tu as ta CNIC, je te prendrai à l'essai une ou deux semaines. Mais il faut qu'on soit bien clairs sur une chose. Si tu déconnes, comme j'en suis à peu près sûr, je te laisserai sur le bord de la route. Je ne blague pas, tu peux me croire.

Val ne dit rien. Finalement, il réussit à se retenir de pleurer. Begay augmenta le volume de la radio.

« ... ce Président a poursuivi une politique consistant à flatter et encourager nos ennemis, à nous aliéner nos alliés et à laisser Israël se faire détruire par un pays qui

possédait un arsenal nucléaire que nous aurions pu l'empêcher d'avoir, mes amis ! Les États-Unis auraient pu empêcher la République islamique d'Iran... le cœur du Califat Global actuel... de posséder ces armes ! Maintenant, ce pays... et ce Califat... détiennent des milliers de bombes nucléaires, alors que notre pays, après ce fameux accord avec les Russes cinq ans avant de se retrouver en faillite, n'en possède plus que vingt-six, conformément à la dernière mouture du traité START. Vingt-six ! Et sans aucun moyen de les déployer, ni même la volonté de le faire, et...

Val s'endormit.

*

Il était 10 heures du matin quand ils quittèrent les montagnes au-dessus de Denver. Le rugissement du moteur et des vitesses avait réveillé Val pendant l'ascension par le col de Loveland, et cela resterait pour lui une des expériences les plus terrifiantes de sa vie.

La longue descente à 6 % et plus sur les vingt derniers kilomètres avant Denver, dont les gratte-ciel brillaient dans le soleil du matin, s'était effectuée en première pour utiliser le frein moteur, dans la puanteur des disques de freins surchauffés. Deux des camions du convoi avaient été obligés de se détourner vers des rampes de déchargement.

Quand ils furent enfin en bas, Val aperçut d'autres voitures sur l'I-70 et les routes secondaires. C'était le premier vrai trafic qu'ils voyaient depuis des heures, et cela lui donna le vertige.

— Il y a une chose que je dois te demander avant de conclure notre accord, dit Henry Big Horse Begay en éteignant la radio (à cette faible distance d'une grande ville, on ne recevait que NPR et les autres stations officielles).

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Val.

Il était terrorisé à l'idée que l'Indien revienne sur sa proposition. Avec un mois pour trouver les deux cents dollars nécessaires – peut-être les voler à son vieux avant de descendre ce salopard, même si Val doutait qu'un accro au flash ait une somme pareille –, et s'occuper ensuite de se faire faire la CNIC, il serait peut-être prêt juste à temps pour rejoindre Begay.

— Ce flingue que tu as à la ceinture, et que tu as bougé tout le temps cette nuit, en douce, pour qu'il ne te rentre pas dans les côtes ou dans le ventre... Tu t'en es déjà servi ?

Val hésita, mais finalement, sans savoir si c'était la bonne réponse, il dit simplement :

— Ouais.

— Je ne veux pas dire sur une cible à la con ou sur un lapin, dit Begay en quittant la route des yeux et en braquant le regard sur Val. Je veux dire sur une personne vivante. Sur un homme.

— Ouais, dit Val à voix basse.

— Tu l’as touché ?

— Ouais.

— Tu l’as tué ?

Les yeux de silex de Begay étaient comme deux détecteurs de mensonges. Val essaya vainement de déglutir.

— Ouais.

Ils approchaient de l’échangeur avec l’I-25. L’ancien avait été détruit, et remplacé par une rampe provisoire en gravillons. Le convoi ralentissait dans la pente en cahotant à l’unisson.

— Il le méritait ? demanda Henry Big Horse Begay.

Val s’apprêtait à répondre par la même monosyllabe, mais il se retint. C’était surtout cette question qui l’avait tenu éveillé toutes les nuits au cours de la semaine écoulée. Il s’éclaircit la gorge.

— Je ne sais pas, dit-il. Sans doute pas. Mais je crois que c’était lui ou moi, alors j’ai préféré que ce soit lui.

Begay continua de conduire en silence sur l’I-25 pendant quelque minutes.

— Très bien, dit-il enfin. Je vais revenir par ici – si Ättsé Hashké le permet – vers le 27 octobre. En principe, je serai tout l’après-midi aux grands quais de chargement du Centre GOVCO, dans South Broadway. Je t’y attendrai. Le programme prévoit que le convoi partira à 20 heures. Si tu n’y es pas, je ne t’attendrai plus jamais.

— J’y serai, dit Val.

1.13

Santa Fe, Nouveau-Mexique

Jeudi 16 septembre

Le reste du voyage s'était déroulé sans incident, sous escorte d'engins « techniques » paramilitaires – des pick-up équipés de mitrailleuses lourdes montées à l'arrière – sur la dernière centaine de kilomètres entre Las Vegas, N-M, et Santa Fe.

Sato et Nick, avec les trois mercenaires, furent logés au consulat japonais, qui avait été autrefois l'hôtel La Fonda, juste sur la grand-place. Les restes de Joe avaient été transportés dans le sous-sol du complexe pour y être incinérés.

À leur arrivée, Sato emmena tout le monde à la clinique du consulat – probablement mieux équipée, plus moderne et plus propre que tout ce qu'il restait d'installations médicales à Denver. Pendant que Nick et les mercenaires se soumettaient à un rapide check-up, Sato fit soigner ses brûlures et ses coupures, et les médecins placèrent son bras gravement fracturé dans l'un de ces nouveaux plâtres polymorphes – ils appelaient ça un « plâtre intelligent », beaucoup trop cher pour que des Américains puissent se le payer, à part les athlètes de haut niveau, ou plutôt les athlètes servant de modèles à leurs avatars numérisés. Ce genre de plâtre permettait de se servir normalement de son bras pendant que les os se ressoudaient.

L'entretien de Nick avec Don Khozh-Ahmed Noukhaev était prévu à 10 heures du matin dans son hacienda, à l'extérieur de la ville. L'invitation était parvenue à Mr Nakamura et avait été extrêmement claire : ni l'Oshkosh ni Hideki Sato ne devaient s'approcher à moins de quinze kilomètres de la résidence du Don. Nick avait eu pour instruction de se trouver à 9 h 30, seul, devant la cathédrale Saint-François – dont le nom officiel était la cathédrale-basilique Saint-François-d'Assise. Quand ils étaient venus ici en vacances dans les premiers temps de leur mariage, Dara lui avait dit que c'était celle que l'archevêque passe sa vie à regarder construire dans *La Mort et l'archevêque* de Willa Cather.

Il fallut à Nick une minute à pied pour se rendre du consulat à la cathédrale toute proche. Et encore, uniquement parce qu'il s'était attardé un instant pour admirer de loin la façade de ce monument vieux de cent

quarante-cinq ans avant de traverser la rue et de gravir les marches. Nick se souvint de ce que lui avait dit Dara : la construction de la cathédrale de style néo-roman avec ses tours jumelles avait été entreprise par l'archevêque d'origine française Jean-Baptiste Lamy vers 1869, puis les travaux avaient été interrompus et le bâtiment consacré en 1887 sans ses flèches, parce que les fonds avaient manqué.

Nick Bottom avait toujours trouvé ce bâtiment bizarre – doublement tronqué.

C'était une belle journée ensoleillée, et Santa Fe avait cette odeur d'automne que Nick reconnaissait bien : un mélange de feux de bois de *piñon*, de sauge et de feuilles mortes tombées des grands peupliers qui bordaient de nombreuses rues de la vieille ville. Dara avait dit une fois que c'était la ville des États-Unis qui « sentait le plus bon »...

À l'époque où Santa Fe faisait *encore* partie des États-Unis...

Aujourd'hui, cette ville prospère n'appartenait plus à aucune nation. Le Nuevo Mexico affirmait en avoir le contrôle formel, mais Santa Fe avait assez d'argent pour se payer une petite armée et préserver ainsi son indépendance. C'était la capitale des résidences secondaires de vedettes de cinéma, d'écrivains célèbres et de financiers de Wall Street, et elle avait de plus bénéficié d'importants investissements japonais au cours des dernières années, et les Japonais n'avaient pas eu l'intention d'habiter un petit village mexicain.

C'est ainsi que Santa Fe était devenue une réplique moderne, à plus petite échelle, de Lisbonne au temps de la Seconde Guerre mondiale : un repaire d'espions, d'agents doubles, de mercenaires à la retraite et de trafiquants internationaux tels que Don Khozh-Ahmed Noukhaev, qui tous avaient décidé de faire de cette charmante petite ville de montagne, nichée dans sa vallée odorante au pied du massif de Sangre de Cristo, leur lieu de résidence et leur centre d'opérations.

La Mercedes S550 noire – tout électrique ou dotée d'un luxueux moteur à hydrogène – s'arrêta presque silencieusement le long du trottoir. Il y avait trois hommes à l'intérieur, tous vêtus d'une même chemise blanche *guayabera*. Il était difficile de dire de quelle race ils étaient, mais leur profession, elle, n'était pas difficile à deviner. C'étaient des durs. Plus durs que de simples mercenaires. C'étaient des tueurs de cinquième génération venus d'un autre continent.

L'homme assis à l'arrière ouvrit la portière et fit signe à Nick de monter.

Nick ne dit rien, les trois hommes en chemise blanche – le genre de chemise habillée qu'un Cubain pourrait mettre à l'occasion d'un enterrement – non plus pendant que la voiture quittait la ville par Bishops Lodge Road.

Nick savait que cette vieille route défoncée menait au petit village de Tesuque, une dizaine de kilomètres plus loin, où habitaient autrefois bon nombre de vedettes de cinéma vieillissantes. C'était un bon endroit pour dissimuler de grandes résidences dans les collines au-dessus de l'étroite

vallée boisée, et Nick se dit que l'hacienda de Don Khozh-Ahmed devait être l'une de celles-là, entre Santa Fe et Tesuque.

Effectivement.

Au bout de quatre ou cinq kilomètres, la Mercedes tourna à droite et s'engagea sur une étroite route de gravillons au fond d'une petite ravine. La route menait à une allée goudronnée plus large qui escaladait le flanc de la colline jusqu'à son sommet par une série de virages en épingle à cheveux. Laissant derrière eux la forêt de peupliers, ils traversèrent des prairies brunâtres avant de retrouver une forêt de pins. Nick remarqua plusieurs bunkers camouflés le long de la route. En admettant que ce chemin soit l'accès principal à la propriété, cette position paraissait éminemment défendable contre des véhicules ou des troupes terrestres.

L'hacienda du Don s'avéra posséder encore plus de niveaux de protection que la résidence de Mr Nakamura sur les hauteurs de Denver. Il y avait trois murs percés d'une grille – l'espace de huit cents mètres entre les murs et les clôtures étant une zone meurtrière couverte par des miradors bien visibles mais aussi très certainement par des tireurs cachés –, deux hyperscans IRM pour la voiture et trois pour Nick ainsi que ses trois accompagnateurs une fois qu'ils furent à pied.

Quand ils eurent atteint ce qui devait être le bâtiment principal, on demanda à Nick d'entrer dans un abri antibombe sans fenêtres où d'autres hommes en *guayabera* le passèrent au fluoroscope et explorèrent ses moindres orifices. Il était vraiment d'une humeur de dogue quand le dernier garde le conduisit en silence jusqu'à une immense pièce aux grandes baies vitrées et lui dit de s'asseoir. À cause des bibliothèques et de l'énorme bureau recouvert d'un maroquin, Nick supposa qu'il devait s'agir du bureau privé de Don Khozh-Ahmed Noukhaev.

La première chose qu'il faudra que je fasse quand il entrera, songea Nick, ce sera de lui demander comment je peux l'appeler. Cette histoire de Don Khozh-Ahmed Noukhaev commence à me fatiguer.

Nick s'était assis, mais il se releva quand la porte s'ouvrit et que quelqu'un entra, mais ce n'était pas le Don. C'étaient encore quatre gardes. Le plus grand et le plus âgé s'approcha directement de Nick et lui fit signe de lever de nouveau les bras.

— Vous voulez rire, dit Nick. Les autres gars m'ont déjà...

Il ne vit pas le garde derrière lui, ni le Taser. Mais il le sentit.

En tombant, sa dernière pensée, avant que ses neurones ne s'emmêlent totalement et douloureusement tout comme ses terminaisons nerveuses, fut : « Ah, put... »

Puis plus rien.

*

Nick revint à lui par étapes, comme toujours quand on a reçu un coup de

Taser. La première fut la confusion accompagnée d'un vague effort pour ne pas uriner dans son pantalon. La deuxième fut une série de spasmes douloureux, mais avec le cerveau un peu moins engourdi. Nick en était maintenant à la troisième, où il essayait de respirer. Il avait les chevilles et les poignets ligotés – les mains devant lui, ce qui permettait au sang de circuler un peu –, un bandeau sur les yeux, un bâillon sur la bouche et une sorte de sac en toile sur le haut du corps. Il lui fallut une minute ou deux pour se rendre compte qu'il n'était pas devenu sourd : en fait, on lui avait posé un casque isolant sur les oreilles. Mais il savait qu'il était dans un véhicule en mouvement, grâce aux vibrations et à son sens de l'équilibre quand la voiture faisait un virage ou cahotait sur des bosses. Il était donc dans le coffre ou à l'arrière d'une voiture, ou peut-être d'un camion, qui l'emmenait... *quelque part*.

Encore une mesure de sécurité, ou est-ce que je suis un otage ? se demanda Nick quand il fut de nouveau capable de penser à peu près normalement. Ni l'un ni l'autre n'avaient vraiment de sens. Pourquoi le faire venir à l'hacienda et le transbahuter ensuite comme un baluchon ? C'était une drôle de façon de traiter un invité. Mais quelle valeur pouvait-il avoir en tant qu'otage ? Don Khozh-Ahmed Noukhaev croyait-il vraiment que Nakamura serait prêt à payer pour le récupérer ?

Où le Tchétchène pensait-il que Nick savait quelque chose d'important ? Si c'était ça la réponse, Nick pouvait s'attendre à un avenir très limité, qui pourrait comporter des tortures suivies d'une exécution.

Qu'est-ce que je peux savoir d'important pour ce trafiquant d'armes et de drogue, ce Russe qui voudrait créer un empire ? Nick n'en avait aucune idée.

Grâce à son expérience acquise dans la police, Nick savait qu'un Taser permettait généralement de garder la victime inconsciente une quinzaine de minutes (à condition de ne pas provoquer une crise cardiaque, de ne pas vous transformer en légume, ou de ne pas vous tuer sur le coup, ce qui était beaucoup plus fréquent que ne le croyaient les civils). S'il comptait ses battements de cœur, il pourrait estimer le temps du trajet entre l'hacienda et la destination inconnue où il allait se retrouver.

Comme si ça pourrait me servir à quelque chose... Sato et ses gars ne vont pas venir à ma rescousse comme la cavalerie dans les westerns. Les hommes du Don ont pris toutes les précautions pour s'assurer que je n'avais pas de traceurs sur moi, et même si Sato surveille l'hacienda par satellite, ils ont très certainement fait partir une douzaine de voitures en même temps, dans des directions différentes. Sato n'aura eu aucun moyen de savoir dans laquelle j'étais.

De toute façon, ça n'avait pas d'importance. Son cœur battait si fort et si vite qu'il pouvait difficilement lui servir de chronomètre. Nick savait que beaucoup d'otages mouraient d'être bâillonnés et ligotés – par attaque cardiaque, ou suffocation due à l'asthme ou même à un simple rhume, ou en étouffant dans leur propre vomi. Il essaya de ne pas y penser et de ralentir son rythme cardiaque. Il aurait besoin d'adrénaline plus tard, pas

maintenant.

Ils m’emmènent dans une décharge.

C’était probable, mais pourquoi ? Nick se demanda combien de millions ou de milliards de gens à travers l’histoire de l’humanité étaient morts avec ces deux syllabes comme dernière pensée : *Pourquoi ?*

Garde ta philosophie pour une autre fois, tête de nœud. Réfléchis plutôt à ce que tu vas faire.

Les vibrations cessèrent. Un instant plus tard, des mains puissantes le saisirent et le soulevèrent. Il se retrouva debout, et sentit qu’on coupait les liens qui lui entravaient les chevilles.

Nick n’avait aucune raison de faire semblant d’être encore inconscient. Il resta donc ainsi, aveugle, sourd et chancelant. On lui agrippa les bras à travers la toile épaisse du sac qui le recouvrait, et on l’entraîna le long d’une allée de gravier, puis sans doute dans un bâtiment – Nick pouvait sentir sur ses jambes une qualité différente de l’air, plus calme, plus *intérieur* –, et ensuite dans un couloir dallé avant de descendre quelques marches pour se retrouver dans un autre couloir.

Les hommes qui le maintenaient s’arrêtèrent et le firent asseoir.

On lui retira le sac, le casque, le bâillon et le bandeau, et enfin les liens autour des poignets.

Comme il est d’usage dans ce genre de situation, Nick cligna des yeux et se mit à bâiller pour aspirer un peu plus d’air. Il s’abstint cependant de se frotter les poignets...

Ses deux gardes – qui portaient des *guayaberas* comme tous les autres sbires de Don Khozh-Ahmed Noukhaev – sortirent par une des deux portes.

La pièce était petite, sans fenêtres, avec des murs nus. Il y avait un vieux bureau devant Nick, et quelques armoires de classement cabossées le long d’un des murs. Nick était assis sur une chaise en métal, et il y en avait une autre derrière le bureau. Ces chaises étaient trop légères pour lui être utiles. Cette pièce en sous-sol rappelait le bureau d’un prof de gym de lycée, sauf qu’il n’y avait pas de vitrine contenant des trophées.

Le trophée, c’est moi, songea Nick.

Il n’y avait rien sur le bureau ni en haut des armoires qui puisse lui servir d’arme. Nick venait juste de se lever péniblement pour fouiller les tiroirs et les armoires, quand l’autre porte s’ouvrit. Don Khozh-Ahmed Noukhaev entra et vint rapidement s’installer derrière le bureau.

— Asseyez-vous, mon ami, dit le Don avec un geste de la main. Asseyez-vous donc.

Nick resta debout en chancelant.

— Je ne suis pas votre ami, connard. Et après ce que vous venez de me faire subir, vous pouvez même m’ajouter à la liste de vos ennemis.

Noukhaev éclata de rire, laissant voir des dents tachées de nicotine.

— Je vous présenterais bien mes excuses, Nick Bottom, mais vous êtes un homme suffisamment fort et intelligent pour ne pas les accepter après de

telles indignités. Vous avez raison. C'était barbare de ma part et injuste envers vous. Mais tout à fait justifié.

Nick resta debout.

— En quoi était-ce justifié ?

Don Khozh-Ahmed Noukhaev avait le visage très bronzé, mais profondément ridé. Il faisait nettement plus âgé que sur les photos que Sato lui avait montrées, et Nick se demanda à quand remontaient les dernières photos que les hommes de Nakamura ou les diverses agences de renseignement avaient réussi à prendre de ce trafiquant.

— C'est une bonne question, dit le Don en croisant les mains sur le bureau. Je pourrais y répondre franchement, en disant que rien ne saurait justifier une telle façon de traiter un invité, mais vous êtes, bien sûr, beaucoup plus qu'un simple invité. Votre employeur, Mr Nakamura, a des raisons – de bonnes raisons, tant politiques que stratégiques – de souhaiter que je n'existe plus. Il a également sous son contrôle certaines armes hypercinétiques en orbite auxquelles les Japonais, je crois, ont donné le nom amusant de g-bears. Avez-vous déjà entendu ce terme ?

— Oui, répondit Nick qui soupçonnait Noukhaev de savoir parfaitement que Sato s'en était servi la veille contre les tanks.

— Vous comprenez donc que ce serait vraiment tenter le sort que de fournir à Mr Nakamura la certitude *absolue* de ma présence dans l'hacienda à un moment précis. (Il sourit.) Oui, je sais ce que vous pensez, Nick Bottom. *Cet homme est parano.* Je serais assez d'accord avec vous, mais je me pose seulement la question : *Le suis-je suffisamment ?* Je vous en prie, asseyez-vous avant de tomber.

Nick s'assit avant de tomber...

Don Khozh-Ahmed Noukhaev lui rappelait quelqu'un. Il trouva presque aussitôt : Anthony Quinn, cet acteur du siècle dernier que Val et lui aimaient beaucoup. En fait, Noukhaev ne lui ressemblait pas vraiment, mais il avait la même voix et le même léger accent, la même façon de plisser légèrement la bouche dans un sourire arrogant. Il était également difficile de préciser son appartenance ethnique. Anthony Quinn avait joué aussi bien des rôles de Mexicains que d'Indiens, d'Arabes ou de Grecs. Le Don avait également un corps musculeux qui rappelait celui de l'acteur – compact, mais avec une large poitrine, des avant-bras impressionnants et des mains puissantes.

— Et maintenant, où sommes-nous ? demanda Nick.

Noukhaev rit comme si Nick venait de faire une plaisanterie.

— Dans un endroit sûr. Un endroit dont je suis certain que même votre omnipotent Mr Nakamura ignore l'existence.

— Ce n'est pas mon omnipotent Mr Nakamura, rétorqua Nick. Et s'il était vraiment omnipotent, il ne m'aurait certainement pas engagé pour découvrir l'assassin de son fils.

— Précisément ! s'écria Don Khozh-Ahmed Noukhaev en levant un doigt taché de nicotine. Pourquoi vous a-t-il engagé, Nick Bottom ?

— J'ai le pressentiment que vous allez m'éclairer sur ce point.

— Vous devez bien le savoir, Nick Bottom. Et si vous ne le savez pas, vous devez avoir des soupçons.

— Je soupçonne tout le monde et personne, dit Nick.

Depuis l'âge de neuf ans, il rêvait de prononcer un jour cette phrase. C'était sans doute le manque d'oxygène quand il avait été bâillonné qui venait de le pousser à le faire.

Don Khozh-Ahmed Noukhaev regarda Nick un long moment sans rien dire, puis il rejeta la tête en arrière et s'esclaffa bruyamment.

Putain, il est vraiment dingue...

Noukhaev ouvrit un tiroir de son bureau et en sortit un petit coffret qu'il tendit à Nick. Des cigares. Nick refusa en secouant la tête, et le Don s'en choisit un. Il se livra à ce rituel stupide consistant à mordre le cigare et à en recracher le bout (Nick avait appris dans les films que les gens plus distingués se servaient d'un coupe-cigare, ou demandaient à leur maître d'hôtel de le faire pour eux). Il alluma ensuite son cigare de luxe avec un briquet tiré d'une poche de sa veste kaki.

Nick pensait encore que cette pièce devait être en sous-sol, peut-être dans un souterrain, mais la ventilation était excellente. C'est à peine s'il sentait la fumée.

— Pourquoi l'un des hommes les plus puissants de la planète voudrait-il vous engager, Nick Bottom ? demanda Noukhaev.

À en juger par son expression, la question était purement rhétorique. Nick avait horreur de ça, quand les gens devenaient rhétoriques... C'était une insulte à son intelligence.

— Nakamura a déjà fait mener de nombreuses enquêtes sur le meurtre de son fils, poursuivit le Don en se calant sur sa chaise et en exhalant une fumée bleuâtre. La police de Denver – après la vôtre –, le CBI, le FBI, la Sécurité intérieure, ses propres agents de renseignement, le Keisatsu-chō...

Si l'Agence de la police nationale japonaise avait enquêté sur le meurtre de Keigo Nakamura, c'était la première fois que Nick en entendait parler. Pendant la plus grande partie de son histoire, le Keisatsu-chō s'était contenté de coordonner et de réguler les différents services de police japonais – en fixant essentiellement des règles et des standards, une bureaucratie sans aucun des pouvoirs du FBI, pas même des agents à part entière. Mais au cours des décennies récentes, depuis la Grande Débâcle, quand le Japon s'était retrouvé au sommet (ou en tout cas, très près) des nations, l'Agence de police nationale avait été dotée de griffes et de crocs, à la fois avec son nouveau service de police secrète, le Keibi-kyoku, et son agence de renseignements extérieurs, le Gaiji Jōhō-bu. À part leurs noms, et quelques lectures qui lui avaient appris que ces sous-divisions étaient d'une efficacité redoutable et mortelle, Nick ne savait rien d'elles.

— ... et voilà que Mr Nakamura vous embauche, conclut Noukhaev. (Il avait l'air de savourer son cigare.) Pourquoi a-t-il fait ça, d'après vous ?

On est revenus à la case départ, songea Nick.

— De toute évidence, pas pour résoudre le meurtre de son fils, dit-il. Ce qui nous laisse... quoi ? Dans le but de vous prendre pour cible dans votre hacienda à l'occasion de cette rencontre, pour qu'il puisse vous réduire en poussière et en cendres avec ses g-bears ? Mais ça pose un petit problème, n'est-ce pas ?

— Quel problème, Nick Bottom ?

— C'est *vous* qui avez contacté les gens de Nakamura pour proposer cette rencontre. Du moins, c'est ce que Hideki Sato m'a dit. Par conséquent, quand Mr Nakamura m'a engagé, il ne pouvait pas savoir que vous m'inviteriez ici.

Noukhaev hocha la tête et exhala une bouffée.

— C'est très juste. Mais, Nick Bottom... « Qui connaît son ennemi comme il se connaît, en cent combats ne sera point défait. » Savez-vous qui a dit ça ?

— Je parie que c'est Sun Zi, Don Noukhaev.

— Ah, vous connaissez Sun Zi, Nick Bottom ?

— Non, pas du tout. Mais je ne compte plus les bâtards arrogants et condescendants qui jouent les grands généraux intellectuels et qui le citent comme si ça voulait vraiment dire quelque chose d'important.

Don Khozh-Ahmed Noukhaev, qui s'appêtait à téter son cigare, se figea complètement, et Nick se dit : *Merde, je suis allé trop loin...*

Il s'en fichait.

Noukhaev rejeta la tête en arrière et repartit d'un grand éclat de rire. Il avait l'air sincère.

— Vous avez raison, grommela-t-il quand il eut fini de rire et après avoir tiré une bouffée de son cigare. Je vous prenais de haut, et vous avez bien fait de me remettre à ma place. Mais Sun Zi l'a effectivement dit, et ça s'applique à notre, hem... situation présente. Hiroshi Nakamura est bel et bien un général, et il connaît Sun Zi par cœur. Il est possible qu'il vous ait embauché simplement parce qu'il savait que je serais tenté de parler à un tel subalterne... sans vouloir vous offenser, Nick Bottom.

— Je ne suis pas vexé, dit Nick. Alors, c'est pour ça que Nakamura a fait appel à moi ? Dans ce cas, j'imagine que mon boulot est terminé. Et j'ai échoué, puisque si Sato et son patron ont observé les différentes voitures qui ont quitté l'hacienda, ils savent probablement que vous m'avez emmené ailleurs, et ils auront annulé la frappe des g-bears.

— Onze camionnettes ont quitté l'hacienda en même temps il y a trente-neuf minutes, Nick Bottom. Hiroshi Nakamura dispose des ressources suffisantes pour frapper une centaine de cibles avec ses missiles cinétiques. En tenant compte du temps nécessaire pour vous amener ici, et pour que j'y entre moi-même, les armes orbitales devraient arriver... *maintenant*.

Nick leva les yeux vers le plafond. Il n'avait pu s'en empêcher. Il n'arrivait pas non plus à empêcher ses testicules de se rétracter pour se mettre à l'abri. Il avait vu ce que six de ces g-bears pouvaient faire comme dégâts.

— Jouez-vous aux échecs, Nick Bottom ?

Le Don semblait sérieux.

— Plus ou moins. Disons que je suis un pousseur de bois.

Noukhaev hochait la tête, sans que Nick sache si c'était pour confirmer l'existence d'une expression aussi idiote.

— En tant que joueur d'échecs, Nick Bottom, même si vous n'êtes qu'un simple débutant, comment feriez-vous pour améliorer les chances que Nakamura ne se serve pas de ses armes pour détruire les onze cibles potentielles ?

— J'enverrais chaque camionnette dans un lieu public important, où il y ait de la foule, si possible un endroit historique, répondit aussitôt Nick. Et je les déchargerais discrètement à l'abri des regards. Disons, la cathédrale Saint-François, ou la chapelle Loretto, ou l'auberge des Gouverneurs... des endroits comme ça. Nakamura pourrait encore passer à l'acte – après tout, Sato et lui se fichent bien de victimes ou de sites historiques américains –, mais ça devrait quand même le faire réfléchir à deux fois.

Don Khozh-Ahmed Noukhaev sourit lentement, et c'était un sourire différent de ce que Nick avait pu voir jusqu'ici.

— Vous n'êtes pas aussi bête que vous en avez l'air, Nick Bottom.

— Vous non plus, Don Khozh-Ahmed Noukhaev.

Cette fois, il n'y eut aucune hésitation, et Noukhaev partit d'un grand éclat de rire, mais Nick décida de ne pas pousser sa chance plus loin.

— Non, je ne crois pas que Hiroshi Nakamura vous ait embauché uniquement pour pouvoir me localiser et me tuer, même si ce n'est pas l'envie qui lui en manque, et qu'il pense nécessaire de le faire. Non, Nick Bottom. Si Nakamura vous a engagé, c'est parce qu'il sait que vous êtes le seul homme encore capable de résoudre le mystère du meurtre de son fils, Keigo.

Qu'est-ce que c'est que ça ? songea Nick. *De la flagornerie ?* Non, sans doute pas. Noukhaev était bien trop malin pour ça, et surtout, il savait déjà que Nick l'était aussi. Quoi, alors ?

— Vous allez devoir m'expliquer pourquoi je suis le seul homme capable de résoudre ce meurtre, dit Nick. Parce que moi, je n'ai pas le début d'une idée sur quoi que ce soit – ni sur qui a commis le meurtre, ni pourquoi je serais le seul à le savoir.

— « Celui qui sait calculer la victoire dans son quartier général avant même de livrer bataille est celui qui met le plus d'atouts stratégiques de son côté », dit le Don.

Cette fois, il ne joua pas au jeu des devinettes sur cette citation.

Nick secoua la tête. Il aurait voulu dire à Noukhaev à quel point il détestait les gens qui s'exprimaient par énigmes – une des raisons pour lesquelles il n'était pas chrétien –, mais il résista à l'envie. Il était fatigué et il avait mal partout.

— Quand il vous a engagé, Hiroshi Nakamura savait que vous seriez sans doute capable de résoudre l'affaire, là où les agences américaines et

japonaises, et même ses meilleures équipes, en ont été incapables. Comment cela est-il possible, Nick Bottom ?

Nick n'hésita qu'une seconde.

— C'est sans doute quelque chose qui me concerne personnellement. Quelque chose dans mon passé. Quelque chose que je sais, que j'ai dû rencontrer quand j'étais flic... Quelque chose.

— Oui, quelque chose de personnel. Mais pas nécessairement une chose que vous auriez apprise quand vous étiez inspecteur, Nick Bottom.

Le Don avait pris dans son tiroir ce qui ressemblait à un couvercle de pot de mayonnaise, et il y déposait ses cendres. Le couvercle était presque plein.

Un vrai cendrier aurait pu me servir d'arme, songea Nick.

— Bon, alors c'est quelque chose dans mon passé, dit Nick. Mais ça ne tient pas debout.

— Vous dites ça à cause de ceux que vous soupçonnez d'être les commanditaires du meurtre.

— Oui.

— Et qui sont-ils ?

— Des assassins employés par l'un de ces machins, là... les *daimyo*. Les autres maîtres des conglomerats japonais qui veulent devenir *shōgun*.

— Connaissez-vous les principaux clans *keiretsu* ? demanda Noukhaev.

— Oui. Enfin, je connais leurs noms.

En fait, il les connaissait déjà avant que Sato ne lui en récite la liste pendant le voyage. Pourquoi Sato avait-il fait ça ? Qu'est-ce que ce salopard pouvait encore mijoter comme coup tordu ? Nick reprit :

— Les sept familles de *daimyo* et clans *keiretsu* qui dirigent le Japon moderne sont les Munetaka, Morikune, Omura, Toyoda, Yoritsugo, Yamahsita et Yoshiake.

— Non, dit simplement Noukhaev sans aucun amusement ni rien d'amical dans la voix.

— Non ? répéta Nick.

Tout cela était du domaine public, même à l'époque où il avait enquêté avec ses collègues du département sur l'affaire Keigo Nakamura. Sato avait pu lui mentir, mais...

— Les *keiretsu* sont devenus des *zaibatsu*, dit le Don. Il ne s'agit plus seulement d'alliances de conglomerats industriels appartenant à des clans, comme c'était le cas pour les *keiretsu* de la fin du siècle dernier, mais bel et bien à nouveau de *zaibatsu* – des conglomerats regroupés qui aident à gagner la guerre et qui conseillent le gouvernement, exactement comme dans le premier empire du Japon il y a cent ans. Et il y a maintenant huit *daimyo* principaux qui dirigent le Japon. Pas sept, Nick Bottom, mais huit. Huit hommes aux pouvoirs considérables, et chacun d'eux veut devenir *shōgun*.

— Nakamura, murmura Nick en nommant le huitième super-*daimyo*.

Le Don voulait-il juste étaler sa science, ou bien cette correction signifiait-elle quelque chose ?

— Le DPD et le FBI ont pensé que la clef du meurtre de Keigo Nakamura n'avait rien à voir avec les suspects locaux – tous ces paumés que je viens d'interroger encore une fois. Pour eux, c'était une affaire de politique intérieure japonaise et de rivalités. Nous n'en savions pas assez sur ces histoires pour échafauder la moindre hypothèse, et les entretiens avec Nakamura et les autres n'ont pas aidé en ce sens. Ces *keiretsu* – ou ce que vous appelez maintenant des *zaibatsu* – sont en pratique au-dessus des lois dans le Japon moderne, ou peut-être devrais-je dire le Japon *féodal* moderne, de sorte que les autorités japonaises n'ont été d'aucune aide, elles non plus.

Don Khozh-Ahmed Noukhaev lui fit encore un de ses larges sourires pas vraiment amusés, et secoua sa cendre dans son couvercle de mayonnaise.

— Vous ne savez pas réellement qui est Hideki Sato, n'est-ce pas, Nick Bottom ?

— C'est le chef de la sécurité de Mr Nakamura, répondit Nick.

Il était prêt à jouer les imbéciles pour lui soutirer de nouvelles informations.

Noukhaev rit doucement.

— C'est un assassin professionnel, et également le chef de sa propre famille – l'un des quarante *daimyo* les plus importants du Japon actuellement, et il ne serait pas exclu qu'il puisse lui-même devenir *shōgun*. Avez-vous entendu parler de Taisha No Shi ?

— Non, dit Nick.

— Cela signifie « le Colonel de la Mort ». Vous souvenez-vous de Song Jin ?

— Pas vraiment. Ah, mais si... c'était cette actrice chinoise devenue seigneur de la guerre il y a huit ans ?

— C'est bien ça, dit Noukhaev en tirant longuement sur son cigare. Song – c'est son nom de famille – était le meilleur et le dernier espoir pour la Chine de se réunifier. Quand elle a quitté l'industrie du cinéma, elle avait une armée de plus de six millions de fanatiques, et le soutien de quatre ou cinq cents millions d'autres Chinois. Elle avait aussi près de six cents gardes du corps, parmi lesquels soixante des meilleurs spécialistes en matière de sécurité.

— Et elle est morte dans un... je ne me souviens plus très bien. Un accident de bateau, quelque chose comme ça.

Pour une fois, le sourire de Noukhaev sembla sincère.

— Elle est morte quand Taisha No Shi – l'homme que vous connaissez sous le nom de Sato – s'est rendu en Chine et l'a tuée. Nous ne savons pas s'il a agi sur ordre de Nakamura.

— Le Colonel de la Mort, répéta Nick en détachant les syllabes. Ça fait un peu mélo. Mais si vous pensez que Sato travaille sans l'autorisation ni les instructions de Nakamura, je trouve ça difficile à croire.

Noukhaev hocha lentement la tête.

— Cela étant, Nick Bottom, vous devez bien prendre conscience que l'un

des meilleurs assassins au monde a été chargé de vous accompagner dans votre... hem... enquête. Si j'étais à votre place, je ne prendrais pas cette information à la légère, et je réfléchirais sérieusement à ses implications.

— Comme vous voudrez, dit Nick qui commençait à en avoir assez de la suffisance de ce connard. Avez-vous quelque chose à me dire qui pourrait m'être utile dans mon enquête sur le meurtre de Keigo Nakamura ?

Noukhaev eut un mince sourire.

— C'est justement ce que je viens de faire, Nick Bottom. « Si tu ignores aussi bien ton ennemi que toi-même, tu es certain d'être en péril. »

Encore ce foutu Sun Zi, songea Nick. Il commençait à comprendre que c'était Don Khozh-Ahmed Noukhaev qui se comportait comme un de ces traîtres à la noix dans les films de James Bond, qui essaient de faire mourir d'ennui le héros en discourant interminablement, au lieu d'appuyer sur la détente quand ils en ont l'occasion.

— Pouvez-vous me dire si Keigo a posé des questions qui semblaient inhabituelles ? demanda Nick pour changer de sujet. Bizarres ? Sortant de l'ordinaire ?

Don Noukhaev sourit.

— Il m'a demandé si je serais prêt à distribuer du F-deux comme je l'ai fait pour le flashback. À l'entendre, on aurait dit que cette drogue mythique était une réalité... ou pourrait en devenir une très bientôt.

Encore le F-deux... Nick eut soudain l'espoir que Keigo Nakamura avait possédé des informations que personne d'autre n'avait sur cette superdrogue permettant tous les fantasmes. Avec le F-deux, Nick pourrait se construire une vie entièrement nouvelle avec Dara, et même avec Val – pas l'adolescent renfrogné, mais l'adorable gamin de cinq ans. À ce que Nick en comprenait, il n'y avait aucun risque de mauvais souvenirs avec cette drogue, seulement de merveilleuses expériences imaginaires qui semblaient aussi réelles que la vraie vie. Sur tous les plans. Et ceux qui y croyaient affirmaient que, contrairement au flash – où l'on se trouvait toujours un peu à l'écart, où on flottait au-dessus de son moi originel tout en revivant le moment –, le F-deux était totalement *immersif*.

— Que lui avez-vous répondu ? demanda Nick.

Noukhaev éclata de rire.

— Je lui ai dit que je vendrais et distribuerais n'importe quelle drogue que le public peut demander du moment qu'elle existe vraiment – ce qui n'est pas le cas du F-deux. Cela fait une éternité qu'on entend des rumeurs, mais c'est une drogue impossible. Si vous voulez vivre des fantasmes, lui ai-je dit, prenez de l'héroïne ou de la cocaïne.

— Et qu'est-ce que Keigo Nakamura a trouvé à répondre à ça ?

Nick était dépité que les rumeurs sur le F-deux restent de pures fantaisies. *Mais Keigo a demandé au poète Danny Oz s'il prendrait du F-deux. Qu'est-ce qu'il pouvait bien avoir en tête ?*

— Keigo est passé à un autre sujet, dit Noukhaev. Ce que je vais faire, moi

aussi. Avez-vous une idée, Nick Bottom, de qui peut vouloir toutes ces terres qui constituaient autrefois le Nouveau-Mexique, l'Arizona et la Californie du Sud ?

— Comme ça, à brûle-pourpoint, je me risquerais à dire le Mexique – ou le Nuevo Mexico, ou le nom que les *reconquistas* se donnent par ici. Je me base simplement sur le fait que ce sont leurs troupes, leurs tanks et leurs millions de colons qui en occupent la plus grande partie, et qui se battent pour s'approprier le reste.

Noukhaev souffla de la fumée bleue et secoua la tête. Son visage ridé semblait vaguement déçu – un vieux professeur découragé par la stupidité de son élève.

— Vous vous êtes vraiment tenu en dehors des affaires, dites-moi ? Perdu dans vos rêves sous flash et votre apitoiement sur vous-même ? Comme si vous étiez le premier à avoir perdu sa femme ?

Nick sentit le rouge lui monter au front et la rage bouillonner en lui, mais il se maîtrisa et résista à l'afflux d'adrénaline qui le poussait à fracasser le crâne de Don Khozh-Ahmed Noukhaev avec...

Avec quoi ? Le seul objet pouvant lui servir d'arme était la chaise sur laquelle il était assis, et elle était beaucoup trop légère pour ça. Et Nick était certain que Noukhaev avait un pistolet à la ceinture sous la chemise ample qu'il portait par-dessus son pantalon.

Mais il n'était pas obligé de réagir à cette insulte implicite, et il décida de jouer le jeu de Noukhaev.

— Très bien, dit-il. Si ce n'est pas le Mexique, alors qui ? Le Japon ?

— Qu'est-ce que le Japon ferait de tout cet espace – essentiellement désertique – avec son taux de natalité qui ne fait que décliner ? rétorqua Noukhaev qui semblait vraiment savourer son rôle de prof. Je sais que les affaires étrangères ne sont pas votre fort, inspecteur de première classe Nick Bottom, mais faites un effort... réfléchissez ! Quelle entité politique agressive et prospère a besoin de *Lebensraum*, et d'encore plus de *Lebensraum* ? Et qui a une bonne habitude des déserts ?

— Le Califat ? dit enfin Nick. (Ce n'était pas tant une question qu'une série de syllabes dénuées de sens. Il reformula l'idée.) Le Califat Global ? Ici, dans le Sud-Ouest ? C'est... ridicule. Complètement absurde.

Sans répondre, Don Khozh-Ahmed Noukhaev se croisa les mains derrière la nuque et se balança en arrière sur sa chaise, le cigare fermement serré entre les dents.

— C'est pire qu'absurde, reprit Nick en battant des mains comme s'il voulait chasser une mouche. C'est impossible.

Mais... l'était-ce vraiment ?

D'après CNN ou al-Jazira-USA, la population musulmane venait juste d'atteindre 2,2 milliards. Sur ce total, à en croire les sondages cités par la chaîne, plus de 90 % affirmaient leur adhésion au Califat Global Islamique, même si le pays auquel ils appartenaient ne faisait pas encore partie de ce

régime en expansion, avec ses trois capitales à Téhéran, Damas et La Mecque.

Cela voulait dire – surtout après dix ans de guerre civile en Chine et la volonté affirmée de l'Inde de se doter d'une immense classe moyenne (en grande partie par un contrôle des naissances comme l'avaient fait les Chinois trois générations plus tôt) – que le Califat Global Islamique constituait l'entité politique la plus importante en nombre. Et quelqu'un avait dit à Nick – sans doute son pédant de beau-père – que le taux de natalité des musulmans pouvait maintenant être représenté par ce qu'il avait appelé une courbe asymptotique. Depuis vingt-cinq ans, le prénom le plus courant donné à la naissance en Europe était Mohammed, ce qui signifiait que c'était déjà le cas avant même que le Califat y ait été officiellement instauré.

Ah, bon sang, se dit Nick dont les neurones ressentaient encore l'effet du Taser, *Mohammed est aussi le prénom le plus fréquent au Canada...*

Ce qui ne voulait rien dire. Enfin, peut-être...

— Le Califat s'installant en Californie du Sud, en Arizona et au Nouveau-Mexique ? répéta-t-il. En y envoyant... quoi ? Des colons ? Des immigrants ? (Nick se sentait la bouche pâteuse.) Les États-Unis ne toléreraient jamais une chose pareille.

— Ah bon ? fit Don Khozh-Ahmed Noukhaev. Et qu'est-ce que les États-Unis pourraient y faire ?

Nick ouvrit la bouche pour répondre... réfléchit un instant... et la referma. L'Amérique disposait d'une armée permanente de conscrits, un peu plus de six cent mille gamins comme son fils, mais mal équipés, mal entraînés et mal commandés. Ils combattaient tous comme mercenaires à la solde du Japon ou de l'Inde, dans des pays tels que la Chine, l'Indonésie, des parties du Sud-Est asiatique et l'Amérique du Sud. Les maigres effectifs de l'armée de métier et de la Garde nationale suffisaient déjà à peine pour tenir la frontière avec le Nuevo Mexico s'étendant de la limite entre le Colorado et l'Oklahoma jusqu'à l'océan Pacifique près de Los Angeles.

La présidente des États-Unis pouvait-elle rompre ces précieux contrats avec le Japon et d'autres nations, et rapatrier son armée de mercenaires pour combattre un million de djihadistes immigrés ? Le ferait-elle ?

Nick avait la tête qui tournait.

— Le Mexique ne l'accepterait pas, dit-il catégoriquement. Les *reconquistas* ont déployé trop d'efforts pour reprendre possession de ces terres, pour effacer leur confiscation par les Américains en 1848.

Noukhaev éclata de rire et écrasa ce qu'il restait de son cigare.

— Croyez-moi, mon ami Nick Bottom, ce Nuevo Mexico dont vous parlez n'existe pas. Vous vous adressez en ce moment à quelqu'un qui a fait des affaires avec lui, qui a travaillé avec lui, et qui a voyagé à l'intérieur de ses frontières incertaines pendant plus de vingt ans – au milieu de chefs de cartels des drogues, de barons de l'Ancien Mexique en fuite, de spéculateurs et de seigneurs de la guerre spaniques dont la seule loyauté est envers eux-

mêmes, comme leurs homologues chinois. *Le Nuevo Mexico n'existe pas.*

— Il a pourtant un drapeau, rétorqua Nick.

Même le ton de sa voix était pitoyable.

Noukhaev eut un large sourire.

— C'est vrai, Nick Bottom, et aussi un hymne national. Mais cette fiction qu'est le Nuevo Mexico est aussi corrompue et pourrie de l'intérieur que l'était l'Ancien Mexique avant sa chute. Les « colons » ne peuvent même pas subvenir à leurs propres besoins, et encore moins reconstituer les grands ranchs, les fermes, les entreprises high-tech et les centres scientifiques mis en place par les Américains. Ils mourraient de faim en moins d'un mois sans les ravitaillements des cartels. Ils survivent en suçant la mamelle de l'argent des cartels – l'argent de la cocaïne, de l'héroïne, du flashback. Si jamais cette mamelle leur était retirée, ce sont dix-huit millions d'anciens « immigrants » mexicains qui redeviendraient nomades.

— Mais... le Califat, dit Nick. Ils ne possèdent même pas la langue, la culture, l'infrastructure... (Il se rendit compte de ce qu'il disait, et il s'interrompit en secouant la tête.) Qui accepterait de *vendre* le Sud-Ouest au Califat ?

Noukhaev baissa le menton contre sa chemise impeccablement blanche avec un sourire qu'on était obligé de qualifier de diabolique.

— Moi, répondit-il. Entre autres.

Nick fut abasourdi. Il regarda l'homme assis en face de lui comme s'il le voyait *vraiment*. Don Khozh-Ahmed Noukhaev ne plaisantait pas. Était-ce un fou ? Un mégalomane, oui... Nick s'en était aperçu dès les premières minutes de cette conversation bizarre... mais complètement fou ?

Peut-être pas...

— Qui ferait la vente ? répéta Nick, en réfléchissant maintenant tout haut plutôt qu'en s'adressant au Don. Pas le Nuevo Mexico, même si la présence de ses forces militaires et de ses colons constitue un obstacle.

— Non, pas vraiment, dit Noukhaev. Pas plus que, disons, les populations indigènes et les soi-disant armées de Belgique, de Norvège, du Danemark et de la Russie occidentale. Au cours des trois dernières décennies, les nouveaux propriétaires islamiques de ces anciennes nations ont acquis une grande expérience dans la gestion efficace de leur expansion.

— Mais n'empêche, marmonna Nick qui se sentait encore nerveusement éprouvé par les effets du Taser. Qui ferait la vente effective ? Qui trouverait les milliards d'anciens dollars nécessaires pour une telle... (Il leva les yeux et croisa le regard sombre de Noukhaev.) Le Japon, dit-il à voix basse.

Don Khozh-Ahmed Noukhaev écarta ses mains calleuses.

— Pas le Japon en tant que pays, reprit Nick. Mais le *keiretsu* et le *daimyo* qui auront le plus de contrôle sur les États-Unis quand le moment viendra de conclure le marché avec les mollahs à Téhéran et à La Mecque.

Noukhaev ne souriait plus, mais il ne quittait pas Nick des yeux. Celui-ci sentit ce regard comme un doigt de feu sur son visage.

— Un peu comme l'achat de la Louisiane, murmura-t-il. Mais des millions de colons islamiques dans ce qui appartenait autrefois aux États-Unis ? Jamais l'Amérique ne l'accepterait...

La voix de Nick s'était éteinte progressivement, par manque de conviction, avant même qu'il ait terminé sa phrase. L'Amérique avait accepté *beaucoup* de choses ces dernières décennies. Mais surtout, que pourrait-elle faire pour s'opposer à une colonisation en règle, soutenue par le Califat, de ces régions désertiques ? Elle n'avait même pas été capable d'empêcher les cartels mexicains de s'en emparer.

Est-ce qu'ils viendront avec leurs chameaux ? se demanda Nick. Il se frotta les yeux. Il avait soudain une migraine féroce.

— Je manque à tous mes devoirs d'hospitalité, dit Noukhaev. Avez-vous soif, Nick Bottom ? Aimeriez-vous un peu de vin ?

— Non, pas de vin. De l'eau, simplement.

Don Khozh-Ahmed Noukhaev sembla s'adresser à son bureau quand il dit sur le ton de la conversation :

— Apportez un peu d'eau pour mon invité et moi-même.

Une minute plus tard, la porte sur le côté s'ouvrit et un homme en *guayabera* entra dans la pièce avec un plateau d'argent sur lequel étaient posés deux verres et une carafe en cristal, tellement remplie de glaçons qu'elle était embuée par la condensation.

Noukhaev remplit les deux verres.

— Je vous en prie, fit-il avec un geste d'invitation.

Nick attendit, son verre d'eau glacée à la main. Il ne se souvenait pas d'avoir jamais eu aussi soif, ni d'avoir eu un tel mal de tête. Sans doute les effets du Taser.

Mais il ne but pas pour autant.

Avec un petit rire, Noukhaev vida son verre d'un trait, et le remplit à nouveau.

Nick prit une petite gorgée. Aucun goût particulier, chimique ou autre. C'était simplement de l'eau.

— Puis-je vous poser quelques questions, maintenant ? demanda-t-il. C'était en principe le but de cette réunion.

— Mais naturellement, Nick Bottom. Après tout, c'est *vous* l'enquêteur. C'est ce qu'a dit Mr Hiroshi Nakamura, et Mr Hiroshi Nakamura se trompe rarement. Je vous en prie, posez vos questions.

Noukhaev sortit un deuxième cigare qu'il prépara et alluma avant de se caler confortablement sur sa chaise.

— Savez-vous qui a tué Keigo Nakamura ? demanda Nick d'une voix dure

Mais l'effort de parler lui plantait des aiguilles chauffées à blanc dans le crâne.

— Je crois le savoir, répondit Don Khozh-Ahmed Noukhaev.

— Voulez-vous me le dire ?

— Je préférerais ne pas, dit Noukhaev avec un léger sourire.

Bartleby, songea Nick. Dara l'avait initié à cette histoire diabolique et mémorable de Melville, avec cette petite phrase triste si souvent répétée. Il se souvint que le titre complet était : *Bartleby le scribe : une histoire de Wall Street*. De toute façon, en ce moment même, Nick envoyait ce petit scribe qui pouvait simplement se retourner sur sa couchette pour faire face au mur de sa prison. *Et mourir...*

— Pourquoi pas ? demanda-t-il toujours d'une voix inflexible. Vous n'avez qu'à me dire ce que vous savez ou ce que vous croyez savoir. Ça simplifiera drôlement la vie de tout le monde. En particulier la mienne.

— Oui, mais c'est *vous* l'enquêteur, Nick Bottom, répéta le Don (à travers un nuage de fumée, cette fois). D'abord, je peux me tromper, et ensuite, je ne voudrais pas vous priver de votre triomphe quand vous identifierez vous-même le ou les assassins.

Nick secoua la tête pour s'éclaircir les idées.

— Nous savons que Keigo Nakamura a débarqué ici avec sa petite équipe cinq jours avant sa mort. Ses assistants ont dit qu'il vous avait interviewé devant la caméra. Est-ce vrai ?

— Oui.

Pourquoi a-t-il accepté de faire une chose pareille ? se demanda Nick en dévisageant le Don. Pourquoi un trafiquant d'armes, de drogue et de renseignements, et un organisateur international de tout ce qui peut être illégal, s'était-il laissé filmer dans une interview menée par le fils de l'un de ses plus grands ennemis – peut-être un ennemi mortel – pour un documentaire idiot sur les Américains et leur addiction au flashback ?

Nick essaya de formuler la question en termes clairs, mais il y renonça. Il avait trop mal à la tête. Il passa donc à un autre aspect.

— Keigo vous a-t-il dit ou demandé quelque chose qui vous aurait donné envie de le tuer ? Qui aurait rendu *nécessaire* de le tuer ?

— Non à votre première question, Nick Bottom. Tristement, mais absolument, oui à la seconde.

Nick se frotta le front en décryptant cette réponse.

— Keigo a donc dit ici quelque chose qui a conduit *quelqu'un* à devoir le tuer. C'est ça que vous dites ?

Noukhaev tira une bouffée de son cigare et la savoura avant de relâcher un nuage de fumée. Il ne répondit pas.

— Ce quelque chose était sur la carte mémoire de sa caméra ? demanda Nick.

— Oh, oui, dit le Don. Mais ce n'est pas pour cette raison que Keigo devait mourir comme il l'a fait, ni quand il l'a fait.

— Quelle est la raison, Don Noukhaev ?

Le Don sourit en secouant tristement la tête, puis il laissa tomber un peu de cendre dans son cendrier improvisé.

— Un jour, dit-il enfin, il faudra que vous regardiez le genre de documentaire que le jeune Nakamura était vraiment en train de réaliser.

Pourquoi le rejeton d'un clan *zaibatsu* moderne, qui est pratiquement sûr de fournir le prochain *shōgun*, serait-il venu en Amérique pour perdre son temps à filmer une bande d'épaves adonnées au flashback ? Sans vouloir vous vexer, Nick Bottom.

— Je ne me vexe pas, répondit Nick. Dites-moi donc ce que Keigo faisait si ce n'était pas un petit film pour documenter l'usage du flashback par les Américains. J'ai visionné des heures de ses rushes. Tout tourne autour de la façon dont les gens prennent cette drogue.

— Tout tourne autour de ça ? demanda le Don.

— Oui, et aussi la façon dont les dealers se la procurent... comment elle est introduite dans le pays et vendue, ce genre de choses. Mais ça concernait uniquement le flashback et les Américains qui en consomment. Êtes-vous en train de suggérer qu'il y aurait un film caché derrière tout ça... un film à l'intérieur du film ? Quelque chose qui indiquerait l'arrivée du F-deux dont vous parliez ? C'est ça que vous suggérez ?

— Je ne suggère rien du tout, dit Noukhaev, sinon que, malheureusement, il ne nous reste plus beaucoup de temps.

Nick soupira.

— Mais vous pensez que celui qui a donné l'ordre de tuer Keigo est l'un des sept *daimyo* en concurrence avec Nakamura pour le shogunat ?

— Je n'ai pas dit ça.

Noukhaev roula son cigare entre ses doigts et en fit rougeoyer la cendre.

— Si j'essaie de deviner en vous donnant mes raisons, acceptez-vous de me confirmer les noms, ou de me dire si je me trompe ?

Noukhaev éclata de rire. Nick commençait à trouver ce rire franchement agaçant.

— Les enquêteurs ne *devinent* pas, Nick Bottom. Ils font des déductions. Ils éliminent l'impossible et l'improbable, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'inévitable.

— Des conneries, tout ça.

— Oui, fit le Don en souriant.

— Mais c'est *vous* qui m'avez invité à cet entretien. Puisque vous refusez de m'aider dans mon enquête, c'est que vous aviez une autre idée derrière la tête en me faisant venir ici – ce qui vous exposait au danger des g-bears de Nakamura : vous voulez lui adresser un message.

Noukhaev continua de fumer son cigare.

Nick but encore un peu d'eau.

— Ou peut-être un message à Sato, dit-il enfin. C'était sérieux quand vous disiez que Sato est lui-même un *daimyo* important ? Le Colonel de la Mort et tout ça ? Dix mille ninjas, samouraïs ou je ne sais quoi sous ses ordres ?

Il ne s'était pas attendu à une réponse, mais le Don acquiesça.

— Donc, ce que vous dites, c'est que Sato joue lui aussi un rôle dans toute cette affaire. Qu'il a peut-être ses propres mobiles, et qu'il n'est pas un simple vassal de Nakamura... prêt à se faire *seppuku* si son maître le lui ordonne.

— Oh, Hideki Sato n'hésitera pas un instant à se faire *seppuku* sur ordre de son suzerain, dit Noukhaev. (Son sourire s'effaça.) *Il a déjà fait bien pire que ça.*

Nick se demanda ce qui pouvait être pire que de recevoir l'ordre de s'éventrer. Bien plus tard, il comprit que s'il avait posé la question à Noukhaev, le mystère entier aurait été résolu. Mais il se contenta de dire :

— Sato est donc vraiment un assassin ?

— Oh, oui.

— Pourquoi Nakamura aurait-il ordonné à l'un des meilleurs assassins du monde de passer autant de temps avec moi ? Pourquoi risquer la vie d'un homme aussi précieux en lui faisant traverser avec moi un territoire ennemi pour que je puisse vous rencontrer ? Sato a failli mourir quand nous avons été attaqués, vous savez.

Encore une fois, Nick pensait qu'il n'obtiendrait pas de réponse à cette question mal formulée, et il fut donc très surpris par la véhémence de la réaction du Don.

— Quand vous aurez résolu ce meurtre, Nick Bottom – si vous y arrivez –, pendant le peu de temps qu'ils vous laisseront vivre, quelques heures peut-être, mais plus probablement quelques minutes, vous serez l'homme le plus dangereux sur terre.

Nick reposa son verre.

— Dangereux pour *qui*, Don Noukhaev ? Seulement pour le meurtrier et son *keiretsu*, ou son *zaibatsu*, comme vous dites ?

— Beaucoup plus dangereux que ça, répondit Noukhaev d'une voix douce. Et pour beaucoup plus de gens. Des millions de gens. Et c'est pourquoi ils ne vous laisseront pas en vie une fois que vous aurez résolu ce crime.

Moi, dangereux pour des millions de gens ? Quelle que soit la façon de le tourner, ça n'avait aucun sens. Nick était complètement perdu. Rien n'expliquait rien, et tout ce qu'il entendait lui donnait encore plus mal à la tête et au ventre.

— Si c'est comme ça, dit-il enfin, j'ai foutrement intérêt à ne *pas* résoudre le crime.

Il avait la diction un peu pâteuse, comme s'il venait de boire de la vodka et non de l'eau.

— Mais vous *devez* le résoudre, Nick Bottom.

Le Don s'était exprimé à voix basse, sans aucune trace d'amusement ni de sarcasme.

— Et pourquoi ça ?

Nick, lui, avait essayé d'être sarcastique, mais le résultat n'était qu'une bouillie de mots.

— Parce que c'est ce qu'elle aurait voulu, répondit Noukhaev.

Nick se redressa sur sa chaise inconfortable. C'est ce qu'*elle* aurait voulu ?

— De qui parlez-vous, Noukhaev ?

— De votre épouse, Nick Bottom, dit le Don en faisant tomber la cendre de son cigare d'un léger mouvement de son poignet velu. La ravissante dame

qui s'appelait Dara.

Nick se leva d'un bond, les poings serrés. Il avait du mal à tenir debout.

— Comment connaissez-vous le nom de ma femme ?

C'était une question idiote, bien sûr. Noukhaev devait avoir un tas de dossiers sur lui, rassemblés dès que Nakamura l'avait embauché. Il secoua la tête et essaya encore une fois.

— Qu'est-ce que ma femme vient faire dans cette histoire ? Pourquoi la mêlez-vous à tout ça ?

Nick posa un poing sur le bureau pour garder l'équilibre. Le Don était resté assis.

— Votre épouse, Dara Fox Bottom, était une très belle femme, dit Noukhaev toujours à voix basse. Elle était assise là – sur cette chaise que vous venez juste de quitter...

Nick se retourna maladroitement pour regarder sa chaise vide. Quand il se tourna de nouveau vers Noukhaev, il dut cette fois poser les deux poings sur le bureau du Don pour ne pas tomber.

— Dara ici ? Pourquoi ? Quand ?

— Le lendemain du jour où Keigo Nakamura m'a interviewé. Quatre jours avant que le jeune Mr Nakamura ne soit assassiné à Denver. Lui et ses assistants étaient déjà repartis quand votre épouse m'a rencontré.

— Elle vous a rencontré... pourquoi ?

Nick avait tout juste réussi à poser la question. La pièce semblait maintenant tourner. *C'est l'eau...* songea-t-il. Enfin, non, pas l'eau, puisque Noukhaev en avait bu lui aussi, mais quelque chose dans le verre qui avait réagi avec l'eau. Un produit qui agissait plus lentement que ce fichu Taser, mais qui était tout aussi efficace.

— À cause de l'homme qu'elle accompagnait ici à Santa Fe, et avec qui elle était à l'auberge de l'Anastasia pendant leur séjour, dit Noukhaev. (Il semblait à des milliers de kilomètres de là, et sa voix résonnait le long d'un tunnel qui se refermait rapidement.) Ce district attorney adjoint, Harvey Cohen. C'était un homme presque totalement dépourvu d'imagination. Mais votre ravissante épouse, Nick Bottom... votre ravissante épouse, Dara, *elle*, elle était...

Quoi qu'ait pu être sa ravissante épouse Dara, ce n'est pas de Don Khozh-Ahmed Noukhaev que Nick put l'apprendre.

Il avait déjà entamé la longue glissade dans le tunnel vers les ténèbres.

1.14

Denver et Las Vegas, Nevada Vendredi 17 au dimanche 19 septembre

Quand Nick retourna à Denver le vendredi soir, la ville était encore debout. La plus grande partie, en tout cas. Un groupe avait fait sauter la succursale de la Monnaie américaine dans West Colfax, près du Civic Center Park.

Pourquoi les États-Unis avaient-ils encore une Monnaie, Nick n'aurait su le dire. Plus personne ne se servait de pièces. La destruction de ce bâtiment ancien n'avait donc eu d'intérêt que pour les terroristes qui fabriquaient des bombes et les cinq gardes qui avaient été tués dans l'explosion au milieu de la nuit. C'était le genre d'information que Nick et des millions d'autres habitants de Denver avaient appris à classer dans *Sans intérêt, à oublier très vite*.

En revanche, ce qui attira aussitôt son attention quand il sortit de sa douche fut un texto de l'inspecteur de première classe, lieutenant K.T. Lincoln. Il datait de dix minutes : « Nick – Tout vérifié, impeccable. Pas de soucis. Pas besoin de se voir. *Rafi*. »

Le « *Rafi* » était un de leurs codes secrets quand ils étaient partenaires. Il voulait dire : « Rendez-vous À Fixer *Immédiatement* ! » Il signifiait aussi que tout ce qui précédait devait être pris dans son sens contraire. Ce code indiquait que la situation était tendue...

Il se passait quelque chose de très anormal. Nick composa le numéro de K.T. et tomba sur son répondeur. Elle était de service, mais on pouvait lui laisser un message et elle rappellerait

— Je viens juste de rentrer, et je venais aux nouvelles, dit Nick en essayant d'adopter un ton le plus détaché possible. Content que tout aille bien. Appelle-moi à l'occasion. Ah, j'oubliais. J'ai cassé mon portable, et j'ai un nouveau numéro.

Il lui donna celui du téléphone jetable qu'il avait récupéré dans sa cachette. Une fois qu'elle l'aurait rappelé, il s'en débarrasserait.

Un quart d'heure plus tard, K.T. le rappela.

— Je dirige une opération de surveillance en rapport avec l'UIU, à East Colfax. Mais ça va se terminer avant onze heures et demie, parce que les gars

de l'UIU doivent récupérer leur camionnette. Je te retrouve à minuit, là où ce gars a fait ce truc cette fois-là.

Elle raccrocha. Nick était sûr qu'elle s'était servie d'un jetable, elle aussi.

En s'habillant, Nick regarda l'heure sur son écran de télé. Tout juste 9 heures. Il avait encore trois heures à tuer. Il pourrait utiliser une partie de ce temps à essayer d'imaginer ce que K.T. avait bien pu trouver qui justifie un rendez-vous aussi précipité...

*

Nick avait déjà repris connaissance quand les hommes de main de Don Khozh-Ahmed Noukhaev le déposèrent devant la cathédrale. Les jambes en coton et l'estomac noué par la rage, Nick avait fait à pied la cinquantaine de mètres qui le séparaient du consulat japonais.

Il avait pensé que Sato et les autres Japs auraient tellement envie de savoir ce que le Don lui avait dit que le debriefing durerait tout l'après-midi et une partie de la nuit, en passant au penthotal et autres sérums de vérité si Nick ne leur disait pas absolument tout ce qui s'était passé. Mais en fait, il n'y eut aucun interrogatoire.

Sato, dont le bras droit semblait humide dans son plâtre actif, avait frappé à la porte de Nick et était entré dans la chambre en disant :

— Avez-vous appris quelque chose d'important de Don Khozh-Ahmed Noukhaev ? Quelque chose qui pourrait être utile à notre enquête ?

En se mordant l'intérieur de la joue, Nick avait relevé la tête et dit :

— Je ne crois pas.

C'était un mensonge, mais il n'était pas encore sûr que c'en soit un *gros*.

Sato avait hoché la tête.

— Cela valait quand même la peine d'essayer.

Quelques heures plus tard, quand Nick se réveilla de sa sieste (mais il se sentait encore épuisé, et il n'avait pas les idées très claires), Sato l'invita à dîner au Geronimo, un restaurant haut de gamme très réputé que Dara et lui avaient adoré (ils avaient économisé pour pouvoir se payer ce plaisir lors de leurs visites annuelles à Santa Fe). Sans même se demander pourquoi Hideki Sato l'invitait dans un endroit aussi luxueux, Nick accepta. Il avait faim.

Le Geronimo était resté tel que dans son souvenir : un petit bâtiment en pisé qui avait été un hôtel particulier construit en 1750, avec un hall d'entrée dominé par une grande cheminée centrale dont le manteau était surmonté d'un immense étalage de fleurs ainsi que de deux énormes bois de caribou, mais la salle de restaurant elle-même était assez petite. Comme il faisait frais ce soir-là, et qu'il pleuvait, la terrasse était fermée et la salle paraissait comble. Heureusement – étant donné la corpulence de Sato –, ils avaient été placés sur une banquette en coin où ils étaient relativement à l'écart.

Ils se parlaient peu. Nick avait terminé son entrée – une salade de poire Fujisaki avec des noix de cajou, assaisonnée au vinaigre de cidre et au miel –,

et il dégustait son filet mignon servi avec des frites – rien que ces frites bien dorées coupées à la main valaient le voyage – quand le souvenir de la dernière fois qu’il était venu ici avec Dara lui revint brutalement en mémoire.

Il sentit une douleur dans sa poitrine, sa gorge se contracta, et, comme un imbécile, il dut reposer ses couverts pour boire un peu d’eau – Sato avait commandé une bouteille de cabernet sauvignon Mont Veeder Lakoya 2025, qui coûtait un tout petit peu moins que ce que Nick gagnait autrefois en un an quand il était dans la police –, en faisant semblant d’avoir mordu un morceau trop épicé pour justifier ses larmes et la rougeur de son visage. À cet instant, Nick aurait voulu pouvoir retourner immédiatement dans sa chambre et ouvrir la dernière fiole d’une heure de flash qu’il avait apportée, pour revivre ce dîner avec Dara neuf ans plus tôt. La douleur et la profonde envie qu’il ressentait étaient beaucoup plus qu’un syndrome de manque... Il s’agissait d’une question existentielle : sa place n’était pas *ici et maintenant*, à manger cette nourriture excellente avec un colosse japonais assassin. Non, il avait besoin d’être *là et autrefois*, à partager un merveilleux repas avec *elle*, tandis que tous les deux pensaient au moment où ils se retrouveraient dans leur chambre à La Posada...

Nick but encore une gorgée d’eau et détourna les yeux jusqu’à ce que ses larmes idiotes aient cessé de couler.

— Bottom-san, dit Sato alors qu’ils s’étaient tous les deux remis à manger, avez-vous déjà envisagé d’aller au Texas ?

Nick le regarda un instant en se demandant où diable le Jap voulait en venir.

— Le Texas n’accepte pas les flasheurs, répondit-il enfin à voix basse.

Les tables étaient très proches les unes des autres, et le Geronimo était un restaurant très calme.

— Mais il ne les exécute pas non plus, dit Sato, comme cela se fait au Japon, dans le Califat, et dans quelques autres pays. Le Texas se contente de les déporter s’ils refusent de renoncer à leur addiction, ou s’ils en sont incapables. Et la RdT accepte les anciens drogués, que ce soit au flash ou un autre produit, dès lors qu’ils ont suivi une cure de désintoxication.

Nick reposa son verre de vin.

— On dit qu’il est plus difficile d’entrer au Texas qu’à Harvard.

Sato poussa son grognement caractéristique. Ce qu’il pouvait signifier échappait complètement à Nick.

— C’est vrai, mais l’université de Harvard n’a que faire des compétences de la vie courante. Au contraire, la République du Texas y est très attachée. Vous étiez un officier de police *très* compétent, Bottom-san.

Ce fut au tour de Nick de grogner.

— Vous avez raison de mettre ça à l’imparfait. (Il regarda fixement le chef de la sécurité – ou le Colonel de la Mort, le *daimyo* assassin, à en croire Noukhaev.) Mais qu’est-ce que ça peut vous faire, Sato-san ? Pourquoi

voudriez-vous – ou Mr Nakamura – que j’aille au Texas ?

Sato but une gorgée de vin sans répondre à la question. En montrant les assiettes vides, il déclara :

— Je crois bien que je vais prendre un dessert. Vous aussi, Bottom-san ?

— Moi aussi. Je vais essayer ce cheese-cake au mascarpone avec un glaçage au chocolat blanc.

Sato émit un autre de ses grognements, mais cette fois, sans doute sous l’effet du vin, Nick crut y déceler une note d’approbation.

*

Le voyage de retour à Denver s’était déroulé sans le moindre incident. Nick était sûr que cela tenait essentiellement aux deux Mercedes noires que Don Khozh-Ahmed Noukhaev leur avait allouées comme « escortes ». Pourquoi Sato avait-il fait confiance au Don, Nick n’en avait aucune idée, mais avec une limousine noire quatre-vingts mètres devant eux et l’autre quatre-vingts mètres derrière sur l’Interstate, personne ne les avait embêtés, alors même qu’ils avaient aperçu des nuages de poussière suggérant la présence d’engins à chenilles à l’est et à l’ouest de l’autoroute.

Sato s’était installé dans le siège passager à l’avant tandis que « Willy » Mutsumi Ōta conduisait, « Bill » Daigorou Okada tenait le poste de mitrailleur dans la tourelle et « Toby » Shinta Ishii était assis à l’arrière en face de Nick.

Pendant les cent cinquante premiers kilomètres, Nick n’avait pas réussi à chasser de son esprit l’image de l’arrière du premier M-ATV Oshkosh – envahi par les flammes, les cloisons de métal et de plastique entièrement fondues, et le corps décapité de « Joe » Genshirou Ito se transformant en cendres et en os calcinés en quelques secondes. Mais une fois passé le lieu de l’embuscade au nord de Las Vegas, Nouveau-Mexique, il s’était détendu et avait retiré son casque. La tête inclinée en arrière contre le dossier de son siège, il avait fermé les yeux.

Qu’est-ce que Noukhaev avait essayé de lui dire ?

Le dernier soir au consulat japonais, Nick avait consacré six de ses huit heures normalement réservées au sommeil à utiliser ce qu’il lui restait de flashback. Il avait passé la plus grande partie de ce temps avec Dara, des heures maintenant familières – les dialogues juste après la mort de Keigo, quand elle avait *semblé* vouloir lui dire quelque chose (et quand Nick, absorbé par son travail et par l’enquête sur ce meurtre, et aussi par lui-même, n’y avait prêté aucune attention).

Mais que cherchait-elle à lui dire ?

Qu’elle avait eu une liaison avec Harvey Cohen ? C’est ce qui semblait le plus probable. Mais qu’est-ce qui avait pu amener Harvey et Dara à se trouver à Santa Fe quatre jours avant le meurtre de Keigo ? À l’évidence, il y avait un rapport avec Keigo Nakamura et son petit film, mais lequel ? Et en

quoi Keigo pouvait-il intéresser le district attorney, Mannie Ortega ? Que pouvait-il y avoir de si important qui justifie d'envoyer un DA adjoint et son assistante à Santa Fe ?

Nick n'avait pas le choix : il allait devoir poser la question à Ortega – qui était maintenant le maire – une fois de retour à Denver.

Quant à toutes ces histoires à la noix, la vente du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et de la Californie du Sud au Califat Global...

Nick ouvrit les yeux et se servit de son téléphone, par le biais de la liaison radio de l'Oshkosh, pour se connecter à l'Internet. Shinta Ishii ne lui prêtait aucune attention. Nick inséra ses oreillettes et transféra l'écran derrière ses lunettes de soleil, puis il se mit à surfer.

Il avait rétorqué à Don Noukhaev que les islamistes ne s'installeraient jamais en Amérique du Nord parce que ces États désertiques annexés par les *reconquistas* ne possédaient aucune infrastructure.

Mais en examinant les données, Nick s'aperçut qu'une des caractéristiques évidentes de l'expansion du Califat Global au cours des vingt-cinq dernières années était bien son indifférence et son manque total de respect pour la langue, la culture, les lois et l'infrastructure des pays envahis – à part l'exploitation sans vergogne des aides sociales prodiguées par des États-providence tels que le Canada ou les nations européennes. Le Califat apportait avec lui son propre langage, sa culture, ses lois et son infrastructure religieuse. Et une grande partie de cette infrastructure venait tout droit du Moyen Âge : tribus, clans, crimes d'honneur, interprétation littérale et meurtrière de la religion, et une intolérance d'un niveau que le christianisme et le judaïsme ne pratiquaient plus depuis au moins six cents ans.

Et la clef de voûte de l'infrastructure islamique en expansion, comme Nick pouvait le voir en passant de page en page, était la charia, qui s'appliquait à tous ceux qui vivaient dans ses limites, que ce soit les musulmans ou les infidèles, les Dhimmis, qui n'étaient considérés qu'en partie humains. Au-dehors – le *Dar al-Harb*, la « Maison de la Guerre » –, les nations et les cultures incroyantes étaient sous la menace d'une lance empoisonnée brandie par le Califat.

En se rendant sur des pages d'archives, Nick vit que le Califat possédait à présent plus de dix mille ogives nucléaires, ce qui dépassait de loin les cinq mille cinq cents de l'arsenal japonais.

Il ne lui fallut que trente secondes de recherche pour découvrir que les États-Unis, après leur vertueux désarmement unilatéral (conformément au traité START conclu avec la Russie) au cours de la deuxième décennie du siècle, ne possédaient désormais plus que vingt-six ogives nucléaires à bord d'avions ou de missiles, et encore cent vingt-quatre en réserve – dont aucune n'avait moins de cinquante ans d'âge. Ces bombes n'étaient absolument pas fiables, et dans la pratique, elles étaient inutilisables.

En continuant de surfer sur le Net, Nick vit l'image, si souvent montrée à la télévision, de la faucille – le « croissant de lune », ainsi que l'appelaient

fièrement les dirigeants du Califat Global – illustrant la domination culturelle et ouvertement politique des musulmans. Au nord, elle se déployait du Moyen-Orient jusqu'à l'Europe orientale et occidentale, et à travers l'Afrique au sud-est. Les autres croissants s'étendaient de l'Indonésie jusqu'à une grande partie des régions du Pacifique – établissant une coexistence tendue avec la Nouvelle Sphère de coprosperité de la Grande Asie Orientale instaurée par le Japon. Le croissant européen, plus vaste, traversait ce qui avait été autrefois le Royaume-Uni et remontait vers les régions polaires. La pointe de la faucille était maintenant profondément enfoncée dans le Canada. Les Canadiens avaient accepté – presque avec empressement – de « partager les richesses » de leur partie nord du continent. Leur adhésion quasi religieuse au multiculturalisme et à la diversité imposés par l'État – qui avait depuis longtemps remplacé le christianisme au Canada –, avait réussi en moins de deux générations à créer une culture théocratique émanant d'une seule minorité, éliminant de fait toute diversité.

D'après ce que Nick pouvait lire, les reliquats de la culture canadienne blanche, bien que constituant encore une majorité en nombre, survivaient tant bien que mal dans des cantons isolés, devenus pratiquement des réserves. Les musulmans ne représentaient que 40 % de la population, mais la charia était désormais la loi en vigueur au Canada, et la plupart des Blancs qui y vivaient – anglophones et francophones – avaient docilement accepté leur statut de Dhimmis. En moins de dix-huit mois, ils avaient construit une barrière le long des six mille kilomètres de frontière entre les États-Unis et le Canada, pour empêcher les fugitifs américains de s'y réfugier.

Partout où le règne du Califat était entré en contact avec les « Premières Nations » autrefois choyées – les Indiens et les Esquimaux traités avec un luxe extravagant par les majorités blanches au nom du « politiquement correct » à la fin du ^{xx}e siècle et au début du suivant –, les populations indigènes qui refusaient de se convertir avaient été éradiquées par leurs nouveaux maîtres islamiques, la plupart du temps en leur coupant simplement leurs ravitaillements pour les faire mourir de faim.

Les soi-disant Premières Nations avaient depuis longtemps perdu leur capacité à vivre de la chasse et de la pêche.

Après la Grande Débâcle, quand les États-Unis avaient cessé d'être une puissance mondiale et un partenaire commercial digne de ce nom, et surtout après l'attaque surprise que Téhéran avait appelée *al-Qiyāmah* (la Résurrection, le Jugement dernier, les trois jours qui avaient éliminé Israël de la carte), suivie d'une vague d'islamisme triomphant qui avait balayé toute l'Europe occidentale en moins de dix ans, le Canada s'était tourné vers le Califat pour faire du commerce et bénéficier d'une protection militaire. Il n'avait pas eu le choix. De même qu'il n'avait pas le choix aujourd'hui face à l'immigration islamique massive qui avait déjà changé à jamais les lois et la culture canadiennes.

Et maintenant, le Nuevo Mexico n'aurait pas d'autre choix que de revendre

ses terres de la *reconquista* à... à qui ?

Nick connecta son téléphone aux écrans des caméras externes.

La région centrale du nord du Nouveau-Mexique défilait de chaque côté du M-ATV – des pâturages épuisés, des ranchs abandonnés, des bourgades désertes, des voies ferrées désaffectées, des routes sans une seule voiture. À part les dégâts infligés à cet environnement par plus d'un siècle de surexploitation des pâturages et les traces laissées par les engins blindés des armées modernes en marche, cette région semblait aussi vierge qu'elle l'avait été deux siècles plus tôt quand les premiers explorateurs blancs s'y étaient aventurés.

Pourquoi le Califat Global ne convoiterait-il pas cette région, même s'il lui fallait payer l'équivalent de ce qu'avait coûté l'achat de la Louisiane en 1803 ? C'était un endroit idéal pour un peuple originaire du désert. Et avec la pointe supérieure du croissant-cimeterre islamique descendant au nord jusqu'à la frontière entre le Canada et les États-Unis, et la pointe inférieure remontant du Mexique jusqu'aux États de l'Ouest tels que le Colorado, appauvris et militairement impuissants, combien de temps faudrait-il encore avant que ces deux cornes du croissant de la charia se rejoignent ?

Nick ne pouvait s'empêcher de se poser les questions fondamentales : *En quoi ça me concerne ? Qu'est-ce que j'en ai à foutre si cette région tombe dans le giron des djihadistes ? Elle ne fait même plus partie de l'Amérique. Y a-t-il une seule raison pour que je m'inquiète de voir les têtes de serviette du Califat remplacer les cueilleurs de haricots du Nuevo Mexico comme méchants voisins de l'Amérique ? Ou même, tant qu'à faire, qu'ils ne deviennent nos nouveaux maîtres au Colorado, à la place de ces foutus Japs qui nous observent du haut de leurs putains de montagnes ? Les Mexicains ne s'intéressent qu'à la drogue et à la corruption, les Japonais ne s'intéressent qu'à... ma foi, qu'au Japon. Qu'est-ce que ça peut me faire que ce soit des bureaucrates hâjjî qui gèrent les affaires plutôt que des bureaucrates japonais ? Ils seraient beaucoup plus efficaces que les Mexicains, et beaucoup plus honnêtes que les Japs. Sur EuroTel, Sky Vision, al-Jazira et la CRC, on dit que les Dhimmis de la vieille Europe et du Canada ont une vie sacrément facile.*

Du moment que les hâjjî me laissent passer mes jours et mes nuits avec Dara, qu'est-ce que ça peut me faire si leur foutu drapeau avec le croissant, la lune et le cimeterre flotte au-dessus du Capitole de Denver avec son dôme en or pourri ?

Nick avait retiré ses lunettes de soleil et ses oreillettes, puis il avait éteint son téléphone et s'était installé confortablement pour pouvoir dormir le reste du trajet.

*

L'endroit où « ce gars avait fait ce truc cette fois-là » était tout ce qui restait de la vieille librairie *Tattered Cover* au 2500 d'East Colfax Avenue. Colfax, qui partait de la prairie à l'est de Denver et traversait les quartiers les plus pourris de la ville jusqu'aux contreforts des Rocheuses à l'ouest, avait

été baptisée autrefois par *Playboy* – un des premiers magazines masturbatoires, qui avait cessé de paraître depuis des dizaines d'années – « la rue la plus longue et la plus vicieuse d'Amérique ». Effectivement, c'était l'une des plus longues avenues du pays, mais les flics savaient bien que c'était surtout East Colfax la partie la plus sordide, à en juger par le nombre de débits d'alcool, de tavernes minables, de prostituées et de maquereaux, sans compter de très mauvais poètes pour confirmer sa réputation.

En son temps, *Tattered Cover* avait été une immense librairie indépendante, avant que les livres imprimés sur papier ne deviennent trop chers à fabriquer, et que la population en général ne soit trop illettrée pour en lire. L'ancien magasin s'était trouvé autrefois juste en face des Résidences de Cherry Creek, mais au début de ce siècle, il avait été transféré ici, dans East Colfax. Sur la vitrine, une citation de Longfellow promettait « un coin retiré pour savourer la douce sérénité des livres ».

Le coin retiré était toujours là, mais quant à la sérénité des livres, elle avait disparu depuis bien longtemps. Le nouveau TC, en face de l'immense refuge pour sans-abri qui avait été autrefois le fier bâtiment de l'East High School, était maintenant un mélange de flashodrome et de bar à bière ouvert toute la nuit. Assez bizarrement, un bon nombre des accros au flash qui fréquentaient les niveaux inférieurs de l'ancienne librairie venaient ici pour lire : après avoir perdu ou vendu leurs vieux livres, ils utilisaient le flashback pour relire *Moby Dick*, *Lolita*, *Robin des bois* ou autres, comme si c'était la première fois, allongés sur une couchette dans les décombres moisissus de ce qui avait été autrefois une merveilleuse librairie. « C'est comme ce vieux film de zombies où les morts vivants retournent dans les centres commerciaux », lui avait dit Dara. « Leur cerveau pourrissant associe toutes ces boutiques à une sensation de bien-être... exactement comme ces flasheurs attirés par une librairie comme par un aimant. »

— Ils dépensent une fortune en flash pour lire tous ces bouquins, avait grommelé Nick. À ton avis, sur tout ce temps, ils en passent combien assis sur une cuvette de chiottes ? Pour la même somme, ils pourraient télécharger une bibliothèque entière. »

— Ça ne les intéresse pas de télécharger des livres et de sucer encore une mamelle en verre, comme tu dirais, pour les lire, avait rétorqué Dara (qui était rarement vulgaire, mais elle était très sensible dès qu'il s'agissait de livres.) Ils veulent les *tenir* dans la main, pour les *lire* vraiment. Et plus personne ne publie ce genre de livres qu'on peut toucher.

Toujours est-il que c'était bien ici l'endroit du rendez-vous. À l'époque, Nick et K.T. Lincoln étaient en patrouille quand ils avaient répondu à une alerte concernant un homme armé. Le *Tattered Cover* essayait encore de survivre en vendant et en échangeant de vieux bouquins d'occasion à moitié moisissus, mais un dingue accro à l'héroïne s'était pointé en brandissant un pistolet et en exigeant qu'on lui vende un *nouveau* livre d'un écrivain du nom de Westlake, qui était mort depuis une bonne dizaine d'années. Les gens

avaient d'abord cru à une blague, mais plus du tout quand le junkie avait tué le gérant de la cafétéria et avait menacé d'exécuter un otage toutes les demi-heures jusqu'à ce qu'on lui remette le roman de Westlake, *nouveau, original et encore jamais lu...*

K.T. s'était déguisée en livreur de FedEx et était entrée dans le magasin avec le nouveau livre emballé dans du papier kraft. En fin de compte, elle avait été forcée d'abattre le junkie, qui avait essayé de débiller le colis d'une main en tenant son pistolet de l'autre.

Nick gara son hongre dans le vieux parking à côté, en veillant à ne pas écraser les dizaines d'hommes et de femmes qui dormaient à même le sol enroulés dans des couvertures – les « morts dans leurs linceuls » de Kipling. Nick avait logé quinze balles dans le capot, le pare-brise et les pneus de sa vieille caisse, mais pendant son absence, les gens de Nakamura avaient remplacé les pneus, le pare-brise et la batterie principale, et la voiture roulait bien mieux qu'avant. Le moteur à essence avait été réduit en miettes, mais de toute façon, cela faisait longtemps que Nick l'avait en grande partie désossé pour récupérer des pièces. Il était assez content que les mécaniciens de Nakamura n'aient pas rebouché les trous dans la carrosserie. D'habitude, quand il se garait dans un parking habité, Nick posait son gyrophare bleu sur le toit pour prévenir les éventuels pillards qu'ils auraient des problèmes s'ils s'attaquaient à sa voiture. Là, les trous laissés par les balles dans le capot constituaient un message suffisamment explicite.

Le TC était toujours le même labyrinthe malodorant et mal éclairé. Nick s'acheta une bière dans ce qui avait été autrefois la cafétéria, puis il descendit une longue rampe en colimaçon pour se rendre à l'étage inférieur, où il y avait des tables et de la lumière. Les couchettes et les dormeurs du flashodrome étaient au niveau au-dessous.

K.T. l'attendait à leur table habituelle. Il n'y avait personne d'autre – enfin, personne de conscient – dans cette partie du dédale d'étagères branlantes, de tapis pourris et d'ampoules de vingt watts. Le lieutenant Lincoln avait posé son vieil attaché-case sur une chaise à côté d'elle, et des dossiers étaient empilés sur la table.

Quand Nick s'assit en poussant un soupir de lassitude, K.T. lui demanda :

— Tu as un flingue sur toi, Nick ?

Il faillit éclater de rire, mais il vit la lueur dans ses yeux.

— Oui, bien sûr que j'ai un flingue.

— Pose-le là, sur la table. Tiens-le juste avec le pouce et le petit doigt de la main gauche. *Maintenant.*

Elle leva sa main droite qui était restée cachée sous la table, et Nick vit le Glock. Le canon était pointé sur son estomac.

Nick ne protesta pas et ne posa pas de questions. L'étui de son arme était sur sa hanche gauche, sous sa veste en cuir, la crosse en avant pour qu'il puisse la saisir de la main droite, et K.T. le savait très bien. Il sortit délicatement son arme en suivant exactement ses instructions, et il la posa

sur la table devant elle. Elle la saisit aussitôt et la posa sur la chaise à côté de son attaché-case avant de lui dire à voix basse :

— Recule-toi.

Nick obéit.

— Lève-toi *très* doucement. Relève ta veste et fais un tour complet. Maintenant, montre-moi tes chevilles.

Il fit comme elle demandait, et releva ses jambes de pantalon l'une après l'autre pour lui montrer qu'il n'avait pas d'arme cachée.

— Rassieds-toi, ordonna-t-elle. N'approche pas ta chaise. Pose les mains bien à plat sur tes cuisses, là où je peux les voir.

Il s'assit et posa les mains sur ses cuisses, doigts écartés. Quelque part dans le flashodrome en contrebas derrière lui, un flasheur poussa un cri – d'extase ou de terreur.

— Très bien, dit K.T. Je vais te donner trois informations. Tu sais déjà peut-être tout ça, ou pas du tout. Mais à chaque information que tu vas entendre, tu ne vas rien faire d'autre que rester assis avec tes mains sur les cuisses, comme en ce moment. C'est bien compris ?

— J'ai bien compris, répondit Nick.

L'amateur de Westlake avait tenu son pistolet plus ou moins braqué sur K.T. quand elle avait sorti son arme de sous sa veste de livreur FedEx, et elle lui avait logé cinq balles dans la peau avant qu'il n'ait pu réagir. Elle était peut-être un peu plus lente aujourd'hui, à cause de l'âge et du temps qu'elle passait assise derrière un bureau, mais Nick n'était pas prêt à prendre le risque.

Son Glock toujours dans la main droite, juste au niveau de la table, K.T. lui tendit son téléphone de l'autre main.

— La moins mauvaise nouvelle d'abord, dit-elle.

Des visages apparurent successivement à l'écran – ceux de sept jeunes garçons, tous manifestement morts, tous manifestement tués par arme à feu. Le huitième visage était celui de Val.

Nick poussa un grognement et s'était à moitié relevé quand le canon du Glock de K.T. le figea sur place. Elle lui fit signe de se rasseoir. Nick obéit à cause de l'arme, mais surtout à cause de la photo de Val. Ce n'était pas une photo prise sur les lieux d'un crime, comme celle des autres garçons, mais manifestement un extrait de l'album annuel virtuel d'un lycée. Sur la photo, Val ne souriait pas, il ne s'était pas particulièrement bien habillé pour l'occasion, et il aurait bien eu besoin d'aller chez le coiffeur, mais en tout cas, ce n'était pas la photo d'une victime de fusillade. C'était suffisant pour que Nick reste assis.

— Alors, réussit-il à dire au bout d'un moment, qu'est-ce qu'il y a ? Dis-moi.

— L'info est arrivée il y a deux heures à peu près, chuchota K.T. Un flashgang de petits voyous a tenté d'assassiner Daichi Omura à Los Angeles un peu plus tôt dans la soirée.

— Omura, le Conseiller de Californie ? dit bêtement Nick.

Il avait l'impression qu'on venait de lui injecter de la Novocaïne dans la mâchoire et dans les lèvres.

— Ouais. Les gamins ont tendu une embuscade au Conseiller Omura et à son escorte dans le centre-ville. Ils s'étaient planqués dans un tunnel d'égout près du Centre Disney, et c'est de là qu'ils ont ouvert le feu. (K.T. s'interrompt un instant pour reprendre son souffle. Le canon de son Glock ne bougea pas d'un poil.) Le flashgang possédait un arsenal impressionnant – presque entièrement illégal...

Des monstres attaquent la ville, songea Nick. Les fourmis géantes, les jeeps et les camions de l'armée essayant de trouver la reine et le nid dans les égouts de Los Angeles... Val et lui avaient adoré ce film.

— Le Conseiller Omura n'a pas été sérieusement blessé, et une partie de son escorte l'a aussitôt évacué en limousine tandis que ses gardes et quelques flics ripostaient et tuaient six des agresseurs juste à la sortie de l'égout. Le septième a été retrouvé quelques centaines de mètres plus loin dans les tunnels. Il avait reçu trois balles. Tu le connais ?

Elle fit défiler les photos en arrière et s'arrêta sur celle d'un adolescent, les paupières à moitié baissées laissant voir une partie du blanc des yeux, la bouche ouverte, les incisives brisées, deux points d'entrée visibles sur la poitrine – avec une sorte de visage interactif sur le tee-shirt ensanglanté – et une affreuse blessure qui lui avait déchiré la gorge.

— Non, dit péniblement Nick. Je ne l'ai jamais vu. Tu m'as montré Val...

K.T. écarta la question d'un geste.

— La brigade des mineurs du LAPD dit que Val fréquentait cette petite bande... particulièrement ce garçon, Billy Coyne. Est-ce que Val t'en a jamais parlé ?

— Coyne ? répéta Nick. (Il avait un goût de vomi au fond de la gorge.) Billy Coyne ? Non, je ne vois pas... ah, attends. Oui, c'est possible, je ne suis pas sûr. Val ne parlait jamais beaucoup de ses copains. Il va bien ?

— Un avis de recherche a été lancé sur Val Fox, comme il se fait appeler à son lycée. La police n'a pas réussi à tracer son portable. Ni lui ni ton beau-père ne sont à l'adresse du domicile de Leonard Fox. Nous savons qu'il n'a pas essayé de te joindre aujourd'hui ni ce soir sur ton portable, mais est-ce qu'il t'aurait contacté d'une autre façon ?

Nick était en train de penser, de façon absurde et douloureuse : *J'ai horreur que Val ne se serve pas de mon nom de famille...*

— Hein, quoi ? Non ! dit-il en secouant la tête. Val ne m'a pas appelé. J'avais l'intention de lui téléphoner, mais, heu... j'ai oublié son anniversaire la semaine dernière, et... non, je n'ai eu aucun contact avec lui. Y a-t-il une preuve que Val ait participé à cette attaque contre Omura, ou c'est juste une idée comme ça de la brigade des mineurs ?

— Il doit y avoir quelque chose de solide. La Sécurité intérieure a lancé un bulletin d'alerte nationale concernant Val. Pour l'instant, il est considéré

comme un témoin, mais le DSI et le FBI ont sacrément envie de lui mettre la main dessus.

— Doux Jésus, murmura Nick. (Il regarda K.T. droit dans les yeux.) Tu m'as dit que c'était la *moins mauvaise* nouvelle que tu avais pour moi ?

K.T. semblait ne jamais battre des paupières. Elle soutint le regard de Nick comme il l'avait vue faire avec les délinquants qu'ils devaient déstabiliser d'une façon ou d'une autre.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, Nick ?

— Que veux-tu dire ? Tu me demandes de dénoncer mon fils ?

— Non. Je crois que tu dois le remettre à la police s'il vient te voir. Tu as toujours des menottes, dis-moi ?

Nick aurait été en tort s'il avait gardé ses menottes du DPD, mais il en avait quand même une paire, qui faisait partie du kit de détective privé qu'il s'était acheté quand il avait pensé se faire de l'argent comme chasseur de primes, en traquant les types en rupture de caution. Il essaya de s'imaginer passant les menottes aux poignets de son fils. C'était impossible. Mais il se rendit compte qu'il revoyait Val tel qu'il était la dernière fois qu'ils s'étaient vus. Il n'avait pas tout à fait onze ans à l'époque, et son visage était rond comme celui d'un bébé. Cette photo récente montrait une personne différente.

Nick ne répondit pas.

— Le DSI, le FBI, les flics locaux, personne ne va prendre de gants avec lui, Nick. L'avis de recherche précise qu'il est armé et dangereux.

— Qui dit qu'il a une arme ?

— Galina Kschessinska.

— Qui c'est, cette Galina Kschessinska ?

— Avant, elle s'appelait Mme Galina Coyne. C'est la mère de Billy Coyne. Elle a travaillé dans un bureau qui assurait la coordination des déplacements et de la sécurité du Conseiller Omura avec les services de la ville.

— Alors, cette affaire a été pilotée de l'intérieur, dit Nick. Comment Galina Kschessinska peut-elle savoir si Val était armé ou non ?

— Elle a déclaré au LAPD que son fils lui avait dit avoir donné un Beretta 9mm à Val. Le pistolet avait quinze balles dans le chargeur.

Ce gamin de Billy Coyne a donné un Beretta à Val, et sa mère n'a rien dit aux flics avant le massacre du Centre Disney ? Mais Nick ne dit rien. Si cette salope n'avait pas menti, alors le côté « armé » de l'avis de recherche était juste. Mais « dangereux » ? Nick repensa à son fils s'endormant avec son gant de base-ball comme si c'était un ours en peluche...

— La police est en train d'analyser les deux balles extraites du corps de Billy Coyne, et la troisième récupérée dans le mur du tunnel derrière lui, dit K.T. d'une voix monocorde. Mais le chef adjoint de la CHP, Ambrose, à qui j'ai parlé ce soir, me dit que cette balle était du neuf millimètres.

— Le chef adjoint de la CHP, répéta bêtement Nick. *Dale Ambrose ?*

— Ouais, fit K.T. en abaissant son Glock et en le cachant sous un journal.

(Mais Nick savait que l'arme restait pointée sur lui.) Tu le connais ?

— Oui. Enfin, non... Mon père a aidé à sa formation dans la patrouille d'État du Colorado. Je crois qu'il y avait entre eux une sorte de relation de mentor, de *sensei*. Je sais que mon père avait une haute opinion de lui. Et puis, quelques années avant que mon père soit tué, Ambrose a déménagé en Californie. Tu te souviens quand je suis allé à LA il y a neuf ans, pour escorter ce violeur d'enfants ? J'ai passé un moment avec lui, et on s'est appelés depuis pour différentes affaires. Aux dernières nouvelles, il avait eu une promotion au sein de la CHP.

— Si c'est ça, tu devrais peut-être lui passer un coup de fil.

— Ouais.

— En tant que chef adjoint, il est responsable de la protection par la CHP du gouverneur et du Conseiller. Ce sont les gars d'Ambrose, avec les gardes du corps d'Omura, qui ont échangé des coups de feu avec ces gamins.

— Mais pas avec Val, dit Nick. Il n'y a encore *aucune* preuve qu'il était là.

Il s'accrochait encore à un espoir.

K.T. haussa les épaules. L'avis de recherche lancé sur Val laissait entendre qu'il y avait suffisamment d'éléments matériels pour penser qu'il avait été dans le coup avec ses camarades du flashgang. Étant donné la précision des analyses d'ADN modernes, si Val s'était trouvé dans ce tunnel, et quand bien même il n'aurait fait que respirer, il y aurait bientôt des preuves irréfutables de sa présence. Nick savait ce que ce haussement d'épaules signifiait : *l'enquête n'en est qu'au tout début*.

La simple idée – le fait – que Val ait été membre d'un flashgang à LA rendait Nick fou de rage. Les flashgangs de Denver, qui commettaient des actes de violence pour pouvoir les revivre ensuite sous flash, étaient constitués des pires ordures à qui Nick et K.T. aient jamais eu affaire. Et on disait que ceux de LA étaient encore pires...

Nick se sentit pris de vertige, comme s'il venait de recevoir un autre coup de Taser.

— Qu'est-ce que tu as d'autre ? demanda-t-il.

— Tu te sens prêt à entendre le reste, collègue ?

Collègue ? Ou bien le lieutenant Lincoln se montrait particulièrement sarcastique, ou bien elle avait vu à quel point Nick était secoué par les informations qu'il venait d'entendre. Il y avait peut-être un peu des deux.

— Oui, vas-y. Dis-moi tout.

K.T. poussa vers lui une petite pile de documents.

— Tu n'as pas besoin de te pencher ou de te rapprocher pour les lire, dit-elle à voix basse. (Elle avait caché sa main et son Glock sous une sorte de catalogue.) Sers-toi uniquement de ta main gauche pour tourner les pages. Ne soulève pas le dossier entier.

— Ah, bon sang, K.T., dit Nick d'un air agacé.

Elle resta impassible.

Nick lut le dossier en tournant les pages de la main gauche. Quand il eut

terminé, il resta silencieux.

Il s'agissait de photocopies d'un rapport indiquant que Dara Fox Bottom et le district attorney adjoint Harvey Cohen avaient partagé des chambres d'hôtel et de motel au moins dix fois au cours des cinq semaines précédant le meurtre de Keigo Nakamura. À l'appui de cette affirmation, il y avait des copies de relevés de carte bancaire de Harvey, et de remboursements de notes de frais du bureau du DA.

— C'est un tissu de conneries, dit enfin Nick en repoussant la pile vers K.T.

— Garde-les. Comment sais-tu que c'est un tissu de conneries ?

— Ce reçu indique que Harvey et Dara ont partagé une chambre à l'auberge d'Anasazi, à Santa Fe, dit-il en tapotant une chemise verte. Il se trouve que je sais que c'est faux. Ils avaient des chambres communicantes.

Ce fut au tour de K.T. d'être surprise.

— C'est Dara qui te l'a dit ?

— Non, mais j'ai pris du flash récemment pour revoir les fois où elle a essayé de me dire qu'il se passait quelque chose – mais pas entre Harvey et elle, je ne crois pas. Ça devait être au sujet d'un projet spécial qui les amenait à tourner autour de Keigo Nakamura. Même jusqu'à Santa Fe.

— Les factures disent qu'ils ont partagé une chambre.

— Les factures disent des conneries, répéta Nick. Je le sais. J'ai parlé à quelqu'un à l'auberge d'Anasazi hier. Une femme de ménage qui y travaille depuis quarante ans, et qui se souvient du séjour de Dara il y a six ans. Elle l'avait trouvée sympathique.

K.T. secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Qu'est-ce que tu faisais à Santa Fe, et depuis combien de temps sais-tu qu'on soupçonnait Harvey et Dara de partager la même chambre ?

Nick répondit uniquement à la deuxième question.

— Ça remonte à trente-six heures à peu près. Don Khozh-Ahmed Noukhaev m'a dit que Dara avait séjourné dans cet hôtel avec Harvey le lendemain de son interview par Keigo Nakamura, juste cinq jours avant que celui-ci soit tué. Comme j'étais en ville, je suis passé à l'hôtel et j'ai posé des questions. Le connard de la réception n'a rien voulu me dire, même quand je lui ai montré mon faux badge, mais j'ai trouvé deux vieilles femmes de ménage spaniques qui se souvenaient de Dara. Il y en avait une qui se souvenait même des numéros des deux chambres. Des chambres communicantes, mais pas la même pièce, ni une suite.

— Comment une femme de ménage peut-elle se souvenir de numéros de chambres six ans après ? De quelqu'un qu'elle n'a vu qu'une fois ?

— Je te l'ai dit. Cette femme, Maria Consuela Zanetta Herrera, a trouvé Dara sympathique. Elles ont bavardé, et elles ont découvert qu'elles avaient toutes les deux un fils qui s'appelait Val – sauf que dans le cas de celui de Maria, c'est le diminutif de Valentin. Et son fils avait vingt-neuf ans, alors qu'elle se souvenait de Dara lui disant que le sien n'en avait que dix.

— Désolée d'avoir douté de toi, Nick, dit K.T. (Elle n'avait pas vraiment l'air désolée, plutôt fatiguée.) Mais pourquoi toutes ces autres factures d'hôtel seraient-elles des faux ?

— Tu ne m'as pas dit d'où vient toute cette merde, lui rappela-t-il. On dirait presque le genre de rapport qu'on présente à un grand jury.

— Ça fait effectivement partie d'un rapport de grand jury. Soumis à un grand jury, mais constitué au cours d'une enquête interne menée par le bureau du district attorney il y a cinq ans et demi, au mois de mars. Mannie Ortega était encore le DA.

— Une enquête interne ? marmonna Nick. (Il avait rarement eu les idées aussi confuses.) Deux mois après que Dara et Harvey ont été tués dans l'accident sur l'I-25 ? Une enquête interdépartementale *et* un grand jury pour voir si l'un des DA adjoints couchait avec ma femme ? Ça n'a absolument aucun sens. Aucun.

K.T. semblait assez d'accord.

— Cette enquête commune ne cherchait pas à savoir si Harvey et Dara baisaient derrière ton dos, Nick. Elle visait à découvrir qui les a tués.

— Qui les a *tués* ? murmura Nick.

Heureusement qu'il était assis. Il dut quand même poser les mains sur les côtés de la vieille chaise en bois pour ne pas tomber.

— Je t'ai dit que ça ne faisait qu'empirer, dit K.T. Est-ce que tu te sens capable de supporter la dernière partie ? Je te parle sérieusement, là.

— Montre-moi ça, dit Nick. *Tout de suite.*

Son ton de voix montrait que lui aussi, il parlait sérieusement...

Elle poussa le reste des dossiers vers lui.

Nick rapprocha sa chaise et se pencha sur la table pour feuilleter les photocopies. Si K.T. voulait le descendre, qu'elle le fasse. Mais elle dégagait son Glock du catalogue qui le cachait et elle le rengaina. Quatre hommes à barbe blanche passèrent à côté d'eux, en discutant de livres. Ils se dirigèrent vers les couchettes du flashodrome dans la pièce obscure au bas de la rampe.

Nick avait sous les yeux plus de deux cents pages de documents rassemblés par un grand jury. Ce grand jury, réuni en secret, avait été présidé par le district attorney de l'époque, Manuel Ortega, vers la fin du mois de février – moins d'un mois après la mort de Dara. L'enquête montrait que le DA adjoint Harvey Cohen et son assistante Dara Fox Bottom, alors qu'ils travaillaient sur un projet du département qui était encore confidentiel, avaient noué une liaison clandestine.

L'enquête montrait également que l'inspecteur de première classe du DPD, Nick Bottom, avait eu vent de cette liaison, et qu'il s'était arrangé pour faire assassiner les deux amants.

Nick se redressa sur sa chaise, stupéfait. Il avait envie de crier ou de gémir, mais ça ne servirait à rien. Le lieutenant K.T. Lincoln le dévisageait attentivement.

— K.T... Pendant plus de cinq ans, j'ai essayé de me convaincre que Dara

et Harvey étaient morts dans un simple accident. Les faits n'ont pas changé. Le vieux conducteur a freiné brutalement devant eux... le chauffeur du semi-remorque derrière eux a essayé de s'arrêter, il n'a pas pu... et il est mort dans l'incendie. Et aucun de ces gens ne se connaissaient, il n'y avait aucun lien entre eux. C'est ce que *tous les rapports disaient*, tu te souviens ?

K.T. tapota la photo du chauffeur de camion. Son ongle fit un vilain petit bruit.

— Est-ce que tu le reconnais, Nick ?

— Oui, bien sûr. Phillip James Johnson. Routier depuis douze ans, aucun accident grave, aucune infraction. Il ne pouvait tout simplement pas...

— Son nom et la plupart de ses papiers sont une pure invention, dit K.T. en tirant une autre photo de la pile. En fait, Phillip Johnson était *cet* homme. Tu le reconnais ?

Il fallut une bonne minute à Nick pour que ça lui revienne. Mais il n'arrivait pas à croire que ce soit le même homme que le chauffeur. Il posa les deux photos côte à côte. La deuxième montrait un homme qui devait peser une trentaine de kilos de moins que Phillip James Johnson. Même en tenant compte de ça, la structure du visage était différente, le nez était différent, le menton, la teinte des cheveux... même la couleur des yeux était différente.

— Les analyses d'ADN ont montré que Phillip James Johnson était en réalité ton vieil informateur, Ricardo Moretti, dit « Sandwich »...

Nick continua d'examiner la photo. Moretti avait été son indic alors qu'il était encore patrouilleur en uniforme, et il s'en était servi quelquefois quand il était devenu inspecteur. Ce petit délinquant avait gagné son surnom de « Sandwich » à cause de sa participation à ce genre d'arnaqes à l'assurance – où la mafia enrôlait les « victimes », comme elle le faisait aussi pour les dédommagements en cas de chute « accidentelle ». Moretti n'avait jamais pu rejoindre les rangs de la mafia. Il était resté le genre de minable qui se contente de ramasser les miettes, de faire des petits boulots pour les racketteurs et les tueurs, en rêvant d'être un jour associé à un gros coup. En tant qu'indic, Moretti avait rarement été fiable – il ne méritait même pas le genre de petite pension qu'un flic paye de sa poche pour conserver un informateur. Cela faisait dix ans que Nick n'avait pas parlé à Sandwich Moretti. Plus que ça, même.

Il examina encore une fois les photos. Oui... c'était possible. Il y avait quelque chose de similaire dans les orbites et les dents – elles n'avaient pas été retouchées –, mais...

— Ce type a subi je ne sais combien d'opérations de chirurgie esthétique, dit Nick à voix haute en frottant ses joues mal rasées. Pourquoi ? La mafia n'irait jamais payer pour un truc pareil. Moretti était un minable. Et si on est prêt à payer une fortune pour changer de bobine, pourquoi choisir d'être plus gras, avec un nez plus gros et plus laid, et des oreilles d'imbécile ? Ça n'a aucun sens. En plus, j'ai lu le rapport original d'identification à l'ADN, K.T. Il

montrait que le chauffeur était bien Phillip James Johnson.

— Un coup soigneusement préparé, dit K.T. Y compris la chirurgie esthétique. On dirait que quelqu'un a transformé ton vieux copain Sandwich en tueur à gages.

— Ça n'a aucun... commença Nick.

K.T. lui passa une autre liasse de photocopies.

— Nous avons la preuve que tu as téléphoné quatre fois à Moretti – deux fois en novembre de l'année où Keigo a été tué, une fois fin décembre, et la dernière fois trois jours avant le... l'accident dont Dara et Harvey ont été victimes.

Nick releva brusquement la tête.

— C'est impossible. Je ne lui ai jamais téléphoné.

K.T. posa le doigt sur la photo du vieux couple mort dans la Buick qui avait été percutée d'abord par la voiture de Dara et Harvey, puis par le camion qui avait pris feu.

— Javier et Dulcina Gutiérrez, dit-elle. Ce sont leurs vrais noms. Par contre, leur statut de citoyen et leur dossier local récent étaient faux. Quelqu'un les a fait venir de Ciudad Juarez trois semaines avant l'« accident ». Nous avons aussi des enregistrements des appels de Moretti pour organiser ça.

— Je ne lui ai jamais téléphoné, répéta Nick.

K.T. le regarda comme il l'avait fait si souvent lui-même avec des délinquants acculés dans leurs mensonges d'arracheurs de dents...

— Écoute, Nick, dit-elle doucement. C'est toi qui m'as suppliée de regarder cette affaire plus en détail. Je t'ai dit que c'était un accident. Je t'ai dit : « Qui accepterait de se prêter à ce genre d'arnaque en sachant qu'il va mourir ? » Et toi, tu m'as dit : « Tu me dois bien ça, K.T. » Alors, j'ai fouillé... et voilà le résultat.

Nick se frotta encore la joue et le menton.

— Tout ça ne tient pas debout, même si Moretti était en secret un tueur à gages de la mafia – et crois-moi, K.T., ce connard n'était pas suffisamment malin pour être le tueur à gages de qui que ce soit. Même la branche de la mafia de Denver, toute décrépète et décadente qu'elle soit, n'aurait pas imaginé un instant de l'embaucher – et encore moins de payer toutes ces opérations pour dissimuler son identité. Et de toute façon, pourquoi se donner tant de mal ? Le style de la mafia, c'est deux balles de vingt-deux long rifle dans la tête pour qu'elles ricochent bien dans le crâne, on abandonne l'arme sur place et on se tire tranquillement.

— Sauf si quelqu'un tenait *absolument* à ce que ce ne soit pas considéré comme un assassinat, Nick.

— Bon, mais ce n'est pas comme ça que la mafia travaille.

— Je suis d'accord, dit K.T. Mais *toi*, tu aurais pu.

Nick ne répondit pas. Il feuilleta les dossiers.

— Cette histoire de grand jury est complètement dingue. Il y a assez de

preuves ici – même si la plupart sont fausses – pour aboutir à une inculpation. Mais il n'y a eu aucune mise en examen. Le grand jury a été dissous en avril, il y a cinq ans et demi, et depuis, toute cette paperasse est restée là à prendre la poussière. Comment as-tu fait pour récupérer tout ça ?

— J'ai fait appel à tous les gens qui me devaient un service, et j'ai fait des promesses que j'espère n'avoir jamais à tenir, dit K.T. d'un air las. Mais garde le paquet. Si jamais tu vas raconter que je suis au courant, je dirai que tu n'es qu'un putain de menteur.

— Qu'est-ce que je vais bien pouvoir en faire ? demanda Nick en rassemblant les dossiers.

Ils formaient une pile d'une bonne vingtaine de centimètres.

— Je m'en fous royalement, collègue.

Nick donna un grand coup de poing sur la pile.

— Si Ortega a réuni un grand jury et fait rassembler tous ces documents par ses enquêteurs, en faisant même appel à un gars des Affaires internes du DPD, pourquoi ne s'en est-il pas servi ? Il n'y a eu aucune inculpation. Pas même de fuite dans la presse. Comment peut-on accumuler autant de preuves qu'un des inspecteurs principaux de la brigade criminelle est un tueur en goguette – qui a assassiné sa propre femme et un district attorney adjoint –, et se contenter de s'asseoir dessus ? C'est de l'obstruction de justice caractérisée.

— Il faudra que tu poses la question à Ortega.

— C'est ce que je vais faire. Dès demain matin, dans son bureau.

K.T. secoua la tête.

— Le maire est à Washington en ce moment, avec le gouverneur et le sénateur Grimes. Une histoire de nouvelle réforme des lois sur l'immigration, quelque chose comme ça. Le Conseiller Nakamura est censé les y rejoindre lundi, pour témoigner devant je ne sais quel sous-comité.

— J'irai à Washington, dit Nick.

Il se frotta les yeux. Qu'est-ce qui lui prenait ? Comme toujours, il avait oublié son fils.

Pendant combien d'années l'avait-il laissé tout en bas de sa liste de priorités ? Plus bas que son addiction au flash. Et avant ça, plus bas que son chagrin après la mort de Dara. Et encore avant ça, plus bas que son foutu boulot d'inspecteur. Et encore avant, plus bas que son amour pour sa femme. Et avant... Est-ce qu'il avait jamais mis son fils en tête de liste ?

Nick éprouva soudain la certitude absolue, aussi physique que la nausée, de ce que Val lui dirait : qu'il n'avait *jamais* été une priorité pour son père.

— Non, dit-il. Je vais à Los Angeles. Pour aller chercher Val. Pour retrouver mon fils et le ramener ici. Je m'occuperai plus tard d'Ortega.

K.T. Lincoln se leva.

— Fais ce que tu veux, et à qui tu veux, mais ne m'appelle plus, Nick. Je n'ai jamais récupéré ces documents du grand jury, et je ne t'ai jamais rencontré ici ce soir. La seule fois où je t'ai revu ces trois dernières années,

c'était au Denver Diner mardi dernier – trop de gens m'y ont vue pour que je puisse le nier, et en plus, j'ai dû donner le numéro du resto au Contrôle central. Mais c'est aussi le dernier endroit où je t'aurai vu. Si on me pose la question, je répondrai que tu avais besoin d'argent – j'ai dit non –, et qu'on a discuté le bout de gras quelques minutes en évoquant le bon vieux temps, et que j'ai conclu que le bon vieux temps passé ensemble n'avait pas été si bon que ça. Salut, Nick.

— Salut, répondit-il distraitemment.

Il avait ouvert la chemise concernant l'enquête sur l'accident, et il regardait les diagrammes et les photos de l'incendie qui avait tué cinq personnes, dont sa femme.

— K.T., dit-il. Quel genre de tueur à gages, secret ou pas, accepterait de mourir de façon aussi atroce dans un incendie qu'il aurait déclenché lui-même ? Comment ça peut...

Mais K.T. Lincoln était déjà partie et Nick parlait tout seul dans cette pièce obscure et crasseuse.

*

On était dimanche matin, et l'hélico-libellule *sasayaki-tonbo* se posa sur la terrasse des Résidences de Cherry Creek où habitait Nick. Ou plutôt, *un* hélico-libellule *sasayaki-tonbo* se posa. Celui-là était plus grand et plus sophistiqué que celui qui l'avait emmené à Raton Pass.

Hideki Sato sauta de l'appareil et entreprit de fouiller soigneusement Nick. L'ex-inspecteur n'avait pas d'arme sur lui. Sato examina ensuite le petit sac de gym – pas d'armes là non plus, mais il y avait six chargeurs de cartouches 9mm –, d'où il retira enfin une grande enveloppe à bulles. Elle contenait le Glock de Nick, sans chargeur ni balle dans le canon, et démonté.

— Exactement selon vos instructions, dit Nick.

Sato cacheta l'enveloppe sans un mot, puis il prit le sac de gym et fit signe à Nick de monter dans l'hélicoptère. Au-dessus d'eux, les larges pales bizarrement duvetées tournaient au ralenti.

Il y avait une sorte de sas, certainement équipé d'un hyperscan, une mesure de sécurité bien nécessaire depuis que de fervents djihadistes avaient découvert qu'ils pouvaient bourrer d'explosifs toutes leurs cavités naturelles... Il fallait ensuite franchir une autre porte. Nick et Sato se retrouvèrent dans une petite pièce luxueuse – luxueuse de façon spartiate, décorée qu'elle était de *shōji*, de tatamis et de fleurs – qui aurait aussi bien pu se trouver dans la résidence de Nakamura là-haut, dans Evergreen, s'il n'y avait eu la vue qu'on apercevait par les larges baies vitrées. Nakamura était assis dans un fauteuil en cuir derrière un bureau laqué, près de deux de ces fenêtres.

Nick n'avait pas revu le milliardaire depuis son entretien d'embauche quelques jours plus tôt – il avait l'impression qu'il s'était passé beaucoup plus

de temps que ça –, et Hiroshi Nakamura semblait exactement le même, jusqu'à la raie soigneusement tracée dans ses cheveux gris, les ongles manucurés, et le costume noir avec sa cravate étroite. Il y avait d'autres sièges et un canapé dans la pièce, tous très accueillants, mais Nakamura n'invita pas Nick à s'asseoir. Sato resta lui aussi debout, assez loin sur le côté comme il convenait à un subordonné, mais suffisamment près quand même pour pouvoir jouer son rôle de garde du corps au cas où Nick déciderait de se jeter sur Nakamura. Le plâtre polymorphe de Sato était suffisamment mince et flexible pour tenir dans la manche de sa veste de costume.

— C'est un plaisir de vous revoir, Bottom-san, dit Nakamura. Mr Sato m'a expliqué que vous aviez une requête à me soumettre. Je me rends à Washington D.C. aujourd'hui, et mon jet privé doit décoller de l'aéroport international de Denver dans quinze minutes. Je vous accorde une minute et demie pour m'exposer votre demande.

— Mon fils a de graves ennuis à Los Angeles, dit Nick. Sa vie est en danger. J'ai besoin d'y aller, mais je n'ai pas assez d'argent pour acheter un billet d'avion. Aucune voiture ne peut s'y rendre, et les convois de camions ne prennent même pas de passagers allant vers l'ouest. De toute façon, je n'ai pas non plus assez d'argent pour ça.

Mr Nakamura pencha très légèrement la tête de côté.

— Je n'ai pas encore entendu de demande, Mr Bottom.

Nick respira profondément. Il lui restait moins d'une minute.

— Mr Nakamura, vous m'avez promis quinze mille dollars – des anciens dollars – si j'arrivais à résoudre le meurtre de votre fils. Je n'en suis plus très loin. Je crois que je pourrais dès maintenant vous révéler le nom de l'assassin, mais j'ai encore besoin d'une confirmation. J'allais vous demander le prix d'un billet d'avion pour LA – sept cents anciens dollars – en échange de ces quinze mille. Mais tous les vols commerciaux à destination de Los Angeles, que ce soit fret ou passagers, sont à présent annulés.

Nakamura attendit. Il ne regardait pas sa Rolex, mais il y avait une horloge avec une trotteuse sur une des cloisons de la cabine.

— Nakamura Enterprises a des vols réguliers vers Las Vegas, poursuivit Nick. (Il sentait la sueur lui couler le long des côtes.) J'ai vérifié. Une fois à Las Vegas, je devrais pouvoir trouver un moyen de transport – avion privé, jeep, peu importe – pour rejoindre Los Angeles et chercher mon fils. Par conséquent, si vous voulez bien me trouver une place dans un de ces vols, que ce soit un transport de marchandises ou de passagers, aujourd'hui si possible, et m'avancer, disons, trois cents dollars pour que je puisse payer quelqu'un pour la dernière étape de mon voyage, je vous jure que je vous dirai à mon retour qui a tué votre fils. Vous pouvez garder le reste des quinze mille dollars.

— C'est très généreux de votre part, Mr Bottom, dit Nakamura avec l'ombre d'un sourire. Pourquoi ne me le dites-vous pas tout de suite ? Vous pourriez toucher immédiatement vos quinze mille dollars et financer ainsi

votre voyage à Los Angeles – peut-être même dans votre avion personnel ?

— Je ne peux pas encore le *prouver*. Je peux vous assurer que, quand je vous aurai dit le nom de l'assassin, vous exigerez une preuve.

— Mais au lieu de conclure votre enquête, dit Nakamura, vous me demandez de pouvoir vous absenter... combien de temps ? Une semaine ? Deux ? Et cela, pour aider votre fils à échapper à la justice. À ce que j'ai cru comprendre, il est recherché pour meurtre.

— Non, monsieur. Le LAPD et la Sécurité intérieure ont simplement émis un mandat de recherche en tant que témoin potentiel. Écoutez, Mr Nakamura, d'une façon ou d'une autre, je vais aller à Los Angeles à la recherche de mon fils. Vous feriez pareil si le vôtre vivait encore et avait besoin de votre aide. Si vous m'aidez à m'y rendre aujourd'hui, je rentrerai d'autant plus vite et je pourrai boucler mon enquête. Je sais quelle preuve il faut que je trouve, si mon intuition est correcte... et je pense qu'elle l'est. Aidez-moi à sauver mon fils pour que je puisse terminer l'enquête sur le meurtre du vôtre.

Nakamura se tourna vers Sato, mais le chef de la sécurité resta impassible. La montre du milliardaire émit un léger bip. Nakamura croisa les mains et regarda Nick.

— Mr Bottom, savez-vous où se trouve l'aéroport John-Wayne ?

— Oui, il est à Santa Anna ou Irvine, dans ce coin-là, à une soixantaine de kilomètre au sud de LA.

— Nous n'avons pas d'avion-cargo prévu actuellement, mais vendredi prochain, le 24 septembre, un vol en provenance de Tokyo y effectuera une escale de ravitaillement entre 17 h 30 et 19 heures, zone Pacifique. Vous embarquerez dans cet avion, que vous soyez avec votre fils ou non. C'est bien clair ?

Nick n'était pas sûr d'avoir compris.

— Vous me donnez un moyen de retourner à Denver si je trouve Val ? Vendredi prochain ?

— Oui, répondit le milliardaire. Un avion-cargo de Nakamura Enterprises doit décoller du terminal de fret de l'aéroport international de Denver à 11 heures aujourd'hui, à destination de Las Vegas, Nevada. Je vais passer un coup de fil. On vous trouvera une place dans cet avion. Ce ne sera pas très confortable, mais le vol sera rapide. Cela vous laissera jusqu'à l'escale de ravitaillement de vendredi à l'aéroport John-Wayne pour trouver votre fils. Si vous le trouvez plus tôt, ou si vous devez, hem... quitter la région de Los Angeles, rendez vous au terminal de fret de l'aéroport John-Wayne à n'importe quel moment avant vendredi. On vous y donnera de la nourriture et un abri jusqu'au vol de vendredi soir. À ce moment-là – vendredi – vous devrez revenir ici pour me dire ce que vous savez sur la mort de mon fils. Ou même seulement ce que vous *croyez* savoir.

— Oui, monsieur. Je vous remercie, dit Nick en s'efforçant de ne pas fondre en larmes (mais il avait mal à la gorge et à la poitrine). Pour ce qui

est de l'argent... dont j'aurai besoin pour...

— Mr Sato a déjà préparé le contrat, Mr Bottom. Il suffit de votre signature et d'une empreinte de votre pouce. Nous allons vous avancer cinq cents dollars aujourd'hui, des anciens dollars américains, en échange des quinze mille dollars qui vous étaient promis si votre enquête aboutissait. Ces cinq cents dollars ne sont pas un cadeau. Si, dans les quinze jours qui viennent, vous ne trouvez pas qui a tué mon fils, il y aura des... pénalités.

— Oui, monsieur, dit Nick qui s'en fichait complètement.

Sato lui tendit un AllPad avec le contrat affiché à l'écran. Sans même se donner la peine de le lire, Nick y apposa son pouce et le signa avec le stylet. Sato lui fit un geste, et Nick sortit sa CNIC que le chef de la sécurité passa dans l'appareil.

Quand Nick récupéra sa carte, il vit que son compte avait été crédité de sept cent cinquante mille nouveaux dollars – cinq cents anciens dollars, des vrais.

— Cette affaire a pris plus longtemps que vous ne l'aviez promis, dit sèchement Nakamura. Vous pouvez nous accompagner jusqu'à l'aéroport de Denver, Mr Bottom. Si vous êtes prêt.

— Je suis prêt.

— Pas ici, Mr Bottom. Je vous autorise à vous installer dans la cabine de pilotage. Mr Sato va vous montrer le chemin et vous remettra votre sac de voyage.

La porte – une sorte d'écouille – était juste assez large pour que Sato puisse passer. Avant même que Nick ait pu se harnacher sur son siège derrière les pilotes, le *sasayaki-tonbo* avait déjà décollé.

*

Moins d'une heure après avoir atterri à Las Vegas, Nick trouva un pilote prêt à l'emmener à LA. En fait, il le déposerait au petit aéroport Flabob, à Rubidoux près de Riverside, juste au sud de l'autoroute de Pomona et à l'est de l'I-15.

Cela lui convenait assez bien. De là, il trouverait bien un moyen d'aller en ville et de se rendre à l'appartement de Leonard, près d'Echo Park. Il lui resterait un peu plus de trois cent mille dollars – et son Glock...

Mais le pilote ne décollerait qu'après la tombée du jour – en fait, vers minuit –, parce que tous les vols vers la ville étaient désormais interdits. Nick avait donc beaucoup trop de temps à tuer à Las Vegas. Il bouillait d'impatience, mais il n'avait pas le choix, car aucun de ces pilotes clandestins n'acceptait de voler de jour.

Après le dîner, Nick se rendit au sommet de la muraille qui entourait Las Vegas. Il avait décidé de marcher un peu pour se détendre. La partie sud de la muraille faisait une dizaine de kilomètres, et il ne lui resterait plus que deux kilomètres pour rejoindre l'aéroport.

Juste après le coucher du soleil, Nick s'arrêta un instant pour contempler les centaines, peut-être les milliers de camions, et le grand village de toile qui avait poussé dans le désert. Il entendait des rugissements de motos, des coups de feu et des cris. La plaine était illuminée par les phares des innombrables véhicules ainsi que par des torches et des feux de camp, au milieu des groupes de tentes dressées pour les besoins de tous ces routiers indépendants.

Nick savait qu'aucun convoi ne pouvait se rendre à LA, mais il en arrivait encore de la ville. En regardant ces lumières, en écoutant ces bruits lointains, il se rendit compte que Leonard et Val, s'ils avaient trouvé l'argent nécessaire pour prendre place dans un de ces convois, pourraient bien se trouver ici en ce moment même, au milieu de ces lumières et de ce bruit, à quelques centaines de mètres seulement.

Le professeur Leonard Fox est-il suffisamment malin – et a-t-il les relations qu'il faut – pour réussir à s'échapper avec Val par ce moyen ? se demanda-t-il. Et même si Leonard y était parvenu, Nick ne savait absolument pas comment les retrouver.

Non, sa meilleure chance était de se rendre sur le champ de bataille qu'était devenue Los Angeles. Quant à ses chances d'en *sortir* vivant – et ses chances d'arriver à trouver Val et de l'emmener avec lui, et également Leonard si lui aussi voulait partir –, il serait toujours temps de s'en inquiéter plus tard.

Nick s'arracha au spectacle des torches et des feux des camions. Son Glock à la hanche et son petit sac de voyage à la main, il poursuivit son chemin vers l'est, le long de la muraille de Las Vegas. Il comptait retourner à l'aéroport international de McCarran avec deux heures à tuer avant que son pilote essaie de l'emmener dans son petit Cessna sur le champ de bataille de Los Angeles.

3.03

I-25 et Denver

Vendredi 24 septembre – Samedi 25 septembre

Le professeur émérite George Leonard Fox avait soixante-quatorze ans, et il savait qu'il n'avait plus beaucoup d'années devant lui, si même il lui en restait... Si cette aventure qu'il vivait avec Val ne le tuait pas bientôt, il y avait aussi cette toux et cette douleur dans la poitrine qui avaient tant inquiété son médecin. Les rayons X n'ayant rien révélé de particulier, celui-ci avait prescrit un scanner et une IRM pour déterminer s'il s'agissait d'un cancer. Naturellement, grâce à la Sécurité sociale, la *National Health Service Initiative*, ces deux examens ne lui coûteraient pas un sou. D'un autre côté, avec un temps d'attente de plus de dix-neuf mois pour passer ces examens couverts par la NHSI, Leonard estimait qu'il serait sans doute mort de ce qui lui causait cette toux et cette douleur avant d'avoir passé les tests. C'était le cas depuis de nombreuses années pour les seniors sans fortune personnelle.

Ce n'était la faute de personne – Leonard avait approuvé avec enthousiasme la première loi de réforme de l'assurance maladie, qui avait garanti un contrôle gouvernemental de toutes les décisions de santé –, mais parfois, il ne pouvait s'empêcher de sourire de l'ironie des choses, en repensant à ce que son mentor à l'université, le Dr Bert Stern, avait appelé « la loi d'airain des conséquences non voulues »...

Mais quel que soit le temps qui lui restait à vivre, Leonard savait qu'il n'oublierait jamais cette dernière nuit quand le convoi avait traversé le Colorado.

Il ne s'était jamais vraiment intéressé aux montagnes Rocheuses pendant toutes les années où il avait enseigné à Boulder, et cette longue nuit passée à franchir la région montagneuse du Colorado lui avait ménagé quelques surprises.

Bien sûr, il aurait aimé que Val ne voyage pas séparément pendant toute cette journée et toute cette nuit, d'abord avec le routier solo Gauge Devereaux, et ensuite avec Henry Big Horse Begay. Leonard était extrêmement inquiet de ce que son petit-fils pourrait faire quand ils retrouveraient Nick Bottom le lendemain, à Denver, et il espérait pouvoir dissiper les soupçons du gamin. Il avait aussi besoin de lui parler du mot de

passé et des textes encryptés dans le téléphone de sa fille Dara. Il voulait essayer le mot de passe qu'il pensait correct et lire d'abord lui-même le fichier codé – au cas où il contiendrait quelque chose qui pourrait renforcer la détermination de son petit-fils à attaquer Nick Bottom –, mais Val gardait le téléphone sur lui partout où il allait.

Après des heures d'angoisse stérile, Leonard essaya de se détendre et de parler au chauffeur, Julio Romano. Sa femme, Perdita, dormait dans le compartiment à l'arrière, et son ronflement sonore, quoique assez féminin, se faisait entendre à travers les rideaux tandis qu'ils se rapprochaient du Continental Divide.

Julio avait voulu parler de politique et d'histoire récente, et Leonard – après s'être assuré que le routier était de ces rares personnes capables de discuter de tels sujets sans se fâcher, et même avec un certain détachement amusé – s'y était volontiers prêté.

— Bien, avait dit Julio un peu plus tôt dans la soirée. Ce n'est pas souvent que j'ai un professeur de littérature classique dans ma cabine. Qu'est-ce que vous préférez ? Qu'on vous appelle « professeur » ou « docteur » ?

— En fait, Leonard me suffit.

— Ah, très bien, Lenny. Ça va faciliter les choses. Mais je n'oublie quand même pas que vous êtes professeur émérite.

En temps normal, Leonard aurait été agacé par ce « Lenny » – personne ne l'avait jamais appelé comme ça –, mais venant de Julio, et voyant que le routier n'y mettait aucune familiarité insultante, cela lui sembla très naturel.

Alors que la montée du col de Loveland approchait, Julio s'était lancé dans des considérations sur le déclin des nations. Leonard ne cessait d'être surpris par la culture et les connaissances de ce chauffeur de camion.

— Mais je ne crois pas que le Royaume-Uni ait vraiment *choisi* le déclin, dit Leonard en faisant un effort pour ne pas prendre son ton professoral habituel. Après la Seconde Guerre mondiale, c'était une conséquence inévitable de la banqueroute de la Grande Bretagne, ruinée par ses efforts de guerre. Il faut y ajouter le refus profond de la population de revenir au système de classes sociales qui prévalait avant la guerre, après avoir partagé pendant cinq ans autant d'épreuves et de privations.

— Et comme ça, ils ont renvoyé Winston Churchill sans même un mot de remerciement, et ils ont opté pour le socialisme, dit Julio en rétrogradant.

Son énorme camion suivait le convoi qui quittait maintenant l'I-70 avant le tunnel Eisenhower, désormais bouché, pour emprunter la Highway 6 plus étroite qui montait en serpentant vers le ciel nocturne.

— Ma foi, oui, dit Leonard.

Il était un peu inquiet à l'idée de parler de « socialisme » avec un travailleur manuel. Tous ceux qu'il avait connus – enfin, le *peu* qu'il avait pu rencontrer – avaient tendance à considérer le mot et le concept comme du poison, et réagissaient parfois violemment.

— Mais l'Empire britannique aurait quand même fini par s'écrouler, quel

que soit le Premier ministre ou le système qu'ils auraient adopté, dit Leonard en élevant un peu la voix pour se faire entendre dans le grondement du moteur. La pénurie aurait été tout aussi réelle après la guerre, socialisme ou pas.

— Peut-être, répondit Julio en souriant, mais souvenez-vous de ce que Churchill a dit...

— À quoi faites-vous allusion ? demanda Leonard.

Ils abordaient les premiers virages en épingle, et il s'agrippa plus fermement à son accoudoir.

— « Le socialisme est une philosophie de l'échec, le credo de l'ignorance et le prêche de l'envie. Sa vertu inhérente consiste en une égale répartition de la misère. » Je suis d'accord avec le vieux Winnie. Une fois qu'une société a déclaré que le partage de la misère est une vertu, on peut s'attendre à ce qu'il y ait beaucoup de sécurité et de misère à partager dans l'avenir de cette culture. Il n'y a aucun doute que vous et moi, Lenny, nous avons vécu ce changement de perspective.

— C'est vrai, dit Leonard.

Les feux de position des camions devant eux ne cessaient de tourner et de disparaître à chaque virage, comme s'ils basculaient et se précipitaient dans l'abîme. Dans le faisceau des phares, Leonard pouvait voir devant lui la route défoncée et les rambardes de sécurité en grande partie affaissées, ou même disparues. Il fallait l'attention constante de Julio pour éviter de quitter la route, plonger dans le vide et exploser en contrebas.

— Oui, c'est vrai, répéta Leonard en essayant de reprendre le fil de la conversation, mais le fait d'opter pour une approche plus... comment dire... plus communautaire afin de répartir la pénurie et d'améliorer l'impact social de la misère ne signifie pas nécessairement qu'une culture a *choisi* le déclin.

— Mais avez-vous jamais vu une culture moderne qui ait adopté le socialisme – la redistribution forcée des richesses telle que nous l'avons connue il y a vingt-cinq ans, Lenny –, et qui ne se soit pas inévitablement engagée dans le déclin ? Le déclin en tant que puissance mondiale ? Le déclin de la productivité de son peuple et de son moral ?

Julio rétrograda encore avant de donner un brusque coup de volant à droite, puis de nouveau à gauche. La route était de plus en plus pentue et les virages de plus en plus serrés.

— Peut-être pas, concéda Leonard.

Sur cette portion de route, il ne voulait pas risquer que la discussion s'envenime, même si Julio semblait jovial et détendu.

De sa main libre, il s'agrippa à la planche de bord. À la lueur de la lune et des étoiles, il fut étonné de voir apparaître des champs de neige de chaque côté de la route étroite. On n'était pourtant encore qu'en septembre ! Il avait oublié à quel point la neige tombait tôt dans les hauteurs du Colorado.

— Lenny, c'est vous le professeur. N'est-ce pas Tocqueville qui a dit : « La démocratie et le socialisme ne se tiennent que par un mot, l'égalité. Mais

remarquez la différence : la démocratie veut l'égalité dans la liberté et le socialisme veut l'égalité dans la gêne et dans la servitude. » ? Je crois bien que c'est lui. Je continue de le lire pendant les longues étapes quand Perdita est au volant et que je n'arrive pas à m'endormir.

— Oui, je crois bien que c'est Tocqueville, réussit à dire Leonard.

Ils approchaient du sommet. Leur convoi occupait chaque centimètre de la route étroite et défoncée. Si jamais un véhicule venait dans l'autre sens, Leonard s'imaginait leur file de vingt-trois camions basculant dans le vide. Au-dessus d'eux, une rangée de ce qui ressemblait à d'immenses poteaux blancs, ou d'étroites stèles funéraires, courait le long du Continental Divide. Il lui fallut une minute pour comprendre qu'il s'agissait en fait d'éoliennes abandonnées datant de l'éphémère « période verte ». Dans la nuit, ce spectacle avait quelque chose de fantomatique.

— Lenny, je suis sûr que vous vous souvenez encore de l'année – et peut-être même du jour précis – où la majorité des citoyens américains ont cessé de payer l'impôt sur le revenu, mais ont continué de voter pour des subventions sociales à leur profit. Le point de basculement, en quelque sorte.

— Je ne peux pas dire que je m'en souviens, Julio.

— Aux présidentielles de 2008, nous y étions presque. En 2012, c'était fait. Et en 2016, nous avons dépassé ce point de basculement, et nous ne sommes jamais revenus en arrière, dit Julio dans le grondement du camion qui roulait maintenant en première pour atteindre le sommet du col.

— Je ne vois pas très bien le rapport... dit Leonard.

Il avait rencontré des hommes comme Julio – des autodidactes qui se prenaient pour des intellectuels. Ils avaient en général une mémoire stupéfiante, et avaient lu des traductions de Platon, Thucydide, Dante, Machiavel et Nietzsche. Ce qu'ils ne savaient pas, c'était que leurs homologues du monde universitaire – les *vrais* intellectuels – avaient lu ces classiques dans la langue originale, en grec, latin, italien et allemand. L'opinion qu'avait Léonard de ces autodidactes était que la plupart de ces pauvres diables avaient des imbéciles pour étudiants, et des imposteurs pour professeurs.

Ils étaient en train de franchir la rangée d'éoliennes abandonnées, et Leonard vit qu'elles étaient beaucoup plus grandes qu'il ne l'avait imaginé – chacune mesurait bien cent vingt mètres de haut. Ces colonnes blanches balafrées divisaient le ciel étoilé en sections glacées.

— Vous savez, Julio, dit-il pour changer de sujet, il y a quelque chose d'étrange dans vos prénoms, à Perdita et vous. Et aussi dans votre nom de famille. Julio Romano était...

— ... un sculpteur dans *Le Conte d'hiver* de Shakespeare, compléta le routier avec un sourire qui brillait dans la lumière du tableau de bord. Le seul artiste de son époque que Shakespeare ait jamais mentionné par son nom. Je sais. Acte cinq, un dîner de commémoration doit se tenir en présence d'une statue grandeur nature d'Hermione, la défunte épouse de

Léonte – « une œuvre qui a demandé plusieurs années et vient d'être récemment achevée par l'incomparable maître italien Julio Romano, qui, s'il disposait lui-même de l'éternité et qu'il pût donner souffle à ses ouvrages, supplanterait la Nature dans ses pratiques, tant il l'imité à la perfection. » C'est vraiment bizarre, Lenny, vous ne trouvez pas ?

— Mais c'était un anachronisme à l'époque de Shakespeare, ne put s'empêcher de faire remarquer Leonard. (Il pouvait laisser passer *un* anachronisme, mais pas *deux* dans la même soirée.) Le « Julio Romano » était une allusion à Giulio Romano, un peintre italien de la première moitié du XVI^e siècle. Mais pourquoi Shakespeare l'a cité comme un artiste *incomparable* reste un mystère. Je crois qu'il n'était même pas sculpteur.

Ils traversaient maintenant le large plateau du sommet enneigé. Les phares des camions qui les précédaient éclairaient un vieux panneau cabossé : *ALTITUDE 3655 m, 11190 ft.* Julio rétrograda pour se préparer à la descente encore plus tortueuse du côté est du Continental Divide. Derrière eux, les éoliennes abandonnées s'éloignèrent comme autant de piliers blancs soutenant le dôme du ciel aux étoiles scintillantes.

— En fait, Lenny, dit Julio, ce Giulio Romano était bien un sculpteur, et les premiers érudits shakespeariens se sont trompés sur ce point. Dans l'ouvrage de Vasari, *Les Vies des plus excellents peintres, sculpteurs et architectes*, qui n'a été traduit qu'en 1850, deux épitaphes en latin à la mémoire de Romano indiquaient qu'il était non seulement célèbre en tant que peintre, mais aussi comme architecte et sculpteur, et c'est en ces termes que Shakespeare a dû entendre parler de lui.

— J'admets volontiers mon erreur, dit Leonard.

Il se rendait compte maintenant que la descente allait être bien plus terrifiante que la montée...

— Si je le sais, dit Julio, c'est uniquement parce que je porte son nom. Mon père enseignait l'histoire de l'art à Princeton.

— Non, vraiment ?

Leonard regretta aussitôt d'avoir mis autant d'incrédulité dans sa voix.

— Oui, vraiment, fit Julio avec un petit sourire.

Il rétrograda rapidement et vira brusquement à gauche. Au-delà du vide laissé par la glissière de sécurité disparue, sans doute à peine une dizaine de centimètres sur leur droite, il y avait un autre vide... une chute de quelque deux mille mètres jusqu'aux rochers en contrebas.

— Mais je sais à quoi vous pensiez, reprit Julio. C'est effectivement bizarre que j'aie épousé une femme qui s'appelle Perdita, puisque c'est le nom de la fille du roi Léonte qu'il croyait perdue, et avec qui il se trouve réuni avant que la statue de sa femme, Hermione, ne reprenne vie. C'est vrai, quelles sont les probabilités pour que Julio Romano du *Conte d'hiver* épouse une Perdita ainsi nommée d'après un personnage de la même pièce ?

— C'est vraiment le cas ? demanda Leonard en s'agrippant désespérément à la planche de bord et à son accoudoir comme si sa vie en dépendait. Je

veux dire, elle s'appelle comme ça à cause de la pièce ?

— Oh, oui, absolument, dit Julio en souriant. Ses parents étaient tous deux des spécialistes de Shakespeare. Son père, R.D. Bradley, a rencontré la mère de Perdita, Gail Kern-Preston, lors d'une conférence à Zurich exclusivement consacrée au *Conte d'hiver*.

— Vous voulez dire *R.D. Bradley* et *Gail Kern-Preston* ? répéta Leonard, tellement étonné qu'il en oublia un instant d'avoir peur.

— Ouais, fit Julio en se tournant vers lui avec un grand sourire. La maman de Perdita a continué de publier sous son nom de jeune fille après son mariage. Je pense que ces érudits sont un peu comme les vedettes de cinéma – ils ont accumulé un tel capital sous leur nom d'origine que ce n'est pas un truc idiot comme le mariage qui va les en faire changer.

Leonard ne put s'empêcher de sourire à cette remarque. Deux de ses épouses – la première, Sonja Ryte-Jónsdóttir, et la quatrième et dernière, Nubia Weusi – avaient partagé ce sentiment. À l'époque, Leonard l'avait très bien accepté, surtout que l'une et l'autre étaient beaucoup plus connues que lui dans leurs spécialités et domaines respectifs.

— Perdita et vous, vous vous êtes aussi connus lors d'une conférence universitaire ? demanda-t-il.

Julio eut un petit rire.

— D'une certaine façon... On s'est rencontrés à une convention Peterbilt à Lubbock, au Texas – rien que des routiers libres et indépendants. J'avais entendu dire qu'au stand de tatouage, une fille était en train de se faire dessiner un Cerbère sur les fesses – deux têtes sur la gauche, une sur la droite – et il fallait absolument que je voie ça. C'était Perdita, bien sûr. Elle avait vingt-trois ans, et elle conduisait en solo depuis déjà quatre ans. Ce week-end, elle avait envie de s'amuser ou de se bagarrer un peu. Je l'ai emmenée boire un verre de whiskey et une bière, pour faire passer la douleur, je lui ai dit. On a tout de suite remarqué la coïncidence de nos noms, et on s'est rendu compte que nos parents avaient été branchés sur cette histoire de *Conte d'hiver*. On a compris qu'on était destinés à être ennemis ou unis pour la vie. Au bout d'une semaine sur la route, pendant laquelle j'ai pu admirer son Cerbère, on a choisi la deuxième option.

— *O saeculum insipiens et inficetum*, marmonna Leonard sans se rendre compte qu'il parlait à voix haute.

Ô siècle stupide et grossier.

— Oui, exactement, dit Julio en riant. C'était déjà vrai à son époque, et ça l'est toujours à la nôtre. J'aime beaucoup Catulle. Surtout quand il dit : « Ils font un désert et disent que c'est la paix. » Ça aussi, nous l'avons vu de notre vivant, hein, Lenny ?

Cette citation du désert et de la paix était en fait de Tacite, mais Leonard s'abstint de reprendre son nouvel ami.

— Oui. Ma foi, Julio, je commence à avoir un peu sommeil...

Il se redressa sur son siège rembourré et posa les mains sur la grosse

boucle centrale de sa ceinture de sécurité. Les camions devant eux semblaient plonger toujours plus profondément dans les ténèbres du canyon de ce côté du Divide.

— Oui, Lenny, absolument. Vous avez besoin de dormir. Nous serons à Denver sans doute en milieu de matinée – en tout cas, sûrement avant midi. Mais avant, est-ce que je peux vous poser une dernière question ? (Le routier eut un rire un peu gêné.) Qui sait quand j'aurai un autre professeur émérite dans mon camion ?

— Oui, naturellement, répondit Leonard en relâchant sa ceinture. Mais vraiment une seule. J'ai beaucoup apprécié notre conversation, mais vous me pardonnerez si ma réponse est brève. Je sens le poids des ans, ces derniers temps... et aussi tout le sommeil qui m'a manqué cette semaine.

— Bien sûr, dit Julio Romano.

Sa main droite et sa jambe gauche semblaient bouger de leur propre volonté tandis qu'il rétrogradait. L'énorme camion gémit en réponse. Les feux stop du convoi devant eux s'allumèrent, et Leonard commença à sentir l'odeur des freins surchauffés.

— Lenny, est-ce que vous êtes un Juif ?

Leonard eut l'impression d'avoir reçu une gifle. Pas forcément une gifle insultante ou agressive, mais le genre de gifle qu'un médecin peut donner à un patient pour le ranimer. De toute sa vie – soixante-quatorze longues années –, personne ne lui avait jamais posé cette question. La seule de ses épouses à qui il l'ait dit avait été Carol, sa troisième. L'espace d'une seconde, Leonard fut convaincu que ce camionneur n'était pas un autodidacte esseulé et enthousiaste – pas un semi-intellectuel de la route comme il l'avait charitablement pensé quelques minutes plus tôt –, mais seulement un connard de beauf raciste comme tant d'autres.

Julio n'avait même pas formulé la question poliment, comme par exemple « Êtes-vous juif ? » Il avait recouru à l'expression vaguement antisémite de « Êtes-vous *un* Juif ? » Leonard se réveilla complètement. Il n'était pas en colère ni inquiet, pas encore, mais simplement *très* attentif.

— Oui, dit-il d'une voix tendue. Je suis un Juif. Ou du moins, je descends d'une longue lignée de Juifs. Je n'ai jamais pratiqué la religion. Mon grand-père a changé de nom quand il a débarqué aux États-Unis après la Première Guerre mondiale.

— Quel était son nom d'origine ?

— Fuchs. C'est évidemment une variante allemande du nom anglais « Fox », le renard. On dit que les cheveux roux étaient fréquents dans la famille, et les hommes du côté de mon grand-père avaient la réputation d'être très rusés. Comme « Fuchs » ressemble un peu trop au mot anglais « Fucks », certains Juifs ajoutaient un suffixe – Fuchsman, par exemple –, mais les noms à consonance allemande n'avaient pas très bonne presse juste après la Grande Guerre, et mon grand-père a donc simplement choisi cette variante.

Leonard se rendit compte qu'il parlait trop, et il se tut.

Julio hochait la tête – pas comme s'il venait d'avoir la confirmation d'un soupçon, mais plutôt comme on le fait quand on s'est débarrassé d'un préalable presque inutile.

— Alors, dit Leonard, c'était ça, la question ?

Il n'avait pas réussi à éliminer la tension dans sa voix, mais c'était sans importance.

— Non, répondit Julio qui semblait ne pas avoir remarqué l'irritation de son interlocuteur. Vous voyez, Lenny, vous êtes à la fois un Juif et un intellectuel de gauche, et c'est pourquoi je tiens vraiment à connaître votre position sur une question.

— De quoi s'agit-il ? demanda Leonard.

Il n'y avait plus de tension dans sa voix. Rien qu'une immense fatigue.

— Beaucoup de gens pensent qu'Israël a été détruit parce qu'il avait laissé se diffuser la drogue, le flashback, qu'il avait mise au point dans le labo secret de Havat MaShash caché au milieu du désert.

Leonard avait lui aussi entendu cette « explication » de la destruction d'Israël, mais ce n'était pas une question, et il n'avait pas de commentaire à faire.

— Ce que j'aimerais savoir, Lenny, poursuit le chauffeur qui semblait légèrement essoufflé, c'est ce que vous pensez.

— Ce que je pense ? Ce que je pense de quoi ?

— Ce que vous pensez de la destruction d'Israël. Je veux dire, ce que vous en pensez en tant que Juif, et en tant qu'intellectuel de gauche.

— Julio, dit doucement Leonard, j'ai mis les pieds dans une synagogue exactement quatre fois dans ma vie. Trois fois pour assister au Bar Mitzvah du fils d'un ami, et une fois pour la cérémonie d'enterrement d'un autre ami. Aucun de ces amis ni de ces relations ne savait que j'étais juif, particulièrement les premiers, qui ont dû me montrer comment porter la kippa ou la yarmoulka – la petite calotte. Je ne suis pas le Juif à qui il faut poser cette question.

— Mais vous devez quand même bien avoir une opinion, insista Julio.

Leonard vit qu'il avait l'air très fatigué, lui aussi. Les poches sous ses yeux étaient presque aussi foncées que les ténèbres de chaque côté de la route.

— Oui, comme pratiquement tout le monde, j'ai une opinion sur la destruction d'Israël. Ainsi que l'a dit quelqu'un bien avant ça – et je m'excuse, j'ai oublié qui c'était, ma mémoire de vieillard n'est plus aussi bonne que la vôtre, Julio –, « Le jour où Israël sera détruit sera le jour où le véritable Holocauste du monde commencera. »

— Ce ne serait pas dans la Bible ? demanda Julio. Ça a vraiment l'air biblique.

— Je suis sûr que non. C'était peut-être un des derniers dirigeants d'Israël. Je ne me souviens vraiment pas. C'est tout, Julio ?

— Mais, Lenny... (Julio semblait avoir beaucoup de mal à formuler ce qu'il

avait en tête.) Une dernière question. Que pensez-vous du Président américain... *des* Présidents, en fait... et des membres du Congrès qui se sont tournés contre Israël... qui l'ont abandonné bien avant l'attaque ?

Le professeur George Leonard Fox reprit sa respiration. C'était un homme qui, même quand il était enfant, avait toujours été incapable de frapper quelqu'un. Il avait étudié le pacifisme en tant que philosophie pendant plus de soixante ans, et tout en sachant que cette approche ne pouvait résoudre tous les problèmes, il continuait de l'admirer comme un des plus beaux efforts de rationalité humaine.

— Julio, dit-il à voix basse, j'aurais voulu que tous ces Présidents, ces sénateurs et ces députés soient pendus aux réverbères de Washington. Et par le Dieu d'Abraham, j'aurais voulu que l'État d'Israël riposte comme il avait dit qu'il le ferait, en transformant l'Iran, la Syrie et les autres États embryonnaires du Califat en un immense désert vitrifié par le feu nucléaire, au lieu de mourir passivement comme il l'a fait. Je suis fatigué, Julio. Notre conversation de ce soir a été intéressante – je la garderai en mémoire –, mais maintenant, je vais me coucher.

— Bonne nuit, professeur Fox.

— Bonne nuit.

Leonard escalada la petite échelle pour monter dans sa couchette. Le doux ronflement de Perdita traversait le rideau de séparation, mais quand Leonard tira le sien, il devint presque inaudible.

Il aurait bien aimé que Val passe cette dernière nuit avec lui, pour discuter de ce qu'ils allaient faire le lendemain. Leonard était terrifié à l'idée que le garçon s'apprêtait à tuer son père.

La malédiction de Caïn tuant son frère, et d'Abraham prêt à tuer son fils, songea-t-il avec lassitude. Et je la lui ai transmise.

Leonard se déshabilla et enfila maladroitement le pyjama de flanelle qu'il avait apporté. La fin du monde approchait, la police, la Sécurité intérieure, le FBI et Dieu sait qui encore étaient lancés à la poursuite de Val – et par voie de conséquence de son grand-père –, et lui, il avait pris soin d'emporter son pyjama de flanelle et ses pantoufles, et il se brossait consciencieusement les dents matin et soir.

La vie continue. C'était une chose que chaque Juif savait au niveau de son ADN. Leonard était très fatigué, mais il se sentait aussi plus seul qu'il ne l'avait été depuis bien des années.

Avec un sentiment de culpabilité, le vieil homme alluma une petite lampe torche et ouvrit le sac de Val pour en examiner le contenu. Le téléphone de Dara n'y était pas, bien sûr, non plus que le Beretta, mais Leonard le savait déjà. Dans une petite pochette fermée par une glissière, qu'il n'avait pas remarquée la dernière fois, il trouva cinq fioles de flashback avec un inhalateur. Quatre étaient vides. Il ne restait plus qu'une fiole d'une heure.

En se sentant encore plus coupable – ce devait être une faute impardonnable chez les drogués et les criminels de fouiller dans les affaires

d'un autre –, Leonard se glissa sous la couverture et se concentra sur l'heure qu'il voulait revivre. Il ouvrit le flacon et inspira profondément.

Il savait que c'était une technique rapidement acquise, cette façon de se concentrer sur un souvenir particulier, de cibler le flashback pour revivre un moment spécifique. Val et les autres utilisateurs devaient en avoir fait pratiquement une science, et être capables de démarrer presque à la seconde précise. Cela faisait longtemps que le professeur émérite George Leonard Fox n'avait pas pris de flash. Il se sentait nerveux. Tout ce qu'il voulait, dans cette longue nuit sombre et solitaire, c'était passer une heure avec son adorable troisième épouse – sa seule *vraie* épouse, se disait-il toujours en secret –, Carol...

En essayant de focaliser sa mémoire, il se demanda s'il préférerait passer une soirée d'anniversaire avec elle – elle adorait fêter son anniversaire avec lui –, ou peut-être simplement une heure juste après leur mariage, ou même avant, quand ils portaient faire de longues promenades ensemble. Il se mit à paniquer en essayant de se concentrer pendant la seconde d'inhalation.

Pendant l'heure qui suivit, Leonard fut obligé de revivre une séance douloureuse chez le dentiste, alors qu'il approchait de la soixantaine. Le praticien avait été brutal et indifférent. L'anesthésie n'avait pas très bien marché. La peur que Leonard avait toujours eu de suffoquer avait ajouté à la douleur et à l'angoisse. Pire encore, cette douleur et cette peur se cumulaient avec celles qu'il ressentait maintenant en revivant l'expérience. Mais il savait qu'avec le flashback, on ne pouvait pas faire marche arrière... Une fois le contenu de la fiole absorbé, on ne pouvait plus rien y changer, ni s'échapper.

Je l'ai bien mérité, songea-t-il pendant que cette heure de torture se déroulait lentement et froidement dans la nuit. *C'est ma faute. Je mérite cette punition pour avoir volé son flashback à ce garçon, et essayé d'échapper à la réalité en communiant avec les morts. Nous devrions vénérer nos morts à travers nos souvenirs, pas avec des produits chimiques. Je mérite ce qui m'arrive.*

Oui, songea Leonard avec un sourire grimaçant, il se sentait vraiment *très* juif, cette nuit...

*

Après que Julio les eut déposés un peu avant 11 heures près de Union Station, juste à côté de l'I-25 dans le quartier de LoDo, Val et Leonard commencèrent à marcher. Ils n'avaient passé que huit jours avec le convoi, mais le temps avait paru beaucoup plus long à Leonard, et il trouvait étrange maintenant de ne pas poursuivre le voyage avec les routiers. Il se sentait comme abandonné, et Val devait avoir la même impression.

Ils étaient tous les deux fatigués et un peu ronchons, mais l'attitude habituellement grincheuse de son petit-fils était tempérée par l'excitation du moment. Avant que le garçon ne se souvienne qu'il ne confiait jamais de choses importantes à son grand-père, il s'était empressé de lui parler de la

promesse d'Henry Big Horse Begay, qui se disait prêt à le prendre avec lui si Val réussissait à se faire fabriquer une fausse carte NIC avant le 27 octobre, date à laquelle Begay devait repasser par Denver. Val avait montré le bout de papier avec le nom du faussaire, son adresse et son numéro de téléphone. Un deuxième nom avait été griffonné au-dessous, avec des coordonnées.

— C'est le meilleur fabricant de CNIC que Begay connaisse, il n'y a pas mieux. Il paraît qu'on ne peut pas voir la différence avec une vraie, mais il n'habite même pas dans le pays. Il vit à Austin ou une ville comme ça, au Texas, alors je ne sais pas pourquoi il m'a donné ce nom. Il faut que je me trouve deux cents dollars et que j'aille voir cet autre type ici, à Denver, dans South Broadway.

Val se dépêcha de reprendre le papier.

Leonard n'avait pas besoin de lui faire remarquer que cette somme, qui équivalait à trois cent mille nouveaux dollars, était à peu près aussi inaccessible que le pâle croissant de lune qu'on voyait encore au-dessus des montagnes.

Il faisait chaud pour une journée de fin septembre, un temps presque estival, et il n'y avait pas un nuage dans le ciel. Les rues de cette vieille partie de la ville étaient bordées d'arbres dont les feuilles semblaient aussi fatiguées et poussiéreuses que les deux piétons, mais elles n'avaient pas encore changé de couleur. Leonard se souvenait de journées d'automne comme celle-ci... les feuilles des trembles desséchées bruissant dans la brise, le ciel virant à ce bleu profond qu'on ne trouve qu'au Colorado, et l'air débarrassé de la moindre trace de cette humidité qui affecte si souvent Los Angeles.

Arrivés à Blake Street, ils prirent à droite et rejoignirent Speer Boulevard quelque deux cents mètres plus loin. Là, ils discutèrent de ce qu'ils allaient faire maintenant. Val voulait revoir son ancien quartier et sa maison près de Cheesman Park, mais c'était à des kilomètres à l'est, et de toute façon, ça ne mènerait certainement à rien. Nick avait vendu la maison et avait déménagé juste après avoir envoyé Val à Los Angeles. Même les voisins que Val avait connus devaient être partis depuis longtemps... ou bien, comme le fit remarquer Leonard, le FBI ou la Sécurité intérieure les avaient alertés de la venue possible de Val.

— Nous devrions aller aux Résidences de Cherry Creek, là où ton père habite, dit Leonard tandis qu'ils s'engageaient dans ce qu'on appelait la Piste de Cherry Creek.

— Le FBI les surveille certainement aussi, dit Val.

— C'est vrai, mais avec un peu de chance, ton père nous trouvera un refuge.

Le vieil homme et l'adolescent poursuivirent leur chemin vers le sud-est sur une centaine de mètres, un peu après Larimer Street, là où la voie piétonne passait sous North Speer Boulevard et longeait la berge de Cherry Creek qui traçait ses méandres entre les voies encombrées du boulevard.

Le complexe où habitait son gendre était encore à six ou sept kilomètres, et au bout de deux kilomètres, Leonard se dit qu'il n'y arriverait jamais. Il s'assit pesamment sur un banc tandis que Val le regardait avec inquiétude.

Vingt ans plus tôt, quand Leonard habitait le Colorado, ce coin le long de la Cherry Creek était connu pour sa population de miséreux – à chaque carrefour, il y avait au moins un barbu tenant un écriteau en carton. Beaucoup de SDF dormaient sous les nombreuses passerelles du passage piétonnier. Leonard se rendit compte qu'ils étaient maintenant des milliers – des familles entières – à s'être installés sur les berges de la petite rivière. Ils ne semblaient pas menaçants : on voyait un flot constant de vélos sur les allées de part et d'autre, se rendant au centre-ville ou en venant. Des hommes d'affaires – des femmes, aussi – dans leurs costumes chics passaient en pédalant, leurs attachés-cases fixés sur le guidon.

Mais maintenant que Val et Leonard s'étaient arrêtés un instant, les sans-logis le long des rives et dans l'ombre de la passerelle sous laquelle ils venaient de passer commençaient à s'intéresser à eux.

— Nous ferions mieux de continuer, souffla Val.

Leonard acquiesça, mais il ne se leva pas tout de suite. Il était très fatigué. Et depuis qu'ils avaient commencé à marcher, il n'avait pas arrêté de se tâter la joue, comme si la torture dentaire de la nuit avait été réelle.

— Mon sac est lourd, dit-il enfin en s'en voulant de geindre.

— Laisse-le là, répondit Val en le tirant par le bras.

Quatre hommes sortis de l'ombre étaient en train de s'approcher.

— Je ne peux pas, dit le professeur émérite George Leonard Fox d'un air scandalisé. Il y a mon pyjama dedans.

Val obligea son grand-père à se lever et ils se remirent en route. Les quatre SDF se désintéressèrent d'eux et retournèrent s'installer sur leurs couvertures à l'ombre de la passerelle.

— Un salopard a fouillé dans mon sac la nuit dernière, dit Val. Il m'a volé une de mes dernières fioles de flash. Tu imagines un peu, Grand-papa ?

— C'est terrible, dit Leonard.

Ils poursuivirent leur chemin le long de l'allée. Les SDF tapis dans l'ombre reculaient en voyant Val, et Leonard prit conscience que son petit-fils était en train de devenir un homme.

— Si nous avons un portable qui fonctionne, dit Leonard, nous pourrions appeler ton père pour qu'il vienne nous chercher.

— On n'a pas de téléphone, répondit Val.

— S'il y avait encore des cabines téléphoniques, il me reste assez sur ma CNIC pour appeler en local.

— Il n'y a plus de cabines téléphoniques, Grand-papa. Et n'oublie pas qu'on ne peut pas se servir de nos cartes.

— Je disais juste que s'il y avait des cabines, et si elles acceptaient la monnaie – si on se servait encore de pièces –, alors, nous pourrions téléphoner et éviter toute cette marche à pied.

— Si on avait du jambon, on pourrait se faire des sandwiches jambon-beurre, dit Val. Si on avait du beurre.

Leonard fut étonné. C'était le premier signe d'humour, même sarcastique, qu'il ait entendu chez son petit-fils depuis bien longtemps. La promesse que Begay avait faite au garçon – une chance, même faible, de pouvoir se joindre au convoi de routiers – semblait avoir tiré Val des ténèbres. Au moins une partie du chemin.

— S'il y avait encore un service de bus, dit Leonard, on pourrait en prendre un. Six kilomètres, c'est une distance parfaite pour un autobus.

Val s'abstint de toute remarque. Les kamikazes adoraient les bus américains, comme les terroristes palestiniens avaient adoré ceux de Tel Aviv et d'autres villes israéliennes quelques dizaines d'années plus tôt. Les métros, souterrains ou aériens, fonctionnaient encore dans les grandes villes parce qu'on pouvait passer les gens et les paquets au scanneur avec une certaine efficacité – même s'il y avait encore une ou deux explosions par mois à travers le pays –, mais les bus étaient totalement vulnérables. Leonard se dit que la civilisation avait régressé de façon considérable quand les villes américaines avaient renoncé à leurs réseaux d'autobus.

Le petit sac de Val était muni d'une courroie, et il se le passa en bandoulière avant de prendre le sac plus lourd des mains de son grand-père, sans dire un mot. Ils continuèrent de marcher, Val un mètre devant, mais Leonard remarqua qu'il avait gardé sa main droite libre. Le pistolet était dans sa ceinture du côté gauche, caché sous son blouson.

Leonard se prit à regretter de ne pas avoir mis ses baskets quand il s'était enfui de Los Angeles, au lieu de garder ses chaussures de ville. Ses pieds étaient déjà enflés au point de le faire souffrir à chaque pas. Il avait cru se maintenir en forme avec sa petite promenade quotidienne de un ou deux kilomètres à Echo Park, mais il s'était manifestement trompé.

D'après les dernières nouvelles de Los Angeles qu'il avait entendues dans le camion de Julio et Perdita ce matin, le plus gros des combats avaient cessé dans la ville et la banlieue, et les forces militaires de la *reconquista* se repliaient le long de l'I-5 vers San Diego. La Garde nationale de Californie et les diverses milices paramilitaires anglos avaient repris le contrôle de l'I-5 et du couloir côtier, de Long Beach à Encinitas. Les autorités affirmaient qu'il s'agissait d'une défaite majeure pour l'expansion du Nuevo Mexico.

Leonard avait un sentiment mitigé sur cette affaire. En tant qu'historien amateur et connaisseur des classiques, il savait qu'une grande injustice avait été commise quand le Mexique s'était trouvé dépossédé des États du sud-ouest dans les années 1840. D'un autre côté, il était l'une des rares personnes à pouvoir encore se souvenir des émeutes de 1992 à Los Angeles, après l'acquittement de policiers qui avaient tabassé un homme du nom de Rodney King. En moins d'une semaine, des milliers d'incendies avaient été allumés – quarante ans après, de nombreuses zones calcinées n'avaient pas encore été reconstruites –, plus de cinquante personnes avaient été tuées, et deux mille

blessées.

Leonard avait repensé à ces émeutes ce matin quand il avait entendu comment toute une compagnie de soldats de la *reconquista*, circulant dans des camions blindés, avaient été tirés de leurs véhicules et lynchés par la foule dans South Central, au carrefour des avenues Florence et South Normandie, là même où des chauffeurs de camions et d'autres victimes innocentes avaient subi un sort identique en 1992. Cette fois, d'après NPR, plus de deux cents combattants de la *reconquista* avaient été tués, et les émeutiers noirs s'étaient ensuite rendus dans la partie est de la ville, incendiant tout sur leur passage dans le sillage des forces du Nuevo Mexico en retraite.

Leonard avait été très secoué. Il se demandait ce qu'étaient devenus son ami Emilio Gabriel Fernández y Figueroa et son fils Eduardo. Il espérait qu'il ne leur était rien arrivé de grave. Il n'y avait aucun doute dans son esprit que, même si Emilio avait exigé un paiement en contrepartie, il avait bel et bien sauvé la vie de Val – et peut-être aussi la sienne – en leur permettant de fuir Los Angeles huit jours plus tôt.

Leonard remarqua que Val les avait emmenés en haut d'un escalier, quittant ainsi la berge de la Cherry Creek pour rejoindre le trottoir qui longeait le Speer Boulevard. Il y avait moins de cyclistes dans l'allée en contrebas, et beaucoup plus de SDF sur les berges.

Leonard venait juste de penser à Fort Alamo – il avait corrigé autrefois l'essai d'un ami sur ces combats qui s'étaient déroulés de février à mars 1836, au cours desquels Travis, Crockett, Bowie et bien d'autres avaient péri aux mains du général Santa Anna. L'essai s'était concentré sur les défaillances de commandement de Sam Houston, d'Austin et des autres « Texiens », comme ils s'étaient désignés eux-mêmes. Il fut donc surpris de voir tout à coup l'étendue verte de l'Alamo Placita de l'autre côté de la rue au nord. Sur le côté sud du boulevard se trouvait le Hungarian Freedom Park, plus petit.

Il y avait dans ces deux parcs des centaines de tentes et d'abris de fortune, particulièrement dans le Hungarian Freedom juste sur leur droite, et encore des centaines de SDF.

Val ralentit pour se mettre à la hauteur de Leonard.

— Reste bien à côté de moi, Grand-papa.

Un groupe d'hommes amaigris et à l'air menaçant, une bonne vingtaine, traversèrent la rue animée et se mirent à les suivre.

Ici, le Speer Boulevard devenait l'East First Avenue dans une direction est-ouest. Sur la droite, il y avait maintenant une haute clôture qui empêchait l'accès à l'ancien Denver Country Club, avec son vaste terrain. La Cherry Creek disparaissait dans cette zone interdite.

De l'autre côté, au nord, s'étendait l'un des plus anciens quartiers riches de Denver, avec des rues ombragées et ce qui avait été autrefois des maisons de millionnaires – de vrais petits domaines, en fait – situées en retrait derrière d'immenses pelouses. Aujourd'hui, ces maisons étaient en ruine, beaucoup

avaient été incendiées et d'autres squattées ou transformées en flashodromes sordides.

Les hommes qui les suivaient traversèrent South Downing Street en courant pour les rejoindre.

Lâchant le sac de Leonard, Val se retourna et sortit son Beretta de sa ceinture.

Les SDF s'arrêtèrent net à une dizaine de mètres. Ils se mirent à pousser des jurons, et l'un d'eux lança une pierre, mais ils finirent par faire demi-tour et, toujours avec force jurons et gestes obscènes, ils repartirent en direction du Hungarian Freedom Park.

Leonard avait du mal à respirer. Val remit son pistolet à la ceinture et ramassa le sac de son grand-père. Prenant Leonard fermement par le coude, il l'obligea à marcher plus vite le long de la clôture du country club.

— Je suis étonné qu'ils n'aient pas été eux-mêmes armés, dit Leonard quand il se sentit de nouveau capable de parler.

Il lançait sans cesse des regards inquiets par-dessus son épaule.

— S'ils avaient des armes, répliqua Val, ils ne seraient pas SDF. Et nous, on serait morts. Allez, il faut avancer.

En passant devant l'entrée du country club, le cœur battant sous l'effort et l'afflux d'adrénaline, Leonard jeta un coup d'œil et vit des tentes bleues plantées un peu partout, sur ce qui avait été les courts de tennis et le terrain de golf, derrière le grand bâtiment principal. Dans les quelques zones dégagées, il aperçut de ces gros avions à ailes orientables que les militaires appellent des ADAV, ou des... comment, déjà ?... oui, des Osprey. Les appareils étaient bien alignés, leurs moteurs et leurs hélices pointés vers le ciel.

— Je me demande ce que... commença-t-il.

— Avance, Grand-papa. On y est presque.

*

L'ancien centre commercial transformé en un ensemble de cubis où habitait le gendre de Leonard occupait un immense pâté de maisons, avec la rivière derrière. De hautes clôtures et des alignements de barbelés entre l'ancien parking et la rivière empêchaient les squatters de s'installer sur les berges. De l'autre côté de la Cherry Creek, au sud, Leonard et Val pouvaient apercevoir d'autres ensembles résidentiels, plus cossus, également protégés par des barbelés, mais aussi par des nids de mitrailleuses, des portails et des gardes de sécurité. Ce côté-ci de la rivière était un peu plus problématique.

Leonard se souvenait de Cherry Creek comme de l'une des zones commerçantes les plus chics du Colorado. À présent, les bâtiments de un, deux ou trois étages situés de l'autre côté de la First Avenue étaient un dédale de petits éventaires de marchands et de carcasses calcinées, vestiges d'anciennes émeutes ou de guerres des gangs. Aucune des boutiques de luxe

n'avait survécu à la dernière décennie.

Tant de choses dépendent de la maintenance, songea Leonard. Autrefois, avant le Jour de la Grande Débâcle, il y avait eu un livre et une série de documentaires à la télé montrant ce que deviendrait le monde si les humains disparaissaient tout à coup – pas s'ils *mouraient*, mais s'ils *disparaissaient* tout simplement. Leonard, qui enseignait encore Shakespeare et Chaucer à l'époque, avait trouvé cela fascinant.

Ce qu'il n'avait pas vraiment compris avant de voir ces documentaires – il n'avait pas lu le livre sur lequel ils étaient basés –, c'était à quel point le tissu matériel de la vie moderne nécessite un entretien presque constant. Il s'était toujours imaginé, dans les quelques visions apocalyptiques qu'il avait eues, que les villes resteraient pratiquement intactes pendant des années, des décennies, voire tout un siècle, jusqu'à ce que les mauvaises herbes, les arbres et les animaux sauvages s'en emparent. Mais non, ce n'était pas du tout ça. Les documentaires avaient montré comment les tunnels de service, les réseaux de métro et toutes les autres parties souterraines d'une grande ville comme New York seraient envahies par les eaux en moins de vingt-quatre heures sans intervention humaine et opérations d'entretien. Rien que sous l'effet de ces inondations, l'augmentation de la pression ferait rapidement sauter les canalisations, les sous-sols des buildings seraient submergés, les fondations minées, et il s'ensuivrait un effondrement extraordinairement rapide de l'ensemble urbain.

Les humains n'avaient pas disparu des États-Unis – loin de là –, mais le sentiment national de découragement, ajouté à l'usage presque omniprésent du flashback au point qu'à tout instant, peu de gens faisaient vraiment leur travail, avait entraîné un effondrement similaire des infrastructures.

Le cubi du gendre de Leonard se trouvait dans un énorme bloc de béton fortifié et dépourvu de fenêtres. Ce bâtiment était du mauvais côté de la rivière, et il se dressait là comme un Fort Apache aveugle perdu au fin fond des territoires indiens. Leonard vit que, dans la journée, des gens déambulaient et faisaient leurs achats de nécessité dans les ruines de ce qui avait été le quartier commercial de Cherry Creek, de l'autre côté de la grande avenue, mais la nuit, ce devait être un cauchemar pour des civils sans armes.

Sur le côté du bâtiment donnant sur la rivière, les brèches de l'ancien parking avaient été barrées par des clôtures électrifiées. Derrière ces défenses, les berges dénudées et boueuses étaient sous vidéosurveillance depuis le complexe. L'extrémité ouest du bâtiment était bordée par l'allée privée menant au parking. Tout véhicule s'en approchant devait d'abord franchir une série de barrières automatiques, puis une « boîte à bang » – une structure de béton destinée à scanner les voitures et à contenir les explosions si elles étaient piégées –, et enfin une dernière barrière intérieure avant de pouvoir seulement gravir la rampe du garage.

La façade nord des Résidences de Cherry Creek comportait de grandes portes en acier. Des bulbes de vidéocaméras étaient placés au-dessus de ces

portes impénétrables.

Leonard et Val avaient maintenant traversé la First Avenue et faisaient les cent pas devant l'immense centre commercial.

— Si nous pouvions seulement téléphoner... dit Leonard qui finit par s'asseoir.

— Tais-toi, Grand-papa, dit sèchement Val.

Ils s'étaient tenus dans l'ombre, en cachant soigneusement leur visage des caméras de surveillance accrochées comme une guirlande bon marché sur la façade du bâtiment.

— Il va falloir que tu entres pour voir si mon vieux est chez lui, ajouta-t-il.

— Moi ? fit Leonard. Tout seul ? Tu ne viens pas ?

— Les flics de Denver sont à ma recherche. On a entendu à la radio tous les noms des types que je fréquentais, et il doit donc y avoir un avis lancé contre moi. Il est probable que le FBI et la DSI me cherchent aussi. Ils se doutent que c'est ici un des premiers endroits où j'irais me réfugier... et m'y voilà. Mais toi, Leonard, ils ne sont peut-être pas à tes trousses.

Il n'avait jamais aimé que Val l'appelle par son prénom.

— Peut-être qu'ils me recherchent aussi.

Val haussa les épaules.

— Mais Nick Bottom reste notre meilleure chance. C'est un sale junkie, mais il a peut-être encore des relations dans la police de Denver. Ou en tout cas, il a peut-être un moyen de nous faire sortir de la ville. Les gardes du bâtiment ne te laisseront sans doute pas aller plus loin que le hall, ou le sas de sécurité qu'ils doivent avoir, mais s'ils ne t'arrêtent pas et s'ils n'appellent pas tout de suite les flics, ils te laisseront sans doute téléphoner à mon vieux dans son cubi. S'ils te mettent le grappin dessus, dis-leur simplement que tu as réussi à t'enfuir de Los Angeles, mais que tu ne m'as pas vu.

— Ils ne croiront jamais que j'aie pu quitter Los Angeles sans toi.

Val se contenta de hausser les épaules. Le silence se prolongea.

— Et tu penses que ton père sera chez lui en plein milieu de la journée ? demanda enfin Leonard d'une voix mal assurée.

— C'est un accro au flash, dit sèchement le garçon. Les flasheurs sont presque toujours chez eux – ou alors, ils sont dans un flashodrome quelque part.

— S'il est là, et si les gardes n'appellent pas la police, que veux-tu que je dise à ton père ?

— Dis-lui que je suis là, et qu'il faudrait qu'il sorte pour que je lui parle. Dis-lui d'apporter deux cents dollars en liquide – des anciens dollars. S'il n'a pas cette somme sur lui, on peut aller ensemble à un distributeur. Il en reste quelques-uns.

Leonard ne savait pas s'il devait en rire ou en pleurer.

— C'est tout ce qui t'intéresse ? Soutirer de l'argent à ton père ? Pour te faire faire une fausse carte du syndicat et devenir routier ?

— Ouais, c'est ça.

— Et qu'est devenue toute cette rage contre lui, Val ?

— Ah, merde, ça n'a plus d'importance, maintenant. Je ne sais pas ce qui s'est passé entre maman et lui, et je crois que je m'en fous. S'il est là – s'il n'a pas dépensé tout son fric en flashback –, demande-lui de venir me voir avec deux cents dollars cash. Tu peux lui dire qu'après, je ne l'embêterai plus jamais. Je pense qu'après m'avoir envoyé cinq ans en exil, il me doit bien ça.

Leonard secoua la tête. Il hésita un instant avant de lui dire :

— Tu sais, Val, j'ai peut-être le mot de passe pour les textes cryptés de ta mère. J'ai imaginé plusieurs possibilités.

Le garçon releva brusquement la tête.

— Quelle importance, maintenant ?

— Cela pourrait en avoir.

En fait, Leonard ne savait pas si ça en avait. Et même s'il avait bien connu son adorable fille quand ils habitaient ensemble, il y avait fort peu de chances qu'il ait réussi à deviner ce mot de passe. Elle était extrêmement intelligente, et elle devait savoir qu'un mélange de lettres et de chiffres presque aléatoire est la meilleure protection possible. Leonard était presque sûr de n'être qu'un vieil imbécile sentimental en pensant avoir deviné ce mot de cinq lettres.

— Je ne crois plus que mon vieux l'ait vraiment fait assassiner, marmonna le garçon. C'est juste que je lui en ai voulu de ne pas pleurer quand elle est morte. Il n'a pas versé une larme à l'enterrement, ni quand on a fait le tri dans ses affaires. Ce salopard n'a jamais manifesté la moindre émotion. Et puis il s'est débarrassé de moi, et... bon, je crois que j'ai été un peu dingue un moment. Je veux juste l'argent qu'il pourra me donner, et je partirai ailleurs, là où je n'aurai plus jamais à le voir de ma vie.

Leonard allait dire quelque chose, mais il se retint en se mordant la lèvre.

— Alors, est-ce que tu veux bien me donner le portable de ma fille ? *Moi*, j'aimerais lire ce qu'elle a écrit dans son journal.

— Si tu amènes mon vieux ici, avec l'argent dont j'ai besoin pour me faire faire ma carte, je te le donnerai, ce foutu téléphone. Et maintenant, vas-y.

*

Le grand hall de la résidence où habitait le gendre de Leonard était comme une salle des coffres à l'épreuve des balles et des bombes, avec des portes blindées et surveillée par des caméras. On était censé parler dans un micro devant une vidéocaméra placée près d'un écran 3DHD montrant en boucle des prairies remplies de fleurs, des daims broutant l'herbe et des aigles flottant dans un ciel d'azur, toutes ces images accompagnées d'une musique évocatrice qui aurait tué un diabétique.

Une voix d'homme se fit entendre à travers le haut-parleur :

— Bienvenue aux Résidences de Cherry Creek. Que pouvons-nous faire pour vous ?

Leonard dit qu'il souhaitait parler à Mr Nick Bottom. Il y eut une légère hésitation, et la voix déclara :

— Si vous voulez bien rester où vous êtes, quelqu'un va venir vous chercher.

Leonard se sentit pris de panique. Ils étaient en train d'appeler les flics. Ils avaient prévenu la sécurité, et quelqu'un allait venir le neutraliser en attendant l'arrivée de la police.

Il retourna rapidement vers les lourdes portes extérieures et en essaya une, qui s'ouvrit. Les gens qui le surveillaient sur les écrans vidéo ayant certainement la possibilité de les verrouiller à distance, ils ne le retenaient donc pas prisonnier... ce qu'ils auraient certainement fait si leur intention était de l'arrêter. En regardant par l'entrebâillement, Leonard vit Val sur le trottoir d'en face. La circulation était normale dans la First Avenue.

Leonard referma la porte et attendit. Son cœur battait très fort, et le nœud de douleur dans sa poitrine était gros comme le poing. Il savait que ce n'était pas son cœur. C'était quelque chose qui grandissait – et qui devenait de plus en plus douloureux – dans son poumon gauche. George Leonard Fox sentit tout à coup le poids de la mortalité sur ses épaules, comme une chape de plomb.

La porte intérieure s'ouvrit, et un homme plus âgé, solidement bâti et vêtu d'un simple uniforme noir, entra dans la pièce. Il avait une radio et divers autres appareils fixés à sa ceinture, mais pas d'arme.

— Vous êtes le Dr Fox ? demanda-t-il en tendant la main. Je suis l'adjudant G., le chef de la sécurité des Résidences de Cherry Creek.

Leonard serra la main qui lui était offerte. Les doigts étaient courts et épais, mais cette paume calleuse était comme une écorce d'arbre presque lisse.

— Mr Bottom m'a dit de m'attendre à ce que vous et votre petit-fils nous rendiez visite... dit l'adjudant.

Il va nous arrêter, songea Leonard.

— ... et de vous accompagner jusqu'à son appartement, afin de veiller à votre confort, conclut le chef de la sécurité.

Leonard remarqua que le visage de cet adjudant G. était sillonné de cicatrices blanches sous son bronzage. On aurait dit une carte de la lune.

— Quand est-ce que mon gendre vous a parlé de nous ?

— Ce matin, monsieur. Juste avant son départ.

— Il n'est donc pas ici ? demanda bêtement Leonard.

Si l'un de ses étudiants avait réagi comme ça, il aurait ajouté un petit « i » à côté de son nom – pour « imbécile » – dans son registre des présences, histoire de gagner du temps au moment des notations trimestrielles.

L'adjudant acquiesça.

— Mais Mr Bottom m'a dit qu'il serait de retour cet après-midi, ou au plus tard dans la soirée, et il m'a demandé de m'occuper personnellement de vous et de votre petit-fils.

— Comment nous avez-vous reconnus ? demanda Leonard.

Sa voix n'était pas trop faible, mais il se sentait complètement perdu.

— Mr Bottom m'a montré des photos, monsieur, dit le responsable de la sécurité en souriant. Avez-vous des bagages ? Je me ferai un plaisir de les monter à l'étage.

À l'étage où m'attend une cellule, songea Leonard. Il avait tellement peur que c'en était presque comique...

— C'est mon petit-fils qui les a, murmura-t-il comme si le monde réel existait encore. Nous pourrions revenir plus tard, peut-être.

Est-ce qu'ils pouvaient espérer échapper aux autorités s'ils étaient pris en chasse ? C'est à peine si Leonard pouvait marcher...

L'adjudant G. – qu'est-ce que c'était que ce drôle de nom ? – sortit un papier de sa poche.

— Veuillez m'excuser, Dr Fox. J'avais oublié que Mr Bottom m'a demandé de vous remettre ceci.

Le billet indiquait : *« Leonard et Val – Je suis heureux de vous savoir sains et saufs. Vous pouvez faire confiance à cet homme. Il vous conduira à mon cubi. Je rentrerai plus tard aujourd'hui – samedi. Il faut impérativement que je vous voie. J'ai laissé quelques tickets-restaurant dans ma chambre, au cas où vous auriez faim ou soif. À bientôt. – Nick. »*

Un post-scriptum avait été ajouté à la hâte : *« L'adjudant G. me téléphonera pour m'informer de votre arrivée. »*

Leonard était incapable de dire si ce texte était bien de la main de son gendre, dont il n'avait jamais vu aucun écrit. Il mit le papier dans sa poche, plus perdu que jamais.

— Je vais aller chercher mon petit-fils et les bagages, dit-il enfin.

Ses paroles résonnèrent dans la salle blindée.

— Très bien, Dr Fox, dit son interlocuteur. Je vous attends ici.

Val n'était plus là où Leonard l'avait laissé. Il l'attendait à l'extrémité ouest du bâtiment. Leonard lui expliqua la situation.

Le garçon regarda l'énorme bâtisse en fronçant les sourcils.

— Tout ça m'a l'air louche, Grand-papa.

— C'est vrai. Mais ils m'ont laissé sortir pour aller te chercher.

— C'est *moi* qu'ils veulent, Grand-papa. Ma tête est peut-être mise à prix. Omura a pu offrir une récompense.

— Oui, mais... (Leonard lui montra encore une fois le billet.) Est-ce que c'est bien l'écriture de ton père ?

Val réfléchit.

— Je crois. Mais je n'en suis pas sûr. Ça fait si longtemps... (Il plissa les yeux dans le soleil de l'après-midi, puis il froissa le billet et le jeta.) Ils vont vouloir me prendre mon arme.

— Oui, c'est certain que la sécurité l'exigera, dit Leonard. Il y avait un panneau à côté de l'écran de télé, qui disait...

— Je ne veux pas qu'ils me la prennent.

— Je suis sûr qu'ils te la rendront quand nous repartirons.

Val sourit.

— Viens avec moi, Grand-papa.

À l'ouest de l'imposant bâtiment, un peu au-delà de l'allée privée parallèle au parking, il y avait une vieille piste cyclable qui menait au bord de la rivière, là où un petit pont franchissait autrefois la Cherry Creek. La piste et l'allée piétonnière reprenaient sur l'autre rive, mais quelqu'un avait fait sauter la passerelle. Val emmena son grand-père à gauche du pont en ruine, où ils étaient hors de vue des nombreuses caméras de vidéosurveillance. Ici, sous le pont, la rivière était trop haute pour que les sans-logis puissent y camper.

Leonard vit Val prendre deux gros cailloux, avec lesquels il entreprit de marteler le bouchon d'un vieux tuyau qui dépassait de la berge. Avec un crissement de métal rouillé, le bouchon finit par sauter. Cela faisait longtemps qu'il ne coulait plus rien dans cette conduite, et l'intérieur était plein de terre et de toiles d'araignée. Val prit un de ses tee-shirts dans son sac et s'en servit pour envelopper son Beretta ainsi que plusieurs chargeurs. Après avoir enfoncé le tout dans le tuyau, il se servit des deux cailloux pour remettre le bouchon en place.

— Allons-y, dit-il.

*

Leonard fut sidéré quand il vit à quel point le cubi de Nick Bottom était minuscule. Et comme ses voisins pouvaient être bruyants... Il y avait tout juste la place pour le lit, un petit bureau et une chaise, un cabinet de toilette avec une douche et un W.-C., et un tout petit placard.

Leonard s'allongea sur le lit en respirant faiblement tandis que Val faisait les cent pas comme un fauve en cage.

— Les tickets-restaurant sont là, dit Leonard. Nous pourrions retourner à cette cafétéria que l'adjudant nous a montrée et manger quelque chose. Notre petit déjeuner dans le convoi remonte à longtemps.

Val, qui était occupé à fouiller le bureau de son père, ne répondit pas. L'unique tiroir ne contenait qu'un clavier flexible sans fil qui servait de télécommande. Normalement, les résidents pouvaient se servir de leur téléphone pour faire marcher la télévision et ses fonctionnalités informatiques.

Val s'attaqua ensuite au placard. Derrière les chemises, pantalons et vestes de sport qui y étaient suspendus, il trouva un rouleau de corde et du matériel d'escalade.

— Qu'est-ce que c'est que ces machins ? dit-il.

— Ton père pratique sans doute l'alpinisme comme activité sportive, répondit Leonard en remarquant les mousquetons en acier et les bloqueurs – qu'on appelait autrefois des « Jumar ».

— Tu parles... Je te parie tout ce que tu veux qu'il a prévu ça pour s'échapper par le toit en cas de pépin. Tu vois ce machin ?

Il montrait un petit rectangle de plastique orange et noir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une sorte de radeau gonflable, peut-être un petit bateau comme ceux des pêcheurs. Mon vieux peut descendre en rappel jusqu'à la pelouse, il gonfle ce truc, et il n'a plus qu'à payer pour regagner l'autre rive.

— Il est toujours prudent de prendre ses précautions en cas d'incendie... commença Leonard.

Val éclata de rire et commença à explorer les tiroirs encastrés dans le mur.

— Ton père ne va pas apprécier que tu fouilles dans ses affaires, fit remarquer Leonard.

— Si mon... père... n'est pas content, il n'a qu'à aller se faire foutre. Si je trouve l'argent, je me tire.

Il jeta sur le lit quelques fioles de flashback qui étaient cachées sous une pile de sous-vêtements.

— Tu n'attendrais même pas pour lui dire bonjour ?

— Non.

Val regarda sous le lit, derrière le grand écran plat, dans la cuvette des W.-C. et dans la douche. De retour dans la pièce, il jeta un coup d'œil aux tiroirs ouverts et marmonna :

— Attends un peu... Je me souviens quand ils essayaient de me cacher des trucs à la maison...

Il sortit les tiroirs un à un et en vida le contenu par terre, puis il fit signe à Leonard de se pousser et les posa à l'envers sur le lit. Sous chaque tiroir, il y avait des chemises colorées fixées avec du ruban adhésif.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama le garçon.

— Ça n'a pas l'air d'être de l'argent. Et ton père va être furieux quand il va voir que...

Val avait déjà arraché l'adhésif, et il entassait les nombreux dossiers sur le bureau. Il commença par les feuilleter rapidement – pour voir si des billets y étaient cachés –, puis il les classa dans un certain ordre et se mit à les lire.

— Nom de Dieu... dit-il doucement.

— Qu'est-ce que c'est ?

Sans un mot, Val lança à son grand-père la chemise qu'il venait de parcourir tout en commençant à lire la suivante.

— Nom de Dieu... répéta-t-il.

Leonard se lança à son tour dans la lecture, avec une appréhension comme il n'en avait jamais ressenti à part le jour où sa femme était rentrée à la maison et lui avait annoncé qu'elle avait un cancer de l'ovaire.

La chemise contenait des photocopies d'une sorte de rapport de grand jury. Tous ces documents, enregistrements téléphoniques et autres informations pointaient vers une seule conclusion : cinq ans et demi plus tôt, Nick Bottom, inspecteur de première classe de la brigade criminelle, avait appris que sa

femme entretenait une liaison avec un adjoint du district attorney de Denver, un certain Harvey Cohen, et qu'il s'était arrangé pour qu'ils soient tués tous les deux dans ce qui semblerait un banal accident de la circulation.

— Nom de Dieu... murmura le professeur George Leonard Fox.

Val avait fini de parcourir les dossiers. Il se leva et prit la corde rangée dans le placard, puis il ouvrit son sac et commença à en sortir divers objets tout en vidant les poches de sa veste.

Leonard vit qu'il remplissait ses poches de chargeurs et de cartouches en vrac.

Val se passa ensuite le rouleau de corde autour de l'épaule, puis il prit les mousquetons et quitta la pièce. Il disparut aussitôt dans le dédale des cubis de l'ancien Baby Gap.

— Val ! cria Leonard en courant jusqu'à la porte du magasin.

Mais il ne vit son petit-fils nulle part. Il devait déjà être dans l'escalator ou au-delà de la mezzanine.

Leonard se mit à tourner en rond. Que faire ? Téléphoner à l'adjudant G. pour lui demander d'empêcher Val de quitter le bâtiment ? Mais il n'y avait évidemment pas de téléphone dans le bazar du cubi de Nick Bottom.

Leonard avait mal à la poitrine rien que d'avoir couru ces quelques mètres. Il ne pourrait jamais rattraper Val à temps.

Il s'approcha de la rambarde et regarda en contrebas ce qui avait été autrefois un centre commercial de luxe. Des sacs d'ordures étaient empilés devant les anciennes boutiques aux vitrines et aux façades crasseuses. La puanteur était effroyable. Et s'il n'y avait pas eu un peu de lumière filtrant par le plafond vitré couvert de poussière, le centre commercial aurait été plongé dans les ténèbres.

— Ah, mon Dieu, mon Dieu... murmura Leonard.

Il était presque certain que Val était allé chercher son pistolet, et qu'il se posterait dehors en embuscade, pour attendre le retour de son père. Qu'il soit à pied ou en voiture, Nick Bottom serait sa cible.

Leonard décida de retourner dans le cubi. Il n'en était plus très loin quand il entendit des coups sourds et un bruit de verre brisé. *Ah, mon Dieu, ils font du mal à Val !* Il repartit en courant vers la mezzanine, mais il n'y avait toujours personne en vue, et tout semblait normal. Il serait bien resté là jusqu'à ce que quelqu'un vienne lui expliquer ce qu'avaient été ces bruits, mais sa douleur dans la poitrine était trop forte.

En essayant de respirer normalement, Leonard retourna dans le cubi de Nick Bottom. Là, il débarrassa le lit des tiroirs vides et il s'assit. Il avait tellement mal à la poitrine qu'il crut qu'il allait s'évanouir.

Il s'obligea à se relever et s'approcha du bureau avec ses piles de dossiers.

Val avait vidé ses poches de tout ce qu'elles contenaient – un canif, un petit carnet et autres menus objets – pour faire place aux chargeurs et cartouches qu'il avait emportés avec lui. Et là, sur le bureau, il y avait le portable de Dara, la fille de Leonard. Dans sa hâte, Val l'avait oublié. Les

maines tremblantes, Leonard se rassit sur le lit et activa les quelques fonctions qui marchaient encore, puis il cliqua sur le dossier contenant les textes et les gros fichiers vidéo.

Une fenêtre apparut demandant un mot de passe.

En se souvenant de sa délicieuse fille expliquant à son shakespeareien de père pourquoi elle était tombée amoureuse d'un homme qui portait le nom absurde de « Nick Bottom », Leonard tapa les lettres : *s-o-n-g-e*.

L'écran afficha : « Accès autorisé ». Leonard ouvrit d'abord les vidéos, mais elles ne faisaient pas partie d'un journal intime de sa fille. Elles montraient des gens qu'il ne connaissait pas. Ils regardaient l'objectif d'une caméra d'une bien plus grande qualité que celle incorporée au portable de Dara, et ils parlaient de leur usage du flashback. Ces fichiers étaient énormes, mais en les balayant rapidement, Leonard put constater qu'ils étaient tous du même genre, des hommes et des femmes parlant devant la caméra. Pas trace de Dara, et il se demandait bien ce que ça faisait là dans son téléphone...

En se massant la poitrine d'une main, Leonard referma les vidéos et ouvrit les fichiers texte. Ceux-là étaient bien de la main de sa fille – un journal intime qu'elle avait tenu entre la fin du printemps et le début de l'automne de sa dernière année d'existence. Il était protégé par un deuxième mot de passe, que Leonard devina presque aussitôt : *Kildare*, le nom du perroquet que Dara avait eu à huit ans. Il lut rapidement, faisant défiler les pages de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il arrive à la dernière, datée seulement de la veille de sa mort.

— Mon Dieu, mon Dieu... répéta Leonard d'une voix emplie de terreur et d'étonnement.

Cela changeait tout. Avec ça, les centaines de pages du rapport du grand jury accusant Nick de meurtre n'étaient plus qu'une triste plaisanterie. Cela changeait *tout*...

Leonard sentit soudain la douleur grandir dans sa poitrine, bien plus intense que la simple gêne à laquelle il s'était habitué, jusqu'à devenir un manteau de ténèbres qui l'enveloppait de plus en plus, flottant autour de lui comme une chauve-souris puis l'enserrant, l'empêchant de voir et de respirer.

Il ne faut pas que je m'évanouisse, songea-t-il. Il faut que je le dise à Nick. Il faut que je le dise à Val. Il faut que je le dise à tout le monde...

Il ne se sentit même pas tomber.

1.15

Santa Ana et en vol

Vendredi 24 septembre

L'aéroport John-Wayne se trouvait en dehors de la zone des combats qui avaient fait rage autour de Los Angeles au cours des six ou sept derniers jours, mais pendant toute cette période, il y avait eu un trafic incessant et impressionnant de troupes de la Garde nationale et autres sur l'autoroute 405 de San Diego, qui traverse la zone de l'aéroport juste au bout de la piste 1L/19R, à son extrémité nord-est. Les avions militaires n'utilisaient pas John-Wayne. Seuls des avions-cargos et quelques rares transports de passagers se servaient régulièrement de ce petit terrain situé dans le comté indépendant d'Orange. Dans les années récentes, on avait abrogé les lois de protection contre le bruit, qui avaient autrefois rendu la vie un peu difficile aux passagers, car les gros avions étaient obligés de décoller sous un angle très raide, et d'effectuer ensuite un virage serré au-dessus de Newport Beach.

Les avions privés, qu'ils appartiennent ou non à Nakamura, n'étaient pas autorisés à atterrir dans la région de Los Angeles, mais cela faisait des années que l'aéroport John-Wayne constituait une exception négociée. Ce vendredi soir, un gros porteur A310/360 FedEx modifié appartenant au groupe Nakamura, en provenance de Tokyo avec escale à Hawaï, s'y était posé et avait refait le plein de kérosène. Il était prévu qu'il redécolle à 19 heures, à destination de Denver.

Cinq minutes avant le décollage, le commandant de bord sollicita une modification de son plan de vol pour pouvoir décoller à 20 heures. Le personnel de la tour de contrôle transmet la demande au Centre de contrôle du trafic aérien de Los Angeles, à Palmdale, ainsi qu'au Contrôle aérien provisoire de la région militaire de LA, situé dans l'ancien aéroport Bob-Hope à Burbank – qui servait pour l'instant de centre de contrôle régional pour la Garde nationale aéroportée de Californie pendant la durée des opérations militaires. Les deux centres acceptèrent le report d'une heure. L'autorisation était accompagnée d'une mise en garde : le trafic aérien militaire au-dessus de la zone de combats centrée sur le lac Elsinore, à quelque quatre-vingts kilomètres de l'aéroport John-Wayne, ainsi que celui partant de LAX, étaient si intenses que tous les vols commerciaux à destination de l'est devaient

d'abord se diriger plein ouest au-dessus du Pacifique, puis longer la côte au nord-ouest jusqu'à un point situé près de Morro Bay, et enfin prendre le cap nord-est pour retrouver le couloir aérien normal vers Denver. Il était recommandé à tous les pilotes de réviser en conséquence leurs besoins en carburant.

L'équipage de l'avion de Nakamura avait également été informé qu'aucun délai supplémentaire ne lui serait accordé ce vendredi soir, l'aéroport John-Wayne devant être fermé à 20 h 15 conformément à la loi martiale en vigueur.

À 19 h 57 précisément, l'A310/360 lança ses réacteurs et commença à rouler vers sa position de décollage sur la piste 19R. Le point fixe des moteurs avait été effectué et l'autorisation finale de décollage demandée, quand une voiture de la California Highway Patrol surgit soudain tous gyrophares allumés et pila devant l'appareil.

L'A310/360 reçut l'autorisation de se mettre en position, tout en étant informé qu'il n'avait que quinze minutes maximum pour décoller, faute de quoi il devrait passer la nuit à l'aéroport. Il n'éteignit pas ses réacteurs. Une équipe au sol arriva rapidement à bord d'un pick-up électrique équipé d'une passerelle Wollard Truck modèle TLHP252, et la portière avant gauche de l'avion s'ouvrit. La voiture de la CHP s'approcha et s'arrêta, coupa ses gyrophares, et Nick en descendit. Il fit le tour pour dire deux mots au conducteur, le nouveau chef Ambrose, tout récemment promu.

— Merci, Chef, dit Nick en lui serrant chaleureusement la main.

— Pour toi, Nick, ce sera toujours « Dale », dit Ambrose. J'espère que tu vas retrouver ton gamin.

La voiture de patrouille quitta le tarmac tandis que Nick grimpait les marches de la passerelle en faisant attention à ses côtes fêlées.

*

Trois heures plus tôt, le Conseiller Daichi Omura lui avait dit :

— Si vous retournez à Denver, Bottom-san, vous *mourrez*.

— Il faut que j'y retourne, Omura-sama.

— Hideki Sato vous attendra dans l'avion à l'aéroport John-Wayne, Bottom-san. Vous serez sous sa garde pendant le peu de temps qui vous restera à vivre... *si* vous essayez de rentrer.

Nick avait secoué la tête et bu une gorgée de l'excellent whisky pur malt que lui avait fait servir Omura.

— Je ne crois pas, Omura-sama. Sato est à Washington avec Mr Nakamura. Il n'était pas prévu qu'ils rentrent à Denver avant samedi... demain, je ne sais pas à quelle heure exactement. De plus, cet avion vient de Tokyo en passant par Hawaï. C'est Mr Nakamura lui-même qui m'a dit qu'ils n'ont aucun vol prévu au départ de Denver pour la région de Los Angeles.

— Sato sera forcément là, grommela le vieil homme.

— Pourquoi cela, Omura-sama ?

— Parce que si vous ne vous présentez pas à l'aéroport John-Wayne ce soir, la tâche du chef de la sécurité Sato – du colonel Sato – sera de pénétrer dans l'enfer qu'est actuellement Los Angeles – mon domaine, Bottom-san – pour vous y retrouver mort ou vif. Je connais suffisamment bien Hiroshi Nakamura pour en être certain. Quels que soient les moyens nécessaires, il ne vous laissera pas vous échapper. Pas maintenant.

À ces mots, Nick avait secoué la tête, mais il s'était senti glacé.

*

Un membre d'équipage referma la porte de l'avion derrière lui et Nick se retrouva dans une cabine luxueuse, juste derrière le poste de pilotage. Les fauteuils de cuir le long des hublots, les canapés profonds et les écrans plats 3DHD n'auraient pas déparé l'intérieur du jet privé d'un milliardaire, mais cet espace était plus vaste.

Sato était déjà installé et sanglé dans l'un des sièges de cuir, avec une petite table basse devant lui. Il ne se leva pas à l'entrée de Nick, mais il lui fit signe de s'asseoir en face de lui.

Nick s'assit avec précaution et boucla sa ceinture. La lumière baissa dans la cabine tandis que l'A310/360 retournait en tête de piste et refaisait un essai de ses réacteurs à plein régime. Le pilote dit quelques mots en japonais sur l'intercom, et le gros appareil prit son élan sur le tarmac avant de s'élever dans la nuit. Un virage serré sur la gauche le plaça sur un cap ouest-nord-ouest, vers l'océan.

Nick regarda sa montre. Il était 20 h 14 PDST.

*

Les premières vingt-quatre heures – rien que pour rejoindre la ville à partir du petit aéroport à l'est de l'I-15 – avaient été les plus dangereuses. Mais après avoir survécu aux taudis, à l'exode affolé d'un demi-million de spaniques et aux gangs qui les pourchassaient, c'est finalement dans une petite rue tranquille de San Marino, près de Pasadena, dans l'une des banlieues les plus chics de LA, que Nick fut blessé par balle.

Depuis l'aéroport rustique de Flabob, il y avait au moins quatre-vingts kilomètres à parcourir par les routes principales pour rejoindre le quartier de son beau-père, près d'Echo Park, juste au nord-ouest de l'énorme centre de détention de la Sécurité intérieure dans le Stade des Dodgers. En utilisant la fonction GPS de son portable, Nick vit qu'en prenant par les petites routes et les ruelles pour éviter les combats et l'exode massif, cela représentait une bonne centaine de kilomètres de chemins tortueux à travers Ontario, Claremont ou Pomona, puis au sud de Pasadena. S'il devait faire ça à pied, songea-t-il, il aurait aussi bien pu le faire directement de Las Vegas. Il

commença donc par voler son vélo électrique à un gamin spanique qui essayait de fuir le chaos derrière sa famille entassée dans un hongre SUV surchargé. Nick aurait préféré voler le SUV, mais en voyant un homme armé sortir de l'ombre, le père avait mis le pied au plancher et exploité le moindre ampère de sa vieille caisse pour s'échapper, laissant son fils et son vélo à la merci de l'agresseur.

Il suffit à Nick d'un signe avec son Glock pour faire descendre le gamin en larmes de son vélo. Il détacha ensuite le baluchon posé à l'arrière et le lança au gosse avant de s'en aller sans éprouver le moindre remords. Le père et sa famille reviendraient le chercher, même s'ils devaient l'attacher sur le toit avec le reste de leurs bagages.

Enfin, probablement...

Le cadran rudimentaire montrait que la batterie avait été récemment rechargée, et qu'elle avait une autonomie de trois cents kilomètres. Nick demanda à son téléphone de lui calculer un itinéraire à vélo jusqu'à Echo Park. L'affichage lui indiqua que le trajet prendrait cinq heures et demie, mais Nick savait que s'il était amené à devoir éviter en chemin des combattants et des réfugiés, il lui en faudrait au moins le double.

Il se serait bien passé de cette perte de temps. Il savait maintenant qu'il aurait dû sortir son Glock tout à l'heure à l'approche de LA, et forcer ce pétrochard de pilote à se poser sur une piste beaucoup plus proche de sa destination – ou même dans un endroit comme le terrain de golf de Brookside, à Pasadena.

En maudissant sa bêtise, Nick se tassa sur son petit vélo et poussa la machine à fond, tout juste une cinquantaine de kilomètres à l'heure. Avec son faible ronronnement électrique, le vélo donnait l'impression de rouler encore moins vite.

En quittant l'aéroport sombre et désert, Nick vit qu'à l'ouest, au nord-ouest et au sud-ouest, Los Angeles semblait en feu. Des dizaines d'hélicoptères d'assaut et d'hélicos de la télé volaient devant la lueur orangée telles des chauves-souris fuyant un beffroi en flammes. De vieux A10 Thunderbolt de la Garde nationale, des avions de support des forces terrestres, s'attaquaient à des objectifs quelque part dans Chino. Le bruit des explosions lointaines parvenait bien après les petits éclairs.

Pendant les trois premières heures de son trajet tortueux vers la ville, personne ne tira sur Nick. Il avait emporté une casquette de base-ball qu'il s'était bien enfoncée sur la tête pour qu'on ne repère pas trop facilement son appartenance ethnique, et puis, dans le spectacle de cet adulte juché sur un vélo de gamin, il y avait quelque chose – peut-être ses genoux placés plus haut que le guidon – qui le faisait paraître inoffensif.

Il était minuit passé, mais les routes et les rues étaient remplies de civils en fuite. Nick réalisa qu'il s'agissait en fait de la fin de plusieurs jours d'évacuation – surtout de la partie est de la ville – de centaines de milliers de spaniques, aussi bien des résidents qui étaient là depuis des dizaines d'années

que des immigrants récents venus ici dans la foulée des victoires de la *reconquista*. Nick n'aperçut que quelques éléments des forces du Nuevo Mexico en déroute – des Hummer cabossés se forçant un passage à travers les hordes de fuyards dans la nuit, et parfois un hélicoptère qui rugissait juste au-dessus des routes, cherchant à s'enfuir avec la même panique aveugle que les milliers de civils.

Le téléphone de Nick – qu'il avait baptisé depuis longtemps Betty – mettait régulièrement à jour l'itinéraire pour lui permettre de rester en dehors du chemin de ces réfugiés. La voix langoureuse de Betty lui susurrait les instructions à l'oreille, le menant dans des ruelles à travers Claremont et Glendora, sur des pistes cyclables désertes dans Monrovia et Arcadia – la plupart des explosions et des combats semblaient se dérouler au sud de sa route –, et à travers le campus et les terrains de football de Citrus College. Le vélo électrique se comportait beaucoup mieux sur les trottoirs que sur la chaussée.

À part les avions militaires, il n'y avait encore aucun signe des forces anglos lorsque les étoiles commencèrent à disparaître dans les premières lueurs de l'aube, et que les oiseaux firent entendre leur vacarme habituel précédant le lever du soleil. Dans Glen Avenue et au sud d'Ontario, Nick avait pu suffisamment distinguer les combats dans la vallée au sud pour être sûr qu'ils impliquaient la milice de la Confrérie Aryenne, des gangs de motards, de Vietnamiens et de Chinois venus des lointains quartiers de l'ouest et du nord, des mercenaires de Mulholland dans des jeeps blindées, et des milliers de pillards du quartier de South Central, dont les parents et grands-parents avaient peut-être participé aux émeutes des avenues Florence et Normandie quarante ans plus tôt. Leonard avait raconté à sa fille l'histoire de ces événements anciens, et Dara – qui les avait un jour qualifiés de « début de l'ère moderne » – l'avait à son tour racontée à Nick.

Les gangs terrorisaient et pillaient les derniers réfugiés, mais Nick en vit assez pour comprendre que leur objectif principal était d'incendier tout ce qui se trouvait entre les autoroutes de Ventura et de Santa Ana. Ils semblaient rencontrer un certain succès.

Nick avait emporté deux gourdes d'eau et toutes les barres nutritives qu'il avait pu fourrer dans les poches de son blouson. Tout en continuant de rouler vers l'ouest, il grignotait et sirotait. Les hordes de réfugiés avaient disparu quand il approcha de San Marino. Il apercevait parfois quelques policiers ou militaires anglos, mais uniquement sur les routes principales ou les bretelles d'accès aux autoroutes. En longeant le California Boulevard, juste au nord des Jardins botaniques Huntington – les quartiers chics étaient plongés dans le noir absolu, manifestement à cause d'une coupure de courant –, par les pistes cyclables et les ruelles choisies par Betty, Nick se félicitait d'avoir pu échapper au pire, et d'avoir somme toute fait un trajet sans histoire.

Plusieurs détonations se firent entendre dans la grisaille de l'aube. Nick sentit une balle lui mordre le mollet gauche, au moment même où une autre

fracassait le moteur électrique de son vélo.

Il le lâcha aussitôt et plongea en roulé-boulé vers le caniveau, le long duquel étaient alignées des bennes à ordures, tandis qu'une dizaine d'autres coups de feu retentissaient. Nick se précipita à quatre pattes vers une ruelle plus sombre, puis il se releva et courut sur une trentaine de mètres, tout en sachant qu'il laissait derrière lui des traces de sang faciles à suivre. Il finit par s'accroupir derrière une autre benne et examina les dégâts.

La balle lui avait arraché un bon bout de peau et un peu de chair, mais le muscle n'était pas atteint. Cela étant, la blessure lui faisait un mal de chien. Il releva le bas de pantalon et banda la plaie avec un mouchoir propre. Il attendit dans le noir, son Glock à la main, en espérant qu'il ne s'était agi que de tirs isolés – ou bien, si ses assaillants avaient voulu s'emparer de son vélo électrique, qu'ils renonceraient à leur attaque en voyant qu'ils avaient démoli la petite machine.

Mais non... ç'aurait été trop beau. Ils continuèrent de le traquer pendant une demi-heure.

Ils étaient trois. Un grand type à l'air pas très malin que Nick avait baptisé « le Deuxième ligne », un autre plus âgé qui portait le fusil et que Nick avait surnommé « le Capitaine », parce qu'il semblait donner les ordres, et enfin un ado aux cheveux gras qu'il appelait « Billy », parce qu'il lui rappelait le personnage de Billy Clanton joué par le jeune Dennis Hopper dans le western de 1957, *Règlement de comptes à O.K. Corral*.

En boitillant, Nick s'éloigna vers le sud à travers les jardins des maisons, en se cachant derrière les arbres et les murets, tandis que ses chasseurs le suivaient à pied. Ils ouvrirent le feu tous les trois quand Nick traversa Orlando Road en zigzaguant. Il sauta par-dessus une clôture et se retrouva dans la cinquantaine d'hectares des jardins botaniques. Ses poursuivants portaient chacun un sac de munitions, et ils semblaient déterminés à toutes les utiliser.

Nick ne savait vraiment pas ce que ces imbéciles lui voulaient... à part le voir mort. Ces gars avaient sans doute joué aux cow-boys pendant les combats de Los Angeles, parcourant les quartiers de l'est la nuit, juste pour le plaisir de tuer. Et manifestement, ils y avaient pris goût. Nick ne voyait pas d'autre explication à cette attaque dans un quartier tranquille comme San Marino.

Il avait demandé à Betty de lui afficher un plan des jardins botaniques, mais il était déjà venu ici cinq ans plus tôt avec son beau-père, qui avait eu besoin de faire des recherches dans la bibliothèque. C'était la semaine où Nick avait amené Val pour qu'il habite désormais chez son grand-père. Il connaissait le chemin de la bibliothèque, mais ce bâtiment se trouvait près du centre de ce vaste ensemble de bois, de parterres de fleurs, de jardins japonais et de pelouses, et même s'il y avait des vigiles dans la bibliothèque, Nick préférerait ne pas les impliquer.

Le trio de tireurs était équipé de talkies-walkies, mais ils préféraient

communiquer en criant. Tout ce sport les amusait beaucoup, et ils avaient manifestement bu ou pris des drogues. Assez rapidement, il apparut qu'ils n'étaient pas à l'aise dans ces bois et ces prairies – ils avaient probablement passé une bonne partie de la semaine à tirer sur des gens dans les rues –, mais Nick n'était pas très à l'aise non plus d'être traqué dans ce genre d'environnement. Il aurait préféré une ruelle.

Il se rendit vite compte qu'ils faisaient du bruit et tiraient à l'aveuglette pour essayer de le pousser vers leur gauche, du côté d'Oxford Road qui longeait les jardins à l'est. Nick n'avait pas du tout envie de retourner là-bas. C'était au sud-ouest que ses affaires l'attendaient.

Le jour commençait à se lever. Il fallait en finir.

Il se trouvait à présent dans une partie du parc où un mausolée entouré de colonnes doriques se dressait au milieu d'une clairière, qu'il traversa aussi vite qu'il le pouvait. Ses traqueurs eurent quand même le temps de tirer deux coups de feu sur lui. Une balle traversa un pan de son blouson juste avant qu'il atteigne enfin le couvert des arbres, où il s'arrêta pour reprendre son souffle. Il avait vu les flammes des canons, et il savait que les chasseurs étaient de l'autre côté de la clairière.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? leur cria-t-il.

— Tout ce que tu as, mon pote, répondit l'un des trois.

Les deux autres s'esclaffèrent.

— Retrouvons-nous au milieu, et on règlera ça ! cria Nick.

Il se baissa aussitôt et commença à courir à travers les épais fourrés, sans plus chercher à s'éloigner des tireurs, mais au contraire en faisant le tour de la clairière pour retourner vers l'ouest, dans leur direction. Il y avait une allée à seulement quelques mètres au nord, et il savait qu'ils essaieraient de rester le plus possible à couvert en essayant de l'encercler.

Nick était presque arrivé à l'extrémité de la clairière quand il s'arrêta et s'agenouilla. Il glissa un nouveau chargeur dans son arme et actionna sa culasse aussi silencieusement que possible pour introduire la première cartouche dans la chambre.

Les chasseurs s'engagèrent dans la clairière, accroupis et silencieux. Ils se déplaçaient trop rapidement pour que Nick puisse espérer les atteindre tous les trois. En tablant sur le fait que c'étaient des amateurs – quel que soit le nombre d'hommes et de femmes qu'ils aient pu tuer au cours des derniers jours –, il leur cria :

— Hé !

Des soldats, des mercenaires ou des tueurs professionnels auraient continué d'avancer en se dispersant. Ces trois amateurs s'arrêtèrent net et se retournèrent en ouvrant le feu. Même le Capitaine tenait un pistolet dans sa main droite – il tenait son fusil de l'autre – et s'était joint à la fusillade.

Deux balles touchèrent Nick au côté droit, sans pénétrer le gilet de Kevlar-3 qu'il portait sous sa chemise, mais en lui fêlant deux ou trois côtes. Le souffle coupé, il pivota sur lui-même. Il s'agenouilla aussitôt en position

de combat sans se soucier des balles qui déchiraient les branchages au-dessus de sa tête, et il tira huit coups.

Les trois hommes s'écroulèrent. Au bout d'une minute, voyant dans la lumière de l'aube que tous avaient les mains vides, Nick s'en approcha en restant à moitié accroupi, son arme fermement tenue à deux mains.

Il avait failli rater la masse imposante du Deuxième ligne, à part une seule balle vers le haut du torse, qui avait réduit le cœur en bouillie. Le sang avait explosé de la bouche, des oreilles et des yeux. L'homme était mort avant même d'avoir touché terre.

Le Capitaine avait reçu deux balles dans la poitrine, mais c'était la troisième – un trou bien rond et bien propre exactement au milieu de la lèvre supérieure de ce type à face de fouine – qui avait fait le travail.

Billy Clanton avait aussi écopé de trois balles, mais il vivait encore. Il s'était recroquevillé et se tordait de douleur.

D'un coup de pied, Nick projeta dans les fourrés les armes visibles par terre, et il s'accroupit à côté de l'adolescent.

— Aidez-moi, monsieur, par pitié, aidez-moi, j'ai mal... oh, mon Dieu, mon Dieu, qu'est-ce que ça fait mal... aidez-moi, je vous en supplie, pour l'amour de Dieu...

Nick examina les blessures. Aucune n'était mortelle en soi, mais le garçon allait perdre tout son sang s'il n'était pas secouru rapidement. Nick était sûr qu'il y avait un poste médical au CIT, à quelques centaines de mètres seulement au nord-ouest.

— Où est ta voiture ? demanda Nick en se penchant si près qu'il parlait pratiquement à l'oreille du gamin. Où sont les clefs de ta voiture ?

Le mantra de douleur et de supplique s'interrompit un instant et le garçon regarda Nick en plissant les yeux. Comme la plupart des jeunes Américains, celui-là n'avait jamais vraiment eu mal plus de quelques minutes d'affilée. Il voulait un cachet, une piqûre, une intraveineuse, n'importe quoi pour calmer cette douleur... et il le voulait *tout de suite*.

— Vous... m'aidez ? Je voulais pas venir, vous savez. Tout ça, c'était une idée de Dean. Moi, je voulais pas...

— Où est la voiture ? répéta Nick à son oreille. Où sont les clefs ? Les secours ne sont qu'à quelques minutes en voiture. Je ne peux pas te porter jusque-là.

Le garçon hocha la tête, et il vomit du sang. Terrorisé, il se mit à parler précipitamment à travers ses gémissements et ses pleurs.

La voiture de Dean, une Nissan Menlo Park bleue, était garée dans Landor Lane, à une vingtaine de mètres seulement de l'endroit où ils avaient tiré sur Nick. Ils habitaient tous les trois à Altadena, et c'était juste une bande de braves gars, vous savez, qui rentraient chez eux après une bonne soirée à s'amuser dans East LA – tout le monde faisait ça cette semaine –, quand ils avaient vu le vélo électrique. Et Dan avait dit, allez, un dernier coup avant de se coucher, mais...

— Les clefs ? insista Nick.

— Dean... la poche de Dean... Dean... la poche de devant, je crois... aidez-moi, monsieur, pour l'amour de Dieu, j'ai *tellement* mal...

Nick pensa que Dean devait être le Capitaine, et il trouva effectivement les clefs dans la poche de sa chemise. Sur le porte-clefs était écrit : « NISSAN ». Nick fouilla également les poches du Deuxième ligne et du gamin gémissant, de même que les trois sacs à dos, mais il n'y trouva que des munitions, des portefeuilles, des cartes et un peu d'argent liquide. Il garda l'argent et la CNIC de Dean.

Nick déboutonna sa chemise et examina la partie droite de son gilet en Kevlar-3. Les deux balles de pistolet avaient bien été stoppées par l'armure, mais il avait certainement des côtes fêlées. En s'efforçant de respirer lentement et profondément, il reboutonna sa chemise. Sa blessure au mollet avait cessé de saigner, mais son mouchoir et le bas de son pantalon étaient complètement imbibés. Quand il faudrait arracher ce tissu coagulé, ça promettait de faire un mal de chien...

— S'il vous plaît... monsieur... vous avez promis... vous avez promis... j'ai tellement mal... vous avez promis...

Nick s'agenouilla à côté du blessé, et conclut qu'il ne ressemblait pas vraiment au jeune Dennis Hopper. Et il ne ressemblait *pas du tout* à Val.

— Vous avez *promis*...

Il pourrait aller chercher la camionnette de Dean, la ramener ici, embarquer le gamin et essayer de trouver un médecin avant qu'il ne se vide de son sang. Ou il pourrait indiquer à son tueur en puissance la direction de la bibliothèque Huntington et lui dire d'y aller en rampant, mais il y avait peu de chances qu'il y arrive avant d'être saigné à blanc.

D'une façon ou d'une autre, il laisserait derrière lui quelqu'un capable de le décrire et d'identifier la Nissan aux flics – si les flics jouaient encore un rôle dans cette banlieue de LA. Cela augmenterait ses risques d'être détenu quelque part, réduisant d'autant ses chances de trouver Val.

Quand on essaie de tuer un inconnu juste pour s'amuser, songea Nick, il faut être prêt à en assumer les conséquences. Sur le moment, il ne savait pas s'il pensait à cet ado qui gémissait à côté de lui, ou à l'implication supposée de Val dans l'attentat contre le Conseiller Omura. La différence, c'était que Val, même s'il refusait de porter le nom de son père, avait bien hérité de son ADN et de son sang.

Avec la main gauche, Nick se protégea le visage et les yeux d'éventuelles éclaboussures et il pointa le canon de son arme à cinq centimètres du front du garçon qui le regardait avec de grands yeux ronds. Il appuya sur la détente.

Il trouva la Menlo garée exactement là où avait dit le gamin. Betty lui susurra qu'il lui restait moins de vingt kilomètres à faire, même en prenant la Monterey Road jusqu'à North Figueroa Street pour éviter l'autoroute de Pasadena – ce que confirma le GPS de la Nissan. Il y avait peut-être des

barrages un peu plus loin, mais de toute façon, Nick serait chez Leonard dans une demi-heure au maximum.

*

Quand l'avion vira enfin pour reprendre le cap vers l'est, une ravissante hôtesse en kimono entra dans la cabine, et Sato demanda à Nick :

— Avez-vous faim ou soif, Bottom-san ?

Nick fit signe que non. L'hôtesse prit la commande de Sato – *tako su*, thon au poivre et *sunomono* – Sato précisa qu'il le voulait avec une sauce *ponzu* et de la mayonnaise au *wasabi* – et du poulpe grillé dans une sauce de soja au gingembre. Il commanda aussi un bol de *nabeyaki udon* sans l'œuf poché. Et du saké.

Quand l'hôtesse se tourna vers Nick en s'inclinant, manifestement pour savoir s'il avait changé d'avis et s'il ne voulait pas finalement quelque chose, il lui dit simplement :

— Oui, j'aimerais bien un peu de saké, moi aussi.

Une fois la jeune femme partie, Sato demanda :

— Avez-vous besoin de soins, Bottom-san ? Un des membres de l'équipage a une formation de médecine militaire, et tout le matériel ainsi que les médicaments nécessaires.

Nick secoua la tête.

— Je n'ai que quelques égratignures, et des côtes fêlées. Je me suis fait faire un bandage.

Ils gardèrent le silence pendant quelques minutes. Les deux réacteurs de l'A310/360 étaient tellement silencieux qu'on ne les entendait pas dans la cabine. Nick ne percevait qu'une faible vibration sous les pieds et dans les accoudoirs de son siège en cuir. Il allait s'assoupir quand Sato lui demanda :

— Vous n'avez pas trouvé votre fils, Bottom-san ?

— Non, je ne l'ai pas trouvé.

— Ni aucun indice vous permettant de savoir où il pourrait être ?

Nick haussa les épaules.

— Qu'est-ce que vous faites ici, Sato ? Vous étiez censé accompagner Mr Nakamura à Washington jusqu'à demain.

Le chef de la sécurité – ou était-ce l'assassin ? – poussa un grognement.

— Nakamura-sama rentre à Denver demain, mais un vol du groupe à destination de l'aéroport John-Wayne s'est trouvé programmé pour aujourd'hui, et il m'a suggéré de venir ici pour m'assurer que vous aviez réussi à monter à bord.

— Et si ça n'avait pas été le cas ? demanda Nick.

Il avait bien remarqué que personne ne l'avait fouillé, et qu'il avait toujours son Glock à la hanche.

Sato haussa les épaules de sa façon maladroite.

— J'aurais alors pris contact avec les autorités pour m'enquérir de votre

sort, Bottom-san. En commençant par le chef adjoint Ambrose, que vous avez mentionné à Denver. Ou dois-je dire, comme je l'ai entendu sur le tarmac, le « Chef » Ambrose ?

— Il a eu une promotion, dit Nick. (Rien que le fait de parler lui provoquait des élancements dans ses côtes encore douloureuses.) Le Chef de la CHP a été victime d'une crise cardiaque le troisième jour des émeutes et des combats, et Dale a été promu à titre temporaire sur le champ de bataille.

— Mais votre ami de la California Highway Patrol n'a pas été à même de vous aider dans vos recherches ?

Nick secoua de nouveau la tête. Trois ravissantes jeunes femmes apportèrent le repas, qui semblait délicieux. Nick ne savait pas très bien pourquoi il n'avait rien commandé. Cela faisait plus de dix heures qu'il n'avait rien mangé, et il serait minuit passé, heure locale, quand ils atterriraient à l'aéroport international de Denver. Même la petite cafétéria de Cherry Creek serait fermée quand il arriverait enfin chez lui.

Nick se prit à saliver rien qu'à regarder les plats disposés sur la table, mais c'était l'odeur du bouillon de *nabeyaki udon* qui lui faisait vraiment gargouiller l'estomac.

Il but un peu de saké, puis il se leva péniblement en demandant :

— Où sont les toilettes ?

Il y avait deux portes à l'arrière de la cabine. Les hôtesses étaient entrées par celle de droite. Sato désigna la porte de gauche.

Quelques minutes plus tard, Nick se trouva devant un large miroir. Ces toilettes d'avion étaient trois fois plus grandes que la salle de bains de son cubi, et comportaient une véritable baignoire en plus d'une douche. Le visage et la silhouette qu'il voyait devant lui n'avaient pas leur place dans le luxe de cette salle de bains de milliardaire. Sa chemise était déchirée et maculée de sang, sa veste et son chino étaient crasseux – la jambe gauche du pantalon était déchirée et imbibée de sang, et on voyait un pansement au-dessous –, et son visage était meurtri, avec de nouvelles cicatrices sur une pommette et à la tempe. Le médecin de la caserne de la CHP lui avait mis neuf agrafes sur la balafre qu'il avait à la joue, ce qui lui donnait un petit air de Frankenstein. On l'avait aussi débarbouillé tant bien que mal, mais il se lava quand même le visage et les mains, en s'essuyant avec précaution pour ne pas trop tacher la serviette avec sa crasse et son sang.

Nick sortit son Glock de son étui, s'assura que le cran de sûreté était dégagé et qu'il y avait une balle dans le canon, puis il remit son arme en place. Si Omura-sama ne se trompait pas – et Nick l'avait cru –, Sato le raccompagnait vers une sentence de mort. Et une sentence qui serait rapidement exécutée, sans doute demain après-midi ou dans la soirée, quand Nakamura serait de retour sur sa montagne au-dessus de Denver.

Mais Nick avait toujours son pistolet. Un oubli ? Un test ?

Quoi qu'il en soit, le Glock était bien réel et prêt à être utilisé. Mais comment ? Retourner dans la cabine en tirant, tuer d'abord Sato, réussir à se

frayer un chemin jusqu'à la cabine de pilotage et exiger du pilote qu'il l'emmène à...

Qu'il l'emmène où ? Il n'existait aucun pays dans cet hémisphère qui n'ait pas d'accords d'extradition avec le Nouveau Japon.

Et si Val avait réussi à rejoindre Denver, et l'y attendait ?

Mais tout cela restait très théorique. Nick se doutait bien que la porte d'accès à la cabine de pilotage pourrait résister à une volée de balles, et que l'équipage était très certainement armé, même si ce n'était pas vraiment nécessaire... Il leur suffirait de maintenir l'avion à haute altitude – en supposant que des balles perdues aient dépressurisé la cabine – et de couper l'arrivée d'oxygène. D'ailleurs, ça marcherait aussi bien même si la cabine n'était pas dépressurisée... Nick secoua la tête et se regarda de nouveau dans la glace. Il était amaigri, presque hâve, et dans un triste état. Il était épuisé. Trop de nuits avec pas assez de sommeil. Il avait du mal à aligner ses pensées.

Quand il revint en cabine, il y avait toutes sortes de petits plats posés de son côté sur la table, avec un bol et un autre verre de saké.

— Ce repas était tellement bon que je me suis permis, Bottom-san, grommela Sato. Personnellement, je n'aime pas l'œuf poché avec les nouilles dans le *nabeyaki udon*, mais comme la plupart des gens l'apprécient, j'ai demandé qu'on vous en serve un à côté. Les tranches de poulpe cuit dans le *tako su* sont garnies de lamelles de concombre dans une sauce *ponzu*, parsemées de graines de sésame et d'oignon émincé, avec un trait de mayonnaise au *wasabi*. Je pense que vous trouverez à la sauce un petit goût fumé et citronné qui s'accorde parfaitement avec le poulpe. Pourquoi souriez-vous, Bottom-san ?

— Pour rien, répondit Nick qui avait eu du mal à se retenir de rire en voyant Sato jouer les maîtres d'hôtel zélés. Je crois que j'avais plus faim que je ne le pensais, Sato-san. Merci beaucoup.

Sato hocha brusquement la tête.

— Le thon au poivre et le *sunomono* sont également servis avec du *ponzu* et de la mayonnaise au *wasabi*. Le thon dans sa croûte de poivre noir, grillé à l'extérieur mais encore cru à l'intérieur, servi en tranches fines, est un de mes plats favoris. J'espère que vous l'aimerez, Bottom-san.

— J'en suis certain, Sato-san.

Nick était resté debout, et il se rendit compte qu'il s'inclinait en remerciement, et qu'il s'inclinait très bas.

Sato poussa un grognement, et Nick se rassit dans son fauteuil, en grognant lui-même de douleur à cause de ses côtes fêlées. Les odeurs s'élevant du bol de bouillon et des autres plats lui firent venir les larmes aux yeux.

Galina Kschessinska, également connue sous le nom de Galina Sue Coyne, était un genre de personne comme Nick en avait souvent interviewé. Parfois un témoin coopératif, mais plus souvent un délinquant ou un complice. Quel que soit le rôle joué, la description clinique de ce type d'individu restait la même : pervers narcissique.

— Cela fait plusieurs jours que personne n'est venu me voir, dit-elle.

C'était une femme d'une cinquantaine d'années, dont les yeux étaient comme deux petites huîtres pâles qui auraient été englouties par des couches successives de maquillage. Son chirurgien esthétique aurait dû être arrêté et torturé pour crimes contre l'humanité.

— Je commençais à me dire, poursuivit-elle en tirant une bouffée de sa cigarette Non-C fichée dans un fume-cigarette en nacre, que la police avait cessé de s'intéresser à cette affaire.

On se demande bien pourquoi, songea Nick. *Peut-être parce que la ville est en flammes autour de nous ?* Il secoua la tête. Avec énergie.

— Oh, non, Mme Kschessinska, l'affaire est loin d'être classée, et nous sommes très désireux de trouver le ou les coupables du meurtre de votre fils... et laissez-moi vous dire encore une fois toute ma sympathie dans ce deuil qui vous frappe.

La femme baissa les yeux et s'accorda un petit moment de silence dramatique.

— Oui, dit-elle enfin avec un masque tragique. Le pauvre William.

Nick ignorait quelle avait pu être sa relation avec son fils Billy, mais sa période de deuil n'avait pas duré la semaine. Et manifestement, elle avait beaucoup aimé l'attention que lui avaient portée la police et les médias, et elle en redemandait. Aujourd'hui, elle semblait droguée ou ivre, ou un peu des deux. Entre son léger accent et sa diction plus que pâteuse, Nick devait se concentrer pour comprendre ce qu'elle disait.

Il lui avait montré son badge de détective privé, avec son nom inscrit dessus. Si elle avait su le vrai nom de famille de Val, Nick aurait été démasqué... mais c'est à peine si Mme Kschessinska s'y était intéressée. Nick avait l'impression que cela faisait quelques années qu'elle ne s'intéressait plus à grand-chose – y compris son fils récemment décédé.

— Vous avez dit que votre fils avait donné une arme à ce garçon, Val Fox – celui que nous recherchons –, peu de temps avant le... hem... l'incident au Centre Disney ? demanda Nick.

Il avait sorti un petit carnet et un stylo, mais pour l'instant, tout ce qu'il avait noté en pattes de mouche était : *Elle sent mauvais.*

— Ah, oui, inspecteur... heu... Botham. William me l'a dit il n'y a pas longtemps. Oui.

Et tu n'as pas appelé les flics pour leur signaler que ton gamin faisait du trafic d'armes ? songea Nick. Il ne la corrigea pas sur son nom, et il préparait soigneusement sa question suivante quand Mme Kschessinska reprit :

— Vous comprenez, inspecteur, mon William s'inquiétait toujours

beaucoup de ma sécurité, et aussi de celle de ses petits camarades, de tout le monde... Cette ville est très dangereuse, vous savez ! Il n'y a qu'à regarder par la fenêtre !

— Oui, madame, fit Nick. Vous souvenez-vous du genre d'arme que votre fils a donné au jeune Fox ?

— Oh, les autres policiers me l'ont dit. Vous n'avez qu'à leur demander. Ça commençait par un « B », je crois. Je ne me souviens plus très bien.

— Un Browning ? demanda Nick. Bauer, Bren, Beretta...

— C'est ça, c'est celui-là. Beretta. C'est un joli nom. Est-ce que ça vous dirait, un petit verre, inspecteur ? Je m'autorise à en prendre un l'après-midi, surtout dans cette période terrible depuis que William a été... a été...

Elle menaçait de fondre en larmes.

— Non, merci, dit précipitamment Nick. Mais je vous en prie, prenez-en un vous-même. Je sais à quel point tout cela est difficile pour vous.

Il s'abstint de faire remarquer qu'il n'était pas encore tout à fait 10 heures du matin.

Elle prépara son cocktail et se le versa avec toute l'attention d'un solide buveur.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas me tenir compagnie, inspecteur ? Il y en a suffisamment pour...

— Avez-vous eu l'occasion de voir ce Beretta, Mme Kschessinska ?

— Quoi ? Oh, non ! Bien sûr que non.

Elle retourna s'installer dans son fauteuil favori, avec son grand verre à la main.

— Mais William m'en a parlé, reprit-elle. Il partageait tout avec moi. Il m'a dit que son ami, ce Hal...

— Val.

— Peu importe. Il m'a dit que cet ami faisait partie de son petit club, son club de petits garçons, mais que ce Hal, Val, n'avait pas vraiment l'esprit de groupe.

— Comment ça ? demanda Nick d'une voix douce.

— Oh, juste des petites choses... par exemple, ce garçon ne voulait pas participer quand les autres faisaient leurs petites expériences.

— Des expériences ?

— Oh, des petites expériences sexuelles, des choses comme ça. Tous les garçons en font, vous savez.

— Vous voulez parler d'expériences sexuelles avec des filles, Mme Kschessinska ?

— Bien sûr, avec des filles ! cria la femme au visage d'argile fondue. (Elle était vraiment indignée.) William n'aurait jamais... il n'aurait pas...

— Vous dites donc que ce jeune Val Fox ne participait pas quand le flash... le club de William avait des relations sexuelles avec une ou plusieurs filles ?

— Oui, exactement ! dit Mme Kschessinska d'un air pincé.

Dans son petit carnet, Nick inscrivit : « Viol collectif ». Même six ans plus

tôt, quand il était encore dans la police de Denver, les flashgangs commençaient presque toujours par ça. Ils pouvaient ensuite revivre le viol d'une fille, souvent une mineure, des dizaines de fois sous flash. Ils passaient ensuite à des violences physiques, brutalisant et tourmentant des gamins plus jeunes, des ivrognes ou d'autres accros sans défense parce que plongés dans le flash. Et après – très fréquemment – le meurtre. Ou un meurtre après un viol brutal, ce qui était l'expérience ultime pour flasher. Deux pour le prix d'une.

— Ce garçon, Val, ne participait donc pas à leurs séances de flash sur ces... expériences ? demanda Nick.

— C'est tout à fait exact, dit Mme Kschessinska avec un gros effort d'élocution. William m'a dit que cette personne n'était ni suffisamment un homme pour se joindre à l'expérience, ni suffisamment un ami pour se joindre aux autres quand ils revivaient l'événement dans une sorte de... rite de passage, pourrait-on dire.

— D'après William, qu'est-ce que faisait ce garçon pendant qu'ils expérimentaient ?

— Oh, il se trouvait toutes sortes d'excuses, dit Mme Kschessinska. (D'un geste furieux, elle jeta sa Non-C et essaya d'allumer une vraie cigarette.) Comme faire le guet, par exemple. William m'a dit qu'il se dégonflait toujours et qu'il restait à l'écart, en disant qu'il monterait la garde pour les autres. Ce genre de bêtises. Ce n'était pas un vrai ami de William, malgré tout ce que mon fils adoré essayait de faire pour lui. Malgré tous les merveilleux cadeaux qu'il lui faisait.

Elle releva la tête et Nick repensa à deux huîtres en voyant braqués sur lui ces yeux gris larmoyants presque enfouis sous le maquillage.

— Mais s'il a effectivement tué mon fils, il va chans... il va sans dire que ce n'était pas un véritable ami. Ce Hal Fox projetait certainement depuis longtemps de trahir et d'assassiner William.

Elle aspira une profonde bouffée et la retint un moment dans ses poumons avant de la souffler par les narines.

— Vous n'avez donc aucune idée de l'endroit où ce garçon pourrait être ? demanda Nick.

— Pas plus que ce que j'ai déjà dit à vos collègues, inspecteur... comment, déjà ? Betham ? Nick Betham ?

— C'est bien cela, madame.

Il avait déjà vérifié les différents repaires habituels des flashgangs que Mme Kschessinska avait mentionnés au LAPD et à la CHP. Il n'avait pas non plus été très facile de se rendre dans ces endroits, parce que l'appartement de Leonard ainsi que tout le quartier près d'Echo Park avaient d'abord été entièrement détruits, puis incendiés au cours des combats. Des centaines de membres des gangs de la Confrérie Aryenne avaient fait sauter les murs du Stade des Dodgers, le Centre de détention de la Sécurité intérieure, permettant ainsi à plusieurs centaines de terroristes, de tueurs et de

djihadistes autoproclamés de se répandre dans le quartier. La zone entourant Chavez Ravine n'était vraiment pas un endroit à fréquenter cette semaine.

La visite des égouts sous le Centre Disney – encore considérés comme une scène de crime officielle – lui avait aussi réservé quelques surprises désagréables, mais aucun indice sur l'endroit où Val pouvait se trouver maintenant.

Quand il avait quitté Galina Kschessinska Coyne, elle continuait de fumer et de boire en sanglotant et en hoquetant. Maintenant qu'on avait mis fin à l'enquête sur l'attentat contre le Conseiller Omura – non seulement à cause des événements actuels, plus pressants, mais aussi à la demande du Conseiller lui-même –, il était peu probable que les autorités rendent une nouvelle visite à Mme Kschessinska. Ou en tout cas, se dit Nick en sortant, pas avant que des agents, alertés par des voisins gênés par une horrible odeur, trouvent son cadavre dans l'appartement.

*

— Voulez-vous encore un peu de thon au poivre, Bottom-san, du *sunomono* ou du *nabeyaki udon*, ou encore du *tako su* ? demanda Sato. Ou un peu de saké ?

— Non, non, merci beaucoup, fit Nick. Surtout pas de saké... Je crois que j'en ai déjà trop bu.

Il était un peu ivre, ce qui aurait été très bien s'il n'avait plus eu qu'à rentrer chez lui et se mettre au lit une fois à Denver, où ils devaient atterrir dans une heure. Mais il ne savait pas ce que Sato pouvait avoir en tête.

— Sato-san, dit-il, expliquez-moi encore quand je dois voir Mr Nakamura.

— Vous vous souvenez sans doute, Bottom-san, que je vous ai dit que Nakamura-sama devrait être de retour à Denver demain soir. Vous êtes invité à venir le voir dès qu'il sera rentré chez lui. Il a particulièrement hâte d'entendre ce que vous avez à lui dire.

Que je lui dise le nom de l'assassin de Keigo Nakamura. Si je ne le sais toujours pas à ce moment-là, il se débarrassera de moi. Mais si j'ai résolu le meurtre, il m'éliminera encore plus vite...

— Je vous ai apporté ceci, dit Sato en posant un sac en plastique sur la table que les hôtesse venaient juste de débarrasser.

D'un air soupçonneux, Nick ouvrit le sac. Il contenait dix fioles de flashback soigneusement rangées dans un bloc de mousse. Quatre d'entre elles étaient manifestement des fioles de plusieurs heures.

— Merci, dit-il.

Il referma la pochette et la posa par terre à ses pieds. Cela faisait sept jours et sept nuits qu'il n'avait pas flashé, mais la vue de ces fioles ne l'avait pas excité comme ç'avait été le cas ces six dernières années. En fait, rien que l'idée d'inhaler ce produit et de se soumettre à son influence lui donnait vaguement mal au cœur.

— Sato, dit-il à voix basse, les gens que Keigo a interviewés m'ont dit qu'il leur a posé des tas de questions sur le F-deux... le Flashback-deux, cette vieille légende. Y a-t-il quelque chose derrière tout ça ?

— Quelque chose derrière tout ça, Bottom-san ?

— Est-ce qu'il se passe quelque chose à propos du F-deux, et que j'ignore ?

Le colosse secoua la tête de sa façon caractéristique, impliquant ses épaules et son corps tout entier plus que son cou massif.

— Le bruit court, Bottom-san, que ce F-deux aurait été vendu au cours des derniers mois dans les rues de New York et d'Atlanta, en Géorgie, mais à ma connaissance, il ne s'agit que de rumeurs. Il en circule toujours sur la disponibilité de cette drogue fantastique.

— Ouais.

Si une de ces rumeurs avait eu un fondement réel, il n'aurait même pas fallu une semaine avant que le F-deux soit distribué dans tout le pays – enfin, ce qu'il en restait. Une nation adonnée à son passé par l'usage du flashback était mûre pour une version de cette drogue permettant tous les fantasmes. Mais il n'était pas apparu partout, et le Flashback-deux restait donc un mythe. En un sens, Nick le regrettait... mais il se sentait surtout perdu.

Et très fatigué. Il n'aurait pas dû boire tout ce saké.

Il jeta un coup d'œil par le hublot. Ils venaient d'émerger d'une zone nuageuse, et Nick pouvait maintenant apercevoir huit mille mètres plus bas, éclairée par la lune et les étoiles, la topographie contournée d'un paysage typique de l'Ouest américain. Autrefois, du temps de sa jeunesse, on pouvait voir la nuit des constellations de lumières indiquant la présence de petites bourgades, même dans ces étendues relativement désertiques. Ces lumières avaient pratiquement disparu lorsque les petites villes de l'Ouest et d'ailleurs avaient été victimes de la débâcle économique et d'autres réalités nouvelles. On aurait pu penser que ces petites communautés seraient plus aptes à survivre à une catastrophe, mais elles s'étaient révélées en fait plus fragiles et moins résilientes que les grandes cités. En contemplant maintenant cette vaste étendue noire au-dessous de lui, Nick s'imagina les millions de gens qui avaient fui au cours des quinze dernières années ces bourgades à présent sombres et silencieuses – des millions qui avaient tout laissé derrière eux pour avoir au moins *une* chance de survivre dans les grandes villes délabrées.

Nick s'assoupit en regardant défiler le patchwork grisâtre de canyons, de montagnes et de désert.

*

— Pourquoi le gardez-vous prisonnier ? avait demandé Nick au Chef Ambrose.

Le vieil ami et ancien élève de son père avait conduit Nick à travers un dédale de cellules surpeuplées jusqu'à une cellule isolée qui n'avait qu'un seul occupant.

— Son père et son grand-père ont tous deux été tués peu après le début des combats, répondit Ambrose en déverrouillant une porte qui menait à la cellule. (Il termina sa phrase avant de l'ouvrir.) Manifestement, ils n'ont pas été tués dans la bagarre, mais bel et bien assassinés... ou c'est du moins ce que croit Roberto. Son unité de *reconquista* s'est trouvée coupée du reste de leurs troupes lors de la bataille de Culver City, et il était sûr d'être lui-même exécuté s'il se rendait à la Garde nationale ou aux autorités de l'État, ou encore à l'une des milices mercenaires de Mulholland ou de Beverly Hills. C'est pourquoi, avec les quelques survivants de son groupe, il a réussi à trouver des patrouilleurs de la CHP auxquels il s'est rendu, et nous l'avons amené ici à Glendale, dans le centre de détention de notre Division Sud.

La Menlo que Nick avait volée était garée dans le parking visiteurs, protégé par des murs et des barbelés, juste devant le quartier général de la CHP dans North Central Avenue. Il espérait simplement que personne n'allait avoir l'idée de vérifier la plaque minéralogique...

— Vous croyez qu'il acceptera de me parler ? demanda Nick.

— On va bien voir, dit Dale Ambrose en ouvrant la porte.

La cellule grillagée au milieu de la grande pièce parut étrange à Nick. Ambrose lui fit un signe de tête avant de sortir.

Nick et le jeune homme – qui devait approcher de la trentaine – étaient seuls, à part une caméra de surveillance bien en évidence dans un angle du plafond. Ils s'assirent l'un en face de l'autre sur deux couchettes.

— Je suis Roberto Emilio Fernández y Figueroa, dit le jeune homme d'une voix forte. Quelqu'un a assassiné mon grand-père, Don Emilio Fernández y Figueroa, et mon père, Eduardo Dante Fernández y Figueroa. Cela s'est passé la semaine dernière, et ces assassins ne tarderont pas à me trouver moi aussi, Mr Bottom. Dites-moi ce que vous voulez savoir, et si cela ne doit pas entacher l'honneur de mon nom, et s'il ne s'agit pas de dénoncer ma famille ou mes camarades, je vous aiderai de mon mieux.

— Je suis simplement à la recherche de mon fils. Mais vous êtes sûr que votre père et votre grand-père ont été assassinés ? Cette semaine a été de la folie.

Roberto eut un très léger sourire. C'était un beau garçon, et il avait dû l'être encore plus avant que quelqu'un ne lui fracture le nez et ne lui tuméfie une moitié du visage.

— J'en suis certain, Mr Bottom. Mon grand-père savait qu'une tentative d'assassinat était prévue le matin même où les combats ont commencé – une attaque par un drone prédateur de type Requin Blanc contre l'une de nos bases familiales –, et il a réussi à la déjouer. Mais mon père et lui ont été finalement tués par deux assassins différents, des membres de notre propre organisation manifestement achetés par l'État de Californie ou par les gens du Conseiller Omura. C'est la perte de ces deux chefs militaires qui explique que nous ayons été si rapidement dominés dans les combats.

À cela, Nick n'avait rien à dire. Il montra à Roberto des photos de Val et de

Leonard.

— On m'a dit que mon beau-père connaissait bien votre grand-père...

— Oui, j'ai entendu parler de leurs parties d'échecs à Echo Park, dit Roberto.

Son léger sourire revint, malgré ses lèvres horriblement tuméfiées.

— J'essaie de savoir si mon fils est encore vivant, señor Fernández y Figueroa. J'ai pensé que leur seule chance, à mon fils et à son grand-père, a peut-être été que Leonard vienne voir votre grand-père pour lui demander de l'aide. Cela se serait passé juste avant le début des combats. J'espérais que vous sauriez s'ils ont pu partir dans l'un de vos convois du vendredi.

Roberto hocha lentement la tête.

— Je n'ai pas rencontré votre fils ni votre beau-père, Mr Bottom. Mais mon père m'a dit que le « vieux partenaire d'échecs » de Grand-père Emilio lui avait rendu visite à ce moment-là. Il semble raisonnable de penser qu'ils ont cherché à s'échapper dans l'un de ces convois, ou à bord d'un des trains dont ma famille assure la protection.

— Savez-vous si ça s'est passé vendredi dernier ? demanda Nick. Est-ce qu'ils ont pu effectivement embarquer dans un camion ou dans un train ?

— Je ne sais pas, répondit Roberto en secouant tristement la tête. (Ce simple geste devait être douloureux, songea Nick.) J'ai bien peur que la situation ne soit devenue rapidement trop violente et confuse ce vendredi... Mon père n'a pas eu le temps de me préciser la nature de la visite de votre beau-père. *Lo siento mucho*, señor Bottom.

Ils se relevèrent tous les deux péniblement, deux hommes meurtris et qui se savaient menacés de mort. Ils se serrèrent la main.

— Je vous souhaite bonne chance, señor Roberto Emilio Fernández y Figueroa. Et j'espère sincèrement que les choses se passeront mieux que vous ne le craignez.

Roberto secoua la tête d'un air amusé, mais il dit :

— Et bonne chance à vous, señor Bottom. Je ferai une prière pour que, si c'est possible, votre fils et votre beau-père soient en bonne santé, et que vous soyez bientôt tous réunis. À tout le moins, nous devons croire que nous serons réunis avec les membres de notre famille dans notre *prochaine* vie.

Nick s'était senti étrangement ému en prenant congé du Chef Dale Ambrose. Il quitta le centre de détention de la Division Centrale et reprit sa Nissan pour se tirer de là à toute vitesse.

*

Nick se réveilla en sursaut. Sato ronflait bruyamment, assis les bras croisés dans le fauteuil devant lui. On voyait à peine le plâtre polymorphe sous sa manche de chemise. Nick savait que s'il faisait le moindre bruit, le chef de la sécurité se réveillerait en une microseconde.

Il regarda sa montre sans bouger le bras. Si le plan de vol – tel que Sato

l'avait traduit quand le pilote l'avait annoncé – était bien respecté, ils devraient atterrir à Denver dans une demi-heure. Il se pencha vers le hublot pour plonger son regard dans les ténèbres. La lumière des étoiles brillait sur la neige des sommets, et quelques phares se déplaçaient dans les canyons. L'I-70 ? Aucune importance. Mais la seule présence de voitures sur les grandes routes indiquait qu'ils approchaient du Front Range du Colorado.

Nick croisa les bras en silence et ferma les yeux.

*

Il avait téléphoné à K.T. Lincoln un peu après 2 heures du matin, c'est-à-dire 3 heures à Denver. Dans l'après-midi, il avait acheté un téléphone jetable dans un marché en plein air, sur une dalle de l'I-5 abandonnée. Il y avait des tas d'armes en vente, là-bas. Et des tas d'Arabes pour les vendre.

— Lincoln, fit une voix ensommeillée.

Et puis, voyant que ce n'était pas son département qui l'appelait, et que le numéro était caché :

— Putain, qui c'est ?

— C'est moi, K.T., Nick. *Ne raccroche pas !*

Nick savait que s'ils avaient mis le portable de K.T. sur écoute – toujours ces « ils » en coulisse, invisibles, omnipotents et terrifiants –, il était fichu. Mais, comme il le savait déjà et pourrait le confirmer sans l'ombre d'un doute dans quelques heures, lors de son entretien avec le Conseiller Omura, l'accro connu sous le nom de Nick Bottom était de toute façon bel et bien foutu...

— Qu'est-ce que tu veux, Nick ?

On sentait maintenant dans sa voix une rage froide et menaçante.

— Je veux rester en vie, et pour avoir une petite chance d'y arriver, j'ai besoin de ton aide, K.T.

— Tu n'as pas un peu l'impression de faire dans le mélo, ce soir, Nicholas ?

Du temps où ils travaillaient ensemble, elle savait que ça amusait Nick qu'elle l'appelle comme ça. Mais cette petite taquinerie était-elle un bon signe ?

— Ce soir, K.T., j'ai surtout l'impression d'être cerné de toutes parts, mais là n'est pas la question. J'ai besoin de ton aide pour que Val et moi ayons une chance de nous en sortir vivants.

— Tu l'as retrouvé ?

Au moins, elle avait l'air intéressée. Mais n'était-ce pas surtout l'intérêt d'un flic pour la capture d'un témoin, probablement un criminel, faisant l'objet d'un avis de recherche ?

— Pas encore, mais je crois que je vais y arriver.

Nick respira profondément. Il était assis sur le palier d'un escalier de secours, à l'extérieur d'un flashodrome qui servait également d'asile de nuit. Il avait payé dix mille nouveaux dollars pour une couchette et une

couverture infestées de punaises. Il avait somnolé à même le sol, sa veste en boule sous la tête en guise d'oreiller et son Glock à la main, en attendant de pouvoir passer ce coup de fil. Ça l'avait un tout petit peu rassuré d'imaginer tous ces poivrots, accros et clodos qui ronflaient autour de lui comme les oies que les légionnaires romains disposaient autrefois autour de leurs bivouacs. Au moins, ils feraient du bruit si les costauds en Kevlar noir équipés de fusils à laser faisaient irruption par les fenêtres...

— J'ai besoin que tu fasses des trucs pour moi, pour qu'on ait une chance de s'en tirer.

— Ah, maintenant, c'est *des* trucs, dit K.T. d'un ton sarcastique.

Mais elle reste en ligne. Étant donné tous ces dossiers qu'elle avait vus et photocopiés, le fait qu'elle continue d'écouter était déjà un miracle en soi.

— D'abord, dit Nick en se dépêchant, j'ai besoin que tu m'organises un rendez-vous avec le maire Ortega, le plus tôt possible samedi matin. Il est censé rentrer demain de sa petite excursion. Je ne sais pas comment tu vas te débrouiller, mais...

— Nick...

— ... mais il est essentiel que je le voie tôt samedi matin, poursuivit Nick. Si ça l'arrange mieux, on peut se retrouver ailleurs qu'à son bureau. Dans City Park, peut-être, près du...

— Nick !

— Oui, quoi ?

— Je ne sais pas où tu es, ni pourquoi tu ne suis pas les infos, mais Mannie Ortega est mort.

— Mort... répéta bêtement Nick.

Heureusement qu'il était déjà assis... En posant ses talons contre les tubes de l'escalier, il poussa de toutes ses forces et sentit chaque barreau rouillé de la rambarde s'enfoncer dans son dos.

— Comment ? demanda-t-il.

— C'est arrivé aujourd'hui... enfin, hier, jeudi. À Washington. Un kamikaze s'est fait sauter dans un restaurant de Georgetown. Un des serveurs avec une ceinture d'explosifs. D'autres maires importants y sont restés aussi – le maire de Minneapolis, celui de Birmingham, de...

— Bon, compris, l'interrompt Nick. J'aurais dû me douter qu'ils seraient obligés de faire taire Ortega avant mon retour. C'est idiot de ma part de ne pas y avoir pensé.

Il entendit une sorte de reniflement à l'autre bout de la ligne.

— Ils ont fait sauter Ortega et six autres maires à cause de *toi*, Nick ? C'est plus que du mélo, ça. Tu ne serais pas un peu parano, là ?

— Ouais, mais est-ce que je le suis *suffisamment* ? répondit Nick en complétant leur vieille blague éculée. Ils ont commis une erreur en préparant ce coup monté du grand jury. Tu as vu toi-même avec quel soin ç'a été fait... les relevés téléphoniques modifiés, les reçus de carte de crédit falsifiés. Mannie Ortega n'aurait jamais pu faire ça à son niveau, même s'il l'avait

voulu. Bon sang, même le gouverneur n'aurait pas pu fabriquer toutes ces « preuves » qu'ils ont rassemblées. Il faut des moyens bien plus importants que ça... des moyens au niveau d'un Conseiller japonais. Ils ont donc fait une première erreur en montant ce piège, une deuxième en laissant les documents dans les archives sans s'en servir, et une troisième en les stockant à un endroit où tu as pu... K.T., tu es toujours là ?

Silence.

Nick eut peur d'être allé trop loin, en donnant l'impression d'être le tueur paranoïaque que K.T. pensait probablement qu'il était, et qu'elle ait raccroché pendant sa tirade.

— K.T. ?

Toujours le silence. Il avait foutu en l'air sa dernière chance, à cause de son incapacité à fermer sa gueule...

— Je suis là, Nick.

Le ton était froid, et ne révélait rien d'autre que son existence.

— Ah, Dieu merci... Bon, oublions ce truc. Ça ne me laisse qu'un service à te demander, K.T., mais il est énorme...

— Il s'agit de quoi ?

Nick s'interrompt un instant pour contempler les rues du centre-ville de Los Angeles, désertes mais pas tout à fait silencieuses. Il y avait encore des éclairs et de lointaines explosions à l'est. Les tirs d'armes de petit calibre étaient beaucoup plus proches.

— Il faudrait que tu me trouves à la fourrière quelque chose qui se rapproche du Spécial Poursuite de Max...

— Le Spécial Poursuite... de quoi tu parles, là, Bottom ?

Nick lui laissa le temps de comprendre l'allusion.

— Ah, dit-elle enfin, le *Spécial Poursuite*... Tu as bu, Nick ?

— Je voudrais bien, mais non. Tu te souviens quand on se baladait dans la fourrière, pour essayer de trouver quelque chose qui ressemble au Spécial Poursuite de Max ?

Encore un silence à l'autre bout.

K.T. était venue un jour chez lui pour regarder les deux films australiens de Mad Max, avec en vedette un très jeune Mel Gibson. Mais la *vraie* vedette, c'était la version GT351 de la Ford Falcon XB sedan australienne, au moteur surgonflé, que Mad Max pilotait à côté, autour et au travers des méchants. Dara s'était abstenue de regarder ces films – qu'ils s'étaient passés plus d'une fois quand K.T. leur rendait visite –, mais l'agent Lincoln, Val et Nick les avaient adorés. Quelquefois, Nick ou K.T. jetait un coup d'œil au cas où une voiture de dealer ressemblerait vaguement à ce qu'on appelait – à tort – le Dernier des Intercepteurs V8 de ces vieux films, et amenait l'autre à la fourrière pour la lui faire admirer.

— Tu veux aussi la bonbonne de protoxyde d'azote ? demanda enfin K.T.

— Je crois que ça, c'était sur la voiture de Humungus. Mais si tu en trouves une, je suis preneur.

— Tu es complètement dingue...

Il s'ensuivit un silence plus menaçant que les précédents.

— K.T. ?

— Tu te rends compte de ce que tu me demandes, Nick ? Tu veux que je vole une voiture de la fourrière ? Ça fait si longtemps que tu n'es plus flic, tu as dû oublier qu'on a tendance à surveiller les petites choses comme ça. Ce que tu me demandes, Bottom, c'est un coup à me faire *virer*. À me faire foutre en *taule*.

— Tu es bien trop maligne pour...

— Ah, ferme-la, tu veux ? Si... si Val et toi, vous cherchez à fuir ces Vastes Pouvoirs Invisibles qui sont censés avoir monté tout ça contre toi, où est-ce que tu pourrais bien aller ? Ils sauront te trouver n'importe où.

Ce fut au tour de Nick de rester silencieux.

— Ah, merde, fit K.T. au bout d'un moment. Cette bonne vieille République du Texas n'accepte pas les drogués ni les criminels. Il est presque impossible d'entrer dans ce pays de dingues. Il faut être un mélange de James Bond et d'Albert Schweitzer rien que pour pouvoir poser sa candidature. Tu le sais bien, quand même ! Tu te souviens du nombre de délinquants qu'on a poursuivis jusqu'à la frontière de Texhoma, et que les Texans ont simplement remis aux flics de l'Oklahoma ?

— Ouais.

Tout à coup, Nick se sentit envahi d'une immense lassitude. Tout ce qu'il voulait, c'était retourner dans la salle infestée de vermine et s'endormir sur le sol crasseux.

— Rappelle-moi dans le courant de la semaine prochaine, Nick. On trouvera peut-être autre chose pour...

— J'ai besoin de la voiture demain, K.T. Avant midi si possible. Après-demain, ce sera trop tard. Même demain soir sera trop tard.

Le lieutenant K.T. Lincoln ne répondit pas.

Au bout d'une minute, Nick dit enfin :

— Bonne nuit, K.T. Excuse-moi de t'avoir réveillée.

Et il raccrocha.

*

Nick ouvrit les yeux. Il restait en principe vingt minutes avant l'atterrissage. Sato était toujours assis les yeux fermés et les bras croisés, mais il ne ronflait plus. Pas moyen de savoir s'il dormait vraiment.

Nick dévisagea Sato tandis que le bruit des réacteurs de l'Airbus A310/360 diminuait d'intensité, et que l'avion entamait sa descente agitée au milieu des turbulences et des terribles courants descendants du Front Range du Colorado.

*

Nick s'était particulièrement inquiété de pouvoir rencontrer le Conseiller Omura avant son départ, mais en fin de compte, ce fut Omura lui-même qui organisa l'entrevue en demandant à le voir.

Cette fois, après avoir remis son Glock et s'être soumis aux diverses indignités des fouilles high-tech et non-tech, Nick se rendit compte qu'Omura n'avait pas de raison particulière de le laisser repartir s'il ne le souhaitait pas. Sa petite excursion de cinq jours à Los Angeles allait peut-être s'arrêter définitivement là...

À part le fait que l'ancien Getty Center et la magnifique résidence japonaise de Nakamura étaient tous deux situés au sommet d'une montagne, on n'aurait pas pu imaginer d'environnements plus différents.

Un jeune homme souriant – pas un garde du corps – conduisit poliment Nick jusqu'à une pièce immense, mais étrangement confortable et intime – cette impression d'intimité provenait sans doute de l'éclairage discret et du mobilier moderne disposé avec goût. De ravissants tableaux ornaient les murs – après tout, c'était l'ancien musée du Getty Center. Pour ce qui était des extraordinaires bâtiments modernistes de Richard Meier construits sur la double crête, des dix hectares du campus universitaire et des deux cent cinquante hectares d'arbres et de plantations qui l'entouraient, la promesse avait été faite de les restituer aux habitants de Los Angeles une fois que la situation d'urgence nationale actuelle aurait pris fin.

Il n'y avait pour l'instant aucun signe que cette situation se termine bientôt, et en attendant, c'était d'ici que le Conseiller Omura et sa délégation décidaient non seulement de l'avenir de la Californie, mais aussi de celui de l'Oregon et de l'État de Washington.

En attendant l'arrivée d'Omura, Nick put admirer la vue stupéfiante à travers la baie vitrée de neuf mètres de large. Ce bâtiment principal se dressait vingt-sept mètres au-dessus de l'I-405, qui redescendait sur Los Angeles au sud et vers la San Fernando Valley au nord, mais il donnait l'impression d'être perché à des kilomètres au-dessus de la ville. À l'est, presque à l'horizon, de la fumée s'élevait des quartiers dévastés par les pillards. La vue devait être magnifique la nuit, avec le tapis des lumières de la ville toutes proches, et les constellations complexes au loin.

Daichi Omura entra seul, et Nick se leva. Malgré ses côtes fêlées et sa blessure au mollet – étonnamment douloureuse –, il réussit à ne pas grimacer. Un médecin de la caserne de la CHP, à Glendale, lui avait mis un corset élastique et un bandage, en lui disant que le corset ne servirait pas à grand-chose, puis il l'avait félicité de ne pas s'être carrément brisé les côtes, et il s'était enfin occupé de sa blessure à la jambe. Maintenant, Nick avait l'impression d'avoir encore plus mal qu'avant.

Omura portait un survêtement noir et des chaussures de sport. Nakamura était grand pour un Japonais, mais Daichi Omura ne devait pas dépasser un mètre cinquante-cinq. Nakamura, qui devait approcher des soixante-dix ans, avait semblé en bonne forme, mais Omura, qui en avait quatre-vingts,

paraissait encore plus énergique. Il était complètement chauve. Son crâne était non seulement dégarni comme un œuf, mais il semblait d'une perfection ovoïde que seuls un œuf et très peu de crânes humains peuvent posséder. Cet œuf parfait et bronzé n'avait ni cils ni sourcils.

Alors que Nick avait remarqué, avec ses réflexes de flic, que Hiroshi Nakamura avait un sourire de politicien – large, étincelant, parfait et complètement artificiel –, quelques minutes passées avec Daichi Omura lui donnèrent l'impression d'un homme capable d'échanger des histoires drôles après quelques verres, et de rire sincèrement à celles des autres comme aux siennes.

Nick avait été frappé de voir dans le Conseiller Nakamura un homme qui avait étudié toutes les subtilités des manifestations du pouvoir, de la richesse et du destin. Le Conseiller Omura l'impressionnait, comme cela avait dû être le cas de Franklin Delano Roosevelt avec son entourage – un homme né dans la richesse et le pouvoir, et qui portait l'une et l'autre avec la même aisance qu'une vieille veste en tweed et des baskets sales. Un homme capable de rire de l'idée même de destinée, tout en acceptant la sienne comme on accepte n'importe quel autre devoir. Mais Nick se doutait qu'Omura acceptait ce devoir et cette destinée avec joie, même dans leurs aspects tragiques.

Il se rendait compte que cela faisait beaucoup d'impressions après avoir regardé seulement trente secondes un petit homme âgé. C'était peut-être dû à la fatigue et au manque de flashback. Il essayait de remplacer son addiction par des considérations philosophiques à la noix, mais il doutait que ça marche...

— Aimeriez-vous boire quelque chose, Mr Bottom ? demanda Omura. Personnellement, je prendrais bien un verre. J'ai bu un peu d'eau après avoir couru mes trois malheureux kilomètres, mais je ne dirais pas non à quelque chose de plus fort. Je sais bien qu'il n'est que 4 heures de l'après-midi, mais nous n'avons qu'à faire semblant d'être à New York.

— Je prendrai la même chose que vous, monsieur le Conseiller.

— Vous n'avez pas besoin d'être aussi solennel avec moi, Mr Bottom. Puis-je vous appeler « Nick » ?

— Oui, Omura-sama.

Le vieil homme s'était approché d'un petit assortiment de bouteilles d'alcool disposées sur un comptoir en marbre près d'une des bibliothèques, mais il s'arrêta un instant.

— Vous avez appris le terme honorifique que nous utilisons à l'égard des personnes que nous respectons. Particulièrement nos aînés. C'est une chose que j'apprécie beaucoup, Nick. (Il commença à verser du scotch dans deux verres, sans demander à Nick s'il voulait de la glace.) Avez-vous dit « Nakamura-sama » en vous adressant à votre employeur ?

— Non, jamais, répondit Nick en toute franchise

— Bien.

Omura lui tendit son verre et alla s'asseoir sur un canapé, en faisant signe

à Nick de s'installer en face de lui.

— Nous avons plusieurs sujets importants à discuter, Nick, dit Omura. Par lequel pensez-vous que nous devrions commencer ?

— J'imagine que vous voulez discuter des accusations portées contre mon fils suite à l'attaque dont vous avez été l'objet au Centre Disney, Omura-sama.

Le vieux Conseiller secoua la tête.

— Ce n'est pas une des choses vraiment importantes dont nous devons parler aujourd'hui, Nick, mais je comprends très bien que vous souhaitiez en finir avec ce sujet. Croyez-vous que votre fils, Val, ait été impliqué dans cette tentative de meurtre ?

Nick avait bu une gorgée de son whisky pur malt. Il remarqua distraitemment la force et l'infinie subtilité de cet alcool, manifestement vingt-cinq ans d'âge ou plus, et d'une qualité comme il n'en avait jamais rencontré. Rien de cela n'avait d'importance. Il profitait de ces quelques secondes à déguster le scotch pour dissimuler le tourbillon de pensées qui s'agitaient dans son esprit. Quelque chose lui disait – sans qu'il y ait aucun indice matériel à l'appui – que ce vieil homme possédait un détecteur de mensonges incorporé comme il n'en avait jamais connu jusqu'ici.

— J'ai acquis la conviction que mon fils fréquentait le flashgang qui vous a attaqué, Omura-sama, dit-il en choisissant soigneusement ses mots. Mais d'après ce que des gens m'ont dit – et tout ce que je connais du caractère de mon fils –, je ne crois pas que Val ait été impliqué dans la fusillade proprement dite. Je pense qu'il s'est enfui... et qu'il n'avait jamais eu l'intention de vous nuire.

— Mes experts en balistique sont pratiquement certains que c'est une balle tirée avec l'arme de votre fils qui a tué le jeune Coyne, dans un tunnel à quelque distance du lieu de l'embuscade. Aucune balle provenant de cette arme n'a été trouvée parmi les balles et fléchettes récupérées sur les lieux de l'attentat. Vous êtes détective. Qu'en pensez-vous, Nick ?

— Je... je n'ai aucune preuve matérielle, Omura-sama, mais cela me semble bien être le cas. Mon fils ne s'est pas servi de son arme pendant l'attaque, mais il a tiré sur William Coyne un peu plus loin dans le tunnel. Val avait reçu un Beretta neuf millimètres, et je dirais qu'il a tiré trois fois sur le jeune Coyne avec ce pistolet.

— Ainsi donc, votre fils est un tueur, conclut Omura d'une voix douce et aussi dépourvue d'émotion qu'une lame de poignard.

Nick ne put qu'acquiescer. Il but une autre gorgée de whisky sans même en sentir le goût.

— Nick, reprit le Conseiller, pensez-vous qu'il tentait de me protéger en tirant sur le jeune Coyne ?

Nick regarda le visage hâlé, lisse et imberbe de son interlocuteur. À part une impression résiduelle d'amabilité, il était parfaitement inexpressif. Et pourtant, Nick savait que la réponse qu'il allait donner était cruciale.

— Non, Omura-sama, dit-il d'une voix ferme. Aucun signe n'indique que Val ait tué ce garçon pour vous protéger, ni même protéger quelqu'un d'autre. D'abord, Coyne a été tué trop loin de la bouche d'égout.

— Pourquoi l'a-t-il tué, alors ?

— Je dirais qu'il s'est passé quelque chose entre eux. Ce que je crois, c'est que ce Billy Coyne, qui a un passé de violence – y compris le viol de mineures – a pourchassé Val pour une raison quelconque, peut-être parce qu'il s'était enfui de la scène de l'embuscade, et que mon fils a été obligé de tirer pour se défendre. Mais c'est seulement ce qu'un père aimerait croire...

Omura hocha la tête.

— Dans ces conditions, l'affaire est close. J'ai déjà donné les instructions nécessaires à mon service de sécurité ainsi qu'au département de la police de Los Angeles afin qu'ils cessent de rechercher votre fils. Et maintenant, vous et moi, nous devons discuter de choses beaucoup plus importantes.

Nick fut interloqué. *Des choses plus importantes ?* Il ne put s'empêcher de poser la question :

— Avez-vous une idée de l'endroit où mon fils peut être, Omura-sama ?

Le Conseiller reposa son verre et écarta les mains comme pour montrer qu'il n'avait rien à cacher.

— J'ignore où il se trouve, et je n'en ai même aucune idée, Nick. Si je le savais, je vous le dirais. Et si mes agents de sécurité l'avaient retrouvé et... exécuté... je vous le dirais aussi.

Et tu mourrais dans la seconde qui suivrait, de mes propres mains, songea Nick. En regardant Daichi Omura, il sut que le vieil homme en était parfaitement conscient. Aucun garde du corps n'aurait le temps de pénétrer dans la pièce avant que Nick lui ait brisé la nuque.

— Pouvons-nous maintenant aborder les sujets importants ? demanda le Conseiller en reprenant son verre.

— Oui, bien sûr, répondit Nick qui avait encore la gorge serrée. De quoi s'agit-il ?

— D'abord, votre implication dans cette lutte entre Hiroshi Nakamura, Don Khozh-Ahmed Noukhaev et moi, et beaucoup d'autres encore. Commencez-vous à vous sentir comme un pion sur un échiquier, Nick ?

Nick éclata de rire. Cela faisait sans doute des semaines qu'il n'avait pas ri de si bon cœur.

— Pas tant un pion qu'un bout de peluche apporté par le vent, Omura-sama.

— Vous vous sentez donc impuissant, dit le vieil homme en le dévisageant. Et comme si vous n'aviez plus aucun coup à jouer.

— Deux ou trois, peut-être, reconnut Nick, mais ils ne me mènent nulle part. C'est comme quand le roi est en échec, et qu'il ne peut plus rien faire d'autre qu'aller et venir entre deux cases.

— Cela s'appelle un « pat ».

— Ma foi, je ne vois même pas comment obtenir quelque chose d'aussi

formidable que ça...

Omura sourit.

— Il y a deux secondes, Nick, vous étiez un bout de peluche apporté par le vent sur un échiquier. Et maintenant, vous êtes un roi en échec. Quelle analogie choisissez-vous ?

— J'ai toujours été archinul avec les métaphores, Omura-san. Et vous avez déjà dû vous rendre compte que je ne connais rien aux échecs.

Ce fut au tour d'Omura d'éclater de rire.

— Il y a quand même une chose, reprit Nick. À Santa Fe, Don Noukhaev m'a dit que j'étais en passe d'affecter l'existence de millions de gens – du moins, pendant le peu de temps qu'il me reste à vivre. Sur le moment, j'ai pensé que c'était encore du baratin à la Noukhaev, mais y a-t-il le moindre élément de vérité ou de logique dans ce qu'il m'a dit ?

— Oui, Nick, il y en a un, répondit doucement Omura.

Mais il n'expliqua pas davantage. Au bout d'une minute, il reprit :

— Demain soir au plus tard, d'après mes espions, Hiroshi Nakamura aura regagné son nid d'aigle au-dessus de Denver, et exigera que vous lui disiez exactement qui a assassiné son fils. En êtes-vous capable, Nick ?

Nick réfléchit encore un instant, non pas pour dissimuler ses pensées, mais pour essayer de faire le tri dans ses idées.

— Pas encore, Omura-sama, dit-il. Mais demain soir, peut-être.

Le vieux Conseiller sourit encore.

— Et le cheval apprendra peut-être à parler, c'est ça, Nick ?

Nick, à qui Dara avait raconté ce conte, ne put s'empêcher de sourire, lui aussi.

— Oui, quelque chose comme ça...

C'est alors qu'Omura lui déclara :

— Si vous retournez à Denver, Bottom-san, vous *mourrez*.

Et il l'avertit que le « colonel » Sato l'attendrait ce soir à l'aéroport John-Wayne, ce qui fit frissonner Nick.

— Si j'avoue que je n'ai pas vraiment découvert l'identité de l'assassin de Keigo Nakamura, le Conseiller Nakamura me fera exécuter.

— Oui, dit Omura en prolongeant la syllabe.

— Et si je trouve avant demain soir la preuve finale dont j'ai besoin pour désigner le meurtrier, Nakamura me fera quand même exécuter.

— Oui.

— Pourquoi ? demanda Nick. Pourquoi me tuer si j'ai accompli le travail pour lequel il m'a embauché ? Pourquoi ne pas simplement me payer – ou refuser de le faire ? Bon, pour ce qui est d'être payé, j'ai un peu gâché l'affaire en acceptant une petite somme en échange, pour pouvoir me rendre à LA, mais pourquoi ne pas me laisser reprendre ma petite vie remplie de flashback ?

Omura le regarda un long moment sans rien dire, puis :

— Je crois que vous connaissez la réponse, Nick.

Nick la connaissait, et ça lui donnait la nausée...

— Je sais *trop de choses*, dit-il enfin. Je serais un danger pour Nakamura et son projet de devenir *shōgun*.

— *Hai*.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demanda Nick.

Il regretta aussitôt le ton pleurnichard de sa question. Il avait toujours eu horreur des criminels, ou même des victimes, qui gémissaient comme ça. Le couinement pitoyable d'un rat pris au piège.

— Vous pouvez rester à Los Angeles, dit Omura en l'observant toujours attentivement. Sous ma protection.

— Nakamura enverrait des assassins – comme Sato – jusqu'à ce que je sois enfin tué.

— Oui. Vous pourriez aussi vous enfuir – au Nuevo Mexico, dans l'Ancien Mexique, en Amérique du Sud, au Canada.

— Quelqu'un comme Sato me retrouverait en quelques mois. Quelques semaines, même.

— Oui.

— Et je ne peux pas laisser Val et son grand-père derrière moi... à la merci de... je ne sais qui.

— Mais vous n'avez aucune assurance que votre fils et votre beau-père soient encore vivants, Nick.

— Non, mais... n'empêche...

Tout ce qu'il disait semblait pathétique à ses oreilles.

Les deux hommes burent le reste de leur scotch. Le Conseiller Omura ne lui proposa pas d'en reprendre. Dehors, à travers l'étonnante baie vitrée, on voyait le soleil descendre vers l'océan Pacifique.

Nick n'était pas pressé, car Dale Ambrose lui avait promis de le conduire à l'aéroport John-Wayne à temps pour le décollage. Il s'était déjà débarrassé de la Nissan, qu'il avait laissée garée le long d'un trottoir dans South Central LA, avec les clefs sur le contact. Une méthode un peu raciste, sans doute, mais très efficace.

Nick savait que son entretien avec le Conseiller pour la Californie-Oregon-Washington devait être terminé, mais entre le whisky et la fatigue – et dans cette pièce confortable avec une vue magnifique –, il avait décidé de ne se lever que quand Omura le lui signifierait.

— Saviez-vous, Nick, dit enfin Omura, que Hideki Sato a eu pendant des années une maîtresse née aux États-Unis ? Non, *maîtresse* n'est pas le mot exact. Disons plutôt une *concubine*, qui se rapproche plus de notre terme *sobame*.

— Ah bon ? fit Nick.

Pourquoi me parle-t-il de ça ?

— On s'accorde à dire qu'il l'aimait beaucoup. Quant à son épouse légitime, avec qui il est marié depuis de nombreuses années, Sato ne la voit que deux fois par an, à l'occasion des grandes réunions de famille.

— Ah oui ?

Omura ne dit plus rien. Nick avait l'impression de se retrouver au lycée, quand il essayait de nouer la conversation avec une jolie fille, et qu'il ne trouvait plus rien à dire.

— Vous dites que Sato a eu une concubine pendant des années, Omura-sama. Voulez-vous dire que c'est fini ?

Nick avait du mal à imaginer Sato éprouvant et manifestant un sentiment amoureux pour quelqu'un.

— *Hai*, répondit Omura en faisant sonner durement la syllabe comme une lame de sabre. Elle est morte il y a quelques années.

— De mort... violente ? demanda Nick en essayant de s'accrocher à la conversation.

— Oh, non. Elle est morte d'une leucémie. On dit que Sato a été anéanti de chagrin. Ses deux fils, qu'il avait eus de son épouse, sont morts au combat au cours de la dernière décennie, dans les débuts de la guerre civile chinoise. Ils y étaient en tant que conseillers militaires. On dit que Sato a pleuré ses fils, mais que le chagrin qu'il a éprouvé à la mort de sa concubine a été plus... profond, plus sombre, et qu'il continue à ce jour.

— Comment s'appelait-elle, Omura-sama ?

Le Conseiller regarda Nick dans les yeux.

— J'ai oublié son nom.

Le regard et le ton du vieil homme semblaient dire : *Je mens...* Mais pourquoi ?

— Ils ont eu un enfant ensemble, poursuivit Omura. Une fille. On dit qu'elle était très belle, et qu'elle semblait presque parfaitement occidentale, avec juste une légère trace de son ascendance japonaise.

Nick se sentait complètement perdu. Il avait du mal à imaginer que Sato puisse aimer quelqu'un, et encore moins une fille qui n'aurait pas eu l'air japonaise. Est-ce qu'il s'agissait d'une énigme qu'il était censé résoudre ?

— Vous avez encore parlé au passé, Omura-sama. La fille que Sato a eue de sa concubine est-elle morte, elle aussi ?

— *Hai*.

— Et également de causes naturelles ?

Nick avait repris son ancienne voix de détective, piétinant autour de la pièce manquante du puzzle avec un millier de questions idiotes, jusqu'à ce que toute la végétation soit aplatie et que ce qu'il cherchait soit visible.

Ou ne le soit pas.

Omura se pencha en avant. Il ne répondit pas à la question – du moins, pas directement.

— Comme vous le savez, Nick, Hideki Sato est lui-même un *daimyo*, avec des vassaux, des soldats et des intérêts dans son propre *keiretsu*. Mais Hiroshi Nakamura est son suzerain. Sato est le vassal de Nakamura.

— Oui ?

— C'est pour cette raison que, quand le pouvoir et l'influence de Hideki

Sato sont devenus trop importants au goût de Nakamura, celui-ci a exigé – conformément à la tradition féodale japonaise de notre Moyen Âge, vous comprenez – que le colonel Sato lui remette sa fille bien-aimée, pour servir en quelque sorte d’otage et garantir sa loyauté envers son seigneur et maître.

— Doux Jésus... murmura Nick.

Omura hocha la tête.

— Je crois que ce genre de pratique, consistant à prendre les enfants de ses vassaux ou de ses ennemis, était également courante dans les époques féodales de l’Occident.

— Mais nous sommes au XXI^e siècle, maintenant, commença à dire Nick avec indignation.

Mais il se tut aussitôt. Les trente dernières années de ce siècle avaient vu un gigantesque retour en arrière vers la barbarie, les clans, les tsars, les théocraties, les seigneurs de la guerre, et une sorte de nouveau système féodal plus violent, mais aussi plus stable, un peu partout dans le monde. Et cela incluait les États-Unis.

— Elle est morte en captivité ? demanda-il.

Il y avait une chose importante dans cette histoire, si seulement il pouvait la trouver et la déterrer...

— Disons qu’elle a réussi à se suicider, dit Omura. (La tristesse se lisait jusque dans ses yeux.) Par honte.

— Par honte d’être otage ? Honte d’être... quoi ? La fille de Sato ? D’avoir fait quelque chose de mal ? Je ne comprends pas.

Omura ne dit rien.

— J’imagine que le Sato que je connais a dû devenir fou, dit enfin Nick. Il aura essayé de tuer Nakamura et tous ceux qui étaient impliqués de près ou de loin dans la mort de sa fille.

Omura secoua la tête.

— Vous ne nous comprenez pas, Nick. En vingt ans, nous sommes largement revenus au *bushido* et à notre précédent mode de pensée et de vie féodal. C’est ce qui nous permettra de survivre en tant que culture... en tant que peuple. Si un homme est prêt à risquer sa vie – et même à y mettre fin *de sa propre main* – pour son suzerain, il doit également accepter de sacrifier sa famille entière si telle est la volonté de son seigneur et maître.

— Doux Jésus... fit encore Nick. Alors, Sato n’a rien fait après la mort de sa fille ?

— Je n’ai pas dit cela, murmura Omura. J’ai simplement dit qu’il n’avait pas cherché à se venger. Il y a une autre chose dont nous devons discuter avant que vous ne partiez, Nick.

Nick regarda sa montre. Il commençait à se faire tard. Ambrose allait devoir foncer pour l’amener à temps à l’aéroport.

— Oui, Omura-sama ?

— Comprenez-vous pourquoi le Japon est engagé dans la guerre en Chine, Nick ?

— Oui, je crois. Au début de ce siècle, le Japon était sur la voie de l'extinction à cause de son faible taux de natalité. En prétendant être le pacificateur au nom de l'ONU quand la Chine s'est déchirée dans cette guerre civile et dans l'effondrement mondial – et en louant des troupes américaines pour jouer ce rôle –, le Japon reprend en quelque sorte vigueur, avec près d'un milliard de jeunes Chinois pour faire le travail. De nouveaux ports, de nouveaux produits, une nouvelle main-d'œuvre... Mais ce sera dans un Japon étendu à deux niveaux, avec vous autres Japonais d'origine au niveau supérieur.

— Mais il ne s'agit plus de considérer les Chinois et les autres comme des esclaves, dit rapidement Omura. Pas cette fois. Ce *Daitōa sensō* – cette Guerre de la Grande Asie Orientale – ne comportera pas un Viol de Nankin. Elle n'aboutira pas non plus à une nouvelle tentative des Japonais de devenir *shidō minzoku*, la race dominante.

Nick haussa les épaules. Il se fichait un peu de ce que les Japonais pensaient d'eux-mêmes.

— Mais tout cela n'est qu'une préparation, poursuit Omura.

— Une préparation à quoi ?

— Une préparation à la guerre véritable, Nick.

— La guerre véritable avec... la Chine ? L'Inde ? Ce qu'il reste de la Russie ? Le Nuevo Mexico ? Quand même pas l'Amérique ?

Nick était un peu perdu.

Omura secoua la tête et se leva avec agilité. Le petit homme semblait en équilibre sur ses talons comme un boxeur ou un athlète. Nick se releva plus lentement et plus péniblement.

— La guerre qui s'annonce – et qui se produira d'ici cinq ans, Nick – sera une guerre totale, une guerre existentielle, une guerre nucléaire, dit Daichu Omura en prenant Nick par le coude pour le conduire vers la porte. Cette culture qui est la nôtre héritera de la Terre. Une seule culture survivra à ce conflit et décidera de l'avenir de l'humanité. *Et ça ne peut être la leur. C'est pourquoi nous devons régler la question de savoir qui sera bientôt le shōgun.*

— Nom de Dieu... dit Nick qui s'arrêta net.

Omura le poussa doucement pour qu'il continue d'avancer. Dehors, le soleil se couchait et les quelques grands buildings de Los Angeles qui se dressaient encore brillaient d'une lumière dorée. Des rayons de soleil se reflétaient sur les pare-brise des voitures.

— Une guerre *nucléaire*, Omura-sama ? Avec qui ? Pourquoi ? Bon sang, pourquoi ? Et qu'est-ce que cela a à voir avec...

Omura lui fit signe de se taire en lui posant amicalement la main dans le dos.

— Bottom-san, si vous voyez le colonel Sato, auriez-vous l'amabilité de lui transmettre mes salutations de la façon suivante ? Dites-lui, de la part d'un vieil adversaire d'échecs, que « Dans ce monde existe un arbre sans racines, dont les feuilles jaunes renvoient le vent. » Saurez-vous vous en souvenir,

Bottom-san ?

Nick répéta :

— Dans ce monde existe un arbre sans racines, dont les feuilles jaunes renvoient le vent.

Omura ouvrit la porte et Nick en franchit le seuil.

— Vous êtes un homme intelligent, Nick Bottom. C'est une des raisons – même si ce n'est pas la plus importante – pour lesquelles Hiroshi Nakamura vous a engagé afin de résoudre le meurtre de son fils. Vous êtes manifestement capable également de résoudre des mystères encore plus grands, surtout quand on sait qu'ils n'en font qu'un. Bonne chance, Nick.

Nick lui serra la main – une poignée de main ferme et amicale –, et la porte se referma devant son nez.

*

— Messieurs, nous allons atterrir dans quelques instants, dit l'hôtesse au visage d'enfant en venant débarrasser leurs verres dans un froissement de kimono avant de retourner avec grâce dans le compartiment arrière.

Sato était réveillé, et il avait regardé Nick dormir. Celui-ci se frotta les yeux et le visage. Il était mal rasé.

L'A310/360 se posa doucement sur la piste de l'aéroport international de Denver et roula jusqu'au hangar privé de Nakamura.

Nick prit les quelques affaires qu'il avait apportées à bord, en laissant par terre le sac de fioles de flashback.

Sato haussa un sourcil interrogateur en faisant signe à Nick de sortir le premier.

— J'ai une voiture qui m'attend. Voulez-vous que je vous dépose à votre résidence, Bottom-san ?

— Je vais appeler un taxi.

— Très bien. Je vais dire au responsable du hangar que vous pouvez attendre à l'intérieur.

Une longue Lexus noire à hydrogène s'arrêta au bas de la passerelle et deux des hommes de Sato en sortirent. L'un d'eux ouvrit la portière arrière pour Sato tandis que l'autre surveillait les abords avec de rapides coups d'œil très professionnels. Un troisième samouraï, que Nick reconnut aussi pour l'avoir vu lors de son voyage à Santa Fe, était au volant.

— Au fait, dit Nick, Omura-sama vous transmet ses salutations, Sato-san. Il m'a chargé de vous dire, en tant que vieil adversaire aux échecs, qu'*il existe un arbre sans racines, dont les feuilles jaunes renvoient le vent*. Je crois bien que c'est la phrase exacte.

Nick s'était attendu à une réaction de la part de Sato – surprise, irritation – en apprenant qu'il avait rencontré le Conseiller de Californie, mais le colosse resta parfaitement impassible.

— Bonne nuit, Bottom-san, dit-il. Nous vous verrons demain.

— À demain, répondit Nick.

2.04

Denver

Samedi 25 septembre

Qu'est-ce que je peux être con...

Val était furieux contre lui-même.

Il aurait dû simplement quitter le bâtiment par la grande porte. Mais il n'avait pas été sûr que le grand gars aux tatouages de marine, qui les avait amenés ici, le laisserait repartir. Val ne voulait surtout pas être retenu dans ce bâtiment en attendant le retour de son vieux.

Il avait donc exploré la mezzanine, son rouleau de corde autour de l'épaule, jusqu'à ce qu'il trouve un petit couloir et une porte qui devait forcément donner sur un escalier menant au toit. Mais elle était évidemment verrouillée, et il fallait un code d'accès. Il allait devoir trouver autre chose.

Il retourna sur la mezzanine et continua d'explorer, certain qu'il y avait forcément un moyen de se tirer de ce fichu bâtiment, mais aussi qu'il n'allait pas tarder à avoir l'adjutant et les autres gardes aux fesses s'il ne trouvait pas cette sortie.

C'est alors qu'il remarqua la fontaine à sec en contrebas, et les câbles d'acier qui pendaient du plafond, vingt mètres au-dessus du dallage de marbre et des petits bacs de terre. Il y avait des lucarnes, là-haut, et quelqu'un en avait entrouvert deux pour laisser entrer un peu d'air frais. Depuis la mezzanine, il n'y avait qu'une dizaine de mètres à escalader pour les atteindre. Un des câbles était arrimé à l'oie en bronze suspendue cinq ou six mètres plus bas, une oie qui avait dû autrefois donner l'impression de se poser sur l'eau... quand il y en avait eu dans cette fontaine.

Après s'être assuré que sa corde et ses mousquetons étaient bien accrochés à son épaule, Val courut sans hésiter vers la rambarde et prit appui pour s'élancer dans le vide, dix mètres au-dessus du sol. Il réussit à saisir le câble à deux mains et commença à se balancer. Il faillit lâcher prise, mais il réussit enfin à passer la corde d'acier autour de ses jambes et de ses chevilles.

Il ne s'était même pas demandé si le câble supporterait son poids – son père lui avait dit que les ingénieurs prenaient toujours une marge de sécurité dans ce genre de choses –, mais ce câble et ses boulons de fixation étaient vieux, et Val fut surpris quand l'ensemble céda d'une bonne dizaine de

centimètres dans un craquement sinistre. Sous son élan, le câble s'était mis à se balancer, faisant décrire à l'oie de bronze un arc de deux ou trois mètres. Elle finit par dévier vers la gauche en tournant sur elle-même.

Val n'avait pas fait beaucoup de bruit en sautant, et personne ne sortit de son cubi pour voir ce qui se passait. Il sourit malgré la terreur qui l'envahissait soudain, et il se mit à grimper, alourdi par la corde et les mousquetons.

Arrivé en haut du câble, il constata qu'il était encore à deux mètres au-dessous des vasistas entrebâillés, un peu sur le côté, et sans aucun moyen de les atteindre. *Je crois que je n'ai pas vraiment réfléchi à ce que je faisais*, songea-t-il, suspendu vingt mètres au-dessus du sol. Ses bras commençaient à trembler sous l'effort. *Ça devient une habitude...*

Le câble bien enroulé autour des chevilles, et en se tenant uniquement avec l'avant-bras, Val réussit à libérer ses deux mains pour attraper sa corde et y fixer un mousqueton. Il se retrouva avec trois mètres de corde et le crochet d'acier au bout.

Il dut s'y reprendre à deux fois avant de réussir à passer la corde au-dessus du cadre métallique séparant les deux vasistas. Mais il l'avait lancée trop fort, et le mousqueton retomba sur l'extérieur de la vitre avec un bruit mat. Val tira sur la corde – sous le poids, il faillit tomber de son perchoir – et refit une tentative. Puis une autre. Et encore.

Il finit par y arriver. Il avait maintenant deux mètres de corde qui pendaient, avec le mousqueton au bout. Comme il tenait toujours la corde, il la fit se balancer jusqu'à ce qu'il puisse attraper le mousqueton d'une main.

Il commençait à se fatiguer, et ses chevilles avaient glissé d'une trentaine de centimètres le long du câble. Il savait que d'ici une minute, ou même moins, il n'aurait plus la force de tenir. Il fixa le mousqueton à la partie principale de la corde, qu'il dégagea entièrement de son épaule.

Il se sentit mieux, maintenant qu'il était soulagé de ce poids. L'extrémité de la corde reposait dans le bassin de l'ancienne fontaine. Val tira dessus pour resserrer le nœud coulant autour de l'armature métallique, et il la saisit à deux mains.

Le Perlou-3 était beaucoup plus glissant que le câble d'acier, et il eut du mal à le passer entre ses chevilles. Il enroula la corde autour de son poignet droit pour se reposer quelques secondes, puis il commença à grimper.

Il y avait seulement deux mètres à escalader. *Seulement deux mètres...*

Une fois suffisamment haut pour pouvoir agripper l'armature des lucarnes, Val se demanda – et ce n'était pas la première fois – ce qu'il allait faire maintenant...

Ces fichus vasistas n'étaient entrebâillés que d'une trentaine de centimètres, un espace trop étroit pour qu'il puisse s'y glisser, à supposer même qu'il réussisse à les atteindre.

Alors, pauvre imbécile, qu'est-ce que tu fais, maintenant ?

Eh bien, maintenant, il n'avait plus qu'à faire la même chose que dans les

poutrelles sous le passage de l'I-10. Val balança les jambes devant lui et réussit à poser ses chevilles juste au-dessus du métal.

Toujours suspendu à sa corde, il libéra sa jambe droite et donna des coups de pied dans le vasistas, en visant plus particulièrement la partie du cadre avec six grands panneaux de verre.

Le vasistas était trop lourd, et ses charnières devaient être rouillées. Il refusa de bouger.

Val croisa de nouveau les chevilles et essaya de reprendre son souffle. Il ne lui restait plus beaucoup de forces. D'ici quelques secondes, il allait devoir se résigner à redescendre, en glissant jusqu'au sol vingt mètres plus bas. Il n'était même pas sûr d'avoir encore la force d'y parvenir sans lâcher la corde...

En poussant un grognement qui était presque un cri, Val libéra ses *deux* jambes et frappa le cadre avec les pieds. D'une façon ou d'une autre, ce serait sa dernière tentative.

Il rata la partie métallique, mais il réussit à briser un panneau de verre crasseux. Une grande partie de la vitre se détacha et alla s'écraser en contrebas en faisant un bruit d'enfer.

Le pied droit de Val avait traversé le panneau et se trouvait maintenant au-dessus du cadre.

— Ah, putain, lâcha-t-il entre ses dents.

Les gouttes de sueur qui ruisselaient sur son visage tombaient dans le vide. En prenant appui sur cette mince barre métallique, il se balança et réussit à enjamber la barre d'acier au-dessus de lui, qu'il attrapa d'une main. Il resta ainsi suspendu une seconde, le corps contorsionné et la cheville droite entaillée par les éclats de verre, et puis, dans un dernier effort, il se hissa sur cette barre qui faisait à peine quinze centimètres de large. Lâchant la corde, il agrippa le cadre du vasistas... qui s'ouvrit en grinçant.

Quelques secondes plus tard, Val se retrouva sur le toit de gravier. Ses bras tremblaient violemment, et il eut tout juste la force de remonter la corde et de l'enrouler.

Et c'est maintenant que l'adjudant G. et sa troupe de vigiles déboulent pour m'arrêter...

Mais personne ne vint.

Tremblant de tous ses membres, Val alla jusqu'à l'angle sud-ouest du toit, au-dessus de l'endroit où commençait la clôture de protection. Avisant un tuyau qui semblait pouvoir supporter son poids, il y attacha son nœud coulant et lança dans le vide son rouleau de corde, qui heurta le dallage de béton en contrebas avec un bruit sourd... Val ferma les yeux et essaya d'arrêter de trembler.

Il savait qu'il devrait attendre d'avoir recouvré un peu de force dans les bras, mais il n'était pas sûr d'avoir le temps. Il s'assit donc sur le rebord de la terrasse – de ce côté, il n'y avait sans doute pas plus de quinze mètres à descendre –, puis il se passa un anneau de corde autour du poignet et se

suspendit dans le vide. Il se balançait un instant avant de réussir à serrer la corde entre ses jambes et ses chevilles ensanglantées. *Fais comme si tu étais en cours de gym* fut sa dernière pensée avant de se lancer.

Il glissa le long de la corde – trop vite, il s'écorcha les mains –, et quand il arriva en bas, ses jambes étaient trop faibles pour supporter son poids. Il s'écroula sur le béton et essaya de reprendre son souffle en haletant bruyamment. Si ça ressemblait à des sanglots, ce n'était pas sa faute...

*

Après être allé récupérer son Beretta dans la conduite où il l'avait caché, il resta un instant près des décombres de la passerelle.

Qu'est-ce que je fais, maintenant ?

C'était pratiquement la seule question que Val Fox se posait depuis bien longtemps, et apparemment, il n'avait jamais la réponse.

Je tue mon vieux et je me tire d'ici.

Cette pensée, qui lui était pourtant habituelle, lui sembla tout à coup choquante. Avant, il s'était toujours agi d'une sorte de sombre fantôme, quelque chose qui semblait plutôt provenir des secrets qu'il avait découverts quand il était plus jeune – le fait que sa mère ait menti à son père sur ses déplacements pendant les derniers mois de sa vie, la stupidité agaçante de son père quand sa mère avait dit qu'elle passait le week-end chez Laura McGilvrey, alors que son fils de dix ans savait bien qu'elle était avec Mr Cohen, l'absence totale de larmes chez son père pendant les longs mois qui avaient suivi la mort de sa mère dans cet accident... Tous ces faits s'étaient mêlés pour former ce fantôme, cette idée que son père avait découvert la liaison et avait agi en conséquence.

Mais Val n'y avait jamais cru. Pas vraiment. Ce rêve sombre selon lequel son père avait fait du mal à sa mère n'était rien d'autre qu'une façon de focaliser sa rage d'avoir été exilé, une rage de substitution contre son père pour l'avoir abandonné alors qu'il avait besoin de lui, qu'il voulait rester auprès de lui... une vengeance imaginaire contre ce père qui n'avait pas versé une larme alors que le petit garçon de dix ans avait le cœur brisé...

Mais maintenant, avec toutes ces preuves accablantes présentées au grand jury...

Accoudé à la rambarde de la passerelle détruite, Val leva la tête vers le ciel d'azur du Colorado et poussa un grand cri.

Et maintenant, quoi ?

Tuer son père et quitter le Colorado.

Non, pas tout de suite...

D'abord, lui faire cracher deux cents dollars, et trouver ensuite ce type qui pourrait lui fabriquer une CNIC avec un faux logo des Routiers, et ensuite...

Non, impossible...

Tuer son père de sang-froid, un flic – bon, d'accord, un ex-flic, mais qui

faisait quand même encore partie de cette foutue corporation qui n'aime pas du tout qu'on tue l'un des siens –, et attendre ensuite deux semaines à Denver, le temps que sa fausse carte soit prête ? *Hé, Valerino, tu crois vraiment que ça va marcher ?*

Il fouilla dans ses poches et finit par retrouver le papier où Big Horse avait griffonné les noms des deux faussaires – celui de Denver, et celui d'Austin qui était le meilleur que Begay connaisse.

Mais il était beaucoup plus difficile d'entrer dans la République du Texas que de rester quinze jours à Denver sans se faire prendre après avoir commis un meurtre en public.

Val ne savait plus quoi faire.

Il avait observé des voitures qui s'engageaient dans les postes de sécurité avant de monter la rampe du parking. Toutes avaient des vitres teintées. Même avec des jumelles, Val n'aurait pas pu distinguer les visages des conducteurs. Il pourrait se placer à côté de la rampe d'accès dans l'espoir de voir passer son père, mais c'était le plus sûr moyen de se faire repérer et d'avoir les flics aux trousses.

De toute façon, la police devait déjà être en route. Le coup de grimper à la corde et de briser le vasistas n'avait pas attiré du monde sur le moment – ceux qui restaient cachés toute la journée dans leurs cubis n'étaient pas vraiment du genre à réagir à des bruits suspects, surtout qu'un bon nombre devaient être en train de flasher et n'avaient rien entendu –, mais cet adjudant G. et ses copains, eux, n'avaient pas dû rester inactifs... La seule raison qui pouvait empêcher l'adjudant d'appeler tout de suite la police, c'était qu'il semblait bosser pour son père. Il allait peut-être d'abord lui téléphoner avant d'ameuter les flics.

Et mon vieux saura que je suis dans les parages, et que je l'attends...

Il était temps de se tirer d'ici.

En boitillant, Val fit quelques pas le long de la rivière, et il se rendit compte qu'il pouvait à peine marcher. Sa blessure à la cheville était plus grave qu'il ne l'avait cru. Il y avait une petite flaque de sang là où il s'était arrêté près du pont, et il laissait des traces rouges derrière lui.

Merde.

Il s'assit et releva le bas de son pantalon déchiré. L'entaille était sacrément profonde – le genre de blessure qui nécessite des agrafes. Le genre de blessure à aller aux urgences...

Merde, merde, merde...

Val ôta son blouson et sa chemise, puis il retira son tee-shirt qu'il déchira en bandelettes. Il prit la moins sale et se la noua le plus étroitement possible autour de la cheville avant de se rhabiller.

Il était absolument répugnant. Sa jambe de pantalon était déchirée et maculée de sang. Du sang avait aussi coulé dans sa chaussure, et ça faisait un bruit de succier quand il marchait.

Je m'occuperai de ça plus tard.

Il reprit son chemin en boitant. La douleur lui donnait la nausée, et il devait lutter pour ne pas vomir. Dans South University Boulevard, il prit à gauche au feu pour éviter de repasser devant le Denver Country Club dans First Avenue. Au bout de six ou sept cents mètres affreusement pénibles, il tourna à droite dans East Exposition Avenue. Il y avait un parc un peu plus loin, et donc forcément des SDF. Et là où il y avait des SDF, il pourrait voler ce dont il avait besoin pour faire ce qu'il avait à faire.

1.16

Denver

Samedi 25 septembre

K.T. s'est surpassée.

Nick, avec Val assis à côté de lui et Leonard à l'arrière, fonce à deux cents à l'heure vers le sud, sur la Highway 287-385 qui traverse la grande prairie de Comanche, à bord de la Chevrolet Camaro modèle SS 2015 surgonflée que K.T. Lincoln a dénichée à la fourrière.

L'herbe s'étend à l'infini de chaque côté de la route déserte. Cela fait longtemps qu'ils ont semé les minables voitures de patrouille du DPD et les intercepteurs de la CHP, et les planches à roulettes à hydrogène de Nakamura n'ont eu aucune chance de les rattraper une fois qu'ils eurent quitté l'I-70 pour se diriger vers le sud. Cela fait une soixantaine de kilomètres que Val pousse des cris de joie en levant le poing.

La Camaro – presque vingt ans d'âge – fait rugir son moteur à surcompresseur Vortech, 603 chevaux développant un couple de 702 Nm. On ne parle pas de moteur électrique, là, mais d'un V8 L99 de 6,2 litres qui engloutit des litres et des litres d'une essence à très haut indice d'octane.

Le pare-brise et les vitres de la Camaro Vortech SS sont de simples meurtrières recouvertes de verre, et Val a déjà eu l'occasion de s'en servir. Le capot de l'intercepteur de patrouille qui les avait pris en chasse a explosé sous la décharge de chevrotine, et la voiture est allée se perdre sur le bas-côté dans un grand nuage de poussière. C'était un peu avant qu'ils traversent Springfield, dans le Colorado, juste au nord des grandes prairies. Depuis, ils ont été tranquilles.

Sur la banquette arrière, Leonard est occupé à revérifier les cartes qu'il a dépliées, malgré les informations que Betty et le GPS de la Camaro fournissent en continu.

— Quand nous serons à Campo, dans une quinzaine de kilomètres, lance Leonard pour se faire entendre dans le grondement du moteur et le rugissement des pneus arrière – des Nitto NT55R de compétition –, il nous restera cent cinquante-sept kilomètres à faire avant d'arriver au poste frontière de Texhoma.

— Combien d'habitants à Campo ? crie Nick.

Il a du mal à croire qu'il puisse y avoir une ville au milieu de cette étendue d'herbe infinie.

— Cent cinquante ! répond Leonard.

— Cent trente-huit, dit Betty.

— Cent... quarante... et... un, répond à son tour le navigateur de la Camaro, qui est un peu débile.

— Papa ! s'écrie Val. Il y a une sorte d'hélicoptère qui arrive derrière nous. Je le vois, mais il ne fait pas de bruit.

— C'est un *sasayaki-tonbo*, dit Nick. (Il est très fier d'étaler ses connaissances dans ces domaines. Cela fait plus d'une heure qu'il est obligé de se concentrer sur sa conduite. À deux cents à l'heure, un nid-de-poule ou un lapin qui traverse la route peuvent se révéler catastrophiques.) Ça signifie « libellule » en japonais.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? crie Val.

Il a déjà ouvert le toit et défait sa ceinture de sécurité, et il se lève en tenant le lance-roquettes que Nick a apporté dans son sac.

— Juste un coup de semonce ! répond Nick dans le sifflement de l'air qui s'engouffre dans la voiture et qui s'ajoute à celui du moteur et des pneus. Sato est peut-être à bord. Je ne veux pas le tuer.

— Bien reçu !

Val vise soigneusement et tire une roquette. La flamme du réacteur noircit le capot blanc de la Camaro.

Le missile passe à côté du nez de l'hélico, comme prévu, mais il heurte l'extrémité d'une des immenses pales. L'appareil dévie sur la droite en tournoyant et disparaît derrière une butte.

— Tu l'as vu s'écraser ? demande Nick tandis que Val repose son arme, referme le toit et revient s'installer à l'avant.

Ils approchent maintenant de Campo à deux cent vingt à l'heure.

— Tout va bien ! dit Leonard. L'appareil s'est mis en autorotation et il s'est juste posé un peu brutalement dans un grand nuage de poussière. Pas de blessés.

Val échange un high-five avec son père, qui repose aussitôt sa main sur le volant.

— Tournez à droite dans Main Street, et suivez le panneau indiquant « Highway 42, 287, 64, 3, 56 » devant la mairie de Boise City, dit Leonard en se penchant entre le père et le fils.

— Comment ça se fait qu'une même route ait autant de numéros ? demande Val en riant.

— Comme ils ont très peu de routes dans l'Oklahoma, explique Nick, ils se rattrapent en leur mettant beaucoup de numéros.

Il est étonné de voir son fils et son beau-père éclater de rire.

Et les voilà à Texhoma, Oklahoma, 909 habitants d'après Leonard, 896 selon Betty et « données insuffisantes » du côté du navigateur de la Camaro. Depuis Denver, ils ont parcouru cinq cent quatre-vingts kilomètres en moins

de trois heures et demie.

Maintenant, ils approchent du poste frontière de la République du Texas.

— Hé, regarde un peu ça, dit Val. Ils sont à *cheval*.

Nick tourne à droite à hauteur du mât où flotte un drapeau représentant une étoile blanche dans un triangle bleu. Les rayures rouges et blanches ont l'air familières. La cavalerie du Texas les escorte à travers le portail ouvert qui permet de franchir les deux grandes clôtures séparées par un champ de mines.

Nick est étonné de voir un bâtiment qu'il reconnaît, juste un peu plus loin.

— Je croyais que l'Alamo était beaucoup plus au sud, dit-il doucement.

Le gros V8 de la Camara ne fait plus entendre qu'un grondement sourd.

— Beaucoup de gens font cette erreur, répond Leonard en se penchant vers Nick pour lui serrer la main.

Quand Nick tend la main à Val, celui-ci préfère serrer son père dans ses bras.

*

Nick se réveilla en sursaut. Il haletait et des larmes coulaient sur ses joues.

Les accros au flash rêvaient rarement. Maintenant que de vrais rêves – par opposition aux visions sous flashback – lui revenaient, il était étonné de leur *intensité*. Pourquoi vouloir échanger ça contre des redites de fragments de sa vie provoquées par des produits chimiques ? Pourquoi l'avait-il fait ?

Il se leva, prit sa douche et se rasa. Le temps de s'habiller et de s'armer, il devrait pouvoir quitter la résidence à 6 h 30 au plus tard.

Sa douleur dans les côtes avait empiré sous son bandage-corset, mais c'était sans importance. En se regardant dans la glace, Nick vit qu'il y avait quelque chose de différent.

Il avait perdu pas mal de poids pendant les quinze jours de son enquête. Ses pommettes étaient plus saillantes, ses traits plus marqués, mais ce n'était pas le plus important. Ses yeux... Ses yeux étaient différents. Plus clairs. Cela faisait maintenant près de six ans qu'il portait sur lui-même et sur le reste du monde le regard vide de l'accro en manque de flash, ou le regard vitreux de celui qui vient de flasher... Oui, ses yeux étaient différents, maintenant.

Est-ce qu'ils peuvent rester comme ça ?

Nick frissonna et finit de s'habiller.

Au poste de contrôle des armes, il récupéra son Glock qu'il mit dans son étui à la ceinture, et un tout petit pistolet calibre .32 pour son étui de cheville – qu'il portait rarement. Le numéro de série avait été limé, la crosse entourée de ruban adhésif, et il était absolument intraçable. Pendant tout le temps qu'il avait été dans la police, ce .32 avait été son arme alibi – l'arme qu'un flic dépose à côté de sa victime quand il a tiré un peu trop vite, pour pouvoir invoquer la légitime défense... Mais Nick n'avait jamais eu à tirer un seul coup de feu avec son arme de service, et encore moins l'occasion

d'utiliser ce pistolet pour lui ou sa partenaire. Cette arme à canon court n'était précise qu'à deux mètres maximum.

Avant de s'absenter pour la journée, Nick entraîna l'adjudant G. à l'écart pour lui montrer les photos de Val et de Leonard. Il lui proposa cinquante dollars – anciens, plus d'un tiers de ce qui lui restait après avoir payé le pilote pour l'emmener à Los Angeles, et une vraie petite fortune pour la plupart des gens –, en lui promettant encore plus s'il acceptait de s'occuper d'eux jusqu'à ce que Nick revienne. Ou s'il ne revenait pas...

— Le FBI et la Sécurité intérieure sont venus la semaine dernière, Mr B. Ils ont posé des questions à propos du garçon.

— Je sais, répondit Nick en tendant la liasse de billets à l'ex-marine balafré. Mais je vous donne ma parole qu'il ne s'agissait que de l'interroger comme témoin dans une affaire où il n'était pas impliqué. Et d'ailleurs, elle est maintenant classée. Vous n'aurez pas d'ennuis, je vous le promets. Et il y aura encore vingt-cinq dollars pour vous quand vous les aurez aidés à s'installer en attendant mon retour. Je compte aussi sur vous pour que personne ne vienne les embêter.

— Je l'aurais fait même sans ça, Mr B., dit le chef de la sécurité en empochant les billets.

Avant de rejoindre le parking, Nick griffonna un petit mot – il avait peu d'espoir que Val et son grand-père débarquent aujourd'hui, mais après ce rêve qu'il avait fait, il se sentait un peu plus optimiste que d'habitude.

Quand il se retrouva dans son hongre poussif, il eut du mal à conduire ce vieux paquet de volts après avoir savouré dans son rêve toute la puissance et la liberté d'un vrai V8... L'indicateur de charge affichait un smiley. Aujourd'hui, il avait une autonomie de cinquante kilomètres, à condition qu'il y ait beaucoup de descentes.

*

— K.T. !

Le lieutenant de police se baissa instinctivement, et elle avait presque entièrement dégagé son Glock de son étui quand elle se figea.

— Nick Bottom... Putain, qu'est-ce que tu me veux encore ?

— Bien le bonjour à vous aussi, lieutenant Lincoln.

K.T. habitait Capitol Hill, dans l'une des grandes demeures du XIX^e siècle de ce quartier naguère prestigieux. Au début des années 2000, ces maisons avaient été converties en cubis à louer. Cela faisait plus de soixante ans que ce quartier avait un fort taux de criminalité, mais c'était un avantage pour les flics qui voulaient y habiter : les loyers étaient moins élevés. Les résidents du bâtiment où habitait K.T. qui avaient les moyens de se payer une voiture la mettaient à l'abri dans un garage séparé, et c'est là que Nick s'était arrangé pour intercepter son ancienne partenaire.

— Que faites-vous donc dans votre bel uniforme, inspecteur ? demanda-t-

il.

En voyant K.T. dans son uniforme noir avec ceinturon, badge en évidence, matraque et tout, il repensa à leurs premières années ensemble.

— Figure-toi qu'il y a eu un petit désagrément à Los Angeles la semaine dernière, dit K.T. en se redressant. Mais tu étais peut-être trop occupé à jouer les Philip Marlowe pour t'en rendre compte ?

— J'ai entendu des rumeurs. Et alors ?

— Et alors, les troupes et les milices de la *reconquista* se sont fait collectivement botter le cul, il y a plus d'un million et demi de spaniques de East LA qui s'enfuient vers le sud pour échapper à la mort, et on dit que les forces du Nuevo Mexico n'ont pas pu opposer de résistance à San Diego... elles se replient sur l'ancienne frontière.

— Et alors ? répéta Nick.

— Et alors, il y a maintenant à Denver un demi-million de connards qui se sont mis dans la tête de botter eux aussi le cul des spaniques dans notre propre jardin. Toute la police est réquisitionnée – avec l'équipement antiémeutes complet – pour former un cordon de protection à Five Points, au nord de Denver, dans le quartier de West Colfax, les vieux quartiers de Manual High School et toute la partie sud-ouest au-delà de Santa Fe Drive.

— Vous n'avez pas assez de monde pour ça, K.T.

— Tu crois que je le sais pas ? Bon, alors, qu'est-ce que tu veux, Nick ? Il faut que j'aille bosser, moi.

— Ça progresse, cette histoire de voiture dont j'ai besoin ?

K.T. le regarda fixement.

— Tu parlais sérieusement ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux, collègue.

— Ne m'appelle pas « collègue », espèce de rat de flashodrome. Pourquoi j'irais risquer ma carrière et ma retraite en volant une bagnole pour toi, Nick Bottom ?

— Parce qu'ils me tueront si je n'ai pas un moyen de me tirer d'ici.

— Qui ça, « ils » ? Les hélicoptères noirs qui vont venir te prendre ?

Nick sourit. Elle était plus proche de la vérité qu'elle ne pouvait l'imaginer.

— Tu as lu le dossier du grand jury, dit-il.

— Encore une bonne raison pour ne pas te parler. Et encore moins commettre un crime pour toi.

Nick hocha la tête.

— En supposant que ce soit un coup monté – juste une supposition, si tu veux bien –, pose-toi la question : Qui aurait eu les moyens de modifier des enregistrements téléphoniques, suborner des témoins, faire tout ce qu'il fallait pour pousser le grand jury à conclure à une inculpation ? Le regretté maire et ancien DA Mannie Ortega ?

K.T. ricana.

— Qui, alors ? insista Nick. Le gouverneur ? Qui ?

— Il aurait fallu quelqu'un au niveau du groupe du Conseiller Nakamura,

dit K.T. en regardant sa montre. Mais pourquoi Nakamura se serait-il donné tout ce mal il y a six ans pour te piéger – en y consacrant beaucoup de temps et d'argent –, alors qu'il t'embauche maintenant pour trouver l'assassin de son adorable petit garçon ?

— Bonne question, dit Nick. J'y travaille.

— Mais tout ça, c'est en supposant que cette histoire de grand jury ait été un coup monté. Ce qui n'est qu'un tissu de conneries.

K.T. se retourna et commença à s'éloigner.

Tout en sachant à quel point K.T. avait horreur qu'on la touche – il l'avait vue un jour faire reculer un supérieur d'un simple froncement de sourcils, sans parler du coup de matraque dans les dents d'un délinquant qui la suppliait –, il lui agrippa le bras et l'obligea à le regarder.

— Tous ces éléments fournis au grand jury signifiaient que j'avais *tué ma femme*. Tu nous as connus pendant des années, K.T. Est-ce que tu peux m'imaginer faisant du mal à Dara ? (Il la secoua à deux mains.) Bon sang, tu peux imaginer ça ?

Elle se dégagea en le foudroyant du regard, mais elle finit par baisser les yeux.

— Non, Nick. Jamais tu n'aurais fait de mal à Dara. Jamais.

— Alors, d'une façon ou d'une autre – que je trouve qui a tué Keigo Nakamura ou non, et je n'ai que jusqu'à ce soir pour y arriver –, le Conseiller Nakamura va me faire exécuter, j'en suis certain. Mais avec une voiture rapide...

— Tu es complètement dingue, dit K.T. (Mais sa voix était plus douce, maintenant.) Hier matin, quand tu m'as appelée – à propos, je n'ai pas pu me rendormir –, pourquoi tu m'as dit que tu allais essayer de sauver Val *et* toi ? Val est rentré de LA ?

— Je l'ai cherché là-bas depuis lundi jusqu'à hier soir. Je crois qu'il y a de bonnes chances qu'il ait réussi à quitter la ville avec son grand-père avant que ça commence à barder.

— Et il serait venu ici... pour te voir ? Pourquoi, Nick ?

Il veut peut-être me tuer, songea Nick. Mais il se contenta de hausser les épaules.

— Tout ce que je sais, c'est que s'il arrive aujourd'hui, j'aurai besoin d'un moyen de quitter la ville rapidement. Une voiture qui en ait vraiment sous le capot.

— Jusqu'où devrais-tu aller pour... heu... vraiment quitter la ville ?

— Cinq cent quatre-vingt-deux kilomètres devraient faire l'affaire.

— Cinq cent quatre-vingt... Nick, pas une seule voiture ne peut aller aussi loin sans s'arrêter pour recharger les batteries ou refaire un plein d'hydrogène. Qu'est-ce qu'il peut y avoir à cinq cent quatre-vingt-deux kilomètres qui t'intéresse... (K.T. ouvrit de grands yeux.) Le *Texas* ? Tu me fais marcher, là ?

— Je t'assure que non, lieutenant Lincoln.

— La République du Texas n'accueille pas les criminels en fuite, Nick. Elle ne veut pas non plus d'accros au flash. Et elle ne veut pas...

K T s'interrompt. Nick ne dit rien. Elle s'approcha pour le dévisager.

— Tu as l'air... différent, dit-elle enfin. Tes yeux... Tu as décroché de cette saloperie de flashback ?

— Oui, je crois, répondit doucement Nick. J'ai eu bien trop à faire ces neuf derniers jours pour penser à la drogue.

— Neuf *jours*, dit K.T.

Il y avait une pointe de sarcasme dans sa voix – il y en avait toujours –, mais Nick sentit aussi le sérieux de la question sous la dérision.

— C'est un début, collègue.

Nick se souvenait de l'époque où il l'avait aidée à décrocher des cigarettes et des calmants, dans les mois qui avaient suivi un incident où elle avait été légèrement blessée – elle avait eu beaucoup plus de mal avec la nicotine qu'avec les narcotiques. Dara s'était montrée compréhensive quand il avait passé des nuits avec sa partenaire, à l'écouter gémir et râler. Il savait que K.T. ne l'avait pas oublié non plus.

— Peut-être, grommela-t-elle. Mais oublie cette histoire de bagnole, Nick. Entre autres parce que la municipalité a fait sa vente aux enchères annuelle il y a quelques semaines, et la fourrière est presque vide.

— Je suis sûr que tu me trouveras quelque chose, K.T.

— Ah, bon sang... gronda-t-elle en serrant les poings. Arrête de me faire ça, espèce de salopard. Je ne te dois *rien du tout*.

Nick hocha la tête, mais K.T. baissa les yeux. Elle étouffait presque de rage.

— Sauf ma vie, Nick, ajouta-t-elle. Sauf ma vie... (Elle releva la tête.) Si j'arrive à trouver une voiture – ce qui me semble impossible –, où est-ce que tu veux que je te la livre ? À ta résidence ?

— Non, répondit Nick en réfléchissant rapidement.

Il fallait que ce soit dans un lieu public, mais relativement à l'abri des voleurs. Un endroit avec des vigiles à proximité, mais qui ne soient pas trop curieux.

— Le parking de Six Drapeaux Au-dessus Des Juifs, dit-il. Dans la partie sud, le plus loin possible. Les vigiles ne vérifient pas les véhicules avant la fin des visites, vers 21 heures, mais les gardes à l'entrée principale ont toujours un œil dessus. Alors, gare-la aussi loin que tu pourras, mais pas trop isolée pour éviter qu'on la remarque.

— Comment sauras-tu quelle voiture c'est ? marmonna K.T. en consultant une fois de plus sa montre.

— Envoie-moi un texto. Et gare-la dans l'autre sens par rapport aux voitures de la rangée.

— Où est-ce que je mettrai la clef de cette voiture que je ne vais pas pouvoir te trouver ? Derrière le pare-soleil ?

Nick lui tendit la petite boîte métallique qu'il avait récupérée de

l'adjudant G.

— C'est un coffret magnétique, dit-il. Mets-le derrière la roue arrière gauche... comme dans les films de Mad Max.

— Oui, c'est ça, comme dans les films de Mad Max...

Elle prit la boîte, l'ouvrit et la referma, et leva les yeux au ciel devant toute l'absurdité de la chose.

— Bon, fit Nick, peu importe. Mais surtout, ne mets pas la boîte à proximité de ton téléphone ou d'un ordinateur... l'aimant est tellement puissant qu'il effacerait toutes les données.

K.T. lui tendit aussitôt la boîte comme si elle était radioactive...

— Non, je blague, dit Nick en secouant la tête. Il est juste assez puissant pour coller à la voiture. La roue arrière gauche, O.K. ?

— D'accord, dit K.T., mais je ne te promets rien.

Elle se retourna pour s'en aller, et Nick lui posa la main sur l'épaule – doucement, cette fois.

— K.T. ?

Elle le foudroya du regard, mais sans la rage qu'il avait lue dans ses yeux un peu plus tôt.

— Oui, quoi ?

— Que tu trouves cette voiture ou pas, si les choses tournent mal pour moi aujourd'hui... et j'ai un pressentiment... (Il secoua la tête et recommença.) S'il m'arrive quelque chose, et si Val et son grand-père débarquent ici, est-ce que tu peux t'en occuper pour moi ? Leur trouver un endroit sûr jusqu'à ce que...

Elle le regarda fixement, et Nick lut dans ses yeux un chagrin véritable. Elle ne dit rien, mais elle ne partit pas non plus.

— Tu as rencontré Leonard, poursuivit rapidement Nick. C'est un type bien, mais... tu sais, il a été prof toute sa vie. S'il a réussi à sortir Val de LA, il a probablement déjà dépassé ses capacités à survivre dans le monde réel, et il a presque soixante-quinze ans...

Il se tut. Il n'arrivait pas à trouver les mots.

— Tu me demandes de veiller sur Val au cas où Nakamura te tuerait demain, dit K.T.

Nick hocha simplement la tête. Il avait les larmes aux yeux et la gorge serrée.

— Ah, Nick, Nick... dit tristement K.T.

Elle tourna les talons et s'éloigna vers la sortie du parking.

Nick savait que cela voulait dire oui. Ou du moins, c'est ce qu'il voulait croire.

*

Nick gara le hongre dans un emplacement limité à trente minutes, à côté du Capitole au sommet de la colline. Au sud du dôme d'or écaillé s'étendait

en contrebas la vallée où la prison de Coors Field et le Centre de détention de Mile-High chevauchaient le confluent de la Cherry Creek et de la Platte River. Nick baissa sa vitre et coupa les batteries.

Et maintenant, qu'est-ce que je fais ? Pour la première fois en quinze jours, depuis que Nakamura l'avait embauché, il avait quelques heures rien qu'à lui. Dans une douzaine d'heures – probablement moins, peut-être *beaucoup* moins –, il allait être de nouveau convoqué devant le milliardaire, pour lui annoncer qu'il était sûr de connaître l'assassin de Keigo Nakamura, ou avouer au contraire qu'il avait échoué dans sa mission. Que ce soit l'un ou l'autre, il était sûr que la réaction de Nakamura ne serait pas tendre.

Nick Bottom avait horreur des énigmes. Déjà tout petit, il détestait ça. Mais il avait toujours été assez fort pour les résoudre. C'était cette partie de raisonnement intellectuel qui l'avait propulsé si rapidement au grade d'inspecteur de première classe, et dans le service d'élite chargé des crimes majeurs alors qu'il n'avait que trente-cinq ans.

Mais maintenant...

Maintenant, quoi ? Il était sûr d'avoir rassemblé tous les éléments dont il avait besoin pour trouver la solution de ce crime, mais ces foutus machins ne cessaient de bouger et de se brouiller. Nick avait l'impression d'être un artiste aveugle essayant de sculpter un tas de billes. Pour l'essentiel, il se retrouvait au même point qu'il y a six ans avec son équipe. Ils avaient bien sûr envisagé la possibilité que l'assassin de Keigo Nakamura soit l'un des témoins, qui aurait tué en passant sa petite amie, Keli Bracque. Le poète Danny Oz avait un mobile, faible sur le plan de la logique mais suffisamment puissant dans le monde réel, dans sa folie et sa rage à fleur de peau. Delroy Nigger Brown, dealer et voleur, avait peut-être dit quelque chose au cours de son interview alors qu'il était sous l'effet de la drogue, et avait pu vouloir empêcher le documentaire d'être montré. Derek Dean, l'accro qui pourrissait actuellement dans son immersion totale à l'Institut Naropa de la République de Boulder, avait peut-être tué Keigo uniquement pour revivre ça sous flash. Quant à Don Khozh-Ahmed Noukhaev, il avait sans doute une dizaine de bonnes raisons, dont il s'était amusé à évoquer la moitié lorsque Nick l'avait rencontré à Santa Fe. Mais finalement, les enquêteurs avaient conclu qu'il s'agissait plus vraisemblablement d'une équipe de tueurs venus du Japon, des assassins ninjas d'un des huit *keiretsu* ou *zaibatsu* (en fait sept, si on ne comptait pas celui de Nakamura) dépêchés par l'un des *daimyo* qui dirigeaient ces confédérations de clans-entreprises. Sept *daimyo* mortels, parmi lesquels le bon vieux Daichu Omura chauve comme un œuf, et que Nick, dans sa fatigue et son stress post-traumatique consécutifs à ses cinq jours passés à LA, avait honoré de toutes les façons possibles, sans aller toutefois jusqu'à lui embrasser les fesses – mais tout juste... Chacun de ces sept *daimyo* avait la certitude égocentrique que la survie de sa nation et du monde entier dépendait uniquement de lui, et qu'il devait devenir *shōgun*. Chacun de ces sept *daimyo* était prêt à tuer un millier de Keigo Nakamura et

d'esclaves sexuelles keigoïques pour réaliser ses rêves de pouvoir.

C'est là que l'enquête de Nick et de K.T. Lincoln s'était arrêtée six ans plus tôt, et c'est là que la plupart des pistes, anciennes ou nouvelles, semblaient de nouveau mener.

Presque, songea Nick. Pas tout à fait...

Vue du haut de la colline du Capitole, Denver ne semblait pas une ville prête à exploser dans la violence raciale et ethnique. Dans le parc boisé au-dessous du Capitole, les feuilles commençaient à changer de couleur. La température était parfaite – 21, 22 degrés –, et la lumière avait cette clarté, cette pureté presque cristalline de fin septembre qui donnait envie aux habitants du Colorado d'y passer le reste de leur vie (ou du moins, jusqu'à l'arrivée des printemps de merde qui ressemblaient plutôt à des hivers, avant les chaleurs de juin).

Nick essaya de ne plus penser pour l'instant à cette affaire, tout en contemplant les bâtiments en contrebas. En général, ça lui réussissait de laisser son subconscient travailler à rassembler les fils sans action consciente de sa part.

La bibliothèque de la ville était nichée au milieu des petites taches de vert du parc. Elle avait été conçue par un architecte postmoderne à la mode dans les années 90. L'aspect pittoresque de la tour, qui ressemblait à un crayon – ou à une craie taillée –, avait cessé d'amuser avant même la fin du siècle. Le bâtiment principal du musée d'art se trouvait juste derrière. On avait cherché à lui donner un aspect « moderne », mais il devait avoir déjà plus de soixante ans. On aurait dit une sorte de château fort avec des créneaux, tassé contre ses voisins. Ses minuscules fenêtres avaient des formes bizarres, et elles semblaient réparties au hasard sur les façades.

Nick repensa à sa mère, qui adorait la peinture et qui l'emmenait souvent au musée quand il était petit. Elle lui avait montré les fenêtres et lui avait expliqué : « Tu vois, Nicky, le monsieur qui a imaginé ce bâtiment, au début des années 70, a dessiné les fenêtres de cette forme – et les a mises à ces endroits précis –, pour encadrer les magnifiques vues des montagnes comme si c'était *aussi* des tableaux. C'est drôlement malin, tu ne trouves pas ? Mais il y a une chose à laquelle l'architecte n'avait pas pensé... Des bâtiments plus grands ont poussé tout autour et ont caché toutes ces belles vues... et maintenant, ces fenêtres-tableaux ont l'air un peu bêtes. »

Un jour, après quelques verres, Leonard lui avait parlé d'un de ses professeurs qui avait imaginé un terme pour ce genre de choses : « la loi d'airain des conséquences non voulues ». Comme si un prof d'université avait besoin d'expliquer à un flic, et qui plus est le fils d'un flic, la tyrannie de ce genre de conséquences...

En face du vieux musée d'art se trouvait l'annexe postmoderne, beaucoup plus récente. Nick avait encore en tête le nom de l'architecte – Daniel Libeskind. Le bâtiment de titane et de verre, tout en saillies et en angles, ressemblait à un lustre fracassé ou à une étoile de sapin de Noël brisée. Il

avait été construit au début de ce siècle, et Nick se souvenait des grandes manifestations d'autocongratulation auxquelles il avait donné lieu – Denver retrouvait sa place au premier rang de l'architecture américaine, etc. (comme si cela allait avoir une quelconque importance dans les sombres années après la Grande Débâcle). Mais ce bel enthousiasme avait été quelque peu douché quand on s'était rendu compte que l'intérieur d'une étoile de Noël brisée se prêtait très mal aux expositions d'art, et que de surcroît, l'eau s'infiltrait par tous les angles et les surfaces de ce bâtiment biscornu...

Attends un peu... Dans toutes ces bêtises, il doit y avoir quelque chose qui pourrait m'aider... mais quoi ?

Il effectua un rapide retour en arrière, façon Molly Bloom, comme on rembobinerait un vieux film. C'était une technique d'association d'idées à laquelle il s'était entraîné. Et il trouva ce qu'il cherchait.

Les fenêtres-tableaux du musée avaient perdu leur raison d'être parce que les nouveaux immeubles construits autour bloquaient la vue.

Nick essayait de résoudre l'affaire en se servant de fenêtres qui étaient dépassées. Cette dernière semaine, il était tombé sur quelque chose de nouveau, quelque chose qui bloquait la vue. Il ne savait pas encore quoi, mais la réponse devait s'y trouver.

Il mit le contact, vérifia le petit smiley et les interfaces arborescentes pour s'assurer que le hongre avait bien démarré, et constata qu'il ne lui restait plus que trente kilomètres d'autonomie, alors qu'il avait à peine roulé depuis la dernière recharge. Il s'engagea avec sa caisse pourrie dans la pente de la colline, en direction de l'ouest.

*

Il n'y avait qu'une dizaine de voitures dans le parking de Six Drapeaux Audessus Des Juifs. Nick savait bien qu'il était absurde d'imaginer que sa Camaro SS soit déjà là – il aurait fallu à K.T. un téléporteur à la *Star Trek* pour la transporter depuis la fourrière en un temps aussi court –, mais il jeta quand même un coup d'œil à tout hasard. Il n'y avait pas de voiture garée du côté sud dans le mauvais sens, ni à l'écart des autres.

Il trouva Danny Oz dans une tente de cantine presque déserte, sous la carcasse rouillée de la Tour Infernale. Le poète fumait une cigarette – du tabac normal, pas du cannabis – tout en buvant du café. Il ne sembla pas surpris de cette nouvelle visite matinale.

— Un peu de café, Mr Bottom ? proposa-t-il. Il est très mauvais, mais il est fort.

— Non, je vous remercie.

— Vous avez pensé à d'autres questions ? dit Oz en reposant le petit carnet sur lequel il était en train d'écrire au crayon.

— Non, pas vraiment. Du moins, pas officiellement en ce qui concerne l'enquête. Elle est terminée.

— Ah, vous avez identifié l'assassin de Keigo Nakamura ?

— Je n'en suis pas sûr, répondit Nick. (Il savait que c'était absurde, mais tant pis. C'était vrai.) J'avais juste un peu de temps libre, et je me suis demandé, Mr Oz...

— Appelez-moi Danny.

— Je me suis demandé, Danny, comment vous décririez l'attitude, le comportement de Keigo Nakamura quand il vous a interviewé.

Oz resta silencieux un long moment, et Nick se dit qu'il n'avait pas dû comprendre la question – lui-même n'était pas sûr de la comprendre... Il allait la reformuler quand le poète israélien répondit enfin :

— C'est intéressant, Mr Bottom. J'ai effectivement remarqué quelque chose dans le comportement et l'humeur de Mr Keigo.

— Comment était-il ? Déprimé ? Préoccupé ? Inquiet ?

— Il était triomphant.

Nick s'était apprêté à noter dans son petit carnet, mais il resta le stylo en l'air.

— Triomphant ?

Danny Oz but une gorgée de café en fronçant les sourcils.

— Ce n'est pas tout à fait le mot juste, Mr Bottom. Je pense au mot hébreu *menatzeiach*, qui peut se traduire par « victorieux ». Sans autre raison que les années que j'ai passées en tant que poète à observer les êtres humains, j'ai eu la nette impression que Keigo Nakamura se croyait sur le point de triompher... de remporter une victoire. Une victoire épique, aux proportions qu'on pourrait qualifier de « bibliques ».

— Il était près de terminer son documentaire sur les Américains et le flashback. Est-ce que ça pourrait être le triomphe que vous pensez avoir décelé ?

— Peut-être. (Oz resta silencieux un long moment.) Mais je crois que c'était plutôt le sentiment d'avoir été victorieux dans un grand combat.

— Quel genre de combat ? Personnel ? Plus que ça ? À l'échelle de son père en termes de succès ou d'échec ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Oz en haussant les épaules. Nous sommes ici dans le domaine des impressions totalement subjectives, Mr Bottom. Mais je me hasarderais à dire que ce jeune homme se sentait victorieux dans une bataille à la fois personnelle et au-delà. À un niveau politique, peut-être, ou commercial. Mais très certainement quelque chose de plus vaste que ses affaires personnelles.

Nick soupira.

— Très bien. En parlant d'impressions totalement subjectives, j'ai une ou deux autres questions pour vous, qui ne concernent pas vraiment mon enquête.

— À propos de votre femme ? demanda Oz d'une voix douce.

Il se frotta le cou comme s'il y sentait encore le bras de Nick. Il lui restait une marque rouge sur le front, là où le canon du Glock l'avait écorché.

— Non, il ne s'agit pas de Dara, réussit à dire Nick. (Il songea un instant à s'excuser, mais il poursuivit :) Juste une question, en fait. Si vous aviez pu empêcher la destruction d'Israël en tuant une seule personne – l'auriez-vous fait ?

Danny Oz battit des paupières. Son expression peinée montrait que non seulement cette question était injuste, mais qu'il était aussi impossible d'y répondre. Il essaya quand même.

— Mr Bottom, le Talmud nous enseigne – et vous m'excuserez, je suis sûr de massacrer ce verset, parce que je n'ai pas étudié la partie sanhédrine du Talmud depuis que j'étais gamin – que *« Pour cette raison l'homme a été créé seul, afin qu'il sache que quiconque tue une seule âme... l'Écriture lui impute... (je crois que le terme est "culpabilité")... comme s'il avait détruit un monde entier ; et quiconque préserve une seule âme, l'Écriture lui attribue du mérite... (ou le passage dit peut-être "vertu", je ne suis pas sûr)... comme s'il avait préservé un monde entier. »*

— Si je comprends bien, dit Nick, vous n'auriez pas tué quelqu'un même pour sauver Israël.

Danny Oz fixa Nick droit dans les yeux. Cette fois, il n'y avait plus rien de vague dans son regard. Ni dans celui de Nick.

— Je ne sais pas, Mr Bottom. Que Dieu me pardonne, mais je ne sais vraiment pas.

— Une dernière question. Si vous aviez la possibilité de retourner en Israël... le feriez-vous ?

Oz ricana. Il termina son café froid et alluma une autre cigarette.

— Il n'y a plus d'Israël, Mr Bottom. Il ne reste qu'un désert radioactif habité par les Arabes.

— Tout n'est pas radioactif, dit Nick. Et si quelqu'un évacuait les colons arabes qui s'y sont installés après les bombardements ?

Oz rit de nouveau. Un petit rire creux et triste.

— Les évacuer ? Oui, bien sûr... Mais qui ferait ça, Mr Bottom ? Les Nations unies ?

Les Nations unies, qui avaient toujours été un fidèle allié du bloc arabe et des Palestiniens à la fin du siècle dernier, étaient à présent – à l'exception de l'opération de « pacification » menée par les Japonais en Chine – totalement inféodées au Califat Global Islamique. Le plus ironique dans l'histoire, du point de vue de Nick, était que même après le massacre de six millions de Juifs et la destruction de l'État d'Israël, les pseudo-Palestiniens n'avaient toujours pas droit à leur nation au milieu des ruines radioactives. Elle leur restait interdite par l'Iran chiite et les divers États arabes sunnites qui se surveillaient jalousement.

— Non, répondit Nick, pas les Nations unies. Quelqu'un d'autre. Alors, est-ce que vous y retourneriez ?

— J'ai un cancer de la prostate, et d'autres cancers provoqués par les radiations, dit Oz. Je suis en train de mourir.

— Nous sommes tous en train de mourir, rétorqua Nick. Retourneriez-vous en Israël si d'autres Juifs se joignaient à vous ?

Danny Oz fixa encore Nick dans les yeux, et une fois de plus, son regard était rempli d'une nouvelle clarté.

— Je partirais sur-le-champ, Mr Bottom. Sans perdre une minute.

Quand Nick quitta le parking, il savait qu'il n'avait pratiquement rien appris de nouveau qui puisse l'aider quand il se trouverait devant Mr Nakamura dans quelques heures, et qu'il serait mis en demeure de lui dire qui avait tué son fils.

Mais j'ai quand même appris quelque chose d'important, songea Nick. Simplement, il n'était pas tout à fait sûr de ce que c'était...

Les trois Oshkosh M-ATV surgirent en grondant et bloquèrent sa voiture avant qu'il n'ait pu déverrouiller les portières.

Mutsumi Ōta, Daigorou Okada et Shinta Ishii – les compagnons de Nick qui avaient survécu à l'expédition de Santa Fe – sautèrent du véhicule de tête. Ils étaient tous trois équipés pour le combat urbain : Kevlar style SWAT et bottes noires. Même leurs casquettes noires étaient en tissu balistique. Et ils tenaient tous une arme automatique.

Nick ne bougea pas un muscle.

Sato sortit par l'arrière du M-ATV. Il fit un signe de tête à ses trois ninjas.

— Bottom-san, dit-il, si vous voulez bien venir avec nous ?

Ah, merde, songea Nick. *C'est trop tôt. Beaucoup trop tôt, je ne suis pas prêt...* Il se demanda encore une fois combien de milliards d'hommes et de femmes étaient morts avec cette dernière pensée en tête...

Il se passa la langue sur les lèvres.

— Mr Nakamura est rentré ?

— Non, pas encore, grommela Sato. Mais il nous a donné pour instruction de vous montrer certaines choses avant votre entretien avec lui plus tard dans la journée. Venez avec nous, je vous prie.

— Est-ce que j'ai vraiment le choix ?

— Venez avec nous, Bottom-san, s'il vous plaît. Nous vous ramènerons à votre voiture dans une heure tout au plus.

En se gardant bien d'approcher la main de son Glock, et sans faire de gestes brusques, Nick gravit la rampe arrière du M-ATV.

*

Le trajet fut court, moins de quatre kilomètres, et se termina sur la pelouse de ce qui avait été autrefois un jardin public le long de la rive est de la Platte River, devant une série de grands immeubles d'habitation qui y avaient poussé au tournant du siècle. Sato, ses trois ninjas et Nick descendirent du M-ATV et s'approchèrent de l'un des hélicos-libellules de Nakamura – le modèle moins luxueux qui avait transporté Nick à Raton Pass une semaine plus tôt. D'autres hommes de Sato, une dizaine, avaient établi un cordon de

sécurité autour de l'appareil. Mutsumi Ōta – qui avait été « Willy » – fit un signe et Nick se hissa dans l'hélicoptère. Sato se mit un casque équipé d'un micro et attendit que tout le monde se soit sanglé. Il prononça dans son micro quelques mots inaudibles en japonais, et le *sasayaki-tonbo* décolla en silence. Il pencha un instant sur le côté et mit le cap vers l'est au-dessus du centre-ville de Denver.

Les portières latérales étaient restées ouvertes, et Nick put voir son reflet sur la façade dorée de l'ancien building de Wells Fargo, le modeste gratte-ciel de cinquante étages que les habitants de Denver avaient surnommé « la caisse enregistreuse » à cause de la forme particulière de son sommet. Les bâtiments continuèrent de défiler rapidement sous l'appareil jusqu'à ce que, tout à coup, il quitte la ville et prenne le cap sud-est en survolant des fermes et des champs.

Telle était la réalité de Denver depuis des dizaines d'années. Au nord, au sud et à l'ouest, les banlieues prolongeaient la ville jusqu'à l'horizon. Mais à l'est, il y avait toujours eu cette ligne de séparation brutale – la zone urbaine, puis quelques fermes où l'irrigation fonctionnait encore, et la prairie qui s'étendait au-delà jusqu'au Kansas. Nick n'avait pas demandé où on l'emmenait. La seule idée qu'il avait en tête était très sombre...

Il sentit leur destination avant même de la voir, et il sut aussitôt qu'il avait deviné juste.

La libellule se posa, tous défirent leur harnais de sécurité et les gardes ninjas sautèrent hors de l'appareil en faisant poliment signe à Nick de les suivre. Il souleva le bas de sa chemise et se l'appliqua sur le nez et la bouche. C'était ça ou vomir...

— Savez-vous où vous êtes, Bottom-san ? demanda Sato en s'approchant de Nick juste au bord d'un gouffre pestilentiel.

Nick hocha simplement la tête. Il ne voulait pas parler, pour éviter que les miasmes innommables ne lui rentrent dans la bouche.

Ils se trouvaient devant la Décharge municipale N° 9 de Denver.

— Êtes-vous déjà venu ici, Bottom-san ?

Nick fit signe que non. Il ne voyait pas comment Sato pouvait parler et supporter d'aspirer encore plus de cet air empuanti. Il avait vu beaucoup de photos et de vidéos de cet endroit, mais il n'avait jamais eu à s'y rendre.

Au départ, la décharge avait été une profonde ravine qui s'étendait dans la direction nord-sud sur à peu près deux kilomètres. On en avait approfondi une partie à l'aide de bulldozers, on avait accumulé de la terre le long des bords pour former des buttes et on avait aménagé des pistes sommaires pour relier la décharge à la route communale la plus proche. Du côté ouest, les tonnes d'ordures qu'on y jetait étaient du type urbain classique : d'innombrables sacs-poubelle, du mobilier fracassé, des monceaux de tissu pourri et de détritiques organiques. On en trouvait aussi beaucoup ici, de l'autre côté, mais sur toute la profondeur du ravin, il y avait aussi des cadavres décomposés – des centaines et des centaines. Certains étaient enveloppés

d'un linceul en tissu ou en plastique, mais la plupart étaient simplement exposés au soleil de septembre. Les nuées de mouettes et de corbeaux qui s'étaient écartées de leur festin à l'apparition de l'hélico-libellule revenaient maintenant poursuivre leur repas. Une zone était réservée aux vautours qui planaient au-dessus, tels des avions en approche sur l'aéroport de Denver, attendant leur tour de se repaître des corps. Un bon nombre des cadavres au fond du ravin n'étaient plus que des squelettes aux os nettoyés et bien blancs, avec seulement quelques lambeaux de chair restés sur les côtes ou le bassin. Mais la plupart de ces corps étaient encore bien enveloppés et gonflés au point qu'il était difficile d'imaginer qu'ils aient pu être humains. Ils grouillaient de vers, et on n'apercevait que quelques bouts d'os dépassant de façon obscène de ces masses de chairs en décomposition.

Nick remarqua qu'un bon nombre de cadavres semblaient bouger et frémir sur le flanc du ravin : une illusion due aux mouvements des millions d'asticots rampant à la surface et au-dessous. Même les mouettes évitaient ces corps-là.

Dans cette admirable quatrième décennie du siècle, toutes les grandes villes américaines possédaient maintenant une décharge de ce genre à leur périphérie. Les combattants de la *reconquista*, les membres de la milice de Cinco de Mayo, les gangs de la Confrérie Aryenne, les djihadistes, les groupes de protection de quartier, et parfois les autorités elles-mêmes, avaient besoin d'un endroit comme celui-là si l'on tenait à respecter les règles d'hygiène urbaine.

Sato posa la main sur le bras de Nick et le fit s'approcher un peu plus du bord.

On ne l'avait pas désarmé, et Nick avait déjà la main droite levée. Si Okada, Ishii ou Ōta braquaient leurs armes derrière lui, Nick était prêt à se jeter sur Sato et à le saisir tout en lui vidant le chargeur de son Glock dans le ventre, la poitrine et le visage, puis à s'élancer dans le ravin sur les monceaux de cadavres en se servant de Sato comme bouclier. Et là, il prendrait son ridicule petit calibre .32 dans son étui de cheville, et il essaierait de descendre les trois ninjas en armure équipés de carabines M4...

Son corps était prêt à le faire. Mais son esprit, lui, disait : *Val, Leonard et K.T. ne sauront jamais ce qui m'est arrivé.*

Enfin, K.T. le saurait peut-être. Le DPD venait faire un tour une fois par mois à la Décharge N° 9 histoire de voir s'il y avait des cadavres intéressants. Et elle pourrait le dire à son fils et à son beau-père, à moins qu'eux-mêmes ne le rejoignent ici bientôt...

Ce que Nick considérait comme assez peu probable.

Sato lui posa la main sur l'épaule, et Nick posa la sienne sur la crosse de son Glock, sous son blouson. Les trois ninjas se rapprochèrent derrière lui.

— *Mukatsuku yo na-so desu ka ?* demanda Sato.

Nick ne savait absolument pas ce que ça voulait dire. Un adieu, peut-être. Ou un ultimatum. En fait, il s'en fichait. Son index se glissa sur la détente de

son pistolet. Maintenant, tout allait se passer en une fraction de seconde...

— Zehi, Bottom-san. *Iko u.*

Sato retira sa lourde main de l'épaule de Nick et retourna à l'hélicoptère. Avant de grimper derrière les quatre japonais, Nick remarqua que le pilote et le copilote avaient mis leur masque à oxygène pour se protéger de la puanteur débilitante.

*

Nick ignorait où ils allaient maintenant, mais en tout cas, ça n'était pas au parking de Six Drapeaux. Pas encore.

De toute façon, songea-t-il, ça ne pourra jamais être pire que la Décharge municipale N° 9 de Denver...

Il se trompait.

La libellule se dirigeait vers l'ouest à quelque deux cent quarante kilomètres à l'heure, sans jamais monter à plus de deux ou trois mille pieds. Ils survolèrent la banlieue nord de Denver et suivirent la Highway 36, puis l'échangeur de Boulder vers le massif étincelant des Flatirons.

Ils se dirigeaient vers la République populaire de Boulder.

Nick sentit son téléphone vibrer dans sa poche. Avec des gestes lents pour ne pas alarmer Sato et ses ninjas, il le sortit délicatement. C'était un texto : – *Mr B. – Vos deux visiteurs sont là et je les ai conduits à votre appartement. Je veille sur eux. Ils ont des tickets-restaurant et tout le nécessaire. Adjudant G.*

Nick remit son portable dans sa poche en s'efforçant de ne trahir aucune émotion.

L'hélicoptère survola Boulder en rasant les toits du campus universitaire, puis il grimpa au-dessus des contreforts et se mit en sustentation. Nick se pencha pour regarder en contrebas. Ils allaient atterrir dans ce qui avait été autrefois le parking du NCAR.

Il repensa à toute cette folie sur le réchauffement climatique qu'on prétendait d'origine humaine. Il avait déjà une vingtaine d'années quand cette hystérie avait atteint son apogée. Aujourd'hui, ce n'était plus qu'une histoire édifiante sur l'époque moyenâgeuse des modélisations informatiques à long terme. Pour sa part, Nick avait plutôt été content à l'idée d'avoir des étés plus longs, des hivers plus agréables et des palmiers dans le Colorado, mais en fait, au cours des décennies récentes, le climat avait été plus froid et les chutes de neige plus abondantes que la moyenne, et la science du réchauffement climatique d'origine anthropique était allée rejoindre celle du phlogistique de Herr Becher et la théorie de l'évolution selon le lamarckisme soviétique.

Le groupe pour lequel on avait construit le magnifique bâtiment vers lequel ils descendaient maintenant, le *National Center for Atmospheric Research*, avait été une des premières victimes de l'écœurement du public devant les fausses alertes des tenants du réchauffement climatique, ainsi que de la

réduction drastique des subventions fédérales. I.M. Pei, le célèbre architecte sino-américain, avait conçu ce centre de recherche en associant le grès et le verre, afin que la pierre, en vieillissant, se fonde avec l'énorme massif des Flatirons qui se dressait juste derrière, tandis que le verre refléterait le ciel changeant du Colorado. Le résultat avait été parfait pendant près de soixante-quinze ans, mais l'équipe de spécialistes de la recherche atmosphérique avait depuis longtemps vendu cette construction – la seule autorisée dans le périmètre de la ceinture verte séparant la ville de Boulder des contreforts des montagnes – à une société privée.

L'hélicoptère se posa doucement. Un petit panneau à droite de l'allée d'accès indiquait : NCAR : NAKAMURA CENTER FOR ADVANCED RESEARCH.

— Mr Nakamura a conservé les anciennes initiales, dit inutilement Sato en ouvrant la porte.

Drôlement sympa de sa part, songea Nick.

Les parties externes de l'ancien laboratoire, constituées de tours et de bâtiments aux larges baies vitrées donnant sur le ciel, la montagne et les prairies brunâtres, étaient restées des bureaux. Mais le sous-sol et l'ancienne cour intérieure étaient devenus... quelque chose d'autre.

L'accès à la grande salle souterraine se faisait par une sorte de sas, où ils mirent des chaussons en tissu vert et un bonnet de chirurgien.

Les trois ninjas restèrent dans le sas tandis que Sato accompagnait Nick dans la salle. Deux médecins ou techniciens, qui portaient une blouse et un masque en plus des chaussons et du bonnet, s'approchèrent précipitamment, mais Sato leva simplement un doigt pour les faire taire. L'un des deux salua Sato en s'inclinant très bas.

Ils longèrent une rangée de grandes cuves aux parois transparentes, sans doute du Plexiglas ou une sorte de composite verre-plastique. Chaque cuve était remplie d'un liquide verdâtre dans lequel plongeaient une vingtaine de tuyaux, dont la moitié étaient reliés à l'occupant – en majorité des hommes – qui y flottait. Une partie des tuyaux pénétraient sous la sorte de couche qu'ils portaient, tandis que d'autres étaient insérés dans les narines ou enfoncés dans la gorge. Des tubes d'intraveineuse étaient également fixés aux poignets et aux bras. À côté des cuves, des panneaux de contrôle enregistraient les données recueillies par des capteurs placés sur la poitrine, le ventre et le crâne rasé des dormeurs.

— Les tuyaux servent à l'alimentation et autres fonctions corporelles, Bottom-san, dit Sato en murmurant presque – comme s'ils étaient dans une église ou un sanctuaire. Ils ne reçoivent pas d'oxygène sous forme gazeuse. En fait, leurs poumons sont entièrement remplis de ce liquide. Il s'agit d'un fluide à très haute teneur en oxygène. L'immersion initiale est assez pénible pour le sujet, s'il est conscient, mais le corps humain, une fois l'opération terminée, apprend très vite à absorber l'oxygène sous cette forme aussi facilement que lorsqu'on aspire de l'air.

Ils avancèrent de cuve en cuve, en marchant l'un derrière l'autre dans

l'allée étroite. Chaque cuve était éclairée de l'intérieur, ce qui donnait à cette vaste salle souterraine l'aspect presque solennel d'une sorte d'aquarium fantastique. On n'entendait que le ronronnement des machines, et parfois le léger frottement des semelles de tissu sur le carrelage. Il régnait dans cet immense laboratoire une sorte d'atmosphère religieuse.

— Hormis quelques cas où le sujet est puni, chuchota Sato, nous leur retirons les tympans, les yeux et les nerfs optiques. Ils n'en ont pas besoin, comprenez-vous. Cela ne pourrait que distraire leur attention.

On les punit en ne leur retirant pas les tympans, les yeux et les nerfs optiques ? songea Nick. Tout cela n'allait malheureusement pas tarder à lui sembler affreusement logique...

— Mais qu'est-ce que c'est que ce machin ? demanda-t-il. Une expérience de science-fiction pour les longs voyages interstellaires ? Vous fabriquez des clones ? Vous voulez adapter le corps humain à la vie sous-marine ? Putain, qu'est-ce que c'est que ce cauchemar ?

Ils s'arrêtèrent devant une cuve dans laquelle flottait un homme d'une soixantaine d'années. Ses multiples tuyaux autour de la tête évoquaient la chevelure d'une Gorgone. Ses paupières cousues étaient enfoncées dans les orbites. Il n'avait plus d'oreilles, et les conduits auditifs avaient été recouverts d'une greffe de peau et de chair.

— Ce sont les premiers cobayes, expliqua Sato. Il y en a une centaine ici, au NCAR, parmi les milliers répartis à travers le pays qui terminent les tests. Il s'agit du contrôle de qualité final pour le Flashback-deux avant qu'il soit distribué en Amérique et ailleurs.

— Le F-deux ? répéta Nick, abasourdi.

— Précisément, dit Sato en posant la main contre la paroi de verre à quelques centimètres du visage de l'homme.

Nick remarqua que sa peau – comme celle de tous les autres cobayes dans leur cuve – était d'un blanc livide et ridée comme un pruneau.

— Ils vont passer le reste de leur vie dans le bonheur du flashback, poursuivit Sato. À moins de quatre kilomètres d'ici, à l'Institut Naropa, des gens dépensent des millions de dollars pour revivre leur existence entière sous administration contrôlée de flashback. Mais la drogue ordinaire exige que le sujet soit réveillé plusieurs heures par jour, afin qu'il puisse exercer ses muscles, se nourrir, éviter les escarres et autres inconvénients d'une immobilisation prolongée. L'existence qu'ils revivent, l'illusion du flashback, est constamment interrompue et violée. Alors qu'ici...

Sato montra la salle d'un grand geste de la main.

— ... ici, le département scientifique de Mr Nakamura procure des existences entières comportant uniquement les moments les plus heureux, qu'on ne se contente pas de *revivre*, comme avec le flashback, mais qu'on peut *restructurer* comme on le souhaite, en fonction de ses fantasmes et de son imagination. Ici, les gens vivent un avenir de bonheur avec les êtres chers qu'ils ont perdus. Les infirmes dans la vraie vie peuvent de nouveau

marcher et courir, et continueront de le faire jusqu'à la fin de leur existence sous F-deux. Ceux qui ont raté leur vie trouvent le succès dans ces cuves, avec cette drogue, et personne ne souffre. Avec ce genre de flash, Bottom-san, il n'y a ni échec ni chagrin. On ne ressent pas de douleur avec le Flash-deux. Aucune.

— C'est une réalité... marmonna Nick.

Il voulait parler de la drogue. Après toutes ces années de rumeur, le F-deux n'était donc pas un mythe... Il était là, bien réel.

— Oh, oui. Pour ces hommes et ces femmes, tout ce qu'ils rêvent est une réalité *totale*, dit Sato en se méprenant sur le sens de la remarque de Nick. Pour ce groupe privilégié, la seule différence entre la vie sous Flashback-deux et ce que nous appelons « la vraie vie » est la merveilleuse absence de souffrance physique, ainsi que de toute expérience, émotion ou souvenir douloureux.

— Combien de temps... *vivent-ils* ? demanda Nick.

Il sentait encore sur ses vêtements la puanteur de la Décharge N° 9. Il aurait préféré être là-bas.

— Nos meilleures prévisions, basées sur dix ans de recherches, conduisent à une estimation de soixante-dix à quatre-vingts ans. Pour certains, un peu plus. Une vie riche, bien remplie, et *heureuse*.

Nick se couvrit la bouche avec la main. Au bout d'un moment, il la retira et dit d'une voix grinçante :

— Que ce soit au Japon ou ailleurs, tout citoyen japonais qui utilise du flashback encourt la peine de mort.

— Rien ne va changer, Bottom-san. Cette loi continuera d'être strictement appliquée, comme c'est le cas également dans le Califat Global.

Nick secoua la tête.

— Vous allez vendre ce produit, ce F-deux...

Il s'interrompit. Il ne savait pas comment terminer sa phrase.

— À un prix inférieur à celui du flashback d'origine, dit Sato avec fierté. Le F-deux coûtera un nouveau dollar pour une quarantaine d'heures. Même les SDF auront les moyens de s'en procurer.

— Vous ne pouvez pas donner un aquarium à chacun des trois cent quarante millions d'habitants, rétorqua Nick. Et qui va nourrir ces millions de flasheurs ? C'est déjà assez difficile comme ça en ce moment.

— Bien sûr qu'il n'y aura pas de cuves, Bottom-san. Les clients devront se débrouiller pour se trouver un flashodrome, ou un endroit privé et confortable, pour s'adonner au Flash-deux. Naturellement, la cuve est la meilleure solution. Nous estimons que la mise à disposition d'endroits comme celui-ci – peut-être pas très différents de l'installation du NCAR – constituera un nouveau créneau industriel très prometteur dans les quelques années à venir. Nous pensons que d'autres nations, celles qui n'autorisent aucune forme de flashback sur leur territoire, accepteront sans doute de fabriquer de telles cuves à immersion totale pour les Américains.

Nick compta mentalement ses cartouches. Il en avait quinze dans le chargeur de son Glock, et un chargeur de rechange dans la poche de son blouson. Trente au total. Il faudrait peut-être plusieurs balles pour briser une de ces cuves, en admettant que ce soit faisable avec du simple 9mm. Son petit calibre .32, lui, comptait pour du beurre... il ne pouvait certainement rien contre ce genre de super-Plexiglas. Et si c'était du Kevlar-3 transparent, même le Glock n'avait aucune chance. Plus tard, Nick se rendit compte que cette probabilité était la seule chose qui l'avait empêché de passer à l'acte.

Les deux hommes restèrent un long moment silencieux au milieu des ombres vertes : Hideki Sato plongé dans sa contemplation, Nick Bottom bouillonnant de rage impuissante.

— Pourquoi me montrez-vous tout ça ? demanda-t-il enfin en regardant Sato droit dans les yeux.

Le colosse eut un léger sourire.

— Il est temps de partir, Bottom-san, si je veux pouvoir vous ramener à votre véhicule dans le délai que je vous avais promis. Plus tard dans la journée, quand vous parlerez à Mr Nakamura, n'oubliez pas la possibilité du NCAR.

— Je n'oublierai jamais le NCAR, répondit Nick.

1.17
Denver
Samedi 25 septembre

— Où sont-ils ?

Nick était dans le sas de contrôle des armes, et il n'y avait que l'adjudant G. derrière le comptoir.

— Votre fils est parti, Mr B., et votre beau-père a eu une sorte d'attaque, ou une crise cardiaque, répondit l'ex-marine.

— Parti ? cria Nick. Qu'est-ce que ça veut dire, Val est *parti* ? Où ça ?

— Nous ne savons pas, Mr B. Il a grimpé sur le toit par un vasistas et il est descendu à la corde. Je vais vous montrer.

— Et Leonard – mon beau-père –, il est vivant ?

— Oui. Le Dr Tak s'en occupe.

— Laissez-moi entrer, adjudant. Actionnez la porte.

— Je ne peux pas, Mr B. Pas tant que vous ne m'aurez pas remis les deux armes que vous avez emportées ce matin. Vous connaissez la règle.

— Je la connais, dit Nick.

Il revint au comptoir et posa un billet de cinquante anciens dollars. Il était presque au bout de l'« avance » que Nakamura lui avait versée.

L'adjudant déclencha l'ouverture de la lourde porte blindée.

*

Le vrai nom du Dr Tak était Sudaret Jatisripitak, mais tout les résidents l'appelaient Dr Tak. Il avait fui la Thaïlande pendant la dernière révolution « *Thai Rak Thai* – Les Thaï aiment les Thaï » qui avait tué un cinquième de la population de ce pays, et il avait découvert qu'il pouvait gagner correctement sa vie, sans diplôme médical américain, simplement en soignant au noir les quelques milliers de résidents de l'ancien Centre commercial de Cherry Creek. En conséquence, le cubi du Dr Tak était l'un des plus spacieux et occupait la moitié de l'étage de l'ancien grand magasin Macy's. Nick y trouva Leonard endormi dans l'un des cubicules de soins d'urgence, près de l'entrée de la tanière du Dr Tak.

Nick fut saisi de terreur en voyant la batterie d'intraveineuses et de tuyaux

divers reliés à son beau-père. Non, il n'oublierait pas le NCAR de sitôt...

Tak entra dans le cubicle. C'était un petit homme dans les soixante-dix ans, mais ses cheveux courts étaient encore d'un noir de jais. Il dit à Nick en lui serrant la main :

— Il va s'en sortir. Monsieur l'adjudant G. a trouvé votre beau-père évanoui dans votre cubi, et j'ai procédé à divers examens. Le professeur Fox a brièvement repris connaissance, mais il dort actuellement.

— Qu'est-ce qu'il a ? demanda Nick.

Leonard lui semblait beaucoup plus âgé que lorsqu'il lui avait confié Val à Los Angeles cinq ans plus tôt.

— Je pense qu'il a été victime d'une angine de poitrine due à une sténose aortique. L'épisode syncopal a résulté de la douleur et du manque d'oxygène au niveau cardiaque.

— Qu'est-ce que ça veut dire, un « épisode syncopal » ?

— Un évanouissement. Il a perdu connaissance.

— Je crois savoir ce que c'est qu'une angine de poitrine, mais la, heu... sténose aortique ?

— Il s'agit d'un rétrécissement anormal de la valve aortique. Parfois, dans des circonstances particulières – un gros effort, ou une tension nerveuse importante –, ce rétrécissement peut bloquer le flux sanguin du ventricule gauche du cœur. Les symptômes de votre beau-père ont été son angine de poitrine et sa syncope.

— Est-ce que ça se soigne ? demanda Nick à voix basse en contemplant le visage du vieillard endormi. (Dara avait adoré son père.) Est-ce qu'il peut s'en remettre ?

— Ce sont deux questions très différentes, répondit le Dr Tak en souriant. Dans quatre pour cent des cas, le premier symptôme de la sténose aortique est la mort. Votre beau-père a eu de la chance en ce sens que ses symptômes se sont limités à l'angine et à la perte de connaissance. D'après mes premiers tests – et je dispose d'un excellent matériel de diagnostic, Mr Bottom –, je dirais que nous avons affaire à un problème cardiaque qu'on appelle « sténose aortique sénile dégénérative »...

— Sénile ? s'écria Nick.

— Le terme signifie simplement que ce problème apparaît de façon naturelle chez des gens âgés de plus de soixante-cinq ans. En vieillissant, les collagènes de la valve sont progressivement détruits et remplacés par des dépôts de calcium. Les phénomènes de turbulence s'amplifient, ce qui conduit à un épaississement et à une sténose de la valve, en même temps qu'à une diminution de la mobilité due à la calcification. Quant à savoir pourquoi la sténose aortique ne survient que chez certains patients, cela reste un mystère. Toujours est-il que c'est le cas pour votre beau-père.

— Est-ce qu'on peut faire quelque chose ? demanda Nick.

Le Dr Tak se détourna de son patient et dit à voix basse :

— Une fois qu'on a observé les symptômes d'essoufflement, d'angine ou

d'évanouissement, on ne peut pas grand-chose pour un patient de l'âge du professeur Fox, à part une intervention chirurgicale pour remplacer la valve atteinte.

— Est-ce que ça coûte cher ? Est-ce que c'est couvert par l'assurance maladie ?

Le Dr Tak grimaça un sourire.

— Je ne suis pas chirurgien. Depuis l'implosion du système de santé dans votre pays, Mr Bottom, le temps d'attente pour le remplacement d'une valve aortique est d'un peu plus de deux ans. Cette procédure nécessite le prélèvement de valves bioprothétiques sur des chevaux ou des vaches, ce qui prend déjà beaucoup de temps et fait l'objet de priorités en fonction des patients. De plus, tous les malades recevant une telle prothèse ont besoin de médicaments pour leur système immunitaire ainsi que d'un traitement à vie pour fluidifier le sang, par exemple à base de warfarine – qu'on appelle aussi Coumadine –, afin d'éviter la formation de caillots à la surface de la valve. C'est un médicament très coûteux et qui n'est pas couvert par l'assurance maladie.

— Et ne me dites rien, laissez-moi deviner, grinça Nick entre ses dents. La plupart des gens qui souffrent de cette... sténose aortique... ne vivent pas assez longtemps pour pouvoir bénéficier de l'opération subventionnée par le gouvernement. Et même quand ils y arrivent, ils n'ont pas les moyens de se payer le traitement dont vous parlez.

— C'est exact, dit le Dr Tak. Autrefois, quand j'étais jeune médecin à Bangkok, nous nous attendions tous à une percée significative dans les recherches génétiques visant à cloner des valves humaines, qui n'auraient pas nécessité ces traitements immunitaires et anticoagulants – les rares transplantations effectuées par prélèvement sur des cadavres humains ne posent pas de problèmes d'auto-immunité. Mais bien sûr, avec l'effondrement des grands groupes pharmaceutiques en Amérique du Nord suite à votre prétendue réforme du système de santé, et en l'absence de financement public de la recherche en Amérique et dans les pays européens, ces espoirs se sont évanouis.

— Il n'y a donc rien que vous puissiez faire pour Leonard, Dr Tak ? Rien que *nous* puissions faire ? Rien que *je* puisse faire ?

— Je vais lui donner des antalgiques au cas où il aurait une nouvelle angine de poitrine. Il doit éviter tout effort physique, et aussi, bien sûr, toute excitation ou stress.

Nick ne put s'empêcher d'éclater de rire. Voyant que le Dr Tak le regardait en fronçant les sourcils comme seuls les médecins savent le faire, il expliqua :

— Leonard vient juste de s'échapper de Los Angeles, docteur, et il a réussi à sortir mon fils de cette zone de guerre. Je ne sais pas comment il a fait, mais je lui en serai toute ma vie reconnaissant. Si je pouvais lui donner mon cœur entier pour qu'on le lui greffe, je le ferais tout de suite.

— J'accepte, fit la voix fluette du professeur émérite George Leonard Fox

derrière eux. Dr Tak, si vous voulez bien préparer mon gendre pour une transplantation cardiaque immédiate. Et tant que vous y êtes, prenez-lui aussi la prostate et les reins. Les miens me tiennent éveillé toute la nuit.

Nick et le médecin se retournèrent, mais Nick fut le seul à rougir. Il s'agenouilla à côté du lit.

— Ça fait longtemps que vous êtes réveillé, Leonard ?

— Suffisamment pour entendre toutes les mauvaises nouvelles. Est-ce que j'en ai raté des *bonnes* sur mon état ?

— Ma foi, dit Nick, quatre pour cent de ceux qui en souffrent ont pour premier symptôme la mort immédiate. Ça n'a pas été votre cas.

Leonard sourit.

— J'ai toujours été content de faire partie de la majorité ordinaire. En fait, je me sens plutôt en forme pour un vieux schnoque qui vient de frôler la mort. Détendu, même. Qu'est-ce que vous avez mis dans cette intraveineuse, Dr Tak ?

— Un léger tranquilisant.

— J'aimerais que vous m'en mettiez quelques centaines de cachets dans un sac quand je partirai. (Leonard prit la main de Nick et la serra.) Parce qu'on va partir bientôt, j'imagine ?

— Je pense que c'est nécessaire.

— Est-ce que Val est revenu ? demanda Leonard en serrant encore plus fort la main de Nick.

— Non. J'ai encore du mal à croire qu'il ait même réussi à quitter le bâtiment.

Comme s'il venait juste de se souvenir de quelque chose, Leonard chuchota :

— Le téléphone...

Il lâcha la main de Nick et lui fit signe de se pencher plus près. Nick approcha son oreille des lèvres du vieil homme.

— Le téléphone de Dara, Nick. Il est dans votre cubi. Il est protégé par un double mot de passe. Le premier est « songe » – s... o... n... g... e... Le mot de passe du deuxième niveau est « Kildare », le nom de son perroquet quand elle était petite. J'ai réussi à le deviner. Il permet d'ouvrir des fichiers textes datant des quelques mois avant sa mort. Le texte que j'ai compris... c'est important. *Très* important. Plus important que de retrouver Val. Il faut que vous le lisiez... regardez les vidéos. Son journal... ou les notes qu'elle a prises pour vous. Je crois que... ça change tout.

Nick ne savait pas quoi dire... *Plus important que retrouver Val ?* Qu'est-ce qui pouvait être plus important que ça pour son grand-père ? Ou pour Nick lui-même ?

— Allez-y maintenant, souffla Leonard. Le téléphone... allez-y *tout de suite*. (Et d'une voix plus forte :) Le Dr Tak m'aidera à m'habiller et à me préparer à voyager, vous voulez bien, docteur ?

Tak fronça encore les sourcils.

— Vous ne devriez pas voyager avant quelque temps, professeur Fox. Vous avez besoin de repos. Plusieurs jours de repos.

— Oui, oui, fit Leonard, mais vous pourrez quand même m'aider à m'habiller, n'est-ce pas ? Pendant que Nick va s'occuper de deux ou trois petites choses ? Puisque je ne fais pas partie des Quatre Pour Cent Réellement Surpris, il faut bien que j'occupe le temps qui me reste à vivre.

Le Dr Tak fronçait toujours les sourcils, mais il finit par accepter.

— Je reviens vous chercher dans quelques minutes, Leonard, dit Nick.

Il emmena le Dr Tak un peu à l'écart et lui glissa dans la main les derniers gros billets restant de l'avance que Nakamura lui avait faite. Cela lui laissait seulement une trentaine de dollars en petites coupures, et plus rien sur sa carte NIC, mais cela n'avait pas d'importance.

— C'est beaucoup trop, dit le Dr Tak.

Nick secoua la tête.

— Vous m'avez déjà aidé quand je n'avais pas de quoi vous payer. Et ça paiera aussi les médicaments dont Leonard va avoir besoin dans l'immédiat. De toute façon, si je garde cet argent, je ne ferai que le dépenser en vin, en femmes et en chansons...

Il referma la main du vieux médecin sur la petite liasse de billets.

— Merci, Dr Tak.

*

L'adjudant G. était dans le hall où il attendait impatiemment de pouvoir montrer à Nick comment Val s'était échappé. Comme c'était plus ou moins sur le chemin de son cubi, Nick le suivit tandis que l'ancien marine grimpait l'escalator immobilisé avec l'agilité d'une jeune recrue au camp d'entraînement de Parris Island. Nick le suivit plus lentement à cause de ses côtes fêlées.

— Mon gamin a fait *ça* ? dit-il une fois sur la mezzanine, en regardant le câble – qu'il aurait été lui-même incapable d'atteindre – et le vasistas brisé dix mètres plus haut.

— Oui, dit l'adjudant G. sans cacher son admiration. Avec une dizaine de kilos de corde, de pitons et de mousquetons à l'épaule. Quand je l'ai amené dans votre cubi tout à l'heure avec son grand-père, j'ai trouvé le gamin un peu gringalet par rapport à la description dans l'avis de recherche du DSI.

Nick ne put s'empêcher de réagir à la remarque.

— Pour un gringalet, il saute et il grimpe pas si mal que ça...

L'adjudant G. entra le code d'accès et ils montèrent sur le toit. Passant à côté du vasistas brisé, Nick s'arrêta un instant pour jeter un coup d'œil en contrebas. Le bac de terre de la fontaine était jonché de débris de verre. Il suivit ensuite les traces de sang qui menaient à l'angle sud-ouest de la terrasse.

— J'ai remonté la corde et je l'ai enroulée, dit l'adjudant, mais je l'ai

laissée attachée.

Nick était inquiet de voir autant de sang. Son fils avait dû se faire une profonde entaille pendant son escalade.

L'adjudant lui désigna le mur sud du parking.

— Cette vidéocaméra a eu à peine le temps de le filmer quand il est passé devant pendant sa descente, mais elle l'a récupéré ensuite, quand il s'est dirigé vers ce pont là-bas.

— Qu'est-ce qu'il est allé y faire ?

Le chef de la sécurité haussa les épaules.

— À mon avis, il avait caché une arme, mais comme il portait un blouson, c'est difficile à dire. Votre fils est resté un moment de l'autre côté du pont, et puis il est parti vers l'ouest en boitillant. J'étais occupé avec votre beau-père, mais dès que j'ai eu un peu de temps, je suis allé jeter un coup d'œil. J'ai vu que votre fils avait pas mal saigné.

— Grave ? demanda Nick.

L'inquiétude était perceptible dans sa voix. *C'est un peu tard pour jouer les pères attentionnés, tu ne crois pas ?* fit une voix plus honnête dans sa tête.

— Il a sans doute besoin de quelques points de suture et d'un pansement, mais il ne risque pas de se vider de son sang. J'ai demandé à Lennie et Dorrie de surveiller particulièrement les caméras externes tout l'après-midi, au cas où Val serait revenu près du pont ou nous observerait de l'autre côté de la rue. Rien, pas un signe.

— Bon, O.K., fit Nick. Merci.

Il retourna à l'escalier en évitant de trop regarder les traces de sang. C'est vrai qu'il avait vu bien pire.

Soudain, il se revit dans les Jardins botaniques de Huntington le lundi précédent, dans la grisaille de l'aube, agenouillé à côté de son jeune agresseur blessé qui le suppliait de l'épargner. Ce garçon devait avoir trois ou quatre ans de plus que Val, et avait certainement passé sa soirée avec ses copains à tirer sur des citoyens sans défense, comme on tire sur des lapins – pas de chance, Nick était armé, lui... –, mais qui serait l'homme impitoyable qui pointerait le canon de son Glock sur le front de Val, en se protégeant le visage des projections de cervelle et d'os, si toute cette merde devait durer encore longtemps ?

Arrête, connard. Ça n'aide vraiment pas...

— Qu'est-ce que je fais de la corde, Mr B. ? lança l'adjudant G. qui était resté dans l'angle du toit.

— Je reviendrai la chercher plus tard, mentit Nick.

*

Son cubi était un vrai désastre. Non seulement ses vêtements avaient été lancés à travers la pièce, le contenu de ses tiroirs déversé par terre et les tiroirs eux-mêmes jetés n'importe où, mais il y avait l'amoncellement

habituel d'emballages médicaux en papier et en plastique laissés là quand le Dr Tak avait pratiqué les premiers soins sur Leonard.

Nick ne fit pas attention à ce foutoir. Il ne pensait qu'à ses dossiers éparpillés sur le bureau.

Est-ce que Val a lu les documents du grand jury ?

Mais oui, bien sûr qu'il les a lus...

D'un revers de main, Nick balaya la pile de dossiers. *Est-ce que Val a pu croire que j'ai essayé de tuer sa mère ?*

Mais oui, bien sûr qu'il l'a cru... Après tout, Nick était aussi l'homme qui s'était débarrassé de son fils en le fourguant à son grand-père à Los Angeles, et qui n'était jamais revenu le voir... qui n'avait jamais eu assez d'argent pour payer à son fils le voyage à Denver pour une visite... qui ne lui téléphonait que deux ou trois fois par an, et qui avait complètement oublié son anniversaire. Comment ne pas croire qu'un père comme ça soit capable d'organiser le meurtre d'une épouse infidèle ?

Nick s'assit en se prenant la tête entre les mains et essaya de respirer calmement.

Pour quatre pour cent des gens ayant ce problème, le premier symptôme observable est la mort subite.

Oui, vraiment pas de chance pour ces quatre pour cent... Le père de Nick avait eu la mauvaise idée de se faire tuer quand son fils était encore très jeune, mais au moins, il s'était bien occupé de lui quand il était encore en vie et qu'il avait le temps. Sans la moindre pointe de mélodrame, Nick comprit qu'il n'arriverait jamais à recoller les morceaux avec Val, quand bien même ils passeraient le reste de leur vie ensemble.

En ce qui me concerne, songea Nick, ça ne devrait pas dépasser huit heures...

Pour Nick, c'était une certitude. S'il ne parvenait pas à s'enfuir avec Val et Leonard, s'il n'arrivait pas à vivre dans la vraie vie ce rêve merveilleux qu'il avait fait ce matin, il était convaincu que l'entretien qu'il allait avoir avec Mr Nakamura ne se terminerait pas bien pour un certain ex-flic du nom de Nick Bottom. Il sentait déjà l'odeur de son cadavre en décomposition.

— Ah, merde...

Il referma la porte de son cubi et se déshabilla entièrement, en jetant tous ses vêtements dans un coin de la pièce. Il se mit sous la douche et se frotta presque jusqu'au sang, sans réussir à éliminer tout à fait la puanteur de la Décharge N° 9.

Le souvenir de l'odeur du NCAR était plus subtil – un mélange de chlore et d'autres produits chimiques, comme au bord d'une piscine bien entretenue –, mais beaucoup plus terrifiant.

Nick se rhabilla rapidement – des sous-vêtements et des chaussettes propres, une chemise bleue à carreaux qu'il avait si souvent lavée qu'elle était d'une douceur presque obscène, des chinos qui n'étaient pas aussi serrés qu'il y a quinze jours. Il remit son Glock dans son étui à sa ceinture ainsi que le petit calibre .32 fixé par un Velcro à sa cheville.

Et il chercha le portable de Dara. Il n'était pas sur le bureau ni sur le lit.

Quelqu'un l'a volé. Un de mes voisins, ou un autre résident, est venu ici et l'a pris pendant que l'adjudant G. et le Dr Tak s'occupaient de Leonard, Ou Val l'a peut-être emporté, ou il est revenu le prendre...

Nick fit un effort pour se calmer. S'il continuait à frôler l'hystérie comme ça, il allait devoir piocher dans les tranquillisants de Leonard.

Il se mit à quatre pattes pour regarder sous le lit, derrière le bureau, dans tout ce bazar... et finit par le trouver coincé entre le placage de bois et la plinthe, où il avait dû tomber.

Ah, mon Dieu, faites qu'il ne soit pas cassé.

Comme si Dieu allait faire quelque chose pour Nick Bottom...

L'écran rayé du portable s'alluma, mais seulement pour l'informer que la batterie était trop faible.

Nick fouilla encore dans le bric-à-brac qui jonchait le sol et trouva son chargeur. Nick et Dara avaient acheté leurs téléphones en même temps, et ce chargeur s'adaptait aux deux.

Les fichiers s'étaient refermés et réencryptés automatiquement quand le téléphone s'était éteint, et Nick dut taper de nouveau le mot de passe *songe*.

Avec la chance que j'ai, je parie que ça ne marchera pas... Mais tout se passa bien.

Nick commença par les énormes fichiers vidéo pour voir Dara. Malgré les milliers d'heures qu'il avait passées sous flash avec elle au cours des cinq dernières années – sauf la semaine écoulée –, son cœur battait follement à l'idée de voir une nouvelle vidéo d'elle.

Elle n'y était pas.

Mais Danny Oz, lui, y était. Et Delroy Nigger Brown. Et Derek Dean. Et Don Khozh-Ahmed Noukhaev. Et une vingtaine d'autres, des visages familiers que Nick avait connus à l'époque de l'enquête sur le meurtre de Keigo Nakamura.

C'étaient les dernières heures du documentaire de Keigo qui avaient disparu...

Nick ne se demanda même pas – pas encore – comment Dara avait pu en récupérer une copie. *À moins que ce ne soit elle l'assassin...* Il laissa la question de côté pour l'instant et fit défiler rapidement les interviews, trop impatient pour les écouter dans leur intégralité. Il se contentait de sauter d'un sujet d'interview au suivant.

Voilà, c'était là. Il y avait là quelque chose d'absolument *incroyable*.

Don Khozh-Ahmed Noukhaev était en train de parler des laboratoires de Nara, au Japon, où le flashback avait été *réellement* inventé, et de nouvelles installations situées à côté de Wuhan, Shantou et Nankin, destinées à produire en masse le Flashback-deux. Noukhaev évoquait en souriant les réseaux de distribution qui alimenteraient le monde entier à partir du Japon – exactement comme ils l'avaient fait ces quinze dernières années.

Nick poursuivit son exploration. Il entendait la voix de Keigo Nakamura

posant les questions – seules les réponses devaient figurer dans son documentaire –, mais alors que ces questions et réponses étaient similaires à ce qu'on trouvait dans les enregistrements antérieurs, il y avait là des éléments nouveaux – des indices – qui commençaient à former un tout, même si on n'en écoutait que des bribes.

Rien que ces vidéos pourraient l'aider à comprendre ce que Keigo Nakamura avait en tête avec son foutu documentaire – à défaut de découvrir qui l'avait tué à cause de ça – avant son entretien avec Nakamura plus tard dans la journée.

Bien sûr, s'il était encore ici quand viendrait l'heure de la rencontre, il aurait sans doute tout perdu de toute façon. À présent, son but n'était plus de résoudre le meurtre de Keigo Nakamura après six années d'enquêtes vaines, mais de récupérer son fils et son beau-père, et de *s'enfuir*.

Même si, contrairement au rêve qu'il avait fait, il n'avait nulle part où aller... La République du Texas n'acceptait pas les criminels recherchés – et le temps qu'il arrive à la frontière, ce serait son cas –, et encore moins des criminels accompagnés de leur fils et de leur beau-père.

Nick referma le fichier vidéo et se servit du deuxième mot de passe – *Kildare* – pour ouvrir les fichiers textes.

Les premiers, datant de deux mois avant le meurtre de Keigo, lui coupèrent le souffle.

Le texte n'était pas très long, bien que couvrant les sept derniers mois de la vie de sa femme. Elle n'avait écrit que quelques notes pour lui (ou pour elle-même ?) dans les semaines précédant et suivant immédiatement le meurtre de Keigo, et pratiquement rien pendant les mois d'hiver, jusqu'aux quelques jours précédant sa mort.

Nick ne balaya pas ces fichiers comme il l'avait fait avec les vidéos. Il les lut entièrement.

... participation de la Sécurité intérieure et du FBI, mais Mannie Ortega garde l'affaire au sein de son département...

... Harvey ne veut pas passer tout ce temps loin de sa famille, mais il voit que c'est une chance unique pour sa carrière...

... si seulement je pouvais le dire à Nick, mais j'ai juré à mon patron et à son patron, par écrit, de garder ça pour moi jusqu'à ce que...

... Harvey ne cesse de dire que s'interroger sur les mobiles de la fille ne sert à rien, mais ils me semblent quand même importants, parce que nous prenons tous de tels risques avec...

... le DA pense qu'on peut attendre encore une semaine avant de récupérer le témoin – ce sera le travail des Feds, de la DSI ou de la CIA –, mais Harvey a peur que si on attend trop longtemps, même avec tous les enregistrements vidéo et audio qu'on a, ça pourrait bien...

... L'amour ? Un sentiment de trahison ? Comment une personne qui en aime une autre – deux autres – à ce point peut-elle leur faire une chose pareille ? Cela n'intéresse pas Ortega et Harvey, mais moi, la question me tourmente. Si seulement

je pouvais en parler à Nick...

... aimer autant deux hommes de façons si différentes est possible, mais être déchirée entre eux comme ça, c'est vraiment terrible...

... ces meurtres changent tout, à mon avis, mais Ortega insiste pour dire que ça ne change rien, et Harvey semble d'accord avec lui. Je souffre de voir Nick déployer tant d'efforts sans savoir ce que Harvey et moi avons fait juste sous son nez...

... parfois, j'ai envie de laisser simplement un petit mot à Nick – nom véritable : Kumiko Catherine Catton –, histoire de voir ce que ça donne. Mais je ne peux pas...

... rien qu'à relire les transcriptions de Kumiko, mon père me manque et je l'aime encore plus, tout bizarre qu'il soit. Il faut que je l'appelle ce soir, ne serait-ce que pour lui souhaiter la bonne année.

... ce que dit Ortega me semble absolument inacceptable. Harvey va obéir. Il me dit que toutes ces histoires clandestines ont déjà failli lui coûter son mariage, et que ses enfants ne le reconnaissent plus quand il rentre à la maison. Mais je suis sûre qu'au fond de lui-même, il est d'accord avec moi que ça ne peut pas se terminer simplement comme ça. Non, pas comme ça. Je suis censée m'éclipser demain pour passer un moment avec Harvey dans ce motel de Denver où nous avons stocké tous les documents, et il insiste pour que ce soit la dernière fois, mais je ne suis pas d'accord. Je le lui ai dit. Je lui ai dit que je raconterai à Nick toute cette triste et terrible histoire, à moins que nous ne trouvions un moyen de continuer...

Nick essuya ses yeux pleins de larmes en lisant cette dernière note fragmentaire, écrite par une femme qui ne savait pas qu'elle allait mourir le lendemain.

Combien de nous le savent ? se demanda Nick. Savent qu'ils vont mourir le lendemain ?

Ou le soir même ?

Quand son téléphone sonna, Nick faillit faire un bond. Il avait passé trois quarts d'heure à regarder les vidéos et à lire le journal de Dara. Le pauvre Leonard devait croire qu'il l'avait oublié...

— Nick Bottom, répondit-il.

Mais il n'y avait personne au bout du fil, et l'identifiant était masqué comme c'est le cas avec les portables prépayés.

Bon, se dit Nick en remettant son téléphone dans sa poche, j'ai bel et bien oublié Leonard. Ces informations contenues dans le vieux portable de Dara changeaient effectivement *tout*. Il sentit les rouages de son cerveau se remettre à fonctionner comme autrefois, quand il travaillait dans la brigade des crimes majeurs et ailleurs... les pièces se mettaient en place, et l'image du puzzle commençait à apparaître.

Tout était là. Il essuya ses larmes en se maudissant d'avoir été aussi aveugle.

Tout avait *toujours* été là. Dara avait essayé de le lui faire comprendre sans le lui dire. Et il avait été bien trop absorbé par son ambition personnelle et son petit jeu égoïste de flic, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pour

vraiment l'écouter, vraiment la regarder.

Sa priorité, maintenant, avant même d'aller chercher Leonard, était d'envoyer par mail l'intégralité des vidéos et des textes à tous les gens en qui il avait confiance.

Au bout de deux minutes de réflexion, il trouva cinq noms. Deux minutes après, il en avait deux de plus, dont le Chef de la CHP, Dale Ambrose. K.T. faisait partie de la liste... mais il fallait aussi envoyer cet e-mail à des gens ayant des relations à des niveaux plus élevés, des gens hors de portée de ceux qui avaient réussi à atteindre Keigo Nakamura, Harvey Cohen et Dara Fox Bottom, et sans doute à présent Delroy Nigger Brown, lui aussi.

Le huitième nom, aussi incroyable que cela puisse paraître, était celui du Conseiller fédéral de la Côte Ouest, Daichi Omura.

Est-ce qu'on permet à l'assassin de savoir, même indirectement, qu'on connaît son identité ? Dans le passé, Nick avait parfois joué à ce jeu, pour diverses raisons, et cela avait marché.

Enfin, quelquefois...

Mais là, il n'était pas sûr que l'information parvienne à... Son téléphone sonna et vibra de nouveau, le faisant sursauter.

— Nick Bottom.

Il y eut un silence, mais il y avait bien quelqu'un à l'autre bout du fil. Encore une fois, l'identifiant était masqué.

— Allô ?

— Viens me chercher, fit une voix.

Il fallut quelques secondes au cerveau enfiévré de Nick pour reconnaître celle de son fils.

— Val ?

— Viens me chercher le plus vite possible.

— Val, où es-tu ? Tu vas bien ? Val, ton grand-père... Leonard a eu une sorte de crise cardiaque. Il se remet pour l'instant, mais il va avoir besoin qu'on s'occupe de lui. Et toi, tu as besoin d'un médecin ? Val ?

— *Viens me chercher.*

Dans la voix de son fils, étrangement altérée et âgée, il y avait quelque chose de plus que le stress ou la douleur. De la colère ? De la rage ?

— C'est d'accord, dit Nick. Où es-tu ?

— Tu vois où est Washington Park ?

— Oui, bien sûr, ça n'est qu'à quelques minutes d'ici.

— Va dans Marion Parkway, du côté ouest du lac... le grand lac, Smith Lake, je crois que ça s'appelle... un peu après le village de tentes et de cabanes.

— Très bien, fit Nick. Où est-ce que tu seras...

— Qu'est-ce que tu as comme voiture ?

— Un vieux hongre G.M. tout rouillé, avec des impacts de balles dans le capot.

— Tu peux être là dans un quart d'heure ?

— Tu es blessé, Val ? Ou tu as des problèmes avec quelqu'un là-bas ? Réponds simplement « ouais » si tu n'es pas libre de parler.

— Quand est-ce que tu peux être là ?

Nick s'interrompt un instant pour reprendre son souffle. Son téléphone et sa connexion Internet étaient peut-être sur écoute. Très probablement. Pour envoyer ses e-mails avec les vidéos et textes joints aux huit personnes qu'il avait choisies, il allait se servir de l'ordinateur encrypté de l'adjudant G., installé dans le bureau de la sécurité. Cela lui prendrait sans doute quelques minutes. Ensuite, il allait devoir emmener Leonard jusqu'à sa voiture, avec tous les vêtements, perfusions et autres trucs médicaux dont il avait besoin.

Avant de s'occuper de Val, il pourrait se rendre au parking de Six Drapeaux Au-dessus Des Juifs pour y récupérer la voiture fournie par K.T., ce qui leur permettrait ensuite de prendre directement l'I-70 et de quitter la ville... mais il valait mieux récupérer le garçon le plus vite possible. Val avait vraiment l'air bizarre.

— Disons dans une heure, Val. Je serai du côté ouest du Smith Lake dans Washington Park, et on...

Mais Val avait déjà raccroché.

2.05

Denver

Samedi 25 septembre

Une fois dans Washington Park, Val avait projeté de menacer quelqu'un avec son arme pour l'obliger à lui donner son portable – en fait, de *voler* son portable à un SDF – pour appeler son vieux et lui fixer un rendez-vous –, mais finalement, les gens qu'il rencontra dans le parc furent ravis de lui en prêter un. Et ça, *après* lui avoir fourni un bon repas bien chaud, donné une couverture et un oreiller, et l'avoir laissé dormir tranquillement quelques heures.

Il y avait un certain nombre de SDF dans le parc, mais les deux que Val rencontra d'abord étaient un couple de Noirs, dont il apprit rapidement qu'ils s'appelaient Harold et Dottie Davison. Ils étaient plus âgés que son père, mais plus jeunes que Leonard, dans cette tranche d'âge que Val avait du mal à estimer – la soixantaine, sans doute. Les cheveux crépus et les longs favoris de Harold commençaient à grisonner. Pensant qu'ils seraient facilement intimidés, Val s'en approcha en gardant la main dans la poche de son blouson, les doigts serrés autour de la crosse de son Beretta.

Ils le saluèrent aussitôt et se présentèrent. Dottie s'exclama en voyant la cheville ensanglantée de Val, et le fit asseoir sur une souche devant leur petite tente pendant qu'elle allait chercher de la teinture d'iode et autres produits médicaux. Elle retroussa le bas du pantalon et entreprit de nettoyer la plaie, en lui disant qu'il faudrait vraiment poser des agrafes. Elle lui fit ensuite un pansement avec des bandages propres.

Une fois l'opération terminée, Val s'apprêtait à exiger leur téléphone quand Dottie lui dit :

— Tu dois avoir faim, mon garçon. À te regarder, je parie que tu n'as rien mangé depuis le petit déjeuner, ou même avant. Tu as de la chance, on a une marmite de soupe aux haricots et au bacon sur le feu. Il y a aussi un bol et une cuillère qui t'attendent.

C'était une soupe que Val adorait. Sa mère lui en faisait le week-end, et aussi quand il n'avait pas à aller à l'école. Juste de la soupe en conserve, mais elle était salée avec un bon goût de bacon, et il la trouvait formidable. Il n'en avait plus jamais mangé depuis qu'il vivait avec Leonard.

Dottie Davison avait aussi fait des biscuits tout frais et tout chauds, dont Val n'arrivait pas à se lasser.

Le couple mangea un peu de soupe avec lui – Val pensa qu'ils avaient déjà déjeuné, mais qu'ils lui tenaient compagnie par politesse – et lui posa quelques questions. En essayant de rester le plus vague possible, Val leur expliqua comment il était arrivé en ville à bord d'un convoi, avec son grand-père.

— Où est-il maintenant, Val ? demanda Harold.

Val s'en voulut de leur avoir donné autant d'informations – au moins, il ne leur avait pas dit qu'il venait de LA.

— Oh, il rend visite à de la famille. Je suis censé le retrouver un peu plus tard. C'est pour ça que j'avais besoin d'emprunter un téléphone. Pour lui dire où je suis.

Désireux de changer de sujet, Val regarda autour de lui entre une cuillerée de soupe et une bouchée de biscuit.

— Il y a beaucoup de familles dans ce village, dit-il. Ça m'a l'air beaucoup plus sympa que le Hungarian Freedom Park et d'autres qu'on a vus, Leonard... mon grand-père et moi, en passant devant.

Il raconta au couple comment ils avaient été suivis par un groupe d'hommes qui cherchaient manifestement à les attaquer. Mais il ne précisa pas qu'il les avait fait fuir en les menaçant d'une arme.

Dottie agita la main.

— Oh, ces parcs le long du Speer Boulevard sont des endroits horribles. Horribles. On n'y trouve que des hommes, tous célibataires – ils se font appeler l'Armée du Nouveau Bonus –, et je doute qu'il y en ait un seul qui ne soit pas un voleur ou un violeur. La ville de Denver leur verse une petite allocation chaque semaine, pour qu'ils se tiennent tranquilles et ne déclenchent pas d'émeute. C'est du chantage, et ce n'est pas bien.

Val poussa un grognement d'assentiment et continua de manger.

Comme pour passer à un sujet plus gai, Dottie Davison lui demanda :

— Est-ce que vous êtes passés devant l'ancien country club, là où il y a toutes ces tentes bleues ?

— Ouais, je crois que je les ai vues, dit Val en prenant un autre biscuit.

— C'est très bizarre, dit la femme. Depuis deux mois, il y a des milliers de soldats japonais qui campent là. Ils ne sortent jamais. Personne ne sait pourquoi ils sont là... alors que nos garçons, qui sont à peine plus âgés que toi, se battent en Chine justement pour eux.

— Des Japonais ? dit Val. Vous êtes sûre ?

— Oh, oui. On a ici une dame japonaise avec ses enfants et ses petits-enfants – elle avait épousé un gentil marine à Okinawa, et elle est venue aux États-Unis il y a des années de ça, mais maintenant il est mort – et elle m'a dit qu'elle avait entendu ces soldats parler entre eux, et aussi leurs sergents ou officiers, je ne sais quoi, qui leur criaient dessus, et ils parlaient tous japonais.

— Vraiment bizarre, dit Val.

— Ils ont aussi des tanks, et des... heu, des trucs blindés... et des avions avec les ailes qui se replient et qui volent comme des hélicoptères.

— Des Osprey, intervint Harold. Ça s'appelle des Osprey.

— Vraiment bizarre, répéta Val.

Quand il eut fini de manger, il resta simplement assis là. Il était repu, il avait sommeil, et il se sentait un peu bête... certain de ce qu'il avait à faire, mais sans savoir comment s'y prendre. Il fallait qu'il dise à son vieux de lui apporter tout l'argent qu'il pourrait – Val avait besoin de ces deux cents dollars pour la fausse CNIC –, et ensuite, il fallait qu'il trouve un endroit discret pour...

Pour tuer mon père... Voilà. Dans son épuisement et son stress, Val avait formulé honnêtement sa pensée.

Au départ, il avait imaginé de voler un portable pour demander à son vieux de lui apporter l'argent, et de l'abattre aussitôt dans le parc. Personne ne saurait qu'il avait été là.

Sauf que... Sauf que, quand Harold et Dottie lui avaient demandé son nom, il le leur avait dit. Il avait même mentionné celui de Leonard. Bon sang, il aurait aussi bien pu leur donner ses empreintes digitales...

Il allait donc devoir faire ça ailleurs.

— Tu m'as l'air épuisé, fiston, dit Harold. Tiens, prends ça et va t'allonger un peu sous l'auvent. Il commence à faire chaud, au soleil.

Harold lui tendit un oreiller dans une taie bien propre – comment faisaient-ils pour laver et repasser leur linge dans ce parc ? – et une mince couverture grise.

— Non, ça va, marmonna Val.

Mais le gazon à l'ombre de l'auvent lui parut bien tentant. Il décida de s'allonger un instant, juste pour réfléchir à ce qu'il allait devoir faire, et dans quel ordre. Une légère brise se leva et il s'enveloppa de sa couverture.

*

Val se réveilla quelques heures plus tard – il n'avait pas de montre, mais le jour commençait à tomber – et s'en voulut amèrement. Il n'était vraiment qu'un imbécile...

— Finalement, tu devais être bien fatigué, lui dit Dottie qui faisait réchauffer quelque chose sur le gril.

Ça sentait très bon.

Val se défit de sa couverture. L'espace d'un instant, en se réveillant, il avait oublié le contenu des dossiers qu'il avait trouvés dans le cubi de son vieux – oublié que son père avait *organisé* l'assassinat de sa mère. Cette révélation lui fit l'effet d'une boue immonde remontant d'une conduite d'égout bouchée et lui coupa complètement l'appétit.

— Est-ce que je peux vous emprunter votre portable ? demanda-t-il à

Dottie. C'est pour un appel local. Je n'ai pas d'argent sur moi, mais je vous rembourserai plus tard.

— Allons, dit-elle en éclatant de rire, pas besoin de me rembourser. Dans la vie, on trouve toujours une occasion de payer ses dettes de différentes façons, avec différentes personnes. Tiens, prends mon téléphone, Val.

Il s'éloigna un peu pour pouvoir appeler discrètement son père. Sans trop savoir pourquoi, il s'était attendu à tomber sur son répondeur, et il avait préparé mentalement son message. C'est pourquoi, quand il entendit son père décrocher et dire son nom, Val s'affola et raccrocha aussitôt.

Il lui fallut une minute pour recouvrer son calme. Ces derniers temps, il avait du mal à garder ses nerfs. Quand il avait entendu la voix de son vieux, il avait failli lui crier : « Tu ne m'as pas appelé pour mon anniversaire ! »

Cool, Valerino, cool... se dit-il. Bizarrement, il entendit ces mots prononcés de la voix moqueuse de Billy Coyne.

Val appuya sur la touche de rappel. Mais quand il entendit de nouveau la voix de son père, il ne sut que lui dire de venir le chercher de ce côté du parc, et ce n'est qu'après avoir raccroché qu'il se rendit compte qu'il avait complètement oublié de lui demander d'apporter les deux cents dollars en liquide dont il avait besoin.

Bon, d'accord, d'accord. De toute façon, tu ne peux rien faire ici dans le parc. Alors, une fois dans la voiture, dis-lui d'aller à un distributeur, et fais-le quand tu auras le fric.

Mais le faire où ?

Une heure. Son père lui avait dit qu'il lui fallait *une heure* pour faire quelques centaines de mètres... Val était là, blessé et en sang – enfin, il l'aurait été sans les pansements, les désinfectants, l'aspirine et le repas chaud que lui avaient donnés Harold et Dottie – et son fumier de père ne faisait même pas l'effort de venir le chercher tout de suite.

Il a peut-être flairé un piège. Il a dû voir tous ces dossiers du grand jury étalés dans son cubi, et Leonard lui a sans doute dit que j'étais furieux.

Et qu'est-ce que c'était que cette histoire de crise cardiaque ? C'était absurde. Son grand-père allait très bien quand Val l'avait quitté quelques heures plus tôt. Son vieux devait mentir... mais pourquoi ?

Et même si Leonard avait vraiment été victime d'une crise cardiaque – Val était sûr que son père avait bien dit « une *sorte* de crise cardiaque », sans trop savoir ce que ça signifiait –, il ne voyait pas ce qu'il pouvait y faire. C'était triste, mais enfin, Leonard était vieux. Et Val savait déjà depuis un certain temps que son grand-père avait un problème, des douleurs à la poitrine, malgré ses efforts pour le cacher à son petit-fils. Personne n'est éternel.

Je ne peux rien y faire, se répéta Val. Mais il réalisa soudain que, s'il tuait son père, il n'y aurait plus personne pour s'occuper de Leonard. Cet adjudant G. ne se gênerait certainement pas pour virer un vieillard de sa forteresse de merde, que Leonard soit mourant ou non.

C'est pas mon putain de problème. Ç'avait été le mantra de son flashgang –

celui de Billy Coyne, en fait – qu'ils aimaient crier en chœur : *C'est... pas... mon... putain... de... problème !*

Dottie voulait qu'il prenne un autre repas avec eux, mais Val lui rendit son téléphone et remercia gauchement ce vieux couple si amical de lui avoir prêté l'oreiller et la couverture. Il leur dit qu'il fallait qu'il s'en aille, que son grand-père allait venir le chercher un peu plus loin dans la rue.

Harold insista quand même pour qu'il reste encore un peu, mais Val déclina l'invitation et s'éloigna le long du lac, vers les arbres et le grand village de toile des SDF de l'autre côté, en gardant la main sur la crosse de son Beretta passé dans sa ceinture.

*

Il vit enfin approcher le vieux hongre rouillé que son père lui avait décrit. D'autres voitures étaient passées de ce côté du parc, mais Val repéra que c'était la bonne parce qu'elle roulait très lentement, et aussi parce que le capot était criblé de balles. Les reflets du soleil couchant sur le pare-brise l'empêchaient de voir le visage du conducteur, mais il était sûr que c'était son vieux qui le cherchait. Sans savoir ce qui l'attendait vraiment...

Au dernier moment, Val recula et se cacha derrière un arbre, laissant la voiture passer lentement devant lui.

Espèce de trouillard...

Mais ce n'était pas seulement de la peur, se dit Val en attendant que son vieux complète son circuit et revienne à sa hauteur.

En fait, il n'était pas sûr d'être capable de monter dans la voiture, de sortir son arme pour obliger son père à l'emmener à un distributeur, et *seulement après* de faire ce qu'il avait à faire. Il n'avait pas réussi à lui parler au téléphone, tant il le haïssait... Comment pourrait-il rester tranquillement à côté de lui dix minutes dans la voiture ?

En plus, son vieux était un flic. Enfin, il l'avait été avant de sombrer dans le flash. Autrefois, il était rapide. Il lui était souvent arrivé d'être menacé d'une arme par des voyous, et il savait comment réagir dans ce genre de situation. Il ne devait pas y avoir beaucoup de place à l'avant de cette vieille caisse... Un flic saurait sans doute comment désarmer son passager sans se faire tirer dessus.

Val se rendit compte que ses nerfs le lâchaient.

Descends-le, c'est tout. Approche-toi de la voiture et tire. Et tant pis pour le fric.

Il repensa à cette histoire de devenir routier indépendant. Tout ça, c'étaient des conneries. Il ne savait même pas conduire une voiture. Il n'arriverait jamais à apprendre à conduire un camion avec toutes ces vitesses – rien que de faire une marche arrière avec la remorque était déjà un vrai cauchemar. Et il ne trouverait jamais les trois cent mille nouveaux dollars nécessaires pour la fausse carte. Des conneries, tout ça...

Descends-le maintenant, c'est tout. Il a tué maman. Quand il reviendra, approche-

toi et tire.

Val aperçut le vieux hongre G.M. qui venait de faire le tour du lac par le nord et se dirigeait maintenant vers lui et le village des sans-abri.

Il prit son Beretta et actionna la culasse pour introduire une balle dans la chambre. En cachant l'arme derrière son dos, il sortit du couvert des arbres et avança jusqu'au bord de la route.

Cette fois, il put distinguer le visage de son vieux, et sa réaction en l'apercevant. La voiture s'arrêta pile dans un grincement de freins.

Val vit qu'il était du mauvais côté de la route. Pour être sûr de son coup, il aurait dû se placer du côté du conducteur. Son vieux se douterait de quelque chose s'il le voyait faire le tour de la voiture pour s'approcher de lui.

Comme s'il avait compris le problème, son père abaissa la vitre du côté passager.

Val s'avança aussitôt, et tenant son Beretta – qui semblait tout à coup beaucoup plus lourd – à deux mains, il braqua le canon sur le visage de son vieux. Les bras tendus, sans trembler, il le passa par la vitre à moins de un mètre de sa cible.

Vas-y fais-le vas-y fais-le n'attends pas vas-y tire

Nick Bottom ne semblait pas étonné. D'une voix douce, il lui dit :

— J'ai un gilet en Kevlar-3 sous ma chemise, Val. Tu vas devoir viser à la tête... au visage.

Val hésita un instant. Son vieux essayait de le manipuler...

Allez, vas-y !... vas-y... n'attends pas... vas-y... tire...

Val avait maintenant le doigt sur la détente et il commença à appuyer...

— Tu as laissé le cran de sûreté engagé, fiston, lui dit son vieux de ce ton qu'il avait quand il lui apprenait à faire du vélo.

Sans vraiment croire son père, Val vérifia quand même. C'était vrai. Le cran de sécurité était abaissé et recouvrait le rond rouge. *Merde !* Il s'escrima maladroitement et réussit à le dégager.

Pendant ces quelques secondes, son vieux aurait très bien pu mettre le pied au plancher et s'enfuir... Mais il était resté là, le bras gauche sur le volant, sa main droite bien visible sur la vieille console entre les deux sièges, à le regarder tranquillement.

Il sait qu'il mérite de mourir pour avoir tué maman, songea Val. Il est venu ici en sachant très bien ce que j'allais faire. Il est coupable.

Val remit le doigt sur la détente et s'apprêtait à tirer quand il perçut du mouvement sur la banquette arrière. Les bras toujours tendus, le canon pointé sur le front de son père, il jeta un rapide coup d'œil à gauche.

Leonard était allongé à l'arrière au milieu d'une pile de coussins. Il avait la bouche ouverte et les yeux fermés. Une bouteille contenant un liquide clair avait été suspendue à un crochet au-dessus d'une des portières, là où on met en général sa veste, et un tube d'intraveineuse était planté dans son bras nu et meurtri.

— Putain, dit Val, qu'est-ce qui se passe ?

Son vieux tourna la tête pour regarder Leonard.

— Il va bien. Enfin, il est quand même très secoué par l'attaque dont je t'ai parlé. On appelle ça de la sténose aortique, et ça veut dire qu'une des valves de son cœur est dans un très sale état. Si on n'arrive pas à la lui remplacer, l'avenir de ton grand-père semble bien sombre. Mais là, pour l'instant, ça va. Le Dr Tak lui a donné un sédatif pour qu'il dorme un peu.

Val ne demanda pas qui était ce Dr Tak. Il secoua la tête, sans bien savoir ce qu'il refusait. Peut-être de se laisser distraire. Il pointa soigneusement le canon de son arme sur le visage de son père.

Vas-y, tire !

Il savait qu'il en était capable. Il repensa au bruit étouffé de la détonation et au recul du Beretta dans sa main quand il avait tiré à travers le passe-montagne. Il repensa à Coyne faisant simplement « Urgh » et lâchant sa lampe. Il revit le trou rond sur le tee-shirt, juste au-dessus du visage de Vladimir Poutine, qui s'était transformé en papillon rouge et qui avait continué de s'élargir. Et le visage grimaçant de Coyne lui disant : « Tu m'as tiré dessus... »

Val se revit l'achevant d'une balle dans la gorge, et entendit de nouveau le bruit des dents brisées quand la tête de Billy avait heurté le sol en béton. Et il se souvint d'avoir tué l'IA de Poutine en lui tirant une troisième balle juste entre ses deux petits yeux noirs.

C'était ça qu'il devait faire maintenant.

Appuie doucement sur la détente, pas de geste brusque...

Val se rendit compte qu'il haletait et sanglotait en même temps. Ses bras tremblaient.

Son père se pencha vers lui. Non pas pour lui prendre son arme, mais pour ouvrir la portière.

Val dut replier les bras pour que son arme ne se trouve pas coincée dans la fenêtre, si bien que le canon était maintenant presque contre son menton, avec le cran de sûreté dégagé.

— Monte, lui dit Nick. Et fais attention avec ce machin.

Cette fois, il tendit la main vers l'arme, mais c'était seulement pour remettre la sécurité. Il laissa l'arme à Val quand celui-ci s'affaissa sur son siège.

*

Nick quitta le parc par South Downing Street et prit la direction du nord.

— Je sais ce que tu as lu dans mon cubi, dit-il, mais je n'ai pas tué ta mère, Val. Jamais je ne lui aurais fait de mal, et je crois qu'au fond de toi-même, tu le sais très bien.

Val tremblait et essayait de ne pas vomir dans la voiture. L'air qui entrait par la fenêtre ouverte aidait un peu.

— C'est à *toi* que j'ai fait du mal, poursuivit Nick. J'ai passé ces dernières

années à flasher pour être avec Dara, et j'ai complètement négligé tous mes devoirs de père. Je sais bien que je n'ai aucune excuse, mais enfin, je suis désolé.

Val sentit de nouveau la haine monter en lui. Là, à cet instant, il aurait pu tirer une balle dans la tête de son père – la rage l'en aurait rendu capable –, mais il n'avait plus aucune force dans les bras. Il n'aurait même pas pu soulever le Beretta si sa vie avait été en jeu.

Quand ils approchèrent de Speer Boulevard, ils entendirent un formidable rugissement et Nick leva les yeux au moment même où un AVAD Osprey III s'élevait au-dessus d'eux. L'appareil fit pivoter ses ailes et ses réacteurs pour passer en vol horizontal. La toile qui recouvrait la clôture du Denver Country Club le long de la rue se mit à claquer et à menacer de s'arracher du grillage.

— Putain, qu'est-ce qui se passe ? s'exclama Nick.

— Les Japs, marmonna Val. Dottie et Harold Davison m'ont dit qu'il y a des milliers de soldats japonais ici.

Sans demander qui pouvaient bien être Dottie et Harold Davison, Nick regarda l'Osprey s'éloigner vers l'ouest et dit à voix basse :

— Les Japonais n'ont absolument pas le droit de faire stationner des troupes sur notre territoire.

Val haussa les épaules.

— Est-ce qu'on peut aller dans notre ancien quartier ? demanda-t-il.

Peut-être que s'il pouvait revoir sa vieille maison, le souvenir de sa mère l'attendant sur le pas de la porte, comme elle le faisait chaque jour quand il rentrait de l'école, l'aiderait à soulever ce pistolet, à le braquer sur son père et à appuyer sur la détente...

— On n'a pas assez de charge, répondit Nick en tournant à gauche dans Speer Boulevard. Il reste tout juste quatorze kilomètres dans cette vieille caisse, et Six Drapeaux Au-dessus Des Juifs est à six kilomètres.

— Six Drapeaux... répéta Val en regardant son père comme s'il était devenu fou.

— K.T. nous y a laissé une voiture, une vraie, expliqua Nick. Enfin, j'espère... Tu te souviens de K.T. Lincoln ? Mon ancienne partenaire ?

Val s'en souvenait... une dame dangereuse, du point de vue d'un gamin. Mais sa mère l'aimait bien, sans que le jeune Val ait jamais vraiment compris pourquoi.

— Bon, fit Nick, de toute façon, les gens qui se sont donné tout ce mal pour falsifier les preuves que tu as vues sont à ma poursuite en ce moment. Ils pourraient vous faire du mal, à Leonard et à toi, si vous ne quittez pas rapidement la ville. On aura de la chance si ce vieux hongre arrive jusqu'à Six Drapeaux où la voiture nous attend. Mais une fois là-bas, tu vas la prendre et emmener Leonard loin d'ici.

— Je ne sais pas conduire, avoua Val.

Nick eut un petit rire amer.

— Avant de prendre son sédatif, Leonard m'a dit que tu voulais te faire

faire une carte de routier pour pouvoir conduire des gros camions.

— C'étaient des conneries, marmonna Val. Comme tout le reste...

— Là, je suis assez d'accord avec toi. Leonard m'a dit que tu avais le nom et l'adresse d'un faussaire. Montre-moi ça.

Val avait l'impression d'être aussi drogué que son grand-père. Il fouilla maladroitement dans les poches de son blouson – remplies de chargeurs et de cartouches pour son Beretta – et finit par trouver la carte, qu'il tendit à son père.

— Ouais, fit Nick, je connais ce gars. K.T. et moi, on l'a fait envoyer en taule pour cinq ans quand tu étais tout petit. Maintenant, il vit planqué au beau milieu du quartier des *reconquistas*. Tu aurais beaucoup de mal à le trouver.

— De toute façon, je n'ai pas l'argent.

Ils longeaient en ce moment le Hungarian Freedom Park avec son Armée du Bonus de SDF célibataires. Il y avait des voitures et des camionnettes de la police garées le long du trottoir, et des tas de flics en tenue antiémeutes. Pour Val, tout cela semblait à des années-lumière.

— J'aurais besoin de deux cents dollars – des *anciens* – pour me faire faire la carte.

— Je suis désolé, je ne peux rien pour toi, dit Nick. Il y a quelques jours, j'aurais pu te les donner, mais j'ai tout dépensé en pots-de-vin et pour payer le pilote qui m'a emmené de Las Vegas à Los Angeles.

Val fut stupéfait.

— À Los Angeles ? Qu'est-ce que tu es allé faire là-bas ?

— Te chercher.

— Tu te fous de moi...

— Bon, d'accord, si tu veux, dit Nick. En fait, j'ai claqué tout mon fric dans les casinos de Vegas. Je me fiche bien de ce que tu crois. Mais même si j'avais les deux cents dollars, je ne pourrais plus te les donner.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je les verserais comme acompte pour que Leonard puisse se faire opérer. Il ne peut pas vivre sans ça, et il sera déjà mort depuis une dizaine d'années quand la Sécu pourra enfin financer l'opération.

Comme s'il avait entendu son nom, Leonard s'agita à l'arrière et poussa un grognement.

Val se retourna pour regarder son grand-père, et il ressentit lui-même une douleur dans la poitrine.

— J'ai fait un rêve la nuit dernière, dit Nick. On s'enfuyait tous les trois vers Texhoma, dans l'Oklahoma, dans une vieille Chevrolet Camaro SS avec un V8 surgonflé.

— C'est quoi, Texhoma ?

— Un poste frontière avec la République du Texas.

— Ils paieraient pour l'opération de Leonard, au Texas ?

— Non, mais ils sont équipés pour le faire si on a les moyens de payer. Et

je me débrouillerais pour trouver l'argent nécessaire.

— J'ai entendu dire que le Texas ne laisse pas entrer les bons à rien, dit Val. Surtout ceux qui sont accros au flash.

Nick ne dit rien.

Au bout, d'un moment, Val reprit :

— Alors, cette bagnole que ta copine K.T. doit nous laisser à Six Drapeaux... c'est une vieille Camaro V8 à essence, tu dis ?

— Sans doute pas, dit Nick. Je voulais simplement la voiture la plus rapide de la fourrière du DPD. Tu te souviens du Dernier Intercepteur V8 de Mad Max ?

— Je ne comprends rien à ce que tu me racontes, mentit Val.

Nick haussa les épaules. Ils approchaient du pont au-dessus de l'I-25, et il tourna à gauche pour rejoindre les tours et les montagnes russes abandonnées des Jardins d'Elitch. D'après l'indicateur de charge de son hongre, il lui restait six kilomètres.

Dans le parking, il y avait une seule voiture garée un peu à l'écart des autres, dans le mauvais sens. Nick s'arrêta à côté et jura entre ses dents.

— Ah, bon Dieu, non...

Il jeta un coup d'œil à Leonard pour s'assurer qu'il allait bien, puis il sortit du hongre. Val descendit à son tour, le pistolet à la main.

Nick se baissa pour récupérer une petite boîte derrière la roue arrière gauche. Elle contenait une clef de contact avec un mot de K.T. : « La fourrière est pratiquement vide, et je n'ai rien pu en sortir aujourd'hui. C'est ma voiture personnelle. Bonne chance. »

Nick et Val regardèrent la Menlo Park bleue, une petite camionnette tout électrique. Les bons jours, ce genre d'engin avait une autonomie d'à peu près cent cinquante kilomètres.

— Au moins, elle est d'un bleu plus clair, marmonna Nick.

Val ne voyait vraiment pas ce que son père voulait dire.

Nick venait juste de tendre les clefs à Val et s'apprêtait à dire quelque chose quand quatre M-ATV en camouflage du désert traversèrent le parking dans un rugissement de moteurs et les encerclèrent. Une douzaine de Japonais en armure balistique noire, tous équipés de fusils d'assaut, débarquèrent des gros véhicules et braquèrent aussitôt leurs armes sur Nick et Val.

Le garçon commença à lever son Beretta, mais son père lui agrippa le poignet et le serra si fort qu'il dut lâcher le pistolet. Nick lui-même n'esquissa aucun geste pour prendre une arme.

Un Japonais corpulent, également en armure noire, descendit la rampe arrière d'un des Oshkosh. Il regarda en silence tandis que l'un des ninjas fouillait Nick et lui prenait son Glock ainsi que le petit calibre .32 fixé à sa cheville. Un autre, qui avait ramassé le Beretta, s'occupa de Val et lui confisqua toutes ses munitions. Deux autres hommes en noir étaient en train de soulever délicatement Leonard – qui dormait toujours – pour le sortir du

hongre. Un troisième tenait le flacon d'intraveineuse.

Les deux ninjas qui avaient fouillé Val et Nick firent un signe à leur chef, et deux autres poussèrent le père et le fils vers l'arrière du gros M-ATV.

— Bottom-san, dit l'homme en noir, c'est l'heure.

1.18
Denver
Samedi 25 septembre

Nick avait fait tout son possible pour éviter cette rencontre finale avec Hiroshi Nakamura, mais il avait toujours su qu'elle aurait lieu.

Quand il l'imaginait, elle se déroulait toujours dans le bureau de Mr Nakamura, dans sa résidence d'Evergreen au sommet de la montagne, là où Nick avait rencontré le milliardaire pour la première fois. Mais quand Nick et Val furent descendus de l'Oshkosh M-ATV – en clignant des yeux dans la lumière encore forte en cette fin d'après-midi –, il constata qu'ils se trouvaient dans le quartier de LoDo, juste devant le bâtiment de Wazee Street où Keigo Nakamura avait habité autrefois. Le lieu du crime.

En voyant maintenant cette rue du Lower Downtown, Nick repensa aux innombrables vidéos de guerre urbaine qui passaient à la télé tous les soirs, montrant des soldats américains dans une ville du Pakistan, du Brésil ou de Chine, avec plusieurs gros M-ATV garés en travers de la rue à chaque bout pour former des barrages, deux hélicoptères posés au milieu, et des soldats postés dans la rue et sur les toits des bâtiments évacués.

Mais ici, c'était une ville des États-Unis, et ces soldats n'étaient pas des mercenaires américains fatigués avec leur armure encombrante et leurs genouillères éraflées. C'étaient des hommes de Nakamura – ou peut-être de Sato, mais est-ce que ça faisait une différence ? –, des dizaines de ninjas en armure balistique noire, chaussés de rangers et armés de fusils automatiques. Ils portaient tous des lunettes tactiques et des micro-oreillettes sous leur casquette noire.

Nick et Val avaient été menottés, mais avec les bras *devant* eux, ce qui pouvait laisser un tout petit peu d'espoir. Tous les flics et les matons savent bien que quand on a affaire à un prisonnier dangereux – et si quelqu'un mérite d'être emprisonné, c'est sans doute qu'il est dangereux –, on le menotte *derrière* le dos. Des bras, poignets et poings attachés devant soi peuvent facilement servir d'armes.

Soit ils n'étaient pas vraiment prisonniers (ce que Nick ne croyait pas un seul instant), soit les hommes de Sato ne les considéraient pas comme des menaces sérieuses. Ou s'ils les considéraient comme dangereux, ils devaient

estimer que leur nombre et leur puissance de feu suffiraient à éliminer tout risque pendant les quelques minutes que leurs prisonniers avaient encore à vivre.

À voir le nombre de ninjas illégalement déployés le long de Wazee Street, et de ceux qui les accompagnèrent quand ils entrèrent dans l'immeuble de Keigo, Nick ne put qu'être d'accord avec cette estimation...

— Faites attention ! cria-t-il en voyant trois hommes descendre la rampe du M-ATV en transportant le professeur George Leonard Fox, toujours inconscient.

Deux des ninjas avaient croisé les mains pour former une sorte de chaise à porteur, tandis que le troisième tenait le flacon d'intraveineuse. Ils ignorèrent Nick quand le groupe entra dans le bâtiment et se dirigea aussitôt vers l'escalier. Nick se souvint qu'il n'y avait pas d'ascenseur dans cet ancien entrepôt reconverti. Les deux hommes qui portaient Leonard allaient avoir du travail, songea-t-il, même si son beau-père semblait aussi maigre et léger qu'un épouvantail déguisé en professeur.

Sato mena la troupe jusqu'au deuxième étage, et là, au lieu de prendre à droite vers les appartements privés et la chambre du meurtre, il se dirigea à gauche vers la grande bibliothèque où Nick avait vu la vidéo montrant Dara dans la rue sombre. Maintenant, après ces deux semaines où cette image l'avait hanté, Nick Bottom savait précisément pourquoi sa femme s'était trouvée là le soir de la réception de Keigo et de son assassinat.

Il avait commencé à avoir des soupçons depuis le jour où Sato avait *su* que Nick repérerait Dara dans l'enregistrement de vidéosurveillance. Le chef de la sécurité devait l'avoir amené ici, sur les lieux du crime, justement pour que Nick voie que Dara était dans la rue ce soir-là. Mais Nick n'avait pas trouvé d'explication à la présence de sa femme, et ne comprenait pas pourquoi Sato voulait qu'il le sache.

Mais à présent, tout était clair. Et la réponse à ces deux mystères lui donnait envie de pleurer.

Lors de leur précédente rencontre, Hiroshi Nakamura était resté debout, mais cette fois le milliardaire était assis derrière le grand bureau en acajou placé devant la rangée de fenêtres. Quatre ninjas vêtus de noir, arme à la main, se tenaient de part et d'autre du bureau. Les hommes qui portaient Leonard le déposèrent délicatement sur le canapé en cuir derrière Nick, près d'un rayonnage de la bibliothèque, et firent asseoir Val à côté de son grand-père.

Sato fit un signe de la tête, et l'un de ses hommes referma les doubles portes. En comptant les quatre qui étaient déjà avec Nakamura, il y avait maintenant dans la pièce dix ninjas armés – en plus de Sato –, mais la bibliothèque était assez grande pour contenir tout ce monde. Personne n'ayant proposé à Nick de s'asseoir, il resta debout sur le tapis persan devant le bureau, en plissant les yeux pour essayer de distinguer le visage de Nakamura placé en contre-jour.

Le milliardaire semblait aussi impassible que lors de leur premier entretien.

— Mr Bottom, dit-il, j'avais espéré que nous nous reverrions dans de plus heureuses circonstances. Malheureusement, ce n'est pas le cas.

— Relâchez mon fils et mon beau-père, Nakamura. (Nick eut l'impression de prononcer un de ces mauvais dialogues entendus dans des milliers de séries télévisées. Mais c'était sans importance. Il fallait qu'il essaie.) Ils n'ont rien à voir dans cette affaire. Laissez-les partir, et nous pourrons discuter, vous et moi.

— Nous discuterons de toute façon, répliqua Nakamura. Il faut d'abord que votre fils voie quel genre d'homme vous êtes.

L'éclairage se tamisa, et un écran plat émergea d'un meuble dans un coin de la pièce. Dès que l'écran fut entièrement dégagé, une vidéo commença à défiler. Il n'y avait pas de son pour accompagner les images.

Nick était filmé par une caméra située à sept ou huit mètres directement au-dessus de lui. Les couleurs semblaient très étranges, mais Nick comprit que l'objectif du minidrone devait compenser la très faible lumière.

Il se vit fouillant les poches des trois hommes étendus à terre, deux manifestement morts et le troisième, plus jeune, se tordant de douleur.

Soudain, il y eut le son, et tous purent entendre les gémissements et les suppliques du jeune homme – « S'il vous plaît... monsieur... vous avez promis... vous avez promis... j'ai tellement mal... vous avez promis... »

Nick continua de regarder avec son fils et les autres hommes dans la pièce – seul Leonard avait les yeux fermés – tandis que son image à l'écran pointait le pistolet à quelques centimètres du front du garçon et lui faisait sauter la cervelle.

L'écran s'éteignit et s'enfonça de nouveau dans le bureau en bourdonnant.

— Nous savons que vous avez rencontré le Conseiller Omura hier à Los Angeles, Mr Bottom, dans le nid d'aigle de ce distingué gentleman, dit Hiroshi Nakamura. Nous n'avons pas d'enregistrement de cette conversation-là, mais nous pouvons en imaginer la teneur.

— Relâchez-les, Nakamura, répéta Nick.

Le milliardaire l'ignora.

— Comme tout ce qu'Omura a pu vous dire était presque certainement déformé ou complètement faux, je vais vous expliquer les véritables enjeux de la lutte dans laquelle vous vous êtes trouvé impliqué.

— Je me fous complètement des enjeux... commença Nick.

— *SILENCE !!!* rugit Sato.

Cette soudaine explosion sonore fit sursauter tout le monde, sauf Nakamura et Leonard. Nick n'aurait jamais pensé que la voix humaine, sans amplification électronique, puisse produire autant de décibels... Il imagina tous les ninjas vêtus de noir postés dans la rue et sur les toits : ils avaient dû être surpris, eux aussi.

— Exactement, dit Nakamura. Si vous m'interrompez encore une fois, je

vous ferai bâillonner tous les trois. Étant donné le regrettable état de santé de votre beau-père, je ne pense pas que ce serait très bon pour lui.

Nick resta sans rien dire, tremblant de rage.

— Il y a une vingtaine d'années, reprit Nakamura, avec un groupe de mes amis industriels, j'ai regardé votre nouveau jeune Président prononcer un discours au Caire dans lequel il flattait le monde islamique – un bloc de nations qui n'avaient pas encore fusionné pour former le Califat Global d'aujourd'hui – et en faisait l'éloge à travers une distorsion historique évidente de la grandeur que ces pays s'imaginent posséder. Ce Président a amorcé un processus de réécriture complète aussi bien de l'histoire que de la réalité contemporaine, visant à s'attirer l'amitié des islamistes radicaux en les couvrant de louanges.

« Dans le domaine des affaires étrangères, Mr Bottom, quand elle est utilisée envers des forces fascistes, cette stratégie s'appelle une politique d'apaisement.

Nick ne dit rien.

— Ce Président et votre pays ont bientôt accentué cette caricature de politique étrangère avec des tentatives d'apaisement encore plus flagrantes et inutiles, cherchant à devenir une social-démocratie – alors même que les social-démocraties en Europe commençaient à s'effondrer sous le poids de leurs dettes et de leurs programmes d'aide sociale –, s'imposant un désarmement unilatéral, se retirant de la scène politique mondiale, trahissant ses anciens alliés et renonçant délibérément au rôle de superpuissance de l'Amérique en abandonnant les responsabilités internationales qu'elle avait si longtemps assumées.

Nick jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Val avait la bouche entrouverte et il était livide. Il avait l'air malade et Nick comprit que son fils ne voulait pas vomir sur le tapis persan devant tous ces hommes.

— Mr Bottom ? dit sèchement Nakamura. Vous m'écoutez ?

Nick se tourna vers le milliardaire mégalomane. Celui-ci se pencha vers lui en croisant les mains sur son bureau et poursuivit son discours.

— Les crises économiques qui ont conduit à la mort de l'Union européenne et à l'effondrement de la Chine – ainsi qu'à la mort violente et inutile de plus de six millions de Juifs en Israël et d'un million d'autres citoyens israéliens non-juifs, tous *abandonnés* par votre pays, Mr Bottom – n'ont été que de simples étapes dans le déclin, d'abord délibéré puis inévitable, des États-Unis d'Amérique.

Il y eut un long silence, que Nick combla au risque de se faire bâillonner.

— Où voulez-vous en venir avec ce cours d'histoire, Mr Nakamura ? En particulier, quel rapport y a-t-il avec le fait que vous m'ayez embauché pour découvrir l'assassin de votre fils ?

Nakamura ferma les yeux comme s'il s'efforçait d'être patient, puis il eut un mince sourire.

— Comme je l'ai dit, Mr Bottom, ce sont les enjeux de la lutte dans

laquelle vous vous trouvez impliqué. Il y a maintenant près d'un quart de siècle, nous autres industriels japonais avons compris que notre nation devrait un jour combler le vide laissé par le déclin que l'Amérique a volontairement choisi. Ce n'était pas une responsabilité que nous endossions de gaieté de cœur... le souvenir de ce que nous avons appelé *Daitōa sensō*, la Guerre de la Grande Asie Orientale – que vos historiens appellent la Seconde Guerre mondiale – était encore trop douloureux.

« Nous hésitions à nous imposer une fois encore comme le *shidō minzoku*, le « peuple le plus important de la terre », tout en comprenant que nous devions assumer ce rôle.

« Cette première guerre, déclenchée en Chine il y a près d'un siècle, était le résultat de notre orgueil démesuré, fondé sur le militarisme, l'ambition de créer un empire, les distorsions de notre religion et le *bushido*, le code des samourais. Mais la guerre qui s'annonce, Mr Bottom, une guerre bien plus vaste et bien plus terrible pour l'ennemi que le *Daitōa sensō*, ne sera pas la *kurai tanima*, la « vallée sombre » du conflit précédent. Ce sera une guerre globale de libération.

— Une guerre contre qui ? demanda Nick.

Il était obligé d'écouter tout ça jusqu'au bout avant de pouvoir dire ce qu'ils exigeaient qu'il dise.

Nakamura secoua la tête d'un air triste.

— Contre l'Islam militant, Mr Bottom, répondit-il doucement. Contre l'hydre qu'on appelle le Califat Global. Malgré le refus obstiné de l'Amérique de le reconnaître, l'Islam a toujours été une religion violente et barbare. Son prophète était un militaire non moins cruel que notre maréchal Hajime Sugiyama ou votre général des forces aériennes Curtis LeMay. Les différentes formes terroristes d'expansionnisme fondamentaliste islamique observées aux XX^e et XXI^e siècles sont des abominations. Les citoyens qui servent le Fils Impérial du Ciel de *Dai Nihon*, descendant de la Déesse du Soleil dans le Pays du Soleil Levant où les huit coins de l'univers se rejoignent sous un même toit divin, ne seront pas ramenés au VII^e siècle par une religion de sauvages du désert qui veulent diriger la Terre et réduire les peuples conquis à l'état d'esclaves moins qu'humains !

« Mais cela n'arrivera pas ! Nous ne les laisserons pas faire ! »

C'était maintenant au tour de Hiroshi Nakamura de crier, et bien que sa voix n'eût pas la puissance d'ampli de concert de rock de Sato, elle était suffisamment forte, convaincue et fanatique pour faire reculer Nick d'un pas.

Quand le milliardaire reprit pour conclure, ce fut d'une voix beaucoup plus douce.

— Voilà pourquoi mes collègues industriels et moi-même avons transformé nos *keiretsu* en *zaibatsu* de temps de guerre. Nos entreprises familiales ne sont plus simplement au service du gouvernement du Japon. Désormais, elles décident de son destin. Nous sommes ainsi revenus à l'honneur du samourai et à l'authentique code du *bushido*, et nous aurons bientôt besoin d'un *shōgun*

tout-puissant pour conseiller l'empereur dans cette guerre totale.

Nick s'éclaircit la gorge.

— Une guerre *nucléaire* totale, dit-il d'une voix rauque.

— Bien sûr, répondit Nakamura d'un ton désinvolte et presque méprisant. Tous les *daimyo*, même votre ami Omura, s'accordent à dire que cette lutte finale pour l'avenir de notre monde sera nucléaire – et même thermonucléaire. L'ennemi a montré sa détermination impitoyable en assassinant Israël. La nôtre ne sera pas moindre quand nous éradiquerons cette maladie mentale qui a contaminé deux milliards d'individus sur la planète.

— Omura-sama pense que le Texas sera un allié, dit Nick.

Nakamura secoua la tête.

— Le Conseiller Omura est faible et sentimental en ce qui concerne le dernier vestige de votre nation autrefois puissante, Mr Bottom. Quand le moment sera venu de choisir parmi les *daimyo* notre premier *shōgun* depuis cent soixante ans, Omura ne fera pas partie des candidats. Les faibles reliquats de l'Amérique jouent actuellement leur rôle dans la préparation du combat qui s'annonce.

Nick hocha la tête.

— Vous voulez parler de nos deux cent mille gamins qui se battent pour vous en Chine.

Nakamura resta silencieux un long moment.

Nick entendit un hélicoptère – un appareil normal, pas l'un de ces libellules-murmures – passer juste au-dessus du bâtiment. Une sirène de police ou d'ambulance se fit entendre dans la partie déserte de Denver toute proche. Nick crut entendre des coups de feu au loin.

La ville venait-elle d'entrer en éruption comme l'avaient craint K.T. et le DPD ? Et qu'est-ce que Nick en avait à foutre de toute façon ?

Nakamura dit enfin :

— Maintenant, Nick Bottom, vous comprenez ce qui est en jeu. Il est donc temps que vous me fassiez votre rapport sur l'enquête que je vous ai confiée.

Nick tendit ses poignets entravés par les menottes.

— Détachez-moi.

Nakamura et Sato ignorèrent sa demande.

Nick aurait certainement pu sauter sur Nakamura et tenter de passer ses poignets autour du cou fragile du milliardaire, mais il savait que Sato ou les quatre gardes du corps près du bureau le tueraient instantanément.

En soupirant, il jeta un regard vers Val et Leonard qui semblait toujours inconscient, et il commença à parler.

*

— Je sais enfin pourquoi vous m'avez embauché. Tout s'est mis en place aujourd'hui, et presque par hasard. Vous m'avez chargé de cette enquête

parce que vous n'étiez pas sûr de ce que je savais. Vous ne saviez pas ce que ma femme Dara avait pu me dire, ou quelles notes elle avait pu laisser derrière elle afin que je les trouve. À l'époque, vous n'aviez pas réussi à récupérer son portable et, par conséquent, vous ne pouviez avoir aucune certitude.

« Et puis, vous aviez besoin de quelqu'un pour rendre quelque chose public...

Nick s'arrêta un instant et examina les angles du plafond jusqu'à ce qu'il repère les lumières rouges des caméras.

— Vous aviez besoin de quelqu'un pour rendre une certaine chose publique – comme le fera cet enregistrement vidéo une fois que mon fils, mon beau-père et moi serons morts. Et c'est pour cela que vous m'avez embauché.

« Pour vous, j'étais l'idiot parfait. J'avais tellement besoin d'argent pour m'acheter du flashback que j'étais prêt à aller n'importe où, faire n'importe quoi, trahir n'importe qui pour obtenir l'information que vous aviez besoin de communiquer au monde entier.

« Et c'est ce que j'ai fait.

Nick fit quelques pas. Sato et les gardes se raidirent, mais ils n'avaient rien à craindre. Nick organisait simplement ses idées. Il n'avait pas l'intention de se lancer dans une attaque vaine contre Nakamura.

— Le flashback est une drogue développée au Japon, reprit-il enfin. Il n'y a jamais eu de laboratoire de guerre biochimique caché dans le Centre de recherche agricole de Havat MaShash, au cœur du désert israélien. Ce n'est qu'une calomnie que les Juifs ont dû subir après avoir été assassinés en masse – une de plus. C'est vous, les Japs, qui avez inventé et développé le flashback – dans un laboratoire de Nara, si mes sources sont correctes –, et qui l'avez acheminé aux États-Unis et dans le reste du monde où vous l'avez vendu bien au-dessous de son prix de revient. Et à travers vos dealers, que ce soit ceux au sommet de la pyramide comme Don Khozh-Ahmed Noukhaev ou les petits vendeurs des rues comme ce pauvre Delroy Nigger Brown, vous avez touché un nombre croissant de drogués aux États-Unis.

— Pourquoi le Japon aurait-il fait une chose pareille ? l'interrompt Nakamura d'une voix suave.

Nick éclata de rire.

— Vous avez obtenu ce que vous vouliez de ce qu'il restait de notre pays après la Grande Débâcle, une fois que nous avons presque plongé notre nation dans l'oubli en nous endettant et en nous comportant comme des lâches. Vous vouliez nos soldats, et vous les avez eus. Vous vouliez que le reste de la population se tienne tranquille, et nous avons payé un nouveau dollar la minute de flashback pour vous satisfaire. Nos dirigeants se sont détournés de l'avenir il y a plusieurs dizaines d'années – en abandonnant leur foi dans l'économie libérale, en renonçant à nos responsabilités internationales, en renonçant même à notre programme de vols spatiaux

habités – et le reste d’entre nous s’est détourné de l’avenir quand nous avons décidé de retourner dans le passé en flashant. Trois cent quarante millions d’accros américains, y compris moi-même jusqu’à la semaine dernière, vivant – revivant – tous nos petits fantasmes masturbatoires parce que nous n’étions plus capables d’affronter la réalité.

Sato intervint.

— Bottom-san, comment avez-vous découvert que c’est le Japon qui a développé et distribué le flashback en Amérique ?

Nick éclata de rire, avec encore plus d’amertume.

— Ce n’est pas moi qui l’ai découvert. C’est ma femme, et c’est pour cela qu’elle a été assassinée.

Il regarda Sato, Nakamura, les ninjas, son beau-père toujours inconscient – Leonard ne lui avait-il pas dit un jour qu’il parlait un peu le japonais ? –, et enfin son fils. Il savait qu’il ne pourrait plus jamais lui dire à quel point il était désolé...

— La femme qui a été assassinée dans la chambre tout près d’ici était connue de la police de Denver comme étant une prostituée japonaise du nom de Keli Bracque. On nous a dit qu’elle était le jouet sexuel préféré de Keigo Nakamura, rien de plus. Nous connaissions ce nom parce qu’il figurait dans le dossier fabriqué de toutes pièces que la police japonaise nous a envoyé. Les services du Conseiller Nakamura nous l’ont confirmé.

Nick s’interrompt. Sa rage était telle qu’il avait les bras tremblants, les poings serrés, et qu’il avait du mal à tenir debout.

Sato dit sèchement quelques mots en japonais, et l’un des ninjas apporta une chaise. Nick ne s’assit pas, mais il agrippa le dossier pour se soutenir.

— Keli Bracque était censée être la fille d’un couple de missionnaires américains au Japon. C’était un mensonge. Tout n’était qu’un tissu de mensonges. Le vrai nom de Keli Bracque était Kumiko Catherine Catton, et c’était la fille de Sakura Catton, une Américaine qui avait vécu toute sa vie d’adulte au Japon. Une femme qui était la courtisane d’un célèbre *daimyo*. Quel est le mot japonais pour dire « petite amie », « maîtresse », « concubine » ou « deuxième épouse » ? *Keisi, gosai, aijin, sembo...* Les Japonais ont vraiment tout un vocabulaire pour leurs copines en dehors du mariage. Les mafiosi américains les appellent simplement des « goomahs ».

L’atmosphère de la pièce semblait s’être figée. Nick regarda autour de lui du coin de l’œil. Personne ne regardait personne. Même les ninjas semblaient contempler le bout de leurs bottes... Nakamura avait adopté l’attitude introspective des habitants de Tokyo quand ils voyagent dans les transports en commun.

— Et nous en arrivons à la partie compliquée de tout ce scénario, dit Nick dans le silence pesant. (Il pointa le doigt vers Hiroshi Nakamura.) Votre famille et celles de Munetaka, Morikune, Omura, Toyoda, Yoritsugo, Yamahsita et Yoshiake ne se sont pas contentées de ramener le Japon moderne à l’époque féodale pour vous préparer à cette guerre sacrée contre

l'Islam. Vous ne pouviez pas simplement en rester à la reconstruction du système féodal de votre Moyen Âge – en transformant vos *keiretsu* en *zaibatsu* dirigés par des clans afin de vous substituer au gouvernement, et en hissant les industriels au rang de *daimyo*. Cela ne vous suffisait pas de rétablir les réalités féodales du *shōgun*, des samourais et des rōnins. Vous vouliez aussi revenir aux méthodes féodales pour vous garantir l'allégeance de vos vassaux, y compris ceux qui étaient eux-mêmes des *daimyo*.

Nick s'interrompit et regarda un instant le clignotant rouge de la vidéocaméra avant de se tourner vers Nakamura.

— Hiroshi Nakamura avait un problème avec un de ses vassaux-*daimyo*, un prince-guerrier en Chine qui devenait trop populaire aux yeux du peuple et des soldats de Nakamura eux-mêmes. La loyauté de votre *daimyo* n'a jamais été mise en doute, Mr Nakamura – vous saviez qu'il était prêt à mourir pour vous, ou à se faire *seppuku* si vous l'exigiez –, mais une telle popularité chez un subordonné est une chose dangereuse en soi. Et donc, comme Yoritsugo, Yamahsita, Yoshiake, Morikune, Omura, Munetaka et Toyoda, vous avez fait ce que faisaient autrefois les suzerains japonais et leurs homologues dans l'Europe médiévale pour vous garantir sa loyauté.

« Vous avez pris l'enfant de ce guerrier-*daimyo* en otage. Non pas les fils adultes qu'il avait eus de son épouse légitime – l'un était déjà mort dans les combats en Chine, et l'autre allait bientôt subir le même sort –, mais la fille adorée qu'il avait eue de sa courtisane née en Amérique.

« C'est ainsi que Kumiko Catherine Catton – dont on nous avait dit qu'elle était une prostituée du nom de Keli Bracque – a fait partie de votre maisonnée. Elle n'était pas traitée en prisonnière, Mr Nakamura. Exactement comme dans l'Europe à l'époque féodale, vous avez élevé Kumiko comme un membre honoré de votre famille.

« Mais l'impensable s'est produit. Kumiko Catherine Catton est tombée amoureuse de votre fils unique. Quand Keigo s'est rendu aux États-Unis pour tourner son documentaire, quatorze mois avant que vous ne soyez nommé Conseiller par votre empereur – avant que vous n'ayez *manœuvré* pour être nommé Conseiller fédéral du Colorado –, Kumiko, alias Keli Bracque, l'a accompagné. Elle n'était pas le jouet sexuel de Keigo. Ils étaient passionnément épris l'un de l'autre.

Nick s'interrompit un instant.

Nakamura s'éclaircit la gorge et dit d'une voix douce :

— Puis-je vous demander comment vous avez obtenu cette information, Mr Bottom ?

— Vous m'aviez engagé pour ça, mais ce n'est pas moi qui l'ai découverte. Jamais je n'aurais pensé à creuser le passé de Mlle Keli Bracque. J'ai été trop bête.

« Mais Keli – Kumiko – a commencé à s'inquiéter pour la sécurité de son cher Keigo. Votre bon à rien de fils était en fait très intelligent, n'est-ce pas, Mr Nakamura ? S'il a été renvoyé de l'université de Tokyo, ce n'est pas parce

qu'il était stupide, mais parce que c'était un rebelle dans l'âme. Au Japon, je crois que vous avez une expression qui dit : *Le clou qui dépasse reçoit un coup de marteau.*

« Ma foi, Mr Nakamura, je n'ai pas besoin de vous dire que Keigo était le clou qui dépassait. C'était un rebelle dans une société qui repose plus que jamais sur l'obéissance aveugle. Le documentaire qu'il tournait ne portait pas sur la façon dont les pitoyables Américains s'adonnent au flashback, mais sur l'origine de cette drogue... le Japon. Il montrait aussi les dégâts que l'introduction de cette drogue addictive a causés à tant d'êtres humains – les malheureux survivants du Deuxième Holocauste, les Noirs des bas quartiers, les mères de famille bourgeoises, et bien d'autres encore...

— Prouvez-le, Mr Bottom, dit Nakamura.

Nick ne sourit pas.

— Je n'ai pas besoin. J'ai vu plusieurs heures de son film, Mr Nakamura. Et bientôt, ce sera le tour de millions d'Américains. Keigo Nakamura va montrer tout le tort que vous et les autres seigneurs de guerre japonais avez infligé à cette nation.

Nakamura ne dit rien.

— Kumiko Catherine Catton se moquait bien des aspects politiques de cette affaire, reprit Nick. Elle avait simplement peur que quelqu'un ne tue son Keigo chéri. Comme sa mère, elle avait été élevée au Japon, et elle avait vu les changements qui s'y étaient opérés en vingt ans. Elle savait que les *daimyo* n'allaient pas laisser Keigo diffuser son documentaire idéaliste. Quelqu'un allait l'en empêcher... et de façon brutale.

« Voilà pourquoi, dans sa naïveté – elle connaissait mieux la façon dont les choses se passent au Japon que dans le pays natal de sa mère, les États-Unis –, Kumiko s'est tournée vers les autorités locales pour demander leur aide. Son idée était que, si l'information spectaculaire contenue dans le petit film de Keigo était d'abord révélée au public, les *daimyo* n'auraient plus de raison de faire du mal à ce garçon.

« Kumiko est allée voir le district attorney de Denver – un politicien ambitieux mais stupide du nom de Mannie Ortega. Sans même comprendre ce que la jeune femme se proposait de lui donner, il a passé l'affaire à un simple adjoint – Harvey Cohen, un pauvre bougre consciencieux mais malchanceux – qui, avec son assistante Dara, ma femme, a commencé à interviewer Keli Bracque, alias Kumiko Catherine Catton... et ce qu'ils ont appris sur l'origine du flashback était stupéfiant.

« Ortega était un imbécile, mais Harvey et Dara ont tout de suite compris l'importance de ces révélations. Malgré l'insistance d'Ortega pour minimiser l'affaire, ils ont obtenu d'impliquer le FBI et le Département de la Sécurité intérieure.

« Le FBI et le DSI ont donc mené leurs propres « enquêtes », à l'issue desquelles ils ont assuré au district attorney Ortega, à son adjoint Cohen et à l'assistante de celui-ci, Dara Fox Bottom, que Keli Bracque était une fiefée

menteuse, qu'elle était bien une prostituée qui se shootait à l'héroïne, et qu'il n'existait personne du nom de Kumiko Catherine Catton.

« Le FBI et la Sécurité intérieure ont ajouté que ce genre d'hystérie pouvait nuire gravement aux relations américano-japonaises à un moment où nous dépendions du Japon, et que ce serait une insulte personnelle envers Hiroshi Nakamura, qui allait devenir prochainement le Conseiller fédéral du Colorado et des États du Sud-Ouest. Et ils ont conclu en recommandant – très fortement – de mettre fin immédiatement à l'enquête sur les folles allégations de cette femme, et de détruire tous les documents et enregistrements de ses interviews.

« C'est ce qu'a fait aussitôt Ortega. Il a brûlé et effacé tous les fichiers en sa possession, et il a ordonné à Harvey et Dara de faire de même.

« Mais ma femme et son malheureux patron étaient têtus. Ils ont continué de voir Kumiko en secret, et ils ont même entamé des discussions directement avec Keigo Nakamura, en lui promettant bêtement de le mettre en sécurité dans le cadre du Programme de Protection de Témoins. Ces rencontres se sont poursuivies jusqu'à l'assassinat de Keigo et Kumiko il y a six ans.

« Même après ces meurtres, Harvey et Dara ont conservé des documents papier et des fichiers informatiques dans une chambre d'hôtel de Denver, qu'ils avaient louée en utilisant la carte de crédit personnelle d'Harvey. Ils projetaient de remettre le tout au Procureur général des États-Unis, avec des copies pour les procureurs généraux des quarante-quatre États.

« Jusqu'au jour de leur mort – de leur *assassinat* –, plus de trois mois après l'exécution de Keigo et de Kumiko, Harvey et Dara n'ont pas compris toute l'importance de ce qu'ils savaient. Dara a essayé de m'en parler – elle a essayé de me mettre sur la piste des véritables tueurs –, mais elle savait que si elle me révélait les secrets qu'Harvey et elle détenaient, je perdrais mon travail. Un travail qui me passionnait. Et la vérité, c'est qu'elle n'a jamais su vraiment qui avait tué son amie Kumiko et le fils du milliardaire, Keigo.

Nick s'interrompt. Il n'avait jamais autant parlé depuis six ans, et il avait mal à la gorge.

— Son patron et elle n'ont jamais vraiment pris la mesure de cette affaire, reprit-il enfin d'une voix rauque. Ils ont cru qu'il s'agissait simplement de la révélation de l'identité de ceux qui avaient inventé et distribué le flashback. Ils n'ont pas vu qu'il s'agissait en réalité de décider de l'avenir de celui qui contrôlerait ce pays. Que c'était une question de *pouvoir*.

Nick s'arrêta.

Hiroshi Nakamura était confortablement installé dans le fauteuil en cuir derrière le grand bureau. Il croisa les doigts et se tourna un instant vers Sato, puis de nouveau vers Nick. Il sourit, et dit calmement :

— Vous ne nous avez toujours pas révélé le nom du ou des assassins, inspecteur Bottom.

Épuisé, Nick s'appuya lourdement sur le dossier de sa chaise. Il fixa

Nakamura droit dans les yeux.

— C'est à croire que vous ne m'avez pas écouté, dit-il froidement. C'est *vous*, Hiroshi Nakamura, qui avez donné l'ordre d'exécuter votre fils et son amie.

Il aurait bien pointé le doigt vers le milliardaire, mais ça semblait un peu trop théâtral, et de toute façon, il était trop fatigué pour lever le bras.

— Vous l'avez fait pour montrer aux autres *daimyo* – pas seulement ceux du haut du panier, Yoritsugo, Yamahsita, Yoshiake, Morikune, Omura, Munetaka et Toyoda, mais aussi aux douzaines d'autres *daimyo* importants restés au Japon – que vous pouviez vous montrer impitoyable quand il s'agissait de protéger les secrets de la mère patrie.

« Vous avez donc fait revenir de Chine votre assassin en chef et plus loyal *daimyo*, Hideki Sato – le Colonel de la Mort en personne – pour lui confier le travail. Une balle dans la tête suffirait pour la fille, lui avez-vous dit, mais quant à Keigo, il fallait qu'il soit... massacré. Pour montrer ce qui arrive à ceux qui révèlent les secrets d'un futur *shōgun*.

Nick se tourna péniblement vers Sato.

— Et vous, vous n'avez jamais été le garde du corps de Keigo aux États-Unis. Ce rôle était bien celui de l'autre type, Satoh. Mais vous aviez connu Keigo Nakamura pendant toute sa courte existence. Il vous faisait confiance. Quand il est monté sur le toit pour vous rencontrer – quand vous êtes descendu de l'hélico-libellule –, il n'a pas imaginé un seul instant que vous puissiez être l'assassin que son père lui enverrait.

« Surtout quand on sait, Sato-san, que vous étiez le père de Kumiko Catherine Catton.

Dans le profond silence, Nick crut presque entendre tous les yeux, même ceux des gardes ninjas, se tourner vers Sato.

Celui-ci était resté impassible, et regardait simplement Nick.

— Vous avez fait votre travail, dit Nick d'une voix rauque et faible. Trois mois plus tard, quand il a été décidé que le pauvre Harvey et ma Dara constituaient encore une menace, vous avez organisé leur « mort accidentelle » sur l'I-25. Il y a deux jours, je suis convaincu que c'est vous qui avez tué personnellement ce pauvre imbécile de Mannie Ortega à Washington, ou que vous avez chargé vos hommes de s'en occuper.

Nick leva les yeux vers la lumière rouge de la vidéocaméra.

— Est-ce que c'est suffisant ? demanda-t-il. Vous pouvez toujours faire un montage plus tard pour ne garder que le meilleur. Mais cela devrait montrer aux autres *daimyo* que Hiroshi Nakamura sera un *shōgun* d'une détermination impitoyable, et que le colonel Hideki Sato fera tout ce qui lui sera demandé pour servir son seigneur et maître. Est-ce que ça vous suffit ? Parce que je n'ai plus rien à ajouter, sinon que, peut-être, les *daimyo* ne seront pas les seuls à voir des exemples de la cruauté de Nakamura et de Sato.

Nick s'assit enfin sur la chaise. C'était ça ou s'effondrer à terre.

Et il avait besoin de garder toute son énergie. Qu'ils lui en donnent ou non

l'occasion – il était sûr qu'ils ne le feraient pas –, il était décidé à tenter sa chance. Rien que de prononcer plusieurs fois le nom de Dara en avait fait une certitude.

Nick ne s'attendait pas à une salve d'applaudissements à la fin de son petit numéro d'inspecteur Clouseau, et il n'y en eut effectivement pas. Le silence était absolu. Mais il ne s'était *vraiment* pas attendu à ce qui suivit.

Nakamura se leva et balaya la pièce du regard. Il souriait.

— La dernière remarque de notre invité – la dernière vague menace – est liée au fait qu'un peu plus tôt dans la journée, Mr Bottom a envoyé par e-mail à huit personnes des copies du journal intime de sa femme et des vidéos de mon fils. Malheureusement pour notre ami inspecteur, les hommes du colonel Sato surveillaient tous les accès internet à partir de sa triste résidence, et ils ont intercepté les huit courriers envoyés depuis l'ordinateur d'un certain adjudant G.

Nick eut l'impression d'avoir reçu un coup de poing à l'estomac. Il vit des taches de lumière danser devant ses yeux. Même dans les plus cyniques des vieux films qu'il adorait, le héros réussissait à la fin à envoyer au *New York Times* ou au *Washington Post*, des journaux courageux de ce genre, les preuves du complot tramé par le gouvernement ou la CIA. Ces journaux avaient maintenant disparu à jamais, tout comme s'était évanoui tout espoir de faire connaître au monde entier les notes de Dara et les vidéos de Keigo.

— Ce qui nous laisse, poursuit Nakamura, le petit détail du téléphone de Mme Dara Fox Bottom et des documents, hem... compromettants qu'il contient. Colonel Sato ?

Sato s'approcha du bureau et sortit de sa poche le vieux portable que Nick s'était vu confisquer. Le chef de la sécurité tint l'appareil au-dessus de la corbeille à papiers et serra le poing, écrasant le plastique et les composants électroniques. Quand il rouvrit la main, les débris tombèrent en une cascade argentée dans la corbeille.

Nick était trop abattu, et il n'eut même pas la force de regarder Val par-dessus son épaule.

Toujours debout, Nakamura prononça rapidement quelques mots en japonais à l'intention de Sato.

— *Hai*, Nakamura-sama, aboya celui-ci en retour.

Il fit signe aux gardes d'emmener Nick, Val et Leonard, qui était toujours inconscient.

Nick se concentra sur les quelques secondes pendant lesquelles ils seraient en plein air, juste avant d'embarquer dans le M-ATV, mais Sato se dirigea vers l'escalier menant à la terrasse.

Ils se retrouvèrent tous sur le toit – une petite armée de gardes vêtus de noir, l'adolescent, l'ancien flic épuisé et le vieillard endormi qu'il fallait encore porter –, et le *sasayaki-tonbo* était en vol stationnaire à un mètre au-dessus du sol, comme il avait dû l'être le soir où il avait amené Sato ici pour assassiner son jeune ami Keigo et sa fille, Kumiko.

Les ninjas étaient vraiment très forts... Ils ne se plaçaient jamais dans la ligne de tir d'un autre, et ne s'approchaient jamais suffisamment près de Nick pour que celui-ci puisse en agripper un. Il y en avait toujours au moins trois le fusil braqué sur la tête de Nick, de Val, et même de Leonard, pendant que les autres faisaient ce qu'ils avaient à faire.

Les vieux amis que Nick s'était faits pendant l'expédition de Santa Fe – les ninjas Shinta Ishii, Mutsumi Ōta et Daigorou Okada – sautèrent dans l'hélicoptère avec deux autres hommes qu'il ne connaissait pas, et les cinq se tournèrent aussitôt pour couvrir Nick, Val et Leonard pendant qu'on chargeait celui-ci à bord, puis Val, et enfin Nick. On fit asseoir les trois prisonniers à l'avant, le dos contre la cloison – Leonard toujours inanimé avec son flacon d'intraveineuse accroché au-dessus de lui – tandis que Sato montait à son tour.

L'appareil s'éleva et s'immobilisa un instant à une trentaine de mètres au-dessus de Wazee Street, attendant qu'un deuxième hélicoptère embarque une douzaine d'hommes de Sato, puis un troisième.

Même dans cet espace confiné, Ishii, Ōta et Okada tenaient les canons de leurs armes fermement pointés sur la tête des trois Américains, mais il y eut une seconde ou deux – pas plus – pendant lesquelles l'attention de Sato fut distraite, quand il mit son casque de communication avec le pilote.

C'était bien trop court pour que Nick puisse agir, mais il se pencha vers Leonard, comme pour s'assurer de l'état de son beau-père, et eut juste le temps de lui chuchoter à l'oreille :

— Vous avez compris ce que Nakamura a dit en japonais ?

L'homme apparemment inconscient hocha la tête.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? chuchota Nick.

— Il était question de nous emmener à la Décharge N° 9, murmura Leonard en remuant à peine les lèvres.

Ōta cria quelques mots en japonais, et Shinta Ishii répéta en anglais :

— Pas parler ! Pas parler !

— Restez bien assis contre la cloison, dit Hideki Sato.

Il avait dégainé son pistolet et le tenait braqué sur la tête de Nick. Il fit un léger signe avec son arme.

Nick se remit dos à la cloison en posant ses poignets menottés sur ses genoux, et il jeta un coup d'œil à Val. Son fils avait les yeux brillants, mais il ne semblait pas avoir peur, ce qui surprit Nick. Val hocha la tête comme si son père lui avait transmis un message télépathique.

Le convoi d'hélicoptères vira sur la droite, mettant le cap sur l'est, et survola silencieusement la ville de Denver tandis que les dernières lueurs du jour s'effaçaient du ciel du Colorado.

1.19
En vol
Samedi 25 septembre

Dans la cabine, on n'entendait que le bruit de l'air s'engouffrant par les portes ouvertes. Nick n'en était pas assez près pour pouvoir repérer quand ils avaient franchi la limite est de Denver, mais ce qu'il voyait de l'horizon semblait indiquer qu'ils survolaient maintenant la campagne.

Il ne leur faudrait que quelques minutes pour atteindre la Décharge municipale N° 9. Ishii, Ôta et Okada, ainsi que l'un des deux autres ninjas que Nick ne connaissait pas, tenaient toujours leurs armes pointées sur les prisonniers. Ils avaient également des Tasers fixés à la ceinture ou sur leur gilet de combat. Le cinquième garde, qui était peut-être un médecin, était allé vérifier l'intraveineuse de Leonard lorsque celui-ci avait roulé sur le côté, ce qui avait détaché l'aiguille.

Nick regrettait de n'avoir pas profité de ces quelques secondes dans le parking de Six Drapeaux, quand Val et lui auraient pu sortir leurs armes et mourir en combattant. Tout s'était passé très vite, bien sûr... mais ce n'était pas une excuse. Les flics étaient entraînés à réagir vite. Ils étaient aussi entraînés à ne *jamais* rendre leurs armes. Jamais. Dans les films et les séries télévisées, il y avait des milliers de scènes où le méchant retient quelqu'un en otage, quelquefois le partenaire du flic héroïque, et celui-ci pose son pistolet par terre – « Regardez, je pose mon arme ! » Nick se souvenait de quand il était petit, affalé sur le canapé pour regarder ce genre de film policier sur un vieil écran pré-3D, et de son père lançant « Ha ! Aucune chance que ça arrive ! ».

Était-ce la présence de Val et de Léonard cet après-midi qui avait retenu Nick de se battre – qui l'avait poussé à agripper le poignet de son fils pour lui faire lâcher son Beretta ? Sans doute. Au cours des deux dernières semaines, Nick s'était plus ou moins fait à l'idée de sa mort prochaine, mais il ne s'était pas préparé à voir son fils mourir.

Et pourtant... Si on lâche son arme, on abandonne tout espoir de pouvoir reprendre le contrôle de la situation. Les flics le savaient, et à une époque, le pays de Nick l'avait très bien compris, lui aussi, avant de montrer le chemin de la paix en effectuant un désarmement nucléaire unilatéral et en réduisant

chaque année les budgets militaires pour alimenter ceux des aides sociales qui augmentaient de façon exponentielle...

Le plus terrible dans le petit discours historique de Hiroshi Nakamura, c'était que Nick avait été en grande partie d'accord avec lui.

Il écarta toutes ces pensées de son esprit pour se *concentrer*. Si les ninjas et Sato avaient ne serait-ce qu'une seconde d'inattention, il était bien décidé à en profiter.

Et s'ils ne lui donnaient pas cette chance, il la prendrait quand même. Sato était debout près de l'ouverture, un bras négligemment passé dans la boucle d'une sangle fixée à la cloison avant. Nick savait exactement ce qu'il allait faire...

*

Assez curieusement, l'un des ninjas continuait de s'occuper des blessures des prisonniers. Pourquoi ? C'était idiot de soigner des gens qu'on s'apprêtait de toute façon à exécuter dans quelques minutes. Nick se dit que ça devait être lié au *bushido*, le code des samourais du Japon médiéval. Ce n'était peut-être pas *honorable* – ce concept à tout faire des Japs, qui semblait justifier toutes sortes de folies qu'ils s'imposaient à eux-mêmes – de laisser mourir de leurs blessures des prisonniers en chemin vers leur exécution.

Mais peu importaient les raisons de ce ninja. L'important, c'était que cela offrait une ouverture à Nick.

L'homme venait de retirer les liens des poignets de Leonard et s'apprêtait à lui réinsérer l'aiguille d'intraveineuse – le flacon accroché au-dessus était presque vide – quand le vieux professeur lui décocha un coup de genou entre les jambes, juste sous l'armure. Le garde se plia en deux. Leonard se leva aussitôt en poussant un grand cri pour prévenir Val et Nick, puis il saisit le ninja à bras-le-corps et s'élança au milieu de la cabine en le tenant serré contre lui pour bloquer la ligne de tir des autres.

Un autre garde se rua sur Leonard et lui asséna un coup sur la tête tout en saisissant son Taser. Val bondit vers un ninja et commença à lutter pour lui prendre son pistolet-mitrailleur. Nick se jeta sur Sato.

Tout ne fut plus que cris et confusion. Un coup partit de l'arme dont Val cherchait à s'emparer, et la balle fit sauter un bloc d'isolant de la cloison contre laquelle Nick était assis deux secondes avant. Elle dut sans doute la traverser et toucher l'un des pilotes, car l'hélicoptère pencha brusquement sur la gauche.

Nick avait sauté *sur* Sato, et il lui donnait à présent des coups de tête et de poing. Sato recula en titubant et se protégea le visage avec son bras encore plâtré. Il réussit à agripper une barre mobile servant à l'hélicitreillage, et se mit à cogner la nuque de Nick avec le pistolet qu'il tenait dans sa main valide. Mais Nick avait rentré la tête dans les épaules, et les coups ne touchaient que son dos.

Un ninja était maintenant à terre et Val le chevauchait tout en essayant de s'emparer du fusil d'un autre garde. Le médecin se tordait au sol de douleur, mais l'autre garde réussit à toucher Leonard avec son Taser. Nick vit son beau-père s'écrouler comme une masse, et il eut juste le temps de se demander s'il était mort.

Sato le repoussa, et pendant quelques secondes parfaites, Nick se retrouva dos à dos avec son fils, tous les deux se débattant contre leurs adversaires, et il se sentit si proche de lui que leur rage et leur détermination de survivre ne formèrent plus qu'une seule force, presque une sorte d'amour.

C'est alors qu'il entendit plusieurs *zap* de Taser, et Val s'écroula.

Sato se prépara à en finir avec Nick, mais celui-ci se jeta sur le colosse et s'accrocha en lui donnant sauvagement des coups de tête. Sous l'élan, ils se trouvèrent projetés hors de la cabine.

Sato s'était de nouveau agrippé d'une main à la barre de treuil, mais elle avait pivoté et se trouvait maintenant au-dessus du vide, soutenant le poids énorme de Sato et celui de Nick qui ne l'avait pas lâché. Nick hurlait et s'efforçait de faire lâcher prise au Jap, déterminé à le faire tomber avec lui.

L'hélicoptère se mit à pencher fortement vers la droite, faisant se balancer Sato et Nick dont les jambes faillirent toucher les pales. Sato fit un tour complet autour de la barre du treuil, comme un athlète à la barre fixe. Sous le poids combiné des deux hommes, le métal commençait à plier et menaçait de s'arracher de ses charnières. Nick ne comprenait pas comment Sato pouvait avoir encore autant de force dans un bras fracturé aussi récemment. Le plâtre polymorphe intelligent en *ajoutait* peut-être...

Des ninjas étaient accroupis devant l'ouverture et pointaient leurs armes sur Nick tout en criant en japonais.

Telle une bête sauvage, Nick essayait de griffer les yeux de Sato et de lui mordre le cou, tandis que les deux hommes continuaient de se balancer dans le vide, soutenus simplement par la main droite de Sato.

Nick lui mordit le bras au-dessus du plâtre, déterminé à ronger ce salopard jusqu'à l'os s'il le fallait pour lui faire lâcher prise. Il y avait trois cents mètres de vide au-dessous d'eux, et Nick crut déjà sentir la puanteur de la Décharge N° 9.

D'accord, je vais y aller, mais on ira ensemble, espèce de salopard, songea Nick en continuant de mordre et de griffer. On va percuter le sol à trois cents à l'heure, tous les deux.

Sato lâcha le pistolet qu'il avait gardé dans sa main libre et asséna un formidable coup de poing sur le côté de la tête de Nick, qui vit danser des lumières devant ses yeux et lâcha prise aussitôt.

Il se sentit tomber. *Seul*. Sato restait suspendu à la barre.

Nick poussa un hurlement de défi. C'est alors que l'appareil s'inclina brusquement vers la gauche en faisant siffler ses pales à quelques centimètres de la tête de Nick, qui sentit la main gauche de Sato – incroyablement puissante – se resserrer autour de ses poignets ligotés.

Et là, de façon encore plus incroyable, tout en restant suspendu d'une main à la barre du treuil, Sato fit se balancer Nick et le jeta – presque avec mépris – dans la cabine de l'hélicoptère.

Val et Leonard étaient étendus sur le sol, inconscients ou morts. Nick alla percuter une cloison et sentit quelque chose se déchirer dans sa jambe, mais il se releva aussitôt pour affronter les ninjas qui se ruaient sur lui. Derrière eux, Sato s'était balancé à son tour et avait regagné la cabine. Nick sentait le goût du sang sur ses dents et il avait des morceaux de chair dans la bouche, et il en redemandait...

Il entendit le *zap* d'au moins trois Taser en même temps, puis plus rien...

1.20
Texline, République du Texas
Samedi 25 septembre

C'est la douleur qui poussa finalement Nick à ouvrir les yeux.

Il fut absolument stupéfait de *pouvoir* les ouvrir. Sato attendait-il qu'il ait repris connaissance avant de procéder aux exécutions ? Cela faisait-il partie des instructions de Nakamura ? Nick était-il censé regarder mourir son fils et son beau-père avant d'avoir droit lui-même à une balle dans la tête ?

Il avait tellement mal au crâne qu'il avait l'impression de l'avoir déjà reçue... Il ressentait aussi une étrange douleur à la jambe gauche. À travers ce voile douloureux, il essaya de voir où il se trouvait.

Il remarqua d'abord qu'il ne gisait pas au milieu des piles de cadavres décomposés de la Décharge municipale N° 9. Il était allongé sur une couchette, dans des draps propres, à l'intérieur d'une tente éclairée dont les côtés étaient relevés. Il avait quelque chose sur la figure... un masque à oxygène. Il leva une main pour le retirer.

Il n'était plus menotté... Sa jambe gauche était plâtrée, et il ne portait plus de pantalon.

Nick essaya de tourner la tête pour voir ce qu'il y avait autour de lui, mais ce simple mouvement lui déclencha des éclairs derrière les yeux, et il se sentit pris de vertige. Il rabassa les paupières.

— Vous êtes réveillé, fit une voix de femme.

Nick réussit à ouvrir de nouveau les yeux sans provoquer de vertige, et il essaya de s'asseoir. Une femme vêtue d'une sorte d'uniforme gris, avec un badge rond à l'épaule et un brassard marqué d'une croix rouge, le repoussa doucement contre les oreillers.

— Essayez de ne pas trop bouger, Mr Bottom. Vous souffrez de commotion cérébrale et vous avez une jambe cassée, ainsi que de multiples hématomes et contusions. Le capitaine McReady va venir vous voir très bientôt.

À condition de garder les yeux fermés, Nick réussit à tourner la tête vers la gauche. Il les rouvrit et vit quelques couchettes vides. Dehors, il faisait nuit. Des ampoules électriques accrochées en hauteur permettaient de voir quelques vieux Humvee garés le long d'une clôture grillagée ainsi que des transports de troupes blindés tout neufs, ornés du drapeau de la République

du Texas – une étoile blanche sur un fond de treize bandes rouges et blanches. Un peu plus loin, dans une zone dégagée éclairée par des projecteurs et au milieu d'un cercle de lumières rouges et vertes qui clignotaient au rythme de son mal de tête, Nick aperçut les trois hélicolibellules de Nakamura, les pales immobiles. Des hommes vêtus de divers uniformes discutaient autour, mais il n'y avait aucun signe des ninjas dans leur tenue noire.

Nick ferma les yeux et tourna la tête à droite.

Il y avait une couchette vide à côté de lui, mais la suivante était occupée par Leonard, allongé sous une couverture, avec maintenant deux tubes d'intraveineuse reliés aux avant-bras. Nick vit qu'il respirait – en fait, il ronflait doucement.

Nick chercha Val des yeux, mais toutes les autres couchettes étaient vides. *Où est mon fils ?*

— Mr Bottom ?

Nick constata que s'il ouvrait l'œil gauche un peu plus que le droit, il arrivait à fixer les choses sans que tout se mette à tourner. L'homme qui se tenait à côté de lui semblait avoir une soixantaine d'années. Il avait une moustache blanche bien fournie, le même uniforme gris que l'infirmière ou le médecin de tout à l'heure, avec un badge identique représentant l'étoile blanche dans un cercle bleu et blanc. Il portait à la ceinture un gros revolver à canon long dans un étui à l'ancienne, et il était coiffé d'un grand Stetson.

— Je suis le capitaine McReady, Mr Bottom, dit-il en retirant son chapeau.

Il avait une marque dans ses cheveux gris, le genre de marque que seul un Stetson peut laisser après avoir été porté pendant des années.

— Greg B. McReady, précisa-t-il. Le « B » ne veut rien dire du tout. Je commande la Compagnie C de la Division des Texas Rangers, du Département de la Sécurité publique. Nous sommes ici au poste frontière de l'Armée du Texas, à Texline, le long de la frontière avec le Nouveau-Mexique, juste au sud-ouest de l'Oklahoma Panhandle. Nous sommes heureux que vous ayez réussi à venir jusqu'ici, Mr Bottom.

— Mon fils... dit Nick d'une voix rauque en essayant de se redresser sur un coude.

— Val va bien, dit le capitaine McReady. Couvert de bleus, mais il a été le premier à se remettre des Taser. Il a attendu ici un bon bout de temps, pour veiller sur vous et son grand-père, mais on l'a convaincu d'aller manger un morceau. Il est dans la cantine à côté, mais il devrait revenir bientôt.

— Mon beau-père, réussit à dire Nick en faisant un geste de la main droite. Est-ce qu'il va... s'en tirer ?

— Oh, oui, répondit le Ranger à la moustache blanche. Le professeur Fox dort, c'est tout. Ça fait un moment qu'il a repris connaissance. Nous avons été informés de son état – sténose aortique – par le colonel Sato, et nous allons pouvoir discuter avec ce cher professeur des différentes possibilités d'intervention chirurgicale.

— Sato... siffla Nick.

Il avait encore dans la bouche le goût de la chair de l'assassin, et il en voulait encore plus. Il voulait lui dévorer le cœur...

McReady posa une main sur l'épaule de Nick – une main puissante quoique ridée et tachetée.

— Restez tranquille, mon garçon. Nous savons ce qui s'est passé. La situation aurait dû être mieux gérée, mais il n'y avait pas vraiment le temps de finasser. Le colonel Sato souhaitait être présent à votre réveil, mais nous avons peur que vous ne le tuiez avant qu'il ait pu vous expliquer.

— Le tuer... répéta Nick.

Ce n'était pas une question. Il revit l'assassin écrasant le portable de Dara dans son poing, et l'imagina organisant soigneusement la mort de Dara et d'Harvey.

Oui, il tuerait Sato s'il le pouvait. En fait, rien au monde ne pourrait l'arrêter.

— Qu'est-ce qui est arrivé à ma jambe ? demanda-t-il.

— Vous vous êtes cassé le tibia pendant cette petite bagarre dans l'hélicoptère, mais la fracture est nette. Nous l'avons réduite, et vous devriez être rapidement sur pied

— Quel... jour sommes-nous ?

— Toujours le même, mon garçon, répondit le Ranger. Il est presque minuit, et nous sommes le 25 septembre. Un samedi. Une journée bien remplie pour vous, on dirait.

Sato et Val entrèrent dans la tente. Sato avait un pansement autour du cou, et des points de suture sur la joue et sur le front. Nick prit le risque du vertige en cherchant des yeux quelque chose de tranchant – un scalpel, un couteau de table, une bouteille qu'il pourrait briser, n'importe quoi... Il n'y avait rien. Son regard se porta sur le gros revolver dans l'étui du capitaine McReady.

— Du calme, l'ami, dit le vieux Ranger en repoussant Nick contre l'oreiller. Il se leva et s'écarta du lit.

— Bottom-san, dit Sato.

Il s'assit sur la couchette à droite de Nick, et le sommier grinça sous son poids.

— Hé, Papa, tu as vu comment Grand-papa a foutu son genou dans les couilles du ninja ? s'écria Val. Je suis sûr qu'il les lui a fait bouffer ! (Le garçon était en train de mâchonner un sandwich.) Qui aurait cru que le vieux Leonard était capable d'un truc pareil ?

Papa ? songea Nick. C'était un mot qu'il avait cru ne plus jamais entendre, même si – ce qui avait semblé impossible – son fils et lui s'en sortaient vivants. Un peu plus loin, Leonard continuait de ronfler doucement, insensible à cet éloge, ou feignant de dormir pour pouvoir écouter sans être obligé d'intervenir.

— Il faut que nous parlions, Bottom-san, dit Sato d'une voix très douce.

Nick remarqua d'autres agrafes et pansements sur Sato. Deux doigts de sa main gauche étaient maintenus par une attelle. Sa chemise noire était un peu déboutonnée, et il semblait que ses côtes étaient également bandées.

— Allez vous faire foutre, souffla Nick.

Son seul regret était d'avoir été encore tellement sonné qu'il avait bêtement *regardé* le gros revolver du capitaine McReady avant de s'en emparer.

— Non, Papa, c'est bon, le colonel Sato... commença Val.

— ... a tué ta mère, dit Nick d'une voix basse et menaçante. Reste en dehors de ça, Val.

Interloqué, le garçon fit deux pas en arrière.

— Non, Bottom-san. (Le colosse secouait la tête de sa drôle de façon qui impliquait tout le buste.) Je n'ai pas tué votre épouse et le district attorney adjoint Cohen, ni organisé leur meurtre. Je vous le jure sur mon honneur.

— Votre honneur ! s'esclaffa Nick. (Ce rire lui fit tellement mal à la tête qu'il faillit s'évanouir.) Votre honneur, répéta-t-il. L'honneur d'un homme qui a tué sa propre fille de sang-froid. Qui lui a tiré une balle de petit calibre entre les yeux pour qu'elle ricoche à l'intérieur du crâne et fasse le maximum de dégâts.

— *Hai*, grogna Sato. J'ai reconnu que j'avais tué ma Kumiko adorée. Elle était la lumière de ma vie, comme sa mère avant elle, et j'ai éteint cette lumière de ma propre main. Voyez-vous, c'était une forme de *jigai* – l'équivalent chez les femmes samourais du *seppuku* rituel, et qui n'implique pas de s'éventrer – et ma Kumiko adorée était bien une samouraï.

— Votre fille ne s'est pas suicidée, rétorqua Nick. Vous l'avez tuée. Vous l'avez assassinée en même temps que Keigo, un garçon qui vous faisait totalement confiance.

— *Hai*, dit encore Sato en inclinant légèrement la tête. C'est ce qui se serait produit de toute façon, sur l'ordre de Nakamura-sama. Il n'y avait pas d'autre issue possible pour ma fille ni pour son amant. Kumiko savait que ce serait leur destinée quand elle a décidé de contacter vos autorités locales à Denver – le patron du patron de votre épouse bien-aimée – pour révéler la véritable origine du flashback. C'était son *jigai*, et je leur ai donné à tous deux une mort rapide et douce.

— Vous avez massacré le garçon.

Sato secoua très légèrement la tête.

— Seulement le corps. Il est mort sur le coup.

Nick avait réussi à se tenir sur un coude, mais il s'écroula sur le côté sans quitter Sato des yeux. Le capitaine McReady, Val, et d'autres gens qui étaient entrés dans la tente, n'étaient pour lui que de lointaines silhouettes. Pour Nick, il n'y avait ici, dans la nuit, que Hideki Sato et lui.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Il me fallait obtenir la confiance absolue de Hiroshi Nakamura pour faire ce que j'avais à faire. Ma chère Kumiko et le jeune Keigo avaient choisi

leur destin... En tentant de révéler au monde entier la façon dont le Japon s'était servi du flashback pour achever l'effondrement de l'Amérique, Keigo a fait preuve d'audace et de courage, deux qualités qui le caractérisaient. Comme vous l'avez dit, Bottom-san, c'était un vrai rebelle dans une culture où ils sont historiquement rares. En procédant moi-même aux exécutions, j'ai passé le test que Nakamura voulait m'imposer.

— Dans quel but ? demanda Nick.

— Le message que vous m'avez transmis de la part d'Omura-sama, « Dans ce monde existe un arbre sans racines, dont les feuilles jaunes renvoient le vent. » – un poème composé par notre cher professeur Sozan dans les instants qui ont précédé sa mort –, était le dernier message codé dont j'avais besoin pour savoir que le moment était venu de passer à l'action.

— De quelle action parlez-vous ? demanda Nick d'une voix soupçonneuse.

Il n'avait aucune raison de croire un traître mot de ce que disait cet homme... un homme qui avait tué sa propre fille d'une balle en plein front.

Sato le regardait comme s'il lisait dans ses pensées. Il hocha la tête et consulta sa montre.

— Il est minuit ici, et déjà 16 heures le dimanche à Tokyo. Des OPA hostiles se préparent en ce moment contre huit des onze principales sociétés qui constituent le cœur du *zaibatsu* de Hiroshi Nakamura. Demain, à l'ouverture de la Bourse japonaise, au moins cinq de ces tentatives de prise de contrôle, peut-être plus, seront couronnées de succès. La dynastie Nakamura va s'écrouler.

— Mais il est encore Conseiller fédéral, dit Nick. Il a à sa disposition la Garde nationale du Colorado et une dizaine d'autres groupes armés.

— Nakamura et ses gens sont arrêtés au moment même où nous parlons, Bottom-san. C'est son châtiment pour n'être jamais descendu de sa montagne du Colorado... et de s'être trop reposé sur les rapports de ses espions, qui étaient en fait des hommes à moi. Pendant ces sept dernières semaines, j'ai fait venir de Chine des milliers de commandos japonais – mes propres *Taigasu*, mes troupes du Tigre.

— On les a vus cet après-midi, Papa, au Country Club, dit Val en venant s'installer au bout de la couchette où Sato était assis. Les Osprey étaient juste en train de se déployer.

Un instant, Nick oublia tout. Il prit la main de Val et la lui serra. C'était beaucoup plus qu'une simple poignée de main.

Le capitaine McReady et les hommes qui l'avaient rejoint s'approchèrent à leur tour.

— C'est la vérité, Mr Bottom. Le colonel Sato, le Conseiller Omura et d'autres encore sont en contact avec nous depuis des semaines. Le colonel Sato nous a parlé de vos états de service dans la police de Denver. Les Texas Rangers ont besoin de bons enquêteurs. Notre rôle va se développer considérablement dans les mois et les années à venir.

— Il va se développer ? répéta Nick en regardant ses deux interlocuteurs.

Le Texas est un allié d'Omura ? Un allié du Japon ? Dans la grande bataille qui s'annonce contre le Califat ?

— Et pas qu'un peu, mon garçon, dit le capitaine McReady. On va commencer par reconquérir notre propre pays, et ensuite, on réglera quelques vieux comptes avec d'autres. J'espère que vous voudrez bien vous joindre à nous, inspecteur Bottom.

— Vous n'autorisez même pas les accros au flash à vivre au Texas, dit Nick. Vous les accompagnez à la frontière et vous les foutez dehors.

— Vous êtes accro au flash, mon garçon ? demanda le vieux Ranger.

— Non, répondit Nick sans presque aucune hésitation. Non, mon capitaine.

Sato se leva, et Nick eut la satisfaction de voir que la manœuvre semblait douloureuse.

— Il faut que je retourne à Denver. Il va y avoir beaucoup de choses à organiser dans les prochains jours. Il faut aussi assurer la coordination avec Omura-sama et certains *daimyo* qui attendent depuis longtemps la chute de Hiroshi Nakamura. Parfois, Bottom-san, même sous le code du *bushido*, le meilleur *shōgun* n'est pas nécessairement le plus cruel ni le plus impitoyable des candidats. Dans sa soif de pouvoir, c'est ce que Nakamura a oublié.

— Mais vous, Sato-san, vous m'avez montré à quel point vous pouviez être impitoyable, dit Nick. Juste au cas où quelqu'un au Japon nourrirait encore des doutes à ce sujet.

— Oui. Je ne vous propose pas de nous serrer la main aujourd'hui, Bottom-san, car je respecte votre colère. (Il posa la main sur l'épais pansement qu'il avait autour du cou, puis il fit le sourire le plus large que Nick lui ait jamais vu.) Un instant, dans l'hélicoptère, j'ai cru que vous alliez me dévorer tout vif.

Nick lui sourit à son tour, en lui montrant bien ses canines.

— Mais un jour prochain, peut-être, poursuivit Sato, nous pourrons nous serrer la main et redevenir des alliés. Après votre 11-Septembre, beaucoup de gens – même si ce fut brièvement – ont parlé de la Longue Guerre qui allait venir. Sur ce point, ils avaient raison. Ils se trompaient simplement sur les adversaires historiques qui la mèneraient jusqu'à la mort.

Sato s'apprêtait à partir, quand il se tourna une dernière fois vers Nick.

— J'ai pensé que vous aimeriez avoir ceci, Bottom-san, dit-il en lui tendant son portable et une carte mémoire de la taille d'un timbre.

L'écran du téléphone de Nick affichait les fichiers textes de Dara et les vidéos de Keigo Nakamura.

— La carte contient l'enregistrement vidéo de votre entretien avec Nakamura dans la bibliothèque. Utilisez tout cela comme bon vous semblera.

Le colosse serra l'épaule de Val et sortit. L'infirmière revint pour vérifier la tension de Nick et lui dire de remettre son masque à oxygène.

Nick secoua la tête.

— Aidez-moi à m'asseoir, vous voulez bien ?

Finalement, en s'y prenant à deux, Val et la jeune femme réussirent à

l'installer correctement.

Son mal de crâne s'était atténué et la pièce ne tournait plus quand il bougeait la tête. Le capitaine McReady et trois autres Texas Rangers étaient encore là. Le capitaine avait remis son Stetson.

— Ça vous dirait de rejoindre les Rangers, mon garçon ? demanda McReady.

— D'abord une bonne nuit de sommeil, et je vous donnerai ma réponse demain. (Nick désigna Leonard qui dormait toujours.) Dites-moi, vous faites bien des opérations du genre remplacement de valve, ici ? Et il n'y a pas d'attente si on paie ?

— Ouais, fit un Ranger à droite de McReady. On est un peu vieux jeu, par ici. On vous laisse presque tout l'argent que vous gagnez, et on vous laisse payer quand vous avez besoin de quelque chose.

McReady se tourna vers Val.

— Et toi, fiston ? Tu comptes aussi attendre demain pour me parler de rejoindre les Rangers ?

Val sourit, et ce sourire fit chaud au cœur de Nick.

— Non, capitaine, je vous remercie, dit son fils. J'ai quelqu'un à voir à Austin pour une petite affaire, et ensuite, j'aurai sans doute des projets personnels.

McReady hocha la tête. Il les salua en touchant le bord de son chapeau et sortit de la tente, suivi de ses hommes. Dehors, les trois libellules décollaient en silence dans le vent chaud de la nuit.

Val s'allongea sur la couchette à côté de Nick et cala l'oreiller sous sa tête.

— Le médecin en chef a dit qu'on devrait passer la nuit ici, et je crois que c'est une bonne idée. Je pourrai discuter avec Leonard demain matin.

— Très bien, dit Nick.

Dans quelques minutes, il allait demander où se trouvaient les toilettes les plus proches, et il se débrouillerait pour y aller. Pas question de pisser dans un bassin. Pas sous cette tente où on entrait comme dans un moulin. Pour rien au monde.

— Ah, dis donc, Papa, Grand-papa lui a vraiment foutu un sacré coup dans les couilles, à ce ninja. Sacrement fort, tu ne trouves pas ?

— Oui, je trouve aussi, dit Nick en se préparant à balancer sa jambe plâtrée pour la poser par terre. (Il allait avoir besoin d'aide pour marcher, et il n'avait pas l'intention d'attendre l'infirmière. Autant profiter de Val tant qu'il était là.) Sacrement fort.

0.00

Nick flottait dans une apesanteur verte.

Nick flottait dans un non-espace, un non-temps. Il remontait loin de l'odeur de la toile de tente et de l'herbe au Texas, loin de son fils et de son beau-père, pour rejoindre la réalité du non-monde.

Ses paupières étaient cousues, mais pas complètement fermées. Ses tympans étaient percés, mais il pouvait encore entendre un peu.

Nick flottait avec des poumons remplis d'un liquide riche en oxygène. Ils l'avaient noyé dans cette mort-vie. Ils ne lui avaient pas retiré les yeux. Ils ne lui avaient pas retiré les nerfs optiques. C'était une punition.

Des silhouettes vêtues de blanc, déformées par la paroi de sa cuve, se déplaçaient dans l'espace non-liquide à l'extérieur. Parfois, un visage semi-humain teinté de vert venait l'observer, dans les moments où il émergeait de son rêve.

NCAR.

NCAR.

Le sous-sol des morts flottants du NCAR.

Nakamura Center for Advanced Research.

Et la punition de Nick était d'avoir encore ses yeux, ses tympans percés, et d'être tiré de temps à autre de ses rêves de Flashback-deux.

Dara était morte. Val était mort, assassiné ce samedi de septembre. Leonard était mort. Nick aurait voulu être mort, lui aussi, mais ils ne l'avaient pas laissé mourir. C'était la punition infligée par Nakamura et par Sato, pour s'être opposé à leur volonté de Shogunat.

Le monde de Nick était mort.

Sauf ce monde de rêve où tout finissait bien, et dans lequel ils le plongeaient et le replongeaient, comme un chaton qu'on ne cesserait de noyer.

Nick flottait comme une masse boursouflée, livide et morte. Mais il continuait de rêver. Et entre les rêves... ce...

Il sentait les tubes d'alimentation et les cathéters s'enfoncer dans son corps telles des anguilles hérissées d'épines. Il sentait ses muscles flasques qui pourrissaient comme des champignons blancs dans le fluide visqueux. À travers ses paupières cousues, il contemplait un monde verdâtre.

Il avait rêvé qu'il était un homme. Le rêve, le rêve de Bottom, les avait

réunis un bref instant. Mais elle était partie, et il n'avait pas le droit de la suivre.

J'ai eu une vision extraordinaire. J'ai fait un songe : c'est au-dessus de l'esprit humain de dire ce qu'était ce songe. L'homme qui entreprendra d'expliquer ce songe n'est qu'un âne... Il me semblait que j'étais... nul homme au monde ne pourrait me dire quoi. Il me semblait que j'étais... et il me semblait que j'avais... Il faudrait être un fou à marotte pour essayer de dire ce qu'il me semblait que j'avais. L'œil de l'homme n'a jamais ouï, l'oreille de l'homme n'a jamais vu, la main de l'homme ne serait pas capable de goûter, sa langue de concevoir, ni son cœur de rapporter ce qu'était mon rêve... Je le chanterai pour elle après sa mort.

Nick Bottom flottait dans sa cuve du NCAR remplie de l'épais liquide vert, et la drogue pénétra dans ses veines pour le transporter une fois de plus dans son rêve.

1.21

San Antonio, République du Texas

Samedi 26 février

Nick s'éveilla brusquement de son cauchemar, haletant et trempé de sueur. C'était le vieux cauchemar. Le cauchemar récurrent. Celui du NCAR.

Il se leva de son lit de camp, enleva son tee-shirt taché par la transpiration et le jeta dans un coin de la chambre. Simplement vêtu d'un caleçon, il alla dans le minuscule cabinet de toilette où il se passa de l'eau sur le visage et le cou.

Il se rendit ensuite dans la cuisine et regarda par la fenêtre. Le soleil se levait. Nick se trouvait au neuvième étage de la caserne des Texas Rangers, à San Antonio, un immeuble qui avait été autrefois le Menger Hotel, dans East Crockett Street. Nick n'aimait pas que l'Alamo soit juste en face, sur la place qui portait son nom. La vieille mission ressuscitée était là dans toute sa réalité. Nick n'aimait pas la voir parce qu'il l'avait vue dans un rêve autrefois – le rêve de la Camaro –, et qu'il ne faisait plus confiance aux rêves.

Il regarda le soleil toucher le sommet arrondi de sa façade en pierre grise.

Torse nu, Nick s'examina. Il avait pas mal de cicatrices : celle laissée par le coup de couteau dans l'estomac à Santa Fe, celles quand on lui avait réduit sa fracture de la jambe cinq mois plus tôt à Texline, et d'autres plus petites sur le visage, les mains et le dos.

Mais c'est le fin réseau de cicatrices sur la peau bronzée de son avant-bras gauche qui retint son attention.

Il retourna un instant dans la chambre et revint dans la cuisine avec le couteau à cran d'arrêt qui faisait partie de son équipement de Ranger. Beaucoup de ses camarades avaient d'énormes couteaux – certains d'authentiques Bowie –, mais Nick se contentait de ce couteau affûté comme un rasoir. Il avait aussi pris de la teinture d'iode et de l'alcool à 90 degrés dans son armoire à pharmacie.

L'écran de son téléphone-ordinateur clignotait. Il y avait un nouveau message de Val. Nick posa la teinture d'iode, l'alcool et son couteau sur le plan de travail, et il ouvrit le fichier.

L'e-mail était très court, comme tous ceux de Val. Il allait revenir de Boston en mars, dans un convoi à destination du Sud-Ouest, et il aimerait en

profiter pour le voir, au cas où il serait toujours à San Antonio, dans la caserne de la Compagnie D des Texas Rangers. Comment se portait Leonard ?

Leonard se portait sacrément bien, songea Nick, après une opération de la valve aortique qui avait coûté près de trente mille dollars. Des dollars texans. Nick payait une petite partie de la facture chaque mois, grâce à sa solde de lieutenant-inspecteur des Rangers. Il en avait encore pour des années avant de pouvoir tout rembourser.

Ça en valait la peine.

Un e-mail du poète Danny Oz attendait également. Oz s'apprêtait à retourner en Israël – ce pays qui était devenu un désert radioactif – lors de la Grande Poussée prévue en mai. Les Japonais et les forces de la République du Texas allaient ramener 1 100 000 Juifs – certains des expatriés, et un grand nombre venus des États-Unis et d'autres pays – au Moyen-Orient cet été.

Une tête de pont avait été établie par les armées régulières américaine et japonaise, mais il appartiendrait aux Juifs de la tenir et de l'étendre. Oz écrivait que son cancer était en phase de rémission, mais que même s'il ne l'était plus en mai, il retournerait quand même dans son pays, et qu'il était prêt à affronter le pire de ce que son cancer et le Califat pourraient lui infliger.

Nick était sûr que le Califat ferait de son mieux...

D'un autre côté, le pire qu'il pourrait infliger n'était pas aussi terrible que cela aurait pu l'être quelques mois plus tôt. Le nouveau *shōgun* avait prévenu les États islamiques du noyau central du Califat que tout recours de leur part à des armes nucléaires entraînerait une riposte immédiate à l'aide de missiles nucléaires et de g-bears. Mais pas sur leurs villes surpeuplées – du moins, pas tout de suite. Le *shōgun* avait précisé que les sept sites les plus sacrés de l'Islam seraient détruits – chacun avec un préavis de vingt-quatre heures pour en permettre l'évacuation – si les forces djihadistes utilisaient encore des armes de destruction massive contre qui que ce soit. Pour prouver à ses nouveaux alliés sa détermination inflexible, le *shōgun* avait lancé un avertissement de vingt-quatre heures et fait vaporiser à titre d'exemple un petit sanctuaire chiite situé à Bassorah, à l'aide de cinquante g-bears.

À en croire les reportages diffusés par Al-Jazira, plus d'un milliard de citoyens du Califat étaient littéralement entrés en convulsion, l'écume aux lèvres, en apprenant ce sacrilège. Plus de cinquante mille personnes étaient mortes dans des émeutes.

Mais le Califat Global n'avait utilisé aucune arme de destruction massive contre la tête de pont établie près de l'endroit où se trouvait autrefois la ville de Haïfa.

L'année prochaine à Jérusalem ! avait écrit Oz à la fin de son message. Nick savait que c'était une invitation sincère.

Ma foi, pourquoi pas ? Le professeur émérite George Leonard Fox avait l'intention de partir, lui aussi. Le vieil homme, avec sa nouvelle valve clonée

– plus en forme que jamais, comme il le disait lui-même – serait là-bas en compagnie de 1 099 999 autres Juifs.

Dara ne lui avait jamais dit que son père était juif. Ça lui était sans doute sorti de l'esprit.

Nick n'allait pas pouvoir se rendre dans le Nouvel Israël avant un bon bout de temps. Aujourd'hui même, sa division de Rangers – forte de douze mille hommes et femmes – allait franchir la frontière et pénétrer dans le Nouveau-Mexique avec les deux cent mille soldats de l'armée Sam Houston de la République du Texas.

Les forces blindées avaient pour tâche d'éliminer les derniers vestiges de « présence étrangère » dans ce qui avait été les États américains du Nouveau-Mexique, de l'Arizona et de la Californie du Sud, et qui allait le redevenir. Ces divisions blindées descendraient ensuite au sud, au moins jusqu'à Monterrey, Torreón et Culiacán. On déciderait plus tard de ce qu'il fallait faire de la ville de Mexico.

Pour ceux qui criaient à l'impérialisme – et il en restait encore beaucoup de ce genre dans ce qu'on appelait maintenant les États-Craintifs d'Amérique –, la réponse était : « Si vous ne supportez pas la chaleur, sortez de la cuisine de votre voisin. »

Le dernier e-mail venait du Dr Linda Alvarez, une femme que Nick avait rencontrée le Noël dernier à une réception donnée au Riverwalk, et avec qui il avait passé pas mal de temps depuis le Nouvel An. Il lirait ce courrier plus tard.

Je t'en dirai bientôt plus sur elle, Dara.

À l'époque où il s'adonnait au flashback, Nick n'avait jamais envoyé ce genre d'e-mails mentaux à Dara. En fait, il n'avait pas vraiment beaucoup *pensé* à elle. Il n'en avait pas eu besoin puisqu'il revivait constamment des heures et des jours en sa compagnie. Mais ce n'étaient que des souvenirs figés. Maintenant, sans flashback, c'était souvent que ses pensées se tournaient vers elle – alors même que le souvenir de son aspect et de son contact s'estompait dans sa mémoire –, et il lui envoyait un e-mail mental quotidien. Ils étaient courts, mais pas autant que ceux de Val qui ne dépassaient pas deux phrases.

Nous devons apprendre à accepter nos pertes. Ce n'était pas une pensée pseudo-philosophique profonde née de l'esprit de Nick, mais une phrase prononcée par le commandant Trevors quand il s'était adressé la veille à la Compagnie D. Les pertes ne devraient pas être trop importantes chez les Texas Rangers – ils suivaient l'armée régulière pour servir d'infrastructure civile et de forces de police.

Mais on ne savait jamais...

Dans trois semaines, les troupes d'Omura – composées des commandos de Sato et de la Garde nationale des États de Californie et de Washington – allaient pénétrer au Canada pour y affronter les milices du Califat qui y étaient rassemblées. Voilà un combat qui s'annonçait acharné et qui risquait

de provoquer des pertes importantes. Nick aurait préféré y participer... Mais au fond, pas tant que ça. Pas quand il était en compagnie du Dr Linda Alvarez. Ou quand il lisait un bon bouquin. Ou qu'il regardait un de ses vieux films. Ou qu'il attendait une des rares visites de Val.

Nous devons apprendre à accepter nos pertes.

Nick était prêt. Il avait déjà appris le plus difficile, pensait-il.

Il posa une serviette sur le plan de travail, puis il ouvrit son couteau et en plongea la lame dans la bouteille d'alcool. Il se pencha sur la tablette tandis qu'au-dehors, le jour se levait, la ville s'éveillait et l'Alamo brillait – on célébrait une sorte d'anniversaire en son honneur aujourd'hui, avait-il entendu dire –, et puis il se passa la lame sur l'avant-bras jusqu'à ce que du sang apparaisse et s'écoule sur sa main avant de former des papillons rouges sur la serviette.

En serrant les dents, Nick enfonça la lame plus profondément, pour qu'elle pénètre dans la chair. Il irait jusqu'à l'os s'il le fallait.

Mais non, cette douleur était suffisante. C'était une douleur vive, réelle, indéniable. C'était exactement le genre de douleur que le Flashback-deux n'autoriserait jamais dans les rêves. *Jamais.*

Nick retira la lame et désinfecta la blessure avant de se faire rapidement un pansement. Il y aurait bientôt une cicatrice à la place, qui viendrait simplement s'ajouter aux dizaines d'autres qui formaient un fin réseau.

Car Nick Bottom avait retenu une chose de son Rêve – de ses années de rêves sous l'empire de la drogue : Être vivant, c'est ressentir la douleur. C'est *accepter* de ressentir la douleur.

Nick finit de nettoyer, puis il rangea son couteau dans sa poche, mit la serviette à tremper dans l'évier et se prépara du café. Bon, il allait se faire un super petit déjeuner aujourd'hui : œufs, bacon, toast, la totale. Le rassemblement n'était prévu qu'à 9 heures, mais la journée promettait d'être longue, et il ne savait pas quand il aurait de nouveau l'occasion de faire un vrai repas.

On ne peut pas avoir de vie sans douleur, Nick le comprenait bien, maintenant. On ne peut pas avoir d'avenir sans douleur. Vivre, c'est avoir la force de faire face à la douleur et au deuil, et être capable de les traverser pour trouver quelque chose de réel de l'autre côté.

Sinon, ce n'est rien d'autre que du flashback.

Remerciements

L'auteur aimerait remercier son agent, Richard Curtis, et ses éditeurs, Reagan Arthur et Michael Pietsch, d'avoir compris ce dont parle réellement le roman *Flashback*, et de l'avoir aidé à le mener jusqu'à sa publication. L'auteur tient à souligner les contributions uniques et importantes de ces trois excellentes personnes.

L'auteur aimerait également remercier le Dr Dan Peterson pour la casquette qu'il lui a offerte, avec « Wisdom » (la sagesse) écrit dessus – dont il a découvert plus tard qu'elle venait d'un bar de la ville de Wisdom, dans le Montana –, et qui a certainement aidé l'auteur dans son travail. L'auteur le remercie aussi pour les divers CD de jazz qu'il lui a offerts, et que l'auteur a écoutés pendant qu'il écrivait *Flashback*. La plupart des lecteurs l'ignorent sans doute, mais pratiquement chaque roman a sa propre bande-son secrète que l'auteur associera toujours aux nombreux mois passés sur un livre en particulier. Le Dr Peterson connaît bien celle de *Flashback*, car c'est lui qui l'a créée. L'auteur l'en remercie, et lève sa casquette pour le saluer.

L'auteur tient à remercier Deborah Jacobs pour la qualité exceptionnelle de son travail, son expertise professionnelle et la finesse dont elle a fait preuve dans sa relecture du manuscrit, mais aussi pour avoir suggéré l'épigraphe de Proust qui s'est révélée parfaite pour ce livre. L'auteur et Marcel P. s'inclinent devant elle pour lui exprimer leur sincère reconnaissance.

Enfin, l'auteur se doit de remercier son épouse, Karen, qui a toujours été là avec les idées pertinentes, les suggestions importantes et la confiance absolue qui ont aidé l'auteur à se frayer un chemin à travers vingt-huit livres publiés à ce jour. L'auteur remercie également sa fille Jane, dont l'énergie et la gaieté pendant les phases difficiles de l'écriture de *Flashback* ont aidé à rendre plus que possible ce qui semblait impossible. L'auteur remercie sa femme et sa fille d'être les étoiles fixes qui lui permettent de naviguer dans un ciel hawaïen riche, magnifique et toujours changeant.

Ailleurs et demain : Quarante ans de science-fiction

La genèse

Ailleurs & Demain, la collection de science-fiction de référence, est née d'une rencontre fortuite avec Robert Laffont, en février ou mars 1969. Mais comme on sait, il n'y a pas de hasard et cette histoire avait commencé longtemps auparavant. Robert Laffont déjeunait, ce lundi-là – dont le chiffre exact est perdu, tant pis pour les historiens –, avec Jean-Pierre Mocky dans un restaurant du VI^e arrondissement où se réunit tous les lundis la fine fleur de la science-fiction de France. C'est ce qu'on appelle dans les milieux autorisés le Déjeuner du Lundi : il existe depuis près de cinquante ans, ce qui en fait une des plus anciennes institutions littéraires françaises vivantes.

Des années auparavant, en 1963, j'avais travaillé avec Mocky sur l'adaptation d'un roman de Jean Ray, *La Cité de l'indicible peur*, et nous étions devenus amis. Jean-Pierre Mocky, sachant que j'essayais depuis longtemps de créer une collection de science-fiction à la hauteur de mes exigences, littéraires s'entend, suggéra à Robert de me recevoir en lui assurant que j'étais un « type sérieux ».

La semaine suivante, j'allais voir Robert Laffont. En vingt minutes, la messe fut dite. Il me donnait carte blanche. Quelques jours plus tard, je reçus une lettre-contrat d'une simplicité désarmante. Elle tient toujours. L'aventure d'Ailleurs & Demain commençait. Il y eut, comme il se doit dans toute aventure, des hauts et des bas, mais Robert Laffont m'accorda toujours sans réserve son soutien et ses encouragements. Il aimait la plupart des livres que je publie ; et s'il est arrivé (rarement) qu'il n'aime pas et qu'il me le dise, il n'est jamais intervenu dans le choix des titres. Je lui voue, pour ces quarante années d'édition et pour bien d'autres choses que nous avons réalisées ensemble, une reconnaissance au moins galactique.

Cette histoire, donc, avait commencé longtemps auparavant. Pendant les années 1950, la science-fiction avait connu en France une sorte de renaissance appuyée sur la création des revues, *Fiction* et *Galaxie*, et de collections prestigieuses, comme « Présence du futur » chez Denoël, « Le Rayon Fantastique » chez Hachette et Gallimard et, sur un registre plus

populaire, « Anticipation » au Fleuve Noir. J'ai publié pour ma part nouvelles et romans dans toutes ces revues et collections.

Mais durant les années 1960, patatras, la plupart de ces supports disparurent ou s'étiolèrent pour des raisons qui avaient peu à voir avec un marché en pleine expansion. Vers 1963, il ne restait presque rien. Je fis le tour de la place parisienne dans l'espoir d'intéresser un éditeur. En vain, jusqu'à cette rencontre... Je n'avais guère alors le désir de devenir éditeur, mais seulement celui de voir publiés des écrivains que j'admirais et de redonner aux meilleurs auteurs français un véritable débouché.

L'aventure avait en réalité débuté encore plus longtemps auparavant. Comment devient-on un amateur puis un auteur et finalement un éditeur de science-fiction ? (Cette dernière activité finissant par vous empêcher d'en lire et d'en écrire, – ce dont je suis, en ce qui me concerne, le premier et sans doute le seul à déplorer.) À dire vrai, j'ai commencé très tôt. Probablement vers six ou sept ans en lisant *Le Monde perdu* de sir Arthur Conan Doyle, qui a déclenché chez moi, de surcroît, un goût prononcé pour les reproductions de dinosaures. Puis en dévorant tout ce qui me tombait sous la main dans le domaine (sans négliger d'autres lectures, plus classiques), jusqu'à ce que naissent à partir de 1953 les revues et collections précitées.

La passion pour l'avenir est principalement masculine ; elle ne concerne, et c'est dommage, sans doute guère plus de 20 % de lectrices – mais celles-ci sont exigeantes et fidèles. Cette passion, précoce, s'accompagne d'une forte assuétude : il y a près de soixante ans qu'elle exerce sur moi ses ravages.

Mais qu'est-ce que cette littérature qui suscite tant de passions, du rejet méprisant à l'adhésion fanatique ? Je ne chercherai pas à définir ici la science-fiction, à supposer que cela soit possible. Je me contenterai de dire qu'elle a à voir avec la science, avec les images de la science, avec la magie de la science et de la technique, magie rationnelle, reproductible, compréhensible pour peu qu'on s'en donne la peine, et qui n'a pas cessé, depuis plus d'un siècle, et ne cessera pas, de transformer notre univers quotidien.

Science et fiction, les deux mots semblent incompatibles à certains. La science ne dresse-t-elle pas le catalogue de ce que l'on sait de façon définitive et irréfutable ? Et la fiction n'est-elle pas, à l'opposé, le domaine du désir fantasque où tout semble possible, y compris le moins vraisemblable ?

Ce n'est pas si simple. La science propose des vérités provisoires et lacunaires, des sortes de fictions pratiques, certes soumises à des contrôles rigoureux. La fiction peut se lancer à l'assaut de l'avenir avec des possibles qui lui suggère la science, en s'octroyant les libertés de l'imaginaire. Elle fait preuve parfois d'une étonnante pertinence prospective. Mais son objet essentiel, comme celui de tout art, est de distraire, de déranger, de faire réfléchir, dans des proportions variables.

Mon goût personnel pour la science-fiction est enraciné dans une fascination, parfois enthousiaste, parfois inquiète pour les résultats et les effets de la science. Et quelle autre littérature accord à la science et à la technique la place que tout simplement elles occupent dans notre monde contemporain qu'elles bouleversent en permanence ?

Le projet et son destin

Mon propos, en créant Ailleurs & Demain, était de constituer une collection de science-fiction de haute qualité, de belle présentation, dont les auteurs et les traducteurs soient convenablement rémunérés.

Première incongruité donc, un format et un prix de vente qui s'éloignaient de la présentation poche et bon marché généralement adoptée, et rejoignaient celle d'un livre « normal ». Question de dignité, comme je l'ai souvent dit, mais aussi d'équilibre économique.

Deuxième incongruité, un titre bizarre que j'eus un peu de mal à faire accepter. Apparemment il est entré dans les mœurs, voire dans la légende, au point d'avoir été quelque peu cannibalisé par des collègues au vocabulaire limité.

Troisième incongruité, le choix d'une présentation métallisée dont on m'assura aussitôt qu'elle était techniquement impossible à réaliser : nous l'utilisons encore grâce à l'ingéniosité de chefs de fabrication qui résolurent avec brio les problèmes techniques.

Bref, toutes les conditions de l'échec étaient réunies. Ce fut un succès.

Quelques singularités de la science-fiction

La direction de cette collection puis, plus tard, une collaboration élargie avec les éditions Robert Laffont m'ont appris quelques petites choses. C'est qu'un éditeur ne doit être ni (trop) joueur, ni (trop) calculateur. Le joueur dilapide ses chances et le calculateur les laisse passer. *Dune* était un pari, *Hypérion* fut presque un coup de poker, *Rupture dans le réel*, et ses suites, demandèrent pour le moins une certaine audace. Je n'ai pas eu de raisons de les regretter, bien au contraire.

Une autre chose importante, c'est que la science-fiction ne fonctionne pas comme la littérature dite générale. Elle ne comporte pratiquement aucun *best-seller*, c'est-à-dire des ouvrages de vente massive et d'oubli rapide, mais elle compte nombre de « *long-sellers* » (la distinction est de John Brunner). Si vous étudiez les meilleures ventes sur la longue période ou même sur l'année dernière, toutes collections confondues, vous vous apercevez que nombre des titres qui marchent le mieux ont quarante ou cinquante ans. Ainsi, par exemple, les *Chroniques martiennes* de Ray Bradbury, qui ont plus de cinquante ans, les *Fondations* d'Isaac Asimov de même ancienneté, et, bien entendu, *Dune* de Frank Herbert, qui a près de quarante ans. Ces livres ont

tous démarré petitement, puis ont vu leur audience s'élargir considérablement avec les années. Le même phénomène est patent pour les œuvres de Philip K. Dick, un auteur américain que j'ai été le premier à révéler en France bien avant la création d'Ailleurs & Demain, dès 1957.

Parlons de *Dune*, justement. Il nous a fallu sept ou huit ans pour atteindre chez Laffont les dix mille exemplaires. Aujourd'hui, toujours chez Laffont, les cent vingt mille exemplaires sont dépassés. Et toutes éditions confondues, le chef-d'œuvre de Frank Herbert doit friser le million d'exemplaires et avoir passionné plus de trois millions de lecteurs.

Bien entendu, tous les livres n'atteignent pas ces sommets. Il ne suffit pas d'attendre. Et il en est d'excellents qui sont demeurés dans une ombre relative. Mais le domaine de la science-fiction constitue progressivement ses classiques, et ceux-là sont assurés de la pérennité. Beaucoup d'autres titres aussi, du reste, se vendent lentement mais régulièrement. Cette longévité des bons titres est aussi attestée par leurs reparutions régulières en éditions de poche pendant des décennies. C'est donc dans le temps et avec le temps qu'il faut compter. Bref, il faut savoir être patient.

Les grandes étapes de la collection

Je suis évidemment le moins bien placé pour dire si mes ambitions premières ont été satisfaites. Mais je peux tout de même identifier les grandes étapes de l'histoire de la collection et signaler les principaux prix qu'elle a reçus, en tant que collection, ou au travers des ouvrages publiés. Tous les titres que je juge importants n'ont pas été recensés, et ceux qui ont obtenu des prix, s'ils sont toujours excellents, ne sont pas forcément ceux que je préfère, mais la liste publiée plus loin donnera au moins une idée du chemin parcouru.

La liste chronologique complète des titres publiés dans Ailleurs & Demain et des prix qui les couronnèrent apparaît à la fin des volumes récents. Il suffit de la parcourir pour s'apercevoir que tous les grands auteurs du domaine, ou presque, y figurent et que la plupart y restent.

Ayant reçu en 1987 le prix de la Société européenne de la science-fiction, Ailleurs & Demain a transformé profondément l'image du genre en France et le plus souvent fait l'événement dans ce domaine. Et continuera.

L'introduction, ces dernières années, de nouveaux écrivains comme, pour les Britanniques, Iain M. Banks, Greg Egan (à vrai dire australien), Stephen Baxter, Peter F. Hamilton, Charles Stross et pour les Nord-Américains, Dan Simmons, Greg Bear, Robert Reed, Vernor Vinge, Neal Stephenson et Robert J. Sawyer, entre autres, en est le garant. Le seul regret de son directeur est de ne pas avoir encore retrouvé du côté français la grande veine des Michel Jeury, Philippe Curval et autres... Mais il s'y attelle dans la coulisse et l'on espère des surprises.

La collection manifeste-t-elle des tendances fortes dans une littérature infiniment variée ? Ce n'est pas certain, mais elle a accompagné et soutenu la renaissance du grand *space opera*, avec Dan Simmons, Iain Banks, Vernor Vinge, Stephen Baxter, et maintenant Peter F. Hamilton, tout en maintenant sa tradition d'exploration de l'avenir proche avec Greg Bear, voire intimiste avec Robert Reed, et résolument scientifique avec Greg Egan.

Une des caractéristiques de cette collection est le nombre de séries prestigieuses qui y ont été publiées. Ce n'était pas du reste mon intention car je redoute les cycles qui finissent par se répéter, lassent l'attention du lecteur et subissent l'attrition. Mais c'est d'eux-mêmes que certains cycles se sont imposés, quelques-uns se trouvant composés de romans indépendants situés dans le même univers.

Notes sur les prix littéraires propres à la science

Les principaux prix américains sont le **Hugo** (ainsi nommé en l'honneur d'Hugo Gernsback, éditeur fondateur de la tradition américaine), qui est décerné depuis 1953 par le public assistant à des Conventions nationales ; le **Nebula**, décerné depuis 1965 par l'Association des écrivains américains de science-fiction ; et le **Locus**, décerné depuis 1971 par les lecteurs de la revue *Locus*, publication professionnelle qui donne des informations sur l'état de l'édition spécialisée. En marge du Nebula, le **Damon Knight Memorial Grand Master Award** consacre depuis 1974 l'ensemble de l'œuvre d'un auteur. On remarquera que ces prix sont décernés par des publics et non par des jurys fermés. Le principal prix britannique est celui de la **British Science-Fiction Association**, créé en 1966, et qui est à peu près l'équivalent du **Nebula** américain.

Les principaux prix français ont été ou sont le prix **Apollo** (créé par Jacques Sadoul avec un jury de spécialistes en 1972 et disparu en 1990), le grand prix de l'**Imaginaire** (décerné depuis 1974 par jury de spécialistes, rattaché depuis 2010 au festival Etonnants Voyageurs) et le prix **Rosny-Aîné** (décerné depuis 1980 à des ouvrages francophones par les assistants à la Convention nationale, sur le modèle du **Hugo**). Le prix **Julia Verlanger** a été créé en 1986 en souvenir d'un des auteurs français les plus attachants.

Les principaux cycles

Le cycle de *Dune*, de Frank Herbert

Le cycle de *Hain*, d'Ursula Le Guin (avec notamment *La Main gauche de la nuit*)

Le cycle *Prospectif*, de John Brunner (avec notamment *Tous à Zanzibar*)

Le cycle de la *Chronolyse*, de Michel Jeury (s'ouvrant avec *Le Temps Incertain*)

Le cycle du *Monde du Fleuve* de Philip José Farmer

Le cycle de *Majipoor*, de Robert Silverberg, (introduit par *Le Château de Lord Valentin*)

Le cycle du *Programme Conscience*, de Frank Herbert (débutant avec *Destination : vide*) et poursuivi avec Bill Ransom

Le cycle du *Bureau des Saboteurs*, de Frank Herbert (L'étoile et le fouet, Dosadi)

Le cycle d'*Helliconia*, de Brian Aldiss

Le cycle du *Chant de la Terre*, de Michael Coney (dont le prélude est *La Grande course de chars à voile*)

Le cycle de *Centre galactique* de Gregory Benford

Le cycle de *l'Hexamone*, de Greg Bear (commençant avec *Héritage*)

Le cycle de *Terremer*, d'Ursula Le Guin

Le cycle d'*Hypérion* et *Endymion*, de Dan Simmons

Le cycle de la *Culture*, de Iain M. Banks

Le cycle *Galactique* de Vernor Vinge (commençant avec *Un feu sur l'abîme*)

Le cycle de *L'Aube de la nuit*, de Peter F. Hamilton

Le cycle *WWW*, de Robert J. Sawyer

Le cycle des *Princes marchands*, de Charles Stross

Chronologie

1969

Création avec la parution de *Le Vagabond*, de Fritz Leiber (Hugo 1965).

1970

Parution de *Dune* (Hugo 1966, Nebula 1965), de Frank Herbert ; d'*Ubik* de Philip K. Dick ; de *En terre étrangère* (Hugo 1962), de Robert A. Heinlein.

Apparition de la série « Classiques » avec les *Œuvres* de Stefan Wul.

1971

Ursula K. Le Guin (*La Main gauche de la nuit*, Hugo 1970, Nebula 1969) ; Norman Spinrad (*Jack Barron et l'Éternité*).

1972

John Brunner (*Tous à Zanzibar*, Hugo 1969, Apollo 1973, British Science Fiction Association 1970).

1973

Michel Jeury (*Le Temps incertain*, grand prix de la Science-Fiction française 1974).

1974

Robert Silverberg (*Les Monades urbaines*) ; Philippe Curval (*L'Homme à rebours*, grand prix de la Science-Fiction française 1975).

1975

Arthur C. Clarke (*Rendez-vous avec Rama*, Hugo 1974, British Science-Fiction Association 1974, John W. Campbell Memorial 1974, Locus 1974, Nebula 1973) ; Ursula K. Le Guin (*Les Dépossédés*, Hugo 1975, Locus 1975, Nebula 1974).

1976

Philippe Curval (*Cette chère humanité*, Apollo 1977).

1977

Franz Werfel (*L'Étoile de ceux qui ne sont pas nés*).

1978

Yves et Ada Rémy (*La Maison du cygne*, grand prix de la Science-Fiction française 1979).

1979

Philip José Farmer (*Le Fleuve de l'éternité*), début du cycle du *Fleuve* (Hugo 1972) ; Ursula K. Le Guin (*Le nom du monde est forêt*, Hugo 1973) ; Vonda N. McIntyre (*Le Serpent du rêve*, Hugo 1979, Locus, 1979, Nebula 1978) ; Michel Jeury (*Le Territoire humain*, Rosny-Aîné 1980).

1980

Michel Jeury (*Les Yeux géants*, Rosny-Aîné 1981) ; Robert Silverberg (*Le Château de lord Valentin*, Locus 1981).

1981

Robert Silverberg (*Shadrak dans la fournaise*, prix Cosmos 2000 1982).

1982

Suzy McKee Charnas (*Un vampire ordinaire*) ; Michel Jeury (*L'Orbe et la Roue*, Apollo 1983, Cosmos 2000 1983).

1983

A.A. Attanasio (*Radix*, Cosmos 2000 1984) ; Emmanuel Jouanne (*Nuage*, Galaxie 1988) ; Gene Wolfe (*L'Île du docteur mort et autres histoires*, Locus 1974, Nebula 1973).

1984

Brian W. Aldiss (*Le Printemps d'Helliconia*), début du cycle *d'Helliconia* (British Science Fiction Association 1983, John W. Campbell Memorial 1983) ; Jacques Sadoul (*Histoire de la Science-Fiction moderne*) (troisième titre de la série « Essais »).

1985

Philip K. Dick (*Coulez mes larmes, dit le policier*, John W. Campbell Memorial 1975) ; Frank Herbert (*Les Hérétiques de Dune*, Cosmos 2000-1986) ; Michel Jeury (*Le Jeu du monde*, prix Julia-Verlanger 1986).

1986

Frank Herbert (*La Maison des mères*). Mort de Frank Herbert.

1987

Gregory Benford et David Brin (*Au cœur de la comète*) ; Michael G. Coney (*La Grande Course de chars à voiles*) prélude au cycle du *Chant de la Terre*, prix européen de Science-Fiction 1987 pour l'ensemble de la collection.

1988

Lucius Shepard (*La Vie en temps de guerre*, Locus 1987, Nebula 1986).

1989

Greg Bear (*Éon, Éternité*) parties du cycle de l'*Hexamone* ; Ian McDonald (*Desolation road*, Locus 1989).

1991

Dan Simmons (*Hypérion*), début du cycle d'*Hypérion*, Hugo 1990, Locus 1990, Cosmos 2000 1992).

1992

Iain M. Banks (*L'Usage des armes*), début du cycle de *la Culture* ; Dan Simmons (*La Chute d'Hypérion*, Locus 1991).

1993

Orson Scott Card (*Xénocide*, Cosmos 2000 1994).

1994

Harry Harrison et Marvin Minsky (*Le Problème de Turing*) ; Vernor Vinge (*Un feu sur l'abîme*, Hugo 1993, Cosmos 2000 1995) ; Robert Reed (*La Voie terrestre*, grand prix de l'Imaginaire 1995).

1995

Greg Bear (*L'Envol de Mars*, Nebula 1995).

1996

Neal Stephenson (*Le Samouraï virtuel*, grand prix de l'Imaginaire 1997, Ozone 1997) ; Greg Egan (*La Cité des permutants*).

1997

William Gibson et Bruce Sterling (*La Machine à différences*).

1998

Stephen Baxter (Les Vaisseaux du temps).

1999

Peter F. Hamilton (*Rupture dans le réel*), début du cycle de *L'Aube de la nuit*

2000

Brian Herbert et Kevin J. Anderson (*Avant Dune : La Maison des Atréides*), début du cycle *Autour de Dune*.

2001

Vernor Vinge (*Au tréfonds du ciel*, Hugo 2000) ; Greg Bear (*L'Échelle de Darwin*, Nebula 2000).

2002

Peter F. Hamilton (Le Dieu nu, 1. Résistance ; *Le Dieu nu*, 2. Révélation, sixième et dernier tome de *L'Aube de la nuit*).

2003

Lancement de la collection fille, Ailleurs & Demain : La Bibliothèque.

Brian Herbert et Kevin J. Anderson (*Dune, la genèse : La Guerre des machines*), suite du cycle *Autour de Dune*.

2004

Dan Simmons (*Ilium*) ; Charles Stross (*Le Bureau des atrocités*) ; prix Hugo 2005 pour la nouvelle *La Jungle de béton*.

2005

Georges Panchard (*Forteresse*) ; Edward Whittmore (*Le Codex du Sinai*), début du Quatuor de Jérusalem.

2006

Dan Simmons (*Olympos*).

2007

Vernor Vinge (*Rainbows End*, prix Hugo 2007).

2008

Edward Whitemore (*Les Murailles de Jéricho*), fin du Quatuor de Jérusalem ; Philippe Curval (*Lothar Blues*) ; Brian Herbert et Kevin J. Anderson (*Le Triomphe de Dune*) fin du cycle *Autour de Dune*.

2009

Charles Stross (*Une affaire de famille*), début du cycle des *Princes marchands*.

2010

Robert J. Sawyer (*Eveil*), début du cycle *WWW* ; Michel Jeury (*May le monde*, grand prix de l'Imaginaire 2011)

2011

Iain M. Banks (*Les Enfers virtuels, tome I*), suite du cycle de *la Culture*.

2012

Georges Panchard (*Heptagone*) ; Dan Simmons (*Flashback*).